This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181940 9

George Bancroft

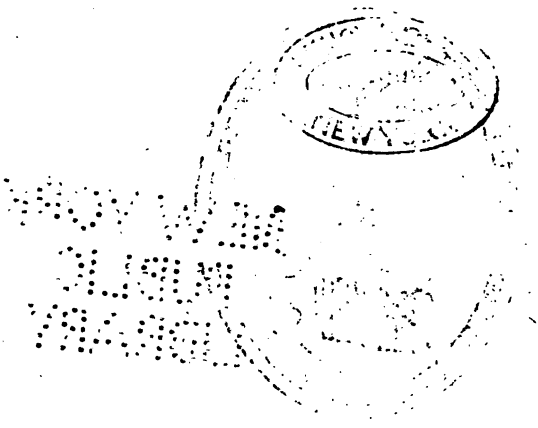
YAER

LOIX
DE
PLATON.

Par le traducteur de la RÉPUBLIQUE.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXIX.



PRÉFACE.

Les Loix ſont l'ouvrage de la vieilleſſe de Platon. On n'y trouvera peut-être pas, du moins par-tout, cette élévation de génie, ce feu, cette beauté d'imagination, qui brillent dans la plupart de ſes Dialogues, principalement dans ſa République. La nature du ſujet, le perſonnage de Légiſlateur, & le caractere des Interlocuteurs, qui ſont trois vieillards, ne demandent rien de ſemblable. Mais en récompenſe on y verra plus de bon ſens, des vues plus ſolides, des réflexions plus juſtes & plus exactes. Laiſſant de côté ce qui peut paroître plus beau, plus parfait en ſpéculation, Platon s'attache à ce qui eſt plus pratique, plus proportionné à la foibleſſe humaine. Auſſi ne jette-t-il qu'un mot en paſſant ſur cette Cité parfaite, dont il a tracé le plan dans ſa Répu-

blique. Ce n'eſt point à un pareil plan qu'il aſſortit ſes loix, mais à un genre de gouvernement, qui, quoique moins accompli ſelon lui, mene les hommes à la vertu par une voye plus douce & plus efficace. Car c'eſt la vertu, & la vertu ſeule, qu'il ſe propoſe pour fondement de ſa Politique; il l'embraſſe toute entiere; & il blâme les Légiſlateurs de Crete & de Lacédémone, de ne l'avoir enviſagée qu'en partie. On pourroit définir ſon traité des Loix, l'art de rendre un Etat heureux, non par l'abondance, les richeſſes, la gloire des armes, l'étendue de la domination, mais par la pratique du bien & l'éloignement du mal.

Telle eſt l'idée générale de cet ouvrage, que je ne prétends pas être, à beaucoup près, exempt de toute tache, ni comparable à aucun égard aux loix de

Moyſe, encore moins aux ſublimes leçons de la Religon Chrétienne, comme j'eſpere le montrer un jour. Platon ne remonte ni juſqu'à l'origine des devoirs de l'homme, en lui apprenant qu'il eſt fait pour Dieu, & que ſa fin eſt de le connoître, de l'aimer, de le ſervir; ni juſqu'à la ſource de l'autorité & au principe de la dépendance, qui eſt que Dieu, auteur de la Société Naturelle & Civile, a établi l'inégalité des conditions & la ſubordination entre les hommes; que les Rois, les Magiſtrats tiennent ſa place ſur terre; & que comme ils doivent uſer de leur autorité avec la même douceur, la même équité, que le feroit Dieu lui-même, auſſi les ſujets doivent leur obéir en tout ce qui ne bleſſe pas la conſcience avec la même ponctualité, la même ſoumiſſion, même intérieure, qu'ils obéiroient à Dieu; ni juſqu'au

motif le plus puiſſant de l'union & de la concorde, ſçavoir, que nous ſommes tous iſſus d'une même famille, tous enfans du même pere qui eſt Dieu, obligés par conſéqnent de nous aimer tous en lui. Mais il ne faut point s'attendre à trouver rien d'approchant dans aucun auteur Payen. C'eſt beaucoup qu'on y apperçoive un certain nombre de traits de lumiere, entremêlés le plus ſouvent de quelque obſcurité. En fait de connoiſſance de la Loi naturelle Platon a été ſans contredit plus loin qu'aucun autre Philoſophe, & il s'eſt, en quelque ſorte, ſurpaſſé lui-même dans ſes Loix: Les préludes ou préambules ſurtout qu'il a mis à la tête des plus importantes, ſont preſque tous des morceaux de Morale achevés. Si avec des lumieres plus grandes & plus ſures, nos Philoſophes modernes avoient eu une intention auſ-

ſi droite que Platon, ils n'auroient pas donné, en traitant cette même matiere des Loix & de la Politique, dans des écarts dont ce ſage Payen auroit rougi pour eux.

Cet Ouvrage n'a point encore paru en nôtre langue, que je ſçache; & je ne crois pas qu'on puiſſe l'entendre ni le ſuivre dans les verſions de Ficin & de Jean de Serres. Je l'ai traduit avec autant & plus de ſoin que la République. J'y ai fait peu de notes, en comparaiſon de la quantité que j'en aurois pu mettre; les ſçavans m'en ſçauront peut-être mauvais gré; mais je ne travaille point pour eux, ni ne me flatte d'être aſſez habile pour cela. Les lecteurs que j'ai en vue m'approuveront de n'avoir détourné que rarement l'attention qu'ils donneront volontiers à Platon, ſur des remarques de

critique ou d'érudition qui ne les intéressent gueres. J'ai tâché néanmoins de ne rien omettre, qui pût servir à l'intelligence du texte.

LOIX

LOIX
DE
PLATON.

INTERLOCUTEURS.

Un Etranger Athénien (1); *Clinias, Crétois*; *Mégille, Lacédémonien.*

LIVRE PREMIER.

L'ATHÉNIEN. Etrangers, quel eſt celui qui paſſe chez vous pour le premier auteur de vos loix? Eſt-ce un Dieu? eſt-ce un homme?

(1) Cicéron, au premier livre de ſes loix, dit que l'Etranger Athénien eſt Platon lui-même. Cet ouvrage eſt le ſeul où il parle, & par modeſtie il ne ſe nomme pas.

CLINIAS. Etranger, c'eſt un Dieu ; nous ne pouvons avec juſtice accorder ce titre à d'autre qu'à un Dieu. Ici, nous reconnoiſſons Jupiter pour nôtre légiſlateur ; à Lacédémone, patrie de Mégille, je crois qu'on dit la même choſe d'Apollon. (2) N'eſt-il pas vrai ? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Racontez-vous le fait comme Homére, qui dit que tous les neuf ans Minos alloit réguliérement s'entretenir avec Jupiter ſon pere, dont il dicta les réponſes comme autant de loix aux villes de Crete ? (3) *Clinias.* Telle eſt en effet la tradition reçue chez nous. On y dit auſſi que Rhadamanthe, ſon frere, dont le nom ne vous eſt pas ſans dou-

(2) Jupiter, dit Cicéron *Tuſcul.* 2, ou Minos inſpiré par Jupiter, ſi on en croit les Poëtes, donna des Loix à la Crete. Lycurgue, dit encore le même, *de Divinat.* 1. fit confirmer par l'autorité d'Apollon Delphien les Loix qu'il deſtinoit à Lacédémone. Plutarque raconte dans la vie de Lycurgue, qu'avant que de propoſer ſes loix, il alla à Delphes, fit à Apollon des ſacrifices, & rapporta de là le fameux oracle où la Prêtreſſe l'appelle *chéri des Dieux*, & *plutôt un Dieu qu'un homme :* qu'ayant ſupplié Apollon de lui inſpirer de bonnes loix, ce Dieu répondit qu'il vouloit les lui dicter lui-même. Voyez ce oracle dans Hérodote, *Clio*, & plus au long dans Théodoret, *thérapeut. diſcours* 9. Numa chez les Romains fit à-peu-près le même perſonnage que Lycurgue & Minos en feignant des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet eſt un aveu & une preuve qu'il n'appartient qu'à la Divinité de donner des loix aux hommes.

(3) *Odyſſ.* 19.

te inconnu, fut le plus juſte des hommes; & nous croyons, nous autres Crétois, qu'il a mérité cet éloge par ſon intégrité dans l'adminiſtration de la juſtice. *L'Athén.* Une louange de cette nature eſt bien glorieuſe, & convient parfaitement à un fils de Jupiter.

J'ESPERE qu'ayant été élevés l'un & l'autre dans des Etats ſi bien policés, vous conſentirez ſans peine à ce que nous nous entretenions enſemble pendant la route ſur les loix & la politique. Il y a une aſſez longue traite, à ce que j'ai oui dire, de Gnoſſe à l'antre (4) & au temple de Jupiter. Les grands arbres qui ſont ſur le chemin nous procureront ſous leur ombre des endroits pour nous repoſer, & nous mettre à l'abri de la chaleur de la ſaiſon. Il ſera très-à-propos à nôtre âge de nous y arrêter ſouvent pour reprendre haleine, & nous ſoulageant mutuellement par le charme de la converſation, d'arriver ainſi ſans fatigue au terme de nôtre voyage. *Clinias.* En avançant, nous trouverons dans les bois conſacrés à Jupiter,

(4) C'eſt l'antre où Jupiter fut élevé dans ſon enfance par des abeilles: *Dictæo cœli Regem pavere ſub antro.* Virg. Georg. 4.

des cyprès d'une hauteur & d'une beauté admirables, & des prairies où nous pourrons-nous aſſeoir & nous délaſſer. *L'Athén.* Vous avez raiſon. *Clinias.* Je le crois; nous le dirons encore plus volontiers, quand nous y ſerons. Allons ſous les auſpices de la fortune. *L'Athén.* Puiſſe-t-elle nous être propice!

DITES-MOI, je vous prie, pourquoi les loix ont-elles établi chez vous les repas en commun, les gymnaſes & l'eſpece d'armes dont vous vous ſervez? *Clinias.* Etranger, il eſt aiſé, ce me ſemble, à tout homme d'appercevoir quelle a été chez nous la raiſon de ces inſtitutions. Vous voyez quelle eſt dans toute la Crete la nature du terrein; ce n'eſt point un pays de plaines comme la Theſſalie. Auſſi la courſe à cheval eſt-elle beaucoup plus en uſage en Theſſalie, & ici la courſe à pied: le terrein en effet, à raiſon de ſon inégalité, y eſt bien plus propre à ce genre d'exercice. Or il eſt néceſſaire que la qualité des armes réponde à cet exercice, & qu'elles ne nuiſent point à la viteſſe par leur peſanteur. On ne pouvoit en

imaginer de plus légeres & de plus commodes que l'arc & la fléche. (5) Ces réglemens au reſte ont été faits en vue de la guerre, il me paroît même que dans tous les autres, nôtre Légiſlateur ne s'eſt point propoſé d'autre fin que celle-là. Car il ſemble que ce qui l'a déterminé à établir les repas en commun, c'eſt qu'il a remarqué que chez tous les peuples, lorſque les troupes ſont en campagne, le ſoin de pourvoir à leur propre ſureté les oblige, par la nature même de la choſe, à prendre leurs repas en commun tout le tems que la guerre dure. Et en cela il a voulu condamner l'erreur de la plupart des hommes, qui ne voyent pas qu'il y a entre tous les Etats une guerre toujours ſubſiſtante d'un ſeul contre tous; & qu'ainſi, puiſqu'il eſt néceſſaire pour la ſureté publique en tems de guerre, que les citoyens prennent leur nourriture enſemble, & qu'il y ait des chefs & des ſoldats toujours occu-

(5) Tout le monde ſçait que les Crétois étoient très-habiles à tirer de l'arc: Auſſi dans preſque toutes les armées des anciens, voit-on des archers Crétois; & les Poëtes tirent d'ordinaire de quelque Ville de Crete les épithetes qu'ils donnent aux fléches & aux carquois. *Labet Partho torquere Cydonia cornu ſpicula.* Virgil. *Creſſamque pharetram.* Idem. *Calami ſpicula Gnoſſii.* Horat.

pés à faire la garde autour d'eux, cela n'eſt pas moins indiſpenſable durant la paix : qu'en effet ce qu'on appelle communément paix, n'eſt tel que de nom, & que dans le fait, ſans qu'il y ait aucune déclaration de guerre, chaque Etat eſt par ſa conſtitution toujours armé contre tous ceux qui l'environnent. En conſidérant la choſe ſous ce point de vue, vous trouverez que le plan du Légiſlateur des Crétois, dans preſque toutes ſes inſtitutions publiques & particulieres, porte ſur la ſuppoſition d'un état de guerre continuelle ; & qu'en nous recommandant l'obſervation de ſes loix, il a voulu nous faire ſentir que ni les richeſſes ni la culture des arts, ni aucun autre bien, ne nous ſerviroient de rien, ſi nous n'étions les plus forts à la guerre, la victoire tranſportant aux vainqueurs tous les avantages des vaincus.

L'ATHÉN. Je vois, Etranger, que vous avez fait une étude profonde des loix de vôtre nation. Mais expliquez-moi ceci encore plus clairement. Autant que j'en puis juger, vous ne regardez une Cité comme parfaitement bien policée, que quand ſa con-

ſtitution lui donne une ſupériorité marquée à la guerre ſur les autres Etats. N'eſt-ce pas? *Clinias.* Oui: & je penſe que Mégille eſt en cela de mon avis. *Mégille.* Comment, mon cher Clinias, un Lacédémonien pourroit-il être d'un autre avis ? *L'Athén.* Mais cette conſtitution qui eſt bonne pour les Cités à l'égard des autres Cités, ne ſeroit-elle pas mauvaiſe pour une bourgade à l'égard d'une autre bourgade ? *Clinias.* Point du tout. *L'Athén.* C'eſt donc la même choſe? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Mais quoi ? eſt ce auſſi la même choſe pour chaque famille d'une bourgade par rapport aux autres familles, & pour chaque particulier à l'égard des autres particuliers? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Et le particulier lui-même, faut-il qu'il ſe regarde comme ſon propre ennemi? que dirons-nous à cela ? *Clinias.* Etranger Athénien, (car je vous ferois injure de vous appeller habitant de l'Attique, & vous me paroiſſez mériter plutôt d'être appellé du nom même de la Déeſſe), (6) vous avez jetté ſur notre diſcours une nouvelle clarté, en

(6) Minerve, en grec *Athéné.*

le ramenant droit au principe: enſorte qu'il vous ſera plus aiſé de connoître la vérité de ce que nous venons de dire, que tous ſont ennemis de tous, tant les Etats que les particuliers, & que chaque individu eſt en guerre avec lui-même. *L'Athén.* Comment cela, je vous prie? *Clinias.* Par rapport à chaque individu, la premiere & la plus excellente des victoires, eſt celle qu'on remporte ſur ſoi-même; comme auſſi de toutes les défaites la plus honteuſe & la plus funeſte, eſt d'être vaincu par ſoi-même; ce qui ſuppoſe clairement que chacun de nous éprouve une guerre inteſtine.

L'ATHÉN. Renverſons donc l'ordre de ce diſcours. Puiſque les individus de nôtre eſpece ſont les uns ſupérieurs, les autres inférieurs à eux-mêmes, dirons-nous que cela a également lieu à l'égard des familles, des bourgs & des cités; ou ne le dirons-nous pas? *Clinias.* Quoi? que les unes ſont ſupérieures à elles-mêmes, les autres inférieures? *L'Athén.* Oui. *Clinias.* C'eſt avec beaucoup de raiſon que vous me faites cette demande: car les Etats ſont abſolument à cet égard dans le même cas que les particuliers.

Et

Et de vrai, par-tout où les bons citoyens ont l'avantage ſur les méchans, qui ſont le grand nombre, on peut dire d'un tel Etat qu'il eſt ſupérieur à lui-même; & une pareille victoire mérite à juſte titre les plus grands éloges : c'eſt le contraire par-tout où le contraire arrive. *L'Athén.* N'examinons pas pour le préſent s'il ſe peut faire quelquefois que la partie mauvaiſe ait l'avantage ſur la bonne ; cela nous meneroit trop loin (7). Je comprends vôtre penſée : vous voulez dire que dans un Etat compoſé de citoyens, formant entre eux une eſpece de famille, il arrive quelquefois que la multitude des méchans venant à ſe réunir, met la force en uſage pour ſubjuguer le petit nombre des bons; que quand les méchans ont le deſſus, on peut dire avec raiſon que l'Etat eſt inférieur à lui-même & mauvais; qu'au contraire, lorſqu'ils ont le deſſous, il eſt bon & ſupérieur à lui-même. *Clinias.* Il eſt vrai, Etranger, qu'au premier abord cela paroît étrange à concevoir; cependant il

(7) Il y a dans le grec une équivoque ſur le mot κρείττων, qui ſignifie *plus fort* & *meilleur*; ce qui rend la phraſe ſujette à diſcuſſion, comme étant vraye en un ſens, & fauſſe en un autre.

faut de toute néceſſité convenir que la choſe eſt ainſi.

L'ATHÉN. Arrêtez un moment, & examinons de nouveau ceci. Suppoſons pluſieurs freres nés du même pere & de la même mere. Ce ne ſeroit pas une choſe extraordinaire que la plupart fuſſent méchans, & que le petit nombre fût celui des bons. *Clinias.* Non. *L'Athén.* Il ne ſeroit pas ſéant, ni à vous, ni à moi, de nous attacher à prouver que, ſi les méchans étoient les plus forts, toute la maiſon & la famille ſeroit dite avec raiſon *inférieure à elle-même*, & *ſupérieure*, s'ils étoient les plus foibles: car le but de nôtre entretien n'eſt point de prononcer ſur le plus ou le moins de juſteſſe de ces expreſſions, qui ſont d'un uſage commun; mais de chercher dans la nature même des loix, ce qui en conſtitue la rectitude ou le défaut. *Clinias.* Rien de plus vrai que ce que vous dites, Etranger. *Mégille.* Pour dire auſſi mon avis, je ſuis content juſqu'à préſent de ce que je viens d'entendre.

L'ATHÉN. Conſidérons encore ce qui ſuit. Ne peut-on pas ſuppoſer que ces freres dont j'ai parlé tout à l'heure, ont un juge ? *Cli-*

nias. Sans doute. *L'Athén.* Quel ſeroit le meilleur juge, celui qui feroit mourir tous ceux d'entre eux qui ſont méchans, & ordonneroit aux bons de ſe gouverner eux-mêmes; ou celui qui remettant toute l'autorité aux bons, laiſſeroit la vie aux méchans, après les avoir engagés à ſe ſoumettre volontairement aux autres? Et s'il s'en trouvoit un troiſieme, qui ſe chargeant de remédier aux diviſions d'une telle famille, ſans faire mourir perſonne, imaginât un moyen de réconcilier les eſprits, & de les rendre tous amis pour la ſuite, en leur faiſant obſerver de certaines loix; ce dernier l'emporteroit ſans doute ſur les deux autres. *Clinias.* Ce juge, ce légiſlateur ſeroit le meilleur ſans comparaiſon. *L'Athén.* Cependant dans les loix qu'il leur propoſeroit, il auroit en vue un objet directement oppoſé à celui de la guerre. *Clinias.* Cela eſt vrai.

L'ATHÉN. Mais quoi? lorſqu'il s'agit de policer un Etat, le Légiſlateur parviendra-t-il plus ſurement à ſon but, en rapportant toutes ſes loix aux guerres du dehors, plutôt qu'à cette guerre inteſtine, appellée ſédition, qui ſe forme de tems en tems dans

le ſein d'un Etat, & que tout bon citoyen ſouhaiteroit ne voir jamais naître dans ſa patrie, ou la voir étouffée auſſitôt après ſa naiſſance? *Clinias.* Il eſt évident qu'il réuſſira mieux, en dirigeant ſon plan vers cette ſeconde eſpece de guerre. *L'Athén.* Et dans le cas d'une ſédition, eſt-il quelqu'un qui préférât d'acheter la paix par la ruine d'un des partis & la victoire de l'autre, plutôt que d'établir entre eux l'union & l'amitié par un bon accord, & de les mettre ainſi dans la néceſſité de tourner toute leur attention vers les ennemis du dehors? *Clinias.* Il n'eſt perſonne qui n'aimât mieux voir régner la paix dans ſa patrie par cette ſeconde voye, que par la premiere. *L'Athén.* Le Légiſlateur ne doit-il pas ſouhaiter la même choſe? *Clinias.* Pourquoi non? *L'Athén.* N'eſt-ce pas en vue du plus grand bien que tout Légiſlateur doit porter ſes loix? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Or le plus grand bien d'un Etat n'eſt ni la guerre, ni la ſédition; au contraire on doit faire des vœux pour n'en avoir jamais beſoin; mais la paix & la bienveillance entre les citoyens. La victoire qu'une partie de l'Etat rempor-

re sur l'autre, peut passer pour un remede nécessaire, mais non pour un bien excellent. Ce seroit comme si l'on croyoit qu'un corps malade & purgé avec soin par le médecin, est alors dans la meilleure situation possible; & qu'on ne fît nulle attention à cette autre situation où il n'auroit aucun besoin de remedes. Quiconque sera dans les mêmes principes par rapport au bonheur des Etats & des particuliers, ayant pour objet unique & principal les guerres du dehors, ne sera jamais un bon politique, (8) ni un sage législateur; mais il faut qu'il regle tout ce qui concerne la guerre en vue de la paix, plutôt que de subordonner la paix à la guerre (9).

CLINIAS. Etranger, je ne puis m'empêcher de goûter vos discours: je suis cependant bien trompé si nos loix, aussi bien que celles de Lacédémone, ne sont pas entiérement occupées de ce qui appartient à la guerre. *L'Athén.* Peut-être la chose est-elle ainsi;

(8) Je mets après ἀρθῶς la virgule qui est avant.
(9) Aristote *Polit. 2. chap. 7 & 8.* remarque comme Platon, qu'à Sparte & en Crete, presque toute l'éducation & la plus grande partie des loix n'avoient d'autre but que la guerre.

mais ce n'eſt pas ici le lieu de diſputer, ni de nous échauffer ſur ce point : interrogeons-nous plutôt paiſiblement, comme ſi le but de ces loix & le nôtre, étoit de tendre au même objet; & pourſuivons nôtre entretien. Faiſons paroître ici le Poëte Tyrtée, né à Athenes, & reçu citoyen à Lacédémone, l'homme du monde qui a fait le plus d'eſtime des vertus guerrieres, (10) comme il paroît par les vers où il dit : *je crois indigne de mes éloges & je compte pour rien* celui qui dans toutes les rencontres ne ſe ſignale point à la guerre, fût-il d'ailleurs le plus riche des hommes, & poſſédât-il tous les autres avantages, dont, comme vous ſçavez, il épuiſe preſque l'énumération : car

(10) Les Lacédémoniens étant en guerre avec les Meſſéniens, jurerent de ruiner Meſſene, ou de périr eux-mêmes. Ayant appris par un oracle qu'ils ne viendroient à bout de leur projet, que lorſqu'ils ſeroient commandés par un Général Athénien, ils députerent à Athenes pour en demander un. On leur donna par dériſion Tyrtée, qui étoit boiteux, & que ſon talent pour la poëſie ne faiſoit pas juger fort propre au métier de la guerre. Mais Tyrtée échauffa ſi bien par ſes vers le courage des Lacédémoniens, qu'à la fin ils prirent Meſſene, la détruiſirent, & firent ſes habitans leurs eſclaves. Ce poëte fleuriſſoit vers la XXXVme. olympiade. Il nous en reſte encore quelques fragmens, qui juſtifient pleinement l'idée qu'en donne ici Platon. Horace le caractériſe ainſi dans ſon art poëtique :

Tyrtæusque mares animos in martia bella
Verſibus exacuit,

vous avez ſans doute entendu réciter ſes poëſies, Clinias; pour Mégille, il en a, je penſe, les oreilles rebattues. *Mégille.* Vous dites vrai. *Clinias.* Elles ont auſſi paſſé de Lacédémone chez nous. *L'Athén.* Interrogeons donc ce poëte tous trois en commun, & diſons lui: Tyrtée, divin poëte, vous avez fait éclater vos talens & vôtre vertu dans les éloges merveilleux dont vous comblez ceux qui ſe ſont diſtingués à la guerre. Nous convenons avec vous, Mégille, Clinias & moi, que ces éloges ſont juſtes: mais nous voudrions ſçavoir ſi vos louanges & les nôtres tombent ſur les mêmes perſonnes. Dites-nous donc: reconnoiſſez-vous comme nous qu'il y a deux ſortes de guerre? Je penſe qu'il n'eſt pas beſoin d'avoir l'eſprit de Tyrtée, pour répondre, ce qui eſt vrai, qu'il y en a deux; l'une que nous appellons tous ſédition, laquelle, comme nous le diſions tout à l'heure, eſt de toutes les guerres la plus cruelle. Nous mettrons tous, je crois, pour la ſeconde eſpece de guerre, celle que l'on fait aux ennemis du dehors & aux nations étrangeres, laquelle eſt beaucoup plus douce que la premiere. *Clinias.* Sans contredit.

L'ATHÉN. De quelle guerre parliez-vous donc, & quels hommes aviez-vous en vue, Tyrtée, lorſque vous releviez ſi fort le mérite des guerriers, mépriſant abſolument tous ceux qui ne leur reſſembloient pas? Vous parliez, ce ſemble, des guerres du dehors: car vous dites dans vos poëmes, que vous ne pouvez ſupporter ceux *qui dans la mêlée n'oſeroient ſoutenir la vue du ſang & du carnage, ni combattre l'ennemi de pied ferme.* Sur ces vers nous ſommes autoriſés à dire que vos louanges s'adreſſent à ceux qui ſe ſignalent dans les guerres du dehors & de nation à nation. Tyrtée ne ſera-t-il pas obligé d'en convenir? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Nous au contraire, en rendant juſtice aux guerriers de Tyrtée, nous prétendons qu'on doit leur préférer & de beaucoup, ceux qui ſe font honneur dans l'autre eſpece de guerre, qui eſt la plus violente. Et nous en avons pour garant le Poëte Théognis, citoyen de Mégare en Sicile (11) qui dit: *Cyrnus, l'homme ferme & ſûr au tems ora-*

(11) Il vivoit vers la 59e. olympiade. Il a écrit des ſentences en vers élégiaques, dont il nous reſte des fragmens conſidérables. Ses élégies ſont adreſſées à Cyrnus, jeune homme qu'il ſe propoſe de former.

geux de la ſédition, mérite d'être acheté au poids de l'argent & de l'or. Nous ſoutenons donc que celui qui ſe diſtingue dans cette guerre, beaucoup plus périlleuſe que l'autre, l'emporte autant ſur le guerrier de Tyrtée, que la juſtice, la tempérance & la prudence jointes à la force, l'emportent ſur la force ſeule. Car pour être ferme & incorruptible dans la ſédition, il faut réunir en ſoi toutes les vertus: au lieu que parmi les ſoldats qui preſque tous ſont téméraires, injuſtes, ſans mœurs, & les plus inſenſés de tous les hommes, à un très-petit nombre près, il s'en trouve beaucoup qui, ſelon l'expreſſion de Tyrtée, ſe préſenteront au combat avec une contenance fiere, & iront au devant de la mort. (12)

A QUOI aboutit tout ce diſcours, & quelle autre choſe voulons-nous prouver par là, ſinon que vôtre légiſlateur ſur-tout, inſtruit qu'il étoit par Jupiter lui-même, & quiconque ſera tant ſoit peu verſé dans la police des Etats, ne peut ſe propoſer dans ſes loix

(12) L'expreſſion que Platon a empruntée de Tyrtée, & Tyrtée lui-même d'Homere Iliad 12. vers 458. eſt εὖ διαβάντες, qui repréſente la poſition d'un homme qui avance une jambe & recule l'autre pour mieux aſſéner ſon coup, en conſervant lui-même l'équilibre.

d'autre but que la plus excellente vertu, laquelle, ſelon Théognis, n'eſt autre qu'une fidélité à toute épreuve dans les circonſtances difficiles; fidélité qu'on peut nommer à bon droit juſtice parfaite. Pour la vertu que Tyrtée a tant vantée, elle a ſon prix, & ce poëte a fort bien choiſi ſon tems pour la chanter; mais après tout elle ne doit être miſe que la quatrieme en ordre & en dignité. *Clinias.* Ainſi donc, Etranger, nous rejettons Minos parmi les Légiſlateurs du dernier ordre? *L'Athén.* Ce n'eſt pas lui, mon cher Clinias, que nous traitons de la ſorte, mais nous-mêmes, tandis que nous croirons que Lycurgue & Minos ont eu principalement la guerre pour objet dans les loix qu'ils ont données, l'un à la Crete, l'autre à Lacédémone. (13)

CLINIAS. Mais quoi? que faut-il donc dire au ſujet de Minos? *L'Athén.* Ce que je crois conforme à la vérité, & ce qu'il eſt juſte que nous diſions d'un Légiſlateur divin, (14)

(13) On voit aſſez que ceci n'eſt qu'un tour que Platon prend pour ne pas choquer les deux Etrangers.

(14) Je crois qu'il y a une faute dans ces mots ὑπέρ γε θείας, & qu'il y manque quelque choſe, comme κεφαλῆς. Car il eſt évident que cette expreſſion ſe rapporte à Minos, & qu'il ne faut point traduire, comme Ficin & de Serres, *de divinâ Republicâ.*

ſçavoir que Minos en dreſſant le plan de ſes loix, n'a point jetté les yeux ſur une ſeule partie de la vertu, & encore la moins eſtimable; mais qu'il a enviſagé la vertu toute entiere, (15) & qu'il a puiſé le détail de ſes loix dans chacune des eſpeces qui la compoſent, en ſuivant néanmoins une route bien différente de celle des Légiſlateurs de nos jours, qui s'occupent uniquement du point qu'ils ont beſoin de régler & de propoſer pour le moment; celui-ci des héritages & des ſucceſſions des uniques héritieres, celui-là des mauvais traitemens, d'autres enfin d'une foule d'objets de cette nature: au lieu que, ſelon nous, la vraye maniere de procéder dans la recherche des loix, eſt de débuter par où nous avons débuté. Car je ſuis infiniment ſatisfait de la façon dont vous êtes entré dans l'expoſition des loix de vôtre pays. Rien de mieux en effet que de commencer par la vertu, & de dire, comme vous avez fait, que Minos ne s'eſt propoſé qu'elle dans ſes loix. La ſeule choſe que j'y trouve à redire, c'eſt que vous ayez

(15) Ce que les Anciens appelloient vertu ἀρετὴ, comprenoit la prudence, la juſtice, la force & la tempérance.

borné ſes vues à une ſeule partie de la vertu, & encore à la moins conſidérable ; & voilà ce qui m'a jetté dans la diſcuſſion où nous venons d'entrer. Voulez-vous que je vous diſe comment j'aurois ſouhaité que vous m'euſſiez expliqué la choſe, & ce que j'attendois de vôtre part ? *Clinias.* Je le veux bien.

L'ATHÉN. Etranger, m'auriez-vous dit, ce n'eſt pas ſans raiſon que les loix de Crete ſont ſinguliérement eſtimées dans toute la Grece : elles ſont parfaites, & rendent heureux ceux qui les obſervent, en leur procurant tous les biens. Or il y a des biens de deux ſortes, les uns humains, les autres divins. Les premiers ſont attachés aux ſeconds ; de ſorte qu'un Etat qui reçoit les plus grands, acquiert en même tems les moindres, & que ne les recevant pas, il eſt privé des uns & des autres. A la tête des biens de moindre valeur eſt la ſanté ; après elle marche la beauté ; enſuite la force, l'agilité à la courſe, & à tous les autres mouvemens du corps. Plutus vient en quatrieme lieu, non Plutus aveugle, mais Plutus clairvoyant & marchant à la ſuite de la pruden-

ce. Dans l'ordre des biens divins, le premier eſt la prudence; après elle vient cette habitude de l'ame, qui tempere ſes deſirs. Du mélange de ces deux vertus & de la force naît la juſtice, qui occupe la troiſieme place; la force eſt à la quatrieme. Tous ces biens méritent par leur nature la préférence ſur les premiers; & il eſt du devoir du Légiſlateur de la leur conſerver. Il faut enſuite que toutes les loix qu'il fera pour ſes citoyens, ayent pour objet de leur procurer les uns & les autres; de façon néanmoins que les biens humains ſe rapportent aux divins, & ceux-ci à la ſageſſe qui tient le premier rang.

SUR CE plan il réglera ce qui concerne les mariages, la naiſſance & l'éducation des enfans de l'un & l'autre ſexe: il les ſuivra depuis la jeuneſſe juſqu'à la vieilleſſe, marquant ce qui eſt digne d'eſtime ou de blâme dans toute la ſuite de leurs actions. Enſuite, après avoir obſervé & étudié ſoigneuſement la nature de leurs peines, de leurs plaiſirs, de leurs deſirs & de tous leurs penchans, il les approuvera ou les condamnera dans ſes loix ſuivant la droite raiſon. Pareil-

lement, à l'égard de leurs coleres, de leurs craintes, & des autres troubles que l'adverſité excite dans l'ame, ainſi que des mouvemens contraires que la proſpérité y fait naître; & encore de tous les accidens auxquels les hommes ſont ſujets dans les maladies, les guerres, la pauvreté, & les ſituations contraires; il faut qu'il leur apprenne & qu'il détermine ce qu'il y a d'honnête ou de honteux dans la maniere dont on ſe comporte en toutes ces rencontres.

APRE'S quoi il eſt néceſſaire que le Légiſlateur porte ſon attention ſur les biens de fortune, pour en régler l'acquiſition & l'uſage; que dans toutes les ſociétés & les pactes, ſoit libres ſoit involontaires, que le commerce mutuel occaſionnera entre eux, il démêle le juſte de l'injuſte, & les conventions équitables de celles qui ne le ſont pas; qu'il décerne des récompenſes aux fideles obſervateurs des loix, & qu'il établiſſe des peines pour ceux qui les violeront; juſqu'à ce qu'ayant réglé ſucceſſivement toutes les parties de la Légiſlation, il finiſſe par ordonner ce qui appartient à la ſépulture des morts, & quels honneurs il convient de leur

rendre. Ce plan une fois dreſſé, le Légiſlateur prépoſera pour veiller au maintien des loix, des Magiſtrats, dont les uns en poſſéderont l'eſprit & l'intelligence, & les autres ne les connoîtront que par une opinion vraye: (16) en ſorte que ce corps d'inſtitutions lié & aſſorti dans toutes ſes parties par la ſageſſe, paroiſſe marcher à la ſuite de la tempérance & de la juſtice, & non des richeſſes & de l'ambition.

TELLE eſt, Etrangers, la maniere dont je ſouhaitois, & dont je ſouhaite encore que vous vous y preniez, pour me montrer comment le modele que je viens de tracer, ſe trouve exécuté dans les Loix de Minos & de Lycurgue, attribuées à Jupiter & à Apollon Pythien; & ſous quel jour elles préſentent aux yeux d'un homme habile dans la ſcience de ces loix, ſoit par l'étude, ſoit par un certain uſage, cette belle ordonnance qui échappe aux yeux de tous les autres.

CLINIAS. Etranger, quelle méthode faut-il obſerver dans ce qui nous reſte à dire après cela? *L'Athén.* Je penſe qu'il nous faut par-

(16) On a dû voir dans la République quelle différence Platon met entre la connoiſſance par voye d'intelligence, & celle par voye d'opinion.

courir de nouveau tous les exercices qui appartiennent à la force, comme nous avons commencé d'abord à le faire. De là nous paſſerons, ſi vous voulez, à une autre eſpece de vertu, & de celle-ci à une troiſieme. La méthode que nous aurons tenue dans l'examen de la premiere, nous ſervira de modele pour la diſcuſſion des ſuivantes; & en diſcourant de la ſorte, nous adoucirons la fatigue du voyage. Nous finirons par conſidérer la vertu en général, & nous montrerons, ſi Dieu le permet, qu'elle eſt le centre auquel vient aboutir tout ce que nous avons dit. *Clinias.* Fort bien. Eſſayez d'abord de porter vôtre jugement ſur nôtre Légiſlateur, qui s'eſt autoriſé du nom de Jupiter. *L'Athén.* Je l'eſſayerai; & nous nous jugerons vous & moi en même tems; puiſque nous avons tous la même part à ce qui ſe dira.

RÉPONDEZ-moi donc. Votre Légiſlateur a établi, dites-vous, les repas en commun & les gymnaſes en vue de la guerre. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Qu'a-t-il imaginé enſuite en troiſieme & quatrieme lieu? car nous ſerons peut-être obligés de compter ainſi, quand nous

nous aurons à parler de ce que j'appelle ici les autres parties de la vertu: on peut leur donner tel autre nom qu'on voudra, pourvû qu'il exprime ce que j'entends par là. *Mégille.* Je dirois volontiers, & tout Lacédémonien en dira autant, que la troiſieme choſe qu'il a inſtituée, eſt la chaſſe. (17) *L'Athén.* Eſſayons, ſi nous pouvons, de dire quelle eſt la quatrieme ou la cinquieme. (18) *Mégille.* Je mettrois donc pour la quatrieme la patience à ſupporter la douleur, contre laquelle on s'endurcit chez nous dans les combats de main, & dans certaines eſpeces de rapines, qu'on ne peut exécuter d'ordinaire ſans recevoir bien des coups. (19) Nous avons de plus un exercice nommé

(17) A Sparte les hommes s'occupoient de la chaſſe, lorſqu'ils n'en étoient pas empêchés par les affaires publiques. *Xénoph. Republ. de Lacéd.* Les Chiens de chaſſe de ce pays étoient renommés dans la Grece. Voyez Sophocle au commencement de l'Ajax.

(18) J'ai mis dans la bouche de l'Athénien ces paroles, que les différentes Editions mettent dans la bouche de Mégille.

(19) On accoutumoit à Lacédémone les enfans à dérober, dit Héraclide, & lorſqu'ils étoient pris ſur le fait, on les fouettoit, pour les endurcir par là aux veilles & aux travaux. Voyez auſſi Xénophon à l'endroit cité, & Plutarque vie de Lycurgue. On ſçait le trait de cet enfant, qui ayant dérobé un Renard, & l'ayant caché dans ſon ſein, ſe laiſſa ronger le ventre, plutôt que de découvrir ſon larcin.

mettre de fuir la douleur, vous mettent aux priſes avec elle, & vous engagent à en triompher par l'eſpoir des récompenſes & la crainte des châtimens: voyons pareillement quelles ſont dans vos deux Cités les inſtitutions qui vous apprennent à vaincre le plaiſir, non en l'évitant, mais en le goûtant. (22) Montrez-moi ce qu'il y a de réglé dans vos loix ſur cette matiere; & comment elles vous rendent également forts contre le plaiſir & la douleur, vous mettant à portée de vaincre tout ce qu'il faut vaincre, & de ne point céder à des ennemis très-redoutables & qui ſont ſans ceſſe à nos côtés. *Mégille.* Il m'a été aiſé de vous rapporter un grand nombre de loix, qui nous donnent des armes contre la douleur: mais il ne me ſera pas également facile d'en produire touchant l'uſage des plaiſirs; j'entends des loix remarquables & ſur des objets importans: car j'en pourrois peut-être trouver ſur de minces ob-

(22) Platon ſe trompe. Par la nature même de la choſe, on ne peut vaincre la douleur qu'en la ſupportant, & le plaiſir qu'en l'évitant. Dès que ce n'eſt point un plaiſir permis, le goûter c'eſt y ſuccomber: & lors même qu'il eſt permis, il y a plus de force à s'en abſtenir, qu'à en uſer modérément.

jets. (23) *Clinias.* Je conviens auſſi que je ſerois embarraſſé à vous montrer quelque choſe de ſemblable dans les loix de Crete. *L'Athén.* O les plus vertueux des Etrangers! cela n'a rien qui m'étonne. Cependant, ſi quelqu'un de nous dans le deſſein de rencontrer le vrai & le plus parfait, trouve quelque choſe à redire aux loix de nôtre patrie, ne nous en offenſons pas, & prenons ſa critique en bonne part. *Clinias.* Cette demande eſt juſte, Etranger Athénien, & il faut y avoir égard. *L'Athén.* D'autant plus, Clinias, qu'il ne ſeroit pas ſéant à nôtre âge de nous piquer pour un pareil ſujet. *Clinias.* Non, ſans doute.

L'ATHÉN. Il ne s'agit point ici de prononcer, ſi c'eſt à tort ou avec raiſon que l'on blâme en certains points le gouvernement de Lacédémone & de Crete: mais peut-être ſuis-je plus à portée que vous de ſçavoir ce qu'on en dit dans les autres pays. En effet,

(23) Les loix de Sparte n'accordoient rien à la nature: & Ariſtote, Polit. 2. chap. 9. remarque après Platon, que leur dureté étoit telle, que les citoyens étoient réduits à les éſquiver, s'accordant en ſecret les plaiſirs qu'elles leur refuſoient. L'inconvénient étoit inévitable dans des loix purement humaines, d'une rigueur auſſi exceſſive, & portées pour tout un peuple.

quelque ſages que puiſſent être vos autres loix, une des plus belles eſt celle qui interdit aux jeunes gens la recherche de ce qu'il pourroit y avoir dans les loix de bon ou de défectueux; & qui leur ordonne au contraire de dire tous d'une voix & de concert, qu'elles ſont parfaitement belles, ayant des Dieux pour auteurs, & de ne point écouter quiconque tiendroit en leur préſence un autre langage: permettant aux vieillards ſeulement de propoſer leurs réflexions ſur cet objet aux Magiſtrats & à ceux de leur âge, en l'abſence des jeunes gens. *Clinias.* Vous dites très-bien, Etranger; & tel qu'un Devin qui ſçait ce qui ſe paſſe loin de lui, vous avez parfaitement ſaiſi par conjecture l'intention du Légiſlateur, quand il fit cette loi; vous n'en dites rien que de vrai. *L'Athén.* Puis donc qu'il n'y a point de jeune homme préſent à cet entretien, & que nôtre âge nous donne droit d'uſer de la permiſſion du Légiſlateur, nous ne pécherons point contre ſa loi, en nous communiquant ſeuls à ſeuls nos penſées ſur cette matiere. *Clinias.* Non. Ainſi blâmez ſans ſcrupule ce que vous trouverez à blâmer dans nos loix; d'autant

plus qu'il n'y a point de déshonneur à connoître qu'une choſe eſt défectueuſe ; & qu'au contraire la cenſure met en état de réformer les abus, celui qui la reçoit ſans envie & avec reconnoiſſance. *L'Athén.* Fort bien. Je vous déclare au reſte que je ne me déterminerai à cenſurer vos loix, qu'après les avoir examinées avec toute l'attention poſſible ; ou plutôt je ne ferai que vous propoſer mes doutes.

Vous êtes les ſeuls des Grecs, & même des Barbares que nous connoiſſons, à qui le Légiſlateur ait interdit l'uſage des divertiſſemens & des plaiſirs les plus piquans ; tandis que pour ce qui eſt des craintes & de la douleur, il a cru, comme nous le diſions tout à l'heure, que ſi dès l'enfance on s'appliquoit à les évîter ; lorſqu'enſuite on ſe verroit expoſé par néceſſité aux travaux, à la douleur, aux objets terribles, on fuiroit devant ceux qui s'y ſeroient exercés, & on deviendroit leur eſclave. Il me ſemble néanmoins que la même penſée devoit lui venir à l'eſprit au ſujet des plaiſirs, & qu'il devoit ſe dire à lui-même : ſi mes citoyens ne font dès la jeuneſſe aucun eſſai des plus

grands plaiſirs ; s'ils ne ſont point exercés d'avance à les ſurmonter, quand ils y ſeront expoſés ; en ſorte que le penchant qui nous entraîne tous vers la volupté, ne les contraigne jamais à commettre aucune action honteuſe ; il leur arrivera la même choſe qu'à ceux qui ſuccombent aux objets terribles ; ils tomberont d'une autre maniere, & avec plus de honte encore, dans l'eſclavage de ceux qui ſeront aſſez forts pour réſiſter aux plaiſirs, de ceux mêmes qui s'en permettent librement la jouiſſance, & qui quelquefois ſont tout-à-fait corrompus : leur ame ſera en partie libre, & en partie eſclave ; ils ne mériteront pas le titre d'hommes vraiment courageux & vraiment libres. Voyez ſi ce que je dis vous ſemble raiſonnable. *Clinias.* La choſe nous paroît telle, tandis que vous parlez : mais ne conviendroit-il pas à des jeunes gens & à des imprudens plutôt qu'à nous, de vous croire ſur le champ & à la légere en des matieres de cette conſéquence ?

L'ATHÉN. Maintenant, Clinias & vous Etranger de Lacédémone, ſi nous paſſons, comme nous nous le ſommes propoſé, de la force

force à la tempérance, que trouverons-nous de réglé en ce point dans vos deux Etats d'une maniere plus excellente, que dans les autres qui paſſent pour être gouvernés au hazard, comme nous venons de faire au ſujet de la guerre? *Mégille.* C'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé d'aſſigner. *Clinias.* Pour moi, je trouve que les repas en commun & les gymnaſes ſont très-bien imaginés, pour inſpirer à la fois le courage & la tempérance. *L'Athén.* Je vois bien, Etrangers, qu'en fait de loix, il eſt rare de régler toutes choſes, ſoit en paroles, ſoit en effet, de maniere que perſonne n'y trouve à redire: & il me paroît qu'il en eſt de la politique comme de la médecine, à qui il eſt impoſſible de preſcrire pour chaque tempérament un régime, qui ne ſoit en même tems nuiſible & ſalutaire à certains égards. En effet, vos gymnaſes & vos repas en commun ſont avantageux aux Etats en bien des points; mais ils ont de grands inconvéniens par rapport aux ſéditions. Les Miléſiens, les Béotiens & les Thuriens en fourniſſent la preuve. Cet établiſſement a encore produit un très-grand mal, en pervertiſſant l'uſage ancien des plai-

sirs de l'amour, tel qu'il a été réglé par la nature, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux: Et c'est à vos deux Cités sur-tout, & aux autres Etats où les gymnases sont introduits, qu'il faut attribuer la cause de ce désordre. (24) De quelque façon qu'il faille envisager cet objet, sérieusement ou en badinant, il paroît certain que la nature a attaché les plaisirs de l'amour, à cette union des deux sexes qui a pour fin la génération; & que toute autre union des mâles avec les mâles, ou des fe-

(24) Les Crétois, dit Héraclide, ont, à ce qu'il paroît, introduit les premiers l'amour des garçons, & ce crime n'a rien de honteux chez eux. Aristote ajoute, Polit. 2. chap. 10, que Minos autorisa cet amour, pour empêcher le trop grand nombre des enfans. Voyez de plus ce que Strabon livre 10. rapporte d'après Ephore au sujet des Crétois. Quant aux Lacédémoniens, quoique Théodoret atteste dans sa Thérapeutique, discours 9, que les loix de Lycurgue lâchoient la bride à cette infame débauche; néanmoins Elien liv. 3. chap. 12. & Xénophon, Répub. de Lacédém., s'accordent à justifier ce Législateur sur ce point. Voici les paroles de Xénophon. *Lycurgue permit l'amour honnête des garçons, approuvant ceux qui s'attachoient à un enfant, charmés des belles qualités de son ame, & lioient avec lui une amitié irréprochable. Mais si quelqu'un paroissoit aimer un enfant en vue de son corps, il déclara que c'étoit une chose infame, & ordonna de n'y toucher pas plus qu'un pere à son fils, ou un frere à son frere.* On peut concilier ces deux auteurs avec Platon: ils parlent de la loi, & Platon de l'usage. Pour Théodoret, il y a apparence qu'il n'avoit en vue que l'institution des gymnases, laquelle, même contre l'intention du Législateur, étoit propre à produire cet effet détestable.

melles avec les femelles, eſt un des plus énormes attentats contre la nature, que l'excès de l'intempérance ait produit. Tout le monde s'accorde à mettre ſur le compte des Crétois l'invention de la fable de Ganimede. Perſuadés que Jupiter étoit l'auteur de leurs loix, ils ont imaginé cette fable, & l'ont attribuée à ce Dieu, afin de pouvoir à ſon exemple goûter ce criminel plaiſir: mais laiſſons-là cette fiction.

LORSQUE les hommes ſe propoſent de faire des loix, preſque toute leur attention doit rouler ſur ces deux grands objets, le plaiſir & la douleur, tant par rapport aux mœurs publiques, qu'à celles des particuliers. Ce ſont deux ſources ouvertes par la nature, & qui coulent ſans ceſſe. Tout Etat, tout homme, tout animal qui va y puiſer dans l'endroit, dans le tems & dans la meſure convenable, eſt heureux: quiconque au contraire y puiſe ſans diſcernement & hors de propos, eſt malheureux. *Mégille.* Etranger, tout cela eſt vrai ſous un certain jour, & lorſque nous cherchons ce qu'on pourroit y oppoſer, nous ſommes fort embarraſſés. Cependant je penſe que ce n'eſt

pas ſans raiſon que le Légiſlateur de Lacédémone nous a ordonné de fuir les plaiſirs. Je laiſſe à Clinias le ſoin de défendre les inſtitutions de Gnoſſe; pour celles de Sparte, il ne me paroît pas qu'on puiſſe rien preſcrire de mieux touchant l'uſage des plaiſirs. La loi a banni de tout le pays tout ce qui eſt une occaſion aux hommes de ſe livrer à des excès de volupté, d'intempérance & de brutalité. Auſſi dans les campagnes & dans les villes dépendantes de Sparte, ne verrez-vous ni banquets, ni rien de ce qui les accompagne, & réveille en nous tous les ſentimens de plaiſir. Il n'eſt perſonne qui venant à rencontrer un citoyen, qui eût pouſſé le divertiſſement juſqu'à l'yvreſſe, ne le châtiât ſur le champ très-ſévérement. Il auroit beau alléguer pour excuſe les fêtes de Bacchus; cela ne lui ſerviroit de rien. Ce n'eſt pas comme chez vous, où j'en ai vû ces jours-là dans des charrettes; (25) ni

(25) A Athenes durant les Bacchanales, des gens barbouillés de lie alloient par les rues dans des charrettes, & diſoient des injures aux paſſans: de là le proverbe, *convitia è plauſtro.* Ils repréſentoient auſſi des farces, & c'eſt à ce groſſier divertiſſement qu'on doit l'origine du plus noble des ſpectacles.

Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camenæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent, agerentque peruncti fœcibus ora.
Hor. art. poët.

comme à Tarente, une de nos colonies, où je vis toute la ville plongée dans l'yvreſſe le jour des Bacchanales. Il ne ſe paſſe rien de ſemblable chez nous.

L'ATHÉN. Etranger Lacédémonien, ces ſortes de divertiſſemens n'ont rien que de louable, lorſqu'on y apporte une certaine modération; ils ne ſont capables d'enerver l'ame, que lorſqu'ils ſont exceſſifs. D'ailleurs nos Athéniens pourroient vous rendre la pareille, en vous reprochant la licence où vous laiſſez vivre vos femmes. (26) Enfin, à Tarente, ainſi que chez nous & chez vous, une ſeule raiſon ſuffit pour juſtifier tous les uſages ſemblables, & montrer qu'ils ſont bien établis. Chacun en effet ne manquera pas ...

(26) Ariſtote, Polit. 2. chap. 9. reproche à Lycurgue d'avoir négligé l'article des femmes; & il a raiſon partout où ce point capital eſt omis, la moitié de l'Etat n'a point de Loix. Ce qui fait, pourſuit-il, qu'on eſtime ſi fort les richeſſes à Lacédemone, c'eſt la vie molle & voluptueuſe des femmes. Il trouve la cauſe de ce déſordre dans les longues guerres que les Lacédémoniens eurent à ſoutenir au commencement contre ceux d'Argos & de Meſſene: ce qui les tint longtems abſens de chez eux. Les femmes demeurerent donc maîtreſſes de leur conduite. Lycurgue vit l'abus, mais tout Lycurgue qu'il étoit, il n'oſa entreprendre d'y remédier. Bien plus, ce qu'il fit pour l'éducation des hommes, que la chaſſe, les gymnaſes, & les repas en commun tenoient toujours hors de chez eux, dut néceſſairement achever de corrompre les femmes.

répondre à l'Etranger qui témoigneroit ſa ſurpriſe à la vue d'un uſage auquel il n'eſt pas accoutumé : Etranger, ne vous étonnez pas; telle eſt la loi parmi nous; peut-être en ſuivez-vous une autre. Mais dans cet entretien, mes chers amis, ce n'eſt pas ſur les préjugés vulgaires que nous raiſonnons, mais ſur la ſageſſe & ſur l'ignorance des Légiſlateurs.

ENTRONS donc dans quelque détail au ſujet de la débauche en général. (27) Cette pratique eſt de grande importance, & la bien régler n'eſt pas le fait d'un Légiſlateur ordinaire. Je ne parle point ici de l'uſage du vin préciſément, ni s'il vaut mieux en boire que s'en abſtenir. Je parle de la débauche, & je demande s'il eſt plus à propos d'en uſer à cet égard comme les Scythes, les Perſes, les Carthaginois, les Celtes, les Ibériens & les Thraces, toutes nations belliqueuſes, ou comme vous. Chez vous on s'en abſtient entiérement, à ce que vous dites: au contraire les Scythes & les Thraces boivent toujours pur, eux & leurs femmes; ils vont

(27) Je n'ai point trouvé dans nôtre langue de mot qui rende mieux celui de μέθη, en latin, *comeſſatio*. La ſuite du diſcours fera comprendre ce que Platon entend par-là.

même juſqu'à répandre le vin ſur leurs habits; perſuadés que cet uſage n'a rien que d'honnête, & qu'en cela conſiſte le bonheur de la vie. Les Perſes n'en font pas moins; & ils y ajoutent bien d'autres delicateſſes, que vous rejettez : en quoi je trouve que vous avez plus de raiſon qu'eux. *Mégille.* Auſſi les mettons-nous en fuite, toutes les fois qu'ils en viennent aux mains avec nous. *L'Athén.* Croyez-moi, ne faites pas valoir cette raiſon-là. Car il y a eu & il y aura encore bien des défaites & des victoires, dont il eſt difficile d'aſſigner la cauſe. Ne nous ſervons donc point des batailles gagnées ou perdues, comme d'une preuve déciſive de la bonne ou de la mauvaiſe diſpoſition des loix : la choſe n'en demeure pas moins douteuſe après cela. Ne voyons-nous pas que les grands Etats, dans les guerres qu'ils ont avec les petits, les envahiſſent & les ſubjuguent? Ainſi les Syracuſains ont dompté les Locriens, qui paſſent pour le peuple le mieux policé de cette contrée : ainſi les Athéniens ont ſoumis les habitans de Cée. On pourroit citer mille exemples ſemblables. Voyons plutôt ce qu'il nous faut penſer de chaque

inſtitution, en l'examinant en elle-même, & en mettant à part les défaites & les victoires. Diſons de tel uſage, qu'il eſt bon en ſoi; de tel autre, qu'il eſt mauvais; & avant toutes choſes, écoutez-moi ſur la maniere dont je crois qu'il faut enviſager ce qui eſt bon en ce genre & ce qui ne l'eſt pas. *Mégille.* Comment doit-on donc s'y prendre?

L'ATHÉN. Il me paroît que tous ceux qui diſcourant ſur quelque uſage commencent par le blâmer ou par l'approuver, ſitôt qu'on en a prononcé le nom, ne s'y prennent pas comme il faut. C'eſt préciſément comme ſi quelqu'un diſant que le bled eſt une bonne nourriture, on ſe mettoit à le contredire, ſans s'être auparavant informé de lui quelle eſt la maniere dont on doit le préparer, ni comment, à qui, avec quoi, dans quel état tant de la choſe que des perſonnes, il faut le donner. Or voilà ce que nous faiſons vous & moi dans ce diſcours. Au ſeul nom de débauche, vous avez condamné la choſe, & moi je l'ai approuvée, le tout avec bien peu de jugement de part & d'autre. Car nous avons allégué chacun pour nôtre ſentiment des témoins & des autorités: j'ai

cru dire quelque choſe de fort concluant en ſa faveur, en faiſant voir qu'elle eſt en uſage chez beaucoup de nations ; vous vous êtes appuyés au contraire ſur ce que les peuples à qui elle eſt inconnue, ſont ſupérieurs aux autres dans les combats : preuve fort équivoque, comme nous l'avons vû. Si nous ſuivons la même méthode dans l'examen des autres loix, nôtre entretien n'ira pas comme je ſouhaite. Je veux vous en propoſer une autre, qui eſt, à mon avis, celle qu'on doit ſuivre dans la diſcuſſion de la matiere préſente ; & j'eſſayerai ſi je puis vous donner une idée de la vraye maniere de traiter ces ſortes de ſujets : d'autant plus qu'en ſuivant nôtre premiere route, nous trouverions ſur chaque article une infinité de nations qui ne ſeroient nullement d'accord avec vos deux Cités. *Mégille.* S'il eſt une voye plus directe pour nous conduire au but, parlez, nous ſommes diſpoſés à écouter.

L'ATHÉN. Examinons la choſe ainſi. Si quelqu'un diſoit qu'il eſt bon d'élever des chèvres, & qu'on tire un grand profit de cet animal : & qu'un autre penſât le contraire,

parce qu'il auroit vû des chèvres paître ſans gardien dans des endroits cultivés, & y faire de grands dégâts: le mépris que celui-ci feroit de ce bétail, pour l'avoir vû ſans berger, ou n'en ayant qu'un mauvais, auroit-il quelque fondement; & ſur une pareille raiſon pourroit-on ſenſément mépriſer quoi que ce ſoit? *Mégille.* Non, aſſurément. *L'Athén.* Suffit-il pour être un bon pilote, d'avoir une connoiſſance exacte de la navigation, ſoit que d'ailleurs on ſoit ſujet ou non au mal de mer? qu'en penſez-vous? *Mégille.* Point du tout: la ſcience ne ſert de rien au pilote, qui ſeroit ſujet à cette maladie. *L'Athén.* Un Général d'armée qui poſſede l'art de la guerre, ſera-t-il en état de commander, s'il eſt timide dans le danger, & ſi l'yvreſſe de la crainte lui trouble la tête? *Mégille.* Nullement. *L'Athén.* Et s'il étoit à la fois lâche & ſans expérience? *Mégille.* Ce ſeroit un fort mauvais Général, plus digne de commander à des efféminés qu'à des gens de cœur. *L'Athén.* Mais quoi! Si quelqu'un approuvoit ou blâmoit une aſſemblée quelconque, qui par ſa nature devroit avoir un chef, & pourroit être uti-

le, étant bien gouvernée; & que d'ailleurs il ne l'eût jamais vue bien en ordre ſous la direction d'un chef, mais ou abandonnée à elle-même, ou mal conduite; penſons-nous que l'eſtime ou le mépris qu'il feroit d'une pareille aſſemblée, fût de quelque poids? *Mégille.* Comment cela pourroit-il être, puiſqu'il n'auroit jamais été à portée de voir une de ces aſſemblées bien gouvernée, ni d'y aſſiſter?

L'ATHÉN. Arrêtez un moment. Les banquets & les convives qui les compoſent, ne forment-ils pas une eſpece d'aſſemblée? *Mégille.* Sans doute. *L'Athén.* Or quelqu'un a-t-il jamais vû de la régle & de l'ordre dans ces banquets? Il vous eſt aiſé à tous deux de répondre que vous n'en avez jamais vû: cela n'eſt point d'uſage chez vous, & la loi vous l'interdit. Pour moi qui ai aſſiſté à beaucoup de banquets en divers lieux, & qui me ſuis informé de preſque tous; je puis vous aſſûrer que je n'en ai ni vû, ni entendu nommer un ſeul où tout ſe paſſât dans la régle. On y obſerve bien en certains lieux quelque ordre en un petit nombre de points peu importans: mais l'eſſentiel, le tout,

pour mieux dire, n'eſt nullement réglé. *Clinias.* Que dites-vous-là, Etranger ? expliquez-vous plus clairement. Car, comme vous l'avez dit, n'ayant nulle expérience ſur ces ſortes d'aſſemblées, où nous n'avons peut-être jamais aſſiſté, nous ne pouvons connoître ſur le champ ce qu'il peut y avoir de bien ou de mal réglé. *L'Athén.* Cela doit être. Ecoutez-moi donc; je vais vous mettre au fait. Vous concevez que dans toute aſſemblée, dans toute Société, quel qu'en ſoit l'objet, il eſt ſelon l'ordre qu'il y ait un chef. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Nous venons de dire que le chef d'une armée doit être courageux. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Le chef courageux ſera moins ſujet que le lâche à ſe troubler à la vue du danger. *Clinias.* Cela eſt évident. *L'Athén.* S'il y avoit quelque moyen de mettre à la tête d'une armée un homme qui ne craignît rien, qui ne ſe troublât de rien; ne ferions-nous pas tout au monde pour nous en ſervir ? *Clinias.* Sans contredit.

L'ATHÉN. Or il ne s'agit point ici d'un chef qui commande une armée contre l'ennemi en tems de guerre; mais d'un chef qui

au ſein de la paix préſide à des amis raſſemblés pour paſſer quelques momens dans une allégreſſe commune. *Clinias.* Fort bien. *L'Athén.* Une pareille aſſemblée ne ſe tiendra pas ſans quelque tumulte, ſi la débauche y entre pour quelque choſe. N'eſt-ce pas? *Clinias.* Non, certes: elle doit même être fort tumultueuſe. *L'Athén.* Il faudra donc avant toutes choſes donner à ces convives un chef. *Clinias.* Oui; aucune aſſemblée ne doit en avoir plus de beſoin. *L'Athén.* Ne faut-il pas, ſi la choſe eſt poſſible, lui en procurer un ennemi du tumulte? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Il eſt encore néceſſaire qu'il ſoit bien au fait des loix d'une telle aſſemblée; puiſque ſon devoir eſt non ſeulement de veiller à entretenir l'amitié entre les convives, mais encore de faire ſervir leur réunion à en reſſerrer les nœuds de plus en plus. *Clinias.* Rien de plus vrai. *L'Athén.* Ainſi il faut mettre à la tête de cette troupe échauffée par le vin un chef ſobre & ſage: car s'il a les qualités contraires, s'il eſt jeune, peu ſage, & qu'il faſſe la débauche avec eux, il aura bien du bonheur, s'il n'en réſulte pas quelque grand mal. *Clinias.* J'en conviens.

L'ATHÉN. Dans la ſuppoſition donc que ces aſſemblées fuſſent auſſi parfaitement réglées dans les Etats, qu'elles peuvent l'être, ſi l'on venoit après cela à les condamner, & qu'on trouvât à redire au fond même de la chôſe, il ſe pourroit faire que cette cenſure fût fondée en raiſon. Mais ſi on n'eſt porté à les blâmer, que par la vue du déſordre extrême qui y regne aujourd'hui, il eſt évident premiérement qu'on ignore que les choſes ne ſe paſſent point comme elles devroient ſe paſſer: en ſecond lieu, que toute autre aſſemblée paroîtra ſujette aux mêmes inconvéniens, lorſqu'elle ſera deſtituée d'un maître & d'un chef ſobre. Ne remarquez-vous pas en effet qu'un pilote yvre ou tout autre chef renverſe tout, vaiſſeau, char, armée, en un mot tout ce qui eſt confié à ſa conduite?

CLINIAS. Ce que vous dites, Etranger, eſt dans l'exacte vérité. Mais je voudrois ſçavoir, ce qui eſt une ſuite de tout ceci, quel avantage il en reviendroit, au cas qu'on obſervât dans les banquets les régles que vous avez marquées. Et pour me ſervir des exemples qu'on vient de citer; un bon Général

à la tête d'une armée, eſt pour elle un gage aſſûré de la victoire, laquelle n'eſt pas un bien médiocre: il en eſt de même de tout le reſte. Quel avantage pareil retireroient donc les Etats ou les particuliers, d'un banquet réglé avec tout l'ordre poſſible ? *L'Athén.* Quel grand bien croyez-vous qu'il réſultât pour un Etat de la bonne éducation d'un enfant, ou même d'un chœur d'enfans ? Si l'on nous faiſoit une ſemblable queſtion, ne répondrions-nous pas qu'un ſeul enfant bien élevé eſt un petit objet pour tout l'Etat? Mais ſi vous me demandiez en quoi l'éducation de toute la jeuneſſe intéreſſe le bien public, il ne ſeroit pas difficile de vous répondre, que les jeunes gens bien élevés ſeront un jour de bons citoyens; qu'étant tels, ils ſe comporteront bien en toutes rencontres, & qu'en particulier ils remporteront à la guerre la victoire ſur l'ennemi. Ainſi la bonne éducation amene après ſoi la victoire: mais la victoire à ſon tour pervertit quelquefois l'éducation. Car pluſieurs enflés de leurs ſuccès, en ſont devenus plus inſolens; & leur arrogance les a plongés enſuite dans les plus grands malheurs. Jamais une

bonne éducation n'a été funeſte à perſonne; au lieu que les ſuccès à la guerre ont été & ſeront funeſtes à bien des nations. (28)

CLINIAS. Vous me paroiſſez perſuadé que les banquets, pourvû qu'ils ſe paſſent dans l'ordre, ſont d'une grande conſéquence pour l'éducation. *L'Athén.* Je n'en doute point. *Clinias.* Oſeriez-vous m'aſſurer que ce que vous dites-là eſt vrai? *L'Athén.* Comme bien des gens ſont en cela d'un avis différent du mien, il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe aſſûrer que la choſe eſt en effet telle que je dis. Mais ſi vous voulez ſçavoir ma penſée là-deſſus, je vous en ferai part avec plaiſir, puiſqu'auſſi bien nous ſommes en train de parler de loix & de politique. *Clinias.* C'eſt auſſi vôtre façon de penſer que nous ſerions bien aiſes de connoître, dans un ſujet où les ſentimens ſont ſi partagés. *L'Athén.* Il faut ſe

(28) Il me paroît que ce trait regarde directement les Lacédémoniens, qui allerent toujours ſe corrompant, depuis que par leurs victoires ils eurent pris un certain aſcendant ſur les autres Grecs, & en particulier ſur leurs rivaux les Athéniens. La guerre du Péloponnèſe ne fut pas moins fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus; elle ruina la puiſſance des uns, & les mœurs des autres. Je remarque auſſi que Platon ſe ſert de l'expreſſion Παιδεία Καδμεία, par alluſion au proverbe, Καδμεία νίκη, qui ſignifie une victoire funeſte au vainqueur. Voyez Suidas.

ſe rendre à vos deſirs : Donnez-moi donc toute votre attention ; & de mon côté je vais redoubler mes efforts pour vous expliquer nettement ma penſée. Mais avant tout, il eſt bon de vous prévenir ſur une choſe. Les Athéniens paſſent dans toute la Grece pour aimer à parler & pour parler beaucoup. Les Lacédémoniens au contraire ont la réputation de parler peu ; (29) & les Crétois, de s'appliquer beaucoup plus à penſer qu'à parler. Je crains donc que vous ne me preniez pour un vain diſcoureur, lorſque vous me verrez entamer un long propos ſur un objet auſſi mince que les banquets. Mais il m'eſt impoſſible de vous expliquer clairement & ſuffiſamment comment ils doivent être réglés, ſans vous dire quelque choſe touchant la vraye nature de la Muſique ; & je ne puis parler de Muſique, ſans embraſſer toutes les parties de l'éducation : ce qui m'engagera néceſſairement dans de longues diſcuſſions. Ainſi délibérez ſur le parti que nous avons à prendre, & ſi laiſſant cet objet pour le

(29) Ils avoient cette réputation même dès le tems d'Homere, autant qu'on en peut juger par le caractere de briéveté & de préciſion qu'il attribue à l'éloquence de Ménélas. Iliad. 3.

préſent, nous paſſerons à quelque autre conſidération ſur les loix.

MÉGILLE. Etranger Athénien, vous ne ſçavez peut-être pas que ma famille a droit d'hoſpitalité à Athenes. C'eſt apparemment une choſe ordinaire à tous les enfans, lorſqu'ils viennent à apprendre qu'ils ont droit d'hoſpice dans une ville, de ſe ſentir de l'inclination pour elle, & de la regarder comme une ſeconde patrie, après celle qui leur a donné le jour: du moins c'eſt un ſentiment que j'ai éprouvé. Dès ma plus tendre jeuneſſe, quand j'entendois les Lacédémoniens louer ou blâmer les Athéniens, & quand on me diſoit: Mégille, vôtre ville nous a bien ou mal ſervis en cette rencontre; je prenois ſur le champ le parti de vos concitoyens, contre ceux qui en parloient mal; & j'ai toujours conſervé pour Athenes toute ſorte de bienveillance. Votre accent me charme; & ce qu'on dit communément des Athéniens, que quand ils ſont bons, ils le ſont au plus haut dégré, m'a toujours paru véritable. Ce ſont en effet les ſeuls qui ne doivent point leur vertu à une éducation forcée; elle naît en quelque ſorte avec eux;

ils la tiennent des Dieux en préſent ; elle eſt franche & n'a rien de fardé. Ainſi pour ce qui me regarde, dites avec confiance tout ce que vous jugerez à propos.

CLINIAS. Etranger, lorſque vous aurez entendu, & reçu favorablement ce que j'ai à vous dire de mon côté, j'eſpere que vous ne vous croirez par gêné en parlant devant moi. Vous connoiſſez ſans doute de réputation Epiménide, cet homme divin. (30) Il étoit de Gnoſſe, & de nôtre famille. Dix ans avant la guerre des Perſes, étant allé à Athenes par ordre de l'oracle, il y fit certains ſacrifices que le Dieu lui avoit preſcrits. Et comme les Athéniens étoient dans l'attente de l'armée des Perſes, il leur prédit qu'ils ne viendroient de dix ans, & qu'après avoir vû échouer leur entrepriſe, ils s'en retourneroient chez eux, ayant fait moins de mal aux Grecs, qu'ils n'en auroient reçu d'eux. Alors vos ancêtres lui accorderent publiquement le droit d'hoſpitalité ; & depuis ce tems-là nôtre famille, de pere

(30) Au ſujet d'Epiménide, voyez Plutarque, vie de Solon. S. Paul dans ſon Epitre à Tite en cite un vers qui n'eſt point à la louange des Crétois ; il le nomme leur prophête, c'eſt-à-dire qu'il paſſoit pour tel chez eux.

en fils, a toujours été très-attachée aux Athéniens.

L'ATHÉN. De vôtre part tout me paroît bien disposé pour m'entendre: de la mienne, je puis répondre de ma volonté; mais je crains que le pouvoir ne la seconde point. Essayons cependant. Commençons par définir ce que c'est que l'éducation, & quelle est sa vertu. Nous ne pouvons nous dispenser d'entamer par-là le discours qui est entre nos mains, jusqu'à ce qu'il nous conduise par dégrés au Dieu du vin. *Clinias.* Entrons donc par là en matiere, puisque vous le trouvez bon. *L'Athén.* Voyez si l'idée que je me forme de l'éducation, est de vôtre goût. *Clinias.* Quelle est-elle? *L'Athén.* La voici. Je dis que pour devenir un homme excellent en quelque profession que ce soit, il faut s'y exercer dès l'enfance, dans ses divertissemens comme dans les momens sérieux, sans négliger rien de ce qui peut y avoir rapport: par exemple, il faut que celui qui veut être un jour un bon laboureur, ou un bon architecte, s'amuse dès ses premiers ans, celui-ci à bâtir de petits châteaux d'enfant, celui-là, à remuer la terre:

que le maître qui les éleve, fourniſſe à l'un & à l'autre de petits outils, ſur le modele des outils véritables ; qu'il leur faſſe apprendre d'avance ce qu'il eſt néceſſaire qu'ils ſçachent, avant que d'exercer leur profeſſion ; comme au charpentier, à meſurer & à niveler ; au guerrier, à aller à cheval, ou quelque autre exercice ſemblable, par forme de paſſe-tems : en un mot, il faut qu'au moyen des jeux, il tourne le goût & l'inclination des enfans vers l'objet, qui doit faire un jour leur principal mérite, quand ils en auront acquis la perfection. Je définis donc l'éducation, une inſtitution bien entendue qui, par voye d'amuſement, conduit l'ame d'un enfant à aimer ce qui, lorſqu'il ſera devenu grand, doit le rendre accompli dans le genre qu'il a embraſſé. Voyez, comme je vous ai dit, ſi ce commencement vous plaît. *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Ne laiſſons pas non plus à ce que nous appellons éducation une ſignification vague. Nous employons ſouvent ce terme dans un ſens fort impropre, lorſque nous diſons de certaines gens, par forme de louange ou de mépris, qu'ils ſont bien ou

mal élevés, & que nous l'appliquons à des perſonnes habiles dans le trafic, dans le commerce de mer, & en d'autres profeſſions ſemblables. Néanmoins, en parlant ainſi, nous n'avons pas en vue cette éducation qui inſpire à l'homme le deſir d'être un excellent citoyen, & lui apprend à commander & à obéir ſelon la juſtice. Or c'eſt celle-ci que nous venons de définir, ſi on en juge par ce que nous avons dit, & elle mérite ſeule le nom d'éducation. Quant à celle qui eſt dirigée vers les richeſſes, la force du corps, & quelque talent que ce ſoit, où la ſageſſe & la juſtice n'entrent pour rien; c'eſt une éducation baſſe & ſervile, ou plutôt elle eſt indigne de porter ce nom. Mais ne diſputons pas ſur les termes avec le vulgaire. Tenons ſeulement pour conſtant ce qui vient d'être reçonnu, que ceux qui ont été bien élevés, deviennent d'ordinaire des hommes eſtimables; qu'ainſi on ne doit jamais mépriſer l'éducation, parce que de tous les avantages que peut poſſéder un homme vertueux, c'eſt le plus conſidérable; & que ſi on a quelquefois le malheur de la perdre, il faut pendant la vie faire tous ſes efforts pour la

recouvrer, s'il eſt poſſible. *Clinias.* Vous avez raiſon, & nous convenons de tout cela. *L'Athén.* Mais nous ſommes auſſi convenus plus-haut que les gens de bien ſont ceux qui ont un empire abſolu ſur eux-mêmes, & les méchans, ceux qui n'en ont aucun. *Clinias.* Cela eſt vrai.

L'ATHÉN. Reprenons & développons davantage ce que nous diſions alors; & permettez-moi d'eſſayer ſi, avec le ſecours d'un emblême, je pourrai vous mieux expliquer la choſe. *Clinias.* Très-volontiers. *L'Athén.* Ne pouvons-nous pas dire que chaque homme eſt un? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Et qu'il a au dedans de ſoi deux conſeillers inſenſés, oppoſés l'un à l'autre, qu'on appelle le plaiſir & la douleur? *Clinias.* La choſe eſt ainſi. *L'Athén.* Il y faut ajouter les preſſentimens du plaiſir & de la douleur à venir, à qui l'on donne le nom commun d'attente: mais l'attente de la douleur ſe nomme proprement crainte, & celle du plaiſir, eſpérance. A toutes ces paſſions préſide le jugement, qui prononce ſur ce qu'elles ont de bon ou de mauvais: & lorſque ce jugement devient la déciſion commune

d'un Etat, il prend le nom de loi. *Clinias.* J'ai quelque peine à vous ſuivre. Ne laiſſez pas cependant de continuer. *Mégille.* Je ſuis dans le même cas que *Clinias.*

L'ATHÉN. Formons-nous maintenant de tout cela l'idée ſuivante. Figurons-nous que chacun de nous eſt un automate ſorti de la main des Dieux, ſoit qu'ils l'ayent fait pour s'amuſer, ou qu'ils ayent eu quelque deſſein ſérieux: car nous n'en ſçavons rien. (31) Ce que nous ſçavons, c'eſt que ces paſſions ſont comme autant de cordes ou de fils, qui nous tirent chacun de ſon côté, & qui par l'oppoſition de leurs mouvemens, nous entraînent vers des actions oppoſées: ce qui fait la différence du vice & de la vertu. En effet la raiſon nous dicte qu'il eſt de nôtre devoir de n'obéir qu'à un de ces fils; d'en ſuivre toujours la direction, & de réſiſter fortement à tous les autres. Ce fil n'eſt autre que le fil d'or & ſacré du jugement, ap-

(31) Voilà la preuve de ce que je diſois dans la Préface, que les plus ſages Philoſophes de l'Antiquité ignoroient la deſtination & la fin derniere de l'homme: quelles ténebres par conſéquent l'ignorance de ce point ne devoit-elle pas jetter ſur tout le reſte!

appellé la loi commune de l'Etat. Les autres fils ſont de fer & roides: au lieu que celui-là eſt ſouple, parce qu'il eſt d'or. Il faut que tous les autres, dont les formes ſont de toute eſpece, ſe prêtent à la direction très-parfaite de la loi. Car le jugement, quoique excellent de ſa nature, étant doux & éloigné de toute violence, il a beſoin pour nous tirer à ſoi du miniſtere des paſſions, afin que le fil d'or donne en nous la loi aux autres fils. (32)

C'EST ainſi que dans la ſuppoſition qui fait de nous autant d'automates, on conſerve à la vertu tous ſes droits; on développe d'une maniere ſenſible ce que c'eſt qu'être ſupérieur ou inférieur à ſoi-même; on fait voir que tout homme, après avoir bien compris la nature du jeu de ces différens fils, doit ſuivre dans ſa conduite la direction du fil de la raiſon; & que tout Etat, ſoit qu'il ſoit redevable à un Dieu de cette connoiſſance, ſoit qu'il la tienne d'un Sage, doit en faire la loi de ſon adminiſtration tant in-

(32) Théodoret, Thérap. diſcours 5, ſe ſert de ce paſſage pour prouver que Platon a reconnu la liberté de l'homme. On peut voir ſes réflexions à ce ſujet.

térieure qu'extérieure. Cette ſuppoſition ſert encore à nous donner des notions plus claire du vice & de la vertu; & ces notions à leur tour, nous feront peut-être mieux connoître ce que c'eſt que l'éducation & les autres inſtitutions humaines, & en particulier ce qu'il faut penſer des banquets, qu'on ſeroit tenté de regarder comme un objet peu important, qui ne mérite pas qu'on s'en entretienne ſi longtems; mais qui, à ce que j'eſpere, ne vous paroîtra pas dans peu indigne que nous nous y ſoyons tant arrêtés. *Clinias.* Fort bien. Tâchons enfin d'en venir à quelque concluſion digne d'un ſi long diſcours.

L'ATHÉN. Dites-moi. (33) Qu'arriveroit-il à cet automate, ſi on lui faiſoit boire beaucoup de vin? *Clinias.* A quel deſſein me faites-vous cette queſtion? *L'Athén.* Il ne s'agit pas encore de vous l'expliquer. Je vous demande ſeulement en général quel effet la boiſſon produira ſur lui: & pour vous faire mieux entendre le ſens de ma queſtion, je

(33) Ceux qui auront le texte grec ſous les yeux en liſant ceci, s'appercevront que j'ai fait quelque changement dans l'ordre des interlocuteurs. C'eſt à eux de juger ſi j'y ai été ſuffiſamment autoriſé par la liaiſon du diſcours.

vous prie de me dire ſi l'effet du vin n'eſt pas de donner un nouveau dégré de vivacité à nos plaiſirs & à nos peines, à nos averſions & à nos amours ? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Donne-t-il pareillement une nouvelle activité à nos ſens, à notre mémoire, à nos opinions & à nos raiſonnemens ? Ou plutôt le vin, lorſqu'on en boit juſqu'à s'enyvrer, n'éteint-il pas en nous tout cela ? *Clinias.* Il l'éteint entiérement. *L'Athén.* L'yvreſſe remet donc l'homme au même état quant à l'ame, que lorſqu'il étoit enfant ? *Clinias.* Préciſément. *L'Athén.* Il s'en faut de beaucoup ſans doute qu'on ſoit alors maître de ſoi-même. *Clinias.* Oui, certes. *L'Athén.* La diſpoſition de cet homme n'eſt-elle pas très-mauvaiſe ? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Ainſi le vieillard n'eſt point, à ce qu'il paroît, le ſeul qui redevienne enfant ; il en arrive autant à quiconque s'enyvre. *Clinias.* Vous avez raiſon, Etranger.

L'ATHÉN. Après cela, croyez-vous que quelqu'un fût aſſez hardi, pour entreprendre de prouver, non ſeulement qu'il ne faut pas fuir, autant qu'on le peut, la débau-

che, mais qu'il eſt même à propos d'en tâter quelquefois ? *Clinias.* Il le faut bien ; puiſque vous vous donnez pour tel, & que vous vous êtes engagé à nous le prouver. *L'Athén.* Je m'y ſuis engagé, il eſt vrai ; & je ſuis prêt à tenir parole, vû la grande envie que vous témoignez l'un & l'autre de m'entendre. *Clinias.* Comment n'en ſerions-nous point curieux, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ce qu'il y a de ſurprenant & d'étrange à dire, qu'un homme doit, de gaieté de cœur, ſe mettre dans l'état le plus honteux ? *L'Athén.* C'eſt de l'état de l'ame que vous parlez ſans doute. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Mais quoi ! par rapport au corps, trouveriez-vous extraordinaire que l'on conſentît à le réduire à un état de maigreur, de difformité & de foibleſſe, qui feroit pitié ? *Clinias.* Pourquoi non ? *L'Athén.* Quoi donc ? penſez-vous que ceux qui vont chez les Médecins prendre des breuvages, ignorent que ces remedes, dès qu'ils les auront pris, les mettront pour pluſieurs jours dans une ſituation ſi fâcheuſe, que ſi elle devoit durer toujours, ils aimeroient mieux mourir ? Ne ſçavons-nous pas auſſi combien ceux qu'on dreſ-

ſe aux pénibles exercices du gymnaſe, deviennent d'abord foibles & extenués. *Clinias.* Nous ſçavons tout cela. *L'Athén.* Et de plus, qu'ils prennent d'eux-mêmes ce parti, à cauſe de l'utilité qui doit leur en revenir? *Clinias.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* Ne faut-il pas porter le même jugement ſur toutes les autres choſes de la vie? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Et conſéquemment auſſi ſur l'uſage des banquets, s'il eſt vrai qu'il ait pareillement ſes avantages? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Si donc nous trouvons que cet uſage renferme quelque utilité, qui ne le cede en rien à celle que le corps retire du gymnaſe; il ſera préférable à la gymnaſtique, en ce que les commencemens de celle-ci ſont très-douloureux, ce qui n'a pas lieu dans celui-là. *Clinias.* Vous avez raiſon: mais vous m'étonnerez beaucoup, ſi vous trouvez en lui l'avantage que vous prétendez.

L'ATHÉN. Voilà donc ce qu'il faut que je tâche de vous démontrer. Répondez-moi. Pouvez-vous appercevoir en nous deux ſortes de craintes tout-à-fait oppoſées? *Clinias.* Quelles ſont-elles? *L'Athén.* Les voici. D'abord nous craignons les maux dont nous

ſommes menacés. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Et de plus nous craignons en pluſieurs rencontres l'opinion déſavantageuſe qu'on pourroit concevoir de nous, quand nous y donnons occaſion par des actions ou des diſcours peu honnêtes. Nous appellons cette crainte pudeur, & c'eſt, je penſe, le nom qu'on lui donne par-tout. *Clinias.* Je l'avoue. *L'Athén.* Telles ſont les deux ſortes de craintes dont je voulois parler. La ſeconde combat en nous l'impreſſion de la douleur & des autres objets terribles; elle n'eſt pas moins oppoſée à la plûpart des plaiſirs, & ſur-tout aux plus grands. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* N'eſt-il pas vrai que le Légiſlateur, & quiconque s'entend tant ſoit peu en politique, a pour cette crainte les plus grands égards, & que la revêtant du nom de pudeur, il qualifie d'impudence la confiance qui lui eſt oppoſée, la regardant comme le plus grand mal que puiſſent éprouver les Etats & les particuliers? *Clinias.* Vous dites vrai. *L'Athén.* C'eſt encore cette crainte qui fait notre ſureté dans je ne ſçais combien d'occaſions importantes; à la guerre, c'eſt à elle plus qu'à nulle autre choſe, qu'on doit ſon

ſalut & la victoire. Deux choſes en effet contribuent à la victoire; la confiance à la vue de l'ennemi, & la crainte de ſe déshonorer devant ſes amis. *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* Il faut donc que chacun de nous ſoit à la fois intrépide & craintif par rapport aux objets que nous venons de diſtinguer. *Clinias.* Sans contredit.

L'ATHÉN. Lorſqu'on veut rendre quelqu'un intrépide, n'en vient-on point à bout en le mettant ſous la direction de la loi, au milieu des objets les plus capables de l'effrayer? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Et que ferons-nous pour inſpirer à quelqu'un la crainte de ce qu'il doit craindre? Ne le mettrons-nous pas aux priſes avec l'impudence, lui apprenant par divers eſſais à remporter une pleine victoire ſur les plaiſirs? N'eſt-ce pas en luttant ſans ceſſe contre ſes penchans habituels, & en les réprimant, qu'il faut qu'il acquiere la perfection de la force? Quiconque n'aura nulle expérience, nul uſage de ce genre de combat, ne ſera pas même vertueux à demi; jamais il ne ſera parfaitement tempérant, s'il n'a point appris à réſiſter à une foule de ſentimens voluptueux,

& de deſirs qui le portent à ne rougir de rien, & à commettre toutes ſortes d'injuſtices; s'il ne s'eſt exercé à les vaincre avec le ſecours de la réflexion, de l'action, & d'une méthode ſuivie, dans ſes amuſemens comme dans ſes occupations ſérieuſes; & ſi au contraire il n'a jamais éprouvé les atteintes de ces paſſions. *Clinias.* Cela doit être ſuivant toute apparence.

L'ATHÉN. Mais quoi! quelque Dieu a-t-il donné aux hommes un breuvage propre à inſpirer la crainte, enſorte que plus on en boira, plus on ſe croira malheureux, plus on ſentira augmenter ſa frayeur ſur le préſent & ſur l'avenir; & qu'étant pris à un certain excès, il glace d'effroi l'homme le plus intrépide; de maniere cependant qu'on revienne à ſon premier état, dès qu'on aura dormi, & que le breuvage aura ceſſé d'agir? *Clinias.* Etranger, y a-t-il ſur la terre un breuvage de cette nature? *L'Athén.* Aucun. Mais s'il y en avoit un, le Légiſlateur ne s'en ſerviroit-il pas utilement pour inſpirer du courage? Et n'aurions-nous pas ſujet de lui dire à cette occaſion: Légiſlateur, quel que ſoit le peuple à qui vous donnez des

loix, Crétois ou autre, le principal objet de vos ſouhaits ne ſeroit-il pas de connoître par une épreuve certaine ſes diſpoſitions par rapport au courage & à la lâcheté? *Clinias.* Il n'eſt perſonne qui ne répondît que oui. *L'Athén.* Ne deſireriez-vous pas auſſi que cette épreuve ſe pût faire ſans aucun riſque ni danger conſidérable, plutôt que d'une autre façon? *Clinias.* Tout Légiſlateur aimera mieux qu'elle ſe puiſſe faire ſans riſque. *L'Athén.* Vous en uſeriez ſans doute, mettant vos citoyens au milieu des objets terribles, & vous aſſurant dans le danger même de leurs diſpoſitions. Vous y joindriez les encouragemens, les avis & les récompenſes, pour les élever au deſſus de toute crainte; couvrant au contraire d'opprobre quiconque ne s'efforceroit pas d'être en tout tel que vous voulez qu'il ſoit; & ſi dans ces exercices on montroit de la bonne volonté & du courage, on n'auroit rien à craindre de vôtre part; ſinon, on n'auroit que des châtimens à attendre. Ou bien refuſeriez-vous abſolument d'employer ce breuvage, quoiqu'il ne fût ſujet d'ailleurs à aucun inconvénient? *Clinias.* Et pour quelle raiſon,

Etranger, ne l'employeroit-il pas?

L'ATHÉN. Cette ſorte d'épreuve, mon cher ami, ſeroit d'une merveilleuſe facilité en comparaiſon de celles d'aujourd'hui, pour quiconque voudroit s'exercer ſeul vis-à-vis de ſoi-même, ou avec d'autres, en grand ou en petit nombre. Et ſi par reſpect humain, dans la crainte d'être apperçu en cet état, avant que d'être ſuffiſamment aguerri, on choiſiſſoit de s'exercer dans la ſolitude; au lieu de mille choſes dont on ſe ſert aujourd'hui, on n'auroit qu'à faire emplette de ce breuvage, & on ſeroit ſûr du ſuccès. Il en ſeroit de même, ſi comptant aſſez ſur ſes diſpoſitions naturelles & les eſſais précédens, on ne craignoit point de s'exercer avec d'autres, & de montrer en leur préſence ſa force à ſurmonter les impreſſions fâcheuſes & inévitables de ce breuvage; de ſorte qu'on ne laiſſât échapper aucune action indécente, & qu'on eût aſſez de vertu pour ſe préſerver de toute altération: pourvû encore qu'on ſe retirât avant que d'avoir bû à l'excès, redoutant les aſſauts de cette boiſſon capable à la fin de terraſſer tous les hommes. *Clinias.* Oui: ce ſeroit ſageſſe d'en uſer de la ſorte.

L'ATHÉN. Revenons à nôtre Légiſlateur. Il eſt vrai, lui dirons-nous, que les Dieux n'ont point fait préſent aux hommes d'un ſemblable remede contre la crainte, & que nous n'en avons pas imaginé nous-mêmes: (car je ne mets pas les enchanteurs de la partie:) mais n'avons-nous pas un breuvage, dont l'effet eſt d'inſpirer une ſécurité & une confiance téméraire & hors de propos? Qu'en dites-vous? *Clinias.* Nous en avons un, répondra-t-il, & c'eſt le vin. *L'Athén.* Cette boiſſon n'a-t-elle pas une vertu toute oppoſée à celle dont nous venons de parler, rendant d'abord l'homme plus gai qu'auparavant; enſuite à meſure qu'il en boit, le rempliſſant de mille belles eſpérances, & lui donnant une idée plus avantageuſe de ſa perſonne; à la fin lui inſpirant une pleine aſſurance de parler de tout, comme s'il n'ignoroit de rien, & le rendant tellement libre, tellement ſupérieur à toute crainte, qu'il dit & fait ſans balancer tout ce qui lui vient à l'eſprit? *Clinias.* Tout le monde en conviendra avec vous. *Mégille.* Sans contredit.

L'ATHÉN. Rappellons-nous maintenant ce

qui a été dit ci-deſſus, qu'il y a deux choſes auxquelles il faut aguerrir nôtre ame; l'une à ne rien craindre en certaines occaſions; l'autre, à tout craindre en d'autres. *Clinias.* Vous donniez, ce me ſemble, à cette ſeconde crainte le nom de pudeur. *L'Athén.* Juſtement. Puis donc que la force & l'intrépidité ne peuvent s'acquérir, qu'en s'exerçant à affronter les objets terribles; voyons ſi, pour parvenir au but oppoſé, il n'eſt pas beſoin d'employer les moyens contraires. *Clinias.* Selon toute apparence. *L'Athén.* Ainſi, c'eſt dans les choſes qui ont la vertu de nous remplir d'une confiance & d'une hardieſſe extraordinaire, qu'il nous faut chercher un remede à l'impudence & à l'effronterie; apprenant à devenir timides & circonſpects, pour ne rien dire, ne rien faire, ne rien ſouffrir dont nous ayons à rougir. *Clinias.* Cela doit être.

L'ATHÉN. Qu'eſt-ce qui nous expoſe à tomber en de pareilles fautes? n'eſt-ce point la colere, l'amour, l'inſolence, l'ignorance, l'avarice, la lâcheté; & encore les richeſſes, la beauté, la force: enfin tout ce qui nous enyvre par le plaiſir, & nous fait

perdre la raiſon ? Or, pour faire d'abord l'eſſai de ces paſſions, & s'exercer enſuite à les vaincre, eſt-il une épreuve plus aiſée, plus innocente que celle du vin ; & lorſqu'on y apporte les précautions convenables, eſt-il un divertiſſement plus propre à cet effet que celui des banquets ? Examinons la choſe de plus près. Pour connoître un caractere difficile & farouche, capable de mille injuſtices, irons-nous traiter avec lui, & en lui remettant nos intérêts, faire une épreuve plus périlleuſe que ne le ſeroit une entrevue dans une fête Bacchique ? Pour nous aſſûrer qu'un homme n'eſt point eſclave des plaiſirs de l'amour, lui confierons-nous nos filles, nos fils & nos femmes, & ferons-nous un eſſai de ſes mœurs, au riſque de ce que nous avons de plus cher ? Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter toutes les raiſons qui montrent combien il eſt plus avantageux de prendre connoiſſance des divers caracteres, à la faveur d'un divertiſſement, ſans paroître le vouloir, ſans courir aucun danger : & je ſuis perſuadé qu'il n'eſt perſonne, ni Crétois, ni autre, qui ne reconnoiſſe que cette maniere de ſonder l'ame d'autrui eſt très-con-

venable, & de toutes les épreuves la moins coûteuſe, la plus ſûre & la plus courte. (34) *Clinias.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* Mais ce qu'il y a en cela de plus avantageux, c'eſt de connoître le caractere & la diſpoſition des eſprits, par la même voye qui ſert à les rendre meilleurs; & c'eſt-là, je penſe, un des objets de la Politique. N'eſt-ce pas? *Clinias.* Aſſurément.

(34) *Reges dicuntur multis urgere cullis*
Et torquere mero, quem perſpexiſſe laborent
An ſit amicitiâ dignus. Horat. art. Poët.

LIVRE SECOND.

L'ATHÉN. Il faut, ce me ſemble, examiner maintenant, ſi le ſeul bien qu'on retire de l'uſage bien réglé des banquets, eſt d'y voir à découvert les différens caracteres; ou s'il en réſulte encore un grand avantage, qui mérite toute l'attention du Légiſlateur. Qu'en penſez-vous? pour moi, je ſoutiens qu'il s'y rencontre, comme je l'ai déja inſinué plus haut; mais par quelle raiſon & comment s'y trouve-t-il? c'eſt ce qu'il faut expliquer: redoublons nôtre attention, pour ne pas nous laiſſer induire en erreur. *Clinias.* Parlez. *L'Athén.* Je ſuis bien aiſe auparavant de vous rappeller à la mémoire la définition que nous avons donnée d'une bonne éducation; parce qu'autant que je puis conjecturer, du bon uſage des banquets dépend ſa conſervation. *Clinias.* Vous leur attribuez-là une grande vertu.

L'ATHÉN. Je dis donc que les premiers ſentimens des enfans ſont ceux du plaiſir & de la douleur; & que la vertu & le vice dans

ceux d'entre eux en qui ils ſe trouvent, ſont d'abord confondus avec ces deux ſentimens. Pour ce qui eſt de la ſageſſe, & de la ferme connoiſſance des vrais principes, heureux ceux qui même dans un âge avancé ſont parvenus à les acquérir ! l'homme eſt parfait, lorſqu'il poſſede ces biens, & tous les autres renfermés dans ceux-ci. Ainſi j'appelle éducation, la vertu telle qu'elle ſe montre dans les enfans, lorſque les ſentimens de joye ou de triſteſſe, d'amour ou de haine qui s'élevent dans leur ame, ſont conformes à l'ordre, ces enfans ne pouvant pas encore être vertueux par raiſon : & lorſque, la raiſon étant ſurvenue, ces ſentimens ſont d'intelligence avec elle, à cauſe des bonnes habitudes auxquelles on les a dreſſés; c'eſt dans cette intelligence que conſiſte la vertu priſe en ſon entier: quant à cette partie de la vertu, qui a appris à faire un légitime uſage du plaiſir & de la douleur, & qui depuis le commencement de la vie juſqu'à la fin, nous fait embraſſer ou haïr ce qui mérite nôtre amour ou nôtre averſion, je la ſépare du reſte par la penſée, & je ne crois pas qu'on ſe trompe en lui donnant le nom d'éducation. *Clinias*

Nous

Nous ſommes également ſatisfaits, Etranger, de ce que vous avez dit ci-deſſus de l'éducation, & de ce que vous venez d'y ajouter. *L'Athén.* J'en ſuis ravi.

CES ſentimens de plaiſir & de douleur dirigés vers l'ordre, & qui conſtituent l'éducation, ſe relâchent enſuite & ſe corrompent en bien des points dans le cours de la vie. Mais les Dieux touchés de compaſſion pour le genre humain, condamné par ſa nature au travail, nous ont ménagé des intervalles de repos dans les fêtes inſtituées à leur honneur; ils ont voulu que les Muſes, Apollon leur chef, & Bacchus les célébraſſent de concert avec nous; afin qu'avec leur ſecours nous puſſions réparer dans ces fêtes les pertes de nôtre éducation. Il eſt donc queſtion de voir ſi ce que je prétends ici eſt vrai, & pris dans la nature. Je dis qu'il n'eſt preſque aucun animal, qui, lorſqu'il eſt jeune, puiſſe tenir ſon corps ou ſa langue dans un état tranquille, & ne faſſe ſans ceſſe des efforts pour ſe mouvoir & pour crier. Auſſi voit-on les uns ſauter & bondir, comme ſi je ne ſçais quelle impreſſion de plaiſir les portoit à danſer & à folâtrer, tandis que les au-

tres font retentir l'air de mille cris différens. Tout le reſte des animaux n'a aucune idée de l'ordre ou du déſordre dont le mouvement eſt ſuſceptible, & que nous appellons meſure & harmonie. Pour nous, ces mêmes Divinités qui préſident à nos fêtes, nous ont donné avec le plaiſir le ſentiment de la meſure & de l'harmonie. Ce ſentiment régle nos mouvemens ſous la direction de ces Dieux, & nous apprend à former enſemble une eſpece de chaîne par l'union de nos chants & de nos danſes. De là le nom de Chœur dérivé naturellement du mot qui ſignifie joye. (1) Goûtez-vous ce diſcours, & convenez-vous que nous tenons d'Apollon & des Muſes nôtre premiere éducation? *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Ainſi n'avoir aucune éducation, & n'avoir aucun uſage du chœur; être bien élevé, & être ſuffiſamment verſé dans les exercices du chœur, ſelon nous ce ſera la même choſe. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Mais la *Chorée* embraſſe le chant & la danſe. *Clinias.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* La bonne éducation conſiſte donc à ſçavoir bien chanter & bien danſer. *Clinias.* Il y a toute apparen-

(1) Platon dérive Χορὸς, chœur, de Χαρὰ, joye.

ce. *L'Athén.* Faiſons un peu attention à ce que ſignifient ces dernieres paroles. *Clinias.* Quelles paroles? *L'Athén.* Il chante bien, diſons-nous, il danſe bien : ajouterons-nous ou non: les paroles qu'il chante, les danſes qu'il exécute ſont belles? *Clinias.* Ajoutons-le. *L'Athén.* Mais celui qui portant un jugement vrai ſur ce qui eſt beau en ce genre & ce qui ne l'eſt pas, ſe conforme à ce jugement dans la pratique, ne vous paroît-il pas mieux élevé par rapport à la danſe & à la muſique, qu'un autre qui ſeroit en état, ſoit en chantant, ſoit en danſant, de rendre parfaitement ce qu'il auroit jugé beau, mais qui d'ailleurs n'auroit ni amour pour les belles choſes, ni averſion pour celles qui ne le ſont pas: ou que celui qui ne peut ni diſcerner ce qui eſt beau, ni l'exprimer par les mouvemens, ſoit du corps, ſoit de la voix, mais qui en juge ſainement par un certain ſentiment de plaiſir ou de peine, lequel lui fait embraſſer ce qui eſt beau, & avoir en averſion ce qui ne l'eſt pas ? *Clinias.* Etranger, il n'y a point de comparaiſon à faire entre eux pour l'éducation.

L'ATHÉN. Si donc nous connoiſſons tous

trois en quoi conſiſte la beauté du chant & de la danſe, il nous ſera facile de diſcerner celui qui eſt bien & celui qui eſt mal élevé. Mais ſi nous ſommes dans l'ignorance à cet égard, il nous eſt impoſſible de connoître par où & comment l'éducation peut ſe conſerver. Cela n'eſt-il pas vrai ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Ainſi, il nous faut chercher, & ſuivre, pour ainſi dire, à la piſte, ce qu'on appelle dans la danſe & dans le chant belle figure & belle mélodie. Si ces choſes nous échappent malgré nos recherches, tout ce que nous pourrons dire au ſujet de la bonne éducation, ſoit des Grecs, ſoit des Barbares, n'aboutira à rien de ſolide. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* Soit. Mais en quoi ferons-nous conſiſter la beauté d'une figure ou d'une mélodie ? Dites-moi : les geſtes & le ton de voix d'un homme de cœur dans une ſituation pénible & violente, reſſemblent-ils à ceux d'un homme lâche en pareille circonſtance ? *Clinias.* Comment cela ſe pourroit-il, puiſque les couleurs même ne ſe reſſemblent pas ? *L'Athén.* Fort bien, mon cher Clinias : mais la Muſique ayant pour objet la meſure & l'harmonie, quoiqu'on diſe d'une

figure, qu'elle eſt bien meſurée, d'une mélodie qu'elle eſt harmonieuſe, on ne peut pas dire également que l'une ou l'autre ſoit bien colorée, & les Maîtres de chœur ont tort d'uſer de cette métaphore. (2) Néanmoins à l'égard de l'homme lâche & de l'homme de cœur, on peut dire avec raiſon que les figures & les tons qui caractériſent celui-ci ſont beaux, & que ceux qui conviennent à celui-là ne le ſont pas. En un mot, pour ne pas nous étendre trop ſur ce ſujet, toute figure, toute mélodie, qui exprime les bonnes qualités de l'ame on du corps, ſoit en elles-mêmes, ſoit en quelque image, eſt belle: c'eſt tout le contraire, ſi elle en exprime les mauvaiſes qualités. *Clinias.* Vous dites vrai, & nous ſommes l'un & l'autre de vôtre ſentiment.

L'ATHÉN. Dites-moi encore: prenons-nous tous un égal plaiſir aux mêmes chants & aux mêmes danſes? ou s'en faut-il de beaucoup? *Clinias.* Il s'en faut du tout. *L'Athén.* A quoi donc attribuerons-nous nos er-

(2) Une des eſpeces de la Muſique ancienne s'appelloit Chromatique, du mot χρῶμα, couleur. Nous avons conſervé ce nom dans notre langue.

reurs à cet égard? Ce qui eſt beau, ne l'eſt-il pas pour tout le monde; ou, quoiqu'il le ſoit, ne le paroît-il pas? car jamais perſonne n'oſera dire que les danſes & les chants du vice ſoient plus beaux que ceux de la vertu; ni qu'il prend plaiſir aux figures qui expriment le vice, tandis que tous les autres ſe plaiſent à la Muſe oppoſée. Il eſt vrai pourtant que la plûpart mettent l'eſſence & la perfection de la Muſique, dans la vertu qu'elle a d'affecter agréablement l'ame. Mais ce langage n'eſt point ſupportable, & il n'eſt pas même permis de le tenir. Voici plutôt quelle eſt la ſource de nos erreurs en ce point. *Clinias.* Laquelle ? *L'Athén.* Comme la danſe & le chant ne ſont qu'une imitation des mœurs, qu'une peinture des actions des hommes, de leurs caracteres, & des diverſes ſituations où ils ſe trouvent; c'eſt une néceſſité que ceux qui entendent des paroles & des chants, ou qui voyent des danſes, analogues au caractere qu'ils ont reçu de la nature ou de l'éducation, ou de l'une & de l'autre, y prennent plaiſir, les approuvent, & diſent qu'elles ſont belles: qu'au contraire ceux dont elles choquent le caractere, les

mœurs, ou une certaine habitude, ne puiſſent ni les goûter, ni les louer, & diſent qu'elles ne ſont pas belles. A l'égard de ceux qui ont naturellement un goût ſain, avec de mauvaiſes habitudes, ou de bonnes habitudes avec un goût naturellement mauvais; c'eſt encore une néceſſité que leurs éloges tombent ſur des objets différens de ceux qui leur cauſent du plaiſir: car ils diſent des mêmes choſes qu'elles les affectent agréablement & qu'elles ſont mauvaiſes: & lorſqu'ils ſont en préſence de perſonnes qu'ils croyent en état d'en bien juger, ils ont honte d'exécuter ces ſortes de danſes & de chants, comme ſi leur empreſſement à le faire étoit un témoignage qu'ils les trouvent belles; cependant ils y prennent intérieurement du plaiſir. *Clinias.* Vous dites vrai.

L'ATHÉN. Mais le plaiſir qu'on prend à des figures ou à des chants vicieux, n'apporte-t-il point quelque préjudice; & ne revient-il point de grands avantages à quiconque ſe plaît aux danſes & aux chants oppoſés? *Clinias.* Il y a apparence. *L'Athén.* Y a-t-il apparence ſeulement, ou n'eſt-il pas néceſſaire qu'il arrive ici la même choſe qu'à ceux qui

étant engagés dans le commerce d'hommes méchans & corrompus, ſe plaiſent en leur compagnie, au lieu de la déteſter, condamnant ſeulement par forme de badinage & comme en ſonge leurs mauvaiſes inclinations? Ne faut-il pas que tôt ou tard on reſſemble à ceux avec qui l'on aime à vivre, ſoit bons, ſoit méchans, quand même on auroit honte de les louer ouvertement? Croyez-vous néanmoins qu'il puiſſe y avoir pour quelqu'un un plus grand bien ou un plus grand mal que celui-là? *Clinias.* Je ne le crois pas. *L'Athén.* Penſons-nous qu'en quelque Etat que ce ſoit, qui eſt ou qui ſera un jour gouverné par de bonnes loix, on laiſſe à la diſpoſition des Poëtes (3) ce qui concerne l'éducation & les divertiſſemens que nous tenons des Muſes; & qu'à l'égard de la meſure, de la mélodie ou des paroles, on leur accorde la liberté de choiſir ce qui leur plaît davantage, pour l'enſeigner enſuite dans les chœurs à une jeuneſſe née de citoyens vertueux, ſans ſe

(3) Chez les Grecs le Poëte étoit Muſicien, & compoſoit en même tems les paroles, l'air, & les pas, lorſque les vers étoient de nature à être chantés en danſant. De plus, le mot *Poëte* ſe dit en général de tout compoſiteur, ſoit de vers, ſoit de chants, ſoit de danſes.

ſe mettre en peine ſi ces leçons la formeront à la vertu ou au vice? *Clinias.* Cela ne ſeroit nullement raiſonnable. *Mégille.* Non, aſſurément. *L'Athén.* C'eſt cependant ce qui eſt abandonné aujourd'hui à leur diſcrétion preſqu'en tous les pays du monde, excepté l'Egypte. *Clinias.* Comment les choſes ſont-elles réglées en Egypte à cet égard? *L'Athén.* D'une maniere dont le récit vous ſurprendra.

IL y a longtems, à ce qu'il paroît, qu'on a reconnu chez les Egyptiens la vérité de ce que nous diſons ici, qu'il faut dans chaque Etat accoutumer de bonne heure la jeuneſſe à ce qu'il y a de plus parfait en genre de figure & de mélodie. C'eſt pourquoi après en avoir choiſi & déterminé les modeles, ils les ont expoſés aux yeux du public dans les temples. On n'y a jamais permis, & on n'y permet pas encore aujourd'hui, ni aux Peintres, ni aux autres artiſtes qui font des figures ou d'autres ouvrages ſemblables, de rien innover, ni de s'écarter en rien de ce qui a été réglé par les loix du pays: la même choſe a lieu en tout ce qui appartient à la Muſique. Et ſi on veut y prendre garde, on trou-

vera chez eux des ouvrages de Peinture ou de Sculpture faits depuis dix mille ans (quand je dis dix mille ans, ce n'eſt pas pour ainſi dire, mais à la lettre:) qui ne ſont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, & ont été travaillés ſur les mêmes régles. *Clinias.* Voilà en effet qui eſt admirable. *L'Athén.* Oui: c'eſt un chef-d'œuvre de légiſlation & de politique. Leurs autres loix ne ſont peut-être pas exemptes de défauts: mais pour celle-ci touchant la Muſique, elle nous prouve une choſe vraye & bien digne de remarque, ſçavoir qu'il eſt poſſible de déterminer par des loix quels ſont les chants beaux de leur nature, & d'en preſcrire avec confiance l'obſervation. Il eſt vrai que cela n'appartient qu'à un Dieu ou à un homme divin: auſſi les Egyptiens attribuent-ils à Iſis ces poëſies qui ſe conſervent chez eux depuis ſi longtems. Si donc, comme je diſois, quelqu'un étoit aſſez habile pour ſaiſir ce qu'il y a de parfait en ce genre, il doit ſans crainte en faire une loi & en ordonner l'exécution; perſuadé que les ſentimens de plaiſir & de peine qui portent ſans ceſſe les hommes à inventer de nouveaux

genres de Muſique, n'auront pas aſſez de force pour abolir des modeles une fois conſacrés, ſous prétexte qu'ils ſont ſurannés. Du moins voyons-nous qu'en Egypte, loin qu'ils ayent pu les abolir, tout le contraire eſt arrivé. *Clinias.* Il paroît ſuivant ce que vous dites, que la choſe doit être ainſi.

L'ATHÉN. Hé-bien, prendrons-nous la hardieſſe d'expliquer quel eſt le vrai uſage de la Muſique, & de cet amuſement mêlé de danſes & de chants, de l'expliquer, dis-je, à-peu-près de cette maniere? N'eſt-il pas vrai qu'on reſſent de la joye, lorſqu'on ſe croit heureux; & que réciproquement on ſe croit heureux, lorſqu'on reſſent de la joye? *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* L'effet naturel de la joye n'eſt-il point de cauſer un certain treſſaillement qui ne permet pas de demeurer en repos? *Clinias.* Cela eſt encore vrai. *L'Athén.* Dans ces momens, les jeunes gens ne ſont-ils pas prêts à danſer & à chanter? Pour ceux de nôtre âge, comme ils n'ont plus la ſoupleſſe & l'agilité néceſſaire, ils ſe conforment à leur état préſent, en témoignant leur joye à la vue des jeux & des fêtes de la jeuneſſe; & le regret qu'ils ont de

leurs forces paſſées, les engage à propoſer des prix à ceux qui réveilleront plus fortement en eux le ſouvenir de leurs premiers ans. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* Croyons-nous que ce ſoit tout-à-fait ſans fondement qu'on dit d'ordinaire des acteurs de ces jeux, que celui qui divertit & réjouït davantage les ſpectateurs, doit paſſer pour le plus habile, & mérite d'être couronné? En effet, puiſque ces fêtes ſont inſtituées pour délaſſer l'eſprit, il eſt dans l'ordre que la victoire & tous les honneurs ſoient, comme j'ai dit, pour celui qui aura le plus contribué au plaiſir de l'aſſemblée. Ce diſcours n'eſt-il pas raiſonnable, & ſi cette régle étoit ſuivie, pourroit-on y trouver à redire? *Clinias.* Je ne le penſe pas.

L'ATHEN. Ne prononçons pas ſi vîte ſur cette matiere, mon cher Clinias; conſidérons auparavant nôtre objet ſous toutes ſes faces, nous y prenant de cette ſorte. Suppoſons que quelqu'un propoſe une fête, ſans ſpécifier quels en ſeront les jeux, comme gymniques, équeſtres ou muſicaux; & que raſſemblant tous les citoyens, il leur déclare que ce ſera purement un combat de plaiſir,

que chacun d'eux peut y venir diſputer le prix, & que la victoire demeurera à celui qui aura le mieux diverti les ſpectateurs, n'importe de quelle maniere, & aura été jugé le plus amuſant de tous les diſputans. Quel effet penſez-vous que produisît une pareille déclaration? *Clinias.* Par rapport à quoi? *L'Athén.* Selon toute apparence, les uns viendroient y réciter quelque poëme héroïque, comme eût pu faire Homere; d'autres y chanteroient des vers ſur le luth: celui-ci joueroit une Tragédie, celui-là une Comédie. Je ne ſerois pas même ſurpris qu'il y vînt quelque Charlatan avec des automates, & qu'il ſe flattât plus qu'aucun autre de l'eſpérance de la victoire. Parmi tous ces concurrens, & une foule d'autres ſemblables qui ne manqueroient pas de s'y rendre, pourriez-vous me dire lequel mériteroit le prix à plus juſte titre? *Clinias.* Cette queſtion eſt abſurde: Et quel homme s'aviſeroit de la décider, comme ayant connoiſſance de cauſe, avant que d'avoir entendu chacun d'eux, & jugé par ſoi-même de leur mérite?

L'ATHÉN. Voulez-vous que je réponde à cette queſtion qui vous paroît ſi abſurde?

Clinias. Voyons. *L'Athén.* Si les petits enfans ſont pris pour juges, n'eſt-il pas vrai qu'ils ſe déclareront en faveur du montreur de curioſités ? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Que le ſuffrage des enfans un peu plus grands ſera pour le Poëte Comique; & celui des femmes d'un eſprit cultivé, des jeunes gens, en un mot, de la plûpart des ſpectateurs, pour le Poëte Tragique? *Clinias.* Cela eſt vraiſemblable. *L'Athén.* Quant à nous autres vieillards, il n'eſt pas douteux que nous ne priſſions plus de plaiſir à entendre un Rhapſode nous expoſer, comme il faut, l'Iliade, l'Odyſſée, ou quelques morceaux d'Héſiode, & que nous ne lui donnaſſions la préférence. N'eſt-ce pas? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Dans cette diverſité de jugemens, à qui ſera de droit la victoire? Il eſt évident que nous ne pouvons nous diſpenſer vous & moi de l'attribuer à celui qui aura eu le ſuffrage des ſpectateurs de notre âge: puiſque partout & dans toutes les Cités on met une extrême différence pour la bonté entre nos mœurs & celles des jeunes gens. *Clinias.* Sans doute.

L'ATHÉN. Je demeure donc d'accord avec

le vulgaire qu'il faut juger de la Muſique par le plaiſir qu'elle cauſe, non toutefois aux premiers venus: mais que la plus belle Muſique eſt celle qui plaît davantage aux gens de bien, ſuffiſamment inſtruits d'ailleurs; & plus encore celle qui plait à un ſeul, diſtingué entre tous du côté de la vertu & de l'éducation. Et la raiſon pour laquelle j'exige de la vertu de ceux qui doivent prononcer ſur ces matieres, eſt qu'outre la prudence qui leur eſt néceſſaire, ils ont encore beſoin d'un grand courage. Il ne convient pas en effet à quiconque fait l'office de juge, d'emprunter les lumieres d'autrui pour porter ſon jugement; ni de ſe laiſſer troubler & déconcerter par les acclamations de la multitude & par ſa propre ignorance. Il convient encore moins qu'il prononce contre ſes lumieres par lâcheté & par foibleſſe; & que de la même bouche dont il a pris les Dieux à témoins de dire la vérité, il ſe parjure en trahiſſant indignement ſa penſée. Car ce n'eſt pas pour prendre des leçons des ſpectateurs, que le juge préſide aux jeux, mais plutôt pour leur en donner, & pour s'oppoſer à ceux qui ne feroient pas du plaiſir une eſtimation juſte &

convenable. L'abus contraire autorisé autrefois dans la Grece, comme il l'est encore aujourd'hui en Sicile & en Italie, qui laisse le jugement de ces jeux à la multitude assemblée, & déclare vainqueur celui pour qui plus de mains se sont levées, a produit deux méchans effets: le premier, de gâter le goût des auteurs, qui par là se sont vus asservis au mauvais goût de leurs juges, ensorte que ce sont les spectateurs qui leur donnent des leçons: le second, de corrompre le plaisir du théâtre; parce qu'au lieu que le plaisir de l'assemblée devroit s'épurer chaque jour, par des pieces dont les mœurs seroient meilleures que les siennes, tout le contraire arrive aujourd'hui par la faute des auteurs. (4)

(4) Je ne veux point m'étendre dans mes notes. Mais je prie le Lecteur d'approfondir la maxime de Platon, que les mœurs des pieces de Théâtre doivent être plus parfaites que celles du Parterre; maxime qui ne peut être contestée par ceux qui font du Théâtre une école des mœurs: je crois qu'il y découvrira la pleine réfutation de ce beau système inventé par Aristote, que le Théâtre purge les passions par les passions-mêmes. Aristote a pris le Théâtre tel qu'il étoit de son tems, & l'a voulu justifier: ce qu'il a fait avec plus de subtilité que de vérité. Platon a considéré le Théâtre tel qu'il doit être, & n'y a trouvé nul trait de ressemblance avec ce qu'il est. Qui le croiroit! Aristophane même a reproché à Euripide, sa Phédre, sa Sténobée, & d'autres caracteres semblables. Aristote dans ses principes eût-il pû lui faire le même reproche?

MAIS à quoi tend ce diſcours? Voyez ſi ce n'eſt point à ceci. *Clinias.* A quoi? *L'Athén.* Il me paroît qu'il nous ramene pour la troiſieme ou la quatrieme fois au même terme, je veux dire, à nous convaincre que l'éducation n'eſt autre choſe que l'art d'attirer & de conduire les enfans vers ce que la loi dit être la droite raiſon, & ce qui a été déclaré tel par les vieillards les plus ſages & les plus experimentés. Afin donc que l'ame des enfans ne s'accoutume point à des ſentimens de plaiſir ou de douleur déſavoués par la loi & par ceux que la loi a perſuadés; mais plutôt que dans ſes goûts & ſes averſions elle embraſſe ou rejette les mêmes objets que la vieilleſſe: dans cette vue on a inventé les chants, qui ſont de véritables enchantemens, deſtinés à produire l'accord dont nous parlons. Et parce que les enfans ne peuvent ſouffrir rien de ſérieux, il a fallu déguiſer ces enchantemens ſous le nom de jeux & de chants, & les employer ſur ce pied. Ainſi, à l'exemple du médécin, qui pour rendre la ſanté aux malades & aux languiſſans, fait entrer dans des alimens & des breuvages flatteurs au goût, les remedes pro-

pres à les guérir, & mêle de l'amertume à ce qui pourroit leur être nuisible, afin qu'ils s'accoutument pour leur bien à la nourriture salutaire, & n'ayent que de la répugnance pour l'autre: (5) le Législateur habile engagera le Poëte, & le contraindra même, s'il le faut, par la rigueur des loix, à exprimer dans des paroles belles & dignes de louange, ainsi que dans ses mesures, ses figures & ses accords, le caractere d'une ame tempérante, forte, vertueuse.

CLINIAS. Au nom de Jupiter, pensez-vous, Etranger, que ce réglement soit en usage dans les autres Etats? Pour moi, je ne connois aucun endroit du monde où cela se pratique, si ce n'est chez nous & à Lacédémone: par-tout ailleurs on fait chaque jour de nouveaux changemens dans la danse & les autres parties de la Musique: & ce ne sont point les loix qui dirigent ces innovations, mais je ne sçais quel goût bizarre & déréglé, qui loin de se plaire constamment aux mêmes

(5) *Ac veluti pueris absinthia tetra Medentes*
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circùm
Contingunt mellis dulci flavoque liquore;
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenùs; interea perpotet amarum
Absinthii laticem, deceptaque non capiatur. Lucret.

choſes, comme celui des Egyptiens, change lui-même à toute heure. *L'Athén.* Rien n'eſt plus vrai, mon cher Clinias. Je ne ſuis pas ſurpris ſi vous avez cru que je voulois vous inſinuer que cela ſe pratiquât quelque part. Vôtre mépriſe vient ſans doute de ce que je n'ai point expliqué aſſez clairement ma penſée. J'avois ſeulement en vue de vous faire connoître ce que je voudrois qu'on obſervât par rapport à la Muſique : mais je me ſuis probablement exprimé de maniere à vous faire croire que je diſois quelque choſe de plus. Lorſque les maux ſont déſeſperés & portés à leur comble, il eſt quelquefois néceſſaire, mais toujours triſte d'en faire la cenſure. Puiſque vous penſez comme moi ſur ce point, répondez-moi : Vous dites qu'on obſerve mieux chez vous & à Sparte, que dans tout le reſte de la Grece, ce que je viens de preſcrire touchant la Muſique. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Si les autres Grecs ſe conformoient à votre uſage, les choſes iroient donc mieux chez eux à cet égard, qu'elles ne vont aujourd'hui ? *Clinias.* Il n'y auroit point de comparaiſon, s'ils ſuivoient ce qui ſe pratique ici & à Lacédémone, & ce que vous venez de dire.

L'ATHÉN. Voyons ſi mes idées s'accordent avec les vôtres. Le plan de vôtre éducation & des leçons de vôtre Muſique ſe réduit-il à ce qui ſuit? Obligez-vous vos Poëtes à dire que, dès qu'on eſt tempérant, juſte, vertueux, on eſt heureux; qu'il importe peu d'ailleurs qu'on ſoit d'une taille grande ou petite, d'une complexion foible ou robuſte, riche ou pauvre; & que, quand même on auroit plus de tréſors que Cyniras & Midas, ſi on eſt injuſte, on n'en eſt ni moins malheureux, ni moins à plaindre? A quoi l'on peut ajouter ce que doit dire le Poëte de Sparte, s'il veut bien dire: *Je crois indigne de mes éloges & je compte pour rien*, quiconque poſſédant ce que le vulgaire appelle biens, n'y joindra pas la poſſeſſion & la pratique de la juſtice: S'il eſt juſte, *qu'il aſpire à combattre l'ennemi de pied ferme*; mais s'il eſt injuſte, aux Dieux ne plaiſe qu'*il oſe ſoutenir la vue du ſang & du carnage*, ni qu'*il devance à la courſe l'Aquilon Thracien*, ni qu'il jouiſſe d'aucun des avantages que l'on regarde ordinairement comme de vrais biens. Car les hommes ſe trompent dans l'idée qu'ils s'en forment. Le premier des biens, diſent-

ils, eſt la ſanté; le ſecond, la beauté; le troiſieme, la force; le quatrieme, les richeſſes: ils en comptent encore beaucoup d'autres, comme d'avoir la vue, l'ouie, & les autres ſens en bon état; de pouvoir faire tout ce qu'on veut en qualité de Tyran: enfin le comble du bonheur, ſelon eux, ce ſeroit de devenir immortel au même inſtant qu'on poſſéderoit tous les biens dont je viens de parler. Diſons-nous au contraire, vous & moi, que la jouiſſance de ces biens eſt avantageuſe à ceux qui ſont juſtes & ſaints; mais qu'ils ſe tournent tous en véritables maux pour les méchans, à commencer par la ſanté; qu'il en eſt de même de la vue, de l'ouie, des autres ſens, en un mot, de la vie; que le plus grand de tous les malheurs pour un homme ſeroit d'être immortel, & de poſſéder tous les autres biens, hormis la juſtice & la vertu, & qu'en cet état plus ſa vie ſeroit courte, moins il ſeroit à plaindre? Vous engagerez, je penſe, vous contraindrez même vos poëtes à tenir ce langage pour l'inſtruction de votre jeuneſſe, & à y conformer leurs meſures & leurs harmonies. Voyez: pour moi, e vous déclare nettement que ce

qui paſſe pour un mal dans l'idée du vulgaire, eſt un bien pour les méchans, & n'eſt un mal que pour les juſtes: qu'au contraire ce qui eſt réputé bien, n'eſt tel que pour les bons, & eſt un mal pour les méchans. Sommes-nous d'accord ou non, vous & moi? *Clinias.* Nous le ſommes, ce me ſemble, en certaines choſes, & nullement en d'autres.

L'ATHÉN. Peut-être ne puis-je réuſſir à vous perſuader que la ſanté, les richeſſes, une autorité ſans bornes pour l'étendue & la durée; j'y ajoute encore des forces extraordinaires, du courage, & par deſſus tout cela l'immortalité avec l'exemption de ce qu'on tient communément pour des maux, loin de contribuer au bonheur de la vie, rendroient au contraire un homme ſouverainement malheureux, s'il logeoit en même tems dans ſon ame l'injuſtice & le déſordre. *Clinias.* Vous avez deviné juſte. *L'Athén.* Soit. Comment m'y prendrai-je après cela pour vous convaincre? Ne vous ſemble-t-il pas que cet homme à qui j'accorde la beauté, la force du corps, les richeſſes, le courage, un plein pouvoir durant le cours de ſa vie de faire tout ce qu'il deſire, s'il eſt d'ailleurs injuſte & livré à ſes

paſſions, mene néceſſairement une vie honteuſe? Peut-être ne me conteſterez-vous pas ce point. *Clinias.* Non. *L'Athén.* M'accorderez-vous également qu'il mene une vie malheureuſe? *Clinias.* Point du tout. *L'Athén.* Du moins déſagréable & déſavantageuſe? *Clinias.* Comment voulez-vous que nous convenions de cela?

L'ATHÉN. Comment? ſi quelque Dieu veut bien nous mettre d'accord; car pour le préſent, nous ne le ſommes gueres. Quant à moi, mon cher Clinias, la choſe me paroît auſſi évidente, qu'il m'eſt évident que la Crete eſt une Iſle: & ſi j'étois légiſlateur, je ne négligerois rien pour engager les poëtes & tous mes citoyens à tenir les mêmes diſcours: je n'aurois point de châtimens aſſez grands, pour punir quiconque oſeroit dire qu'il y a des méchans qui vivent heureux, & que l'utile, l'avantageux eſt un, & le juſte un autre: j'inſpirerois à mes citoyens ſur mille autres objets des ſentimens bien éloignés, à ce qu'il me ſemble, de ceux des Crétois, des Lacédémoniens, & du reſte des hommes. Permettez-moi, mes chers amis, au nom de Jupiter & d'Apollon, de

conſulter ici ces mêmes Dieux qui ſont vos légiſlateurs, & de leur demander ſi la plus délicieuſe des conditions n'eſt pas celle de l'homme juſte; ou s'il faut diſtinguer deux ſortes de conditions, dont l'une ait le plaiſir, & l'autre la juſtice en partage. S'ils nous répondent que ce ſont deux conditions différentes, nous leur demanderons de nouveau, pour procéder en régle, laquelle des deux eſt préférable à l'autre; s'ils nous diſent que c'eſt celle qui a le plaiſir en partage, je ſoutiens que cette réponſe eſt abſurde dans leur bouche.

MAIS gardons-nous de faire tenir aux Dieux un pareil langage : mettons-le plutôt ſur le compte de nos peres & de nos légiſlateurs. Suppoſons auſſi que les queſtions que je viens de faire, s'adreſſent uniquement au légiſlateur, & que c'eſt lui qui nous a répondu que la vie la plus voluptueuſe eſt la plus heureuſe. Mon pere, lui dirois-je après cela, vous ne voulez donc pas que je mene la vie la plus heureuſe, puiſque vous ne ceſſez de m'exhorter à vivre dans la pratique de la juſtice. Je ne vois pas ce que celui qui auroit poſé un pareil principe, ſoit légiſla-

teur,

teur, ſoit pere, pourroit me répondre après cela, ſans tomber en contradiction avec lui-même. D'un autre côté, s'il convenoit que le parfait bonheur ſe rencontre avec la juſtice parfaite, chacun lui demanderoit enſuite ce qu'il y a dans la juſtice de bon & d'honnête, qui porte la loi à la préférer au plaiſir. En effet, diroit-on, ſi le plaiſir n'entre pour rien dans la condition du juſte, quel bien peut-il goûter? Quoi! l'eſtime & l'approbation des hommes & des Dieux ſeroit-elle une choſe bonne & honnête, mais incapable de cauſer aucun plaiſir; & l'infamie auroit-elle les qualités oppoſées? Divin légiſlateur, cela ne peut pas être, dirons-nous. Peut-il être bon & honnête, & en même tems fâcheux, de ne commettre aucune injuſtice, & de n'en avoir point à ſouffrir de perſonne? Et y a-t-il au contraire de l'agrément dans la condition oppoſée, quoique mauvaiſe & honteuſe? *Clinias*. Comment cela pourroit-il être.

L'ATHÉN. Ainſi le diſcours qui ne ſépare point l'agréable du juſte, du bon & de l'honnête, a du moins cet avantage, qu'il porte ceux qui l'entendent à embraſſer la juſtice &

la vertu: & le Légiſlateur ne peut ſe permettre un autre langage, ſans ſe couvrir de honte & ſans ſe contredire. Car jamais perſonne ne conſentira de lui-même à embraſſer un genre de vie, qui doit lui procurer moins de plaiſir que de peine; puiſque la vue d'un mal même éloigné, fait tourner la tête à preſque tout le monde, ſans excepter les enfans. Le ſoin du Légiſlateur ſera donc d'inſpirer à ſes citoyens des ſentimens contraires; de diſſiper leurs préjugés, & de mettre en œuvre toutes les pratiques, les louanges, & les raiſons les plus efficaces, pour leur perſuader que la juſtice & l'injuſtice ſont, pour ainſi dire, repréſentées ſur deux tableaux placés l'un vis-à-vis de l'autre; que l'injuſte & le méchant portant la vue ſur ces deux tableaux, celui de l'injuſtice lui paroît charmant, & celui de la juſtice, inſupportable: mais que le juſte les regardant à ſon tour, en porte un jugement tout oppoſé. *Clinias.* Cela doit être. *L'Athén.* De ces deux jugemens quel eſt le plus conforme à la vérité, celui de l'ame dépravée, ou celui de l'ame ſaine? *Clinias.* Il eſt évident que c'eſt le ſecond. *L'Athén.* Il eſt donc évident auſſi

que la condition de l'injuſte, outre qu'elle eſt plus honteuſe & plus criminelle, eſt dans la réalité plus fâcheuſe que celle de l'homme juſte & ſaint. *Clinias.* Suivant ce que vous dites, la choſe paroît vraye. *L'Athén.* Et quand elle ne le ſeroit pas, comme la raiſon vient de nous le démontrer, ſi un Légiſlateur tant ſoit peu habile s'eſt cru quelquefois permis de tromper les jeunes gens pour leur avantage, fut-il jamais un menſonge plus utile que celui-ci, & plus propre à les porter d'eux-mêmes & ſans contrainte à la pratique de la vertu?

CLINIAS. Etranger, rien de plus beau ni de plus ſolide que la vérité: mais il me ſemble difficile de la faire entrer dans les eſprits. *L'Athén.* Cela peut être. On a pourtant réuſſi à rendre croyable la fable du Sidonien Cadmus, toute abſurde qu'elle eſt, & mille autres ſemblables. *Clinias.* Quelle fable? *L'Athén.* Celle qui raconte que des dents d'un ſerpent jettées en terre, il ſortit des hommes armés. Or c'eſt-là une preuve bien ſenſible pour tout Légiſlateur, qu'il n'eſt rien dont il ne puiſſe venir à bout de perſuader la jeuneſſe. La ſeule choſe donc

qu'il ait à faire, eſt de trouver le point dont il importe le plus pour le bonheur de ſes citoyens, qu'ils ſoient pleinement convaincus; & quand il l'aura trouvé, d'imaginer les moyens de leur faire tenir ſur ce point un langage uniforme en tout tems, en toutes rencontres, dans leurs chants & dans leurs diſcours, ſoit vrais, ſoit fabuleux. Si vous êtes là-deſſus d'un avis contraire au mien, vous ne me ferez nulle peine de combattre mes raiſons. *Clinias.* Je ne crois pas que nous puiſſions ni l'un ni l'autre vous oppoſer rien de raiſonnable.

L'ATHÉN. Je reprends donc le fil du diſcours; & je dis que le but de tous les chœurs, qui ſont de trois eſpeces, doit être d'enchanter en quelque ſorte l'ame des enfans, tandis qu'elle eſt tendre & docile, en leur répétant ſans ceſſe les belles maximes que nous venons d'expoſer, & beaucoup d'autres qu'on pourroit y ajouter. Mais pour les réduire à un ſeul point, diſons-leur que la vie la plus juſte eſt auſſi la plus heureuſe au jugement des Dieux: & non-ſeulement nous dirons la vérité, mais ce diſcours entrera plus aiſément qu'aucun autre, quel

qu'il puiſſe être, dans l'eſprit de ceux qu'il nous importe de perſuader. *Clinias.* On ne peut diſconvenir de ce que vous dites.

L'ATHÉN. Nous ne ſçaurions donc mieux faire que d'introduire en premier lieu le chœur des Muſes, compoſé d'enfans qui chanteront ces maximes de toute leur force en public & à tout l'Etat. Enſuite viendra le ſecond chœur compoſé de jeunes gens au-deſſous de trente ans, qui prendront Apollon à témoin de la vérité de ces mêmes maximes, le priant de leur être propice, & de les graver profondément dans leur ame. Le troiſieme chœur qui ſera d'hommes faits, depuis trente ans juſqu'à ſoixante, chantera auſſi les mêmes choſes. Pour ceux qui auront paſſé cet âge, comme les chants ne ſont plus alors de ſaiſon, il faut, après que nous aurons conſulté les Dieux, les réſerver à des entretiens ſur les mêmes objets. *Clinias.* Quelle eſt, Etranger, cette troiſieme eſpece de chœur? Nous ne comprenons pas bien ce que vous en voulez dire. *L'Athén.* Ce chœur eſt néanmoins le principal objet de tout ce que nous avons dit juſqu'à ce moment. *Clinias.* Nous ne vous entendons pas

davantage : tâchez d'expliquer plus clairement vôtre penſée.

L'ATHÉN. Nous avons dit, s'il vous en ſouvient, au commencement de cet entretien, que la jeuneſſe naturellement vive & ardente, ne pouvoit tenir en repos ni ſon corps, ni ſa langue; qu'elle crioit & ſautoit continuellement ſans régle ni méthode: qu'à l'exception de l'homme, les autres animaux n'avoient aucune idée de l'ordre qui doit régner dans le chant & la danſe : que par rapport aux mouvemens du corps, cet ordre s'appelloit meſure; qu'à l'égard de la voix, on avoit donné au mêlange des tons graves & aigus le nom d'harmonie: que la Chorée réſultoit de l'union du chant & de la danſe; & que les Dieux touchés de compaſſion pour nous, avoient envoyé les Muſes & Apollon, pour prendre part à nos fêtes & y préſider. Nous mettions auſſi Bacchus de la partie : vous le rappellez-vous? *Clinias*. Nous n'avons eu garde de l'oublier. *L'Athén.* Ce qui appartient aux deux premiers chœurs, l'un des Muſes, l'autre d'Apollon, a été expliqué. Il nous reſte à parler du troiſieme, qui ne peut être que celui de Bacchus. *Cli-*

nias. Comment cela, s'il vous plaît? L'idée d'un chœur de vieillards consacré à Bacchus, a quelque chose de si étrange, que l'esprit ne sçauroit sur le champ s'y accoutumer. Quoi! ce chœur sera en effet composé de ceux qui sont au-dessus de trente ans, & même de cinquante, jusqu'à soixante? *L'Athén.* Oui: mais il faut entrer dans quelque explication, touchant la maniere dont les choses doivent se passer, pour paroître plausibles. *Clinias.* Vous avez raison.

L'ATHÉN. Etes-vous toujours d'accord avec moi sur ce que nous disions tout à l'heure? *Clinias.* A quel sujet? *L'Athén.* Qu'il falloit que chaque citoyen, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, en un mot que tout l'Etat en corps se répétât sans cesse à lui-même les maximes dont nous avons parlé, & qu'à certains égards il variât & diversifiât ses chants en tant de manieres qu'il ne s'en lassât jamais & y trouvât toujours un nouveau plaisir. *Clinias.* Qui pourroit ne pas convenir qu'il n'y auroit rien de mieux à faire? *L'Athén.* Mais en quelle occasion la plus excellente partie des citoyens, celle à qui l'âge & la sagesse donnent une plus gran-

de autorité, pourra-t-elle, en chantant les plus belles maximes, contribuer plus qu'aucune autre au bien général de l'Etat? Quoi! ſerions-nous aſſez mal-aviſés, pour négliger la plus belle, la plus utile, la plus efficace de toutes les chanſons? *Clinias.* Sur ce que vous dites, il n'eſt pas poſſible de la négliger. *L'Athén.* Mais quelle eſt la maniere la plus convenable de s'en ſervir? Voyez ſi ce ne ſeroit pas celle-ci. *Clinias.* Laquelle? *L'Athén.* N'eſt-il pas vrai qu'à meſure qu'on devient vieux, on prend du dégoût pour le chant, on ne s'y prête qu'avec beaucoup de répugnance; & que ſi on ſe trouvoit dans la néceſſité de chanter, plus on auroit d'âge & de vertu, plus la choſe coûteroit? *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* A plus forte raiſon un vieillard de ce caractere rougiroit-il de chanter debout ſur un théâtre en préſence d'une multitude confuſe: ſur-tout ſi pour donner plus de force & d'étendue à ſa voix, on l'aſſujettiſſoit au régime & à l'abſtinence des chœurs de chantres, qui diſputent pour la victoire; c'eſt bien alors qu'il ne chanteroit qu'avec un déplaiſir, une honte & une répu-

quoi de plus ſouple & de plus flexible. Echauffés par cette liqueur, nos vieillards ne ſe porteront-ils pas avec plus d'allégreſſe, & moins de répugnance, à chanter, &, ſuivant l'expreſſion que nous avons employée ſouvent, à faire leurs enchantemens, non en préſence de beaucoup de perſonnes, ni d'étrangers, mais devant un petit nombre d'amis? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Ce moyen que nous mettons en œuvre pour les diſpoſer à mêler leur chant à celui des autres, n'a rien qui choque la bienſéance. *Clinias.* Abſolument rien.

L'ATHÉN. Mais quel chant leur mettrons-nous à la bouche? Quelle ſera leur Muſe? N'eſt-il pas évident qu'il faut obſerver encore ici les bienſéances de l'âge? *Clinias.* Aſſurément. *L'Athén.* Quelle eſt donc la Muſique qui convient à ces hommes divins? Seroit-ce celle des chœurs? *Clinias.* Nous ſerions bien en peine, nous autres Crétois, ainſi que les Lacédémoniens, d'employer en cette occaſion d'autres chants, que ceux qu'on nous a appris dans les chœurs, & auxquels nous ſommes accoutumés. *L'Athén.* Cela doit être, parce qu'en effet vous n'a-

vez jamais été dans le cas de faire uſage du plus beau de tous les chants. Par vôtre inſtitution, vous reſſemblez moins à des citoyens habitans d'une ville, qu'à des ſoldats campés ſous une tente. Vôtre jeuneſſe eſt ſemblable à une troupe de poulains qu'on fait paître enſemble dans la prairie ſous un gardien commun. Les peres n'ont point droit chez vous d'arracher leur enfant de la compagnie des autres, malgré ſa férocité & ſa réſiſtance, de l'élever dans la maiſon paternelle, de lui donner un gouverneur particulier, & de le dreſſer en le careſſant, en l'apprivoiſant, & en uſant des autres moyens convenables à l'éducation des enfans : (6)

(6) Dans la penſée de Lycurgue, les enfans n'appartenoient point à leurs parens, mais à l'Etat : auſſi l'Etat ſeul, à l'excluſion des parens, ſe méloit-il de leur éducation. Lycurgue, dit Xénophon, a prépoſé à l'inſtitution des enfans, un des premiers Magiſtrats, appellé *Pédonome*, qui a le pouvoir de les aſſembler, & de punir ſévérement ceux qui ſe comportent mal. Il eſt accompagné de jeunes gens armés de fouets, pour châtier les coupables. Dans l'abſence du Pédonome, le premier citoyen qui ſe trouvoit préſent, avoit le même droit ſur les enfans, ſoit pour ordonner, ſoit pour punir. Enfin au défaut d'autre, l'enfant le plus ſévere de chaque bande commandoit aux autres, en ſorte qu'ils n'étoient jamais ſans gouverneur. C'étoit à-peu-près la même choſe en Crete. Les enfans des Crétois, dit Héraclide, demeurent enſemble, partagés en différentes troupes ſous un chef nommé *Agélate*, c'eſt-à-dire, conducteur de bande, qui les raſſemble où il juge à propos. Voyez auſſi Strab.

ce qui en feroit non-ſeulement un bon ſoldat, mais un bon citoyen capable d'adminiſtrer les affaires publiques, meilleur guerrier, comme nous l'avons dit, que le guerrier de Tyrtée, & qui regarderoit la force comme étant, non la principale partie de la vertu, mais la quatrieme, toujours & en tous lieux, tant pour les particuliers que pour le corps de l'Etat. *Clinias.* Etranger, je ne ſçais pourquoi vous rabaiſſez de nouveau nos Légiſlateurs. *L'Athén.* S'il eſt vrai que je le faſſe, mon cher Clinias, c'eſt ſans deſſein. Mais laiſſez ce reproche, croyez-moi, & ſuivons la raiſon par-tout où elle nous conduira.

Si effectivement nous découvrons une Muſique plus parfaite que celle des chœurs, & des Théâtres publics, eſſayons de la donner en partage à ceux qui, de nôtre aveu, ont

bon Livre 10. Quelque choſe qu'on puiſſe penſer de cette inſtitution, c'eſt certainement un grand mal de n'avoir rien laiſſé à faire à l'autorité paternelle, la plus puiſſante de toutes ſur l'eſprit des enfans. Il eſt faux que les enfans ſoient tellement à l'Etat, qu'ils ne ſoient point à leurs parens: Au contraire, le bien de l'Etat demande que ceux-ci conſervent toujours ſur eux une certaine juriſdiction. Quand il faut que le Magiſtrat ait toujours la loi à la main pour faire marcher tous les ordres des citoyens, il eſt difficile que ſon autorité ne devienne odieuſe, & qu'on ne travaille enfin à s'y ſouſtraire.

de la répugnance pour cette derniere, & défirent ne faire uſage que de la plus belle. *Clinias.* Nous le devons. *L'Athén.* En toutes les choſes qui ſont accompagnées de quelque agrément, n'eſt-ce pas une néceſſité, ou que cet agrément ſoit la ſeule choſe qui les rende dignes de nos empreſſemens, ou qu'il s'y joigne quelque raiſon de bonté intrinſeque, ou enfin d'utilité? Par exemple, le manger, le boire, en général tout aliment a une certaine douceur qui en eſt inſéparable, & que nous nommons plaiſir; mais ſa bonté intrinſeque & ſon utilité conſiſte en ce qu'il eſt ſalutaire au corps. *Clinias.* J'en conviens. *L'Athén.* La Science a pareillement ſon agrément & ſon plaiſir: quant à ſa bonté, ſon utilité, ſa beauté, elle tient tout cela de la vérité. *Clinias.* La choſe eſt telle que vous dites. *L'Athén.* Mais quoi? par rapport aux arts dont le but eſt l'imitation, n'a-t-on pas raiſon d'appeller agrément, le plaiſir qu'ils ne manquent jamais de procurer, lorſqu'ils atteignent leur but, & que d'ailleurs il eſt naturel que ce plaiſir les accompagne? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Pour ce qui eſt de la perfection de leurs ouvrages, ce n'eſt point

du plaiſir qu'ils cauſent qu'elle dépend, mais, pour le dire en un mot, du rapport d'égalité & de reſſemblance entre l'imitation & la choſe imitée. *Clinias.* Fort bien. *L'Athén.* Le plaiſir n'eſt donc une régle juſte d'eſtimation, qu'à l'égard des choſes qui n'ont pour objet ni l'utilité, ni la vérité, ni la reſſemblance, & qui d'un autre côté n'apportent avec elles aucun dommage; mais qu'on cherche à ſe procurer uniquement en vue de cet agrément qui accompagne l'utilité, la vérité, la reſſemblance, & qu'on peut très-bien appeller plaiſir, lorſque rien de tout cela ne marche à ſa ſuite. *Clinias.* Vous ne parlez que du plaiſir qui n'a rien de nuiſible. *L'Athén.* Oui; & je lui donne le nom de divertiſſement, lorſque d'ailleurs il n'eſt ſuivi d'aucun mal, ni d'aucun bien tant ſoit peu conſidérable. *Clinias.* Vous avez raiſon.

L'ATHÉN. De ces principes ne faut-il pas conclure qu'il n'appartient ni au plaiſir ni à aucune opinion trompeuſe, de juger des arts qui conſiſtent dans l'imitation, & les rapports d'égalité? car l'égalité & la proportion ne ſont fondées ni ſur le jugement qu'en portent les ſens, ni ſur le plaiſir qu'on peut y

trouver, mais principalement ſur la vérité, & preſque point ſur tout le reſte. *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Or qu'eſt ce que la Muſique, ſinon un art de repréſentation & d'imitation? *Clinias.* Rien autre choſe. *L'Athén.* Il ne faut donc pas écouter ceux qui diſent qu'on doit juger de la Muſique par le plaiſir, ni rechercher comme digne de nôtre empreſſement celle qui n'auroit d'autre objet que le plaiſir, mais celle qui contient en ſoi la reſſemblance du beau. *Clinias.* Cela eſt très-vrai. *L'Athén.* Ainſi nos vieillards qui veulent pour eux ce qu'il y a de plus parfait dans le chant & la Muſique, ne s'attacheront point à celle qui eſt agréable, mais à celle qui eſt bonne en ſoi. La bonté de l'imitation conſiſte en effet, comme nous avons dit, dans l'exacte repréſentation de la choſe imitée. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Et tout le monde convient aſſez que les ouvrages de la Muſique ne ſont qu'imitation & repréſentation. N'eſt-ce pas de quoi tomberont aiſément d'accord les Poëtes, les Spectateurs & les Acteurs? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Par conſéquent pour ne point ſe tromper dans ſon jugement ſur chacun de ces ouvrages, il eſt

faut connoître la nature d'autant que ſi l'on ne connoit ni l'eſſence d'un ouvrage, ni la choſe dont il eſt la repréſentation, il n'eſt pas poſſible de bien juger s'il ne péche en rien, ou s'il a quelque défaut de rectitude. *Clinias.* Comment cela ſe pourroit-il? *L'Athén.* Mais ſi on n'a nulle idée de la rectitude d'une choſe, ſera-t-on en état de diſcerner ſi elle eſt bien ou mal faite? Je ne m'explique point aſſez clairement: peut-être me ferai-je mieux entendre de cette maniere. *Clinias.* De quelle maniere, s'il vous plaît?

L'ATHÉN. Il y a un nombre infini d'imitations faites pour la vue. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Si l'on ne connoit en aucune façon les objets qui ont ſervi de modele à l'ouvrier, peut-on bien juger de l'exactitude de ſon travail, ſi les proportions ſont bien gardées; ſi chaque partie eſt dans la poſition qui lui convient; quelles ſont ces proportions, & quel eſt l'arrangement reſpectif des parties, afin que chacune ſoit à ſa place; & encore ſi les couleurs & les attitudes ſont naturelles: ou s'il n'y a ni ordre ni deſſein dans l'exécution? Vous ſemble-t-il qu'on puiſſe prononcer ſur tout cela, ſi l'on n'a nulle idée

de l'animal que l'ouvrier s'eſt propoſé d'imiter? *Clinias.* Comment le pourroit-on? *L'Athén.* Mais lorſqu'on ſçait que l'objet que l'ouvrier a voulu peindre ou jetter en moule, eſt un homme, & que celui-ci au moyen de ſon art en a exprimé toutes les parties, avec la couleur & la forme qui leur conviennent; n'eſt-ce pas une néceſſité qu'avec ces connoiſſances on ſoit en état de juger d'un coup d'œil ſi l'ouvrage eſt achevé, ou s'il y manque encore quelque choſe? car nous connoiſſons preſque tous ce qu'il y a de beau dans chaque animal. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* En général, à l'égard de toute imitation, ſoit en Peinture, ſoit en Muſique, ſoit en tout autre genre, ne faut-il pas, pour en porter un jugement raiſonné, connoître ces trois choſes; en premier lieu, l'objet imité; en ſecond lieu, ſi l'imitation eſt fidele; enfin, ſi elle eſt belle, ſoit pour les paroles, ſoit pour la mélodie, ſoit pour la meſure? *Clinias.* Il me paroît que oui.

L'ATHÉN. Voyons donc ce qui fait la difficulté de bien juger par rapport à la Muſique, & ne nous rebutons pas. Comme c'eſt de

toutes les imitations la plus vantée, c'eſt auſſi celle qui demande le plus de ſoin & d'attention. L'erreur où l'on tomberoit en ce genre, ne peut être que très-funeſte, par le goût qu'elle inſpire pour ce qu'il y a de vicieux dans les mœurs. Cependant il eſt très-difficile de s'appercevoir de cette erreur, parce qu'il s'en faut bien que les poëtes ſoient auſſi habiles dans leur art que les Muſes elles-mêmes. Jamais les Muſes ne s'écarteroient du vrai, au point d'adapter à des paroles qu'elles auroient faites pour des hommes, des figures & une mélodie qui ne peuvent convenir qu'à des femmes; ou de joindre des meſures d'eſclaves ou de perſonnes viles, à des airs & à des figures propres d'hommes libres; ou enfin d'accommoder à des figures & des meſures pleines de nobleſſe, une mélodie ou des paroles qui ne reſpirent que la baſſeſſe. Jamais elles ne mêleroient enſemble des cris d'animaux, des voix humaines, & des ſons d'inſtrumens, ni ne donneroient cette confuſion de toutes ſortes de ſons pour une imitation ſimple. Au lieu que nos poëtes humains confondant & mêlant enſemble toutes ces choſes ſans goût &

ſans principes, mériteroient d'être moqués de ceux qui, comme dit Orphée, ont reçu en partage les graces de l'harmonie. Outre ce déſordre où tout eſt pêle-mêle, (7) nos poëtes en commettent un autre, qui eſt de détacher la meſure & les figures de la mélodie, lorſqu'ils mettent en vers de ſimples paroles; & encore de détacher des paroles, la meſure & la mélodie, qu'ils exécutent ſur le luth ou ſur la flute ſeule. De là vient qu'il eſt fort difficile de deviner ce que ſignifient ces meſures & cette mélodie dénuées de paroles, ni quel eſt le genre d'imitation de quelque conſéquence, à qui cela reſſemble; & qu'on ne peut au contraire s'empêcher de reconnoître qu'il y a en tout cela beaucoup de ruſticité, ſur-tout dans cette affectation à accumuler des ſons ſemblables à des cris d'animaux, avec une extrême rapidité & ſans broncher: & ce ne peut être que l'effet d'une ignorance groſſiere & d'une vaine oſtentation, de jouer ainſi du luth ou de la flute, autrement que pour accompa-

(7) Je ne vois pas trop à quoi peut ſe rapporter ἐμῶσι, & je lirois volontiers ἀμῶσι.

gner la danſe & le chant. (8)

VOILA ce que j'avois à dire ſur ce ſujet. Au reſte, ce que nous examinons ici, n'eſt point ſi on doit interdire nôtre Muſique telle qu'elle eſt, à nos citoyens depuis l'âge de trente ans juſqu'au delà de cinquante, mais en quelles occaſions ils en doivent faire uſage. Ce qui me paroît réſulter de ce diſcours, c'eſt que les vieillards quinquagénaires, qui ſeront dans le cas de chanter, doivent être beaucoup mieux inſtruits que perſonne de tout ce qui concerne la Muſique des Chœurs; parce qu'ils ont beſoin de diſcerner & de ſentir avec la derniere délicateſſe toutes les eſpeces de meſures & d'harmonies: ſans quoi, comment connoîtront-ils la juſteſſe d'une mélodie, quand il faut du Dorien, & quand il n'en faut pas, & ſi la meſure que le Muſicien a accommodée à la mélodie, y convient ou non? *Clinias.* Il eſt évident qu'ils ne le pourront pas ſans cela. *L'Athén.* En vérité la plûpart des Spectateurs ſont

(8) Si les idées de Platon ſur la Muſique ſont juſtes, & il eſt difficile de n'en pas convenir, pour peu qu'on veuille approfondir les choſes, & les rapprocher de la nature; que faut-il penſer des nôtres, & combien ne ſommes-nous pas éloignés du bon goût? Ceci mériteroit bien quelque diſcuſſion de la part des Connoiſſeurs.

bien ridicules de s'imaginer qu'ils ſont à portée de juger ſi un air eſt bien ou mal compoſé, ſoit pour la meſure, ſoit pour l'harmonie, parce qu'ils ont appris par contrainte à chanter & à danſer en meſure. Mais comme ils font cela par routine & ſans principes, ils ne peuvent parvenir à comprendre, que toute mélodie eſt belle, tant qu'elle conſerve le caractere qui lui eſt propre, & qu'elle eſt manquée, dès qu'elle en ſort. *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* Mais quoi! celui qui ne connoît point la nature d'une choſe, pourra-t-il jamais, comme nous diſions, juger ſi elle eſt bien? *Clinias.* Et le moyen?

L'ATHÉN. Tout ceci nous démontre qu'il faut que ceux que nous invitons ici à chanter, & à qui nous faiſons pour cela une douce violence, ſoient du moins aſſez habiles en cette partie, pour pouvoir ſuivre les cadences des meſures & les différens tons d'une mélodie: afin que connoiſſant toutes les eſpeces d'harmonies & de meſures, ils ſoient en état d'en choiſir de convenables à des gens de leur âge & de leur caractere; & qu'ainſi ſe prêtant au chant de bonne grace,

ils goûtent d'abord eux-mêmes un plaiſir innocent, & par leur exemple apprennent à la jeuneſſe à embraſſer tout ce qui eſt propre en ce genre à former ſes mœurs. S'ils ont l'habileté que nous ſuppoſons ici, ils auront néceſſairement des lumieres ſupérieures à celles que donne l'éducation commune, & à celles des poëtes mêmes. Car il n'eſt pas néceſſaire que le poëte connoiſſe, ſi ſon imitation eſt belle ou non; ce qui eſt le troiſieme point: mais il ne peut ſe diſpenſer de poſſéder les deux autres, qui appartiennent à la meſure & à l'harmonie. Au lieu que nos vieillards doivent avoir une connoiſſance égale de ces trois choſes, afin de pouvoir faire choix de ce qu'il y a de plus excellent & de ce qui en approche davantage. Autrement, jamais ils ne ſeront propres à faire goûter aux jeunes gens le charme de la vertu.

Nous avons expliqué ſelon nôtre pouvoir, comme nous nous l'étions propoſé d'abord, les moyens de remédier aux inconvéniens du Chœur de Bacchus. Voyons ſi nous y avons réuſſi. C'eſt une néceſſité qu'il regne du tumulte dans une pareille aſſemblée, &

qu'il y croiſſe à meſure que l'on continuera à boire: inconvénient qui dès le commencement nous a paru inévitable dans les banquets d'aujourd'hui, de la maniere dont les choſes s'y paſſent. *Clinias.* Il eſt inévitable en effet. *L'Athén.* Dans ces momens on ſe trouve plus vif, plus gai, plus libre & plus hardi qu'à l'ordinaire: on ne ſçait ce que c'eſt que d'écouter perſonne; on ſe croit capable de ſe gouverner ſoi-même & les autres. *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* C'eſt alors, diſions-nous, que les ames des Buveurs échauffées par le vin, comme le fer par le feu, deviennent plus maniables, & plus jeunes, en quelque ſorte; de façon qu'elles ſeroient auſſi dociles & auſſi flexibles que celles des enfans, entre les mains d'un homme qui auroit l'autorité & la capacité requiſes pour les dreſſer & les former. (9) Cet homme eſt préciſément le même que l'excellent Légiſlateur: l'effet de ſes loix touchant les banquets doit être de faire paſſer à une diſpoſition toute oppoſée,

(9) Voyez dans *l'Ami des Hommes*, tom. 1. chap. 6. l'hiſtoire du Gentilhomme qui terminoit à table dans la joye du vin les procès de ſes voiſins.

ce buveur plein de confiance & de hardieſſe, qui pouſſe l'impudence bien au-delà des bornes, incapable de s'aſſujettir à l'ordre, de parler, de ſe taire, de boire & de chanter à ſon rang: & d'introduire en ſon cœur avec la juſtice la plus belle des craintes, cette crainte divine que nous avons appellée du nom de honte & de pudeur, pour y combattre & en chaſſer la préſomption inſenſée qui lui diſpute la place. *Clinias.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* Il faut encore que ces mêmes loix ayent pour gardiens & pour coopérateurs des hommes ennemis du tumulte, & amis de la ſobriété, qui préſident à la troupe des buveurs; parce que ſans de tels chefs, il eſt plus difficile de combattre la débauche, que de défaire l'ennemi ſans un Général intrépide. Il faut de plus que ceux qui ne peuvent ſe gouverner eux-mêmes, ſe ſoumettent à la direction de ces chefs, & qu'il y ait un égal ou même un plus grand déshonneur à déſobéir aux Commandans du Dieu Bacchus, qui ſeront des vieillards plus que ſexagénaires, qu'à déſobéir aux Commandans de Mars. *Clinias.* Fort bien.

L'ATHÉN. Si tout ſe paſſoit de la ſorte dans

dans les banquets, & dans ces assemblées d'allégresse; si les Buveurs se conformoient en tout aux loix & à la volonté de ceux qui sont sobres; n'est-il pas vrai que les convives en tireroient de grands avantages, & qu'au lieu d'en sortir, comme aujourd'hui, ennemis les uns des autres, ils se quitteroient meilleurs amis qu'auparavant? *Clinias.* J'en conviens, pourvû qu'on y observe les réglemens que vous venez de marquer. *L'Athén.* Ne condamnons donc plus sans restriction cet usage des présens de Bacchus, comme s'il étoit absolument mauvais, & qu'on dût le proscrire de tous les Etats: d'autant plus qu'il y auroit encore bien des choses à dire en sa faveur. Je n'ose même parler du plus grand bien que ce Dieu procure aux hommes, parce que la plûpart s'en forment une idée peu juste, & prennent mal ce qu'on en dit. *Clinias.* De quoi s'agit-il? *L'Athén.* C'est une opinion & un bruit vulgaire que la marâtre de Bacchus lui a ôté le sens & la raison; que pour se venger d'elle, il a inventé les orgies & toutes ces danses extravagantes; & que c'est dans cette vue qu'il nous a fait présent du vin. Pour moi, je

laiſſe ce langage à ceux qui croyent pouvoir dire en ſureté de pareilles choſes des Dieux. Ce que je ſçais, c'eſt qu'aucun homme ne vient au monde avec toute la raiſon qu'il doit avoir un jour, lorſqu'il ſera parvenu à l'âge de maturité: que dans cet intervalle, où il n'a point encore acquis toute la ſageſſe qui convient à ſa nature, il eſt dans un état de folie, il crie ſans aucune régle, & que, pour peu qu'on l'agite, il ſaute de même. Rappellons-nous que c'eſt delà, comme nous avons dit, qu'ont pris naiſſance la Muſique & la Gymnaſtique. *Clinias.* Nous nous en ſouvenons. *L'Athén.* Et que c'eſt de-là auſſi que les hommes ſe ſont formé l'idée de la meſure & de l'harmonie, idée dont ils ſont redevables à Apollon, aux Muſes & à Bacchus. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Selon les préjugés vulgaires, le vin a été donné aux hommes par un effet de la vengeance de Bacchus, pour troubler leur raiſon: mais le diſcours préſent nous montre au contraire que les hommes l'ont reçu, comme un ſpécifique dont la vertu eſt d'inſpirer à l'ame la pudeur, & d'entretenir la ſanté & les forces du corps. *Clinias.* Étran-

ger, voilà un précis exact de ce qui a été dit plus-haut.

L'ATHÉN. Nous avons donc expliqué la moitié de ce qui compose la *Chorée*, expliquerons-nous l'autre moitié, ou la laisserons-nous? *Clinias.* Quelle est cette autre moitié, & comment concevez-vous cette division? *L'Athén.* La Chorée prise en entier embrasse, selon nous, l'éducation prise aussi en entier. Une de ses parties comprend la mesure & l'harmonie qui servent à régler la voix. *Clinias.* Fort bien. *L'Athén.* L'autre partie dont l'objet est le mouvement du corps, a de commun avec le mouvement de la voix, la mesure; & elle a de propre la figure, comme l'inflexion de la voix a de particulier la mélodie. *Clinias.* Cela est vrai. *L'Athén.* On a donné, par je ne sçais quelle raison, le nom de Musique à cette partie, qui réglant la voix, passe jusqu'à l'ame, & lui inspire le goût de la vertu. *Clinias.* On l'a très-bien nommée. *L'Athén.* Quant à l'autre partie qui régle les mouvemens du corps, & que nous avons dit être la danse, lorsqu'elle ne se propose d'autre but que de donner au corps une certaine

perfection, appellons du nom de Gymnaſtique l'art qui conduit à ce but. *Clinias.* Fort bien. *L'Athén.* Je diſois donc, & je le répete, que nous avons traité ſuffiſamment de cette moitié de la Chorée, qu'on nomme Muſique. Pour ce qui eſt de l'autre moitié, en parlerons-nous ? Voyez ce que nous avons à faire. *Clinias.* Que croyez-vous, Etranger, que doivent répondre à une pareille demande des Crétois & des Lacédémoniens, lorſqu'après les avoir entretenus longtems ſur la Muſique, on ne leur a point encore parlé de la Gymnaſtique ? *L'Athén.* Vous m'avez répondu clairement, en m'interrogeant de la ſorte; & je vois que cette interrogation eſt non-ſeulement une réponſe à ma queſtion, mais encore une invitation très-preſſante à parler de la Gymnaſtique. *Clinias.* Vous êtes parfaitement entré dans mes intentions, & je vous prie d'y avoir égard. *L'Athén.* Je le ferai d'autant plus volontiers, qu'ayant à traiter une matiere qui vous eſt connue ainſi qu'à moi, il me ſera moins difficile de me faire entendre: car vous avez l'un & l'autre beaucoup plus d'expérience de la Gymnaſtique que de la

Muſique. *Clinias.* Vous dites vrai.

L'ATHÉN. Ce divertiſſement a pris ſon origine dans la nature, qui apprend à tout animal à ſauter, lorſqu'il eſt jeune. L'homme ſeul entre tous les animaux ayant, comme nous avons dit, une idée de la meſure, il s'en eſt ſervi pour inventer & former la danſe. Enſuite la mélodie réveillant en lui le ſouvenir & le ſentiment de la meſure; de leur union s'eſt formée la Chorée & tous les jeux de cette nature. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* Nous avons déja expliqué une de ces deux choſes; nous tâcherons dans la ſuite d'expliquer l'autre. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Mais avant que de paſſer plus outre, faiſons, ſi vous le trouvez bon, un dernier réglement ſur l'uſage des banquets. *Clinias.* Quel réglement, je vous prie ? *L'Athén.* Dans tout Etat, où regardant l'uſage des banquets comme d'une grande importance, on s'y comportera ſelon les loix & les régles que nous avons preſcrites; où l'on en fera un exercice & un apprentiſſage de la tempérance; où l'on ſe permettra de la même maniere & en gardant les mêmes bornes, l'uſage des autres plaiſirs, dans le deſſein de

s'exercer à les vaincre : une pareille pratique ne ſçauroit être trop autoriſée. Mais ſi l'on n'en uſe que comme d'un divertiſſement, s'il eſt permis à chacun de boire quand il voudra, avec ceux qu'il voudra, ſans garder d'autre régle que celle qui lui plaira; jamais je n'autoriſerai par mon ſuffrage l'uſage des banquets à l'égard de tout particulier & de tout Etat qui ſera dans ces diſpoſitions: Au contraire je préférerois en ce cas à ce qui ſe pratique en Crete & à Lacédémone, la loi établie chez les Carthaginois, qui interdit le vin à tous ceux qui portent les armes, & les oblige à ne boire que de l'eau pendant tout le tems que dure la guerre, qui dans l'enceinte des murs enjoint la même choſe aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, aux Magiſtrats pendant l'année qu'ils ſont en charge, aux Pilotes & aux Juges dans l'exercice de leurs fonctions, & à tous ceux qui doivent aſſiſter à une aſſemblée pour y délibérer ſur quelque objet important; faiſant en outre la même défenſe à tous d'en boire pendant le jour, ſi ce n'eſt à raiſon de maladie, ou pour réparer ſes forces, & pendant la nuit aux perſonnes

mariées, lorſqu'elles auront deſſein d'uſer du mariage. On pourroit encore aſſigner mille autres circonſtances, où le bon ſens & les loix doivent interdire l'uſage du vin. Sur ce pied-là, il faudroit très-peu de vignobles à une Cité, quelque grande qu'on la ſuppoſe; & dans la diſtribution des terres pour la culture des autres denrées, & de tout ce qui ſert aux beſoins de la vie, la plus petite portion ſeroit celle qu'on deſtineroit aux vignes. Tel eſt le réglement par lequel je voulois terminer nôtre entretien ſur cette matiere. *Clinias.* Il eſt très-beau, & nous y donnons les mains.

LIVRE TROISIEME.

L'ATHÉN. En voilà donc assez sur ce sujet. A présent par où dirons-nous qu'a commencé la Société civile? La voye la plus facile & la plus sûre pour en découvrir l'origine, n'est-ce pas celle-ci? *Clinias.* Laquelle? *L'Athén.* Celle qu'il faut prendre, quand on veut envisager les divers changemens survenus dans les Etats, soit en bien, soit en mal. *Clinias.* Dites-nous quelle est cette voye. *L'Athén.* C'est, je pense, de porter ses regards sur l'espace presque infini des tems qui se sont écoulés, & sur les révolutions arrivées dans cet intervalle. *Clinias.* Comment entendez-vous ceci? *L'Athén.* Dites-moi: pourriez-vous saisir par la pensée combien de tems il y a que les premiers Etats ont été fondés, & que les hommes vivent sous des loix? *Clinias.* Cela n'est nullement aisé. *L'Athén.* L'Epoque en est sans doute très-reculée, & va se perdre dans l'infini. *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* A compter depuis cette époque, ne s'est-il pas formé

un

un nombre prodigieux d'Etats, tandis que d'autres en pareil nombre ont été entiérement détruits? Et pendant le tems qu'ils ſe ſont maintenus, n'ont-ils pas changé pluſieurs fois de gouvernement? N'ont-ils point eu leurs périodes d'élévation & de décadence? Les mœurs n'y ont-elles point paſſé tour-à-tour de la vertu au vice, & du vice à la vertu? *Clinias.* Tout cela a dû néceſſairement arriver. *L'Athén.* Tâchons de découvrir, s'il eſt poſſible, la cauſe générale de toutes ces viciſſitudes: peut-être nous montrera-t-elle la premiere origine & les premieres révolutions des gouvernemens. *Clinias.* Vous avez raiſon: expliquez-nous là-deſſus votre penſée; nous ferons nos efforts pour vous ſuivre.

L'ATHÉN. Ajoutez-vous foi à ce que témoignent d'anciennes traditions? (1) *Cli-*

(1) Les anciens Peres depuis S. Juſtin juſqu'à Théodoret ſont perſuadés que toutes les fois que Platon parle d'anciennes traditions Παλαιοὶ λόγοι, il entend les Saintes Ecritures: ils ſuppoſent comme conſtant qu'il en a eu connoiſſance, & qu'il y a puiſé bien des choſes. Il eſt certain qu'il n'a pas pu la lire dans la verſion des Septante, qui n'a exiſté que longtems après lui; & nous ne connoiſſons pas de verſion grecque de l'ancien Teſtament antérieure à celle-là. Il n'a donc pu en être inſtruit que par le canal des Egyptiens, ſi ſoigneux de recueillir & de conſerver les anciens monumens; & qui ont dû au-

nias. Que diſent-elles ? *L'Athén.* Que le genre humain a été détruit pluſieurs fois par des déluges, des maladies, & d'autres accidens ſemblables, qui n'ont épargné qu'un très-petit nombre de perſonnes. *Clinias.* Il n'y a rien en cela qui ne mérite la créance de tout homme. *L'Athén.* Repréſentons-nous donc quelqu'une de ces cataſtrophes générales, par exemple, celle qui a été cauſée autrefois par un déluge. *Clinias.* Quelles remarques faut-il que nous faſſions à ce ſujet ? *L'Athén.* Que ceux qui échapperent alors à la déſolation univerſelle, étoient pour la plûpart des Pâtres habitans des montagnes, ſur le ſommet deſquelles il ſe conſerva quelques foibles étincelles du genre humain. *Clinias.* La choſe eſt évidente. *L'Athén.* C'étoit une néceſſité que ces Montagnards fuſſent dans une ignorance entiere de preſque tous les arts, de toutes les inventions que l'ambition & l'avarice ont imaginées dans les

prendre bien des choſes dans le commerce qu'ils eurent pendant quatre cens ans avec les Iſraëlites. D'ailleurs les premiers deſcendans de Noé qui ont peuplé l'Egypte, y ont laiſſé ſans doute une tradition plus ou moins conforme à celle de Moyſe, que les premiers ſages de ce pays, tels que les deux Mercures, auront conſervée avec ſoin, & qui aura paſſé dans les archives des Prêtres, non ſans beaucoup d'altération pour les circonſtances.

villes, & de mille autres expédiens dont les hommes policés ſe ſont aviſés pour s'entrenuire. *Clinias.* Cela devoit être. L'*Athén.* Poſons donc pour certain que toutes les villes, ſituées en raſe campagne & ſur les bords de la mer, furent entiérement ſubmergées en ce tems-là. *Clinias.* Oui. L'*Athén.* Ne dirons-nous pas auſſi que les inſtrumens de toute eſpece, que toutes les découvertes faites juſqu'alors dans les arts intéreſſans, dans la politique & dans les autres ſciences, que tout cela fut perdu ſans qu'il en reſtât le moindre veſtige? *Clinias.* Sans doute; & comment auroit-on inventé depuis rien de nouveau en aucun genre, ſi ces choſes avoient toujours ſubſiſté ſur le même pied où elles ſont aujourd'hui? Ceux qui ſurvéquirent à cette inondation, perdirent de vue les milliers d'années qui s'étoient écoulés juſqu'à eux. Auſſi ne fait-on pas remonter à plus de mille ou de deux mille ans les découvertes qu'on attribue en partie à Dédale, en partie à Orphée & à Palamede, l'invention de la flute qu'on doit à Marſyas & à Olympus, celle de la lyre qui appartient à Amphion, & mille autres

qui ne ſont nées que depuis deux jours, ſi je puis m'exprimer ainſi. *L'Athén.* Sçavez-vous, Clinias, que vous oubliez un homme qui vous touche de près, & qui n'eſt véritablement que d'hier ? *Clinias.* Parlez-vous d'Epiménide ? *L'Athén.* Oui, de lui-même. Il a en effet ſurpaſſé en induſtrie & en génie tous ceux que vous avez nommés, &, comme l'on dit chez vous, il a exécuté ce qu'Héſiode n'a fait qu'entrevoir dans ſes écrits. *Clinias.* Il eſt vrai, c'eſt ce que nous diſons.

L'ATHÉN. Telle étoit donc la ſituation des affaires humaines au ſortir de cette déſolation générale : par-tout s'offroit l'image d'une vaſte & affreuſe ſolitude ; des pays immenſes étoient ſans habitans : tous les autres animaux ayant péri, quelques troupeaux peu nombreux de bœufs & de chèvres étoient la ſeule reſſource qui reſtât aux hommes d'alors pour ſubſiſter. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Pour ce qui eſt de Cité, de Police, de Légiſlation, & de ce qui fait le ſujet de cet entretien, croyez-vous qu'ils en euſſent conſervé le moindre ſouvenir ? *Clinias.* Point du tout. *L'Athén.* Ainſi c'eſt de cet état de

choſes que s'eſt formé tout ce que nous voyons aujourd'hui ; qu'ont pris naiſſance les villes, les gouvernemens, les arts & les loix ; & que ſe ſont introduit parmi nous bien des vices & des vertus. *Clinias.* Comment cela, je vous prie ? *L'Athén.* Penſez-vous que ceux d'alors n'ayant aucune expérience d'une infinité de biens & de maux nés dans le ſein de nos villes, fuſſent tout-à-fait bons, ou tout-à-fait méchans ? (2) *Clinias.* Vous avez raiſon ; nous comprenons vôtre penſée. *L'Athén.* Ce ne fut donc qu'avec le tems, & à meſure que nôtre eſpece ſe multiplia, que les choſes en vinrent au

(2) Le Syſtême qui fait éclore de la Société tous les vices des hommes, comme s'ils étoient bons de leur nature, & que leur commerce ſeul les corrompît, n'eſt pas ſoutenable. Si l'homme n'apporte en naiſſant que des diſpoſitions à la vertu, par où le vice a-t-il pu s'introduire dans la Société ? Comment des êtres naturellement bons & vertueux, ſont-ils devenus méchans par leur rapprochement & leur union ? C'eſt un paradoxe qu'on n'auroit jamais inventé, ſi l'on n'avoit eu en vue de porter les plus grands coups à la Religion révélée. Voici en deux mots le fonds de ce Syſtême, dont preſque tous les écrits du Citoyen de Genève ne ſont que le développement. L'homme eſt bon de ſa nature : par conſéquent point de péché originel, point d'Incarnation, point de Rédemption, point de Myſteres ni de révélation. Cependant tout eſt plein de vices & de crimes dans la Société. D'où cela vient-il ? De la Société même. J'aimerois autant dire que les vertus peuvent naître de l'aſſemblage d'hommes vicieux,

point où nous les voyons. *Clinias.* Fort bien. *L'Athén.* Ce changement, ſelon toute apparence, ne ſe fit pas tout-à-coup, mais peu-à-peu, & à des diſtances fort grandes. *Clinias.* Cela n'a point dû arriver autrement. *L'Athén.* En effet la crainte du déluge très-vive dans les commencemens, a dû les empêcher de quitter les montagnes, pour aller s'établir dans les plaines. *Clinias.* Sans contredit.

L'ATHÉN. Leur petit nombre ne rendoit-il pas alors les entrevues très-rares & très-recherchées ? d'ailleurs, comment ſe rapprocher, la perte des arts leur ayant ôté preſque tous les moyens de voyager les uns chez les autres, ſoit par terre ſoit par mer ? Il ne leur étoit donc gueres poſſible d'avoir quelque commerce entre eux; parce que le fer, l'airain & les autres métaux, confondus dans le tems du déluge, avoient diſparu de la ſurface de la terre, & qu'ils ne ſçavoient comment y fouiller, pour les en tirer. Ils devoient même être très-embarraſſés pour couper du bois, le peu d'outils qui pouvoient s'être conſervés dans leurs montagnes, ayant dû ſe briſer en peu de tems,

& ne pouvant être remplacés par d'autres, juſqu'à ce qu'on eût trouvé l'art de foüir les métaux. *Clinias.* Cela ne pouvoit être autrement. *L'Athén.* Après combien de générations, croyez-vous qu'on ait fait cette découverte ? *Clinias.* Ce n'a été évidemment qu'après un très-grand nombre. *L'Athén.* Ainſi tous les arts qui ne peuvent ſe paſſer du fer, de l'airain, & des autres métaux, ont dû être ignorés durant tout cet intervalle, & même plus longtems. *Clinias.* Sans contredit.

L'ATHÉN. Les ſéditions & les guerres étoient par conſéquent auſſi bannies alors de preſque tous les lieux du monde. *Clinias.* Comment cela? *L'Athén.* D'abord ils trouvoient dans leur petit nombre un motif de s'aimer & de ſe chérir. Enſuite ils ne devoient point avoir de grands débats pour la nourriture: tous, à l'exception peut-être de quelques-uns dans les commencemens, ayant en abondance des pâturages, d'où principalement ils tiroient pour lors leur ſubſiſtance: ainſi ils ne manquoient ni de chair, ni de laitage. De plus, la chaſſe leur fourniſſoit des mets plus délicats, & en

quantité. Ils avoient auſſi des vêtemens, ſoit pour le jour, ſoit pour la nuit, des cabannes & des vaſes de toute eſpece, dont quelques-uns étoient à l'épreuve du feu: car il n'eſt pas beſoin de fer pour travailler en argile, ou en tiſſu; & Dieu a voulu que ces deux arts pourvuſſent à nos beſoins en ce genre, afin que l'eſpece humaine, lorſqu'elle ſe trouveroit en de ſemblables extrémités, pût ſe conſerver & s'accroître. Avec tant de ſecours, leur pauvreté ne pouvoit pas être aſſez grande pour occaſionner entre eux des querelles & des diviſions. D'un autre côté, on ne peut pas dire qu'ils fuſſent riches, puiſqu'ils ne poſſédoient ni or ni argent. Or dans toute ſociété où l'on ne connoît ni l'opulence, ni l'indigence, les mœurs doivent être très-pures: car ni le libertinage, ni l'injuſtice, ni la jalouſie & l'envie ne ſçauroient s'y introduire. Ils étoient donc vertueux par cette raiſon, & encore à cauſe de leur extrême ſimplicité, qui les empêchoit de ſe défier des diſcours qu'on leur tenoit ſur le vice & la vertu: au contraire ils y ajoutoient foi, & y conformoient bonnement leur conduite. Ils n'é-

toient point aſſez habiles, pour ſoupçonner, comme on le fait aujourd'hui, que ces diſcours fuſſent des menſonges; & tenant pour vrai ce qu'on leur diſoit touchant les Dieux & les hommes, ils en faiſoient la régle de leur vie. C'eſt pourquoi ils étoient tout-à-fait tels que je viens de les repréſenter. *Clinias.* Nous ſommes de vôtre ſentiment, Mégille & moi.

L'ATHÉN. Nous pouvons donc aſſurer que, pendant pluſieurs générations, les hommes de ce tems ont dû être moins induſtrieux que ceux qui avoient vécu immédiatement avant le déluge, & que ceux de nos jours; qu'ils ont été plus ignorans dans une infinité d'arts, en particulier dans l'art de la guerre, & dans les combats de mer & de terre, tels qu'ils ſont en uſage maintenant; qu'ils ne connoiſſoient pas davantage les procès & les diviſions qui n'ont lieu que dans les Cités, & où l'on employe, tant en paroles qu'en actions, tous les artifices imaginables pour ſe nuire & ſe faire réciproquement mille injuſtices: mais qu'ils étoient plus ſimples, plus courageux, plus tempérans & plus juſtes en tout. Nous en avons

déja dit la raiſon. *Clinias.* Tout cela eſt vrai.

L'ATHÉN. Ce long détail où nous ſommes entrés, & mille autres choſes de cette nature que nous aurions pû y ajouter, tendent à nous faire connoître comment les loix devinrent néceſſaires à ceux dont nous parlons, & quel fut leur Légiſlateur. *Clinias.* Cette réflexion vient à propos. *L'Athén.* N'eſt-il pas vrai que dans ces tems-là ils n'avoient aucun beſoin de Légiſlateur, & que ce n'eſt point en de pareilles circonſtances que les loix ont coutûme de prendre naiſſance? Car les lettres étoient inconnues à ceux qui vivoient dans cette conjoncture ; l'uſage, & ce qu'on appelle les loix paternelles, étoient les ſeules régles de leur conduite. *Clinias.* Il y a toute apparence. *L'Athén.* Quant à leur gouvernement, voici à-peu-près quelle en a dû être la forme. *Clinias.* Quelle forme? *L'Athén.* Il me paroît que ceux de ce tems-là ne connoiſſoient point d'autre gouvernement que la Dynaſtie, (3) dont on

(3) C'eſt-à-dire, l'empire fondé uniquement ſur l'autorité que donne la nature à un homme ſur d'autres hommes. Ariſtote eſt ici du ſentiment de Platon. *La raiſon*, dit-il, Polit. 1. chap. 2. *pourquoi les villes étoient ſoumiſes dans l'origine au gouvernement monarchique, comme le ſont encore aujourd'hui les Nations différentes de la*

voit encore quelque veſtiges en pluſieurs lieux chez les Grecs & les Barbares. (4) Ho-

Grecque, c'eſt qu'elles ſe ſont formées de familles gouvernées par un ſeul. Car dans toute famille, le plus ancien eſt le monarque des autres. Donc à cauſe de la conſanguinité, les démembremens ou colonies de chaque famille ont dû être gouvernés de même. Ceci donne occaſion à pluſieurs remarques importantes. 1°. On voit pourquoi les premieres Monarchies étoient ſi petites. Avant les conquérans & les conquêtes, chaque Ville avec ſon territoire étoit un Royaume. 2°. On voit, contre ce qu'ont avancé quelques modernes, fondés ſur des conjectures plutôt que ſur l'hiſtoire, que la Monarchie eſt plus ancienne que la Démocratie; & qu'elle a dû l'être par la nature même de la choſe, puiſqu'elle a ſuccédé immédiatement au gouvernement paternel, le plus ancien de tous. 3°. Que toute autorité dérive en effet de la paternelle; & que les Rois, les Magiſtrats ne ſont proprement que les Peres d'une grande famille. 4°. Enfin, que comme il n'y a jamais eu de contrat primordial entre un Pere & ſes enfans, & que l'abus qu'il fait de ſon autorité, ne l'en dépouille point par le fait même; ainſi il n'y a point eu de contrat pareil entre les premiers Monarques & leurs ſujets, & que les Rois ne perdent point leur autorité par le mauvais uſage qu'ils en pourroient faire, leurs ſujets n'étant point juges en leur propre cauſe, & n'ayant point de Tribunal ſupérieur auquel ils puiſſent recourir. J. J. Rouſſeau lui-même dans le diſcours ſur l'inégalité des conditions, après avoir ſuppoſé que la raiſon donne au peuple en certains cas le pouvoir de renoncer à la dépendance, ajoute que la Religion lui défend d'en uſer. *Mais les diſſenſions affreuſes*, dit-il, *les déſordres infinis qu'entraîneroit néceſſairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre choſe, combien les gouvernemens humains avoient beſoin d'une baſe plus ſolide que la ſeule raiſon; & combien il étoit néceſſaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité ſouveraine un caractere ſacré & inviolable, qui ôtât aux ſujets le funeſte droit d'en diſpoſer.* Il y a ici une contradiction. La volonté divine n'étant point arbitraire, mais dirigée par la raiſon éternelle, régle de la notre, les ſujets n'ont pû tenir de la raiſon ce *funeſte droit*, que la volonté divine a dû leur ôter.

(4) *Odyſſ.* IX.

mere dit quelque part que ce Gouvernement étoit celui des Cyclopes. *Les Cyclopes*, dit-il, *ne tiennent point de Conſeil en commun; on ne rend point chez eux la juſtice. Ils demeurent dans des cavernes profondes ſur le ſommet des hautes montagnes; là, chacun donne des loix à ſa femme & à ſes enfans, ſe mettant peu en peine les uns des autres.* CLINIAS. Vôtre pays a produit dans Homere un Poëte admirable. Nous en avons parcouru quelques endroits très-beaux, mais en petit nombre: car nous ne faiſons gueres uſage, nous autres Crétois, des Poëſies étrangeres. *Mégille.* Pour nous, nous liſons beaucoup Homere, (5) & il nous paroît ſupérieur aux autres poëtes: quoique de tems en tems les mœurs qu'il décrit ſoient plutôt Ioniennes que Lacédémoniennes. L'endroit que vous en citez vient parfaitement à l'appui de votre diſcours; le poëte y emprunte des tems les plus reculés les traits dont il peint dans un récit fabuleux les mœurs ſauvages des Cyclopes. *L'Athén.* Il eſt vrai qu'Homere eſt pour moi; & ſon témoignage peut nous ſer-

(5) Lycurgue en avoit apporté les Poëſies à Lacédémone, à ſon retour d'Ionie.

vir à prouver qu'il y a eu autrefois des gouvernemens de cette nature. *Clinias.* Fort bien.

L'ATHÉN. Ces gouvernemens ne ſe forment-ils point de familles ſéparées d'habitation, & diſperſées ça & là par l'effet de quelque déſolation univerſelle ; & le plus ancien n'y a-t-il point l'autorité, par la raiſon qu'elle lui eſt transmiſe de pere & de mere comme un héritage ; enſorte que les autres raſſemblés autour de lui, comme des pouſſins autour de leur mere, ne forment qu'un ſeul troupeau ſoumis à la puiſſance paternelle, & vivant ſous la plus juſte des Royautés ? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Avec le tems ces familles venant à ſe réunir, bâtiſſent des villes qu'elles habitent en commun ; on donne ſes ſoins à l'agriculture, cultivant d'abord le penchant des montagnes ; en guiſe de murailles, on plante des hayes, qui ſervent d'enceinte, & d'abri contre les bêtes féroces ; & de tout cela il ſe forme une habitation aſſez vaſte & commune à tous. *Clinias.* Il eſt naturel que les choſes ſe paſſent ainſi. *L'Athén.* Ce que j'ajoute eſt-il moins dans la nature ? *Clinias.* Quoi ?

L'Athén. Que ces grandes familles venant ainſi à ſe former de la réunion des premieres familles, moins conſidérables, chacune des familles compoſantes a dû ſe préſenter ayant à ſa tête le plus ancien en qualité de chef; qu'ayant vécu juſques-là ſéparés les uns des autres, & ayant reçu de leurs peres & de leurs ancêtres des principes différens touchant le culte des Dieux & la maniere de vivre entre eux; ceux-ci montrant des mœurs plus douces, ceux-là un courage plus mâle, ſelon le génie des parens qui gravoient leur caractere & leurs penchans dans le cœur de leurs enfans & de leurs petits-fils: les membres de chaque petite famille ont dû apporter dans la grande leurs loix & leurs uſages particuliers. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Et que par une ſuite néceſſaire chacun aura mieux aimé vivre ſelon ſes loix, que de s'accommoder à celles des autres. *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Si je ne me trompe, nous voilà parvenus ſans y penſer à l'origine de la Légiſlation. *Clinias.* Je le crois auſſi. *L'Athén.* En effet, conſéquemment à cette variété d'uſages, ils n'ont pu ſe diſpenſer de s'aſſembler en commun, & de charger quel-

ques-uns d'entre eux de l'examen des loix particulieres. Ceux-ci, après avoir pris de chaque famille ce qu'ils jugeoient de meilleur, l'ont propoſé aux chefs & aux conducteurs de la multitude, comme à autant de Rois, laiſſant la choſe à leur choix, & ſe ſont acquis ainſi le titre de Légiſlateurs. Enſuite, ayant établi d'un conſentement unanime des chefs pour les gouverner, & les Dynaſties ſe trouvant par là changées en Ariſtocratie ou en Monarchie, ils ont vécu ſous cette nouvelle forme de gouvernement. *Clinias.* L'ordre des choſes les aura conduits là par dégrés.

L'ATHÉN. Parlons encore d'une troiſieme eſpece de gouvernement, qui embraſſe toutes les autres, & tous les accidens auxquels les Etats ſont ſujets. *Clinias.* Quelle eſt-elle? *L'Athén.* (6) C'eſt celle qu'Homere indique après la ſeconde, & voici comme il s'en explique. *Dardanus*, dit-il, *bâtit une ville appellée de ſon nom Dardanie. Les murs ſacrés d'Ilion, ville formée du concours de différens peuples, n'étoient point encore élevés dans la plaine : mais on continuoit d'habiter au pied*

(6) *Iliad.* XX.

du mont Ida d'où coulent tant de ſources. Ces vers, & ceux que nous avons vûs touchant les Cyclopes, lui ont ſans doute été inſpirés par les Dieux, & ſont tout-à-fait dans la nature. Car les Poëtes, nation chérie du Ciel, & pleine d'enthouſiaſme, font quelquefois ſervir le langage des Graces & des Muſes, à célébrer des événemens qui n'ont rien que de réel. *Clinias.* J'en ſuis perſuadé. *L'Athén.* Examinons plus attentivement ce récit d'Homere revêtu d'une écorce fabuleuſe : peut-être y découvrirons-nous des traces de ce que nous cherchons. Y conſentez-vous? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Après donc que l'on eut quitté les hauteurs, on bâtit Ilion ſur une petite éminence, dans une belle & vaſte plaine, arroſée par différens fleuves qui ſortoient du mont Ida. *Clinias.* C'eſt ainſi qu'on le raconte. *L'Athén.* Ne jugez-vous pas que cela n'a dû arriver que bien des ſiecles après le déluge? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Il falloit que ceux d'alors euſſent abſolument perdu le ſouvenir de ce terrible événement, pour oſer ainſi placer leur ville au-deſſous de pluſieurs fleuves qui couloient d'un endroit fort élevé, & pour ſe croire

croire en ſureté ſur un tertre d'une hauteur médiocre. (7) *Clinias.* Rien ne prouve mieux combien ils étoient éloignés du tems où cet événement s'étoit paſſé.

L'ATHÉN. Comme le genre humain ſe multiplioit, il ſe forma ſans doute alors d'autres villes en pluſieurs endroits. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* On peut mettre de ce nombre celles qui firent depuis le ſiége d'Ilion. Quelques-unes même, comme il paroît, furent bâties ſur le bord de la mer, avec laquelle on s'étoit enfin apprivoiſé au point que toutes les nations en faiſoient uſage. *Clinias.* Il paroît que oui. *L'Athén.* Les Achéens ne renverſerent Troye qu'après être reſtés dix ans devant cette place. *Mégille.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* Or pendant ce long intervalle de tems que dura le ſiége d'Ilion, il arriva dans la patrie de la plûpart des Princes Grecs de grands maux occaſionnés par le ſoulévement des jeunes gens qui étoient demeurés, & qui reçurent fort mal les aſſiégeans quand ils revinrent dans

(7) Que dans les premiers tems les villes ayent été bâties ſur des lieux élevés, c'eſt ce que prouvent entre autres choſes ces expreſſions ſi familieres aux Grecs & aux Latins, *monter à la ville, deſcendre de la ville.*

leur pays & leurs familles; enſorte que de toutes parts on n'entendit parler que de morts, d'aſſaſſinats & d'exils. Quelque tems après les exilés ſe rétablirent à main armée, & quitterent le nom d'Achéens pour prendre le nom de Doriens; parce que celui qui ſe mit à la tête des bannis raſſemblés, étoit Dorien. C'eſt ici proprement, Mégille, que commence vôtre hiſtoire, qui comprend la ſuite de ces événemens. *Mégille.* Vous avez raiſon.

L'ATHÉN. Après une aſſez longue digreſſion ſur la Muſique & ſur l'uſage des banquets, nous voilà retombés, par je ne ſçais quel bonheur, dans nôtre premiere converſation, & ce diſcours nous donne, pour ainſi dire, de nouveau la même priſe. Car il nous ramene au gouvernement de Lacédémone, dont vous vantez ſi fort l'excellence, & à celui de Crete, qui a les mêmes loix. Dans l'écart immenſe que nous avons fait, nous ſommes remontés juſqu'à la fondation des villes & l'origine des Sociétés: Nous avons conſidéré trois différentes formes de gouvernemens, nées, comme nous le croyons, les unes des autres, & qui ſe

te nouvelle converſation. *Mégille.* Oui.

L'ATHÉN. Tranſportons-nous donc par la penſée au tems où vos ancêtres ſe rendirent entiérement maîtres de Lacédémone, d'Argos, de Meſſene & de leur territoire. Alors, comme le porte l'hiſtoire de ce tems-là, ils jugerent à propos de partager leur armée en trois, & d'aller s'établir dans chacune de ces villes. *Mégille.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* Témenus fut fait Roi d'Argos, Creſphonte de Meſſene, Procle & Euryſthene de Lacédémone. *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Et avant que de ſe ſéparer, toute l'armée fit ſerment de leur prêter ſecours contre quiconque entreprendroit de détruire leur Royauté. *Mégille.* Vous dites vrai. *L'Athén.* Mais, au nom de Jupiter, lorſque la Royauté ou toute autre eſpece de gouvernement vient à ſe détruire, n'eſt-elle pas cauſe elle-même de ſa déſtruction? Avons-nous oublié qu'il n'y a qu'un moment, le diſcours étant tombé ſur cette queſtion, nous avons ſuppoſé cela comme inconteſtable? *Mégille.* Nous ne l'avons pas oublié. *L'Athén.* Nous allons donc fortifier cette vérité par les faits qui viennent ici

à l'appui de ce que nous avançons. Ainſi nos raiſonnemens ne porteront point ſur de vaines conjectures, mais ſur des événemens réels & certains. Or voici ce qui eſt arrivé.

LES Souverains & les Sujets de ces trois villes ſoumiſes au gouvernement monarchique, ſe ſont jurés réciproquement ſuivant les loix paſſées entre eux pour régler l'autorité d'une part, & la dépendance de l'autre, les premiers de ne point aggraver le joug du commandement, lorſque leur puiſſance s'affermiroit avec le tems & l'aggrandiſſement de leur famille; les ſeconds, de ne jamais rien entreprendre, ni de ſouffrir qu'on entreprît rien contre les droits de leurs Souverains, tandis qu'ils ſeroient fideles à leur promeſſe. (8) De plus, les Rois & les Sujets de chacun de ces Etats jurerent

(8) Voilà un contrat paſſé entre des ſujets & des ſouverains. Mais il faut prendre garde que de ces trois Etats, deux étoient garans & juges de la fidélité du troiſieme à garder les conventions. Ainſi la partie lèſée avoit la voye d'appel, & ne jugeoit pas en la propre cauſe. Mais au défaut d'une pareille confédération, il eſt évident que ce contrat n'eût pû être qu'un contrat de bonne foi, où la partie inférieure n'ayant aucun tribunal à qui s'adreſſer en cas de léſion vraye ou prétendue, ne conſervoit vis-à-vis de ſon Souverain que le droit de remontrance. Et ceci ne fait que confirmer ce que j'ai dit plus-haut, loin d'y donner la moindre atteinte.

qu'en cas d'attaque ils prendroient les armes pour la défenſe des Rois & des Sujets des deux autres Etats. Cela n'eſt-il pas vrai, Mégille? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Cette convention, ſoit que les Rois en fuſſent les auteurs, ſoit qu'elle eût été réglée par d'autres, étoit pour ces trois Etats la ſource du plus grand avantage qui puiſſe jamais ſe rencontrer dans aucune conſtitution politique. *Mégille.* Quel avantage? *L'Athén.* Celui d'avoir toujours deux Etats protecteurs & vengeurs des loix contre le troiſieme, s'il s'aviſoit de les enfreindre. *Mégille.* Cela eſt évident. *L'Athén.* Néanmoins il eſt aſſez ordinaire que l'on recommande aux Légiſlateurs, de faire des loix telles que le peuple & la nation s'y ſoumettent volontiers. C'eſt comme ſi l'on recommandoit aux Maîtres de gymnaſe & aux Médecins, de dreſſer le corps & de guérir les maladies par des voyes douces & agréables. *Mégille.* Préciſément la même choſe. *L'Athén.* Tandis qu'au contraire on s'eſtime fort heureux la plûpart du tems, de pouvoir rendre à quelqu'un la ſanté & lui donner un tempérament robuſte, en ne le faiſant ſouffrir que médiocrement. *Mégille.* Sans contredit.

L'ATHÉN. Voici encore une choſe qui dut applanir beaucoup dans ces trois Etats les difficultés de la Légiſlation. *Mégille.* Quoi? *L'Athén.* Les Légiſlateurs, en travaillant à établir une eſpece d'égalité dans le partage des biens, n'eurent point à eſſuyer la plus grande des contradictions, à laquelle ils ſont expoſés par-tout ailleurs, lorſqu'ils veulent toucher aux poſſeſſions en fonds de terre, & abolir les dettes, voyant que c'eſt le ſeul moyen de remettre entre tous une certaine égalité. Dès qu'un légiſlateur veut faire quelque innovation de cette nature, tout le monde s'y oppoſe; on lui crie de tous côtés de ne point remuer ce qui doit reſter immobile, & on charge de mille imprécations quiconque oſe faire mention du partage des terres & de la remiſe des créances: de façon que le plus habile politique ne ſçait de quel côté ſe tourner. Au lieu qu'à l'égard des Doriens, les choſes ſe paſſerent paiſiblement & ſans obſtacle par rapport à la diviſion des terres, & qu'aucun d'eux n'avoit contracté de dettes anciennes & bien conſidérables. *Mégille.* Cela eſt vrai.

L'ATHÉN. Pourquoi donc & comment leur

plan de gouvernement & de légiſlation a-t-il ſi mal réuſſi? *Mégille.* Que dites-vous-là, & ſur quoi fondez-vous ce reproche? *L'Athén.* Sur ce que deux de ces trois Etats ont perdu en peu de tems leurs loix & la forme de leur conſtitution, qui ne s'eſt conſervée que dans la ſeule Lacédémone. *Mégille.* Il n'eſt pas aiſé de rendre raiſon de cet événement. *L'Athén.* C'eſt à nous d'en chercher la cauſe dans la nature de ces loix: une pareille recherche convient à nôtre âge, & ſera pour nous un amuſement honnête, qui, comme nous diſions au commencement, adoucira beaucoup la fatigue du voyage. *Mégille.* Vous avez raiſon: je conſens à ce que vous propoſez. *L'Athén.* D'ailleurs pourrions-nous choiſir pour objet de nos réflexions, de plus belles loix que celles qui ont ſervi à policer ces trois Etats, & ſur quelles autres Cités plus fameuſes & plus puiſſantes porterions-nous les regards? *Mégille.* Il ſeroit difficile d'en nommer d'auſſi illuſtres.

L'ATHÉN. Il me paroît évident que les Doriens d'alors ſe perſuaderent qu'avec une ſi grande puiſſance, ils ſeroient en état de défendre non-ſeulement le Péloponnèſe, mais encore

encore toute la Grece, ſi quelque nation barbare oſoit l'inſulter, comme venoient de faire les habitans d'Ilion, qui comptant ſur les forces de l'Empire d'Aſſyrie fondé par Ninus, avoient par leurs entrepriſes téméraires attiré la guerre devant Troye. Car ce qui reſtoit de ce grand Empire, avoit encore de quoi ſe faire reſpecter; & les Grecs de ces tems-là redoutoient ſa puiſſance, comme ceux d'aujourd'hui redoutent celle du Grand-Roi: (9) d'autant plus qu'ils avoient ſujet de s'attendre à une guerre de la part des Aſſyriens, après avoir ſaccagé pour la ſeconde fois Troye, qui étoit une ville de leur domination. (10) Ils crurent donc s'être munis ſuffiſamment contre le danger qui les menaçoit, par ce partage de

(9) C'eſt-à-dire, le Roi de Perſe.

(10) M. Boſſuet à l'endroit de ſon Hiſtoire univerſelle, où il parle de l'ancien Empire des Aſſyriens, révoque en doute ce que dit ici Platon, que Troye étoit ſous ſa dépendance. Ses raiſons ſont qu'Homere n'en a rien dit dans ſon poëme, que les conquêtes de Ninus & de Sémiramis ſe ſont étendues à l'Orient, & qu'aucun de leurs Succeſſeurs, à commencer par Ninyas, n'a été guerrier ni conquérant. Quelque plauſibles que ſoient ces conjectures, je ne ſçais ſi par rapport à une hiſtoire auſſi peu connue de nous, que l'eſt celle des anciens Aſſyriens, elles ſont ſuffiſantes pour balancer l'autorité de Platon, mieux inſtruit ſans doute de pareils faits, que nous ne pouvons l'être aujourd'hui.

leurs forces entre trois Villes, gouvernées par des Rois freres, deſcendans d'Hercule; & que leur armée étoit ſupérieure à celle qui avoit mis le ſiége devant Troye. En effet, ils ſe perſuadoient avoir dans la perſonne des Héraclides de meilleurs chefs, que dans celle des deſcendans de Pélops: de plus, ils regardoient l'armée qui avoit porté la guerre à Troye, comme fort inférieure en bravoure à la leur; puiſque cette armée compoſée d'Achéens avoit été battue par la leur toute compoſée de Doriens. N'eſt-ce pas dans ces vues & de cette maniere qu'ils firent l'arrangement dont je parle? *Megille.* Oui. *L'Athén.* Il y a auſſi apparence qu'ils jugerent que ce nouvel établiſſement ſeroit ſtable, & ſubſiſteroit pendant un longtems; ſe fondant ſur ce qu'ils avoient partagé les mêmes travaux & les mêmes dangers, ſur ce que leurs Rois étoient du même ſang & freres, & encore ſur ce que beaucoup d'oracles leur étoient favorables, ſur-tout celui d'Apollon Delphien. *Mégille.* Leurs eſpérances n'étoient-elles pas bien fondées? *L'Athén.* Cependant tous ces beaux projets ſe ſont évanoüis bien vîte; &,

comme nous le disions, de toute cette puissance il n'en est resté sur pied qu'une petite partie, qui est celle de Sparte: encore depuis ce tems jusqu'à nos jours, vôtre ville n'a-t-elle point cessé de faire la guerre aux deux autres. Au lieu que, si l'union avoit cimenté le projet qu'ils formerent alors, ils eussent été invincibles à la guerre. *Mégille.* Cela est vrai.

L'ATHÉN. Quelle fut donc la cause de leur perte? par quelle fatalité ce système politique, si beau, si bien concerté, a-t-il été renversé? La chose ne mérite-t-elle pas que nous l'examinions? *Mégille.* Sans doute, & si on négligeoit d'approfondir cet événement, en vain chercheroit-on ailleurs à s'instruire dans la science des loix, & du gouvernement, & à connoître ce qui contribue à conserver les Etats dans leur splendeur, ou à précipiter leur ruine. *L'Athén.* C'est donc un bonheur pour nous qu'une discussion si importante se soit offerte à nos réflexions. *Mégille.* Oui.

L'ATHÉN. Ne nous arrive-t-il point par hazard en ce moment, ce qui arrive à la plûpart des hommes, sans qu'ils s'en apper-

çoivent, de nous imaginer que certains projets ſont bien concertés, & qu'ils euſſent produit d'admirables effets, ſi on avoit ſçu les exécuter comme il faut: tandis que peut-être nous n'enviſageons point la choſe par ſon vrai côté, ni conformément à ſa nature: erreur où tombent en mille rencontres ceux qui raiſonnent comme nous faiſons ici? *Mégille.* Que voulez-vous dire, & à quel propos cette réflexion vous vient-elle à l'eſprit? *L'Athén.* En vérité, je ne puis m'empêcher de rire de moi-même, de ce que jettant les yeux ſur l'armée dont nous parlons, il m'a paru qu'elle étoit fort belle, & que la Grece en auroit tiré de merveilleux ſecours, ſi on avoit ſçu alors en faire un bon uſage. *Mégille.* Tout ce que vous avez dit à ce ſujet n'étoit-il pas vrai & plein de bon ſens; & n'avons-nous pas eu raiſon d'y applaudir? *L'Athén.* Je le veux croire. Il me vient pourtant à la penſée, qu'il eſt ordinaire à l'homme, lorſqu'il voit quelque choſe de grand, de fort, de puiſſant, de s'imaginer auſſi-tôt que ſi celui qui en eſt le maître ſçavoit s'en ſervir comme il faut, il feroit une infinité de choſes admirables, & feroit au

comble du bonheur. *Mégille.* A-t-on tort de s'imaginer cela? expliquez-vous.

L'ATHÉN. Examinez d'abord en quoi cette idée avantageuſe qu'on ſe forme d'une choſe, peut être raiſonnable: &, pour nous renfermer dans le ſujet que nous traitons, voyez comment il eſt vrai de dire que, ſi les chefs de cette armée en avoient ſçu faire l'uſage convenable, tout auroit réuſſi au gré de leurs ſouhaits. Ce ne pouvoit être ſans doute qu'en donnant à cette armée un établiſſement ſolide, & en la maintenant ſur le même pied pour toujours; en ſorte qu'on aſſurât l'indépendance de ceux qui la compoſoient, qu'on les mît en état de ſubjuguer tel autre peuple qu'ils auroient voulu, & de faire la loi aux Grecs & aux Barbares, eux & leurs deſcendans. N'eſt-ce pas-là ce qu'ils pouvoient ſouhaiter de plus avantageux? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Si à la vue des grands biens que poſſede une perſonne, du rang illuſtre que lui donne ſa naiſſance, & des autres avantages de cette nature, on diſoit qu'il ſeroit heureux, s'il en ſçavoit bien uſer: voudroit-on dire autre choſe, ſinon que cela le met à portée de remplir tous ſes

deſirs, ou du moins la plûpart, & les plus intéreſſans par leur objet? *Mégille.* Il me paroît que non. *L'Athén.* Mais un des deſirs communs à tous les hommes, n'eſt-ce pas celui-là même dont nous parlons, & que le diſcours préſent nous force à reconnoître? *Mégille.* Quel deſir? *L'Athén.* Celui qui a pour objet que toutes choſes arrivent au gré de nôtre ame, & ſinon toutes, du moins celles qui ſont compatibles avec la condition humaine. *Mégille.* J'en conviens. *L'Athén.* Et puiſque c'eſt-là ce que nous voulons tous, grands & petits, jeunes & vieux, c'eſt auſſi ce que nous demandons néceſſairement ſans ceſſe aux Dieux. *Mégille.* D'accord. *L'Athén.* Nous ſouhaitons auſſi aux perſonnes qui nous ſont cheres, ce qu'elles ſe ſouhaitent à elles-mêmes. *Mégille.* Sans doute. *L'Athén.* Un jeune enfant n'eſt-il pas cher à ſon pere? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Cependant n'eſt-il pas mille occaſions où un pere conjureroit les Dieux de ne point accorder à ſon fils ce qu'il leur demande? *Mégille.* Vous voulez dire apparemment, lorſque ce fils n'a point encore l'uſage de la raiſon. *L'Athén.* Bien plus, lorſqu'un pere vieux

ou peu ſenſé, & n'ayant aucune idée du juſte & du beau, forme des vœux ardens dans une diſpoſition d'eſprit ſemblable à celle où ſe trouva Théſée à l'égard de l'infortuné Hippolyte; croyez-vous que ſon fils, s'il en avoit connoiſſance, joignît ſes vœux aux ſiens? *Mégille.* Je vous entends : vous voulez dire qu'il ne faut ni demander aux Dieux, ni deſirer avec empreſſement que les événemens ſuivent nôtre volonté; mais plutôt que nôtre volonté elle-même ſuive la direction de la raiſon; & que la ſageſſe eſt la ſeule choſe que les Etats & les particuliers doivent demander aux Dieux & ſolliciter pour eux-mêmes. *L'Athén.* Oui.

JE vous ai déja dit, & je vous prie de vous le rappeller, que la ſageſſe eſt l'unique objet vers lequel tout bon Légiſlateur doit diriger ſes loix. Vôtre prétention étoit qu'il ne falloit point qu'il ſe propoſât d'autre but que la guerre : Je diſois de mon côté que c'étoit le borner à une ſeule vertu, tandis qu'il y en a quatre; qu'au contraire il devoit les avoir toutes en vue, & principalement la premiere, qui par ſon excellence eſt à la tête de toutes les autres; ſçavoir, la

prudence, l'intelligence, l'opinion, avec l'amour & le deſir qui les ſuivent. Ainſi ce diſcours retombe dans le précédent; & ce que je diſois tout à l'heure, qu'il eſt dangereux de faire des ſouhaits que la raiſon ne guide point, & qu'en ce cas il eſt avantageux que le contraire de ce qu'on ſouhaite, arrive; je le répete encore, ſoit ſérieuſement, ſoit en badinant, comme il vous plaira: cependant vous me ferez plaiſir de croire que je parle ſérieuſement.

J'ESPERE en effet maintenant que, ſi vous ſuivez ce qui a été dit un peu plus-haut, vous trouverez que ce qui perdit les Rois dont nous parlons, & fit avorter leur projet, ne fut ni le manque de courage, ni le défaut d'expérience dans la guerre, tant de leur part que de celle de leurs Sujets; mais tous les autres vices, & ſur-tout l'ignorance des affaires humaines les plus importantes. Je vais eſſayer, ſi vous le ſouhaitez, de vous montrer comme à mes amis, dans la ſuite de cette converſation, que telle fut en effet la ſource de leurs malheurs; & qu'en quelque tems que ce ſoit, préſent ou à venir, par-tout où les mêmes vices régneront,

les choſes ne ſçauroient prendre un autre tour. *Clinias.* Etranger, les louanges que nous vous donnerions de vive voix vous offenſeroient peut-être: mais nous vous marquerons par les effets & nôtre attention à vous écouter, le plaiſir que nous prenons à vos diſcours. Cette maniere de louer eſt celle des honnêtes gens, & la flatterie ne la connoît point. *L'Athén.* C'eſt fort bien dit, mon cher Clinias; faiſons donc ce que vous dites. *Clinias.* Parlez: je le ferai, s'il plaît à Dieu.

L'ATHÉN. Je dis donc, pour reprendre le fil de ce diſcours, que l'ignorance la plus grande ruina totalement cette formidable puiſſance, & qu'elle eſt de nature à produire encore par-tout les mêmes effets: de ſorte que, les choſes étant ainſi, le principal ſoin du Légiſlateur doit être de faire régner la prudence dans l'Etat qu'il police, & d'en bannir l'ignorance. *Clinias.* Cela eſt évident. *L'Athén.* Mais quelle eſt la plus grande ignorance? La voici, à mon avis: voyez ſi c'eſt auſſi le vôtre. *Clinias.* Dites. *L'Athén.* C'eſt lorſque ſe repréſentant une choſe comme bonne ou honnête, au lieu de l'aimer,

on l'a en averſion; & encore lorſqu'on aime & embraſſe ce qu'on juge mauvais ou injuſte. C'eſt cette oppoſition qui ſe trouve entre nos ſentimens d'amour ou d'averſion, & le jugement de nôtre raiſon, que j'appelle une ignorance extrême. Elle eſt auſſi la plus grande, parce que ſi on enviſage nôtre ame comme un petit Etat, elle en affecte la partie qu'on peut comparer à la multitude & au peuple, je veux dire celle où réſident nos plaiſirs & nos peines. J'appelle donc ignorance, cette diſpoſition de l'ame qui fait qu'elle s'oppoſe aux ſciences, aux opinions, à la raiſon, à qui l'autorité ſur elle appartient de droit: elle regne dans une ville, lorſque la populace ſe ſouleve contre les Magiſtrats & les loix: elle regne dans un particulier, lorſque les ſaines maximes qui ſont dans ſon ame, n'ont aucun crédit ſur lui, & qu'il fait tout le contraire de ce qu'elles lui preſcrivent. Et je regarde cette eſpece d'ignorance ſoit dans le corps de l'Etat, ſoit dans chaque citoyen, comme la plus funeſte; & non pas celle des artiſans en ce qui concerne leur métier. Vous comprenez ma penſée? *Clinias.* Oui, & nous la croyons vraye.

L'ATHÉN. Ainſi poſons pour certain & inconteſtable, qu'il ne faut donner aucune part dans le gouvernement aux citoyens atteints de cette ignorance ; & que quand ils ſeroient d'ailleurs exercés dans les ſciences les plus abſtraites, dans les beaux arts, & en tout ce qui eſt propre à donner plus de rapidité aux opérations de l'eſprit, ils n'en méritent pas moins le reproche d'ignorans : qu'au contraire on doit donner le nom de Sages, & admettre aux premieres charges ceux qui ſont dans une diſpoſition oppoſée ; quand bien même, ſelon le proverbe, ils ne ſçauroient ni lire ni nager. En effet, mes chers amis, comment la prudence pourroit-elle trouver la moindre place dans une ame qui n'eſt point d'accord avec elle-même ? Cela eſt impoſſible, puiſque la plus parfaite ſageſſe n'eſt autre choſe que le plus beau & le plus parfait des accords, & qu'on ne la poſſede qu'autant que l'on vit ſelon la droite raiſon ; quant à celui qui en eſt dépourvu, il n'eſt propre qu'à ruiner ſes affaires domeſtiques, & loin d'être le ſauveur de l'Etat, il le perdra infailliblement par ſon incapacité

dont il donnera des preuves en toutes rencontres. Tel eſt, comme je diſois, le principe dont il ne faut point ſe départir. *Clinias.* Nous en convenons.

L'ATHÉN. Dans tout corps politique n'eſt-il pas néceſſaire que les uns gouvernent & les autres ſoient gouvernés ? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Fort bien. Mais dans les Etats, grands ou petits, pareillement dans les familles, quels ſont les titres en vertu deſquels les uns commandent, les autres obéiſſent ; & combien y en a-t-il? Le premier de ces titres, n'eſt-ce pas la qualité de Pere & de Mere; & n'eſt-il pas reçu chez toutes les nations que les Parens ont un empire naturel ſur leurs enfans? (11) *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* Le ſecond titre eſt la nobleſſe, qui aſſujettit les conditions

(11) Nôtre ſiecle a vû avec ſurpriſe des Philoſophes s'élever contre cette autorité acquiſe aux Peres par le plus légitime des droits, celui de nature: & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'ils ſe font de ce droit même interprété à leur guiſe, comme une arme pour les en dépouiller. *Par la loi de nature*, dit un d'entre eux, Inég. des Condit. 2. part., *le pere n'eſt le maître de l'enfant, qu'auſſi longtems que ſon ſecours lui eſt néceſſaire : au delà de ce terme ils deviennent égaux ; & alors le fils, parfaitement indépendant du pere, ne lui doit que du reſpect, & non de l'obéiſſance.* De pareilles aſſertions ſont ſuffiſamment réfutées par le ſoulévement général qu'elles excitent dans tous les cœurs.

inférieures aux ſupérieures. Le troiſieme eſt l'âge, en vertu duquel les plus vieux ont en partage le commandement, & les plus jeunes l'obéiſſance. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Le quatrieme, n'eſt-ce pas celui qui aſſure aux maîtres des droits ſur leurs eſclaves? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Le cinquieme eſt, je penſe, celui qui veut que le plus foible cede au plus fort. *Clinias.* Cet empire eſt le plus difficile de tous à ſecouer. *L'Athén.* C'eſt auſſi le plus commun chez tous les animaux: & comme dit Pindare le Thébain, *il a ſon droit dans la nature.* Mais de tous les titres le plus juſte eſt le ſixieme, qui ordonne à l'ignorant de ſe ſoumettre aux lumieres du ſage, & autoriſe celui-ci à le gouverner. Cet empire, très-ſage Pindare, éloigné de toute violence, & qui n'employe d'autre force que celle de la loi, me paroît très-conforme à la nature, bien loin d'y être contraire. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* Mettons le ſort pour le ſeptieme: titre fondé ſur le bonheur & ſur une certaine prédilection des Dieux; & diſons qu'il eſt très-juſte que l'autorité ſuive le choix du ſort, & que celui que le ſort a rejetté,

obéiſſe. *Clinias.* Rien de plus vrai.

L'ATHÉN. Légiſlateur, pourrions-nous dire en badinant à quelqu'un de ceux qui ſe chargent facilement de cet important emploi, vous voyez combien de titres, la plûpart oppoſés les uns aux autres, donnent à ceux qui en ſont revêtus le droit de commander. Nous venons de découvrir une ſource de ſéditions, à laquelle il faut que vous oppoſiez des remedes. Conſidérez donc d'abord avec nous quelles fautes les Rois d'Argos & de Meſſene firent contre les principes que nous venons d'établir, & comment ces fautes entraînerent leur ruine, & celle des affaires de la Grece, alors très-floriſſantes. Ne ſe perdirent-ils point pour n'avoir pas connu la vérité de ce beau mot d'Héſiode: *Souvent la moitié eſt plus que le tout?* Maxime vraye, lorſqu'il y a du danger à prendre le tout, & que la moitié ſuffit. Héſiode a eu raiſon de croire qu'en ce cas la médiocrité l'emporte ſur l'excès, & lui doit être préférée. *Clinias.* Sans contredit. L'*Athén.* Qu'en penſez-vous? eſt-ce dans les Rois plutôt que dans les Sujets, que ſe trouve cet amour de l'excès qui les perd? *Clinias.* Cet-

te maladie vraiſemblablement eſt plus ordinaire aux Rois, en qui la molleſſe engendre le faſte & l'orgueil. *L'Athén.* Il eſt donc évident que ces Rois ſe porterent les premiers à violer les conventions, en voulant avoir plus que les loix ne leur donnoient, & qu'ils s'accorderent mal avec eux-mêmes touchant ce qu'ils avoient approuvé par leurs diſcours & leurs ſermens. Cette oppoſition dans leur conduite, qu'ils prirent pour ſageſſe, quoique ce fût, comme nous avons dit, la plus grande ignorance, les fit donner dans des écarts & des excès fâcheux qui les ruinerent. *Clinias.* La choſe a dû être ainſi.

L'ATHÉN. Soit. Quelles précautions le Légiſlateur devoit-il apporter alors pour prévenir un ſi grand déſaſtre ? Au nom des Dieux, n'eſt-il pas vrai qu'à préſent rien n'eſt plus aiſé que de connoître & de dire ce qu'il y avoit à faire ? Mais celui qui l'eût prévu dans le tems, auroit été bien plus habile que nous. *Mégille.* Que falloit-il donc faire ? *L'Athén.* On n'a qu'à jetter les yeux ſur ce qui s'eſt paſſé chez vous, Mégille ; & il ne ſera pas difficile de l'apprendre & de le dire. *Mégille.* Expliquez-vous plus clai-

rement. *L'Athén.* Je ne puis rien dire de plus clair que ceci. *Mégille.* Quoi ? *L'Athén.* Si au lieu de donner à chaque choſe la meſure de forces qui lui convient, on va beaucoup au delà; par exemple, ſi on donne à un vaiſſeau de trop grandes voiles, au corps une nourriture trop forte, à l'ame une autorité qu'elle ne ſçauroit porter; qu'arrivera-t-il? Le vaiſſeau ſera ſubmergé; le corps tombera malade par un excès d'embonpoint; l'ame s'abandonnera à l'injuſtice fille de la licence. Que veux-je dire par-là ? N'eſt-ce point ceci ? Qu'il n'eſt ſur la terre aucun mortel, quelque excellent naturel qu'il ait, qui puiſſe ſoutenir le poids de la plus grande dignité qui ſoit au monde, s'il eſt jeune, & s'il n'a aucun compte à rendre à perſonne; le ſoutenir, dis-je, de maniere que la plus grande maladie de l'ame, l'ignorance ne s'empare pas de la ſienne, & ne le rende un objet d'averſion pour ſes plus fideles amis: ce qui l'acheminera bientôt vers ſa perte, & fera diſparoître toute ſa puiſſance. Il n'appartient qu'aux plus grands Légiſlateurs, inſtruits du milieu qu'il faut garder en tout, de prévenir cet inconvénient. Quant

à la

à la maniere dont les choſes ſe paſſerent alors, il eſt très-aiſé aujourd'hui de former là-deſſus des conjectures, & voici ce qu'on en peut dire. *Mégille.* Quoi?

L'ATHÉN. Un Dieu, je penſe, par une providence particuliere ſur vous, prévoyant ce qui devoit arriver, a reſtreint chez vous l'autorité royale, en la partageant entre deux branches ſorties de la même tige. Enſuite la prudence humaine aſſiſtée d'une certaine vertu divine, voyant qu'il y avoit dans vôtre gouvernement je ne ſçais quelle fermentation, tempéra l'autorité trop abſolue que la naiſſance donnoit à vos Rois, en la communiquant en partie à vingt-huit vieillards d'une ſageſſe conſommée, dont le pouvoir dans les matieres les plus importantes contrebalançoit celui des Rois. (11) Enfin un troiſieme ſauveur de l'Etat, jugeant qu'il reſtoit encore dans le génie du gouvernement je ne ſçais quoi de fringuant & de bouillant, lui donna un frein dans l'établiſ-

(11) Lycurgue, dit Plutarque, inſtitua à Lacédémone un Sénat, pour empêcher également que l'autorité des Rois ne dégénérât en tyrannie, & que le peuple n'aſpirât à la Démocratie.

ſement des Ephores, (12) qu'il revêtit d'une autorité preſque égale à celle des Rois. De cette ſorte la Royauté étant réduite chez vous à de juſtes bornes, & tempérée d'une maniere convenable, elle ſe conſerva, & ſauva avec elle le reſte de l'Etat. Au lieu qu'avec des loix telles qu'on en porta du tems de Temenus, de Creſphonte, & des autres Légiſlateurs qui vivoient pour lors, on n'auroit pas même ſauvé la part d'Ariſtodeme. (13) Ils n'étoient point aſſez habiles dans la Légiſlation: car s'ils l'avoient été, jamais ils ne ſe ſeroient perſuadés que la Religion du ſerment fût ſuffiſante pour retenir dans les termes du devoir, un jeune Prince revêtu d'un pouvoir qu'il pouvoit porter juſqu'au deſpotiſme. A préſent donc qu'un Dieu a fait voir comment il falloit alors, & comment il faut encore aujourd'hui régler l'autorité; ce n'eſt plus, comme je diſois tout à l'heure, une choſe difficile pour nous,

(12) Ce fut, dit le même auteur, environ cent trente ans après Lycurgue, que le Roi Théopompe créa les Ephores, ou Inſpecteurs de l'Etat. Ils étoient au nombre de cinq. C'eſt une choſe remarquable que l'inſtitution faite par un Roi de Magiſtrats deſtinés à tenir en bride l'autorité Royale.

(13) Expreſſion proverbiale.

de juger de ce qu'on devoit faire, puiſque nous en avons devant les yeux le modele dans ce qui s'eſt fait. Mais s'il ſe fût trouvé dans ce tems-là un homme capable de prévoir les événemens, d'apporter des tempéramens à la puiſſance ſouveraine, & de ces trois Monarchies n'en faire qu'une ſeule: il eût réaliſé tous les beaux projets, toutes les eſpérances qu'on avoit conçues; jamais l'armée des Perſes, ni d'aucune autre nation ne ſeroit venue fondre ſur la Grece, ni ne nous eût mépriſés comme des gens dont elle n'avoit rien à craindre. *Clinias.* Vous dites vrai.

L'ATHÉN. Auſſi les Grecs ſe firent-ils peu d'honneur dans la maniere dont ils repouſſerent les Perſes. Quand je parle de la ſorte, je ne prétends pas leur ôter la gloire d'avoir remporté ſur eux d'éclatantes victoires par mer & par terre: mais voici ce que je trouve de honteux dans la conduite qu'ils tinrent alors. D'abord de ces trois Cités, Argos, Meſſene & Lacédémone, cette derniere fut la ſeule qui vint au ſecours de la Grece: pour les deux autres, elles avoient tellement perdu de vue leurs anciens engagemens, que Meſſene mit obſtacle au ſecours qu'on atten-

doit de Lacédémone, en lui faiſant dans ce tems-là même la guerre à toute outrance; & qu'Argos qui tenoit le premier rang, lors du partage entre les trois Cités, ayant été ſollicitée de ſe joindre aux autres contre les Barbares, ne ſe rendit à aucune invitation, & n'envoya point de ſecours. On pourroit rapporter encore d'autres traits arrivés à l'occaſion de cette guerre, qui ne ſont nullement honorables pour la Grece; & loin qu'on puiſſe dire qu'elle ſe ſoit bien défendue en cette rencontre, il eſt preſque certain que ſi les Athéniens & les Lacédémoniens ne s'étoient point unis pour la garantir de l'eſclavage qui la menaçoit, tous les peuples qui la compoſent ſeroient aujourd'hui confondus pêle-mêle entre eux & avec les Barbares, comme le ſont encore ceux des Grecs que les Perſes ont ſubjugués, & que leur diſperſion & leur mélange empêchent de reconnoître.

VOILA, Mégille & Clinias, ce qui me paroît répréhenſible dans les anciens légiſlateurs & hommes d'Etat, & dans ceux de nos jours. Je ſuis entré dans ce détail, afin que la connoiſſance de leurs fautes, nous

conduiſe à découvrir quelle autre route il falloit ſuivre: par exemple, nous venons de dire qu'on ne doit jamais établir d'autorité trop puiſſante, & qui ne ſoit point tempérée: & ce qui nous fait penſer de la ſorte, c'eſt qu'il eſt eſſentiel à un Etat d'être libre, ſage, uni dans toutes ſes parties, & que ces grands objets ne doivent jamais ſortir de l'eſprit du Légiſlateur. Au reſte, ne ſoyons pas ſurpris ſi, après avoir déja propoſé pluſieurs objets, nous avons dit à chacun d'eux qu'il falloit que le Légiſlateur l'eût en vue dans ſes loix, quoique ces objets ne nous paroiſſent pas toujours ſe rapporter à la même fin. Faiſons plutôt réflexion que, quand nous diſons qu'il doit porter ſes regards tantôt vers la tempérance, tantôt vers la prudence, tantôt vers la concorde; ce ne ſont pas des buts différens, mais un même & unique but. Ainſi lorſque nous uſerons de pluſieurs autres expreſſions ſemblables, que cela ne vous trouble point. *Clinias*. Nous ſerons ſur nos gardes, en comparant ces expreſſions avec le reſte du diſcours. Expliquez-nous à préſent quelle étoit vôtre penſée, lorſque vous avez dit que le légiſlateur

devoit viſer à maintenir dans l'Etat la concorde, la ſageſſe & la liberté.

L'ATHÉN. Ecoutez-moi. On peut dire avec raiſon qu'il y a en quelque ſorte deux eſpeces de gouvernement meres, d'où naiſſent toutes les autres; l'une eſt la Monarchie, & l'autre la Démocratie. Chez les Perſes la Monarchie, & chez nous autres Athéniens la Démocratie ſont portées au plus haut dégré: & preſque toutes les autres conſtitutions ſont, comme j'ai dit, compoſées & mêlangées de ces deux-là. Or il eſt abſolument néceſſaire qu'un gouvernement tienne de l'une & de l'autre, ſi l'on veut que la liberté, la ſageſſe & la concorde y régnent: & c'eſt-là que j'en voulois venir, lorſque je diſois qu'un Etat où ces trois choſes ne ſe rencontrent point, ne ſçauroit être bien policé. *Clinias.* Cela eſt impoſſible en effet. *L'Athén.* Les Perſes & les Athéniens ſe ſont écartés du juſte milieu qui leur eût procuré ces avantages, en portant à l'excès, les uns les droits de la Monarchie, les autres l'amour de la liberté: au-lieu que ce milieu a été bien mieux gardé en Crete & à Lacédémone. Les Athéniens eux-mêmes & les

Perſes en étoient beaucoup moins éloignés autrefois, qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Voulez-vous que nous remontions à la cauſe de ces changemens? *Clinias.* Il le faut bien, ſi nous voulons venir à bout de ce que nous nous ſommes propoſé.

L'ATHÉN. Entrons donc en matiere. Lorſque les Perſes commencerent ſous Cyrus à marcher par une voye également éloignée de la ſervitude & de l'indépendance, il leur en revint le double avantage, de s'affranchir du joug qu'ils avoient porté juſques-là, & de ſe rendre enſuite maîtres de pluſieurs nations. Les chefs faiſant part à leurs ſujets de la liberté dont ils jouiſſoient, & les mettant, pour ainſi dire, de niveau avec eux, ſe concilierent par cette conduite l'eſprit des ſoldats, toujours prêts à s'expoſer pour eux à tous les dangers. Comme le mérite ne faiſoit nul ombrage à ce Monarque, qu'il donnoit à chacun le droit de dire ſon avis, & qu'il combloit d'honneurs ceux qui en ouvroient de bons; tout ce qu'il y avoit d'hommes ſages & de bonnes têtes parmi les Perſes ne faiſoient nulle difficulté de communiquer leurs vues & leurs lumieres: de ſorte

qu'à la faveur de cette liberté, de cette concorde, & de cette communication de penſées, tout réuſſit au gré de leurs deſirs. (14) *Clinias.* Il eſt vraiſemblable que les choſes ſe ſont paſſées comme vous les racontez. *L'Athén.* Comment leurs affaires ſe ruinerent-elles depuis ſous Cambyſe, & penſerent-elles ſe rétablir enſuite ſous Darius? Voulez-vous que je vous expoſe là-deſſus mes ſoupçons & mes conjectures? *Clinias.* Oui: nous en tirerons de nouveaux éclairciſſemens ſur le point que nous traitons.

L'ATHÉN. Je conjecture que Cyrus, qui d'ailleurs étoit un grand Général & un bon Prince, n'avoit point reçu les principes de la vraye éducation, & qu'il ne s'appliqua jamais à l'adminiſtration de ſes affaires domeſtiques. (15) *Clinias.* Comment entendez-vous

(14) Voyez la preuve de tout ceci dans la Cyropédie de Xénophon. Remarquez encore que Cyrus avec ſes manieres affables & engageantes, fut de tous les Monarques le mieux ſervi, & qu'au dedans comme au dehors jamais rien ne lui réſiſta. Le texte grec porte ici ἀπέδωκεν; c'eſt une faute que ni Ficin, ni de Serres n'ont apperçue: je lis ἐπέδωκεν avec Henri-Etienne.

(15) Aulu-gelle liv. 14. c. 3. rapporte que ceux qui ont écrit ſur la vie & les mœurs de Platon & de Xénophon, ont cru que ce paſſage contenoit une critique de la Cyropédie de Xénophon. Je ne vois nul fondement à cette conjecture. Platon n'ignoroit pas qu'à l'exception

vous ceci ? *L'Athén.* Il me ſemble qu'ayant été occupé toute ſa vie à faire la guerre, il laiſſa aux femmes le ſoin d'élever ſes enfans; que ces femmes regardant ces jeunes Princes comme nés au ſein du bonheur & de la félicité, & n'ayant beſoin d'aucune culture, négligerent leur éducation, ne ſouffrant pas que perſonne oſât les contredire en rien, & obligeant tous ceux qui les approchoient d'approuver toutes leurs paroles & leurs actions : telle eſt l'éducation qu'elles leur donnerent. *Clinias.* Voilà une belle maniere d'élever des enfans! *L'Athén.* On ne devoit pas s'attendre que des femmes,

des principaux événemens qui ſont conformes à l'hiſtoire, la Cyropédie étoit une eſpece de Roman philoſophique, où l'on appliquoit à l'éducation d'un Prince la morale de Socrate. Quand il auroit jugé l'ouvrage de Xénophon défectueux en quelque choſe, il n'étoit pas aſſez mal-aviſé pour tirer de ces défauts, perſonnels à l'Ecrivain, une preuve de la mauvaiſe éducation de Cyrus, & pour faire uſage de cette preuve dans un développement hiſtorique des cauſes de la décadence de l'Empire des Perſes. Je n'ignore pas que Xénophon dans une de ſes Lettres reproche aſſez aigrement à Platon, ſans le nommer, d'avoir aimé l'Egypte, & la charlatanerie de la philoſophie Pythagoricienne, d'avoir recherché les Tyrans, & préféré à une vie frugale les tables délicates, & les repas ſomptueux de Sicile. Mais quoi qu'il en ſoit de la vérité de ces reproches, où il entre de l'humeur, je n'ai remarqué nulle part que Platon ait uſé de repréſailles. Si l'on veut même prendre la peine d'approfondir le récit d'Aulu-gelle, on verra qu'il manque abſolument de vraiſemblance.

que des Princeſſes parvenues depuis peu à une ſi haute fortune, les élevaſſent autrement en l'abſence des hommes, occupés ailleurs de guerres & de travaux. *Clinias.* Cela eſt naturel. *L'Athén* Ainſi tandis que Cyrus leur pere acquéroit pour eux des troupeaux immenſes d'hommes & d'animaux de toute eſpece, il ne ſçavoit pas que ceux auxquels il devoit en laiſſer la conduite, n'étoient point élevés ſuivant la façon de vivre commune à tous les Perſes, peuple Paſteur, ſorti d'un pays ſauvage & inculte; & au lieu de cette éducation dure, propre à en faire des Paſteurs robuſtes, en état de ſoutenir les veilles & les incommodités des ſaiſons, & de faire des expéditions militaires, s'il étoit beſoin; il ſouffrit que des femmes & des Eunuques les élevaſſent à la maniere des Medes, dans le luxe & la molleſſe, ſans jamais les reprendre ni les corriger. Auſſi cette inſtitution eut-elle les ſuites qu'il étoit naturel d'en attendre. A peine les enfans de Cyrus furent-ils montés ſur le thrône après ſa mort, avec ce faſte & ces défauts que la licence avoit nourris, qu'un des deux freres tua l'autre, jaloux d'avoir en lui un

égal. (16) Enſuite Cambyſe devenu furieux par l'excès du vin & l'ignorance des affaires, fut dépouillé de ſes Etats par les Medes & par l'Eunuque, ainſi qu'on l'appelloit, auxquels il étoit devenu un objet de mépris par ſes extravagances. *Cliniar.* C'eſt en effet ce qu'on raconte, & il y a toute apparence que ces faits ſont véritables.

L'ATHÉN. On raconte auſſi qu'après cela l'Empire revint aux Perſes par la conſpiration de Darius & des ſept Satrapes. (17) *Cliniar.* Oui. *L'Athén.* Conſidérons les ſuites de cette nouvelle révolution, en y appliquant nos principes. Darius n'étoit point fils de Roi; il n'avoit point reçu une éducation molle & efféminée. Il ne fut pas plutôt maître de l'Empire du conſentement des ſix autres, qu'il le diviſa en ſept portions, partage dont il reſte encore aujourd'hui de foibles traces. Il fit enſuite des loix auxquelles il s'aſſujettit dans l'adminiſtration, introduiſant ainſi une eſpece d'égalité commune. Il fixa par une ordonnance l'impôt que de-

(16) Le frere de Cambyſe s'appelloit Smerdis. L'Eunuque qui tua enſuite Cambyſe ſe donna pour être ce Smerdis. Voyez Hérodote, *Thalie.*

(17) Hérodote, Ibid.

voient payer les Perſes, ſans excéder la taxe à laquelle Cyrus s'étoit engagé: (18) il établit entre eux l'union & la facilité du commerce, & s'attacha les cœurs de la multitude par ſes préſens & ſes bienfaits. Auſſi ſes ſujets le ſeconderent-ils de bonne grace dans toutes les guerres qu'il entreprit, & ſe rendit-il maître d'autant d'Etats que Cyrus en avoit conquis & laiſſés à ſa mort.

APRE'S Darius vint Xercès, élevé comme Cambyſe dans la pompe & le faſte de la Royauté. O Darius! on peut vous reprocher avec beaucoup de juſtice de n'avoir pas connu la faute que fit Cyrus, & d'avoir donné à votre fils la même éducation que Cyrus avoit laiſſé prendre au ſien. C'eſt pourquoi Xercès, pour avoir été nourri & formé comme Cambyſe, a eu un ſort à-peu-près égal. Depuis ce tems la Perſe n'a eu preſque aucun Roi vraiment grand, ſi ce n'eſt de nom. Je prétends au reſte que ceci n'eſt point un effet du haſard, mais de la vie molle & vo-

(18) En donnant à δασμὸς, une autre ſignification que celle de tribut, & le prenant pour une diſtribution d'argent, on pourroit traduire, & peut-être eſt-ce le vrai ſens: *il s'engagea par une loi à payer aux Perſes l'argent que Cyrus avoit promis de leur diſtribuer.*

luptueuſe que menent d'ordinaire les enfans des Rois & des riches de la terre. Jamais ni enfant, ni homme fait, ni vieillard ſorti d'une pareille école, n'a été vertueux. C'eſt à quoi le Légiſlateur, & nous-mêmes dans le moment préſent, devons faire attention.

QUANT à vous autres Lacédémoniens, on doit rendre cette juſtice à votre Cité, qu'il n'y a point chez elle d'autres diſtinctions entre le riche & le pauvre, le Roi & le particulier, pour les honneurs & la façon de vivre, que celles qui ont été établies dès le commencement par l'ordre des Dieux, & la ſageſſe toute divine de vos Légiſlateurs. En effet, il ne faut pas qu'il y ait dans un Etat d'honneurs affectés aux richeſſes, non plus qu'à la beauté, à la force, à l'agilité, ſi la vertu ne releve ces qualités, ni même à la vertu, ſi elle n'eſt réglée par la modération. *Clinias.* Que dites-vous-là, Etranger? *L'Athén.* La force n'eſt-elle pas une des parties de la vertu? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Or je vous en fais juge vous-même. Voudriez-vous loger, ou avoir pour voiſin un homme plein de courage, mais peu ſage & peu maître de ſes paſſions? *Clinias.* A Dieu ne plaiſe. *L'A-*

thén. Le voudriez-vous davantage, s'il étoit induſtrieux & habile dans quelque art, mais injuſte ? *Clinias.* Non aſſurément. *L'Athén.* Mais la juſtice elle-même ne peut ſe trouver là où n'eſt point la tempérance. *Clinias.* Non. *L'Athén.* Et le ſage, tel que nous l'avons défini, (19) cet homme en qui les ſentimens d'amour & d'averſion ſont toujours d'accord avec la droite raiſon & ſoumis à ſes maximes, eſt-il tel ſans la tempérance ? *Clinias.* Nullement.

L'ATHÉN. Il eſt encore bon que nous examinions une choſe, pour juger ſûrement ſi ce qu'on eſtime d'ordinaire dans la Société civile, eſt eſtimable ou non. *Clinias.* Quelle choſe ? *L'Athén.* La tempérance conſidérée toute ſeule dans une ame, & dénuée de toute autre vertu, eſt-elle ou non de quelque prix ? *Clinias.* Je ne ſçais que vous dire. *L'Athén.* Vous avez répondu comme il faut : ſi vous aviez dit oui ou non, je crois que vous auriez mal répondu. *Clinias.* J'ai donc bien fait. *L'Athén.* Oui. Cet acceſſoire conſidéré ſeul ne mérite pas qu'on en parle :

(19) Je lis ἦ, au lieu de δεῖ, qui eſt évidemment une faute.

tout ce qu'on peut faire, eſt de n'en dire ni bien ni mal. (20) *Clinias.* C'eſt la tempérance ſans doute que vous déſignez par ce nom d'acceſſoire ? *L'Athén.* Elle-même : & entre les autres bonnes qualités, celles qui jointes à cet acceſſoire nous procurent les plus grands avantages, ſont auſſi les plus dignes de nôtre eſtime ; celles qui nous en procurent de moindres, méritent auſſi une moindre eſtime ; & ainſi de ſuite, en proportionnant toujours le dégré d'eſtime au dégré d'utilité (21) *Clinias.* La choſe eſt comme vous dites. *L'Athén.* Mais n'eſt-ce point au Légiſlateur qu'il appartient de marquer à cha-

(20) J'ai retranché du texte ces mots τιμαὶ καὶ ἀτιμίαι, qui ne ſont aucun ſens raiſonnable, ſans leſquels la phraſe eſt claire, & qui apparemment ont été ajoutés par quelqu'un qui a cru qu'ils étoient l'explication de πρόσθημα, quoique ce mot ſe rapporte à σωφροσύνη, comme Platon l'explique enſuite lui-même.

(21) Par la tempérance Platon entend ici cette vertu qui nous fait tenir le juſte milieu dans toutes les autres vertus. Car, comme dit Horace, *virtus eſt medium vitiorum, & utrinque reductum.* Ainſi les autres vertus ne ſont de quelque prix, qu'autant que la tempérance en marque les vrayes bornes. *Inſani ſapiens nomen ferat, æquus iniqui, ultrà quàm ſatis eſt virtutem ſi petat ipſam*, dit encore Horace : & la tempérance toute ſeule n'eſt digne d'aucune eſtime ; ou plutôt on ne peut la conſidérer ſeule que par une ſuppoſition chimérique, de même qu'on ne peut conſidérer un milieu ſans rapport à des extrêmes. Platon a donc eu raiſon de la nommer l'acceſſoire & l'appendice des autres vertus.

que choſe ſon véritable prix ? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Voulez-vous que nous lui laiſſions le ſoin de régler tout en ce genre juſqu'au moindre détail ; & que pour ce qui nous regarde, puiſque nous avons envie de nous inſtruire dans la ſcience des loix, nous eſſayions de marquer par une diviſion générale les choſes qui doivent tenir le premier, le ſecond & le troiſieme rang ? *Clinias.* J'y conſens.

L'ATHÉN. Je dis donc que ſi l'on travaille à maintenir un Etat, & à le rendre heureux par tous les moyens qui ſont au pouvoir de l'homme, il eſt indiſpenſable d'y faire une juſte diſtribution de l'eſtime & du mépris. (22) Or cette diſtribution ſera juſte, ſi on met à la premiere place & à la plus honorable, les bonnes qualités de l'ame, lorſqu'elles ſont accompagnées de la tempérance : à la ſeconde, les avantages du corps ; à la troiſieme, les biens de fortune. Tout Légiſlateur, tout gouvernement qui renverſera cet ordre, en mettant au premier rang les richeſ-

(22) Je joins ὀρθῶς, que les Editions mettent dans la bouche de Clinias, comme une approbation de ce que dit l'Athénien, à διανέμειν ; il me paroît que le ſens & la juſteſſe de la phraſe le demandent.

ſes, ou quelque autre bien d'une claſſe inférieure, péchera contre les régles de la juſtice & de la ſaine politique. Affirmerons-nous cela, ou non ? *Clinias*. Nous l'affirmerons ſans balancer.

L'ATHÉN. L'examen du gouvernement des Perſes nous a obligés de nous étendre un peu ſur ce point. Je trouve qu'avec le tems leur puiſſance a toujours été s'affoibliſſant : ce qui vient de ce que les Rois ayant donné des bornes trop étroites à la liberté de leurs ſujets, & ayant porté leur autorité juſqu'au deſpotiſme, ont ruiné par-là l'union & la correſpondance qui devoit régner entre les membres de l'Etat. Cette union une fois détruite, les Princes dans leur Conſeil ne dirigent plus leurs délibérations vers le bien de leurs ſujets & l'intérêt public : ils ne penſent qu'à aggrandir leur domination, & il ne leur coûte rien de renverſer des villes, & de porter le fer & le feu chez des nations amies, lorſqu'ils croyent qu'il leur en reviendra le moindre avantage. Comme ils ſont cruels & barbares dans leurs haines, on les hait de même : & quand ils ont beſoin que les peuples s'arment & combattent pour leur

défenſe, ils ne trouvent en eux ni concert, ni ardeur à affronter les périls. Quoiqu'ils mettent ſur pied des millions de Soldats, ces armées innombrables ne leur ſont d'aucun ſecours pour la guerre. Réduits à prendre des Etrangers à leur ſolde, comme s'ils manquoient de ſujets, ils mettent dans ces mercenaires tout l'eſpoir de leur ſalut. Outre cela ils ſont contraints de mettre au jour leur ignorance profonde, lorſqu'ils diſent par leur conduite que ce qui paſſe pour précieux & eſtimable chez les hommes, n'eſt rien au prix de l'or & de l'argent. *Mégille.* Tout cela eſt vrai. *L'Athén.* Nous avons ſuffiſamment montré que le déſordre des affaires des Perſes vient de ce que l'eſclavage dans les peuples, & le deſpotiſme dans le Souverain, y ſont portés à l'excès. Nous n'en dirons pas davantage. *Mégille.* A la bonne heure.

L'ATHÉN. Je paſſe à la République d'Athenes, au ſujet de laquelle j'ai à prouver qu'une liberté abſolue & indépendante de toute autorité, eſt infiniment moins avantageuſe qu'une liberté modérée. En effet, au tems où les Perſes vinrent fondre ſur les

Peuples de la Grece, dans le deſſein peut-être d'attaquer enſuite toutes les nations de l'Europe, les Athéniens ſuivoient l'ancienne forme de gouvernement, où les charges ſe donnoient ſuivant quatre différentes eſtimations du cens. (23) Une certaine pudeur régnoit dans tous les eſprits, qui nous faiſoit ſouhaiter de vivre ſous le joug des loix d'alors. Outre cela, l'appareil formidable de l'armée des Perſes, qui nous menaçoient d'une irruption par terre & par mer, ayant jetté l'épouvante dans tous les cœurs, augmenta la ſoumiſſion aux loix & aux Magiſtrats. Et toutes ces raiſons unirent étroitement les citoyens entre eux. Car environ dix ans avant le combat naval de Salamine, Datis étoit venu en Grece avec des troupes

(23) Solon, dit Plutarque, voulant laiſſer aux riches toutes les charges, dont ils étoient auparavant en poſſeſſion, prit un état des revenus de tous les citoyens. Il mit dans la premiere claſſe ceux dont les revenus alloient à cinq cens meſures de fruits ſecs & liquides: dans la ſeconde, ceux qui en avoient trois cens, ou qui pouvoient entretenir un cheval; dans la troiſieme, ceux qui en avoient deux cens: tous les autres furent mis dans la quatrieme & derniere claſſe, & n'eurent d'autre part au gouvernement, que celle de donner leur ſuffrage dans les aſſemblées, & de juger les affaires particulieres. Ce n'étoit rien d'abord, ajoute Plutarque; mais avec le tems cela devint conſidérable, parce que la plûpart des différends alloient aux juges, & qu'on pouvoit appeller à eux de la Sentence des autres Magiſtrats.

nombreuſes, envoyé par Darius, qui lui avoit donné un ordre exprès de prendre tous les Athéniens & les Erétriens, & de les lui amener captifs ; ajoutant qu'il répondroit ſur ſa tête de l'exécution. Datis ayant à ſa ſuite tant de milliers d'hommes, ne tarda pas à ſe rendre maître de tous les Erétriens: il eut ſoin de faire répandre dans nôtre ville l'effrayante nouvelle, qu'aucun Erétrien ne lui avoit échappé, que ſes ſoldats s'étant donné la main l'un à l'autre, avoient enveloppé tous les habitans comme dans un filet. Cette nouvelle, vraye ou fauſſe, quel qu'en fût l'auteur, glaça d'effroi tous les Grecs, & les Athéniens en particulier. Ils envoyerent de toutes parts demander du ſecours, que tous leur refuſerent, à la réſerve des Lacédémoniens : encore ceux-ci occupés d'une guerre qu'ils avoient à ſoutenir alors contre les Meſſéniens, & arrêtés par d'autres obſtacles qu'ils allégueront, & que nous ne connoiſſons pas, arriverent-ils le lendemain de la bataille de Marathon.

ON apprit enſuite que le Roi de Perſe faiſoit de grands préparatifs, & qu'il étoit plus animé que jamais contre les Grecs. Mais à

quelque tems de-là arriva la nouvelle de la mort de Darius, qui laiſſoit l'Empire à ſon fils, jeune, ardent, & déterminé à pourſuivre les deſſeins de ſon pere. Les Athéniens perſuadés que tout cet appareil les regardoit perſonnellement à cauſe de ce qui s'étoit paſſé à Marathon, lorſqu'ils apprirent après cela que ce Prince avoit fait percer le mont Athos, qu'il avoit joint les deux rivages de l'Helleſpont, & que le nombre de ſes vaiſſeaux étoit prodigieux, crurent qu'il ne leur reſtoit plus aucune eſpérance de ſalut, ni du côté de la terre, ni du côté de la mer. Du côté de la terre, ils ne comptoient ſur le ſecours d'aucun peuple de la Grece; & ſe rappellant qu'au tems de la premiere invaſion des Perſes & du ravage d'Erétrie, perſonne n'étoit venu ſe joindre à eux, ni partager leurs dangers, ils craignoient avec raiſon qu'il ne leur arrivât encore la même choſe. Du côté de la mer, attaqués par une flotte de mille vaiſſeaux, & même davantage, ils ne voyoient abſolument aucun moyen de ſe ſauver. Une ſeule eſpérance leur reſtoit, bien foible & bien incertaine à la vérité; c'eſt que jettant les yeux ſur les évé-

nemens précédens, ils voyoïent que contre toute attente ils avoient remporté la victoire. Portés ſur cette frêle eſpérance, ils comprirent que toute leur reſſource étoit dans eux-mêmes & dans les Dieux. Tout conſpiroit donc à reſſerrer l'union entre les citoyens, & la crainte du danger préſent, & la crainte des loix gravée dès auparavant dans leur ame, & qui étoit le fruit de leur fidélité à les obſerver. Si cette crainte dont nous avons ſouvent parlé plus haut, ſous le nom de pudeur, la ſeule, diſions-nous, qui doive arrêter & captiver les ames vertueuſes, & qui rende libres & intrépides ceux qui en ſuivent les impreſſions: ſi cette crainte n'avoit agi pour lors ſur le cœur des Athéniens, jamais ils ne ſe ſeroient réunis pour voler, comme ils firent, à la défenſe de leurs temples, des tombeaux de leurs ancêtres, de leur patrie, de leurs parens & de leurs amis: ils ſe ſeroient diſperſés, & auroient cherché leur ſureté dans une honteuſe fuite. *Mégille.* Etranger, toutes ces réflexions ſont vrayes, dignes de vous & de vôtre patrie.

L'ATHÉN. J'en conviens, Mégille: car

c'eſt à vous ſur-tout que je dois adreſſer ce récit, à vous qui partagez la gloire des belles actions de nos peres, par l'alliance que vôtre famille contracta avec eux. Examinez, vous & Clinias, ſi ce que je dis ici a quelque rapport à la légiſlation : ce n'eſt pas ſimplement pour parler, que je parle, mais pour prouver ce que j'ai avancé : jugez-en. Comme il nous eſt arrivé en quelque ſorte le même malheur qu'aux Perſes, & que nous avons porté auſſi loin l'excès de la liberté, qu'eux l'excès du deſpotiſme, ce n'eſt pas ſans deſſein que j'ai rapporté ce que vous venez d'entendre, & je ne pouvois mieux vous préparer à ce qui me reſte à dire. *Mégille.* Vous avez bien fait. Tâchez de nous développer encore plus clairement vôtre penſée. *L'Athén.* J'y ferai tous mes efforts.

SOUS l'ancien gouvernement le peuple chez nous n'étoit maître de rien, mais il étoit, pour ainſi dire, eſclave volontaire des loix. *Mégille.* De quelles loix ? *L'Athén.* Premiérement de celles qui concernoient la Muſique d'alors : nous remonterons juſques-là, pour mieux expliquer l'origine & le progrès de la licence qui regne aujourd'hui. En

ce tems-là nôtre Muſique étoit diviſée en pluſieurs eſpeces & figures particulieres. Les prieres adreſſées aux Dieux faiſoient la premiere eſpece de chant, à qui on donnoit le nom d'hymne. La ſeconde qui étoit d'un caractere tout oppoſé, s'appelloit *Thrénes* ou lamentations. Les *Péons* ou chants à l'honneur d'Apollon, étoient la troiſieme; & le Dithyrambe, conſacré à célébrer la naiſſance de Bacchus, étoit, je penſe, la quatrieme. Toute eſpece de chant s'appelloit du nom de loi; on y ajoutoit le terme de Muſicale, pour la diſtinguer des autres loix. Ces eſpeces, & quelques autres ſemblables une fois réglées, il n'étoit permis à perſonne d'en changer la deſtination, en les tranſportant à une autre eſpece de mélodie. Les ſifflets, les bruits confus de la multitude, les battemens de mains & les applaudiſſemens n'étoient point alors, comme aujourd'hui, la régle qui décidoit ſi cet ordre étoit bien obſervé; ni qui puniſſoit quiconque s'en écartoit: mais des hommes conſommés dans la connoiſſance de la Muſique, qui écoutoient en ſilence juſqu'à la fin, & qui, la baguette à la main, contenoient dans

dans la bienſéance, & la modeſtie, les enfans, leurs gouverneurs, & tout le peuple. Les citoyens ſe laiſſoient ainſi gouverner paiſiblement, & n'oſoient porter leur jugement par une acclamation tumultueuſe.

LES Poëtes furent les premiers, qui, avec le tems, introduiſirent dans le chant le déſordre & la confuſion. Ce n'eſt pas qu'ils manquaſſent de génie; mais connoiſſant mal la nature & les vrayes régles de la Muſique, ils s'abandonnerent à un enthouſiaſme inſenſé, & ſe laiſſerent emporter trop loin par le ſentiment du plaiſir. Ils confondirent enſemble les hymnes & les lamentations, les Péons & les Dithyrambes; ils contrefirent ſur le luth le ſon de la flûte, & mettant tout pêle-mêle, ils en vinrent par un excès d'ignorance juſqu'à ſe faire une fauſſe idée de la Muſique, juſqu'à s'imaginer qu'elle n'avoit aucune beauté intrinſeque, & que le plaiſir qu'elle cauſoit au premier venu, ſoit qu'il fût homme de bien ou non, étoit la régle la plus ſûre pour en bien juger. Comme ils compoſoient leurs pièces d'après ces principes, & qu'ils parloient ſur ce ſujet conformément à leurs préjugés; peu-à-peu ils en-

gagerent la multitude à commettre de ſemblables attentats contre la Muſique; & bientôt elle porta la témérité juſqu'à ſe croire en état de prononcer. D'où il eſt arrivé que les théâtres, muets juſqu'alors, ont élevé la voix, comme s'ils s'entendoient en beautés muſicales; & que le gouvernement d'Athenes, d'Ariſtocratique qu'il étoit, eſt devenu pour ſon malheur Théâtrocratique, ſi je puis ainſi parler. Le mal en effet ne ſeroit pas ſi grand, ſi la Démocratie étoit renfermée dans les perſonnes de condition libre & bien élevées; mais le déſordre ayant paſſé de la Muſique à tout le reſte, & chacun ſe croyant capable de juger de tout, cela a produit un eſprit général d'indépendance; la bonne opinion d'eux-mêmes les a affranchis de toute crainte, & la ſécurité a engendré l'impudence: car l'impudence n'eſt autre choſe qu'une confiance téméraire qui nous met au-deſſus de la crainte des jugemens de ceux qui valent mieux que nous, & qui a ſa ſource dans une liberté audacieuſe & effrontée. *Mégille.* Ce que vous dites eſt très-vrai.

L'ATHÉN. A la ſuite de cette eſpece d'in-

dépendance, vient celle qui ſe ſouſtrait à l'autorité des Magiſtrats: de-là on paſſe au mépris de la puiſſance paternelle; on n'a plus pour la vieilleſſe & pour ſes avis la ſoumiſſion requiſe. A meſure qu'on approche du terme de l'extrême liberté, on cherche à ſecouer le joug des loix; & lorſqu'on eſt enfin arrivé à ce terme, on ne reſpecte ni ſes promeſſes ni ſes ſermens; on ne connoît plus de Dieux; on imite & on renouvelle l'audace des anciens Titans. Enfin après qu'on en eſt venu à ces excès, la vie n'eſt plus qu'un enchaînement & un tiſſu de maux.

MAIS à quoi tend tout ceci? Il me ſemble néceſſaire de tenir de tems en tems ce diſcours en haleine, de peur que ſemblable à un cheval qui n'a point de bouche, il ne nous emporte bien loin de nôtre ſujet, & ne nous expoſe à des chûtes ridicules. (24) C'eſt pourquoi demandons-nous à nous-mêmes par intervalles; à quel propos venons-nous de dire telle & telle choſe? *Mégille.*

(24) Il y a dans le grec une expreſſion proverbiale, ἀπό τινος ὄνου πεσεῖν, que je n'ai pas rendue. Le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur les Nuées, remarque que ce proverbe ſe dit de ceux qui font tout de travers, & qui loin de pouvoir ſe tenir à cheval, ne peuvent pas même ſe tenir ſur un âne.

Vous avez raiſon. *L'Athén.* Voici donc quel eſt le but de cette diſcuſſion. *Mégille.* Quel but ? *L'Athén.* Nous avons dit que le Légiſlateur devoit ſe propoſer trois choſes dans l'inſtitution de ſes loix, ſçavoir, que la liberté, la concorde & la ſageſſe régnaſſent dans l'Etat qu'il entreprend de policer. N'eſt-il pas vrai ? *Mégille.* Oui. *L'Athén.* Pour le prouver, nous avons choiſi deux gouvernemens, l'un le plus deſpotique, l'autre le plus libre qu'il ſoit poſſible de trouver : & les ayant pris l'un & l'autre dans un état de juſte médiocrité, d'autorité pour le premier, & de liberté pour le ſecond, nous avons vû que, tandis que les choſes ont ſubſiſté ſur ce pied, tout y a réuſſi admirablement : qu'au contraire depuis qu'on y a porté d'un côté l'eſclavage, & de l'autre l'indépendance, auſſi loin qu'ils peuvent aller, il n'en eſt arrivé rien de bon ni à l'un ni à l'autre. *Mégille.* Rien n'eſt plus vrai.

L'ATHÉN. C'eſt encore dans la même vue que nous avons jetté les yeux ſur l'établiſſement formé par l'armée Dorienne, ſur la ville de Dardanie placée au pied du mont Ida, & ſur d'autres bâties auprès de la mer,

& que nous ſommes remontés juſqu'à ce petit nombre d'hommes échappés au déluge. En un mot, tout ce que nous avons dit auparavant au ſujet de la Muſique & de l'uſage des banquets, & encore tout ce qui a précédé, tend à la même fin. Notre unique objet dans cet entretien a été de voir quelle eſt pour un Etat la meilleure forme de gouvernement, & pour chaque particulier la meilleure régle de vie qu'il ait à ſuivre. Pourriez-vous l'un & l'autre me prouver par quelque endroit, que cet entretien ne nous a pas été tout-à-fait inutile? *Clinias.* Etranger, il me paroît que je puis vous en donner une preuve; & je regarde comme un bonheur que nôtre converſation ſoit tombée ſur cette matiere. Je ſuis aujourd'hui dans le cas d'en faire uſage, & c'eſt fort à propos que je vous ai rencontrés, vous & Mégille. Je ne vous cacherai point la ſituation où je me trouve, & j'accepte au contraire comme un bon augure l'occaſion qui ſe préſente de vous en faire part. La plus grande partie de la nation Crétoiſe a deſſein de fonder une colonie; les Gnoſſiens ſont chargés de la conduite de cette entrepriſe, & la

ville de Gnoſſe a jetté les yeux ſur moi & ſur neuf autres. Nous avons commiſſion de choiſir parmi nos loix & parmi celles des Etrangers celles qui nous plairont davantage, ſans nous mettre en peine ſi elles ſont étrangeres ou non, pourvû que nous les jugions meilleures que les nôtres. Aidez-moi donc à faire le choix de celles qui viennent d'être propoſées ; & bâtiſſons une Cité par maniere de converſation, comme ſi nous en jettions les premiers fondemens. Par là nous parviendrons également à la découverte de ce que nous cherchons, & ce plan pourra me ſervir pour la Cité qu'on m'a chargé de fonder. *L'Athén.* Cette propoſition n'eſt rien moins pour moi qu'une déclaration de guerre, mon cher Clinias; & ſi Mégille ne s'y oppoſe point de ſon côté, ſoyez perſuadé que du mien je vous ſeconderai de tout mon pouvoir. *Clinias.* Je vous en ſçais gré. *Mégille.* Vous pouvez auſſi compter ſur moi. *Clinias.* Je vous remercie l'un & l'autre. Eſſayons donc de bâtir nôtre Cité de paroles, avant que d'en venir à l'exécution.

LIVRE QUATRIEME.

L'ATHÉN. Dites-moi, je vous prie; quelle idée faut-il que nous concevions de nôtre Cité future? Ne croyez pas que je vous demande ici quel eſt le nom qu'elle porte à préſent, ni celui qu'on pourra lui donner dans la ſuite: elle le tirera ſans doute ou de ſa fondation, ou de quelque lieu, de quelque fleuve, de quelque fontaine, ou enfin de quelque divinité adorée dans le pays. Ce que je veux ſçavoir, & le ſens de la queſtion que je vous fais, eſt ſi elle ſera voiſine de la mer, ou ſituée bien avant dans les terres. *Clinias.* Etranger, la cité dont nous parlons doit être éloignée de la mer d'environ quatre-vingts ſtades. *L'Athén.* Y a-t-il quelque port dans le voiſinage, ou la côte eſt-elle abſolument impraticable? *Clinias.* La côte eſt par-tout d'un abord très-commode & très-facile. *L'Athén.* Dieux! que me dites-vous-là? Et ſon territoire produit-il tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, ou manque-t-il de quelque choſe? *Clinias.* Il ne

manque de preſque rien. *L'Athén.* Aura-t-elle quelque autre ville ſituée aſſez près d'elle? *Clinias.* Non, & c'eſt pour cette raiſon qu'on y envoye une colonie. Les habitans de cette contrée ont été jadis tranſplantés; ce qui l'a rendue déſerte depuis un tems infini. *L'Athén.* Quelle eſt la diſpoſition du pays par rapport aux plaines, aux montagnes, aux forêts? *Clinias.* La même abſolument que dans le reſte de la Crete. *L'Athén.* C'eſt-à-dire qu'il y a beaucoup plus de montagnes que de plaines. *Clinias.* Oui.

L'ATHÉN. Cela étant, il n'eſt pas tout-à-fait impoſſible que ſes habitans ſoient vertueux. Car ſi ce devoit être une ville maritime, qui eût de bons ports, & dont le ſol ne produiſît qu'une petite partie des choſes néceſſaires à la vie, il ne lui faudroit pas moins qu'un génie puiſſant qui veillât à ſa conſervation, & que des légiſlateurs vraiment divins, pour empêcher que, dans une telle poſition, elle ne donnât entrée chez elle à toutes ſortes de mœurs, bigarrées & vicieuſes. Ce qui me conſole, c'eſt qu'elle eſt éloignée de la mer de quatre-vingts ſtades: elle en eſt encore trop proche de beaucoup,

coup, la côte étant auſſi bonne que vous dites; mais enfin c'eſt toujours quelque choſe. En effet le voiſinage de la mer eſt plein d'agrément pour une ville, à ne faire attention qu'au moment préſent; mais à la longue, il eſt véritablement amer & ſalé. (1) Le commerce que cet élément facilite, l'appât du gain qu'il préſente, & les Marchands qu'il attire de toutes parts, corrompent les mœurs des habitans, leur donnent un caractere double & frauduleux, & banniſſent la bonne foi & la cordialité des rapports qu'ils ont, ſoit entre eux, ſoit avec les Etrangers. Nous avons une reſſource contre cet inconvénient dans la bonté du ſol qui fournit à tous les beſoins de la vie: & comme d'ailleurs le terrein eſt inégal, il eſt évident qu'il ne peut pas produire en même tems beau-

(1) Ariſtote *Polit. 7. c. 5 & 6*, n'eſt point en ceci de l'avis de Platon. Il penſe que la meilleure ſituation pour une ville eſt celle qui réunit tous les avantages tant du côté de la mer que du côté de la terre. Il ne répond point aux inconvéniens auxquels cette ſituation l'expoſe, & ſe borne à dire qu'il eſt facile d'y remédier par des loix. Mais les loix n'ont jamais garanti nulle part les mœurs de la contagion qu'entraîne après ſoi le commerce. Du moins je ne connois point d'exemple d'une nation où le commerce & les bonnes mœurs ayent fleuri enſemble. Il eſt des obſtacles à la vertu dont les loix ne triomphent qu'en les écartant.

coup de denrées, & une grande quantité de chacune: ce qui expoſeroit nôtre ville à un autre inconvénient, parce que ſi elle étoit dans le cas de faire une exportation conſidérable de l'excédent de ſes denrées, elle verroit abonder chez elle l'or & l'argent. Or nous avons dit plus haut, s'il vous en ſouvient, que de toutes les maladies d'un Etat, ſi on les compare une à une, l'opulence eſt peut-être la plus incompatible avec la généroſité & la droiture. *Clinias.* Nous nous en ſouvenons, & nous approuvons également ce que vous diſiez alors, & ce que vous dites à préſent. (2)

(2) Quel Légiſlateur que Platon! il prend le contrepied des autres; ce qu'ils recherchent, il l'évite. A-t-il raiſon? Oui, s'il a raiſon de vouloir avant tout que ſa République ſoit vertueuſe, & ſi elle ne peut l'être, étant commerçante & opulente. Or c'eſt ce que la gradation ſuivante démontre invinciblement. Le commerce produit les richeſſes; les richeſſes enfantent le luxe & tous les arts voluptueux; la dépravation des mœurs eſt une ſuite néceſſaire du luxe. Après cela, quand un Etat ne deviendroit point la proye de quelque Etat voiſin, il tomberoit de lui-même par lambeaux comme un cadavre. Si cela eſt, que deviennent les Apologies qu'on a faites en ce ſiecle du Commerce & du Luxe? Platon a pour lui la raiſon, l'expérience conſtante, & tout ce qu'il y a d'Ecrivains ſenſés, anciens & modernes. Je ne citerai que Juvenal.

Nunc patimur longæ pacis mala: ſævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.
Nullum crimen abeſt facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit: hinc fluxit ad iſtos

L'ATHÉN. Dites-moi encore : ce pays fournit-il beaucoup de bois propre à la conſtruction des vaiſſeaux ? *Clinias.* Le ſapin & les autres arbres de cette nature n'y ſont pas beaux ; le cyprès y eſt rare ; on y voit auſſi peu de pins & de plânes, dont on eſt communément obligé de ſe ſervir pour l'intérieur des vaiſſeaux. *L'Athén.* Tant mieux : ce n'eſt pas un mal pour cette contrée que tout cela n'y vienne pas bien. *Clinias.* Pourquoi donc ? *L'Athén.* Il eſt avantageux à un Etat de n'avoir point la facilité d'imiter ſes ennemis en ce qu'ils ont de mauvais. *Clinias.* A quoi ceci a-t-il rapport de tout ce que nous avons dit juſqu'ici ? *L'Athén.* Mon cher Clinias, ſuivez de près mes diſcours, ayant toujours les yeux ſur ce qui a été dit au commencement touchant les loix de Crete, qu'elles étoient dirigées vers un ſeul & unique but. Vous prétendiez l'un & l'autre que ce but étoit la guerre. Je vous ai répondu que je ne pouvois qu'ap-

Et Sybaris colles ; hinc & Rhodos & Miletos,
Atque coronatum & petulans, madidumque Tarentum,
Prima peregrinos obſcœna pecunia mores
Intulit, & turpi fregerunt ſæcula luxu
Divitiæ molles. SAT. 6.

prouver ces loix, en ce qu'elles avoient la vertu pour objet ; mais que j'y trouvois à redire qu'au lieu d'embraſſer toutes les parties de la vertu, elles ne s'attachaſſent qu'à une ſeule. Suivez-moi donc tous deux dans le plan de loix que je vous trace: obſervez bien s'il m'échappe quelque réglement qui ne tende point à la vertu, ou qui ne l'enviſage que partiellement. Je ſuis en effet dans la perſuaſion qu'une loi n'eſt bonne, qu'autant que, comme un bon archer, elle viſe toujours au point, duquel ſeul dépendent eſſentiellement les vrais biens, les biens qui ne changent jamais, & qu'elle néglige les richeſſes & les autres avantages de cette nature, s'ils ſont ſéparés de la vertu.

QUANT à ce que je diſois qu'on imite ſes ennemis en ce qu'ils ont de mauvais; j'entends par-là ce qui arrive d'ordinaire à un Peuple voiſin de la mer, & expoſé par-là aux inſultes de ſes ennemis. Minos, par exemple, (n'allez pas croire que ce ſoit par eſprit de rancune que je rapporte ce trait:) Minos ſe ſervit autrefois des grandes forces qu'il avoit ſur mer, pour obliger les habitans de l'Attique à lui payer un tribut très-

onéreux. Les Athéniens n'avoient point alors de vaiſſeaux de guerre, comme ils en ont aujourd'hui; & le pays ne leur fourniſſant point de bois de conſtruction, il ne leur étoit point aiſé d'équiper une flotte. Ils ne furent donc pas en état de repouſſer leurs ennemis, en devenant tout-à-coup hommes de mer à leur exemple. Mais il leur eût été avantageux de perdre encore un grand nombre de fois ſept garçons, avant que d'acquérir quelque expérience dans les combats de mer, comme ils en avoient dans ceux de terre & de pied ferme; (3) de s'accoutumer à faire des deſcentes & des incurſions fréquentes dans le pays ennemi, & à regagner enſuite promptement leurs vaiſſeaux; (4) de ſe perſuader qu'il n'y a point de honte à n'oſer ſoutenir le choc de l'ennemi, à éviter la mort, à avoir toujours de vains prétextes tout prêts pour ſe juſtifier

(3) Je lis *μενίμων*, & non pas *νεωλκίων*. Cette leçon me paroît la ſeule vraye : Platon oppoſe les troupes de terre qui ſe battent de pied ferme, à celles de mer qui n'ont pas plus de ſtabilité que les vaiſſeaux qui les portent.

(4) Je place la virgule après *δειλίας*, & non après *εἰς τὰς ναῦς*, parce qu'il eſt évident que *εἰς τὰς ναῦς* ne peut être le cas d'*ἀποτολμῶντας*.

d'avoir perdu leurs armes, & d'avoir pris la fuite dans une circonſtance qui n'a, dit-on, rien de déshonorant. Car ces ſortes de diſcours ne ſont que trop ordinaires aux gens de mer, & loin qu'on doive les approuver, ils méritent toute ſorte de blâme; parce qu'il ne faut point que les citoyens, ſurtout la claſſe la plus diſtinguée, ſe forment à des pratiques tout-à-fait pernicieuſes.

QUE cette pratique n'ait effectivement rien d'honnête, c'eſt ce qu'on pouvoit apprendre d'Homere. (5) Ulyſſe fait chez lui des reproches à Agamemnon ſur ce que, dans un moment où les Grecs étoient vivement preſſés par les Troyens, il avoit donné ordre de mettre les vaiſſeaux en mer. Il s'emporte contre lui, & lui dit: *Quoi! vous voulez qu'au plus fort du combat & de la mêlée, on mette en mer les vaiſſeaux, afin de combler les vœux des Troyens, qui ne ſont déja que trop aſſurés de la victoire, & de nous livrer à une perte certaine? Jamais les Grecs ne ſoutiendront les efforts de l'ennemi, lorſqu'ils verront qu'on appareille la flotte; ils prendront la fuite, & les armes leur tomberont des mains.*

(5) *Iliad.* XIV.

Vous connoîtrez alors combien eſt funeſte l'ordre que vous donnez. Homere étoit donc perſuadé auſſi qu'il ne falloit pas que des troupes de terre euſſent en mer des galeres toutes prêtes, où elles puſſent ſe retirer, au lieu de combattre, & que des lions même qui en uſeroient de la ſorte, s'accoutumeroient à fuir devant des cerfs.

OUTRE cela, dans les Etats qui doivent leur puiſſance & leur ſureté aux forces maritimes, on ne diſtribue point les honneurs à ceux qui les méritent le mieux. Car on y eſt redevable de la victoire aux Pilotes, aux chefs des rameurs, aux rameurs eux-mêmes, tous gens d'une condition & d'une profeſſion obſcure, auxquels par cette raiſon on ne peut avec bienſéance accorder les honneurs de la guerre. Cependant, lorſqu'un gouvernement peche par cet endroit, comment peut-on concevoir qu'il ſoit bien réglé? *Clinias.* Cela eſt impoſſible. Nous diſons néanmoins, nous autres Crétois, que ce qui ſauva la Grece, fut le combat naval qui ſe donna entre les Grecs & les Barbares auprès de Salamine. *L'Athén.* Il eſt vrai que la plûpart des Grecs & des Barbares ſont de

vôtre avis: mais pour Mégille & moi, nous disons que la victoire remportée à Marathon commença le salut de la Grece, & que celle de Platée le consomma; que ces combats de terre servirent à rendre les Grecs meilleurs; & que l'on peut dire des batailles navales, en joignant à celle de Salamine l'autre qui se donna auprès d'Artemise, que si elles procurerent en partie le salut des Grecs, elles ne contribuerent en rien à les rendre meilleurs. Or nous envisageons précisément ici la perfection du gouvernement, & nous y rapportons nos réflexions sur la nature du lieu où nôtre ville doit être située, & sur les loix que nous lui destinons: convaincus que le point le plus important pour les citoyens d'un Etat, n'est point, comme la plûpart se l'imaginent, l'existence & la simple conservation; mais de devenir aussi vertueux qu'il est possible, & de l'être autant de tems qu'ils existeront. Nous avons déja, ce me semble, déclaré plus haut nôtre pensée là-dessus. *Clinias.* Cela est vrai. *L'Athén.* Attachons-nous donc à ce point unique, si nous voulons marcher toujours par la même voye, qui est sans contredit la meilleure

par rapport à l'établiſſement & à la légiſlation des Etats. *Clinias.* Vous avez raiſon.

L'ATHÉN. Dites-moi préſentement, pour aller de ſuite, quelle ſera la peuplade de vôtre nouvelle ville. Sera-t-elle compoſée de tous les Crétois qui voudront donner leur nom, au cas que le nombre des habitans ſoit devenu trop grand dans chaque ville, pour que ſon territoire puiſſe les nourrir? Apparemment que vous n'admettrez pas ſans exception tous les Grecs qui ſe préſenteront: quoique je voye parmi vous des citoyens originaires d'Argos, d'Egine, & de pluſieurs autres endroits de la Grece. D'où tirerez-vous, je vous prie, vôtre nouvelle colonie? *Clinias.* Je penſe qu'on la tirera de toute la Crete; à l'égard des autres Grecs, il me paroît qu'on recevra par préférence ceux qui viendront du Péloponnèſe. Il eſt vrai, au reſte, comme vous venez de le dire, que nous avons parmi nous des gens d'Argos: & les habitans de Gortyne venus d'une ville du Péloponnèſe qui porte le même nom, ſont les plus renommés d'entre les Crétois.

L'ATHÉN. Les choſes étant ainſi, nous ne trouverons pas dans l'établiſſement projetté

les mêmes facilités, que ſi la tranſplantation des Colons ſe fût faite à la maniere des eſſains; je veux dire, s'ils étoient tous ſortis de la même ville, & que les limites trop reſſerrées de leur terre natale, ou d'autres inconvéniens ſemblables les euſſent obligés de ſe ſéparer du reſte des citoyens, ſans ceſſer pour cela d'être amis. La ſédition produit auſſi quelquefois le même effet, & une partie des citoyens ſe voit réduite à aller s'établir ailleurs. Quelquefois auſſi tous les habitans d'une ville accablés dans une guerre par des forces ſupérieures, ont pris le parti de s'exiler de leur patrie. Dans tous ces cas, il eſt en partie plus aiſé, en partie plus difficile de fonder une colonie, & de lui donner des loix. D'un côté, comme ils parlent tous la même langue, qu'ils ont vécu ſous les mêmes loix, qu'ils s'accordent touchant le culte des Dieux & d'autres objets de cette nature; tout cela forme entre eux une eſpece d'union & d'intelligence. D'un autre côté, ils ont peine à ſe ſoumettre à d'autres loix & à un gouvernement différent de celui de leur patrie. Le fondateur & le Légiſlateur d'une colonie éprou-

vent auſſi beaucoup d'obſtacle & de réſiſtance de la part de ceux qui, par la mauvaiſe conſtitution de leur gouvernement, ayant été les victimes d'une ſédition, cherchent à s'engager de nouveau par habitude ſous les mêmes loix, qui ont été la cauſe de leur malheur. Par la raiſon contraire, une multitude confuſe, raſſemblée de diverſes contrées, ſera plus diſpoſée à recevoir de nouvelles loix: mais lorſqu'il s'agira de les réunir tous dans les mêmes vues, & de diriger tous leurs efforts, comme ceux d'un attelage, vers le même but, ce ne ſera pas une choſe facile, ni l'ouvrage d'un jour. En général, rien ne demande plus de talens que la légiſlation & la fondation d'un Etat. *Clinias.* Je le crois ſans peine. Je vous prie cependant de m'expliquer plus clairement ce qui vous fait parler de la ſorte.

L'ATHÉN. Mon cher Clinias, je me vois dans le cas de mêler des choſes déſavantageuſes dans ce que je dis à l'éloge du Légiſlateur, & dans l'examen que je fais de ſes qualités. Toutefois ſi je n'en dis rien qui ne ſoit à propos, je ne dois point appréhender de reproches. Après-tout pourquoi

m'inquiéter à ce ſujet? C'eſt le ſort de preſque toutes les choſes d'ici-bas. *Clinias.* Qui vous fait tenir ce langage? *L'Athén.* J'étois ſur le point de dire, qu'à parler proprement, ce n'eſt point aux hommes, mais à la combinaiſon des circonſtances & des divers événemens de la vie, que les loix doivent leur naiſſance. Tantôt la violence de la guerre renverſe les Etats, & introduit des changemens dans leur conſtitution; tantôt l'extrême pauvreté produit le même effet. Souvent auſſi les maladies obligent à faire bien des innovations, comme lorſqu'il ſurvient des peſtes, ou que les ſaiſons ſe dérangent pendant pluſieurs années. En jettant les yeux ſur tous les accidens ſemblables, on ſe ſent pouſſé à dire, comme je viens de faire, qu'aucune loi n'eſt l'ouvrage d'aucun mortel, & que preſque toutes les affaires humaines ſont entre les mains de la fortune. Il me paroît qu'on peut dire auſſi la même choſe avec raiſon, de la Navigation, du Pilotage, de la Médecine, de l'art de la guerre. Cependant à l'égard de ces mêmes arts on peut dire également & avec autant de raiſon ce qui ſuit. *Clinias.* Quoi?

L'Athén. Que Dieu eſt le maître de tout, & qu'avec lui la fortune & l'occaſion gouvernent toutes les affaires humaines. Il eſt plus raiſonnable néanmoins de prendre un troiſieme parti, en diſant qu'il y faut faire entrer l'art pour quelque choſe. Je compte en effet pour un grand avantage, lorſqu'on eſt accueilli d'une tempête, de pouvoir appeller à ſon ſecours la ſcience du Pilote. Qu'en penſez-vous ? *Clinias.* Je ſuis de vôtre avis. *L'Athén.* La même choſe n'a-t-elle pas lieu dans toutes les autres occurrences ? & par rapport à la Légiſlation, ne faut-il pas avouer que, pour l'heureuſe conſtitution d'un Etat, il eſt néceſſaire qu'au concours de toutes les autres cauſes qui peuvent contribuer à ſon bonheur, ſe joigne la rencontre d'un Légiſlateur qui ſaiſiſſe le vrai ? *Clinias.* Vous avez raiſon.

L'ATHÉN. Quel autre ſouhait reſte-t-il donc à former à celui qui poſſede quelqu'un des arts dont on vient de parler, ſinon que la fortune lui ménage un aſſemblage de circonſtances, tel qu'il n'ait beſoin que de ſon induſtrie pour réuſſir ? *Clinias.* Point d'autre. *L'Athén.* Si nous engagions tous les au-

tres que nous avons nommés à nous dire quel ſeroit l'objet de leur ſouhait, ils ne ſeroient pas en peine de le faire: n'eſt-ce pas? *Clinias.* Non. *L'Athén.* Le Légiſlateur ne ſeroit pas plus embarraſſé ſans doute. *Clinias.* Je ne le penſe pas. *L'Athén.* Adreſſons-lui donc la parole: Légiſlateur, dites-nous quelles conditions vous exigez & dans quel état vous voulez qu'on vous remette une ville, pour pouvoir vous promettre du reſte que vous lui donnerez de ſages loix? Que faut-il répondre à cela? N'eſt-ce point au Légiſlateur lui-même à expliquer ſes intentions? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Voici ce qu'il nous dira. Donnez-moi une ville gouvernée par un Tyran, que ce Tyran ſoit jeune; qu'il ait de la mémoire, de la pénétration, du courage, de l'élévation dans les ſentimens: & afin que toutes ces qualités puiſſent être utiles au deſſein que je me propoſe, qu'il y joigne cette autre qualité qui, comme nous l'avons dit plus haut, doit accompagner toutes les parties de la vertu. *Clinias.* Il me ſemble, Mégille, que par cette qualité qui doit marcher de compagnie avec les autres, l'Etranger entend la tempérance. N'eſt-ce

pas ? *L'Athén.* Elle-même, mon cher Clinias : non celle qu'on pourroit revêtir du titre de sageſſe, en prouvant qu'être ſage & tempérant c'eſt la même choſe ; mais celle que le vulgaire appelle de ce nom ; celle qui ſe montre d'abord dans certains enfans & certains animaux, qui ſemble née avec eux, & les rend modérés dans l'uſage des plaiſirs, tandis que d'autres s'y livrent ſans meſure : cette tempérance en un mot dont nous avons dit que, ſéparée des autres biens, elle n'étoit d'aucun prix, vous m'entendez ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Que le Tyran joigne donc cette qualité aux autres, & alors il ſera très-facile en peu de tems de donner à la ville dont il eſt maître, une forme de gouvernement qui la rendra très-heureuſe. Il n'y a point, & il ne peut y avoir dans un Etat de diſpoſition plus favorable à une bonne légiſlation.

CLINIAS. Etranger, comment & par quelles raiſons nous convaincrez-vous de la vérité de ce que vous dites ? *L'Athén.* Il eſt aiſé, Clinias, de comprendre que la choſe doit naturellement être ainſi. *Clinias.* Quoi ! il ne faut, ſelon vous, rien de plus pour

cela, qu'un Tyran jeune, tempérant, doué de pénétration, de mémoire, de courage, de grands ſentimens, & qui ait du bonheur? *L'Athén.* Ajoutez que je fais conſiſter ce bonheur en un ſeul point, ſçavoir, que ſous ſon regne il paroiſſe quelque grand Légiſlateur, & qu'un heureux haſard les réuniſſe enſemble. (6) Lorſque cela arrive, Dieu a fait de ſon côté preſque tout ce qu'il peut faire, quand il veut rendre un Etat parfaitement heureux. Le ſecond arrangement eſt, lorſqu'il ſe trouve deux chefs tels que celui que j'ai dépeint: le troiſieme, lorſqu'il y en a trois: en un mot la difficulté de l'entrepriſe croît avec le nombre de ceux qui gouvernent, & au contraire plus ce nombre eſt petit, plus elle eſt facile. *Clinias.* Ainſi vous prétendez que la plus favorable poſition d'un Etat pour paſſer à un gouvernement excellent, eſt la Tyrannie, lorſque le Tyran eſt moderé, & ſecondé par un légiſlateur habile; & que jamais paſſage ne peut

(6) Je ne doute point que dans la deſcription de ce Tyran, Platon n'ait eu en vue, le jeune Denis de Syracuſe, & qu'il n'ait voulu ſe déſigner lui-même ſous le nom de ce grand Légiſlateur.

peut-être ni plus prompt, ni plus facile: qu'après celle-ci, c'eſt l'Oligarchie, & enfin la Démocratie. N'eſt-ce pas ainſi que vous l'entendez ? *L'Athén.* Nullement. Mais je mets au premier rang la Tyrannie; au ſecond, le gouvernement Monarchique; au troiſieme, une certaine eſpece de Démocratie; au quatrieme, l'Oligarchie, qui de ſa nature eſt la moins propre à donner naiſſance à ce gouvernement parfait; parce que c'eſt dans l'Oligarchie qu'il y a plus de maîtres. Ce changement en effet ne peut s'opérer, qu'autant qu'il ſe rencontrera un vrai légiſlateur, & qu'il exercera en commun l'autorité avec ceux qui peuvent tout dans l'Etat. Ainſi, quand l'autorité eſt raſſemblée ſur le plus petit nombre de têtes qu'il ſoit poſſible, & qu'elle eſt par conſéquent plus abſolue, ce qui eſt le propre de la Tyrannie, la révolution ne peut être que très-prompte & très-facile.

CLINIAS. Comment cela ? nous ne comprenons pas vôtre penſée. *L'Athén.* Je vous l'ai cependant expliquée, non une fois, mais pluſieurs. Peut-être n'avez-vous jamais vû ce qui ſe paſſe dans une ville gouvernée par

un Tyran. *Clinias.* Non; & je ne ſuis point curieux d'un pareil ſpectacle. *L'Athén.* Vous y trouveriez la preuve de ce que je viens d'avancer. *Clinias.* De quoi? *L'Athén.* Qu'un Tyran qui veut changer les mœurs de tout un Etat, n'a beſoin ni de beaucoup d'efforts, ni de beaucoup de tems. Il n'a qu'à frayer lui-même la route par laquelle il veut que ſes ſujets marchent, ſoit qu'il ait deſſein de les porter à la vertu, ou de les tourner au vice; il ſuffit qu'il leur trace dans ſa conduite celle qu'ils ont à ſuivre, qu'il approuve, qu'il récompenſe certaines actions, qu'il en condamne d'autres, & qu'il couvre d'ignominie ceux qui refuſeront de lui obéir. *Clinias.* Nous croyons ſans peine que les citoyens ſe conformeront en peu de tems aux volontés d'un homme qui a en main des moyens ſi puiſſans & ſi perſuaſifs. (7) *L'Athén.* Mes chers amis, que perſonne ne vous perſuade que, quand il s'agit de changer les loix d'un Etat, il y ait une autre voye plus courte & plus facile, que l'exemple de

(7) J'ai ôté le point d'interrogation qui, dans le texte, fait dire à Clinias le contraire de ce qu'il dit ici. Ce qui aura trompé les Editeurs, c'eſt qu'ils auront donné à πῶς le ſens de *quomodo*.

ceux qui ſont revêtus de l'autorité, ni même qu'un pareil changement ſe faſſe ou ſe puiſſe faire d'une autre maniere. Ce n'eſt pas auſſi de ce côté-là qu'eſt l'impoſſibilité, ni même la difficulté. Mais ce qui ne peut arriver que difficilement, ce qui n'eſt arrivé que très-rarement dans le long eſpace des tems, & ce qui, lorſqu'il arrive, eſt pour un Etat la ſource d'une infinité de biens, le voici. *Clinias.* Quoi donc ? *L'Athén.* C'eſt lorſque les Dieux inſpirent l'amour d'une vie réglée par la tempérance & la juſtice à ceux qui ſont à la tête des Etats, ſoit que le gouvernement ſoit monarchique, ſoit que l'autorité ſoit partagée entre pluſieurs à raiſon des richeſſes ou de la nobleſſe: ou lorſque quelqu'un fait revivre en ſoi le caractere de Neſtor, qui ſurpaſſa, dit-on, les hommes en tempérance & en modération, plus qu'il ne les ſurpaſſoit en l'art de bien parler. Ce prodige a paru, à ce qu'on rapporte, au tems du ſiége de Troye; mais de nos jours on ne voit rien de ſemblable. Si donc il s'eſt trouvé, s'il doit ſe trouver dans la ſuite, ou s'il ſe trouve aujourd'hui ſur la terre un homme de ce caractere; heu-

reuſe la vie qu'il mene, heureux encore ceux qui ſe montrent dociles aux leçons de ſageſſe qui découlent de ſes lèvres. En général il eſt vrai de dire à l'égard de quelque gouvernement que ce ſoit, que quand la ſageſſe & la modération ſont jointes dans le même homme avec le ſouverain pouvoir, c'eſt de-là que prennent naiſſance la bonne police & les bonnes loix, & qu'elles ne peuvent avoir une autre origine. Ceci ſoit dit à la maniere des oracles, comme une fable: & qu'il demeure démontré qu'à certains égards il eſt difficile d'établir une bonne légiſlation dans un Etat, & qu'à d'autres égards rien ne ſeroit plus court ni plus aiſé, dans la ſuppoſition que nous venons de faire. *Clinias.* Comment cela?

L'ATHÉN. Eſſayons de faire des loix en paroles, & de les appliquer à vôtre ville, à-peu-près comme des vieillards qui donneroient des leçons à un enfant. *Clinias.* Entrons en matiere, & ne différons pas plus longtems. *L'Athén.* Invoquons Dieu pour l'heureux ſuccès de nôtre Légiſlation: qu'il daigne écouter nos prieres, & qu'il vienne plein de bonté & de bienveillance, nous ai-

der à perfectionner nôtre ville & nos loix. *Clinias.* Je joins mes vœux aux vôtres. *L'Athén.* Quel gouvernement avez-vous deſſein d'établir dans vôtre ville ? *Clinias.* Développez-moi davantage le ſens de cette demande. Eſt-ce du gouvernement Démocratique, de l'Oligarchique, de l'Ariſtocratique, ou du Monarchique que vous voulez parler ? Car, pour ce qui eſt de la Tyrannie, nous ne pouvons croire que vous l'ayez en vue. *L'Athén.* Que celui de vous deux qui voudra répondre le premier, me diſe auquel des gouvernemens qu'on vient de nommer, reſſemble celui de ſon pays. *Mégille.* N'eſt-ce point à moi qui ſuis le plus âgé de répondre le premier ? *Clinias.* Oui. *Mégille.* Etranger, lorſque je porte mes regards ſur le gouvernement de Lacédémone, je ne ſçais quel nom je dois lui donner. Il me paroît tenir de la Tyrannie, à raiſon du pouvoir des Ephores qui eſt vraiment tyrannique. Sous un autre aſpect, il me ſemble que la Démocratie y a lieu autant qu'en aucune autre ville. Il y auroit auſſi de l'abſurdité à lui refuſer le titre d'Ariſtocratie. Pour la Royauté, elle eſt à vie chez nous,

& l'on convient à Sparte, comme par-tout ailleurs, que c'eſt le plus ancien des gouvernemens. (8) Ainſi il m'eſt impoſſible de ſatisfaire ſur le champ à vôtre demande, & de vous dire préciſément quelle eſt la conſtitution de nôtre ville. *Clinias.* Je me trouve, Mégille, dans le même embarras que vous, & je ne puis déterminer au juſte lequel de ces gouvernemens eſt celui de Gnoſſe. *L'Athén.* Vôtre embarras vient, mes chers amis, de ce que le vrai gouvernement n'eſt connu que chez vous. Ce titre ne convient nullement à ceux que nous avons nommés : ils ne ſont qu'un aſſemblage de citoyens, dont une partie eſt maîtreſſe & l'autre eſclave : & chacun d'eux prend ſon nom de la partie en qui réſide l'autorité. Mais ſi c'eſt de-là que la conſtitution de chaque Etat doit tirer ſon nom, il étoit plus juſte qu'elle le tirât du Dieu qui eſt le vrai maître de tous ceux qui font uſage de leur raiſon. *Clinias.* Quel eſt ce Dieu ? *L'Athén.* Nous

(8) *Omnes antiquæ gentes*, dit Cicéron, *Regibus quondam paruerunt.* De Leg. 3. On a vu plus-haut un paſſage d'Ariſtote qui dit la même choſe. Or le plus ancien des gouvernemens eſt néceſſairement le plus conforme à la nature.

ſerons obligés de recourir à la fable, pour expliquer comme il faut ce que vous demandez. Y aurons-nous recours ? qu'en penſez-vous ? *Clinias.* Sans doute.

L'ATHÉN. On raconte que, du tems de Saturne, bien des ſiecles avant que les gouvernemens dont nous avons parlé fuſſent établis, il y eut un regne & une adminiſtration tout-à-fait heureuſe, dont le plus parfait gouvernement d'aujourd'hui n'eſt qu'une imitation. *Mégille.* Nous écouterons avec grande attention ce que vous allez nous en apprendre. *L'Athén.* Je le penſe, & c'eſt pour cela que j'ai amené cette digreſſion dans nôtre entretien. *Mégille.* Vous avez fort bien fait; & vous ne ferez pas moins bien de nous rapporter toute la ſuite de cette fable, autant qu'il convient à nôtre ſujet. *L'Athén.* Il faut vous obéir. Nous avons appris par tradition combien étoit heureuſe la vie des hommes de ce ſiecle, où la terre fourniſſoit d'elle-même en abondance tout ce qui leur étoit néceſſaire. Voici quelle en fut la cauſe, à ce qu'on dit. Saturne connoiſſant qu'aucune nature humaine, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus, n'étoit

capable de gouverner les hommes avec une autorité abſolue, ſans s'abandonner à la licence & à l'injuſtice, établit dans les villes pour chefs & pour Rois, non des hommes, mais des Génies, intelligences d'une nature plus excellente & plus divine que la nôtre: en quoi il fit à nôtre égard ce que nous faiſons nous-mêmes à l'égard des troupeaux, ſoit de moutons, ſoit d'autres animaux domeſtiques. En effet nous ne donnons point aux bœufs & aux chèvres des animaux de leur eſpece pour les commander; mais nôtre eſpece qui l'emporte de beaucoup ſur la leur, prend ſur elle ce ſoin. Ainſi ce Dieu plein de bonté pour les hommes, prépoſa pour nous gouverner des Génies, êtres d'une eſpece ſupérieure à la nôtre. Ceux-ci prenant de nous des ſoins qui leur coûtoient peu, & qui étoient très-avantageux pour nous, firent régner ſur la terre la paix, la pudeur, la liberté, la juſtice, & nous procurerent des jours heureux, exempts de trouble & de diſcorde.

Ce récit ne ſort point de la vérité en ce qu'il nous donne à connoître qu'il n'eſt point de remede aux vices & aux maux des Etats,

Etats, qui n'auront point des Dieux, mais des hommes mortels pour les régir; que nôtre devoir eſt d'approcher le plus près qu'il ſe pourra du gouvernement qui fut en vigueur au tems de Saturne, de confier l'autorité à cette partie de nous-mêmes en qui l'immortalité réſide, & donnant le nom de loix aux ordres émanés de la raiſon, d'adminiſtrer ſous ſa direction nos affaires domeſtiques & celles de l'Etat: qu'au contraire dans quelque gouvernement que ce ſoit, Monarchique, Oligarchique, ou Populaire, ſi ceux qui commandent ont l'ame aſſervie à une foule de deſirs & de paſſions, qu'ils s'efforcent en vain de ſatisfaire, parce que leur ame demeure toujours vuide, & que le mal qui la dévore eſt inſatiable & ſans remede; & ſi foulant aux pieds toutes les loix, ils exercent leur domination ſur une ville, ou ſur quelques particuliers; il eſt impoſſible, comme nous le diſions tout à l'heure, de vivre heureux ſous de tels maîtres. C'eſt à nous de voir, mon cher Clinias, quel parti nous avons à prendre, & ſi nous profiterons des leçons que nous donne ce récit. *Clinias.* Nous ne pouvons nous en diſpenſer.

L'ATHÉN. Avez-vous fait réflexion à ce que quelques-uns prétendent, qu'il y a autant d'eſpeces différentes de loix, que de gouvernemens? Nous venons de faire l'énumération de ces gouvernemens ſuivant les idées vulgaires. Et ne croyez pas que la queſtion que je propoſe ici ſoit de petite conſéquence; elle eſt au contraire très-importante; & elle nous ramene de nouveau à la grande queſtion touchant la nature du juſte & de l'injuſte. Les loix, diſent-ils, ne doivent avoir pour objet ni la guerre, ni la vertu priſe en ſon entier, mais l'avantage & l'intérêt du gouvernement établi, quel qu'il ſoit, afin de pourvoir au maintien & à la conſervation de ſon autorité. Telle eſt, ſelon eux, la véritable définition de la juſtice, puiſée dans la nature même. *Clinias.* Quelle eſt cette définition? *L'Athén.* L'intérêt du plus fort. *Clinias.* Expliquez-moi ceci plus clairement. *L'Athén.* N'eſt-il pas vrai, diſent-ils, que dans chaque Etat le droit de faire des loix appartient au plus fort? *Clinias.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* Croyez-vous, pourſuivent-ils, que ceux qui ſe ſont rendus maîtres des affaires, ſoit le peuple, ſoit

quelques particuliers, ſoit un Tyran, ſe propoſeront dans leurs loix une autre fin, que de maintenir leur autorité ſur le pied où elle eſt ? *Clinias.* Non ſans doute. *L'Athén.* Et quiconque oſera violer les loix établies, ne doit-il pas s'attendre à être puni de cette infraction comme d'une action injuſte par le Légiſlateur, qui ne reconnoît pour juſte que ce qui eſt conforme à ſes loix ? *Clinias.* Il y a toute apparence. *L'Athén.* Telle eſt, concluent-ils, & ſera toujours la nature de la juſtice. *Clinias.* Oui, s'il faut les en croire. *L'Athén.* Voilà ce que j'appelle un des attentats ordinaires en matiere de gouvernement. *Clinias.* Quels attentats ? *L'Athén.* Ceux dont nous avons parlé, lorſque nous examinions quelles perſonnes doivent commander, & à qui. Nous avons jugé que les peres avoient autorité ſur leurs enfans, les vieillards ſur les jeunes gens, les nobles ſur ceux d'une condition obſcure. Il y avoit, s'il vous en ſouvient, beaucoup d'autres titres, qui ſe combattoient les uns les autres; parmi leſquels il s'en eſt préſenté un, que Pindare dit être fondé dans la nature; c'eſt celui qui aſſure l'autorité au plus fort. *Cli-*

nias. C'eſt en effet ce que nous avons dit.

L'ATHÉN. Parmi tant de prétendans, voyez à qui nous confierons l'adminiſtration de nôtre ville. Car voici ce qui eſt arrivé une infinité de fois dans pluſieurs Etats. *Clinias.* Quoi ? *L'Athén.* Que l'autorité y étant diſputée, les plus forts ſe ſont tellement emparés de toutes les affaires, qu'ils n'ont laiſſé aucune part dans le gouvernement aux plus foibles, ni à leurs deſcendans; & qu'ils ont vécu dans une défiance continuelle, appréhendant toujours que ſi quelqu'un du parti vaincu venoit à dominer à ſon tour, le reſſentiment de ſes maux paſſés ne le portât à des actions de vengeance. Or nous prétendons que de pareils gouvernemens ſont indignes de ce nom, & qu'il n'y a de loix véritables, que celles qui tendent au bien univerſel de l'Etat: qu'au contraire celles qui n'ont d'autre but que l'avantage de quelques particuliers, ſont plutôt des déſordres introduits par l'eſprit de ſédition, que des réglemens politiques; & que ce qu'on y appelle juſtice & bon droit, n'eſt qu'un abus.

TOUT ce que nous diſons ici eſt pour nous

affermir dans la réſolution où nous ſommes, de ne conférer dans nôtre ville les charges publiques, ni aux richeſſes, ni à la nobleſſe, ni à la force, & à la haute taille, ni à aucun des avantages extérieurs, mais uniquement à ceux qui ſe montreront plus dociles envers les loix, & l'emporteront en ce point ſur le reſte des citoyens; enſorte que la principale dignité, laquelle n'eſt autre choſe qu'une dépendance plus immédiate des Dieux, ſe confie à celui qui ſe ſera ſignalé davantage par ſon obéiſſance; la ſeconde, à celui qui aura remporté le prix après lui; & ainſi des autres charges, ſelon le même ordre & dans la même proportion. Au reſte, ſi j'ai appellé les Magiſtrats, miniſtres des loix, ce n'eſt pas que je veuille rien changer aux termes établis par l'uſage; c'eſt que je ſuis perſuadé que le ſalut d'un Etat dépend principalement de-là, & que le contraire cauſe infailliblement ſa ruine: c'eſt que je vois la ruine prochaine & inévitable d'une ville, où la loi eſt ſans force & ſoumiſe à ceux qui gouvernent; & qu'au contraire par-tout où la loi eſt ſeule ſouveraine, & où les Magiſtrats ſont ſes premiers

ſujets, avec le ſalut public j'y vois l'aſſemblage de tous les biens que les Dieux ont jamais verſé ſur les Etats. *Clinias.* Etranger, rien n'eſt plus vrai; & vous avez la vue bien perçante pour vôtre âge. *L'Athén.* L'œil des jeunes gens s'émouſſe, quand il ſe porte ſur des objets de cette nature; au lieu que celui des vieillards les voit très-diſtinctement. *Clinias.* Vous avez raiſon.

L'ATHÉN. Ne ſuppoſerons-nous pas à préſent que nos citoyens ont pris place dans leur nouvel établiſſement, qu'ils ſont aſſemblés devant nous, & que déſormais tout ce que nous allons dire va s'adreſſer à eux? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Citoyens, leur dirons-nous, Dieu, ſuivant une ancienne tradition, tenant en ſa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres, (9) marche toujours ſur une ligne droite conformément à ſa nature: la Juſtice le ſuit, toujours prête à punir les infracteurs de la loi divine. Quiconque veut

(9) Platon a puiſé cette ſublime idée de Dieu dans les vers d'Orphée, qu'on peut lire au ſecond diſcours de la Thérapeutique de Théodoret. Orphée, ajoute ce ſçavant Evêque, avoit appris cela des Egyptiens, qui l'avoient eux-mêmes appris des Hébreux.

être heureux, doit s'attacher à elle, marchant humblement & modeſtement ſur ſes pas. Mais celui qui ſe laiſſe enfler par l'orgueil, à qui les richeſſes, les honneurs, les avantages du corps, inſpirent de hauts ſentimens de lui-même, dont le cœur jeune & inſenſé eſt dévoré de deſirs ambitieux, au point qu'il penſe n'avoir beſoin ni de maître, ni de guide, & qu'il ſe croit en état de conduire les autres; Dieu l'abandonne à lui-même. Ainſi délaiſſé, il ſe joint à d'autres préſomptueux comme lui, il ſecoue le joug de la dépendance, & met le trouble par-tout. Pendant quelque tems il paroît quelque choſe aux yeux du vulgaire; mais la juſtice ne tarde pas à tirer de lui une vengeance éclatante; il finit par ſe perdre ſans reſſource, lui, ſa famille & ſa patrie.

PUISQUE tel eſt l'ordre des choſes, que doit penſer, que doit faire le ſage? Quels écueils doit-il éviter? *Clinias.* Il eſt évident que tout homme ſenſé penſera qu'il faut toujours marcher à la ſuite de la Divinité. *L'Athén.* Mais quelle eſt la conduite qui nous rend agréables & conformes à la Divinité? Je n'en vois qu'une ſeule, fondée ſur

ce principe ancien, que le ſemblable plaît à ſon ſemblable, tant que l'un & l'autre ſe tiennent dans le juſte milieu. Car toutes les choſes qui ſortent de ce milieu, ne peuvent être unies entre elles, ni avec celles qui ne s'en écartent point. Or Dieu eſt la juſte meſure de chaque choſe, beaucoup plus qu'aucun homme quel qu'il ſoit. Il n'eſt par conſéquent point d'autre moyen de ſe faire aimer de Dieu, que de travailler de tout ſon pouvoir à lui reſſembler. Suivant cette maxime, l'homme modéré dans ſes deſirs eſt ami de Dieu; car il lui reſſemble. Au contraire l'homme déréglé, loin de lui reſſembler, lui eſt entiérement oppoſé, & par là même il eſt injuſte. Il en faut dire autant des autres vertus & des autres vices.

CETTE maxime nous conduit à une autre, la plus belle & la plus vraye de toutes les maximes; ſçavoir que de la part de l'homme vertueux, c'eſt une action louable, excellente, qui contribue infiniment au bonheur de ſa vie, & qui eſt tout-à-fait dans l'ordre, de faire aux Dieux des ſacrifices, d'entretenir un commerce familier avec eux, de leur adreſſer des vœux, des offrandes,

& de leur rendre toute ſorte de reſpect; mais qu'à l'égard du méchant, c'eſt tout le contraire; parce que l'ame du méchant eſt impure, au lieu que celle du juſte eſt pure; & qu'il ne convient pas à un homme de bien, encore moins à Dieu, de recevoir les dons que lui préſente une main fouillée de crimes. Tous les ſoins que les méchans ſe donnent pour gagner la bienveillance des Dieux, ſont donc inutiles; tandis que le juſte y travaille avec ſuccès. (10)

TEL eſt le but auquel nous devons viſer. Mais quels ſont, ſi j'oſe ainſi parler, les traits qu'il nous faut lancer vers ce but, & quelle eſt la voye la plus droite pour y atteindre? Il me ſemble d'abord qu'après les honneurs dus aux Dieux habitans de l'Olympe, & aux Dieux protecteurs de l'Etat, on atteindra le but de la vraye piété, en immolant aux Dieux ſouterrains des victimes en nombre pair, (11)

(10) Platon parle des méchans qui croyoient acheter par des ſacrifices le droit de l'être, & pouvoir conſerver les biens mal acquis par l'offrande d'une partie de leurs rapines. Voyez ce qu'il en dit au ſecond livre de la République. Il en parlera encore plus bas livre 10. Cicéron dit dans le même ſens: *Impius ne audeto placare dovis iram Deorum.* De Legib. 2.

(11) Un des préceptes de Pythagore, étoit qu'on ſacrifiât aux Dieux céleſtes en nombre impair, & aux Dieux ſouterrains en nombre pair. *Plutarq. Vie de Numa.*

du ſecond ordre, & les parties de ces victimes qui ſont à gauche, réſervant pour les Dieux céleſtes les victimes du premier ordre, en nombre pair, & les parties qui ſont à droite. Après les Dieux, le ſage rendra auſſi un culte convenable aux Génies & enſuite aux Héros: puis l'ordre demande qu'on dreſſe aux Dieux de chaque famille des autels particuliers, ſuivant les cérémonies preſcrites par la loi.

IL eſt juſte après cela de s'acquitter envers ſes parens vivans, de la premiere, de la plus grande, de la plus indiſpenſable de toutes les dettes; de ſe perſuader que tout ce qu'on poſſede appartient à ceux de qui on a reçu la naiſſance & l'éducation, & qu'il convient de le conſacrer ſans réſerve à leur ſervice, en commençant par les biens de fortune, en venant de-là à ceux du corps, & enfin à ceux de l'ame; leur rendant ainſi avec uſure les ſoins, les peines & les travaux que nôtre enfance leur a coûtés autrefois, & redoublant nos attentions pour eux, à meſure que les infirmités de l'âge les leur rendent plus néceſſaires. Il faut de plus que pendant toute ſa vie on parle à ſes parens

avec tout le reſpect imaginable; parce qu'une peine très-grave eſt attachée aux paroles, toutes légeres & paſſageres qu'elles ſont. Néméſis, meſſagere de la Juſtice, eſt commiſe pour veiller ſur ces ſortes de manquemens. Ainſi il faut céder à leur colere, laiſſer un libre cours à leur reſſentiment, ſoit qu'ils le déchargent par des paroles ou par des actions; & les excuſer dans la penſée qu'un pere qui ſe croit offenſé par ſon fils, a un droit légitime de ſe courroucer contre lui.

Pour ce qui eſt de la ſépulture après leur mort, la plus belle ſera celle qui ſortira le moins des bornes de la médiocrité. Il ne faut donc point leur ériger des monumens d'une dépenſe extraordinaire; ni d'un autre côté faire moins pour eux, qu'eux-mêmes n'ont fait pour leurs parens; ni négliger non plus les cérémonies annuelles inſtituées pour honorer la mémoire des morts; mais s'appliquer à la rendre, s'il ſe peut, immortelle, par ſon exactitude à remplir tout ce qu'on leur doit, & en conſacrant pour un ſi juſte ſujet une partie des biens qu'on a reçus de la fortune. En nous comportant de la ſorte,

& en vivant ſelon ces régles, nous recevrons des Dieux & des êtres d'une nature plus parfaite que la nôtre, la récompenſe de nôtre piété, & nous paſſerons la plus grande partie de la vie dans la plus douce eſpérance.

QUANT à nos devoirs envers nos enfans, nos proches, nos amis, nos concitoyens, les étrangers qui nous ſont recommandés par les Dieux d'une façon ſpéciale, & aux autres devoirs de la Société, qui étant remplis ſelon les vues de la loi, doivent jetter un nouvel éclat ſur nôtre vie; c'eſt aux loix que le détail en appartient; c'eſt à elles de nous en propoſer les motifs, d'employer la force & les châtimens pour ramener à l'ordre ceux ſur qui les douces voyes de la perſuaſion n'auroient aucun pouvoir, & de contribuer ainſi avec l'aſſiſtance des Dieux à la parfaite félicité de l'Etat.

IL eſt encore bien d'autres objets dont le Légiſlateur ne peut ſe diſpenſer de parler, ſi ſes idées s'accordent avec les miennes: mais comme il ne conviendroit pas de les propoſer dans la forme ordinaire des loix, il me paroît plus à propos qu'il en trace un

modele général pour lui & pour ceux à qui ſes loix ſont deſtinées, & qu'ayant raſſemblé, autant qu'il ſe pourra, ſous un même point de vue tous les objets de cette nature, il commence enſuite à dreſſer ſes loix. Il eſt difficile au reſte de réunir tous les objets dont il s'agit ſous une ſeule idée, & un modele qui les repréſente tous. Eſſayons cependant de trouver quelque point fixe auquel nous puiſſions nous arrêter. *Clinias.* Parlez.

L'ATHÉN. Je voudrois que nos citoyens ſe portaſſent avec toute la docilité poſſible à la pratique de la vertu; & il eſt évident que le Légiſlateur tâchera de les amener à ce point dans toute la ſuite de ſes loix. *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Il m'a paru que tout ce qui a été dit juſqu'ici ſervoit à ce deſſein, en ce qu'il étoit propre à amollir leur ame, à la rendre plus douce & la préparer aux leçons qu'on doit lui donner. Ainſi ce ſeroit toujours beaucoup, quand nous réuſſirions à augmenter, ſinon conſidérablement, du moins un peu la docilité de nos éleves, en nous conciliant leur bienveillance. On trouve en effet bien peu de

perſonnes, qui tendent à la vertu par la voye la plus directe & de tout l'effort de leur ame: la plûpart tiennent Héſiode pour un ſage, en ce qu'il a dit que le chemin qui conduit au vice eſt uni, qu'on y marche ſans peine, & qu'on eſt bientôt arrivé au terme: qu'au contraire *les Dieux immortels ont placé les ſueurs à l'entrée du chemin de la vertu; que le ſentier qui mene à elle eſt long, eſcarpé & raboteux dès l'abord; mais que lorſqu'on eſt parvenu au haut de ce ſentier, la route devient aiſée de rude qu'elle étoit auparavant.* CLINIAS. Il me ſemble que ce poëte a raiſon. *L'Athén.* J'en conviens. Mais je veux vous mettre ſous les yeux l'effet qu'a produit nôtre diſcours précédent. *Clinias.* Faites.

L'ATHÉN. Adreſſons pour ce ſujet la parole au Légiſlateur lui-même: Légiſlateur, n'eſt-il pas vrai que ſi vous ſçaviez ce qu'il nous convient de dire & de faire, vous ne balanceriez pas à nous le communiquer? *Clinias.* Cela eſt certain. *L'Athén.* N'avons-nous pas entendu de vôtre bouche un peu plus haut, qu'il ne falloit pas laiſſer aux Poëtes la liberté de dire tout ce qu'il leur

plaît; parce que faute de connoître ce que leurs diſcours peuvent avoir de contraire aux loix, ils cauſeroient de très-grands déſordres dans l'Etat? *Clinias.* Rien de plus vrai. *L'Athén.* Si donc nous lui tenions au nom des Poëtes le langage ſuivant, lui dirions-nous rien que de raiſonnable? *Clinias.* Quoi donc? *L'Athén.* Légiſlateur, c'eſt un diſcours qui de tout tems a été dans la bouche des Poëtes, & ſur lequel tout le monde eſt d'accord avec nous, que quand un poëte eſt aſſis ſur le trépied des Muſes, il n'eſt plus maître de lui-même; que ſemblable à une fontaine, il laiſſe couler tout ce qui ſe préſente; & que ſon art n'étant qu'une imitation, lorſqu'il peint les hommes dans des ſituations oppoſées, il eſt ſouvent obligé de dire le contraire de ce qu'il a dit, ſans ſçavoir de quel côté eſt la vérité. Mais le Légiſlateur ne peut dans ſes loix tenir deux langages différens ſur la même choſe; & il faut que ſur chaque objet il n'ait qu'une ſeule façon de s'exprimer. Jugez-en par ce que vous avez dit il n'y a qu'un inſtant au ſujet des ſépultures. Quoiqu'il y en ait de trois ſortes, une ſomptueuſe, une pauvre,

& une autre qui tient le milieu; vous vous êtes arrêté à cette derniere pour la preſcrire & l'approuver. Pour moi, ſi j'introduiſois dans mes vers une femme opulente, qui ordonnât l'appareil de ſes funérailles, je ferois la deſcription de la ſépulture magnifique: ſi je faiſois parler un homme pauvre & économe, il choiſiroit la ſépulture pauvre: enfin celui dont la fortune ainſi que les deſirs ſeroient médiocres, s'en tiendroit à la ſépulture mitoyenne. Ce n'eſt donc pas vous expliquer ſuffiſamment, que d'employer le terme vague de médiocrité: il faut dire ce que vous entendez par-là, & quelles bornes vous y mettez. Autrement ne croyez pas qu'un pareil diſcours puiſſe être regardé comme une loi. *.Clinias.* Ce que vous dites-là eſt très-vrai.

L'ATHÉN. Nôtre Légiſlateur ne mettra-t-il point quelque préambule ſemblable à la tête de chaque loi? ou ſe bornera-t-il à marquer ce qu'on doit faire ou éviter; & après avoir menacé d'une peine les contrevenans, paſſera-t-il tout de ſuite à une autre loi, ſans ajouter aucun motif propre à perſuader ſes concitoyens, & à leur adoucir le joug

joug de l'obéiſſance ? Et comme les Médecins traitent les maladies, celui-ci d'une façon, celui-là d'une autre.... Mais avant que d'achever cette comparaiſon, rappellons-nous l'une & l'autre maniere de traiter les malades; enſuite nous ferons au Légiſlateur la même priere que feroient des enfans à un médecin, d'employer pour leur guériſon les remedes les plus doux. Voici ce que je veux dire. Vous ſçavez que les médecins proprement dits, ont ſous eux des gens à leur ſervice, à qui l'uſage donne auſſi le nom de Médecins. *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Vous ſçavez auſſi que ces derniers, ſoit qu'ils ſoient libres ou eſclaves, n'apprennent leur art que par routine, en exécutant les ordres de leurs maîtres, & en les voyant faire; au lieu que les vrais médecins ont puiſé leur ſcience dans l'étude de la nature, & l'enſeignent de même à leurs enfans. Reconnoiſſez-vous ces deux eſpeces de médecins ? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Les malades dans les villes étant les uns libres, les autres eſclaves, avez-vous remarqué que les eſclaves ſe font traiter ordinairement par leurs pareils, qui vont courant par la ville,

ou qui reçoivent les malades dans leurs boutiques ? Que ces sortes de médecins n'entrent dans aucun détail au sujet de leur mal, se mettant peu en peine d'en raisonner avec eux, & qu'après leur avoir prescrit en vrais tyrans, & avec toute la suffisance d'un habile homme, ce que l'expérience leur fait juger de meilleur, ils les quittent brusquement pour aller à un autre malade, déchargeant ainsi leurs maîtres d'une partie des soins qu'exige leur profession ? Qu'au contraire le vrai médecin ne visite & ne traite guères que les malades de condition libre comme lui; qu'il s'informe d'eux-mêmes ou de leurs amis, de l'origine & du progrès du mal: qu'après avoir reçu tous les éclaircissemens nécessaires, il instruit à son tour le malade, autant qu'il est en son pouvoir, ne lui prescrivant point de remedes, qu'il ne l'ait auparavant déterminé par de bonnes raisons à les prendre; & qu'il tâche ainsi de lui rendre peu-à-peu la santé, en adoucissant son esprit, & le disposant à tout par la voye de la persuasion ? Quel est à vôtre avis le meilleur de ces deux médecins: (j'en dis autant des maîtres de Gymnase:) quel est,

dis-je, le meilleur, de celui qui employe deux moyens pour arriver à ſon but, ou de celui qui ne ſe ſert que d'un ſeul, & encore du moins bon & du plus dur? *Clinias.* Il n'y a point de comparaiſon à faire, & le premier l'emporte.

L'ATHÉN. Voulez-vous que nous conſidérions l'uſage de ces deux méthodes l'une double, l'autre ſimple, par rapport à la Légiſlation? *Clinias.* Très-volontiers. *L'Athén.* Au nom des Dieux, dites-moi quelle eſt la premiere loi que portera le Légiſlateur? Ne commencera-t-il pas par régler le point, qui ſuivant l'ordre de la nature, eſt le fondement & le principe de la Société politique? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* D'où les villes tirent-elles leur origine & leur naiſſance? N'eſt-ce pas des mariages & de l'union des deux ſexes? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Ainſi dans toute ville, c'eſt par les loix qui concernent le mariage qu'il eſt dans l'ordre de commencer. *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Voyons d'abord quelle eſt la méthode ſimple que le Légiſlateur peut employer: la voici à-peu-près. On ſe mariera depuis l'âge de trente ans juſqu'à trente-cinq. Qui

conque ne l'aura pas fait ſera puni dans ſes biens & dans ſon honneur; il payera telle & telle amende; il ſubira telle & telle ignominie. Telle eſt la méthode ſimple des loix ſur le mariage: paſſons à celle qui eſt double. On ſe mariera depuis l'âge de trente ans juſqu'à trente-cinq. Chacun fera réflexion que la nature humaine participe en un certain ſens à l'immortalité, à laquelle tout homme aſpire naturellement avec la plus grande ardeur; ce deſir n'étant autre choſe que celui de ſe faire un nom & de ne pas demeurer dans l'oubli après ſa mort. Or la durée du genre humain eſt de même nature que celle du tems: les hommes ſe ſuccedent & ſe ſuccéderont ſans interruption; parce qu'ils ſe procurent une eſpece d'immortalité, en remplaçant une génération par une autre, enſorte que l'eſpece eſt toujours la même. (12) C'eſt donc un crime à tout homme de ſe priver volontairement de cet avantage; & c'eſt conſentir à s'en priver,

(12) Regardez les individus; dit M. de Fenelon, *Exiſt. de Dieu*, nul animal n'eſt immortel: tout vieillit, tout paſſe, tout diſparoît, tout eſt anéanti. Regardez les eſpeces; tout ſubſiſte, tout eſt permanent & immuable, dans une viciſſitude continuelle.

que de refuſer de prendre une femme & d'avoir des enfans. Ainſi celui qui ſe conformera à la loi, n'aura rien à craindre pour ſoi : mais quiconque y ſera rebelle, & n'aura point encore pris d'engagement à l'âge de trente-cinq ans, payera chaque année telle ou telle ſomme ; afin qu'il ne s'imagine pas que le Célibat ſoit un état commode & avantageux. Il n'aura non plus aucune part aux honneurs que la jeuneſſe rend chez nous à ceux d'un âge avancé.

SUR les deux modeles de loi que vous venez d'entendre, c'eſt à vous de juger s'il vaut mieux que nous nous attachions à la méthode double, en propoſant le plus briévement qu'il ſera poſſible les motifs d'inſinuation & les menaces ; où ſi nous préférerons la méthode ſimple & plus courte, nous bornant à la ſeule intimation. *Mégille.* Etranger, le Lacédémonien préfere d'ordinaire en tout la briéveté : cependant ſi on me laiſſoit le choix de ces deux formules de loi, & qu'on me conſultât ſur celle que je voudrois qu'on me propoſât, je choiſirois la plus longue : & j'en ferois de même à l'égard de toute autre loi, ſi elle m'étoit pré-

ſentée ſous l'une & l'autre forme. Mais il eſt néceſſaire de ſçavoir quel eſt là-deſſus l'avis de Clinias, d'autant plus que c'eſt à l'uſage de ſa ville que ces loix ſont deſtinées. *Clinias.* Je ſuis de vôtre ſentiment, Mégille. *L'Athén.* Au reſte je penſe que c'eſt une grande puérilité de s'embarraſſer du plus ou du moins de longueur d'un diſcours. Ce n'eſt ni à ce qui eſt long, ni à ce qui eſt court, mais à ce qu'il y a de meilleur qu'il faut s'arrêter. Il eſt évident que, des deux formules de loix que je viens de propoſer, l'une a ſur l'autre un avantage plus que double pour l'utilité qu'on a droit d'en attendre: & la comparaiſon que j'ai apportée des deux eſpeces de médecins, eſt tout-à-fait juſte. Il me ſemble que juſqu'à préſent aucun Légiſlateur n'a fait réflexion, que dans les loix qu'il dreſſe, il peut employer également la perſuaſion & la contrainte; ils n'ont fait uſage que du dernier de ces moyens, pour réduire au devoir la multitude ignorante. Car ils ne ſçavent ce que c'eſt que de tempérer la force par la douceur de l'inſinuation; & la contrainte eſt le ſeul reſſort qu'ils font jouer. Pour moi,

mon cher Clinias, je vois qu'il eſt encore néceſſaire d'uſer dans l'inſtitution des loix d'un troiſieme moyen, dont on ne ſe ſert point aujourd'hui. (13) *Clinias.* De quoi parlez-vous? *L'Athén.* D'une choſe à qui, par je ne ſçais quel bonheur, nôtre entretien a donné naiſſance. En effet cette converſation ſur les loix a commencé dès le matin: il eſt déja midi, & nous voilà arrivés à ce lieu délicieux ſi propre à nous délaſſer, ſans avoir quitté de vue un ſeul moment nôtre ſujet. Cependant nous n'avons entamé la matiere des loix que depuis un inſtant; & tout ce qui a précédé ne doit être regardé que comme un prélude. Qu'entends-je par-là? Je veux dire que dans tous les diſcours, & généralement en tout ce où la voix a part, il y a des préludes, & comme des eſpeces d'ébranlemens, qui ſont un eſſai ménagé ſelon les régles de l'art, pour préparer à l'exécution de ce qui doit ſuivre. Nous voyons que pour les

(13) Cicéron dit au ſecond livre des Loix, que Platon a pris de Zaleucus Légiſlateur des Locriens, & de Charondas Légiſlateur des Thuriens, cette idée de mettre à la tête de chaque loi un préambule qui en explique les raiſons, & en montre la ſageſſe.

airs qu'on joue ſur le luth, & à qui on donne le nom de loix; ainſi que pour toute eſpece de muſique, il y a de ces ſortes de préludes compoſés avec un art merveilleux. Perſonne néanmoins n'a encore penſé à donner un prélude aux vrayes loix, qui ſont, diſons-nous, les loix politiques: perſonne n'en a encore fait paroître au jour, comme ſi de leur nature elles n'en devoient point avoir. Pourtant, ſi je ne me trompe, tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent eſt une preuve qu'il y en a; & cette formule de loi, que nous avons appellée double, contient, à la bien prendre, deux choſes très-diſtinguées, ſçavoir la loi, & le prélude de la loi. L'ordonnance tyrannique, que nous avons comparée aux ordonnances des Eſclaves qui exercent la médecine, eſt, à proprement parler, la loi pure: ce qui la précede, & qui eſt deſtiné à produire la perſuaſion dans les eſprits, produit véritablement cet effet, & de plus il eſt à l'égard de la loi ce que l'exorde eſt au diſcours. Car tout le but du Légiſlateur dans ce préambule fait pour perſuader, eſt de diſpoſer l'eſprit de celui pour qui il fait

des

des loix, à recevoir avec bienveillance & docilité l'ordonnance, en quoi consiste la loi: & ce préambule doit plutôt être regardé, selon moi, comme un prélude, que comme faisant partie du corps de la loi.

APRÈS ce que je viens de dire, ne reste-t-il plus rien à desirer? Oui, sans doute. Je voudrois que le Législateur ne proposât jamais aucune loi, qu'elle ne fût précédée d'un prélude, & que ces deux choses fussent distinguées dans son ouvrage, comme nous avons vû qu'elles le sont en effet. *Clinias.* Pour moi j'assujettirois à cette méthode tout homme assez habile pour se mêler de législation. *L'Athén.* Il me paroît, Clinias, que vous avez raison, si vous voulez dire seulement que chaque loi a son prélude particulier, & qu'en entrant dans la carriere de la Législation, il faut mettre à la tête de chaque discours le prélude qui lui convient: d'autant que ce qui doit le suivre n'est point de petite conséquence, & qu'il n'est pas peu important que l'exposition en soit claire ou obscure. Cependant nous aurions tort de prescrire qu'on donnât des préludes à toutes les loix, grandes & petites;

LIVRE CINQUIEME.

L'ATHÉN. Prêtez de nouveau l'oreille, vous tous à qui j'ai adreſſé ce que j'ai dit au ſujet des Dieux, & de ceux dont vous tenez le jour. De tous les biens de l'homme, l'ame eſt après les Dieux ce qu'il y a de plus divin, & ce qui le touche de plus près. Les biens qui lui appartiennent ſont de deux ſortes: les uns plus puiſſans & plus excellens, deſtinés à commander; les autres inférieurs & moins bons, auxquels il convient d'obéir. Il faut donc que chacun donne toujours la préférence à la partie de ſes biens qui a droit de commander ſur celle qui doit obéir. Ainſi j'ai raiſon d'ordonner que nôtre ame ait la premiere place dans nôtre eſtime après les Dieux & les Etres qui les ſuivent en dignité. On ſe flatte de rendre à cette ame tout l'honneur qu'elle mérite; mais dans le vrai preſque perſonne ne le fait. Car l'honneur eſt un bien divin, & rien de ce qui eſt mauvais n'eſt digne qu'on l'honore. Par conſéquent quiconque croit donner du relief à

ſon ame par de certains diſcours ou de certains préſens, & ne travaille pas à la rendre meilleure, s'imagine qu'il l'honore; mais il n'en eſt rien.

Dès l'enfance tout homme ſe perſuade qu'il eſt en état de tout connoître; il croit que les louanges qu'il prodigue à ſon ame, ſont autant d'honneurs qu'il lui rend, & il s'empreſſe de lui accorder la liberté de faire tout ce qui lui plaît. Mais le diſcours préſent lui fait connoître qu'en ſe comportant de la ſorte, il nuit à ſon ame, au lieu de l'honorer. Or il faut, comme j'ai dit, la mettre au premier rang après les Dieux. Ce n'eſt pas non plus honorer ſon ame, quelque illuſion qu'on ſe faſſe là-deſſus, que de rejetter toujours ſur les autres ſes fautes, & la plûpart de ſes défauts, même les plus conſidérables, & de ſe croire abſolument innocent: au contraire on lui fait par-là un très-grand mal. On ne l'honore point encore, lorſque malgré les diſcours & les inſinuations du Légiſlateur, on s'abandonne aux plaiſirs; mais plutôt on la déshonore, la rempliſſant de maux & de remords. On la dégrade auſſi, loin de l'honorer, lorſqu'au

lieu de s'élever par la patience au-deſſus des travaux, des craintes, de la douleur & des chagrins, que la loi recommande de ſurmonter, on y cede par lâcheté. On ne l'honore point davantage, lorſqu'on ſe perſuade que la vie eſt le plus grand des biens; au contraire on la déshonore par-là: parce que regardant alors l'état où l'ame ſe trouve dans l'autre vie comme un mal pour elle, on ſuccombe à cette idée funeſte; on n'a pas le courage d'y réſiſter, de raiſonner avec ſoi-même, & de ſe convaincre qu'on ignore ſi ce qui ſe paſſe aux enfers n'eſt pas au contraire la choſe la plus avantageuſe pour l'ame.

C'EST encore déshonorer l'ame de la maniere la plus réelle & la plus complette, que de préférer la beauté à la vertu; car par cette préférence on donne au corps l'avantage ſur l'ame; ce qui eſt contre toute raiſon: puiſque rien de terreſtre ne doit avoir le pas ſur ce qui tire ſon origine du ciel; & quiconque a une autre idée de ſon ame, ignore combien eſt excellente la choſe qu'il mépriſe. On n'honore point non plus ſon ame par des préſens; il s'en faut même de

beaucoup; lorſqu'on déſire d'amaſſer des richeſſes par des voyes malhonnêtes, & qu'on n'eſt pas indigné contre ſoi-même de les avoir acquiſes ainſi: puiſque c'eſt vendre pour un peu d'or ce que l'ame a d'eſtimable & de précieux; tandis que tout l'or qui eſt ſur la terre & dans ſon ſein, ne mérite pas d'être mis en balance avec la vertu. En un mot, quiconque ne s'abſtient point, autant qu'il dépend de lui, des choſes que le Légiſlateur défend comme honteuſes & mauvaiſes, & ne s'attache pas au contraire de tout ſon pouvoir, à celles qui lui ſont propoſées comme bonnes & honnêtes, ne voit pas qu'en tout cela il traite ſon ame, cet être tout-à-fait divin, de la maniere la plus ignominieuſe & la plus outrageante. Preſque aucun de ceux qui ſe conduiſent ainſi, ne fait attention au plus grand châtiment que le crime traîne à ſa ſuite: ce châtiment conſiſte dans la reſſemblance avec les méchans, & dans l'averſion que cette reſſemblance nous inſpire pour les gens de bien & les diſcours vertueux, nous faiſant rompre tout commerce avec eux, & rechercher la compagnie de nos ſemblables, juſ-

qu'à nous coller en quelque ſorte à eux: lorſqu'on en eſt venu à ce point, c'eſt une néceſſité qu'on faſſe & qu'on ſouffre ce qu'il eſt naturel que les méchans faſſent & diſent entre eux. Cet état n'eſt point juſtice; (car le juſte eſt beau, & la juſtice auſſi;) mais c'eſt une punition qui ſuit l'injuſtice. Le méchant qui l'éprouve & celui qui ne l'éprouve pas ſont également malheureux; celui-ci, parce qu'il eſt privé du ſeul remede qui puiſſe le guérir; celui-là, parce que ſa perte ſert à beaucoup d'autres de préſervatif.

LE vrai honneur de l'homme, pour le dire en général, conſiſte à ſuivre ce qu'il y a de meilleur en nous, & à donner toute la perfection poſſible à ce qui eſt moins bon, mais ſuſceptible d'amendement. Or il n'eſt rien dans l'homme qui ait naturellement plus de diſpoſition que l'ame, d'une part à fuir le mal, & de l'autre à pourſuivre le ſouverain bien, à l'atteindre, & lorſqu'elle y eſt parvenue, à demeurer avec lui tout le reſte de ſa vie. C'eſt auſſi pour cette raiſon que je lui ai donné le ſecond rang dans nôtre eſtime.

QUICONQUE voudra un peu réfléchir, trouvera que dans l'ordre naturel le corps mérite la troiſieme place. Mais il faut examiner quels ſont les honneurs qui lui ſont propres, & diſcerner les vrais d'avec les faux. Ce diſcernement appartient au Légiſlateur, & voici, ce me ſemble, ce qu'il nous déclare à ce ſujet. Ce n'eſt ni la beauté, ni la force, ni la vîteſſe, ni la taille avantageuſe, ni même, comme la plûpart ſe l'imaginent, la ſanté, qui font le mérite du corps, non plus que les qualités contraires. Un juſte tempérament qui tient quelque choſe de toutes ces qualités oppoſées, eſt bien plus ſûr, & plus propre à nous inſpirer la modération : car les premieres rempliſſent l'ame d'enflure & de préſomption; & les ſecondes y font naître des ſentimens bas & rampans.

ON doit porter le même jugement touchant la poſſeſſion de l'argent & des autres biens de fortune, qui ne ſont eſtimables que dans la même meſure. Les richeſſes exceſſives ſont pour les Etats & les particuliers une ſource de ſéditions & d'inimitiés: l'extrémité oppoſée conduit d'ordinaire à l'eſ-

qu'ils ſont, ils ſe préparent pour la plus triſte ſaiſon de la vie une ſolitude affreuſe, telle qu'on peut les regarder comme abandonnés de tout le monde, ſoit que leurs enfans & les perſonnes qui leur ſont cheres vivent ou non.

CELUI qui ne commet aucune injuſtice mérite qu'on l'honore : mais celui qui ne ſouffre pas même que les autres ſoient injuſtes, mérite deux fois autant & plus d'honneurs que le premier ; l'un n'étant juſte que pour lui-même ; au lieu que l'autre l'eſt pour beaucoup d'autres, c'eſt-à-dire, pour ceux dont il révele l'injuſtice aux Magiſtrats. A l'égard de celui qui ſe joint aux Magiſtrats pour châtier de tout ſon pouvoir les méchans, je veux qu'on le tienne dans la Cité pour un grand homme, un excellent citoyen, un modele accompli de vertu. Ce que je dis de la juſtice, doit s'entendre de la tempérance, de la prudence, & des autres vertus, qu'on peut non-ſeulement poſſéder pour ſoi-même, mais encore inſpirer aux autres. Les plus grands honneurs ſeront donc pour celui qui fera germer ces vertus dans le cœur de ſes citoyens. On mettra au ſe-

cond rang celui qui ayant la même volonté, n'aura pas les mêmes talens pour réuſſir. Quant à l'envieux qui refuſeroit de communiquer aux autres par la voye de l'amitié les biens de cette nature qu'il auroit acquis, on n'aura pour lui que du mépris, en prenant garde cependant de paſſer du mépris de ſa perſonne à celui du bien qu'il poſſede, & faiſant au contraire tous ſes efforts pour l'acquérir.

QU'IL y ait entre tous les citoyens un combat de vertu, mais ſans jalouſie. La gloire d'une ville eſt d'avoir des habitans qui diſputent de toutes leurs forces le prix de la vertu, & qui n'uſent d'aucune mauvaiſe pratique pour empêcher les autres d'atteindre au même but. Au contraire l'envieux qui compte moins ſur ſes efforts, que ſur les obſtacles qu'il oppoſe aux efforts de ſes concurrens, ſe porte avec moins de vivacité vers la véritable vertu, & jette ſes rivaux dans le découragement par les mépris injuſtes dont il les accable. Ainſi rallentiſſant par-là l'ardeur de ſes citoyens pour la vertu, il ravale autant qu'il eſt en lui l'honneur de ſa patrie.

IL eſt néceſſaire que tous joignent à beaucoup de douceur une grande fermeté de courage. En effet, lorſque les vices des autres ſont montés à un tel excès, qu'il eſt très-difficile ou même impoſſible de les guérir, le ſeul parti qui reſte à prendre pour éviter d'y tomber, c'eſt de les combattre, d'en triompher en repouſſant leurs attaques, & de les réprimer ſans relâche. Or il eſt impoſſible qu'une ame vienne à bout d'une telle entrepriſe, ſi elle n'eſt ſecondée d'un courage intrépide. A l'égard de ceux dont les vices ne ſont pas ſans remede, il eſt bon de ſçavoir que dans tout méchant l'injuſtice eſt involontaire; parce que perſonne ne conſent à loger chez ſoi les plus grands maux qui ſoient au monde, bien moins encore dans la partie la plus précieuſe de lui-même: mais l'ame eſt, comme nous avons dit, ce qu'il y a véritablement en nous de plus précieux. Perſonne ne peut donc y recevoir de gayeté de cœur le plus grand des maux, & paſſer toute ſa vie avec un ſi mauvais hôte. Ainſi l'état du méchant & de quiconque nourrit des maux dans ſon ame, eſt digne de pitié: mais il faut réſerver cette pitié pour

pour celui dont les maux laiſſent quelque eſpoir de guériſon; il faut à ſon égard réprimer & adoucir ſa colere, & ne point ſe laiſſer aller à des emportemens & des corrections aigres qui ne conviennent qu'à une femme. Si l'on doit donner libre carriere à ſon indignation, ce n'eſt que contre les méchans entiérement livrés au vice, & incapables d'amendement. Voilà ce qui nous a fait dire que le caractere de l'homme de bien devoit être mêlé de ſévérité & de douceur.

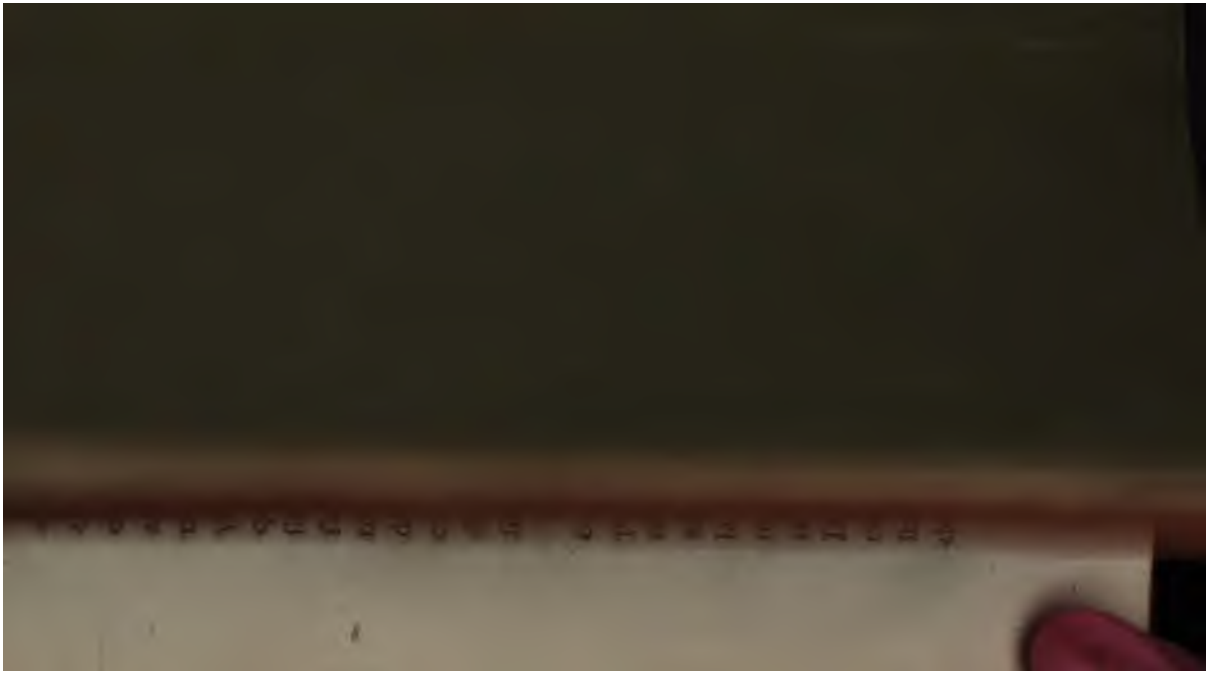
LA plus grande de toutes les maladies de l'homme, eſt un défaut que preſque tous apportent en naiſſant, un défaut que tout le monde ſe pardonne, & dont perſonne ne travaille à ſe défaire: il a ſa ſource dans cet amour que l'on ſe porte naturellement à ſoi-même, amour, dit-on, qui eſt légitime & même néceſſaire. Mais il n'en eſt pas moins vrai que, lorſqu'il eſt exceſſif, il eſt la cauſe ordinaire de nos plus grands déſordres. Car l'amant s'aveugle ſur ce qu'il aime; il juge mal de ce qui eſt bon, juſte, honnête, quand il croit devoir toujours préférer ſes intérêts à ceux de la vérité. Quiconque veut devenir un grand homme ne doit pas s'eny-

vrer de l'amour de ſoi-même & de ſes qualités; la juſtice ſeule, ſoit qu'il l'apperçoive en lui, ſoit qu'elle brille davantage dans les autres, mérite tout ſon amour. Par une ſuite de ce défaut, l'ignorant paroît ſage à ſes yeux; il ſe perſuade qu'il ſçait tout, quoiqu'il ne ſçache pour ainſi dire rien; & refuſant de confier à d'autres la conduite des affaires qu'il eſt incapable d'adminiſtrer, il tombe en mille fautes inévitables. Il eſt donc du devoir de tout homme d'être en garde contre cet amour déſordonné de ſoi-même, & de ne pas rougir de s'attacher à ceux qui ſont plus vertueux que lui.

IL eſt encore d'autres articles de moindre conſéquence, dont il n'eſt pas moins à propos d'être inſtruit. On en parle ſouvent; mais il eſt bon d'en renouveller le ſouvenir; afin qu'à meſure qu'un diſcours s'écoule de la mémoire, un autre prenne ſa place: la réminiſcence étant le canal qui répare les pertes que nous faiſons du côté de la ſageſſe. Diſons donc qu'il faut s'abſtenir de tout excès dans le ris & dans les larmes; que tous les citoyens doivent s'avertir mutuellement de diſſimuler leurs tranſports de joye ou de

chagrin, de faire toujours bonne contenance dans les bons ſuccès que le deſtin leur envoye, & auſſi dans les revers, lorſqu'il les traîne par le chemin difficile & eſcarpé de l'adverſité: conſervant la ferme confiance que, quoi qu'il puiſſe arriver aux gens de bien par l'ordre de Dieu, ſi ce ſont des maux, il les rendra plus légers, & changera leur condition préſente en une meilleure; ſi ce ſont des biens, ce ſera tout le contraire, & qu'il leur en aſſurera pour toujours la jouiſſance. C'eſt dans ces douces eſpérances qu'il faut vivre; c'eſt par de tels motifs qu'il faut ſe ſoutenir, les rappellant diſtinctement à ſoi-même & aux autres en toute occaſion, dans les momens ſérieux comme dans ceux d'amuſement.

Nous avons parcouru à-peu-près toute cette partie des devoirs de l'homme qu'on peut appeller divins, & qui ont pour objet les divers exercices qu'il doit pratiquer, & ſa propre perſonne, pour apprendre quel il doit être. Mais nous n'avons rien dit de ce qu'il y a d'humain dans ſes devoirs: toutefois il eſt néceſſaire d'en parler, puiſque nous avons affaire à des hommes, & non à



LENOX L

Bancroft C
Purchased

tout eſt égal de part & d'autre, nous demeurons dans une eſpece d'indifférence; nôtre volonté ne ſe déterminant pour ou contre un parti, qu'autant que ce qui eſt l'objet de ſon amour ou de ſon averſion y domine.

A PRÉSENT il faut faire attention que tous les genres de vie ſont renfermés de toute néceſſité dans les bornes que je viens d'aſſigner; & il ne s'agit que de voir pour lequel on penche naturellement. Si quelqu'un s'aviſoit de dire que ce qu'il ſouhaite eſt hors de ces limites, il montreroit en parlant ainſi ſon ignorance & ſon peu d'expérience touchant les divers états de la vie. Mais parmi tant de conditions, quelles ſont celles auxquelles, après avoir murement peſé ce qu'elles ont de conforme ou de contraire à nos deſirs & à nos inclinations, on doit ſe faire une loi inviolable de s'arrêter; enſorte qu'après avoir choiſi celle que nous aimons, qui nous eſt agréable, & en même tems très-honnête & très-belle, nous puiſſions vivre auſſi heureuſement qu'un homme peut ſe le promettre? Mettons-en quatre; une tempérante, une ſage, une courageuſe; une qua-

trieme qui a en partage la ſanté. A celles-ci oppoſons-en quatre autres, où ſe trouvent l'imprudence, la lâcheté, le libertinage, les maladies. Quiconque aura idée de la vie tempérante, conviendra qu'elle eſt modérée en tout, que ſes plaiſirs & ſes peines ſont tranquilles, ſes deſirs foibles, & ſes amours ſans emportement : qu'au contraire dans la vie libertine tout eſt exceſſif; que les plaiſirs & les peines y ſont très-vifs, les deſirs fougueux & emportés, & les amours violens juſqu'à la fureur: que dans la premiere les plaiſirs l'emportent ſur les peines, & dans la ſeconde les peines ſur les plaiſirs, ſoit pour la grandeur, ſoit pour le nombre, ſoit pour la vivacité: qu'ainſi la premiere de ſa nature eſt néceſſairement plus agréable, la ſeconde plus fâcheuſe; & que celui qui veut être heureux, ne peut de deſſein formé embraſſer la vie libertine. D'où il ſuit évidemment, ſi ce que nous venons de dire eſt vrai, que tout libertin eſt néceſſairement tel malgré lui; & que c'eſt l'ignorance ou la violence des paſſions, ou l'une & l'autre à la fois, qui emportent la plûpart des hommes loin des régles que preſcrit la tempérance.

A L'ÉGARD des états de ſanté & de maladie, voici le jugement qu'on en doit porter. Ils ont chacun leurs plaiſirs & leurs peines: mais dans la ſanté les plaiſirs ſurpaſſent les peines, & dans la maladie les peines ſurpaſſent les plaiſirs. Or dans un choix de vie, nôtre inclination ne nous porte point vers celle où les peines l'emportent, & nous jugeons plus agréable celle où le plaiſir domine. Selon nous auſſi les plaiſirs & les peines ſont moindres pour le nombre & la grandeur dans la condition du tempérant, du ſage, du fort, que dans celle du libertin, de l'inſenſé, du lâche: & en même tems dans la condition où régne la ſageſſe & la force, les plaiſirs ſurpaſſent les peines, comme ils en ſont ſurpaſſés dans celle du lâche & de l'inſenſé. Par conſéquent la vie qui a en partage la tempérance, ou la force, ou la ſageſſe, ou la ſanté, eſt plus agréable que celle où ſe trouve le libertinage, ou la lâcheté, ou l'imprudence, ou la maladie. Et pour comprendre ceci ſous une idée générale, la vie qui participe aux bonnes qualités de l'ame ou du corps, eſt préférable pour l'agrément à celle qui tient aux mauvaiſes diſpoſi-

tions

tions de l'un ou de l'autre ; ſans compter qu'elle a encore l'avantage du côté de la beauté, de l'honneteté, de la vertu & de la gloire. Ainſi elle procure à celui qui l'embraſſe un bonheur plus grand à tous égards, que ne fait la condition oppoſée. Bornons ici le prélude général de nos loix.

APRÈS le prélude, il eſt néceſſaire que la loi ſuive, ou, pour parler plus juſte, le deſſein & l'eſquiſſe de la loi. Comme donc en toute eſpece de tiſſu, il ne ſe peut faire que le fil de la trame & celui de la chaîne ſoient de même nature ; & qu'il faut abſolument que le fil de la chaîne ſoit plus fort & plus ferme ; l'autre plus ſouple & plus propre à céder juſqu'à un certain point : c'eſt auſſi par ces mêmes qualités que doit ſe faire dans les Etats le diſcernement de ceux qu'on deſtine aux premieres charges, & de ceux dont la vertu n'a été éprouvée que par une éducation médiocre. Il y a en effet dans tout gouvernement deux choſes ; l'une eſt l'établiſſement des Magiſtrats ; l'autre, les loix ſelon leſquelles les Magiſtrats doivent gouverner. Mais avant que d'en venir à ces deux points, il eſt à propos de faire l'obſervation

ſuivante. Aucun berger, aucun pâtre, aucun homme qui éleve des chevaux ou d'autres animaux ſemblables, ne conſentira jamais à en prendre ſoin, qu'auparavant il n'ait purgé chacun de ces troupeaux de la maniere convenable. Il commencera donc par ſéparer les bêtes ſaines & vigoureuſes de celles qui ſont foibles & malades; & reléguant celles-ci parmi d'autres troupeaux, il donnera ſes ſoins aux autres: perſuadé qu'à moins de cela, la peine qu'on prendroit pour cultiver des corps ou des ames mal conſtitués ou gâtés par une mauvaiſe éducation, ſeroit vaine & inutile; & que la partie malade ou vicieuſe ne tarderoit point à corrompre la partie ſaine & entiere, ſi on n'uſoit de cette précaution. La choſe eſt moins importante à l'égard des autres animaux, & elle mérite au plus que nous en parlions ici par maniere d'exemple: mais lorſqu'il s'agit des hommes, le Légiſlateur ne ſçauroit apporter trop d'attention à rechercher & à bien expliquer ce qui concerne la maniere de purger un Etat, & les autres fonctions de ſon emploi.

Voici ce qu'on peut dire au ſujet de cette

purgation. Il y en a de deux ſortes; les unes plus douces, les autres plus violentes. Le Légiſlateur peut faire uſage de celles-ci qui ſont les plus efficaces, lorſqu'il eſt en même tems maître abſolu dans l'Etat. Mais s'il établit un nouveau gouvernement & de nouvelles loix ſans avoir l'autorité ſuprême, ce ſera beaucoup pour lui, s'il vient à bout de purger l'Etat par les voyes les plus douces. En politique comme en médecine, les meilleurs remedes ſont les plus douloureux. On y corrige les déſordres ſuivant les régles de la plus ſévere juſtice, & le châtiment ſe termine ſouvent à la mort ou à l'exil. C'eſt ainſi qu'on a coûtume de ſe défaire des grands criminels, qu'aucun autre remede n'a pu guérir, & qui ſont très-nuiſibles au bien public. La purgation plus douce ſe pratique de cette maniere. On congédie avec les plus grandes démonſtrations de bienveillance ceux que l'indigence réduit à ſe donner des chefs, & qui n'ayant rien ſe montrent prêts à aller ſous leur conduite s'emparer des biens de ceux qui ont quelque choſe; on s'en défait, dis-je, comme d'un mal engendré dans l'Etat, en couvrant ce renvoi du pré-

texte honnête de fonder ailleurs une colonie. C'eſt par-là que doit abſolument commencer quiconque a entrepris de donner des loix à une ville. Mais le cas où nous nous trouvons a quelque choſe de plus embarraſſant. Nous ne pouvons envoyer nulle part de colonie, ni faire aucun triage, aucun choix de citoyens. Ceux qui doivent peupler nôtre nouvelle ville, peuvent ſe comparer à différens ruiſſeaux, formés les uns par des fontaines, les autres par des torrens, qui vont tous ſe jetter dans un grand lac; & nôtre devoir eſt de mettre tout en œuvre, afin que l'aſſemblage de ces eaux ſoit le plus pur qu'il ſe pourra, partie en pompant l'eau de ces ruiſſeaux, partie en la détournant par des ſaignées.

IL y a, comme vous voyez, bien des travaux & des dangers attachés à tout établiſſement politique. Mais comme l'exécution ne s'en fait ici qu'en paroles, & nullement en réalité; nous n'avons qu'à ſuppoſer que nôtre choix eſt fait, & qu'il eſt auſſi pur que nous pouvons le ſouhaiter, par les précautions que nous avons priſes pour fermer l'entrée de nôtre ville aux méchans, qui au-

roient voulu s'y introduire pour s'emparer du gouvernement, après nous être ſuffiſamment aſſurés de leur caractere par de longues épreuves, & avoir eſſayé en vain de les rendre meilleurs ; comme auſſi par l'accueil favorable & prévenant que nous aurons fait aux gens de bien. Ne paſſons pas ſous ſilence un grand avantage qui ſe rencontre par haſard dans nôtre établiſſement : c'eſt que nous ſommes à l'abri des querelles toujours violentes & dangereuſes, qui s'élevent à l'occaſion de l'abolition des dettes & du partage des terres. La colonie des Héraclides eut, comme nous l'avons remarqué, le même bonheur que nous. Cet écueil eſt preſque inévitable pour un Etat réduit à ſe donner de nouvelles loix, je veux dire, qu'il lui eſt impoſſible de laiſſer aucun des anciens réglemens ſans y toucher, & en même tems impoſſible en quelque ſorte d'y toucher : de façon qu'il ne reſte, pour ainſi parler, que des ſouhaits à faire, & qu'on ne peut y ménager les plus légers changemens qu'à la longue & avec des précautions infinies.

UNE révolution telle que la remiſe des créances & les nouveaux partages dépend

entiérement des riches, qui, outre des biens immenſes, ont encore une foule de débiteurs, lorſque par un eſprit de modération ils conſentent à partager leurs richeſſes avec ceux qui manquent de tout, partie en remettant leurs dettes, partie en leur communiquant ce qu'ils poſſedent; & que bornant leur fortune à une honnête médiocrité, ils ſe perſuadent que ce n'eſt point en diminuant ſes thréſors qu'on s'appauvrit, mais en donnant un nouvel aliment à ſon inſatiable avarice. Cette diſpoſition d'eſprit dans les riches eſt le principal fondement du ſalut d'un Etat, & ſur ce fondement, comme ſur une baſe ſolide, on peut élever tel édifice politique qu'on jugera plus convenable à la ſituation des affaires: au lieu que ſi ce fondement venoit à manquer, il ſeroit très-difficile qu'aucun ſyſtême de gouvernement pût réuſſir.

Nous avons évité cet inconvénient, ou, pour mieux dire, nous avons indiqué le moyen unique de l'éviter, qui eſt d'aimer la juſtice & de ne point chercher à s'enrichir. Je ne connois aucune autre voye, ni large, ni étroite, par laquelle on puiſſe s'en garan-

tir. Regardons-là comme le rempart le plus assuré de nôtre ville. Car il faut, que les possessions des citoyens soient à l'abri de tout reproche; ou s'ils ont à ce sujet d'anciennes raisons de se plaindre les uns des autres, pour peu qu'un Législateur ait de sens & de prudence, il n'ira pas plus avant, & ne continuera point son ouvrage, qu'il n'ait remédié à ce point. Pour ceux à qui Dieu a donné, comme à nous, de fonder une ville nouvelle, exempte de tout sujet de discorde entre les habitans, ce seroit l'effet d'une ignorance & d'une méchanceté plus qu'humaine, de jetter parmi eux des semences d'inimitiés par un partage mal entendu des terres & des habitations.

MAIS comment s'y prendre pour faire un juste partage? Il est nécessaire en premier lieu de déterminer le nombre des citoyens: ensuite de les distribuer en différentes classes, après être convenus du nombre & de la nature de ces classes: enfin il faut diviser la terre & les habitations en portions égales, autant qu'il se pourra. Il n'y a point d'autre moyen de régler au juste combien notre Cité doit avoir de citoyens, que d'avoir égard à

l'étendue de ſon territoire, & aux villes circonvoiſines. Pourvû que le territoire ſuffiſe à l'entretien d'une certaine quantité d'habitans modérés dans leurs deſirs, il eſt aſſez grand, & il ne faut pas l'étendre au-delà. Pour la quantité d'habitans, elle doit être telle, qu'ils puiſſent en cas d'attaque ſe défendre contre les habitans des Cités voiſines, & auſſi leur prêter du ſecours, s'ils étoient attaqués par d'autres. Nous fixerons ce nombre de parole & d'effet, quand nous aurons vû quel eſt le territoire de nôtre ville, & quelles ſont les forces de ſes voiſins. (1) Pour le préſent, nous ne le déterminerons que par forme d'exemple & de modele, afin de n'être point arrêtés dans l'expoſition de notre plan de Légiſlation. Que les citoyens qui entreront en partage, & qui combattront pour la défenſe du pays, ſoient donc au nombre de cinq mille quarante; j'ai mes raiſons pour choiſir ce nombre. Qu'on diviſe en autant de portions la terre & les habitations; enſorte qu'il y en ait autant que de têtes. Qu'on partage enſuite ce

(1) Voyez ſur tout ceci les Chapitres 6 & 7 du ſecond livre des Politiques d'Ariſtote.

nombre en deux, puis en trois: on peut le diviſer auſſi par quatre, par cinq, & ainſi de ſuite juſqu'à dix. Il eſt bon en effet par rapport aux nombres, que tout Légiſlateur en connoiſſe les propriétés, & ſçache quels ſont ceux dont les Etats peuvent tirer de plus grands avantages. Or ce ſont ceux qui ſe prêtent à une plus grande quantité de diviſions, en allant de ſuite. Car tout nombre n'eſt pas également ſuſceptible de toutes ſortes de diviſions. Pour celui de cinq mille quarante, il n'a pas plus de ſoixante diviſeurs, à un ſeul près; & il en a dix de ſuite en commençant par l'unité: ce qui eſt d'une grande commodité ſoit pour la guerre, ſoit pour la paix, par rapport aux diverſes eſpeces de conventions & de Sociétés, aux contributions & aux diſtributions. C'eſt à ceux que la loi chargera de cette étude, d'acquérir à loiſir une connoiſſance exacte de ces ſortes de propriétés numériques. La choſe au reſte eſt telle que je viens de dire: & il eſt néceſſaire pour les raiſons que j'ai marquées, que le fondateur d'un Etat ſoit inſtruit ſur cet objet.

Soit qu'on bâtiſſe une Cité nouvelle, ſoit

qu'on en rétabliſſe une ancienne tombée en décadence, il ne faut point, ſi l'on a du bon ſens, qu'en ce qui appartient aux Dieux, aux temples élevés dans la ville en leur honneur, & à la conſécration qui s'en doit faire ſous le nom de quelque Divinité ou de quelque Génie, on faſſe aucune innovation contraire à ce qui aura été réglé par l'oracle de Delphes, de Dodone, de Jupiter Ammon, ou par d'anciennes traditions, ſur quelque fondement que ſoient appuyées ces traditions, comme ſur des apparitions ou des inſpirations. Dès qu'en conſéquence de ces ſortes de croyances, il y a eu des ſacrifices inſtitués avec des cérémonies, ſoit que ces cérémonies ayent pris naiſſance dans le pays, ſoit qu'on les ait empruntées des Tyrrhéniens, de Chypre, ou de quelque autre endroit; & que ſur ces traditions, on a conſacré certaines réponſes des Dieux, érigé des ſtatues, des autels, des temples, & planté des bois ſacrés; il n'eſt plus permis au Légiſlateur d'y toucher le moins du monde. (2)

(2) Platon reconnoît ici qu'il n'appartient qu'à la Divinité de régler ſon culte: & cette maxime eſt tellement gravée dans l'eſprit des hommes, qu'on ne trouvera perſon-

DE plus, il faudra que chaque classe de citoyens ait sa Divinité, son Génie, ou du moins son Héros particulier: & dans le partage des terres le premier soin du Législateur sera de mettre en réserve l'emplacement nécessaire aux bois sacrés, & à tout ce qui convient au culte divin: afin que dans les tems marqués chaque classe de citoyens y tienne des assemblées, qui leur procurent toutes sortes de facilités pour leurs besoins mutuels; & que dans les festins qui accompagneront les sacrifices, ils se donnent les uns aux autres des témoignages de bienveillance, ils contractent entre eux des connoissances & des liaisons. Rien n'est plus avantageux à un Etat que ce commerce de familiarité entre les citoyens; parce que partout où la lumiere n'éclaire point les mœurs des particuliers, & où ils sont dans les ténebres les uns par rapport aux autres, il n'est pas possible qu'on rende à chacun les hon-

ne parmi ceux qui ont voulu introduire un culte nouveau, ou réformer l'ancien, qui ne se soit dit inspiré, soit qu'il le fût véritablement, ou non; & qui n'ait cru devoir le dire, pour s'attirer quelque croyance de la part des peuples. De-là les miracles ou les prestiges, pour accréditer leur mission; parce qu'on n'est pas obligé de croire un homme inspiré sur sa parole.

neurs & la juſtice qu'il mérite, ni que les charges ſoient données au plus digne de les remplir. Ainſi toute comparaiſon faite, il n'eſt rien à quoi tout citoyen doive s'appliquer davantage, qu'à ſe montrer à tous ſans aucun déguiſement, ſimple, vrai, & à n'être point trompé par la diſſimulation des autres.

LA maniere dont nous allons entrer maintenant dans nos loix étant auſſi extraordinaire, que l'entrée au jeu de dez par le coup ſacré ; (3) elle cauſera peut-être d'abord quelque ſurpriſe à ceux qui nous entendront. Cependant après y avoir réfléchi & en avoir fait l'eſſai, ils verront que ſi ce n'eſt point la meilleure de toutes les inſtitutions politiques, elle ne le cede qu'à une ſeule. Peut-être auſſi que quelques-uns auront peine à s'en accommoder, faute d'être accoutumés à un Légiſlateur qui ne prend pas un ton abſolu & tyrannique. Ce qu'il y a de mieux à faire eſt de propoſer la meilleure forme de gouvernement, puis une ſeconde, puis une troiſieme; & d'en laiſſer le choix à ceux qui préſideront avec vous à la

(3) On appelloit coup ſacré celui qui amenoit trois ſix.

fondation de la nouvelle colonie. C'eſt auſſi le parti que nous allons prendre, en expoſant de ſuite le gouvernement le plus parfait, enſuite le ſecond & le troiſieme, & en accordant la liberté du choix à Clinias, & à tous ceux qui ayant part à cette déliberation, voudront conſerver, chacun ſuivant ſon inclination, ce qu'ils auront trouvé de bon dans les loix de leur patrie.

LA premiere Cité, la premiere forme de gouvernement, & les meilleures loix ſont celles, où l'on pratique le plus à la lettre dans toutes les parties de l'Etat, l'ancien proverbe qui dit que tout eſt véritablement commun entre amis. Quelque part donc qu'il arrive, ou qu'il doive arriver un jour, que les femmes ſoient communes, les enfans communs, les biens de toute eſpece communs; & qu'on apporte tous les ſoins imaginables pour retrancher du commerce de la vie, juſqu'au nom même de propriété; de ſorte que les choſes mêmes que la nature a données en propre à chaque homme, deviennent en quelque ſorte communes, autant qu'il ſe pourra, comme les yeux, les oreilles, les mains; & que tous les citoyens

ſentimens ſe conſervent toujours dans leur cœur, on ſe ſervira des moyens ſuivans. Le nombre des foyers tel que nous l'avons fixé, ſera toujours le même; & on ne ſouffrira pas qu'il ſoit augmenté ni diminué. Ce réglement ſera exactement obſervé dans toute la Cité, ſi chaque pere de famille n'inſtitue ſon héritier qu'un ſeul de ſes enfans, celui qu'il jugera à propos, lui laiſſant la portion de terre & l'habitation qui lui eſt échue, & le ſubſtituant à ſa place, pour s'acquitter après lui des mêmes devoirs envers les Dieux, ſa famille, ſa patrie, les vivans & les morts. Ceux qui auront pluſieurs enfans placeront leurs filles ſuivant les diſpoſitions de la loi que nous porterons dans la ſuite: pour les garçons, ils les céderont à ceux de leurs concitoyens qui n'auroient point d'enfans mâles, leur donnant d'abord les mieux faits & les plus beaux. Si quelques-uns d'entre eux étoient contrefaits; ſi le nombre des filles ou des garçons étoit trop grand dans chaque famille; ou ſi au contraire, par l'effet d'une ſtérilité générale, il étoit trop petit: dans tous ces cas le plus grand & le plus reſpectable corps

de

de la Magiſtrature ſera chargé de prendre des meſures relativement à cette augmentation ou diminution de citoyens; & de faire enſorte qu'il n'y ait jamais ni plus ni moins de cinq mille quarante familles. Il y a pluſieurs moyens d'en venir à bout. On peut d'une part arrêter ceux qui ſeroient expoſés à avoir un trop grand nombre d'enfans; & d'autre part favoriſer la population par les ſoins, les empreſſemens, les diſtinctions honorables, la flétriſſure & les avis donnés à propos aux jeunes gens par les vieillards.

ENFIN, s'il étoit abſolument impoſſible de s'en tenir au nombre de cinq mille quarante familles, & que l'union entre les deux ſexes produiſît une trop grande affluence de ſujets: dans cet embarras il ſera toujours libre de recourir à l'ancien expédient, dont nous avons tant de fois parlé, je veux dire, d'envoyer avec des témoignages réciproques d'amitié l'excédent des citoyens s'établir en quelque autre lieu qu'on aura jugé convenable. Et ſi par un accident contraire, l'Etat affligé d'un déluge de maladies, ou ravagé par la guerre, voyoit le nombre de ſes habitans beaucoup moindre qu'il ne doit être;

autant qu'il ſe pourra faire, il ne faudra point ſuppléer à cette diſette, en introduiſant des Etrangers qui n'auroient reçu qu'une éducation batarde. Mais, comme l'on dit, Dieu même ne ſçauroit faire violence à la néceſſité.

ADRESSONS donc la parole à nos citoyens, & donnons-leur par forme d'inſtruction un précis du diſcours précédent. O les plus vertueux des hommes! efforcez-vous d'être toujours ſemblables à vous-mêmes; honorez l'égalité, l'uniformité & la convenance établie par la nature, tant en ce qui concerne vôtre nombre, qu'en tout ce qui eſt beau & louable. Et d'abord pour le nombre, ne ſortez jamais des bornes qu'on vous a aſſignées. Ne mépriſez pas non plus la fortune modique qui vous eſt échue, & que votre portion d'héritage n'entre jamais dans aucun contrat de vente ou d'achat. Si vous le faites, ni le Dieu qui a préſidé à vôtre partage, ni le Légiſlateur ne ratifieront de pareils engagemens. (5)

(5) C'étoit, dit Héraclide, une choſe honteuſe chez les Lacédémoniens de vendre ſes terres; & il étoit défendu par la loi à chaque citoyen de diviſer entre pluſieurs la portion d'héritage qui lui avoit été aſſignée dès le commencement.

C'EST ici que la loi commence pour la premiere fois à parler en maîtresse, déclarant à celui qui ne se rendroit point à ses insinuations, qu'il doit ne point accepter de portion, ou se soumettre aux conditions presentes; qui sont en premier lieu, de regarder leur héritage comme consacré à tous les Dieux: en second lieu, de trouver bon que les Prêtres & les Prêtresses dans les premiers, les seconds & même les troisiemes sacrifices, prient les Dieux de punir d'une peine proportionnée à sa faute, quiconque vendra sa terre & sa maison, & quiconque achetera. On gravera le nom de chaque citoyen avec l'emplacement de son héritage sur des tables de cyprès, (6) exposées dans les temples pour servir de monumens à la postérité: & la garde de ces monumens sera confiée aux Magistrats en reputation d'être les plus clairvoyans; afin qu'il ne leur échappe rien de ce qui se pourroit faire en faveur de la loi, & qu'ils punissent le coupable qui contreviendra aux ordres de la loi.

(6) Le mot grec [illegible] signifie proprement [illegible] mais il est aussi [illegible]

lateur & des Dieux. Au reſte, pour me ſervir de l'ancien proverbe, jamais aucun méchant ne comprendra combien ce réglement avec les autres qu'il amene à ſa ſuite, eſt avantageux pour un Etat qui le pratique fidélement: il faut pour cela en avoir fait l'épreuve, & avoir beaucoup de modération dans le caractere. En effet ce réglement éteint dans preſque tous les cœurs la paſſion de s'enrichir; & il en réſulte clairement qu'aucune des voyes baſſes & ſordides de faire fortune, n'eſt légitime ni permiſe; rien n'étant plus oppoſé à la nobleſſe des ſentimens, que ces profeſſions méchaniques & ſerviles; & qu'il faut tenir au-deſſous de ſoi d'amaſſer du bien par de ſemblables moyens.

CETTE loi eſt naturellement ſuivie d'une autre, qui défend à tout particulier d'avoir chez ſoi ni or ni argent; mais comme il eſt néceſſaire d'avoir une monnoye pour les échanges journaliers, ſoit pour payer aux ouvriers le prix de leurs marchandiſes, & pour d'autres uſages ſemblables, ſoit pour donner le ſalaire aux mercenaires, aux eſclaves, aux fermiers; on aura à cet effet une monnoye courante dans le pays, mais qui ne ſe-

ra d'aucune valeur aux yeux des Etrangers. (7) Quant à celle qui a cours dans la Grece, l'Etat ne s'en ſervira que pour les expéditions militaires, les ambaſſades, les voyages, & les dépenſes publiques de cette nature. Si quelque particulier ſe trouve dans la néceſſité de voyager, il ne le fera qu'après en avoir obtenu la permiſſion du Magiſtrat; & s'il lui reſte à ſon retour quelques pieces de monnoye étrangere, il les portera au thréſor public, pour en recevoir la valeur en eſpeces du pays. Si l'on découvre qu'il ait détourné quelque partie de cet argent, la confiſcation aura lieu: celui qui l'ayant ſçu ne l'aura pas déféré aux Magiſtrats, ſera ſujet aux mêmes imprécations & aux mêmes opprobres que le coupable, & de plus condamné à une amende non moindre que la monnoye étrangere qui aura été détournée.

(7) A Sparte la monnoye étoit de fer. On faiſoit la viſite des maiſons, pour découvrir s'il y avoit de l'or ou de l'argent caché, & on puniſſoit les coupables. Xénophon. Rép. de Lacédém. Voyez auſſi Plutarque, Vie de Lycurgue, où il releve les bons effets de cette inſtitution. Par malheur elle ne dura gueres. Platon taxe en plus d'un endroit les Lacédémoniens d'avarice: Et Xénophon remarque en général que de ſon tems, les loix étoient bien déchues de leur vigueur à Sparte; ce qu'il attribue principalement à l'ambition.

Il eſt également défendu à celui qui marie ſa fille de lui donner une dot, & à celui qui l'épouſe d'en recevoir. (8) Il ne l'eſt pas moins de mettre de l'argent en dépôt comme une aſſurance de ſa foi, ou de prêter à uſure; dans ce dernier cas, nous autoriſons l'emprunteur à ne rendre ni l'intérêt, ni le capital. Pour bien juger de la ſageſſe de ces inſtitutions, il faut remonter juſqu'au principe & à l'intention du Légiſlateur. Or ſon intention, s'il eſt prudent & bon politique, n'eſt pas celle que diroient la plûpart, qui prétendent qu'un bon Légiſlateur, zélé pour le bien de la Cité qu'il police, doit vouloir la rendre auſſi floriſſante, auſſi riche qu'elle peut l'être, la faire regorger d'or & d'argent, & étendre ſa domination par mer & par terre le plus loin qu'il eſt poſſible; ils ajouteroient auſſi que pour lui donner de bonnes loix, il faut avoir en vue de la rendre très-vertueuſe & très-heureuſe. L'une ou l'autre de ces choſes eſt poſſible : mais leur réunion eſt impoſſible. Le Légiſlateur

(8) C'étoit auſſi, au rapport d'Elien liv. VI. chap. 6. une loi chez les Lacédémoniens, de ne donner aucune dot pour le mariage de leurs filles.

ſe bornera donc à ce qui eſt poſſible, & n'aura garde de vouloir ce qui ne l'eſt pas, ni d'eſſayer une entrepriſe inutile. Ainſi le bonheur ſe rencontrant néceſſairement avec la vertu, il pourra vouloir que ſes citoyens ſoient a la fois heureux & vertueux. Mais il eſt impoſſible qu'ils ſoient en même tems très-riches & vertueux. Je prends le terme de riche dans le ſens qu'on lui donne communément; & j'entends par-là ce petit nombre d'hommes qui poſſedent en abondance cette ſorte de biens qu'on eſtime à prix d'argent, & qu'un malhonnête homme peut poſſéder comme un autre. Si cela eſt ainſi, jamais je n'accorderai que le riche ſoit véritablement heureux, s'il n'a point de probité; & j'ajouterai qu'une grande vertu, & de grandes richeſſes ſont deux choſes incompatibles. (9) Si l'on m'en demande la raiſon, je réponds que qui ne diſtingue point le juſte de l'injuſte, a deux fois plus de facilités pour s'enrichir, que celui qui ne veut rien acquérir qu'à juſte titre: qu'au contraire

(9) Dans toutes les conditions, dit la Bruyere, le pauvre eſt bien proche de l'homme de bien, & l'opulent n'eſt gueres éloigné de la fripponnerie. Le ſçavoir faire & l'habileté ne menent pas juſqu'aux énormes richeſſes.

quiconque ne veut faire aucune dépenſe pour quelque ſujet que ce ſoit, légitime ou non, doit néceſſairement épargner le double de l'homme de bien, toujours prêt à dépenſer ſon bien pour des ſujets honnêtes. D'où il ſuit qu'avec la moitié moins de bien & le double de dépenſe, on ne peut pas devenir plus riche que celui qui a le double de bien, & dépenſe la moitié moins. Or le moins riche & qui dépenſe le plus, eſt l'homme de bien; pour l'autre, il n'eſt point vertueux, dès qu'on le ſuppoſe avare: il eſt même quelquefois tout-à-fait ſcélérat; mais homme de bien il ne ſçauroit l'être, comme je viens de dire. Car celui qui prend à toutes mains, juſtement & injuſtement, & qui ne fait aucune dépenſe ni juſte ni injuſte, ne peut manquer de s'enrichir, lorſqu'il eſt avare: pour le ſcélérat, comme il eſt d'ordinaire débauché, il eſt très-pauvre. Mais celui qui ne ſe refuſe à aucune dépenſe honnête, & ne connoit d'autres voyes d'acquérir que celles qui ſont juſtes, ne peut gueres devenir exceſſivement riche, ni exceſſivement pauvre. Nous avons donc raiſon de dire que ceux qui poſſedent d'énormes richeſ-

cheſſes, ne ſont pas gens de bien; mais s'ils ne ſont pas gens de bien, ils ne ſont pas heureux. Cependant il entre dans le plan de nos loix, que nos citoyens ſoient parfaitement heureux.

UN de nos objets encore eſt de maintenir entre eux l'union la plus étroite. Mais jamais on ne verra les citoyens unis, par-tout où il y aura beaucoup de procès & beaucoup d'injuſtices; cette union ne peut ſe trouver qu'où les procès ſont très-rares & ſur de très-petits objets. C'eſt auſſi pour cela que nous voulons qu'il n'y ait chez nous ni or ni argent, qu'on n'y travaille point à s'enrichir par de vils métiers, par des uſures, par des trafics honteux de bétail; mais par le ſeul commerce des choſes que produit l'agriculture; & encore de maniere que le ſoin d'amaſſer des richeſſes ne faſſe pas négliger l'ame & le corps, pour qui les richeſſes ſont faites, & qui n'auront jamais aucun mérite ſans le ſecours de la Gymnaſtique & des autres parties de l'Education. Voilà pourquoi nous ne nous laſſons pas de répéter, que le dernier de nos ſoins doit être celui des biens de fortune. En effet toute

l'attention de l'homme roulant ſur trois objets, le troiſieme & dernier objet qui doive la fixer, ce ſont les richeſſes; le corps eſt le ſecond, & l'ame le premier. Si dans le plan de Légiſlation que nous traçons, cet ordre eſt obſervé pour tout ce qui mérite nôtre eſtime, il n'y aura rien à reprendre dans nos loix. Mais ſi quelqu'une de celles que nous portons à ce moment, fait plus de cas de la ſanté que de la tempérance, ou des richeſſes que de la tempérance & de la ſanté; on aura raiſon de les tenir pour défectueuſes. Il faut par conſéquent que le Légiſlateur ſe diſe ſouvent à lui-même: que prétends-je ici? Et, ſi telle choſe arrive, ne manquerai-je pas mon but? Ce n'eſt que par-là qu'il peut ſortir avec honneur de ſon entrepriſe, & épargner à d'autres la peine de la réformer: autrement il n'y réuſſira jamais.

POUR reprendre donc la ſuite de nos loix, aucun n'entrera en poſſeſſion de ſon héritage qu'aux conditions marquées. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils vinſſent dans nôtre colonie, n'ayant rien d'ailleurs l'un plus que l'autre: mais comme cela n'eſt pas poſſible, & que

celui-ci apportera avec soi plus de richesses, & celui-là moins; il est nécessaire pour plusieurs raisons, & même pour mettre l'égalité dans les ressorts de l'Etat, que les cens soient inégaux; afin que dans la collation des charges, l'imposition des subsides & les distributions, on ait égard non seulement au mérite personnel & à celui des ancêtres, à la force & à la beauté du corps, mais encore aux richesses & à l'indigence, pour faire une juste estimation; & que par rapport aux honneurs & aux dignités l'égalité étant établie entre les citoyens par un partage inégal en soi, mais proportionné à un chacun il n'y ait point de dissensions à ce sujet. Pour cet effet, il nous faut partager les citoyens en quatre classes, eu égard à leurs revenus. On les nommera premiers, seconds, troisiemes, quatriemes, ou de telle autre maniere qu'on jugera à propos, soit qu'ils restent dans la même classe, soit que de pauvres étant devenus très-riches, ou de riches, pauvres, ils passent dans une autre classe suivant leurs revenus.

Il est bon de donner à ceci la forme de loi; & c'est ce que je vais faire. Dans une

cité telle que la nôtre, qui doit être exempte du plus grand des maux, je veux dire, de la ſédition, (10) il ne faut pas que les citoyens ſoient les uns exceſſivement pauvres, les autres exceſſivement riches; parce que l'opulence extrême mene droit à la ſédition comme l'extrême indigence. Il eſt par conſéquent du devoir du Légiſlateur de fixer un terme à l'une & à l'autre. Le terme de la pauvreté ſera donc le fonds d'héritage aſſigné à chacun par le ſort. On doit le conſerver entier; & ni les Magiſtrats, ni quiconque aura du zêle pour la vertu, ne ſouffriront qu'on y faſſe la moindre brèche. Cette borne poſée, le Légiſlateur ne trouvera pas mauvais qu'on acquiere le double, le triple, & même le quadruple au-delà. Mais quiconque poſſédera quelque choſe de plus, ſoit qu'il l'ait trouvé, ou qu'on le lui ait donné, ou qu'il l'ait acquis par ſon induſtrie, ou de quelque autre maniere que ce

(10) Il y a ici une remarque dans le Grec, qu'on ne ſçauroit faire paſſer en François. Platon obſerve que la ſédition ſeroit mieux nommée διάςασις, que ςάσις. Il a raiſon: le premier mot exprime très-bien la ſéparation qui ſe fait des citoyens en deux parties; ce que le ſecond ne ſignifie pas, du moins par la force même du terme. Ficin & de Serres ont fait tous les deux ici un contreſens.

ſoit ; il donnera ce ſurplus à l'épargne & aux Dieux protecteurs de l'Etat : par-là il ſe fera honneur, & ſe mettra à couvert des pourſuites de la loi. S'il refuſe d'obéir, celui qui le dénoncera, aura pour récompenſe la moitié de cet excédent ; l'autre moitié ira aux Dieux : & le coupable ſera de plus condamné à payer une ſomme égale à ce qu'il a poſſédé en fraude de la loi. Tout ce que chacun aura, outre ſa portion héréditaire, ſera inſcrit dans un lieu public gardé par des Magiſtrats prépoſés à cet effet par la loi : afin que les procès qui s'éleveront au ſujet des biens, ſoient clairs & faciles à terminer.

PASSONS à un autre point. La Cité doit être, autant qu'il ſe pourra, ſituée au centre de l'Etat, & l'on choiſira pour ſon emplacement un lieu qui réuniſſe toutes les commodités qu'une ville peut deſirer : ceci eſt aiſé à concevoir & à expliquer. Enſuite après avoir conſacré dans le cœur même de la ville un lieu qu'on appellera citadelle & qu'on entourera de murailles, à Veſta premiérement, puis à Jupiter & à Minerve ; de cet endroit comme d'un centre, on partage-

ra la ville & tout ſon territoire en douze parties, que l'on égaliſera en faiſant plus petites les portions de bonne terre, & plus grandes celles de mauvaiſe. Le tout ſera diviſé en cinq mille quarante portions; & chacune de ces portions en deux parts; enſorte que pour former chaque héritage, on joindra enſemble deux de ces parts, l'une ſituée proche de la ville, & l'autre plus ou moins éloignée à raiſon de cette proximité; la plus proche avec la plus éloignée; la ſeconde en prenant de la ville, avec la ſeconde en prenant des extrêmités, & ainſi de ſuite. (11) Dans ce partage de chaque portion on aura auſſi égard à la bonne & à la mauvaiſe qualité de la terre, en compenſant l'avantage d'un champ ſur l'autre par l'inégalité de la diſtribution. Il faut auſſi que le Légiſlateur ayant fait douze parties les plus égales qu'il pourra des autres biens des citoyens, après que chacun en aura donné une déclaration, diviſe les citoyens eux-même en douze parts.

(11) Ariſtote Polit. 7. chap. 10, veut auſſi que la portion de terre de chaque citoyen ſoit diviſée en deux parts, l'une placée vers le centre de l'Etat, l'autre aux extrémités. Une de ſes raiſons eſt qu'en cas de guerre avec les voiſins, tous auront le même intérêt à défendre la patrie.

Enſuite ayant aſſigné ces douze parts comme autant de portions à douze divinités, on conſacrera chacune de ces parts à la divinité qui lui ſera échue; elle en portera le nom avec celui de Tribu qu'on y ajoutera. La Cité ſera pareillement diviſée en douze parties, de même que le reſte du territoire; & chaque citoyen aura deux maiſons, l'une vers le centre de la Cité, l'autre aux extrémités. (12) C'eſt ainſi qu'on réglera ce qui concerne l'habitation.

Au reſte nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver ici qu'il eſt comme impoſſible que les circonſtances concourent à l'exécution de ce plan, de façon que tout réuſſiſſe ſelon nos arrangemens; que nous rencontrions des hommes qui ne murmurent point contre un tel établiſſement; qui ſouffrent qu'on régle la meſure de leurs biens, & qu'on la fixe pour toujours à une fortune médiocre; qui acceptent les conditions propoſées pour la production des enfans, & ſe voyent ſans peine privés d'or, & de bien d'autres choſes que le Légiſlateur leur interdira, comme on

(12) Ariſtote Polit. 2. chap. 6. n'approuve point qu'on donne à chaque citoyen deux domiciles.

en peut juger par ce qui vient d'être dit. On regardera peut-être auſſi comme un ſonge, ce que nous avons réglé touchant la Cité & ſon territoire, ſur ces habitations placées les unes vers le milieu, les autres vers les extrêmités, & l'on penſera que c'eſt-là diſpoſer d'une ville & de ſes habitans, comme on diſpoſe de la cire. Ces réflexions ne ſont pas tout-à-fait dépourvues de raiſon: mais il faut ſe rappeller ſouvent à l'eſprit ce que le Légiſlateur auroit à nous répondre là-deſſus. Mes chers amis, nous diroit-il, ne penſez pas que j'ignore ce qu'il y a de vrai dans les objections qu'on vient de faire. Mais je crois que, lorſqu'il s'agit d'un projet, il eſt très-conforme au bon ſens que celui qui en dreſſe le plan, y faſſe entrer tout ce qu'il y a de plus beau & de plus vrai: & que s'il rencontre enſuite dans l'exécution quelque choſe d'impraticable, il le laiſſe de côté & ne cherche point à le réaliſer; de façon pourtant qu'il s'attache à ce qui en approche davantage, & a plus d'affinité avec ce qu'il y a de mieux: qu'ainſi il faut permettre au Légiſlateur de ſuivre ſon idée juſqu'au bout, ſauf après cela à examiner

de concert avec lui ce qu'il eſt à propos d'exécuter, & ce qui ſouffriroit de trop grandes difficultés : puiſqu'en effet même dans les plus petits ouvrages, l'ouvrier qui veut acquérir de la réputation, doit toujours travailler ſur le même plan, & s'accorder en tout avec lui-même.

MAINTENANT, après cette diviſion idéale de tout l'Etat en douze parties, diviſion dont nous avons expliqué la maniere, il nous faut jetter les yeux ſur chacune de ces douze parties, qui ont ſous elle un grand nombre de diviſions, & paſſer de-là à la conſidération de ces nouvelles parties, & encore des autres que celles-ci engendrent, juſqu'à ce que nous ayons épuiſé le nombre de cinq mille quarante. Enſuite nous réglerons avec le plus de juſteſſe & de proportion qu'il ſe pourra, les fratries (13), les quartiers, les bourgs; puis ce qui concerne la diſtribution

(13) La fratrie étoit le tiers de la tribu. Je me ſers du mot *quartier*, pour rendre δῆμος : ce n'eſt pas cela préciſément : mais je n'ai rien trouvé de plus approchant. Pour ſe former une juſte idée du ſens de δῆμος, il faut ſe rappeller que c'étoit le nom général que portoient les villages de l'Attique, avant que Théſée en raſſemblât les habitans pour former Athènes. Depuis leur tranſplantation, les citoyens conſerverent le nom du village ou δῆμος, d'où ils avoient été tirés originairement. C'eſt ce qu'on peut voir ſur-tout dans Démoſthene.

& la conduite des troupes, les monnoyes, les meſures de toutes les denrées ſeches & liquides, les poids & le reſte. Et il ne faut pas craindre qu'on nous accuſe de minutie, lorſque nous deſcendrons dans le plus grand détail, juſqu'à ordonner que parmi tous les vaſes deſtinés à l'uſage des citoyens, il n'y en ait aucun qui n'ait ſa meſure déterminée. Nous nous convaincrons en commun qu'il eſt utile à tous égards de connoître les diviſions des nombres, & les diverſes combinaiſons dont ils ſont ſuſceptibles, tant en eux-mêmes, que dans leur ſurface & leur profondeur (14); & encore l'uſage qu'on en fait par rapport aux ſons, & aux différentes eſpeces de mouvemens, tant en ligne droite, ſoit en montant, ſoit en deſcendant, qu'en ligne circulaire. Le Légiſlateur doit avoir toutes ces choſes préſentes à l'eſprit, & recommander ſortement à ſes citoyens de ne jamais rien faire qui peche contre cette harmonie. En effet de toutes les ſciences qui

(14) Les anciens diſtinguoient trois ſortes de nombres, les ſimples, les plans, & les ſolides. Le nombre ſimple étoit celui qui ne réſultoit d'aucune multiplication. Le plan étoit le produit de deux nombres égaux ou inégaux; & le ſolide, le produit de trois.

ſervent à l'éducation, il n'en eſt aucune qui ſoit d'un plus grand uſage que celle des nombres, pour l'adminiſtration des affaires domeſtiques ou publiques, & pour la culture de tous les arts. Mais le plus grand avantage qu'elle procure, eſt de réveiller un eſprit engourdi & groſſier, de lui donner de la facilité, de la mémoire, de la pénétration, & par un artifice vraiment divin, de lui faire faire des progrès en dépit de la nature.

AINSI on peut mettre cette ſcience & les autres de cette nature au rang des occupations honnêtes & convenables, pourvû que d'ailleurs on ait ſoin, par d'autres loix & d'autres exercices, d'étouffer tout ſentiment bas, tout eſprit d'intérêt dans l'ame de ceux à qui on voudra les faire cultiver & approfondir avec profit. Sans quoi par ces mêmes études, au lieu de ſages, on les rendra, ſans s'en appercevoir, ruſés & trompeurs, comme nous voyons que le ſont les Egyptiens, les Phéniciens & beaucoup d'autres nations, devenues, telles par la baſſeſſe de leurs autres profeſſions & des voyes de s'enrichir: ſoit qu'on doive en attribuer la fau-

te à quelque Légiſlateur peu clairvoyant, ou à quelque accident ſurvenu tout à coup, ou à la diſpoſition d'eſprit naturelle à ces peuples. En effet il eſt important, Mégille & Clinias, que vous obſerviez que certains pays influent plus que d'autres ſur le naturel des hommes, pour les rendre meilleurs ou pires, & qu'il ne faut pas que les loix ſoient contraires au climat. (15) Les uns ſont d'un caractere difficile & biſarre, à cauſe des vents de toute eſpece qui ſouffient dans leur contrée, & des tourbillons orageux qu'ils y excitent. D'autres éprouvent la même choſe à raiſon des eaux; d'autres encore à raiſon des alimens que leur fournit la terre, alimens qui n'influent pas ſeulement ſur le corps pour le fortifier ou l'affoiblir, mais auſſi ſur l'ame pour y produire les mêmes effets. De toutes les contrées, les plus favorables à la vertu ſont celles où regne je ne ſçais quel ſouffle divin, & qui ſont tombées en partage à des génies, qui

(15) Ce principe de Platon peut & doit même avoir lieu en tout ce qui n'intéreſſe ni la Religion ni les bonnes mœurs. L'étendre au delà, c'eſt violer les régles de la ſaine politique, dont le but eſſentiel, comme Platon le répete ſans ceſſe, eſt de porter les citoyens à la vertu ſource de tout bien pour les Etats & les partic

en accueillent toujours les habitans avec bonté. Il en eſt d'autres où le contraire arrive. Le Légiſlateur habile aura égard dans ſes loix à ces différences, après les avoir obſervées & reconnues autant qu'il eſt donné à un homme de les reconnoître. Voilà auſſi ce que vous devez faire, mon cher Clinias, & par où il vous faut commencer, dans le cas où vous êtes de fonder une ville.

Clinias. Etranger, Athénien, vous avez raiſon, & je ſuivrai vos conſeils.

LIVRE SIXIEME.

L'ATHÉN. Il eſt tems, après tout ce que nous venons de dire, de ſonger à établir des Magiſtrats dans vôtre ville. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* L'ordre politique embraſſe les deux objets ſuivans. Le premier eſt l'inſtitution des charges, & le choix des perſonnes deſtinées à les remplir, quel doit être le nombre de ces charges, & la maniere de les établir. L'autre objet regarde les loix qu'il faut preſcrire à chaque corps de Magiſtrature, la nature de ces loix, leur nombre, & leur qualité. Mais avant que de procéder à l'élection des Magiſtrats, arrêtons-nous un moment, & diſons à ce ſujet quelque choſe qui ne ſera pas hors de propos. *Clinias.* De quoi s'agit-il ? *L'Athén.* Le voici.

IL eſt évident pour tout homme que la fonction de Légiſlateur étant très-importante, ſi après qu'il a dreſſé un beau plan de loix, & donné au gouvernement la meilleure forme, on confie les charges à des hom-

mes incapables de les remplir, non seulement l'Etat ne tirera aucun avantage de la bonté de ses loix, & s'exposera à la risée de tout le monde; mais encore que ce mauvais choix sera pour lui la source d'une infinité de maux & de calamités. *Clinias.* J'en tombe d'accord. *L'Athén.* Considérons donc, mon cher Clinias, que c'est justement l'inconvénient auquel est exposé vôtre gouvernement & vôtre nouvelle colonie. Vous voyez en effet qu'il faut avant toutes choses, pour mériter d'être élevé aux charges publiques, avoir passé depuis sa jeunesse jusqu'au moment de l'élection par toutes les épreuves convenables, soi & sa famille: ensuite, que ceux qui feront cette élection, doivent avoir reçu une éducation excellente & conforme à l'esprit des loix, afin d'être en état de faire un sage discernement des sujets qui méritent d'être admis ou rejettés. Or comment des hommes rassemblés dans nôtre ville depuis peu de jours, inconnus les uns aux autres, & encore sans éducation, pourront-ils se comporter dans ce choix d'une maniere irrépréhensible? *Clinias.* Cela n'est guere possible.

L'ATHÉN. Cependant il n'y a plus moyen de reculer. Nous ſommes engagés d'honneur vous & moi à ſortir de ce mauvais pas: vous par la parole que vous avez donnée aux Crétois de travailler avec neuf autres à l'établiſſement de cette colonie : moi, par la promeſſe que je vous ai faite de mettre avec vous la main à l'œuvre dans cet entretien. Ainſi, autant qu'il dépendra de moi, je ne laiſſerai point nôtre diſcours imparfait : il auroit trop mauvaiſe grace, s'il ſe produiſoit en cet état. *Clinias.* Vous dites très-bien, Etranger. *L'Athén.* Je ne m'en tiendrai pas à des paroles, & je vais tâcher de paſſer aux effets. *Clinias.* Tant mieux : faiſons ce que nous diſons. *L'Athén.* Cela ſera, ſi Dieu le veut, & ſi nous nous mettons pour quelques inſtans au-deſſus de nôtre âge. *Clinias.* Il y a apparence que Dieu nous ſecondera. *L'Athén.* Je n'en doute point. Abandonnons-nous donc à ſa conduite, & remarquons d'abord ceci. *Clinias.* Quoi ? *L'Athén.* Avec quel courage & quelle hardieſſe nous avons élevé l'édifice de nôtre nouvelle ville. *Clinias.* Dans quelle vue & à quel propos parlez-vous de la ſorte ? *L'Athén.* Je

fais

fais réflexion à la facilité & la sécurité avec laquelle nous donnons des loix à des hommes qui n'en ont nulle expérience, sans former le moindre doute s'ils les recevront. Cependant, mon cher Clinias, il ne faut pas être bien habile pour prévoir qu'ils feront d'abord de grandes difficultés, avant que de s'y soumettre. Mais si nous pouvions maintenir les choses pendant un certain tems, jusqu'à ce que leurs enfans, après avoir essayé des loix, s'en être fait une douce habitude, & avoir reçu une bonne éducation, soient en âge de donner leur suffrage pour les élections avec le reste des citoyens; dans cette supposition, & pourvû que nous trouvions à cela quelque expédient convenable; je crois que nous pourrions nous promettre avec assurance que nôtre ville ainsi gouvernée se conserveroit longtems. *Clinias.* Nous aurions raison de l'espérer.

L'ATHÉN. Voyons donc si nous trouverons quelque jour à l'exécution de ce projet. Je pense, mon cher Clinias, qu'il faut que les Gnossiens spécialement entre les autres Crétois, fassent quelque chose de plus que de s'intéresser foiblement & comme par

maniere d'acquit au bonheur de la nouvelle colonie, & qu'ils donnent tous leurs ſoins à ce que les premieres élections des Magiſtrats ſe faſſent avec toute la ſolidité & la perfection poſſible. Il y a moins d'embarras pour les autres charges: mais le point capital & qui demande les plus grandes précautions, eſt le choix des Gardiens des loix. *Clinias.* Comment & par quelle voye parviendrons-nous à ce but? *L'Athén.* Le voici. Enfans des Crétois, je dis qu'il faut que les Gnoſſiens, en vertu de la ſupériorité de leur ville ſur les autres, doivent de concert avec ceux qui ſe rendront dans la nouvelle colonie, choiſir trente-ſept perſonnes, dont dix-neuf pris parmi les nouveaux citoyens, & les dix-huit autres tirés de Gnoſſe même. Vous ſerez de ce nombre, Clinias, & les Gnoſſiens employeront l'inſinuation, ou même une douce violence, pour vous déterminer avec les dix-ſept autres à prendre la qualité de citoyen dans cette colonie. *Clinias.* Quoi donc, Etranger? Mégille & vous, n'aurez-vous aucune part au gouvernement? *L'Athén.* Athenes & Sparte ont trop de fierté pour y conſentir: d'ailleurs elles ſont

trop éloignées l'une & l'autre: au lieu que vous avez pour cela toutes les facilités poſſibles, vous & les autres fondateurs de la colonie. Nous venons d'expoſer ce qu'il y a de mieux à faire dans les circonſtances préſentes.

AVEC le tems, & lorſque le gouvernement aura pris quelque conſiſtance, le choix des Gardiens des loix ſe fera en la maniere ſuivante. Tous ceux qui portent les armes en qualité de Fantaſſins ou de Cavaliers, ou qui ont autrefois été à la guerre, lorſque l'âge & les forces le leur permettoient, auront droit de ſuffrage. L'Election ſe fera dans le temple eſtimé le plus ſaint de toute la ville. Chacun dépoſera ſur l'autel du Dieu ſon ſuffrage écrit ſur une tablette, avec le nom de celui qu'il choiſit, de ſa tribu, & du quartier qu'il habite : il y joindra auſſi ſon propre nom en la même façon. Le premier venu qui jugera que quelque ſuffrage n'eſt pas donné dans la forme convenable, pourra le prendre deſſus l'autel, & l'expoſera dans la place publique au moins durant trente jours. Les Magiſtrats, après avoir recueilli les noms des trois cens qui auront eu

plus de voix, les montreront à toute la ville, qui portera de nouveau ſon ſuffrage en faveur de quelqu'un de ces trois cens, chacun ſelon qu'il jugera à propos. On propoſera une ſeconde fois tous les noms des cent qui auront été préférés : & le peuple fera un troiſieme choix entre ces cent perſonnes, en procédant toujours de la même maniere. Enfin on mettra à part les trente-ſept qui auront eu plus de ſuffrages, & ils ſeront déclarés Magiſtrats.

MAIS à qui nous adreſſerons-nous, Clinias & Mégille, pour régler tout ce qui appartient aux élections & à l'épreuve des perſonnes élues ? Ne voyons-nous pas que dans les villes nouvellement formées, autant il eſt néceſſaire d'avoir des perſonnes qu'on puiſſe charger de ce ſoin, autant il eſt impoſſible d'en trouver avant l'inſtitution de toute eſpece de Magiſtrature ? Il en faut cependant trouver à quelque prix que ce ſoit, & encore non des hommes ordinaires, mais du premier mérite. Car, ſelon le proverbe, *le commencement eſt la moitié de l'ouvrage* ; (1) tout le monde s'accorde à don-

(1) Héſiode, Opera & Dies.

ner des éloges à un beau commencement: mais dans l'affaire préſente, il me paroît que c'eſt plus de la moitié du tout, & que la réuſſite en ce genre n'a jamais été louée autant qu'elle mérite. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* Puiſque nous ſommes perſuadés de cette vérité, ne paſſons pas ſous ſilence un point ſi eſſentiel, & ne négligeons pas d'expliquer de quelle maniere il faudra s'y prendre. Pour moi, je ne vois dans le cas où nous ſommes qu'un expédient également néceſſaire & avantageux. *Clinias.* Quel eſt-il? *L'Athén.* Je dis qu'aucune autre ville ne doit, pour ainſi dire, tenir lieu de pere & de mere à notre nouvelle colonie, que celle qui a conçu le projet de la fonder. Ce n'eſt pas que j'ignore qu'il s'eſt ſouvent élevé, & qu'il s'élevera encore de grands différends entre les colonies & leurs métropoles: mais il n'en eſt pas moins vrai que toute colonie dans ſa naiſſance eſt comme un enfant, qui par la foibleſſe de ſon âge étant incapable de pourvoir à ſes beſoins, s'attache à ceux de qui il tient le jour, & leur eſt cher pour cette même raiſon; quoiqu'il doive peut-être dans la ſuite

ſe brouiller avec eux: c'eſt toujours à eux qu'il a recours; c'eſt en eux ſeuls qu'il trouve & qu'il a droit de trouver du ſecours. Tels ſont les ſentimens où je veux que les Gnoſſiens entrent à l'égard de la nouvelle ville par les ſoins qu'ils en prendront, & la nouvelle ville à l'égard de Gnoſſe. Et pour répéter ce que j'ai dit ci-deſſus, (car il n'y a aucun inconvénient à dire deux fois ce qui eſt bien dit:) il faut que les Gnoſſiens pourvoyent à tout cela, & qu'ils choiſiſſent en commun parmi les citoyens de la nouvelle ville, cent perſonnes les plus reſpectables par leur âge & leur probité, y joignant un pareil nombre des leurs, qui ſe rendront dans la colonie, ſe chargeront avec les autres de l'inſtitution des Magiſtrats ſuivant les formalités preſcrites par les loix, & examineront ceux qu'on aura choiſis. Après quoi les Gnoſſiens retourneront chez eux, & la nouvelle colonie eſſayera de pourvoir déſormais elle-même à ſa conſervation & à ſon bonheur.

A L'ÉGARD des trente-ſept, voici pour le préſent & pour tout le tems qui doit ſuivre, quelles ſeront leurs fonctions. Premiérement

ils veilleront à la garde des loix : en ſecond lieu, ils ſeront les dépoſitaires des rôles où ſera marquée la quantité des revenus de chaque citoyen, quatre mines pour la premiere claſſe, trois pour la ſeconde, deux pour la troiſieme, & une pour la quatrieme. Si on découvre que quelqu'un poſſede quelque choſe au-delà de ce qui eſt porté dans ſa déclaration, ce ſurplus ſera confiſqué. En outre il ſera permis à quiconque de lui intenter une action ignominieuſe & infamante, s'il eſt convaincu d'avoir voulu s'enrichir au mépris des loix. Le premier venu l'accuſera donc de gain ſordide, & cette accuſation ſe pourſuivra devant les gardiens des loix. Si l'accuſé eſt trouvé coupable, qu'il n'ait aucune part aux biens qui ſont en commun, qu'il ſoit exclus des diſtributions, lorſqu'il s'en fera, & réduit à ſa portion d'héritage : que la ſentence portée contre lui ſoit miſe par écrit, & demeure affichée tant qu'il vivra, dans un lieu où tout le monde puiſſe la lire.

LES Gardiens des loix ne ſeront point en charge plus de vingt ans, ni promus à cette dignité avant l'âge de cinquante

ans. (2)Quiconque aura été élu à ſoixante ans, ne ſera que dix ans en place, & ainſi du reſte en gardant la même proportion: de ſorte qu'on perde toute eſpérance de conſerver une charge de cette importance, paſſé l'âge de ſoixante & dix ans. (3) Bornons-nous pour le préſent à ces trois réglemens touchant les Gardiens des loix : à meſure que nous avancerons dans nôtre légiſlation, ils trouveront leurs autres devoirs marqués en différentes loix.

POUR aller de ſuite, il faut parler maintenant de l'inſtitution des autres charges. Il eſt tems en effet de créer des Généraux d'armée, & de leur donner pour aides dans l'adminiſtration de la guerre des Commandans de cavalerie, des Tribuns, & des Capitaines de compagnies d'infanterie, (4) auxquels on ne peut pas donner de nom plus convenable que celui de Taxiarques, qui eſt

(2) Chez les habitans de Chalcide, dit Héraclide, il étoit défendu d'entrer dans la Magiſtrature, ni d'aller en Ambaſſade avant cinquante ans.

(3) L'eſprit, dit Ariſtote, Polit. 2. chap. 9. a ſa vieilleſſe comme le corps: c'eſt pourquoi les charges de Sénateurs ne doivent point être à vie, comme elles le ſont à Lacédémone.

(4) Je rends par Compagnie le mot τάξις, qui ſignifie un corps d'infanterie de 125 hommes.

eſt en uſage aujourd'hui. Les Généraux d'armée qui doivent être de la Cité même, ſeront propoſés par les Gardiens des loix: le droit de les choiſir appartiendra à tous ceux qui ont porté ou qui portent actuellement les armes. Si quelqu'un juge que parmi ceux qui ne ſont point propoſés, il y en a qui ont plus de mérite que quelques-uns des propoſés; il nommera celui qu'il rejette & celui qu'il ſubſtitue, & propoſera ce dernier après avoir fait ſerment qu'il le préfere à l'autre. Toute l'aſſemblée décidera ſur la préférence en levant la main, & le plus digne ſera admis pour l'élection. Les trois qui auront eu un plus grand nombre de ſuffrages, ſeront déclarés Généraux, & chargés de l'adminiſtration de la guerre. L'épreuve après l'élection ſe fera comme celle des Gardiens des loix.

ENSUITE les Généraux élus propoſeront eux-mêmes douze Taxiarques, un pour chaque Tribu. La ſubrogation, les ſuffrages, & le jugement de préférence auront lieu pour cette élection, comme pour celle des Généraux. Cette aſſemblée pour le préſent, juſqu'à ce qu'on ait créé des Pry-

tanées (5) & un Sénat, ſera préſidée par les Gardiens des loix, qui la convoqueront dans le lieu le plus ſaint & le plus propre à contenir une ſi grande multitude. Les Fantaſſins & les Cavaliers auront leur place marquée ſéparément, & il y en aura une troiſieme pour toutes les autres eſpeces de troupes. Tous auront droit de ſuffrage dans l'élection des Généraux & des Commandans de la Cavalerie. Pour les Taxiarques, ils ſeront choiſis par ceux qui portent le bouclier, & les Tribuns par toute la Cavalerie. A l'égard des chefs des troupes légeres, comme des Archers & autres ſemblables, le choix en ſera laiſſé aux Généraux. Il nous reſte à dire un mot de l'élection des Commandans de la Cavalerie. Ils ſeront propoſés par les mêmes qui ont propoſé les Généraux. La ſubſtitution & le choix ſe feront dans cette élection de la même façon que dans l'autre. La Cavalerie portera ſon ſuffrage en préſence de l'Infanterie: on élira les deux qui auront eu le plus de voix. Si

(5) Les Prytanées étoient des Magiſtrats ſubordonnés au Sénat, & chargés de l'exécution de ſes décrets. A Athenes chaque tribu fourniſſoit à ſon tour les Prytanées.

les ſuffrages ſont balancés, on recommencera l'élection juſqu'à deux fois: à la troiſieme fois ſi l'on n'eſt point d'accord, les préſidens de l'aſſemblée à qui appartient le droit de mettre fin aux ſuffrages, décideront l'affaire.

LE Sénat ſera compoſé de trois-cens-ſoixante Sénateurs; ce nombre étant très-commode pour toute ſorte de diviſions: on partagera d'abord ce corps en quatre parts, chacune de quatre-vingt-dix, & chaque claſſe fournira le nombre compétent de citoyens pour en remplir une. Le premier jour tous propoſeront ceux de la premiere claſſe, & il y aura une amende pour quiconque refuſera de le faire. Après que les bulletins auront été donnés, on y appoſera le cachet. Le lendemain tous encore propoſeront ceux de la ſeconde claſſe, comme la veille. Le jour ſuivant on propoſera ceux de la troiſieme claſſe: il y aura obligation ſous peine d'amende aux trois premieres claſſes de propoſer quelqu'un: mais ceux de la derniere & plus baſſe claſſe ne ſeront condamnés à rien, s'ils refuſent de donner leur ſuffrage. Le quatrieme jour, tous propoſeront

ceux de la derniere claſſe: il n'y aura point d'amende pour ceux de la troiſieme & quatrieme claſſe qui ne voudront préſenter perſonne: mais ceux de la ſeconde payeront au triple l'amende des jours précédens; & ceux de la premiere au quadruple. Le cinquieme jour les Magiſtrats ouvriront les billets, & les expoſeront aux yeux du peuple. Alors tous ſans exception ſeront obligés de propoſer un de ceux qui ſont nommés, ſous peine de payer la premiere amende. Après que les Magiſtrats en auront choiſi cent quatre-vingt de chaque claſſe, ils les feront tirer au ſort, & exigeront les épreuves ordinaires de la moitié à qui le ſort aura été favorable. Ceux-là ſeront Sénateurs pour l'année.

L'ÉLECTION faite de cette maniere tiendra le milieu entre celles qui ſe pratiquent dans les Monarchies & les Démocraties: milieu eſſentiel à tout bon gouvernement; parce qu'il eſt impoſſible qu'il y ait aucune union véritable, d'une part entre des maîtres & des eſclaves, d'autre part entre d'honnêtes gens & des hommes de néant élevés aux mêmes honneurs. En effet il n'y a d'égalité en-

tre les choſes inégales, qu'autant que la proportion eſt gardée : & ce ſont les diſproportions extrêmes qui rempliſſent les Etats de ſéditions. Rien n'eſt plus conforme à la vérité, à la droite raiſon & au bon ordre, que l'ancien mot qui dit que l'égalité engendre l'amitié. Ce qui nous jette dans l'embarras, c'eſt qu'il n'eſt pas aiſé d'aſſigner au juſte l'eſpece d'égalité propre à produire cet effet : car il y a deux ſortes d'égalités qui ſe reſſemblent pour le nom, mais qui ſont bien différentes pour la choſe. L'une conſiſte dans le poids, le nombre, la meſure : il n'eſt point d'Etat, point de Légiſlateur, à qui il ne ſoit facile de la faire paſſer dans la diſtribution des honneurs, en les laiſſant à la diſpoſition du ſort. Mais il n'en eſt pas ainſi de la vraye & parfaite égalité, qu'il n'eſt point aiſé à tout le monde de connoître : le diſcernement en appartient à Jupiter, & elle ne ſe trouve entre les hommes que d'une façon bien imparfaite. Mais quelque part qu'elle ſe rencontre, ſoit dans l'adminiſtration publique, ſoit dans la vie privée, elle y produit les plus grands biens. C'eſt elle qui donne plus à celui qui eſt plus

grand, moins à celui qui eſt moindre, à l'un & à l'autre dans la juſte meſure. Ainſi proportionnant les honneurs au mérite, elle donne les plus grands à ceux qui ont plus de vertu, & les moindres à ceux qui ont moins de vertu & d'éducation.

ET voilà en quoi conſiſte la juſtice politique, à laquelle nous devons tendre, mon cher Clinias, ayant toujours les yeux ſur cette eſpece d'égalité, dans l'établiſſement de nôtre nouvelle colonie: tout autre qui penſera à fonder un Etat, doit ſe propoſer le même but dans ſon plan de légiſlation, & non pas l'intérêt d'un ou de pluſieurs tyrans, ou l'autorité du peuple, mais toujours la juſtice, qui comme nous venons de dire, n'eſt autre choſe que l'égalité établie entre les choſes inégales, conformément à leur nature. Il eſt pourtant néceſſaire dans tout Etat, ſi on veut ſe mettre à couvert des ſéditions, de faire auſſi uſage des autres eſpeces de juſtice, appellées ainſi abuſivement: car les égards & la condeſcendance, lorſqu'ils ont lieu, ſont des brèches faites, contre la droite juſtice, à ce qui eſt parfait & exact. C'eſt pourquoi, pour ne point s'ex-

poſer à la mauvaiſe humeur de la multitude, on eſt obligé en certaines rencontres de recourir à l'égalité du ſort ; & alors il faut prier les Dieux & la bonne fortune de diriger les déciſions du ſort vers ce qui eſt le plus juſte. Mais encore qu'il faille faire uſage de ces deux eſpeces d'égalités, on ne doit ſe ſervir que dans très-peu de cas de celle qui eſt ſoumiſe au haſard. Telles ſont, mes chers amis, les raiſons pour leſquelles tout Etat qui veut ſe maintenir, doit ſuivre ce que nous venons de preſcrire.

MAIS de même qu'un vaiſſeau en pleine mer exige qu'on veille nuit & jour à ſa ſureté : ainſi un Etat environné de pluſieurs autres Etats, qui le menacent ſans ceſſe de quelque tempête, expoſé à mille attaques ſourdes, & courant à tout inſtant riſque de périr, a beſoin de Magiſtrats & de gardes qui ſe ſuccedent ſans interruption du jour à la nuit & de la nuit au jour, ſe remplaçant, & ſe confiant les uns aux autres la ſureté publique. Or la multitude n'eſt pas capable d'une vigilance aſſez grande pour un tel objet. Il eſt donc néceſſaire que, tandis que le gros des Sénateurs vaquera la plus grand-

de partie de l'année à ſes affaires particulieres, & à l'adminiſtration de ſa famille, la douzieme partie de ce Corps faſſe durant un mois la garde pour l'Etat, & ainſi l'une après l'autre pendant les douze mois de l'année: afin que, de quelque lieu qu'on vienne, ou de la ville même, on puiſſe s'adreſſer à eux, ſoit qu'on ait quelque nouvelle à leur apprendre, ou qu'on veuille les conſulter ſur la maniere dont la Cité doit répondre aux demandes des autres Cités, & recevoir leurs réponſes aux demandes qu'elle leur a faites; & encore à cauſe des mouvemens tumultueux que l'amour de la nouveauté a coutume d'exciter dans les villes, afin principalement de les prévenir, ou du moins de les étouffer dans leur naiſſance, l'Etat en étant averti ſur le champ. Par cette même raiſon, il ne doit ſe tenir aucune aſſemblée ſans la permiſſion de ces ſurveillans; & c'eſt à eux de régler les différends qui pourroient ſurvenir au ſujet des loix, & les autres conteſtations imprévues. Telle ſera pendant un mois l'occupation de la douzieme partie des Sénateurs, qui ſe repoſeront les onze autres mois de l'année.

Au reſte il faut que cette partie du Sénat, dans la garde qu'elle fera pour l'Etat, agiſſe de concert avec les autres Magiſtrats. Ces réglemens pour ce qui concerne la ville même, me paroiſſent ſuffiſans.

MAIS quels ſoins, quel arrangemens prendrons-nous par rapport au reſte de l'Etat? Puiſque toute la Cité, & tout ſon territoire ſont diviſés en douze parties, n'eſt-il pas néceſſaire qu'il y ait des gens prépoſés pour prendre ſoin des chemins, des habitations, des édifices, des ports, des marchés, des fontaines, des lieux ſacrés, des temples, & des autres choſes ſemblables? *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Diſons donc que les temples doivent avoir des Sacriſtains, des Prêtres & des Prêtreſſes. Quant aux chemins, aux édifices, & à la police des autres choſes de cette nature, pour empêcher que les hommes & les animaux ne cauſent aucun dommage, & afin que le bon ordre ſoit exactement obſervé tant dans l'enceinte de la ville que dans les fauxbourgs, il eſt néceſſaire d'établir trois ſortes de Magiſtrats: des Ediles, pour les choſes que nous venons de dire; des

Echevins, pour les marchés ; des Prêtres, pour les temples.

ON ne touchera point au Sacerdoce de ceux ou de celles qui l'auront reçu de leurs ancêtres comme un héritage. Mais, ſi, comme il doit naturellement arriver aux villes nouvellement fondées, perſonne ou preſque perſonne n'eſt revêtu de cette dignité, alors on créera des Prêtres & des Prêtreſſes pour l'entretien des temples & le culte des Dieux. La création de toutes ces charges ſe fera en partie par voye de ſuffrage, & ſera laiſſée en partie à la déciſion du ſort. On aura ſoin dans chaque canton & dans la Cité que le peuple y ait part auſſi bien que ce qui n'eſt pas peuple, afin d'entretenir l'amitié & le concert entre les différens ordres. Ainſi à l'égard des Prêtres, laiſſant au Dieu le choix de ceux qui lui ſont agréables, on s'en remettra à la déciſion du ſort: mais on examinera ſoigneuſement la perſonne à qui le ſort aura été favorable ; obſervant d'abord s'il n'a point quelque défaut de corps, & ſi ſa naiſſance eſt ſans reproche : enſuite, s'il eſt d'une famille pure & ſans tache, ſi ni lui, ni ſes pere & mere, ne ſe ſont

ſouillés par quelque meurtre, ou tout autre crime ſemblable dont la divinité eſt offenſée. On conſultera l'oracle de Delphes touchant les loix & les cérémonies du culte divin, & on les obſervera, après avoir établi des Interprêtes pour les expliquer. On exercera la fonction de Prêtre pendant une année & point au-delà: & afin qu'on s'en acquitte avec toute la ſainteté convenable, ſelon l'eſprit des loix ſacrées, il faut que celui qui eſt promu au Sacerdoce ne ſoit pas au-deſſous de ſoixante ans. Les mêmes réglemens auront lieu à l'égard des Prêtreſſes.

Au ſujet des Interprêtes, les douze tribus quatre par quatre, en propoſeront quatre à trois repriſes, chacune un de ſa tribu. Après qu'on aura examiné les trois qui auront eu le plus de voix, on envoyera les neuf autres à Delphes, afin que le Dieu en choiſiſſe un ſur trois. L'examen par rapport à l'âge & aux autres qualités requiſes, ſera le même que pour les Prêtres. La fonction d'Interprête durera autant que la vie. Si quelqu'un d'eux vient à manquer, les quatre tribus qui l'avoient nommé, lui donneront un ſucceſſeur. On établira auſſi pour

chaque temple des Oeconomes, qui en adminiſtreront les revenus, feront valoir les lieux ſacrés, les affermeront & diſpoſeront du produit. Ils ſeront tirés des premiers ordres de l'Etat, trois pour les grands temples, deux pour les médiocres, un pour les plus petits. Dans leur élection & leur examen on ſuivra les mêmes formalités que pour les Généraux d'armée. Voilà ce que j'avois à ordonner touchant les choſes ſacrées.

QU'ON veille à tout autant qu'il ſe pourra. Que la garde de la Cité ſoit confiée aux Généraux, aux Taxiarques, aux Commandans de la Cavalerie, aux Tribuns, aux Prytanées, & encore aux Ediles & aux Echevins, lorſqu'il aura été pourvu à leur élection. On veillera à la ſureté du reſte du pays en la maniere ſuivante. Tout le territoire a été partagé, comme nous avons dit, en douze parties auſſi égales qu'il a été poſſible. Chacune des tribus à qui le ſort aura aſſigné une de ces parties, préſentera tous les ans cinq perſonnes qui auront une inſpection générale ſur les campagnes, & ſeront comme autant de Tribuns. Puis chacun

d'eux choiſira dans ſa tribu douze jeunes gens, qui ne ſoient ni au-deſſous de vingt-cinq ans, ni au-deſſus de trente, auxquels on aſſignera chaque mois une partie du territoire à viſiter, afin qu'ils acquierent ainſi une connoiſſance exacte de tout le pays. Les Chefs & les gardes ſeront en charge pendant deux ans. Quelle que ſoit la partie de la contrée par laquelle ils commenceront leur viſite, lorſque le tems de changer de lieu ſera venu, c'eſt-à-dire, après le mois révolu, les chefs paſſeront avec leurs gens dans le canton le plus voiſin, prenant à droite, je veux dire, à l'orient, & feront ainſi le tour du territoire. Et afin que la plûpart d'entre eux ſoient inſtruits de ce qui ſe paſſe en chaque canton, non ſeulement durant une ſaiſon, mais dans toutes les ſaiſons; la premiere année écoulée, leurs chefs reviendront ſur leurs pas, & feront leur tournée à gauche, juſqu'à la fin de la ſeconde année. A la troiſieme on choiſira de nouveaux Inſpecteurs & de nouveaux gardes pour remplacer les premiers.

DANS le ſéjour qu'ils feront en chaque endroit, ils donneront tous leurs ſoins, pre-

miérement à ce que le pays ſoit par-tout bien fortifié contre les incurſions des ennemis : ils feront creuſer des foſſés par-tout où il ſera néceſſaire, pratiquer des retranchemens, & conſtruire des tours, afin d'arrêter ceux qui auroient envie de piller & dévaſter le pays. Pour ces ouvrages ils ſe ſerviront des bêtes de ſomme & des eſclaves du lieu même, feront tout exécuter par eux, préſideront à leurs travaux, & prendront garde ſur-tout de n'employer que ceux qui n'auront aucun travail domeſtique preſſé. Tandis que d'une part ils rendront le pays inacceſſible à l'ennemi, de l'autre ils ne négligeront rien pour en faciliter l'accès aux citoyens, aux bêtes de charge & aux troupeaux; ayant ſoin que les chemins ſoient doux & commodes, que la pluye, au lieu de cauſer du dommage à la terre, en entretienne la fertilité; ménageant aux eaux qui tombent des endroits élevés, un écoulement dans les fonds qui ſe trouvent ſur le penchant des montagues, & les y retenant par des digues & des foſſés. Par ce moyen, l'eau reçue dans ces baſſins, venant à ſe filtrer dans le ſein de la terre, jaillira en

ſources & en fontaines dans les champs & les endroits ſitués au-deſſous, & le ſol le plus aride de ſa nature, ſera ainſi rendu fécond en belles eaux. A l'égard des eaux courantes, ſoit de riviere, ſoit de fontaine, ils en releveront les bords par de belles chauſſées plantées d'arbres, & réuniſſant pluſieurs ruiſſeaux au moyen des canaux, ils porteront par-tout l'abondance. Si dans le voiſinage il ſe trouve quelque bois, quelque champ conſacré aux Dieux, ils y feront paſſer les ruiſſeaux, pour les arroſer & les embellir en chaque ſaiſon. Ils auront ſoin que les jeunes gens conſtruiſent par-tout dans ces lieux conſacrés des Gymnaſes pour eux & pour les vieillards, & y entretiennent des bains chauds; avec des proviſions de matiere ſeche & combuſtible, pour les vieillards, les malades & les laboureurs accablés de travail & de laſſitude. Ce remede eſt bien plus ſalutaire que ne feroient tous ceux d'un Médecin médiocrement habile. Tous ces ouvrages, & les autres de cette nature, outre l'embelliſſement & l'utilité du pays, procureront encore un amuſement fort gracieux à ceux qui ſeront chargés de les exécuter.

POUR leurs occupations ſérieuſes, elles ſe réduiront à ce que je vais dire. Les ſoixante gardes veilleront à la ſureté du canton qui leur eſt confié, non ſeulement par rapport aux ennemis, mais auſſi par rapport à ceux qui ſe diſent amis. Si quelqu'un ſe plaint à eux d'avoir reçu quelque dommage de ſes voiſins, ou de tout autre, ſoit libre ſoit eſclave; dans les cauſes de moindre importance, les cinq Inſpecteurs rendront par eux-mêmes la juſtice à ceux qui ſe prétendront léſés; dans les cauſes plus conſidérables, juſqu'à la concurrence de trois mines, ils s'aſſocieront douze gardes, & jugeront ainſi au nombre de dix-ſept.

Tous les Juges, tous les Magiſtrats ſeront tenus à rendre compte de leurs jugemens & de leur adminiſtration, hors les Juges ſupérieurs & ſans appel, tels que les Rois. Si donc les Inſpecteurs des campagnes, commettent quelque injuſtice envers ceux dont ils ſont chargés, ſoit en violant l'égalité dans la diſtribution des corvées, ſoit en s'emparant de force & contre le gré des maîtres, des inſtrumens du labourage, ſoit en recevant des préſens faits en vue de le

les corrompre, ſoit en bleſſant la juſtice dans la déciſion des différends: ceux qui ſe ſeront laiſſés gagner par de baſſes flatteries, ſeront flêtris ignominieuſement à la vue de tous les citoyens: pour les autres injuſtices dont ils ſe ſeroient rendus coupables, elles ſeront jugées ſur le lieu même par les juges du bourg & des bourgs voiſins, lorſque le dommage n'excédera pas une mine, & ils ſeront tenus de ſe ſoumettre à la ſentence. Dans les accuſations plus graves, ou même dans les plus petites, lorſqu'ils refuſeront d'acquieſcer au jugement, dans l'eſpérance d'échapper aux pourſuites, parce qu'ils changent de lieu tous les mois: celui qui ſe dit léſé portera ſa plainte devant les tribunaux publics, & s'il gagne ſa cauſe, il fera payer à l'accuſé le double de la ſomme à laquelle il n'avoit pas voulu ſe ſoumettre en premiere inſtance.

LES Inſpecteurs & leurs gardes vivront de cette maniere pendant les deux années de leur charge. D'abord en chaque canton il y aura pour eux des ſalles à manger communes: quiconque aura été prendre ſon repas ailleurs, même un ſeul jour, & aura découv-

ché, ne fût-ce qu'une nuit, ſans ordre des chefs, ou ſans une néceſſité urgente; s'il eſt dénoncé par les cinq Inſpecteurs, & qu'ils expoſent ſon nom dans la place publique comme ayant quitté ſon poſte, il ſera noté d'infamie pour avoir trahi l'Etat autant qu'il étoit en lui, & le premier venu pourra le frapper de coups impunément. Si quelqu'un des Inſpecteurs tombe dans la même faute, les ſoixante gardes ſont chargés d'y mettre ordre. Celui d'entre eux qui s'en ſera apperçu, ou l'aura appris, & ne dénoncera pas le coupable, ſera ſoumis aux mêmes peines que s'il avoit fait la faute, & même à de plus grièves, & on le déclarera inhabile à poſſéder aucune des charges exercées par les jeunes gens. Ce ſera aux Gardiens des loix à veiller exactement à ce que de pareils déſordres n'arrivent point, ou s'ils arrivent, ne demeurent pas impunis.

IL eſt eſſentiel que tous ſe perſuadent qu'aucun homme, quel qu'il ſoit, n'eſt capable de faire un digne uſage de l'autorité, s'il n'a auparavant appris à obéir, & qu'on doit plutôt ſe glorifier de ſçavoir bien

obéir, que bien commander. On rendra donc d'abord aux loix l'obéiſſance qui leur eſt due, croyant la rendre en ce point aux Dieux mêmes: enſuite les jeunes gens obéiront aux vieillards qui ont mené une vie honorable. Outre cela, il faut que la jeuneſſe, durant les deux années qu'elle veillera à la garde des campagnes, faſſe l'épreuve d'une vie dure & ſoumiſe. Ainſi que les douze gardes & les cinq Inſpecteurs, dès le moment de leur élection, ſe mettent dans l'eſprit que pendant tout le temps qu'ils ſeront en charge, ils n'auront ni ſerviteurs, ni eſclaves, & ne pourront tirer aucun ſervice pour eux-mêmes, mais uniquement pour les ouvrages publics, des laboureurs & autres habitans de la campagne: qu'ils ſoient dans la diſpoſition de tout faire par eux-mêmes, de ſe ſervir les uns les autres, & encore de parcourir le pays l'hyver & l'été toujours armés, tant pour le bien connoître que pour le bien garder. Il me ſemble en effet que la connoiſſance exacte de ſon pays, eſt une ſcience qui pour l'utilité ne le cede à nulle autre: & c'eſt une des raiſons qui doit engager les

jeunes gens à aller à la chaſſe, ſoit avec des chiens, ſoit autrement, autant que le plaiſir & l'avantage qu'on retire de cet exercice. Que tous s'appliquent donc à remplir avec zêle les devoirs de cet emploi, quelque nom qu'on juge à propos de leur donner, ſoit Cryptes, (6) ſoit viſiteurs des campagnes, s'ils veulent un jour contribuer efficacement à la conſervation de leur patrie.

L'ORDRE des choſes demande à préſent que nous paſſions à l'élection des Echevins & des Ediles. Ainſi, après les ſoixante officiers prépoſés à la garde des campagnes, nous créerons trois Ediles, qui partageant entre eux les douze quartiers de la ville, à l'imitation des précédens, auront ſoin des rues, & des grands chemins qui aboutiſſent à la ville, auſſi bien que des édifices, afin qu'on les bâtiſſe tous conformément aux loix. Ils prendront ſoin auſſi des eaux, qui leur ſeront envoyées & conduites en bon état juſqu'à la ville par les gardes de la campagne, & les diſtribueront dans les différen

(6) Cryptes ou cachés étoit le nom qu'on donnoit à Lacédémone à ceux qui faiſoient la Cryptée, dont il a été parlé plus-haut.

tes fontaines publiques, dans la quantité & la pureté convenables, enſorte qu'elles contribuent également à l'ornement & à l'utilité de la ville. Il faut que ces Ediles ſoient riches, & d'une fortune aſſez aiſée pour leur permettre de ſe conſacrer entiérement au bien public. C'eſt pourquoi tous choiſiront dans la premiere claſſe celui qu'ils voudront propoſer pour Edile. Après les ſuffrages donnés, lorſqu'on ſera parvenu aux ſix qui en auront eu davantage, les préſidens de l'élection régleront au ſort les trois qui doivent être en charge, & qui après les épreuves ordinaires, l'exerceront ſuivant les loix qu'on leur aura preſcrites.

ON élira enſuite cinq Echevins parmi les citoyens du premier & du ſecond ordre. Du reſte leur élection ſe fera comme celle des Ediles, c'eſt-à-dire, qu'entre les dix qui auront eu le plus de voix, le ſort en nommera cinq, & qu'après un examen convenable, ils prendront poſſeſſion de leur charge. Tous ſeront obligés de propoſer quelqu'un: quiconque refuſera de le faire, s'il eſt dénoncé aux Magiſtrats, ſera réputé mauvais citoyen, & en outre condamné à une amen-

de de cinquante dragmes.

L'ENTRÉE des Comices & des assemblées publiques sera ouverte à tout le monde: les citoyens de la premiere & seconde classe ne pourront se dispenser d'y assister, & il y aura une amende de dix dragmes pour les absens. Mais ceux de la troisieme & quatrieme classe n'y seront point obligés, & en cas d'absence ils ne seront soumis à aucune amende, à moins que les Magistrats pour de certaines nécessités particulieres n'ordonnent à tous de s'y trouver. Les Echevins feront observer dans le marché l'ordre établi par les loix: ils veilleront sur les temples & les fontaines qui sont sur la place, & empêcheront qu'on n'y cause aucun dommage. Si cela arrive, & que le coupable soit esclave ou étranger, ils le feront battre de verges & empriſonner. Si l'auteur du dommage est un citoyen, ils pourront le juger par eux-mêmes, jusqu'à la concurrence de cent dragmes. S'il s'agit d'une peine plus forte & jusqu'au double, ils jugeront conjointement avec les Ediles. Le pouvoir des Ediles dans leur district ne s'étendra pas non plus au delà pour les amendes & les punitions, c'est-

à-dire, que quand l'amende n'ira qu'à une mine, ils jugeront ſeuls, & conjointement avec les Echevins, quand elle ira au double.

IL convient après cela d'inſtituer des Magiſtrats qui préſident à la Muſique & à la Gymnaſtique; les uns pour la partie de l'inſtruction; les autres pour celle de l'exercice & de la diſpute. Par les premiers j'entends avec la loi ceux qui ſeront à la tête des Gymnaſes & des Ecoles, pour veiller ſur le bon ordre, ſur l'inſtruction de la jeuneſſe, & la conduite des jeunes garçons & des jeunes filles, ſoit en allant aux Ecoles, ſoit pendant le tems qu'ils y reſteront. J'entends par les ſeconds ceux qui préſideront aux diſputes de Muſique & de Gymnaſtique: ils ſeront de deux ſortes, les uns pour la Muſique ſeule, les autres pour la ſeule Gymnaſtique. Les combats Gymniques, ſoit d'hommes ſoit de chevaux, auront les mêmes Préſidens. Quant aux combats de Muſique, il eſt à propos d'établir des Préſidens de deux eſpeces, les uns pour le pur chant exécuté par une ſeule perſonne, & pour le chant imitatif, comme pour les Rhapſodes, les joueurs de

luth, de flûte & d'autres inſtrumens ſemblables; les autres pour le chant des chœurs. Et d'abord commençons par élire ceux qui doivent préſider aux divertiſſemens du chœur, & à cette partie de la Muſique qui régle les pas & les figures dans les danſes, ſoit des hommes faits, ſoit des jeunes garçons & des jeunes filles. Un ſeul nous ſuffira: il ne faut pas qu'il ait moins de quarante ans. Ce ſera auſſi aſſez d'un ſeul âgé au moins de trente ans, pour la Monodie; il admettra à la diſpute ceux qu'il jugera à propos, & décidera de la ſupériorité entre les concurrens.

VOICI de quelle maniere il faudra choiſir le Préſident & l'arbitre des chœurs. Tous ceux qui auront du goût pour ces ſortes de choſes, ſe rendront à l'aſſemblée: on punira d'une amende quiconque refuſera de s'y trouver; les Gardiens des loix connoîtront de cette affaire. Pour les autres, ils n'y aſſiſteront qu'autant qu'ils le voudront. Chacun propoſera à ſon choix quelqu'un des plus habiles en ce genre; & dans l'examen qui ſuivra les ſuffrages, on n'alléguera point d'autre raiſon pour élire ou pour rejetter celui

celui qui eſt nommé, que ſon habileté ou ſon incapacité. Ainſi entre les dix qui auront eu le plus de ſuffrages, celui ſur lequel le ſort ſera tombé, & qu'on aura jugé capable, préſidera aux chœurs pendant une année ſelon la loi. On obſervera les mêmes formes dans l'élection d'un arbitre du chant ſimple & de la Muſique inſtrumentale : celui des propoſés à qui le ſort aura été favorable, exercera ſa charge pendant une année, après avoir donné aux Juges des preuves de ſa capacité.

Il nous faut enſuite choiſir dans la ſeconde & troiſieme claſſe de citoyens des arbitres des combats Gymniques, tant d'hommes que de chevaux. Ceux de la troiſieme claſſe ſeront tenus d'aſſiſter à l'élection : il n'y a que la quatrieme qui pourra s'en abſenter impunément. Parmi les vingt à qui les ſuffrages auront été favorables, les trois que le ſort aura nommés, ſeront élus, s'ils ont l'approbation des examinateurs. Si quelqu'un eſt rejetté dans l'élection de quelque charge que ce ſoit, on lui en ſubſtituera un autre ſuivant les mêmes formes, & l'examen s'en fera de la même maniere.

IL nous reſte à inſtituer le Magiſtrat qui aura une intendance générale ſur l'éducation des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. La loi veut qu'on n'en choiſiſſe qu'un, qui ne doit point avoir moins de cinquante ans. Il faut qu'il ſoit pere d'enfans légitimes, garçons & filles autant qu'il ſe pourra, ou du moins de l'un des deux ſexes. Que celui ſur qui tombe ce choix, & ceux qui le font ſe perſuadent qu'entre les plus importantes charges de l'Etat, celle-ci tient ſans comparaiſon le premier rang. Nous voyons en effet que dans les plantes tout dépend du premier jet : s'il réuſſit par rapport à chacune ſuivant ſa nature & ſes propriétés, on peut ſe promettre qu'un jour elle atteindra la perfection de ſon eſpece. Ce qui eſt vrai à l'égard des plantes, ne l'eſt pas moins à l'égard des animaux, de quelque nature qu'ils ſoient, douce ou féroce, & en particulier de l'homme. Car bien que l'homme ſoit naturellement doux, néanmoins lorſqu'à un heureux naturel il joint une éducation excellente, il devient le plus doux des animaux, le plus approchant de la divinité : au lieu que s'il n'a reçu aucune éducation, ou

n'en a eu qu'une mauvaise, il devient le plus farouche des animaux que produit la terre. (7) C'est pourquoi le Législateur doit faire de l'institution des enfans le premier & le capital de ses soins. S'il veut donc s'acquitter comme il faut de ce devoir, il commencera par jetter les yeux sur le citoyen le plus accompli en tout genre de vertu, pour le mettre à la tête de l'éducation de la jeunesse.

AINSI, que tous les corps de Magistrature, hormis le Sénat & les Prytanées, s'étant assemblés dans le temple d'Apollon, donnent secrettement & à l'insçu des Gardiens des loix, leur suffrage à celui qu'ils jugeront le plus capable de bien conduire l'éducation de la jeunesse; & que celui qui aura eu le plus de suffrages, après avoir été examiné par les Magistrats qui l'ont élu,

(7) Le premier qui a rassemblé les hommes en Société, a été pour eux la source des plus grands biens: En effet, comme l'homme, lorsqu'il a reçu toute sa perfection, est le meilleur des animaux, il est aussi le pire de tous, lorsqu'il n'a ni loi ni régle; car l'injustice armée est la plus redoutable: or l'homme naît avec des armes, qui sont l'intelligence & le courage, dont il peut appliquer l'usage aux choses les plus opposées. C'est pourquoi l'homme sans vertu est de tous les animaux le plus impie & le plus féroce, le plus porté à abuser des alimens & des plaisirs de l'amour. *Ariſt. Polit.* I. *chap.* 2.

c'eſt-à-dire, par tous excepté les Gardiens des loix, entre en charge pour cinq ans. A la ſixieme année on en élira un autre en ſuivant les mêmes regles.

Si quelqu'un de ceux qui ont des charges publiques vient à mourir, avant que le tems de ſa charge ſoit expiré, de ſorte qu'il s'en faille plus de trente jours; ceux que ce ſoin regarde lui nommeront un ſucceſſeur. Si des Orphelins viennent à perdre leur Tuteur, les parens & alliés du côté du pere & de la mere, en deſcendant juſqu'aux couſins germains, en nommeront un autre dans l'eſpace de dix jours, ou payeront chacun une dragme d'amende par jour, juſqu'à ce qu'ils l'ayent nommé.

Un Etat ne ſeroit plus un Etat, ſi ce qui concerne les tribunaux n'y étoit pas réglé comme il faut. De plus, un Juge muet qui dans la diſcuſſion des cauſes n'ajouteroit rien à ce que diſent chacun des plaideurs, comme il arrive dans les arbitrages, ne ſeroit point en état de rendre la juſtice. D'où il ſuit qu'il n'eſt pas poſſible de bien juger, s'il y a beaucoup de Juges, ou s'ils ſont en petit nombre, mais ignorans. Il eſt

encore néceſſaire que les points ſur leſquels les deux parties ſont en litige ſoient ſuffiſamment éclaircis. Or rien de plus propre à jetter du jour ſur une cauſe, que le tems, la lenteur & les fréquentes informations. Par toutes ces raiſons, il faut que ceux qui ont enſemble quelque différend, s'adreſſent d'abord à leurs voiſins, à leurs amis, à tous ceux qui peuvent être au fait du ſujet de la conteſtation. Si la choſe n'eſt pas ſuffiſamment décidée par ces arbitres, on aura recours à un autre tribunal. Enfin ſi le procès ne peut ſe vuider dans ces deux premiers tribunaux, un troiſieme le terminera ſans appel. Au reſte l'érection des tribunaux eſt en quelque ſorte une création de Magiſtrats : puiſqu'il eſt néceſſaire que le Magiſtrat ſoit Juge en certaines matieres, & que le Juge, ſans être Magiſtrat, l'eſt cependant avec une autorité conſidérable, le jour qu'il termine les différends par ſa ſentence. (8) Ainſi

(8) Les anciens, ſoit Grecs, ſoit Latins, ne confondoient pas le Juge avec le Magiſtrat ; & quoiqu'en France ces deux termes paroiſſent ſynonymes, cependant la différence eſſentielle du Magiſtrat & du Juge, eſt que l'objet du premier ſont les affaires d'Etat, & celui du ſecond, les affaires des particuliers.

comptant les Juges pour des Magiſtrats, diſons quelque choſe de leurs qualités perſonnelles, des matieres qui ſont de leur compétence, & du nombre des Juges dans chaque tribunal.

QUE le plus ſacré de tous les tribunaux ſoit celui que les parties ſe ſeront créé elles-mêmes, & qu'elles auront élu d'un commun conſentement. Outre celui-là, il y en aura deux d'établis, l'un pour juger les cauſes de particulier à particulier, lorſqu'un citoyen ſe prétendant léſé dans ſes droits par un autre, le citera devant les Juges pour en avoir raiſon: l'autre pour les cas où par zêle pour le bien public, on voudra dénoncer ceux qu'on croira avoir nui aux intérêts de l'Etat.

IL nous faut parler de la qualité & du choix des Juges. Le premier tribunal, ouvert à tous les particuliers qui, après avoir plaidé deux fois, n'auront pû s'accorder, ſera formé de cette maniere. Le dernier jour avant le mois qui ſuit le ſolſtice d'été, auquel mois commence la nouvelle année, tous ceux qui ont des charges, ſoit pour un an ſeulement, ſoit pour plus longtems, s'aſ-

ſembleront dans un des temples de la Cité ; & là, après avoir pris le Dieu à ſerment, ils lui offriront en quelque ſorte les prémices de tous les corps de Magiſtrature, choiſiſſant pour Juge dans chacun celui qui jouira d'une plus grande réputation de probité, & leur paroîtra devoir rendre la juſtice aux citoyens avec plus de lumieres & d'intégrité dans le cours de l'année ſuivante. Ce choix ſera ſuivi de l'examen de chacun des élus, & ſi quelqu'un eſt rejetté, on lui en ſubſtituera un autre en gardant les mêmes formes. Ces Juges prononceront entre ceux qui n'auront pu s'accorder dans les autres tribunaux ; ils donneront leur voix publiquement ; les Sénateurs & tous les autres Magiſtrats qui les ont élus, ſeront tenus d'aſſiſter au jugement, & d'être témoins de la ſentence : pour les autres citoyens, ils y aſſiſteront, ſi bon leur ſemble. Si un Juge ſe trouvoit accuſé d'avoir porté ſciemment une ſentence injuſte, l'accuſation ſera portée devant les Gardiens des loix ; le Juge convaincu de cette malverſation, ſera condamné à payer à celui auquel il a fait tort, la moitié du dommage ; ou, ſi l'on croit qu'il mérite une plus

grande peine, elle ſera laiſſée à la diſcrétion des Gardiens des loix, qui eſtimeront ce qu'il doit ſouffrir en outre, ſoit dans ſa perſonne, ſoit dans ſes biens, par une amende au profit du public ou du particulier qui a porté la plainte.

A L'ÉGARD des crimes d'Etat, il eſt néceſſaire que le peuple ait part au jugement; puiſque tous les citoyens ſont léſés, lorſque l'Etat l'eſt; & qu'ils auroient raiſon de trouver mauvais qu'on les exclût de ces ſortes de cauſes. Ainſi ce ſera au peuple que ces cauſes ſeront portées en premiere inſtance, & il les décidera en dernier reſſort: mais la procédure s'inſtruira par devant trois des premiers corps de Magiſtrature, choiſis du commun conſentement de l'accuſateur & de l'accuſé. S'ils ne peuvent convenir ſur ce choix, le Sénat le réglera en décidant pour l'un ou pour l'autre. Il faut encore, autant qu'il ſe pourra, que tous ayent part aux jugemens touchant les cauſes privées. Car ceux qui ſe voyent exclus de tout droit de juger, s'imaginent qu'ils ſont comptés pour rien dans l'Etat. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire qu'on établiſſe des tribunaux pour

chaque tribu, & que des Juges incorruptibles & inacceſſibles aux prieres nommés par le ſort, décident ſur le champ les différends qui s'éleveront. La déciſion finale de ces ſortes de cauſes ſe prononcera dans le tribunal dont nous avons parlé plus-haut, tribunal compoſé des Juges les plus integres qu'il ſoit poſſible de trouver parmi les hommes, & deſtiné a terminer les procès qui n'auront pû être vuidés par une ſentence arbitrale, ni par les Juges de la tribu.

VOILÀ ce que j'avois à dire pour le préſent des Juges, au ſujet deſquels il eſt également difficile de décider que ce ſont ou que ce ne ſont pas des Magiſtrats. Je ne fais au reſte que tracer ici en quelque ſorte l'enceinte de leurs fonctions, en marquant une partie, & paſſant le reſte ſous ſilence. Lorſque nous ſerons parvenus au terme de nôtre légiſlation, nous donnerons un plan & un détail beaucoup plus exact des loix qui concernent l'ordre judiciaire. Ainſi nous attendrons à ce moment à reprendre cette matiere. Pour ce qui regarde l'inſtitution des autres charges publiques, nous avons réglé à-peu-près tout ce qu'il y a à régler. Mais

il n'eſt pas poſſible de ſe former une idée juſte & complette de chacune des parties du gouvernement & de l'adminiſtration politique, juſqu'à ce que nôtre entretien ait embraſſé les premieres, les ſecondes pieces de cet édifice, celles du milieu, toutes en un mot, & qu'il ait conduit cet ouvrage à ſa fin. Nous venons d'en achever, pour ainſi dire, la façade, en terminant ce qui appartient à l'élection des Magiſtrats. Il faut déformais, ſans différer ni tergiverſer plus longtems, commencer à porter nos loix.

CLINIAS. Etranger, quoique j'aye été extrêmement ſatisfait de tout ce que j'ai entendu juſqu'ici, rien ne m'a fait plus de plaiſir que cette liaiſon par laquelle vous joignez la fin du diſcours précédent avec le commencement du ſuivant. *L'Athén.* Ainſi juſqu'à préſent nôtre converſation, amuſement grave & convenable à des vieillards, a aſſez bien réuſſi. *Clinias.* Dites plutôt que c'eſt l'occupation la plus belle que des hommes puiſſent ſe propoſer. *L'Athén.* A la bonne heure. Mais voyons, je vous prie, s'il vous ſemble la même choſe qu'à moi. *Clinias.* Quelle choſe, & par rapport à quoi?

L'Athén. Vous ſçavez que le travail des Peintres dans les diverſes figures qu'ils repréſentent, paroît ne devoir jamais finir, qu'ils ne font autre choſe que charger les couleurs, les affoiblir, ou de quelque autre nom que cela s'appelle en termes de l'art, & que jamais leurs tableaux ne ſeront ſi parfaits, qu'ils ne puiſſent y ajouter de nouvelles beautés, ſoit pour la correction du deſſein, ſoit pour le coloris. *Clinias.* Je le ſçais pour l'avoir oui dire: car je n'ai aucune connoiſſance des principes de cet art. *L'Athén.* Vous n'y avez rien perdu. Nous ferons cependant uſage ici d'une idée que cet art me préſente, & que voici. Si quelqu'un formoit le deſſein de faire une figure parfaitement belle, & de maniere que, loin de ſe dégrader, elle acquît de jour en jour une nouvelle perfection; vous concevez qu'étant mortel, s'il ne laiſſe après lui un peintre qui le remplace, pour réparer le tort que les années auroient fait à ſa peinture, & finir les traits que lui-même auroit laiſſés imparfaits par défaut d'habileté; un artiſte en un mot capable de donner de nouvelles graces à ſon ouvrage; vous concevez, dis-

je, que ce tableau qui lui aura coûté beaucoup de travail, ne ſe conſervera pas long-tems après lui dans ſa beauté. *Clinias.* Cela eſt vrai.

L'ATHÉN. Quoi donc ? l'entrepriſe du Légiſlateur ne reſſemble-t-elle pas à celle de ce Peintre ? Il ſe propoſe d'abord de former un corps de loix le plus parfait qu'il ſoit poſſible. Mais enſuite avec le tems, lorſque l'exécution lui aura appris à juger de ſon ouvrage, croyez-vous qu'il y ait un ſeul Légiſlateur aſſez dépourvû de ſens, pour ignorer qu'il a laiſſé une foule de traits imparfaits, qui ont beſoin d'être corrigés par quelque autre après lui ; afin que la police & le bon ordre qu'il a établis dans l'Etat, au lieu de décheoir, aillent toujours ſe perfectionnant ? *Clinias.* Il eſt naturel ſans contredit que tout homme ſouhaite de ſe procurer un ſemblable avantage. *L'Athén.* Si donc un Légiſlateur trouvoit le ſecret de former, ſoit par ſes diſcours, ſoit par ſes actions, quelque éleve qui fût autant ou plus habile que lui dans l'art de maintenir les loix, & de les rectifier, il eſt certain qu'il en feroit uſage avant que de ſortir de

la vie. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* N'eſt-ce point ce que nous avons à faire pour le préſent, vous & moi? *Clinias.* Que voulez-vous dire? *L'Athén.* Je dis que, puiſque nous ſommes ſur le point de porter des loix, que nous en avons déja choiſi les Gardiens, & que nous touchons preſque au terme de la vie, tandis que ces Magiſtrats ſont jeunes en comparaiſon de nous; il faut en même tems que nous faiſons nos loix, eſſayer de former en eux des hommes capables de les maintenir, & d'en faire de nouvelles au beſoin. *Clinias.* J'en conviens, pourvû que nous puiſſions y réuſſir. *L'Athén.* Du moins faut-il faire une tentative, & y travailler de toutes nos forces. *Clinias.* Aſſurément.

L'ATHÉN. Adreſſons-leur donc la parole. Chers citoyens, protecteurs des loix, nous omettrons ſans doute bien des choſes dans celles que nous allons propoſer ſur divers objets. *Clinias.* Cela eſt inévitable. *L'Athén.* Nous tâcherons toutefois de ne rien omettre d'important, & même, autant qu'il ſe pourra, nous embraſſerons dans une eſpece d'enceinte tout le corps des loix. Ce ſera à vous de remplir cette enceinte. Apprenez de nous

quel but vous devez avoir devant les yeux en y travaillant. Nous en avons déja parlé pluſieurs fois, Mégille, Clinias & moi, & nous convenons qu'on ne doit pas s'en propoſer d'autre. Mais nous voulons que vous penſiez comme nous, & que devenant nos diſciples, vous ayez toujours devant les yeux ce but, dont nous avons jugé que le Légiſlateur & les Gardiens des loix ne doivent jamais détourner leurs regards. Tout ce que nous avons dit là-deſſus ſe réduit à un point eſſentiel, qui eſt de bien connoître les occupations, les mœurs, le genre de richeſſes, les deſirs, les ſentimens, les ſciences propres à faire de nos citoyens des gens de bien, accomplis dans toutes les vertus qui ſont du reſſort de l'ame: enſorte que tous, hommes & femmes, jeunes & vieux, dirigent tous leurs efforts vers cet objet durant toute la vie; & qu'ils ne paroiſſent jamais faire aucun cas de ce qui pourroit y mettre un obſtacle: enfin, ſoit qu'il faille être chaſſé de ſa patrie, plutôt que de conſentir à la voir ſous le joug de l'eſclavage, ſoumiſe à de mauvais maîtres, ou ſe condamner volontairement à l'exil, qu'ils ſoient

diſpoſés à ſouffrir tous les traitemens ſemblables, plutôt que de paſſer ſous un autre gouvernement, dont l'effet ſeroit de les pervertir. Voilà ce dont nous ſommes convenus tous trois : voilà la regle ſur laquelle vous devez juger de nos loix, ſoit pour les approuver, ſoit pour les blâmer. Condamnez donc celles qui ne ſeroient point propres à produire cet effet : pour celles qui y ſont propres, embraſſez-les, recevez-les avec joye, & conformez-y votre conduite. Mais quant aux autres pratiques dont le but ſeroit d'acquérir ce que le vulgaire appelle biens, renoncez-y pour jamais.

VENONS maintenant aux loix, & entrons en matiere par celles qui appartiennent à la Religion. Mais il faut auparavant nous rappeller nôtre nombre de cinq mille quarante ; & la multitude de diviſions très-commodes pour nôtre deſſein, dont il eſt ſuſceptible, ſoit qu'on le prenne en ſon entier, ou qu'on n'en prenne que la douzieme partie, qui eſt le nombre des familles de chaque tribu, & le produit juſte de vingt & un par vingt. Comme le nombre entier ſe diviſe en douze parties égales, chacune d'elles peut auſſi être

diviſée en douze autres. Ainſi on doit regarder chaque partie comme un don conſacré à la Divinité, puiſqu'elles répondent à l'ordre des mois & à la revolution annuelle de l'univers. C'eſt pour cette raiſon que toute cité eſt ſous la direction du Dieu qui a une affinité avec elle, & qui la conſacre. (9) Au reſte les différens Légiſlateurs ont fait des diviſions plus ou moins juſtes, & ont conſacré ces partages d'une maniere plus ou moins heureuſe. Pour nous, nous prétendons avoir préféré avec raiſon le nombre de cinq mille quarante, vû qu'il a pour diviſeurs tous les nombres depuis l'unité juſqu'à douze, hormis onze: encore eſt-il très facile d'y remédier; car ſi on laiſſe de côté deux familles ſur la totalité, on aura de

(9) Ce paſſage aſſez obſcur par lui-même s'explique par les principes que Platon établit ailleurs, ſur-tout dans l'Epinomis & le Timée; ſçavoir que les Aſtres & les Planetes ſont animés par autant de Génies ou Dieux ſubalternes, qui influent immédiatement dans le gouvernement phyſique & moral de cet Univers, tant pour les Etats que pour les particuliers. Ceci tient au ſyſtême Théologique de cet Auteur, qui eſt ſans contrédit la partie la moins ſenſée de ſa Philoſophie, quoiqu'on y entrevoie quelque veſtige de ce que l'Ecriture nous apprend ſur les Anges. C'eſt cependant à cette partie que Plotin, Porphyre, Jamblique, ſans en excepter Ficin lui-même, tout Chrétien qu'il étoit, ſe ſont attachés de préférence.

de part & d'autre deux diviſeurs exacts. (10) Avec un peu de loiſir, on peut ſe convaincre aiſément de la vérité de ce que je dis. Ainſi ſur la foi de cette tradition & de ce diſcours, partageons notre Cité; donnons à chaque portion pour protecteur un Dieu ou un enfant des Dieux; érigeons-leur des autels avec tout ce qui convient à leur culte, & que deux fois le mois on s'aſſemble pour y faire des ſacrifices; enſorte qu'il y en ait douze par an pour chaque tribu, & douze pour les douze portions de chaque tribu. Ces aſſemblées ſe tiendront premiérement en vue d'honorer les Dieux, & de la religion; en ſecond lieu, pour procurer la familiarité, la connoiſſance, & toute ſorte de liaiſons entre les citoyens: d'autant plus

(10) Il eſt à propos que je juſtifie ici le ſens que j'ai donné au texte. En diviſant 5040 par 11, on a pour quotient 458 $\frac{2}{11}$. Si donc on met à part deux unités de 5040, 11 & 458 en ſeront les diviſeurs exacts. Ainſi ce paſſage ἐπὶ θάτερα γὰρ ὑγιὲς γίγνεται, δυοῖν ἐξαν ἀποτμηθέντων, ſignifie: *car le nombre* 5040 *devient ſain de part & d'autre*, c'eſt-à-dire, diviſible exactement par 11 & ſon correſpondant 458, *en mettant à part deux foyers* ſur la totalité. Ficin traduit: *Reſtituitur enim, ſi duæ ad alteram partem domus acceſſerint.* De Serres l'a copié, mettant ſeulement *inſtauratur*, au lieu de *reſtituitur*. Au cas que le verbe ἀποτέμνω n'aie point la ſignification que je lui attribue ici, je ne ferois nulle difficulté de lire ἐπιτμηθέντων.

que pour les mariages & les alliances, il eſt néceſſaire de connoître la famille dans laquelle on prend une femme, la perſonne & la parenté de celui à qui on donne ſa fille; & qu'en ces ſortes de choſes, on doit ſe faire un point capital de n'être trompé en quoi que ce ſoit, autant qu'il eſt poſſible. C'eſt pourquoi il faut, toujours dans cette même vue, établir des divertiſſemens & des danſes entre les jeunes gaçons & les jeunes filles; ce qui fournira aux uns & aux autres des raiſons plauſibles & fondées ſur la bienſéance de l'âge, de ſe laiſſer voir & de voir les autres à découvert, autant que les bornes d'une pudeur modeſte le peuvent permettre. (11)

Tout ſe paſſera ſous les yeux & la direction des Préſidens des Chœurs, qui de concert avec les Gardiens des loix feront ici

(11) Malgré toutes les précautions que prend ici Platon, il ne pouvoit ignorer quels excès ces ſortes de divertiſſemens occaſionnoient, & combien il étoit ſcandaleux que l'exercice même du culte divin donnât entrée aux plus grands déſordres. Il devoit faire réflexion que les loix peuvent bien peu de choſe pour arrêter le mal en ce genre; & que le plus court comme auſſi le plus ſage, étoit d'appliquer le remede à la ſource du mal, en retranchant des fêtes & des ſacrifices tout ce qui pouvoit introduire la corruption des mœurs. Voyez Théodoret *Thérap. diſc.* 9.

l'office de Légiſlateurs, pour ſuppléer au détail que nous omettons. Car, comme nous avons dit, c'eſt une néceſſité que le Légiſlateur en chef omette en ce genre une foule de petits réglemens, & que ceux qui auront tous les ans occaſion de s'inſtruire par l'expérience, faſſent tous les arrangemens qu'ils jugeront à propos, corrigent, changent chaque année, juſqu'à ce que ces ſortes d'inſtitutions & d'exercices ayent acquis la perfection convenable. Le terme de dix ans eſt, ce me ſemble, raiſonnable & ſuffiſant pour ſe donner toute l'expérience requiſe en ce qui concerne les ſacrifices & les danſes. Du vivant du Légiſlateur, tout ſe réglera de concert avec lui : après ſa mort, chaque corps de Magiſtrats fera part aux Gardiens des loix de ce qu'il jugera avoir beſoin d'être rectifié dans les diverſes fonctions de ſa charge, juſqu'à ce qu'on ait ſujet de croire que chaque choſe eſt auſſi bien réglée qu'elle puiſſe l'être. Alors on donnera à ces réglemens une forme immuable, s'y conformant ainſi qu'aux autres loix preſcrites dès le commencement par le Légiſlateur, auxquelles il ne faut jamais toucher ſans néceſſité. Si

l'on ſe croyoit obligé d'y faire qu
changement, on ne le fera qu'après
pris l'avis de tous les Magiſtrats & du
ple, après avoir conſulté tous les or
des Dieux, & ſuppoſé que tous y co
tent : ſans cela on n'y touchera poin
l'avis de celui qui s'oppoſe à l'innov
prévaudra toujours ſelon la loi.

EN quelque tems & dans quelque fa
qu'un jeune homme, après avoir vû &
laiſſé voir ſuffiſamment, croira avoir t
une perſonne à ſon gré, à laquelle il
s'unir avec décence pour avoir & élev
commun des enfans ; qu'il ait la libe
l'épouſer depuis l'âge de vingt-cinq a
qu'à trente-cinq. Mais auparavant qu
prenne comment il doit chercher cel
lui convient. Car, comme dit Clini
faut mettre à la tête de chaque loi le p
qui lui eſt propre. *Clinias.* Vous vo
pellez à merveille ce que j'ai dit, Etr
& vous avez ſaiſi à propos l'occaſion
placer dans vos diſcours. *L'Athén.* Vo
trop obligeant. Mon fils, lui dirons
donc, étant né, comme vous l'êtes,
gens honnêtes, il convient que vou

tractiez un mariage qui mérite l'approbation des perſonnes ſages; elles vous feront entendre qu'il ne faut point fuir l'alliance des pauvres, ni rechercher avec empreſſement celle des riches; mais que tout le reſte étant égal, vous devez vous attacher par préférence à ceux qui ont un peu moins de biens que vous, & en faire vos alliés: qu'une pareille conduite eſt également avantageuſe à l'Etat & aux familles qui s'uniſſent par un mariage: que la vertu ſe trouve mille fois plus aiſément dans les unions où il entre de la proportion & de l'égalité, que dans celles qu'aucun mêlange ne tempere: ainſi que celui qui ſe connoît être d'un caractere impétueux & trop précipité dans ſes démarches, doit travailler à devenir le gendre de citoyens modérés, & celui qui eſt né avec des diſpoſitions contraires, s'allier avec des perſonnes d'un caractere propre à corriger le ſien. En général la régle qu'il faut ſuivre en fait de mariage, eſt de conſulter moins ſon goût & ſon plaiſir particulier, que l'utilité publique. Tous ſe ſentent portés à s'unir à ceux qui leur reſſemblent le plus: d'où il arrive que dans les familles qui compoſent

une ville, il ſe trouve une étrange différence, ſoit pour les biens, ſoit pour les mœurs : de-là dans la plûpart des Etats l'inconvénient dont nous voulons préſerver le nôtre.

IL eſt donc conforme à la raiſon de défendre par une loi au riche d'épouſer la fille du riche, & à l'homme puiſſant de s'allier à une autre famille puiſſante, mais ſi nous ordonnions à ceux d'un caractere vif, de s'unir par le mariage aux perſonnes d'un caractere lent, & réciproquement; outre que cela paroîtroit ridicule, il ſeroit à craindre que beaucoup de gens n'en fuſſent très-choqués. En effet il n'eſt point aiſé à tous de concevoir que les humeurs doivent être mêlées dans un Etat, comme les liqueurs dans une coupe, où le vin verſé ſeul pétille & bouillonne, mais corrigé par le mélange d'une autre Divinité ſobre, devient par cette heureuſe alliance, un breuvage ſain & modéré. (12) Tel eſt l'effet que produit le mélange des caracteres; mais preſque perſonne

(12) Ceci me rappelle le beau vers de Tibulle : *mixtaque ſecuro eſt ſobria lympha mero.* Croiroit-on que Longin, ſi bon juge d'ailleurs, Traité du Sublime chap. 28, reproche à Platon comme une métaphore dure & outrée d'avoir dit que l'eau divinité ſobre corrige le vin ?

n'eſt capable de s'en appercevoir. C'eſt ce qui nous met dans la néceſſité de ne point faire de loi expreſſe ſur ce point, & d'eſſayer ſeulement auprès de nos citoyens la voye douce de la perſuaſion, leur inſinuant de ſonger plutôt en mariant leurs enfans à aſſortir les perſonnes, qu'à vouloir par une avarice inſatiable que les biens de fortune ſoient égaux de part & d'autre; & détournant par des reproches ſalutaires ceux qui dans le mariage n'ont en vue que les richeſſes, ſans les contraindre par une loi écrite. Voilà ce que nous avons à dire par forme d'exhortation ſur le mariage. Il faut joindre à ceci ce qui a été dit plus-haut, que chaque citoyen doit tendre à perpétuer ſa nature, laiſſant après ſoi des enfans & des petits-fils qui lui ſuccedent dans le culte qu'il rendoit aux Dieux.

ON pourroit ajouter à ce prélude bien des choſes touchant le mariage & la maniere de le contracter. Si quelqu'un refuſe de ſe ſoumettre à la loi, & qu'il veuille vivre dans nôtre ville comme un Etranger, ſans alliance; ſi à l'âge de trente-cinq ans accomplis il n'eſt point marié; il payera chaque année

une ville, il ſe trouve une étrange différence, ſoit pour les biens, ſoit pour les mœurs: de-là dans la plûpart des Etats l'inconvénient dont nous voulons préſerver le nôtre.

Il eſt donc conforme à la raiſon de défendre par une loi au riche d'épouſer la fille du riche, & à l'homme puiſſant de s'allier à une autre famille puiſſante, mais ſi nous ordonnions à ceux d'un caractere vif, de s'unir par le mariage aux perſonnes d'un caractere lent, & réciproquement; outre que cela paroîtroit ridicule, il ſeroit à craindre que beaucoup de gens n'en fuſſent très-choqués. En effet il n'eſt point aiſé à tous de s'appercevoir que les humeurs doivent être dans un Etat, comme les liqueurs dans la coupe, où le vin verſé ſe tempere, mais corrigé par une Divinité ſobre ... treuſe alliance, ... ré. (12) Tel eſt ... lange des cara...

(12) Ceci me... *que ſecuro eſt ...* gin, ſi bon ju... reproche à Pl... d'avoir dit q...

pable de s'en appercevoir. C'eſt ce
nous met dans la néceſſité de ne point
re de loi expreſſe ſur ce point, & d'eſſa-
r feulement auprès de nos citoyens la
oye douce de la perſuaſion, leur inſinuant
de ſonger plutôt en mariant leurs enfans à
aſſortir les perſonnes, qu'à vouloir par une
avarice inſatiable que biens de fortune
ſoient égaux re; & détour-
nant par d ires ceux qui
dans le m que les richeſ-
ſes, ſans une loi é
Voilà c lire pa
d'exhor Il fau
naut
pét
s
c
es
de
ou-
dans
llian-
olis il

une amende de cent dragmes, s'il eſt de la premiere claſſe; de ſoixante & dix, s'il eſt de la ſeconde; de ſoixante, s'il eſt de la troiſieme, & de trente, s'il eſt de la quatrieme. (13) Cet argent ſera conſacré à Junon. S'il ne paye point exactement à chaque terme, il ſera condamné au décuple. L'Oeconome de la Déeſſe ſera chargé d'exiger cette amende: s'il manque à le faire, on la levera ſur ſes propres biens; & dans les comptes que chacun rendra, on fera mention de cet article. Telle eſt l'amende pécuniaire établie contre ceux qui refuſeroient de prendre aucun engagement. A l'égard des honneurs, ils n'en recevront point des citoyens plus jeunes qu'eux: aucun n'aura pour eux le moindre reſpect, la moindre déférence; & s'ils s'aviſoient de vouloir châtier quelqu'un, quiconque ſera préſent prendra la défenſe de l'attaqué, & repouſſera leurs coups: bien plus, la loi déclare lâche & mauvais citoyen, celui qui ne viendra point à ſon ſecours.

NOUS

(13) La proportion pour l'amende n'eſt point gardée à l'égard de la troiſieme claſſe: ce qui me fait ſoupçonner qu'il faut peut-être lire dans le Grec cinquante, au lieu de ſoixante.

Nous avons déja parlé de la dot: disons encore une fois qu'exiger que les choses en ce point soient égales de part & d'autre, c'est réduire les pauvres citoyens à vieillir sans pouvoir trouver de parti ni pour eux-mêmes, ni pour leurs filles, faute de biens. (14) Nous avons pourvû d'ailleurs à ce que tous les habitans de nôtre ville eussent le nécessaire. Les femmes en seront moins insolentes, & les maris moins esclaves & moins rampans devant elles à cause de la riche dot qu'elles auroient apportée. Si l'on se conforme à ce réglement, ce sera une action louable: mais si on ne veut pas s'y soumettre, & si pour l'habillement & les meubles de la future, on donne ou l'on reçoit au-delà de cinquante dragmes pour la derniere classe, d'une mine pour la troisieme, d'une mine & demie pour la seconde, & de deux mines pour la premiere; on payera le double au thrésor public; & ce qu'on aura donné ou reçu sera consacré à Jupiter & à Junon. Les Oeconomes des temples de ces

(14) Le texte est corrompu en cet endroit: j'ai suivi la leçon indiquée à la marge de l'édition d'Henri Etienne. Ficin & de Serres sont inintelligibles, & ne se sont probablement pas entendus eux-mêmes en traduisant ceci.

Dieux auront ſoin de lever cet argent, comme nous avons dit que devoient faire les Oeconomes du temple de Junon à l'égard de ceux qui ne ſe marient point: & s'ils ne le font pas, ils payeront cette amende de leur argent.

LES cautions valables pour la promeſſe de mariage ſont, en premier lieu celle du pere, enſuite celle de l'ayeul, puis celle des freres nés du même pere. Si l'on n'a aucun parent du côté paternel, les cautions du côté de la mere ſeront valables dans le même ordre. Et ſi par un accident extraordinaire on avoit perdu tous ſes parens, alors les alliés les plus proches avec les tuteurs ſeront reçus à caution.

QUANT aux fiançailles & aux autres cérémonies qui doivent précéder, accompagner ou ſuivre les noces, chacun doit ſe perſuader qu'il ne peut mieux faire que de conſulter là-deſſus les interprêtes de la Religion, & d'exécuter de point en point ce qu'ils auront réglé. L'époux & l'épouſe ne pourront inviter au feſtin de noces, chacun plus de cinq de leurs amis; ils n'y inviteront auſſi qu'un égal nombre de parens & d'al-

liés. (15) Que la dépenſe ſoit proportionnée aux revenus d'un chacun ; & qu'elle n'excede pas une mine pour ceux de la premiere claſſe, une demi-mine pour ceux de la ſeconde, & ainſi de ſuite en diminuant juſqu'à la derniere claſſe. Si l'on ſe ſoumet à cette loi, on n'aura que des éloges à attendre. Mais quiconque refuſera de s'y conformer, les Gardiens des loix le puniront ſévérement, comme un homme qui n'a nulle idée des bienſéances, & des loix établies par les Muſes qui préſident aux mariages.

OUTRE qu'il eſt indécent de boire juſqu'à s'enyvrer, ſi ce n'eſt dans les fêtes du Dieu qui nous a fait préſent du vin, (16) cela eſt encore dangereux, ſur-tout pour les perſonnes qui ſongent actuellement au mariage. L'époux & l'épouſe ne ſçauroient apporter trop de préſence d'eſprit à un engagement, qui les fait paſſer à un état de vie tout différent du précédent. De plus, il eſt très-impor-

(15) Ce réglement eſt conforme à celui des Jaſiens, qui ne permettoit pas d'inviter au repas de noces plus de dix hommes & de dix femmes. *Fragmens d'Héraclide.*

(16) M. Boſſuet blâme avec raiſon cet endroit de Platon dans ſon Hiſtoire univerſelle. *Le plus grave des Philoſophes*, dit-il, *défend de boire avec excès, ſi ce n'eſt dans les fêtes de Bacchus, & à l'honneur de ce Dieu.*

tant que les enfans ſoient engendrés de parens ſobres & maîtres de leur raiſon. Or on ne peut ſçavoir dans quel jour ou dans quelle nuit l'enfant ſera conçu avec la coopération de Dieu. Outre cela il ne faut point que l'on faſſe uſage du mariage, lorſque l'yvreſſe met le corps dans un état de diſſolution; mais que la conception ſe faſſe avec conſiſtance, ſtabilité, & tranquilité. L'homme yvre, dont l'ame & le corps ſont livrés à une eſpece de rage, n'eſt point maître de ſes mouvemens ni de ſon action. En cet état il n'eſt point propre à engendrer; & il ne peut avoir que des enfans mal formés, ſans conſiſtance, ſans droiture, ſoit pour l'eſprit, ſoit pour le corps. (17) Par conſéquent il faut pendant le cours de l'année ou même de la vie, mais ſur-tout tandis qu'on eſt dans le cas d'avoir des enfans, être extrêmement ſur ſes gardes, & ne rien faire, autant qu'il ſe pourra, qui nous expoſe à la maladie, ou qui tienne du libertinage & de l'injuſtice; parce que c'eſt une néceſſité que

(17) Plutarque tom. 2. pag. 1. dit que l'enfant engendré dans l'état d'yvreſſe eſt ſujet au vin & à des aliénations d'eſprit.

la diſpoſition où l'on ſe trouve alors, paſſe & s'imprime dans le corps & dans l'ame des enfans, & qu'ils naiſſent avec bien plus de défauts. Mais c'eſt principalement le premier jour & la premiere nuit des noces, qu'on doit s'abſtenir de tout excès. En effet la Divinité qui préſide au commencement de nos actions, les fait réuſſir, lorſqu'à chacune de nos entrepriſes nous lui rendons les honneurs qu'elle mérite.

QUE celui qui ſe marie ſe mette dans l'eſprit que, des deux maiſons qu'il a dans ſon héritage, une eſt deſtinée à la naiſſance & à l'éducation de ſes enfans; & qu'il doit ſe ſéparer de ſon pere & de ſa mere, pour aller y célébrer ſes noces, y faire ſa demeure, y vivre lui & ſa famille : d'autant plus que dans l'amitié, le deſir qui naît de l'abſence rend les liaiſons plus fortes & l'union plus intime : au lieu que le dégoût ſuit de près un commerce aſſidu, qu'une ſéparation de quelque tems ne rend pas plus piquant; d'où il arrive qu'on eſt bientôt raſſaſié de ſe voir, & qu'on ſe détache inſenſiblement l'un de l'autre. Par cette raiſon, le nouvel époux laiſſant à ſes pere & mere & aux parens de

ſa femme la maiſon qu'ils occupent, ſe retirera avec elle dans une autre, comme dans une colonie: là occupés du plaiſir de ſe voir mutuellement, ils engendreront & éleveront des enfans, tranſmettant à d'autres le flambeau de la vie qu'ils ont reçu de leurs parens, & obſervant religieuſement le culte des Dieux tel que la loi le preſcrit.

VOYONS préſentement quelles ſont les poſſeſſions que l'on doit avoir pour l'entretien honnête d'une famille. Il n'eſt pas difficile d'imaginer la plûpart des choſes dont on a affaire, & l'acquiſition n'en eſt ſujette à aucun inconvénient: mais l'article des eſclaves eſt embarraſſant à tous égards. La raiſon qu'on en apporte eſt vraye en un ſens, & ne l'eſt point en un autre: car on parle d'ordinaire des eſclaves d'une maniere qui prouve à la fois l'utilité & le danger d'en avoir. *Mégille.* Comment entendez-vous ceci? Nous ne comprenons point, Etranger, ce que vous voulez dire. *L'Athén.* Je n'en ſuis pas ſurpris, mon cher Mégille: parce qu'il y a quelque difficulté à juſtifier ou à condamner l'uſage des Eſclaves, tel qu'il eſt établi chez les autres peuples de la Grece,

cette difficulté eſt incomparablement plus grande au ſujet des Ilotes de Lacédémone: car l'embarras eſt moindre par rapport aux Mariandyniens eſclaves des habitans d'Héraclée, & à ceux de Theſſalie appellés Péneſtes. (18) Lorſque je jette les yeux ſur ce qui ſe paſſe là & ailleurs au ſujet des eſclaves, je ne ſçais que régler touchant leur poſſeſſion.

QUANT à ce que je viens de dire à ce propos comme en paſſant, & qui vous a donné lieu de me demander une explication de ma penſée, voici ce que c'eſt. Nous ſçavons qu'il n'eſt perſonne qui ne diſe qu'un eſclave fidele & affectionné eſt un bien dont on ne peut ſe paſſer: qu'en pluſieurs rencontres il s'en eſt trouvé ſur la vertu deſquels on pouvoit compter plus ſûrement que ſur celle d'un frere ou d'un fils, qui ont ſauvé

(18) Sur les Mariandyniens voyez Strabon livre 12, & Pauſanias dans les Eliaques vers la fin. L'Héraclée dont il s'agit ici étoit bâtie ſur le Pont Euxin; elle avoit été fondée par les habitans de Mégare. Strabon parle auſſi des Péneſtes au même endroit, & Suidas plus au long au mot *Peneſtæ*. Ariſtote Polit. 2. chap. 9. explique pourquoi les Ilotes ſe ſont révoltés ſouvent contre les Spartiates, les Péneſtes contre les Theſſaliens, & jamais les Périœciens contre les Crétois. Jettez auſſi un coup d'œil ſur les verſions de Ficin & de Serres en cet endroit.

à leurs maîtres la vie, les biens & toute leur famille : nous ſçavons, dis-je, qu'on parle ainſi des eſclaves. *Mégille.* Cela eſt vrai. *L'Athén.* On dit auſſi d'un autre côté qu'il n'y a aucun fond à faire ſur un eſclave, que ſon ame n'eſt capable d'aucun ſentiment vertueux, & qu'un homme ſenſé n'y mettra jamais ſa confiance. C'eſt ce que le plus ſage des Poëtes nous donne à entendre, lorſqu'il dit que *Jupiter prive de la moitié de leur intelligence ceux qui ſont réduits à l'eſclavage.* Suivant que leur eſprit eſt affecté de ces ſentimens contraires, les uns ne ſe fiant nullement à leurs eſclaves, les traitent comme des bêtes féroces, & à force de coups de fouet & d'étrivieres, rendent leur ame non ſeulement trois fois, mais vingt fois plus eſclave : les autres tiennent une conduite toute oppoſée. *Clinias.* Je le crois.

MAIS puiſque les hommes peuvent & agiſſent ſi diverſement à cet égard, quel parti faut-il que nous prenions, Etranger, dans nôtre nouvelle colonie par rapport à l'acquiſition des eſclaves & à la façon de les gouverner? *L'Athén.* Ce que nous ferons, mon cher Clinias ? L'homme étant un animal

difficile à marier, & paroiſſant ſe prêter avec une peine infinie à cette diſtinction de libre & d'eſclave, de maître & de ſerviteur, introduite par la néceſſité; il eſt évident que l'eſclave eſt un meuble bien embarraſſant. L'expérience l'a fait voir plus d'une fois; & les fréquentes révoltes arrivées chez les Meſſéniens, les maux auxquels ſont ſujets les Etats où il y a beaucoup d'eſclaves parlans la même langue, & encore ce qui ſe paſſe en Italie, où des ſerfs vagabonds rempliſſent tout de vols & de brigandages, tout cela ne le prouve que trop. Lors donc qu'on vient à faire là-deſſus des réflexions, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ſoit incertain du parti qu'on doit prendre. Je ne vois que deux expédiens: le premier, de ne point avoir d'eſclaves d'une ſeule & même nation, mais autant qu'il eſt poſſible, qui parlent entre eux différentes langues, ſi l'on veut qu'ils portent plus aiſément le poids de la ſervitude: le ſecond, de les bien traiter, non ſeulement pour eux-mêmes, mais encore plus pour ſes intérêts. Ce bon traitement conſiſte à n'avoir jamais envers eux de manieres hautaines & mépri-

ſantes, & à être, s'il ſe peut, plus équitables vis-à-vis d'eux, qu'à l'égard de nos égaux. En effet c'eſt ſur-tout dans la maniere dont on en uſe avec ceux qu'on peut maltraiter impunément, que l'on fait voir ſi on aime naturellement & ſincérement la juſtice, & ſi on a une véritable haine pour tout ce qui porte le caractere de l'injuſtice. Ainſi l'on a droit d'attendre les fruits de la plus ſublime vertu, de celui qui par rapport aux mœurs & aux actions de ſes eſclaves, n'a rien à ſe reprocher de criminel ou d'injuſte. On peut porter le même jugement avec autant de raiſon ſur la conduite que tient tout maître, tout tyran (19), en général tout ſupérieur envers ceux qui lui ſont ſoumis. Quand un eſclave a manqué, il faut le punir, & ne pas s'en tenir à de ſimples avis, comme on feroit à l'égard d'une perſonne libre; ce qui le rendroit plus inſolent.

(19) Ce mot ne ſe prend pas toujours en mauvaiſe part: il ſignifie ici & en pluſieurs autres endroits un Monarque abſolu. C'eſt même la premiere acception de ce terme, qui n'a été détourné depuis à un autre ſens, qu'à l'égard de ceux qui s'étoient emparés du Gouvernement dans les Républiques, & s'y maintenoient par la force. Quant à la ſignification que lui donnent les modernes, en traitant de Tyran un Roi légitime qui vexe & opprime ſes ſujets, elle a été inconnue à toute l'antiquité.

Quelque chose qu'on ait à lui dire, il faut toujours prendre un ton de maître, & ne jamais se familiariser avec ses esclaves, soit hommes, soit femmes. Ceux qui tombent dans ce défaut, & qui ont pour eux des ménagemens déplacés, affoiblissent leur autorité, & leur rendent l'obéissance plus pénible. *Clinias.* Rien de plus sensé que ce que vous dites.

L'ATHÉN. Après que chacun aura un nombre suffisant d'esclaves, dressés à tous les services qu'on peut exiger d'eux; il sera tems de tracer par forme de discours le plan des habitations. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Il me paroît même que, dans une Cité toute nouvelle, & déserte depuis longtems, il ne s'agit pas moins que de bâtir tout de fond en comble, à commencer par les temples & les murs de la ville. Nous aurions dû traiter cette matiere avant celle des mariages, mon cher Clinias: mais comme les choses ne s'exécutent ici qu'en paroles, rien ne nous empêche d'en parler à présent: lorsqu'elles s'exécuteront en effet, alors avec l'aide de Dieu, nous penserons aux maisons avant que de penser aux mariages, & nous

donnerons à cet article comme aux autres toute ſa perfection. Bornons-nous pour le préſent à en tracer un modele en peu de mots. *Clinias.* J'y conſens. *L'Athén.* Les temples ſeront donc conſtruits autour de la place publique, & toute la ville bâtie en cercle ſur un lieu élevé, tant pour la ſureté que pour la propreté. Près des temples ſera la demeure des Magiſtrats, & les tribunaux où ils recevront les plaintes des citoyens & leur rendront la juſtice; ils regarderont ces lieux comme très-ſacrés, & à raiſon de leurs fonctions qui ſont ſaintes, & à raiſon de la ſainteté des Dieux qui y habitent; ſur-tout les tribunaux où doivent ſe juger les cauſes de meurtre, & les autres crimes qui méritent la mort.

A L'ÉGARD des murailles de la ville, Mégille, je ſerois aſſez de l'avis de Sparte, de les laiſſer dormir couchées en terre, & de ne point les relever: (20) en voici les raiſons. Je ne trouve rien de plus beau que ce qu'on dit à ce ſujet en langage poëtique,

(20) Longin chap. 3. critique cette métaphore : il a quelque raiſon, & on la paſſeroit difficilement ailleurs que dans un entretien.

qu'il vaut mieux que les murs des villes ſoient d'airain & de fer, que de terre. De plus, pour ce qui nous regarde en particulier, ce ſeroit nous expoſer à la riſée des gens ſenſés, ſi après avoir envoyé chaque année des jeunes gardes ſur les frontieres de l'Etat, pour y faire des foſſés, des retranchemens, & y conſtruire des tours, afin d'arrêter l'ennemi & l'empêcher de mettre le pied ſur nos terres; nous allions fermer nôtre ville d'une enceinte de murailles, qui outre qu'elle ſeroit nuiſible à la ſanté des habitans, produiroit dans leur ame une certaine habitude de lâcheté, les invitant à s'y réfugier, au lieu de faire tête à l'ennemi: enſorte que nous ne ſerions plus redevables du ſalut de l'Etat à la garde chargée de veiller nuit & jour pour lui; mais à des murailles & à des portes, dans la penſée que dormant tranquillement à leur abri, nous y trouverons nôtre ſureté: comme ſi nous étions nés pour croupir dans le repos, & ne faiſant pas réflexion que le repos eſt véritablement le fruit du travail, au lieu qu'une molle & honteuſe oiſiveté engendre d'ordinaire à ſon tour les travaux. Mais enfin ſi

l'on ne peut abſolument ſe paſſer de murailles, il faut dès le commencement diſpoſer de telle ſorte les maiſons des particuliers, que toute la ville ne faſſe qu'un mur continu, & qu'étant toutes de même hauteur & ſur un même plan, elles ſoient aiſées à défendre par toutes les avenues. Ce ſeroit en effet un beau ſpectacle, qu'une ville qu'on prendroit à la vue pour une ſeule maiſon, & la garde en ſeroit infiniment plus facile & plus ſûre.

TANDIS qu'on bâtira la ville pour la premiere fois, le ſoin de donner aux maiſons cette forme, appartiendra principalement aux particuliers qui doivent les occuper. Les Ediles ſe chargeront d'y avoir l'œil, contraignant par la force & les amendes ceux qui refuſeroient d'obéir. Ce ſera encore à eux d'entretenir la propreté dans les différens quartiers de la ville, & d'empêcher qu'aucun citoyen, ſoit en bâtiſſant, ſoit en creuſant, n'empiete ſur les lieux publics. Ils auront ſoin auſſi de procurer un écoulement facile aux eaux de pluye: en un mot leur attention s'étendra à tous les endroits deſtinés à être habités, tant au dedans de la

ville qu'au dehors. Les Gardiens des loix inſtruits par le beſoin & l'uſage, feront ſur toutes ces choſes, dans le détail deſquelles il eſt impoſſible au Légiſlateur d'entrer, les réglemens qu'ils jugeront néceſſaires.

MAINTENANT que tous ces édifices, tant ceux de la place publique que les autres, ſont conſtruits; que les lieux d'exercices, les Ecoles, les Théâtres ſont prêts, & n'attendent que des éleves & des ſpectateurs; reprenons la ſuite de nos loix, & voyons ce qui vient après le mariage. *Clinias.* Sans doute. *L'Athén.* Suppoſons que les mariages ſont déja faits, mon cher Clinias. Il faut préſentement régler la maniere dont le nouvel époux & la nouvelle épouſe vivront enſemble au moins la premiere année avant qu'ils ayent des enfans, & cela dans une ville qui doit ſe diſtinguer entre la plûpart des autres villes. Ce que nous avons à dire ſur ce ſujet, n'eſt point l'article le plus facile de nôtre légiſlation: & quelque difficulté que nous ayons déja éprouvée ſur pluſieurs autres points, la plûpart de nos citoyens auront encore plus de répugnance à ſe ſoumettre à celui-ci. Toutefois, mon cher Cli-

nias, il faut dire ſans balancer ce que nous jugeons conforme à la droite raiſon & à la vérité. *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Ce ſeroit une erreur de penſer qu'il ſuffit de faire des loix ſur ce qui appartient aux actions publiques & à l'ordre commun, ſans qu'il faille deſcendre juſque dans le domeſtique, pour y régler du moins certains points importans; qu'on doit laiſſer à chacun la liberté de vivre à ſa guiſe dans l'intérieur de ſa famille, qu'il n'eſt pas beſoin que tout ſoit ſoumis à des réglemens; & de croire qu'en abandonnant ainſi les citoyens à eux-mêmes dans les actions privées, ils n'en ſeront pas pour cela moins exacts obſervateurs des loix en ce qui eſt commun & public.

A QUOI tend ce préambule? Le voici. Nous voulons que les nouveaux mariés prennent leurs repas dans les ſalles à manger communes ni plus ni moins qu'avant leur mariage. Ce réglement parut ſans doute étrange la premiere fois qu'il fut porté en Crete & à Sparte, ſoit que la guerre, comme il y a apparence, ait contraint d'en faire une loi, ou bien quelque autre accident

de

de cette nature, qui avoit réduit vôtre pays à un petit nombre d'habitans. Mais après qu'on eut eſſayé de cette vie commune, & qu'on eut été forcé de la pratiquer, on jugea qu'elle étoit d'une utilité merveilleuſe pour le maintien des loix; & cet uſage s'eſt établi chez vous de cette maniere. *Clinias.* Cela eſt vraiſemblable. *L'Athén.* Ce que je viens de dire, qu'il dut paroître étrange alors, & que ce ne fut pas ſans crainte qu'on le propoſa à quelques-uns, n'auroit plus lieu aujourd'hui, & le Légiſlateur ne trouveroit pas les mêmes difficultés à vaincre. Mais le point qui coûteroit beaucoup à propoſer, & encore plus à faire exécuter, eſt celui qui tient au précédent & produiroit d'excellens effets s'il étoit en vigueur; mais qui par malheur n'eſt établi nulle part, & faute duquel le Légiſlateur, pour me ſervir de l'expreſſion des enfans en jouant, eſt preſque réduit à donner des coups dans le feu. (22), & à faire mille autres choſes ſemblables qui n'aboutiſſent à rien. *Clinias.* Etranger, quel

(22) Nous diſons dans le même ſens, donner des coups dans l'eau.

eſt donc ce point dont vous avez envie de parler & que vous paroiſſez avoir tant de peine à dire ? *L'Athén.* Vous allez l'entendre, & je ne veux pas vous tenir plus longtems en ſuſpens inutilement.

TOUT ce qui ſe fait dans un Etat ſelon l'ordre, & ſous la direction de la loi, eſt pour lui la ſource d'une infinité de biens: Au contraire ce qui n'eſt pas réglé ou ce qui l'eſt mal, fait tort à la plupart des autres réglemens les plus ſagement établis. Nous en avons la preuve dans la choſe même dont nous parlons. Chez vous, Mégille & Clinias, les repas en commun par rapport aux hommes ont été fort bien réglés, &, comme je l'ai dit, d'une maniere ſurprenante, à la ſuite de quelque fatale néceſſité. Mais on n'a point ſongé à étendre la même loi aux femmes; en quoi l'on a fait une faute: & on n'a point encore mis au jour le réglement qui les aſſujettit à la vie commune. Ce ſexe d'un caractere bien différent du nôtre, eſt, à raiſon même de ſa foibleſſe, plus porté à ſe cacher & à agir par des voyes détournées. C'eſt pourquoi le Légiſlateur voyant qu'il étoit plus

difficile de le ſoumettre à l'ordre, a eu tort de ſe relâcher en ce point, & de le laiſſer libre. La négligence ſur cet objet en a fait négliger beaucoup d'autres, qui iroient mieux qu'ils ne vont aujourd'hui, s'ils avoient été réglés par des loix. Ne preſcrire aucun ordre aux femmes pour leur conduite, n'eſt pas ſeulement, comme on le pourroit croire, laiſſer l'ouvrage à demi imparfait: le mal va bien au delà, & d'autant plus loin que ce ſexe a moins de diſpoſition que le nôtre à la vertu. Il eſt donc plus avantageux pour le bien public, de revenir ſur ce point, de réparer le défaut de cette omiſſion, & de preſcrire en commun aux hommes & aux femmes les mêmes exercices. Mais aujourd'hui les choſes ſont diſpoſées ſi peu favorablement à cet égard, que dans les autres lieux & les autres Cités où les repas en commun n'ont jamais été établis, la prudence ne permet pas même d'en faire mention. Comment donc ne s'y rendroit-on pas ridicule, ſi on entreprenoit d'aſſujettir les femmes à manger & à boire en public. Il n'eſt rien au monde que ce ſexe portât plus impatiem-

ment. Accoutumé qu'il eſt à une vie timide & retirée, il n'eſt point de réſiſtance qu'il n'oppoſe au Légiſlateur, qui voudra le produire de force au grand jour, & à la fin ſon opiniâtreté l'emportera.

AINSI par les raiſons que je viens de dire, la ſeule propoſition de ce projet, quelque raiſonnable qu'il ſoit, ne ſeroit écoutée nulle part ailleurs, & y exciteroit de grandes clameurs : Mais ici peut-être s'y prêteroit-on. Si vous jugez à propos que ce plan de Légiſlation ne reſte point imparfait, du moins en paroles, je vais vous expoſer combien cet établiſſement ſeroit utile & convenable, pourvû que vous vouliez m'écouter : ſinon, paſſons à d'autres choſes. *Clinias.* Etranger, nous ſouhaitons ardemment de vous entendre là-deſſus. *L'Athén.* Vous allez être ſatisfaits. Ne ſoyez pas ſurpris au reſte ſi je reprens la choſe d'un peu loin : nous avons du loiſir ; rien ne nous preſſe, ni ne nous empêche d'examiner à fond la matiere des loix. *Clinias.* Vous avez raiſon.

L'ATHÉN. Remontons par conſéquent à ce qui a été dit dès le commencement. Il

eſt néceſſaire que chacun comprenne, ou que le genre humain n'a jamais commencé & ne finira jamais, mais qu'il a exiſté & exiſtera toujours; ou du moins que ſon origine va ſe perdre dans des tems ſi reculés, qu'il eſt preſque impoſſible d'en aſſigner l'époque. *Clinias.* Il eſt vrai. *L'Athén.* N'eſt-il pas naturel de croire que dans cet intervalle immenſe, il y a eu une infinité d'Etats fondés & détruits, des uſages de toutes les ſortes, les uns pleins de ſageſſe, les autres pleins de déſordre, mille coutumes différentes par rapport au boire & au manger dans tous les lieux du monde; ſans parler de je ne ſçais combien de révolutions dans les ſaiſons, qui ont dû cauſer des altérations de toute eſpece dans la nature des animaux? *Clinias.* Sans contredit. *L'Athén.* Ajouterons-nous auſſi foi à ce qu'on dit qu'il y a eu un tems où la vigne juſqu'alors inconnue, a commencé d'être? J'en dis autant de l'olivier, & des préſens de Cérès & de Proſerpine, préſens qu'elles ont fait aux hommes par le miniſtere de Triptoleme. Ne croyez-vous pas qu'avant que ces alimens fuſſent connus, les

animaux ſe dévoroient les uns les autres, comme ils font encore aujourd'hui? *Clinias.* Oui. *L'Athén.* Nous voyons même que la coutume de ſacrifier des hommes s'eſt conſervée juſqu'à nos jours en pluſieurs contrées: comme au contraire nous apprenons qu'en d'autres pays on n'oſoit pas même toucher à la chair de bœuf; on n'immoloit point d'animaux ſur les autels des Dieux, on ſe contentoit de leur offrir des gâteaux, des fruits enduits de miel, & d'autres dons purs; on s'abſtenoit de l'uſage de la chair, ne croyant pas qu'il fût permis d'en manger, ni de ſouiller de ſang les autels des Dieux: en un mot que la vie de ces tems-là reſſembloit à celle qui nous eſt repréſentée dans les Myſteres d'Orphée, & qu'on ſe nourriſſoit de ce qui eſt inanimé, s'interdiſant abſolument tout ce qui a vie. *Clinias.* C'eſt en effet ce qu'on raconte, & il y a en ce récit beaucoup de vraiſemblance.

L'ATHÉN. On me demandera peut-être où j'en veux venir avec un diſcours amené de ſi loin. *Clinias.* Cette repriſe, Etranger, eſt faite à propos. *L'Athén.* Hé

bien, mon cher Clinias, je vais vous expliquer, si je puis, toute la suite de ce discours. *Clinias.* Parlez. *L'Athén.* Je vois qu'à l'égard des hommes tout se réduit à trois sortes de besoins & de desirs, que du bon usage de ces besoins naît la vertu, & le vice de l'usage contraire. Les deux premiers sont ceux du boire & du manger; ils naissent avec nous, & produisent dans tout animal un certain appétit naturel, plein d'impétuosité, incapable d'écouter quiconque diroit qu'il faut faire autre chose que de contenter l'inclination & le desir qui nous portent vers ces objets, & se délivrer en toute rencontre du tourment qui nous presse. Le troisieme & le plus grand de nos besoins, comme aussi le plus vif de nos desirs, est celui de la propagation de notre espece: il ne se déclare qu'après les autres; mais à son approche l'homme est saisi des accès d'une fièvre ardente, qui le transporte hors de lui-même, & le brûle avec une extrême violence. Telles sont nos trois maladies, qui nous poussent vers ce qu'on appelle le plaisir, & qu'il nous faut tourner à la vertu, essayant de les

contenir, d'en éteindre l'ardeur, & d'en arrêter le cours, par les trois plus puiſſans remedes, qui ſont la crainte, la loi & la droite raiſon, auxquels il faut joindre le ſecours des Muſes & des Dieux qui préſident à la Gymnaſtique.

APRÈS le mariage mettons donc la naiſſance des enfans, & enſuite leur nourriture & leur éducation. En gardant cet ordre nos loix ſe formeront peu-à-peu, & leur progrès nous conduira inſenſiblement aux repas en commun. Quand nous en ſerons venus là, regardant les objets de plus près, peut-être verrons-nous mieux ſi cette vie commune ne doit avoir lieu que pour les hommes, ou s'il y faut comprendre les femmes. Nous mettrons auſſi à leur place naturelle les articles qui doivent précéder ceux-ci, & qui n'ont pas encore été réglés: &, comme je diſois tout-à-l'heure, nous verrons les objets d'une maniere plus diſtincte, & nous porterons ſur chacun des loix plus propres & plus convenables. *Clinias.* Vous avez raiſon. *L'Athén.* Ainſi conſervons dans nôtre mémoire ce qui vient d'être dit: car peut-être aurons-nous be-

ſoin de tout cela dans la ſuite. *Clinias.* De quoi faut-il conſerver le ſouvenir? *L'Athén.* Des trois choſes que nous avons déſignées par les noms de manger, de boire, & de pente vers la propagation de l'eſpece. *Clinias.* Nous ne les oublierons pas, Etranger. *L'Athén.* Fort bien.

REVENONS aux nouveaux mariés: enſeignons-leur comment ils doivent ſe comporter dans l'uſage du mariage, & ajoutons des menaces en forme de loix pour ceux qui mépriſeroient nos avis. *Clinias.* Comment! *L'Athén.* Il faut que l'époux & l'épouſe ſe mettent dans l'eſprit qu'ils doivent, autant qu'il dépend d'eux, donner à la République les enfans les mieux faits pour le corps & pour l'ame. Or dans les actions que les hommes font en commun, ſi chacun eſt attentif à ſoi-même & à ce qu'il fait, l'ouvrage ne peut manquer d'être beau & parfait: le contraire arrive, lorſqu'on n'a pas cette attention, ou qu'on n'eſt pas en état de l'avoir. Que le mari s'occupe donc ſérieuſement de ſa femme & de la production des enfans; que la femme en faſſe autant de ſon côté; ſur-tout pen-

dant le tems où ils n'auront encore eu aucun fruit de leur mariage. Nous choiſirons pour veiller là-deſſus un nombre de femmes plus ou moins grand, à qui les Magiſtrats donneront leurs ordres à ce ſujet, quand ils jugeront à propos. Elles s'aſſembleront tous les jours dans le temple de Lucine, juſqu'à la troiſieme partie du jour: là elles ſe feront part réciproquement de la négligence qu'elles auront remarquée dans ceux des maris ou des femmes qui donnent des enfans à l'Etat, à s'acquitter des devoirs qui leur ont été preſcrits dans les ſacrifices & les cérémonies du mariage.

L'ESPACE du tems où les époux feront des enfans, & où l'on veillera ſur eux à cet égard, ſera de dix ans; on ne l'étendra point au delà, lorſque le mariage aura été fécond. Ceux qui durant cet intervalle n'auroient point eu d'enfans, ſeront ſéparés pour le bien commun de l'un & de l'autre, après qu'on aura pris l'avis de leurs parens & des matrones prépoſées à ce ſujet. S'il s'éleve quelque doute ſur ce qui eſt convenable & avantageux au mari

ou à la femme, on prendra pour juges dix d'entre les Gardiens des loix, & l'on s'en tiendra à leur déciſion. Les matrones ſeront chargées auſſi de viſiter les jeunes mariés qui ſe comporteroient mal, & d'employer ſucceſſivement la douceur & les menaces pour les tirer du déſordre où l'ignorance les a engagés. Si elles ne peuvent y réuſſir, elles porteront leurs plaintes aux Gardiens des loix, qui rangeront les coupables à leur devoir. Au cas qu'eux-mêmes n'en viennent point à bout, ils les dénonceront au Public, en affichant leur nom, & proteſtant avec ſerment qu'ils n'ont pu corriger tel ou tel citoyen. Celui dont le nom aura été ainſi affiché, ſera déclaré infame à moins qu'il ne convainque en juſtice ſes accuſateurs de faux: il ſera dépouillé du droit d'aſſiſter aux noces, & aux ſacrifices pour la naiſſance des enfans: (23) s'il oſe s'y préſenter, le premier venu pourra le frapper impunément. La mê-

(23) Le mot ὁπιτελεσίωσις dont ſe ſert Platon, ſignifie proprement le dernier ſacrifice que l'on fait, pour mettre le ſçeau aux ſacrifices précédens, & ſuppléer à ce qui a pu y manquer. Voyez Suidas au mot ὁπιτελεσθῆν.

me choſe aura lieu à l'égard des femmes: elles ne pourront paroître en public avec les perſonnes de leur ſexe, n'auront aucune part aux honneurs, & ſeront exclues des cérémonies pour les noces & la naiſſance des enfans, s'il leur arrive d'être dénoncées publiquement pour une pareille faute, & qu'elles ne puiſſent ſe juſtifier.

SI un homme, après avoir eu des enfans ſelon les regles preſcrites par les loix, a affaire à une autre femme pour qui le terme de l'uſage du mariage n'eſt point expiré, ou une femme à un autre homme, ils ſeront ſoumis aux mêmes peines que les précédens. Qu'on accorde toute ſorte de diſtinctions aux époux qui ſe comportent ſagement: qu'on les refuſe à ceux qui ſe conduiront mal, ou plutôt qu'on les couvre d'ignominie. Tandis que le plus grand nombre ſe tiendra à cet égard dans les bornes du devoir, le Légiſlateur gardera le ſilence. Mais ſi le contraire arrive, il portera des loix conformément à ce qu'on vient de dire.

LA premiere année étant pour chacun le commencement de la vié, il eſt néceſſaire

de la marquer dans les chapelles domeſtiques, tant pour les garçons que pour les filles. On inſcrira auſſi dans chaque fratrie ſur une muraille blanche le nombre des Magiſtrats dont on tiendra compte pour le calcul des années. Dans chaque fratrie encore, à meſure qu'on écrira par ordre les noms des vivans, on effacera ceux des morts. Les filles pourront ſe marier depuis ſeize ans juſqu'à vingt; c'eſt le plus long terme qu'on puiſſe leur accorder: & les garçons depuis trente juſqu'à trente-cinq. (24) Pour ce qui eſt des charges, les femmes ne pourront y entrer qu'à quarante ans, & les hommes qu'à trente. Les hommes porteront les armes depuis vingt ans juſqu'à ſoixante: & ſi dans quelques occaſions on ſe croit obligé d'employer les femmes à la

(24) Un peu plus haut dans ce même livre Platon avance juſqu'à 25 ans l'âge du mariage pour les garçons. Ariſtote Polit. 7. chap. 16. en fixe le tems pour les filles à 18 ans, & pour les garçons à 37 ou environ. On peut en voir les raiſons chez lui, tous ces arrangemens au reſte ont bien des inconvéniens: un des plus remarquables eſt que Platon n'accordant aux époux l'uſage du mariage que pour dix ans, le mari eſt réduit à la continence à 40 ou 45 ans au plus tard & la femme à 30 ou même à 26: ce qui les expoſe à de grands crimes, ſi violant la loi ils veulent paroître l'obſerver.

guerre, on ne les enrollera qu'après qu'elles auront ceſſé d'avoir des enfans ; elles ſerviront juſqu'à l'âge de cinquante ans ; & on aura l'attention de ne leur ordonner rien qui ne ſoit proportionné à leurs forces & bienſéant à leur ſexe.

FIN DU TOME PREMIER.

CATALOGUE

de livres qu'on trouve

Chez MARC-MICHEL REY.

ABrégé Chronologique de l'Hiſtoire du Nord, par la Combe, 2 *vol.* 8vo. *Amſt.* 1762. 88 feuilles. *f* 4:-

——— des Principes de la Grammaire Françoiſe, par Reſtaut, 8vo. *Amſt.* 1760. 11 feuilles. 10 *ſols.*

Accord parfait de la Nature, de la Raiſon, de la Révélation & de la Politique, gr. 12. 2 *vol. Cologne* 1753.

Alcibiade (le premier) de Platon, par le Febre, 8vo. *Amſt.* 1766.

Antiquité dévoilée par ſes uſages, ou Examen critique des principales opinions, Cérémonies & Inſtitutions Religieuſes & Politiques des différens Peuples de la Terre; par feu Mr. Boulanger, 3 *vol.* 8vo. 1768. *f* 3: 15.

——— idem —— 4. 1 *vol.* à *f* 4: 10.

Bible (la Ste.) avec un Commentaire littéral, compoſé de notes choiſies & tirées de divers Auteurs Anglois, 4. 5 *vol. Amſt.* 1742. 1761. 508¾ feuilles, 1 Portrait, 9 Cartes. 20 Vignettes, 2 planch. *f* 35.

Bibliothéque de Campagne ou les Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit, gr. 12. 12 *vol. Amſt.* 234 feuilles, *f* 12.

——— les figures ſéparément au nombre de 24 à *f* 6:-

Cahiers de Mathématiques à l'uſage des Officiers de l'Ecole royale d'Artillerie de Strasbourg, 4. 2 *vol. fig. Amſt.* 1758. 95 feuilles 102 planches, *f* 10:-

Cabinet des Fées contenant tous leurs ouvrages, 12. 8 *vol.* en 14 parties *fig. Amſt.* 1754. 135 feuilles, 39 planches, 26 Vignettes, *f* 10:.

Connoiſſance (Traité de la) de ſoi-même, par Jean Maſon, traduit de l'Anglois, par Jaques Abel Brunier, 8vo. 1 *vol. Amſt.* 1765. 25 feuilles, à *f* 1: 10.

Conſidérations ſur les Corps Organiſés, par C. Bonnet, gr. 8vo. 2 *vol. Amſt.* 1769. à *f* 2:-

——— ſur le Gouvernement de France, par d'Argenſon, gr. 8vo. *Amſt.* 1764.

Contemplation de la Nature, par C. Bonnet, gr. 8vo. 2 *vol. Amſt.* 1769. à *f* 2:-

Contes des Génies, ou les Charmantes Leçons d'Horam fils d'Aſmar, traduits de l'Anglois, 8vo. 3 *vol.* 12 parties, *Amſt.* 1766. avec 13 planches, *f* 3: 15.

Dictionnaire d'Anecdotes & faits ſinguliers, 8vo. 2 *vol. Amſt.* 1767. *f* 2:-

Dictionnaire Portatif des Arts & Métiers, 8vo. 2 *vol. Amſt.* 1767.

—— (Supplément au) de Bayle ou Dictionnaire de Chauffepié, fol. 4 *vol. Amſt.* *f* 40:-

—— de Boyer, Anglois François & François Anglois, 4, 2 *vol. Lyon.* 1708.

—— du Citoyen ou abrégé hiſtorique & pratique du Commerce contenant ſes principes, le droit public de l'Europe relativement au Négoce: &c. 8vo. 2 *vol. Amſt.* 1762. 38 feuilles. *f* 2:-

—— Géographique de la Martiniere, fol. 9 *vol.* 1739.

—— d'Hiſtoire naturelle, par Valmont de Bomare, 8vo. 5 *vol. Paris*, 1765.

—— de Muſique, par J. J. Rouſſeau, gr. 12. 2 *vol. fig. Amſt.* 1768. à *f* 4: 10.

Eſſay ſur l'Amérique. 4. 1 *vol. Amſt.* 1767, *f* 6:-

— dito — 12, 5 *vol. f* 5:

— Analitique ſur les facultés de l'Ame, par Bonnet, 4. *Coppenhague*, 1760.

Eſſay de Pſychologie ou Conſidérations ſur les Opérations de l'ame. gr. 12. *Londres* 1755.

Héloïſe (nouvelle) édition originale, 6 *vol.* avec *fig.* 1761.

Henriette, roman traduit de l'Anglois, 2 *vol.* gr. 12. *Amſt.* 1760. 32½ feuilles, *f* 2:-

Hiſtoire d'Epaminondas, 8vo. *Leide* 1741.

—— de Guſtave Adolphe, 4 *vol.* gr. 12. 1764. 7-½ feuilles. 5 Planches de différente grandeur & titre rouge. *f* 5:-

—— Naturelle, générale & particuliere du Cabinet du Roi, par Mrs. de Buffon & d'Aubenton, gr. 4. 15 *vol. fig. Paris.*

—— idem --- gr. 12. 31 *vol. fig.* Complet.

Journal des Sçavans depuis ſon commencement en 1665. juſqu'en 1753. en 170 *vol. Amſt. fig.*

—— Table Générale des 170 *Vol.* 2 *vol.* 12. *f* 10: 10.

Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie par d'Alembert. 12. 5 *vol, Amſt.* 1760 -- 1767. *f* 5: 5.

Mémoires ſur les Défrichemens, par le Marquis de Turbilly. 8vo. *Amſt.* 1761. 17 feuilles une planche 15. *ſols.*

Oeuvres de J. J. Rouſſeau 8vo. XI *vol. fig. Amſt.* 1769.

Recherches ſur l'Uſage des feuilles dans les plantes, par Bonnet. 4. *fig. Leide.* 1754.

République de Platon gr. 12. 2 *vol. Amſt.* 1763. 26 feuilles. *f* 1: 10.

Sermons de Tillotſon, Archevêque de Cantorbery, 8vo. 8 *vol. Amſt.*

MAR 11 1931

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection.
Purchased in 1893.

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06182290 8

ZET

Albanie

A

VINDICATION

OF THE

TRUTH

OF THE

Christian Religion,

AGAINST THE

Objections of all Modern Oppoſers.

Written in French *by* James Abbadie, *D. D.*

Render'd into Engliſh *by* H. L.

LONDON:

Printed for *Jonathan Robinſon*, at the *Golden-Lion*, *John Taylor*, at the *Ship*, *John Wyat*, at the *Roſe*, and *Richard Wilkin*, at the *Kings-Head* in St. *Paul's* Church-Yard, 1694.

NEW-YORK

IMPRIMATUR,

GEO. ROTSE, R. R^mo in Christo Patri ac Dom. *Johanni* Archiep. *Cantuar.* à Sacris Domest.

Sept. 16th, 1693.

To the Reverend and Learned Dr. *Henry Beeſton*, Warden of *New-College* in *Oxford*.

Reverend Sir,

THis Book (*the Tranſlation of which I firſt undertook at the perſwaſion of ſome worthy Perſons, and with the permiſſion of the Author,*) *having been ſome Years in much Credit and Repute in its own Country, appears now in an* Engliſh *Dreſs, and deſires your Approbation and Countenance to favour its firſt coming Abroad.*

The Author is the Reverend Mr. Abbadie, *a Perſon very eminent both for his Learning and Piety; which Qualifications are ſufficient to recommend him to the World; and the near reſemblance of his Character to yours in both theſe reſpects muſt needs procure him your particular eſteem.*

But the Book, Sir, requires your Patronage, not ſo much for the Author's Sake, as its own: Its Subject is Religion; its chief Buſineſs and Deſign to vindicate the Beſt of Religions, the Chriſtian, againſt the greateſt Contradictions to it, Atheiſm, Deiſm, *and* Judaiſm. *And having been Victorious in* France, *is now come over to engage the Adverſaries of Religion here;*

and I would to God the Impiety and Atheism *of the present Age, did not make its appearance necessary. 'Tis true indeed, several Treatises have been writ of this Argument, by able and learned Pens in* English, *as well as in* Foreign *Languages. But as it can never be throughly enough inforced, so it will be found, that none have hitherto illustrated and evinced this truth with that Evidence and Accuracy as our Learned Author. However it be, his Design being pious and beneficial towards the advancing true* Religion, *it cannot fail of your furtherance and incouragement.*

As for the Translation it self, its confess'd, Sir, you cannot stand in need of any assistance of this kind, having without doubt perused it in the Original; yet all Men have not those Advantages, and therefore it may be presumed this work will receive a kind acceptance from you, though for no other reason but the sake of the publick good. I could wish I had been a better Master of the English, *both for the Author and the Arguments sake: But as it is, I hope there will be found very few considerable Errors, having used the greatest Sincerity and Industry in representing the Author's Sense.*

And lastly, as for the Translatour, you made him wholly yours, when you admitted him a Member of that happy Society of which you are the prudent and careful Governour. For though he be a Refugee, and has for Religion forsaken Countrey, Friends, and Estate, you have in some measure

measure given him reason to forget all those valuable Advantages, by receiving him into your own Colledge, where he enjoys those Comforts he left behind in France; *and therefore all his Studies are but just returns of Gratitude, which your Kindness to him has strictly made your due.*

Since then, not only your Favours conferred upon me, but also the very Nature of the Subject it self does in so especial a manner intitle this Dedication yours, be pleased to think it not presumption that I repair to you as a Patron, and give me leave to contribute this one wish to your Happiness, viz. *That you may long adorn the Station you are in; or if your Vertues and great Qualifications call you to a higher, you may long enjoy it for the publick good, and the particular benefit of this Society, the Honour and Prosperity of which, is your constant Care and Concern. This is the hearty Prayer of*

Reverend Sir,

New-College, in *Oxford*, Jan. 1st, $169\frac{3}{4}$.

Your most Humble,

And most Obedient Servant

HENRY LUSSAN.

ERRA-

ERRATA.

By Reaſon of the Tranſlator's Diſtance from the Preſs, ſeveral Errors are crept in, which the Reader is deſired to correct as follows.

PAge 20, l. 24, for *we*, r. *you*. p. 39, l. 14. r. *Ideas*. p. 46, l. 33, r. *Becomes*. p. 47, l. 11, dele *being*, l. 34, r. *by Slowneſs*. p. 72. l. 8. r. *Men*. p. 74, l. 27. r. *not needs*. p. 77, l. 34, r. *go to*, &c. p. 89, l. 34, dele *That*. p. 97, l. 22, dele *of*. p. 100, l. 18, dele *that*. p. 127, l. 33, r. *Irregular*. p. 136, l. 29, for *do*, r. *no*. p. 150, l. 2, dele *but*. p. 165, l. 28, r. *them*. p. 199, l. 30, r. *is*. p. 195, l. 23, r. *Seed of*. p. 206, l. 25, r. *into*. l 28, dele *betwixt*. p. 242, l. 26, r. *the only*, l. ult. r *the ſame*. p. 276, l. 14, r. *we had*. p. 305, l. 19, r. *By*. p. 307, l. 8, r. *Ezra's*, l. 21, and other Places, corre& *Zerubabell*. p. 320, l. 27, r. *Pentateuch*, and in other Places, p. 321, l. 6, r. *Suppoſititious*. p. 324, l. 5. r. *and to*. p. 325, l. 2. r. *Reply*. l. 35, r. 250 p. 333, l. 34, r. *incamp'd*. p. 334, l. 33, r. *if you*. p. 336, l. 18, r. *in*. p. 339, l. 28, r. *that Nation*. p. 342, l. 34, r. 600000. p. 344, l. 17, r. *of Pharaoh*. p. 346, l. 15, r. *to nature*. p. 371, l. 8, r. *Sight*. p. 378, l. 21, r. *But we*. p. 381, l. 28, r. *Dan*. p. 387, l. ult. r. *Pilgrimage*. p. 398, l. 20, dele *of*. p. 406, l. 10, r. *Bare*. p. 419, l. 7. r. *if we*. p. 422, l. 33, r. *Oppoſition*. p. 428, l. 11, r. *Afflictions*. p. 436, l. 23, r. *Applying this*. p. 438, l. 11. dele *whether*. p. 454, r. *as in*. p. 458, l. ult. r. *to God*. p. 472, l. 6, r. *Seven*, p. 478, r. *it*. p. 485. l. 26, r. *and knowing*, p. 510, l. 5, r. *I do not*. p. 513, l. 4, r. *Convince us*. p. 514, l. 24. r. *us*. p. 514, l. 5, and p. 528, l. 2, r. *Doubt but*. p. 528, l. 37. r. *Spirit and*.

The AUTHOR's PREFACE.

WE are no ſooner inſtructed in the *Chriſtian Religion*, but we feel its Effects: and as it has a Clearneſs that enlightens, and a Power that ſanctifies, ſo likewiſe there are two different ſorts of Proofs which evidence the Truth of it; the one we may call the *Convictions* of the *Mind*, the other the *Demonſtrations* of *Conſcience*: The former ariſing from *Knowledg*, and the latter from inward *Senſe* and *Experience*.

It is certain that the Proofs of the firſt kind do naturally offer themſelves to every Man's Underſtanding. Theſe the *meaneſt Perſons* perceive as well as the *Learned*, tho they talk not ſo well about them: and the *Admiration* which ariſes in their Minds upon occaſion of thoſe wonderful things that are revealed to them, plainly ſhews, that they perceive ſome *Characters* of *Divinity* in them, though they are not able clearly to expreſs the *Knowledg* they have of them.

But in this Particular the *Simple* and *Unlearned* have the Advantage of others; that though they appear leſs capable of conceiving

ving thoſe Proofs which depend upon *Knowledg*, yet they are generally more apt to reliſh thoſe which proceed from inward *Senſe*; and their Minds not being diſtracted by the vain Speculations of *Philoſophy* and *humane Curioſity*, dwell with greater Attention upon the Wonders of the *Goſpel*; and their Hearts not being puffed up with their own *Knowledg*, diſpoſe them the more eaſily to *admire* what they *know*, and to *love* what they *admire*.

But though there are ſome Proofs of *Religion* which naturally offer themſelves to the Underſtandings of Men, and others which Men are ſenſible of by the juſt Proportion they have with their *Hearts*, as *Light* is perceived by the Proportion it has with our *Eyes*; and though we might very well affirm of theſe Demonſtrations of *Conſcience*, that they are above all Expreſſion, and rather loſe ſomething of their Force, than are ſtrengthned by Arguments from *Reaſon*, we muſt not however conſent to the imaginary Triumphs of the *Incredulous*, who, becauſe they never felt the *Power* and *Efficacy* of *Religion*, will not admire the true Beauties of it, but openly diſpute its *Divinity*.

We beſeech *God* to aſſiſt us by his *Grace*, in the preſent Deſign we have to confute, by the Principles of *Reaſon*, thoſe falſe pretended *Patrons* of *humane Reaſon*, to diſcover

ver the ſecret Illuſions of their Paſſions, and to endeavour to diſpoſe them to a lively Senſe of the Divine Agreement and Correſpondence there is betwixt the *Chriſtian Religion* and the *Conſcience*.

Thoſe who are already perſwaded of theſe things, will not take it ill that we ſhould occaſion their making new Reflections upon thoſe Objects which cannot be too often preſent to their Minds, nor too deeply imprinted in their Memories, and will eaſily pardon our Weakneſs for the Diſproportion they'l find between what they have already conceived or felt of *Religion*, and that *Knowledg* or *Senſe* of it they may receive from us. Thoſe whoſe Misfortune it is to waver in Uncertainty, may, by the Grace of *God*, here find what will ſcatter and diſperſe their Doubts, and confirm them in true *Piety*. And thoſe who are reſolved to continue in their *Infidelity*, whatever the Conſequence of it may be, and ſeek only for ſuch Darkneſs as is favourable to their Paſſions, will meet with that *Light* which will infallibly cover them with Confuſion, if they have the leaſt Senſe of *Humanity* left.

This Work ſhall conſiſt of two *Parts*, which will be only two different *Methods* of proving the *Truths* of the *Chriſtian Religion*. In the Firſt we ſhall deſcend from this Propoſition, *There is a God*, to this, *Jeſus Chriſt the Son of* Mary *is the promiſed Meſſi-*

ters of Fact is an invincible Juſtification of the *Divinity* of the *Jewiſh Religion*. This is the Subject treated of in the third *Section*.

And as *Natural Religion* has led us to the *Jewiſh Religion*; ſo likewiſe the *Jewiſh Religion* leads us to the *Chriſtian Religion*. The Writings of the *Jews* inform us, That *God* will make a *new Covenant* with *Men*; that this *Covenant* ſhall be eſtabliſh'd upon better *Promiſes* than the *former*; that it ſhall be imparted to all *Men*; and that the *Nations* ſhall be called to the Knowledg of the *true God*, by the Miniſtry of an *holy Man*, whoſe Coming the *Prophets* have foretold, as alſo the Time of his Coming, his *Birth*, and the Place of it, his *Tribe*, *Family*, *Life*, *Miniſtry*, his *Actions*, his *Forerunner*, his *Diſciples*, his *Doctrine*, the *Oppoſition* that ſhall be made to his *Doctrine*; his *Death*, with the Kind and Circumſtances of it; his *Burial*, *Reſurrection*, *Aſcenſion* into *Heaven*: ſo that finding all theſe Circumſtances in *Jeſus Chriſt*, and not finding them in any but *Jeſus Chriſt*, we cannot chooſe but look upon him as the *Meſſias* which the Prophets had foretold. This is what is contained in *Section* 4.

In the Second Part of this Work we conſider *Religion* under a different Face from what it had in the Firſt. For in the Firſt we eſtabliſhed *Chriſtianity* by Proofs borrowed from *Natural Religion*, and from

the

the *Jewiſh Religion*; whereas in this we evince the Truth of it from its own proper *Characters*. But that the *Incredulous* may have no Pretence of diſtruſting the Proofs we ſhall alledg to this purpoſe, we will firſt of all doubt of every thing, and admit nothing for Truth, but ſo far as it is evident. We ſhall only take this for a *known Truth*, that there are at preſent *Chriſtians* in the *World*, and that there have not always been ſuch. We'll look back to the Ages before *Conſtantine*: We'll inquire into the Martyrdom of the *Chriſtians* of thoſe times; from thence we'll paſs to the *Diſciples* and *Succeſſors* of the *Apoſtles*. And here we ſhall take notice of two very important things, *viz.* That they ſuffered Death in Defence of a Religion which is viſibly founded upon Matters of Fact, and that theſe Matters of Fact were ſuch as could not be unknown to them. Afterwards we ſhall make it appear, that whether the Books of the New Teſtament be ſuppoſititious, or not, they contain certain Fundamental Matters of Fact which cannot be called in queſtion, and that theſe Facts are ſufficient to prove the Truth of the *Chriſtian Religion*. We will firſt conſider the *Apoſtles* barely as ſo many Witneſſes; next we'll prove the Validity of their Teſtimony from the Circumſtances of their Lives, which cannot be

conteſted: and by the Validity of their *Teſtimony* we'll eſtabliſh the Divinity of the *Chriſtian Religion*. This will be the Subject of the firſt Section of the ſecond Part.

After we have conſidered the *Apoſtles* as Preachers, we ſhall conſider them again as *Writers*. We ſhall examine into the Books of the *New Teſtament*, and prove, that they could neither be counterfeited nor altered; and that the *Apoſtles* could not write what was falſe. We ſhall obſerve that they had all the *Marks* and *Characters* that are moſt oppoſite to thoſe of *Impoſtors*; that they had neither the *Power* nor the *Will* to deceive *Mankind*: and further, that it is impoſſible they ſhould have conceived any ſuch Deſign. Afterwards we ſhall conſider the *Holineſs* and *Miracles* of *Jeſus Chriſt*, the Holineſs and Miracles of his Apoſtles, the *Prophecies* of the *New Teſtament*, the *extraordinary* and *miraculous Gifts* ſo common in the time of the *Apoſtles*, and which the Apoſtles ſo often mention. From all which external, but undeniable *Circumſtances* put together, we ſhall prove that the *Scripture* was written by Men who had the *Spirit* of *God*; and conſequently that the Truth of the *Chriſtian Religion* cannot be queſtioned. This is the Subject of the ſecond and third Sections.

But as all this concerns only the Externals of Religion; ſo in the remaining Part of

of the Diſcourſe we ſhall ſhew the Beauties, Uſes, Advantages and Excellencies of it, which we ſhall do by way of Repreſentation, in eleven different Draughts or Portraictures, *viz.* In the multitude of Teſtimonies given in favour of it; in its Oppoſition to all *falſe Religions*; in the Purity and Self-denial of its End; in its wonderful Effects manifeſted in the Heart of Man; in the *Church*, and even in the general *Society* of *Mankind*; in the *Morality* of it, which is ſo holy; in its *Myſteries*, which are ſo ſublime, and yet fall in ſo well with the Principles of *Conſcience*; in the Conformity of its Myſteries to the *Lights* of *Reaſon*; in the eſſential Relation it has to the *Glory* of *God*; in its Divine Agreeableneſs to our Heart, which it frees from its Miſery, Vileneſs and Corruption; in the exact Proportion it bears to the *Jewiſh Religion*, which is the Cauſe that it contains neither any Reaſon nor Wiſdom, when ſeparated from the *Chriſtian Religion*, which is the Key of it, and is repreſented in the *Jewiſh*, as in a great and magnificent Looking-glaſs: And laſtly, in the Proportion it bears to *Natural Religion*, of which *Chriſtianity* is a perfect *Reſtauration*, as *Paganiſm* was the *Corruption* of it.

Such is the Plan and Deſign of this Work, in which we principally propoſed to do four things, *viz.* to lay down the Principles of *Reli-*

Religion in such Order and Connection, as might serve to manifest the Truth of it, to discover the secret Principles of *Infidelity*, and confute it, by shewing whence it springs; to satisfy, as far as 'tis possible, all the Difficulties objected to us either in Books or Conversation; those, I mean, which have any Shew of Probability. And lastly, to use no Arguments but such as have convinced us, and to urge them no further than we our selves are convinced by them, not making it our Business to copy those who have wrote upon the same Subject, nor affecting to avoid what they have said; but endeavouring to raise our selves above all *Ostentation* of *Wit* and *Learning*, which is so fatal to such sort of Works, our Design in this present Treatise being only to find out what establishes the Truth of the *Christian Religion*, and not that which only proves the *Subtilty* or *Learning* of the *Author*.

Though we dare not flatter our selves with the Hopes of having succeeded in all these our Undertakings, yet we may truly give this Testimony in our own Behalf, that we have endeavoured it with *Sincerity* and *Application*. *God* who has put this Design into our Heart, and supported our Weakness by his Grace, grant it may succeed to the Glory of his *Truth*, and the *Salvation* of all those that oppose it.

The

The CONTENTS.

SECTION I.
Of the Exiſtence of God.

CHAP. 1. *The Deſign of this Section*, Pag. 1.

Chap. 2. *Wherein 'tis proved, by enquiring into the Principles of our Errors, that the* Opinion *aſſerting the Exiſtence of* God, *is not a falſe Prejudice*, p. 5.

Chap. 3. *In which 'tis further demonſtrated that the* Opinion *we have of the Exiſtence of* God *is no* Prejudice, p. 14.

Chap. 4. *In which we ſhall examine the Arguments that prove the Exiſtence of* God, p. 18.

Chap. 5. *The Conſideration of the Arguments for the Exiſtence of* God, *taken from the Principles of* Philoſophy, p. 27.

Chap. 6. *Containing a further Conſideration of the Arguments for the Exiſtence of* God, *together with the* Spirituality *and* Immortality *of the* Soul, *taken from the Principles of* Philoſophy, p. 38.

Chap. 7. *That there are in the World certain Marks and Signs of* Novelty, *which lead us to the Truth of the Exiſtence of* God, p. 58.

Chap. 8. *Containing ſome Arguments for the Exiſtence of* God, *taken from the Conſideration of* Society, *the firſt Argument drawn from the* Succeſſion *of* Generations, p. 60.

Chap. 9. *That there are certain Marks of Novelty in* humane Society, *which prove the Exiſtence*

of God, p. 66.

Chap. 10. *Wherein 'tis proved, that supposing* Mankind *to have had a Beginning, it follows, there must be a* God, p. 76.

Chap. 11. *Containing some Arguments for the Existence of* God, *drawn from the Consideration of our* Soul, p. 79.

Chap. 12. *The Consideration of* Man, *and in what Sense other Beings may be said to have been made for him,* p. 88.

Chap. 13. *Wherein is shewed the* Perfection *of* Man, *by the Consideration of his* Defects, p. 92.

Chap. 14. *Where we enter upon an Examination of the principal Difficulties brought by the* Atheists *to oppose the Truth of the Existence of God,* p. 99.

Chap. 15. *A Continuation of the Objections of* Atheists, p. 107.

Chap. 16. *Containing several Comparisons of the two* Opinions, *in order to shew the extravagant Folly of* Atheists, p. 112.

Chap. 17. *Wherein we continue to shew the Absurdity of* Atheism, *by comparing it with the true* Opinion, p. 118.

Chap. 18. *Wherein we shall conclude this Section by examining whether there be truly and properly speaking any such thing as an* Atheist, p. 126.

SECTION II.

Wherein we shall prove the Truth and Necessity of *Religion* against the *Deists.*

Chap. 1. *Four Principles to be proved in opposition to four kinds of* Deists, p. 129.

Chap. 2. *Wherein we shall prove the Idea of God, and*

and first that he is a merciful Being, and that he is necessarily but one, p. 131.

Chap. 3. *That Wisdom, Justice and Goodness do necessarily belong to the Idea of God,* p. 135.

Chap. 4. *Wherein we shall prove the Necessity of Religion in general, by the Idea of God,* p. 145.

Chap. 5. *Wherein we shall prove the Truth of* Natural Religion, p. 147.

Chap. 6. *Wherein it is proved that there are some Principles of a truly* Natural Religion *implanted in us,* p. 152.

Chap. 7. *Wherein we shall prove the Necessity of a* Revelation *to be superadded to that of* Nature, p. 158.

Chap. 8. *Wherein we prove that there is a necessary and natural Difference between moral Good and* Evil, p. 163.

Chap. 9. *In which we shall examine the Objections of the* Deists, p. 170.

Chap. 10. *Wherein we examine and answer the Objections of the* Deists, p. 180.

SECTION III.

Wherein we shall prove the Truth of the *Jewish Religion.*

CHap. 1. *An Enquiry into those new Perfections superadded to that of Nature, the Necessity of which we are in some measure convinced of already,* p. 197.

Chap. 2. *That the Characters of Divinity are so brightly visible in the Jewish Revelation, that we cannot but acknowledge them as the Scripture,* p. 201.

Chap. 3. *Wherein we further examine the Cha-*

racters of Divinity *discoverable in the* Jewish Revelation, p. 209.

Chap. 4. *Wherein we further examine the Characters of* Divinity *discoverable in the* Jewish Revelation, *by the Consideration of the Prophecies contained in it,* p. 218.

Chap. 5. *That supposing we find the* Jewish Revelation *qualified with Characters of* Divinity, *we may very well, from that very Observation, assure our selves it never was essentially corrupted,* p. 229.

Chap. 6. *Wherein we take into Consideration those Means which Divine Wisdom has made use of to preserve the* Jewish Revelation *pure and unchangeable,* p. 233.

Chap. 7. *Wherein we shall answer the Objections* Spinosa *raises against the Books of* Moses, p. 246.

Chap. 8. *Wherein we further answer* Spinosa's *Objections against the Books of* Moses, p. 252.

Chap. 9. *Where we further answer the Objections raised against the Books of* Moses, p. 259.

Chap. 10. *A Method to prove the Truth of the* Jewish Religion *against all the deceitful Subtilties of the Incredulous,* p. 293.

Chap. 11. *The* first Monument *of the* Jewish Revelation: *That the* Jews *ever preserved among themselves the Law of* Moses, *which contained the main* Substance *and Essentials of their* Religion, p. 305.

Chap. 12. *The* second Monument *of the* Jewish Revelation: *That the* Pentateuch *was certainly in Being before the Days of* Ezra, *and that he could never have counterfeited a new* Scripture *made up of* fabulous Events, p. 311.

Chap. 13. *Where we shall examine whether* Ezra *did not alter the Form of the* Scriptures, p. 316.

Chap. 14. *The* third Monument *of the* Jewish Revelation: *That the* Substance *and* Essentials *of the*

the Law *could not wholly be razed out of the Memory of the* Iſraelites, p. 328.

Chap. 15. *The* fourth *and* fifth Monuments *of the* Jewiſh Revelation, p. 331.

Chap. 16. *That* Moſes *could never have any Deſign to deceive the* Iſraelites, p. 341.

Chap. 17. *That ſuppoſing that the Miracles which* Moſes *relates be true, they are of themſelves a ſufficient Argument for the Truth of the* Jewiſh Religion, p. 345.

Chap. 18. *Where we ſhall examine the Validity of ſome Objections raiſed againſt the Truth of the* Jewiſh Religion, p. 349.

Chap. 19. *Where we further anſwer the Difficulties of the* Incredulous, *and make it appear, that the ſtrongeſt of their Objections ſupply us with an invincible Argument for the Truth of the* Jewiſh Religion, p. 364.

Chap. 20. *Where we further anſwer the Objections raiſed by the* Incredulous *againſt the* Jewiſh Religion, p. 380.

SECTION IV.

Wherein we ſhall prove that the *Jewiſh Revelation* tends to convince us of the Divinity of the Chriſtian Religion.

Chap. 1. *Of the Calling of the Gentiles,* p. 402.

Chap. 2. *That God did deſign to make a* new Covenant *with* Men, *more perfect than the firſt,* p. 410.

Chap. 3. *That God deſigned to call the* Gentiles, *and make a* new Covenant *with them, through the Office of ſome* Mediator, p. 419.

Chap.

Chap. 4. *That* God *did not defer one Moment his ſending of the* Meſſias, *by reaſon of the Sins of the People*, p. 425.

Chap. 5. *That the* Calling *of the* Gentiles *is a true Character of the* Meſſias, *and that* Jeſus Chriſt *is very plainly and exactly denoted to us in the* ancient Oracles, p. 429.

Chap. 6. *That the* Prophets *did clearly foretel us the time of the* Meſſias's *Coming*, p. 433.

Chap. 7. *Where we further examine the time in which the Prophets foretold the* Meſſias *ſhould come*, p. 446.

Chap. 8. *Where we ſhall enquire into thoſe Oracles of* Daniel, *which foretel the time of the Coming of the* Meſſias, p. 457.

Chap. 9. *Where we ſhall prove by the* 53d *Chapter of* Iſaiah, *that* Jeſus Chriſt *is the true* Meſſias, p. 476.

Chap. 10. *Where we further examine the Senſe of thoſe* Prophecies *which concern the* Meſſias, *and eſpecially thoſe which denote the Place and Manner of his Birth*, p. 497.

Chap. 11. *Where we ſhall examine ſome Prophecies that concern the Office of the* Meſſias, p. 503.

Chap. 12. *Where we conſider thoſe* Prophecies *which concern the* Death *of the* Meſſias, p. 507.

Chap. 13. *Where we ſhall take into Conſideration the* Prophecies *which foretel what befel the* Meſſias *after his Death*, p. 513.

Chap. 14. *Where we anſwer the principal Objections that may be raiſed againſt the* Prophecies *touching the* Meſſias, p. 517.

A TREATISE OF THE TRUTH OF Chriſtian Religion.

SECT. I.

Of the Exiſtence of God.

CHAP. I.

The Deſign of this Section.

THough the Incredulous of theſe Times, endeavour to revive *Scepticiſm*, thereby to ſhake the Foundations of *Religion*, yet it may be ſaid, that nothing ſhews more their

Error and Weakness than this *Universal Doubting*, whose mistaken force they so fondly have recourse to.

'Twould be in vain to imagin, that *Nature* designing to impose upon our Infirmities, imprinted in our Minds certain *false notions*, upon which we might argue as upon *true principles*. For this Metaphifical doubt would soon be destroyed by the *irresistible* perception of almost an infinite number of *particular Truths*. An *abstracted* and *remote Speculation* cannot be stronger than the *Knowledge* we have already of the *existence* of our *Soul*, which thinks, doubts, reasons and knows that she performs all these *Operations*, and after a Thousand *Chimerical Suppositions*, we shall be forced at length to renounce these general Doubts, that we may receive the evidence of these particular Principles, *viz. That the whole is bigger than its parts*; *that if from equals, you take away equals, what remains will be equal.* These first Principles of *Common Sense* being so evident, as by their bare proposal, to create a strong assent; and in this respect resembling the *Sun*, that cannot borrow from abroad the *Universal Light* it imparts to every thing else.

'Tis true indeed, should we stay our Minds upon these general Speculations and this *Universal Doubt*, and not suffer them to descend to more particular Considerations, we might be Scepticks for a few Moments, but at the same time we should be very *extravagant*, since it is a kind of *Madness* to doat so much upon one Object, as to be thereby rendred incapable of thinking of any thing else. Give the *Mind* but liberty to consider well the Doubts of a *Sceptick*, and to compare them with that certainty it is *sensible* of, as to some

ſome *Truths*, and you'll find, that inſtead of overcoming *Certainty* by *Doubt*, it will overthrow *Doubt* by *Certainty*: Becauſe *Certainty* proceeds from a perſwaſive Evidence, whereas *Doubt* doth but keep the Mind in ſuſpence; and a *Doubt*, ſuch as we ſuppoſe, is an *abſtracted* and *remote Conception*; but the *Certainty* we are ſpeaking of, conſiſts in *inward Senſe*; beſides, a *Doubt* draws its force from Darkneſs and Ignorance as its Original, but the *knowledge* of *firſt principles* is evident by its own *light*.

There is no leſs *Injuſtice* than *Error*, in making uſe of the Speculations of *Scepticiſm*, with a particular deſign againſt *Religion*; for if it be true that a Mathematician is not obliged to deſtroy the Opinion of thoſe who doubt of every thing; if we are perſwaded, that the *Rules* of *Mechanicks* may be certain, without ſuch a ſcrupulous Examination; and if it was never heard of, that this *Univerſal Doubt* of the *Scepticks* has ever retarded any Buſineſs, or framed a conſiderable Obſtacle to the Execution of any Deſign in the common Affairs of Life; is it reaſonable that it ſhould become formidable only when it is brought to attack the Foundations of *Religion*, and that an extravagant Hypotheſis ſhould loſe that Name, becauſe it countenances *Incredulity*?

After all, though the Truths of Religion are infinitely more certain in themſelves than any other Truths, yet we could be ſatisfied, were they received with the ſame certainty as thoſe firſt and common Truths which are the rule of our Actions and Conduct.

We are then no farther concerned than other Men, in the *Speculations* of theſe *Philoſophers*, which as they make no Man call in queſtion the Principles

of the Art he professes, or the *Prudence* by which he acts; so we do not believe they ought to stop us one moment in establishing the *Truths* of *Religion*.

From this natural inclination Men have to doubt of every thing, (in order to destroy the Truths of *Religion*, together with all their other *Knowledge*, as by a common *Shipwrack*,) we shall only conclude, that there is no *Doubt* so *Chimerical*, no *Opinion* so *absurd*, which is not taken up by *Incredulity*, when it makes for its *interest*; which gives credit and weight to every thing that favours its Pretences: And since it generally changes *Certainty* into *Imaginary Doubts*, 'tis no wonder if contrariwise upon some occasions, it changes the least *Suspicions* into *Certainty*.

This, I hope, no one will have reason to doubt of, if he does but carefully consider the manner whereby we shall prove the Existence of *God*. This being the first and fundamental Truth that produces all other Truths of *Religion*, and which all the rest do suppose, we must not omit any thing in order to its solid proof: And as there is nothing so suspicious as *Incredulity*, which is the more distrustful, the more essential and important the *Truths* to be proved are; we'll take all imaginable care to avoid the least suspicion of Deceit and unfair dealing. And this is the Method we design to follow.

First, We'll endeavour to dive into the *Sources* of our *Errors*, to know whether this *Opinion* of ours, *That there is a God*, be not a *Prejudice*, or whether we can on the contrary assure our selves that it arises from the force and *inward sense* of known *Truth*. We'll afterwards reflect, by way of Enquiry, upon the Arguments which perswade

us

us of the *Existence of God*, and all the Difficulties that are or may be seemingly raised against them. We'll endeavour in the Third Place, to consider apart by themselves, the most probable Objections of *Atheists*; and lastly, we'll compare the Two *Opinions* together, by which it will appear, *that Atheism* is a down-right *Extravagance*, if there be any such thing as a true *Atheist*; which by way of Conclusion, we shall briefly take into consideration.

CHAP. II.

Wherein 'tis proved by Inquiring into the Principles of our Errors, that the Opinion asserting the Existence of God, *is not a false Prejudice.*

THough we ought not with the *Scepticks*, to doubt of every thing, yet 'tis good however to distrust our *Reason*; because though Nature has bountifully given all Men a *common Sense* which in its *first Notions*, and in those Judgments it forms with an entire Liberty, cannot be a principle of *Error*, yet Experience convinces us, that *Man* is but too apt to deceive himself in Matters relating to his *interest*, or which are capable of being prepossessed.

'Tis certain there is within us a *natural Light* which cannot delude us, and *Prejudices* likewise which do impose upon us: Were it not for those *Prejudices*, we should never fall into *Error*, and without the help of this *natural Light*, we should

never be free from it. All the difficulty consists in exactly distinguishing between Two so different *Principles*, which may certainly be done, by joyning Experience to *Reason*.

'Twould be very difficult to refer our *Prejudices* or *Errors* to any other Causes, than to one of these Three, *viz.* To the nature of the things falling under our *Knowledge*, or the manner in which they are proposed to our *Understanding*, or else the Disposition of our *Mind*.

Notwithstanding, those things which fall under our Knowledge, may be in themselves somewhat hard and problematical, and therefore may seem likely to perplex our Understanding, and draw it into some Error; yet we will not stick to maintain, that the nature of things alone, is not sufficient to occasion our *false Prejudices*. For Geometrical Demonstrations are very difficult, yet we judge rightly of them. Those things we call Indifferent, and of which we judge without either constraint or interest, are sometimes altogether Problematical; and yet *Common Sense* is not prejudiced when it judges of them, because it doubts where it ought to doubt, and affirms where it ought to affirm, conceiving but a *simple Opinion* of things that are *probable*, and judging with *certainty* of things that are *evident*. Not but it may, and often enough it does so happen, that Impatience, Pride, and Precipitation do contract within us an Habit which disposes us to judge *positively* of all things; which occasions a Thousand *false Prejudices* in our *Understanding*; but then the disorder proceeds from somewhat else, and we cannot accuse the *nature of things* for being the occasion of it.

Neither

Neither would it be more reaſonable to aſcribe it to the natural frame of our *Underſtanding*, ſince in that caſe it muſt neceſſarily be ſo diſpoſed, as to judge amiſs of things, in what manner ſoever they were offered to it; and then we could not avoid being *Scepticks*. Nay, and ſomething worſe, becauſe we ſhould always think our ſelves in an *Error*, by the very Diſpoſition of our *Underſtanding*. But as *Experience*, and the *ſenſe* of almoſt an infinite number of *Truths*, (which cannot poſſibly be doubted of,) aſſure us to the contrary, that there is a certain *natural Light* within us which never deceives us, what remains but that our *Errors* proceed only from the Object's not being rightly propoſed to our *Underſtanding*?

Indeed as every thing hath ſeveral Faces, ſo the ſame thing is not always offered to our *Underſtanding* under the ſame form; and as it is variouſly propoſed to it by external cauſes, it often appears to one Mans *Underſtanding*, different from what it appears to that of another, or even from what it had at another time appeared to the ſame. But what is conſtant and unchangeable, is the uniform Diſpoſition of the *Underſtanding*, to judge of things according as they are repreſented to it.

There are Two ſorts of things which occaſion the miſrepreſentation of Objects to our *Underſtanding*, or rather which are productive of all our falſe *Prejudices*; the one *External*, the other *Internal*: Among thoſe of the firſt ſort, I rank *Example*, *Education*, *Falſe Reaſoning* and *Sophiſtry*. Thus *Example* and *Education* make *Senſuality* and *Drunkenneſs* (which are Two great Vices in themſelves,) to be look'd upon in ſome Countries as

slight and venial Sins. Thus also by his Sophistry the Famous Rhetorician *Theodosion*, perswaded the *King* of *Egypt*, that he ought to Sacrifice *Pompey*; and in this respect, we see that Men are daily imposed upon one by another.

The internal causes of our *Errors* and *Prejudices* are reduced to these Three; *viz.* The *Senses*, the *Imagination*, and the *Affections* of the *Heart*: All these things are capable of mis-representing an Object to our *Understanding*, and making it appear to us different from what it is in its own Nature. Thus because our *Eyes* have always represented to us a *Star* like a *Torch*, we could not afterwards be easily perswaded that a *Star* was bigger than the Globe we inhabit, not being able to reconcile that *little Idea* we had of it from *our Eyes*, with that *great one* given of it by our *Reason*. Thus our *Imagination* makes us conceive the *substance* of our *Soul* as *extended* and *material*, though 'tis not really so; or if you desire a less controverted Example, it represents the infinite division of Matter as impossible, though *Reason* demonstrates that 'tis certain. Thus also the Heart prepossessed by its Passions, makes us always look upon the best side of things which any ways concern us, but sets us at a distance from those which have no relation to our interest; which occasions our being continually deceived in the affairs of Civil Life, and in our Commerce with other Men. And we believe we may confidently affirm, there is no *Error* nor false *Prejudice* in the Mind of *Man*, but what may be referred to one of these Originals, and that no Example can be produced to overthrow this Proposition.

We

We cannot therefore take a more effectual Method to destroy the Jealousies of *Incredulity*, than by examining first of all, whether the Opinion Men commonly have of the Existence of *God*, be not a *Prejudice* proceeding from one of these Principles.

If we look to the External *Causes* of our *Errors*, we shall find that they depend upon the *Circumstances* of *Time* and *Place*, and are therefore continually varying. Let us therefore search into the *History* of *former Times*, and consider the *present state* of things in the *World*; let us examine all the *Errors* that are now, or have been in vogue among *Men*, and we shall find, that *Example*, *Education*, *Sophistry*, or the false Colours of *Eloquence*, have produced particular *Errors*, but never general ones; they may have deluded some Men, or all of them at certain times and in certain Places, but not all *Men* in all *Places*, and in all *Ages*. And in this consists the exact difference between *Nature* and *Education*; *Nature* is alike in all Men that are, or ever have been; they are sensible of Pleasures, desirous of Esteem; they love themselves *now*, just as they did *heretofore*. And in this we ought to make the same judgment of *Qualities* truly *natural*, and those which (according to our Opinion) are *originally* affixed to our *nature*, such as the *Corruption* of *Sin*, which this is not the proper place to speak of.

But 'tis not the same thing with the principles of *Education*, which continually vary. The Succession of Time, Revolution of Affairs, the different Interests of *Countries*, mixture of Nations, and various Inclinations of Men, do strangely alter *Education*, give rise to new *Maxims*, and establish

establish different *Rules* of *Honour* and *Decency*. If then we find this *Opinion*, *That there is a God*, has been preserved amidst all these *Revolutions* in the *publick Societies of Men*, what other Conclusion can we draw from hence, but that it does not proceed from *Education* only, but is grounded on some *natural Proportion* there is between this *first Truth* and our *Understanding*? *Cicero* acknowledges that there is no *Nation* so Barbarous, but what hath some knowledge of the *Deity*; and though he had not said it, the thing had not been the less true for that. We find that *Men* as soon as ever they come to be *Men*, that is, capable of *Society* and *Reasoning*, do all own this Truth. For as for the Example of some Barbarous People who are ignorant of it, only because their *Reason* doth not exert it self in them, nothing can be concluded from thence. For those that do not exercise their *Reason*, are like them who have none at all; they are to be rank'd among *Children*, who live without making any Reflections, and seem to be capable only of *Animal Actions*: And as we ought not to conclude that it is not natural to *Rational People* to shelter themselves from the injuries of the Weather, because there are some *Savages* which do not trouble themselves about it, so neither ought we to infer from the debasement of their stupid and brutish Understanding, that draws no manner of Consequence from whatever it sees, that it is not natural to *Man* to know the *Wisdom* of a *God* who acts in the *Universe*.

In oratione pro Archiâ Poetâ.

But however it be, it is certainly true, that *Men* who *reason* and live together in *Society*, have always agreed to acknowledge this *Fundamental Truth*.

Truth. The *principles of Sciences* have been changed, *Arts* have ſucceded one another, and there have happened within our Knowledge, ſome ſecret, and ſome remarkable, ſome ſudden, and ſome unperceivable Changes in *publick Societies*; they have been often ſeen to degenerate from *Politeneſs* to *Barbarity*, and *Barbarity* has given place again to *Politeneſs*; *Nations* have been confounded together, *Languages* have been mix'd; but nevertheleſs this Principle has ſtill remained ſtedfaſt and immoveable in the Minds of *Men*, that there is a Sovereign *Wiſdom* that acts in the *World.*

Moreover, the Incredulous diſpute in vain when they attempt to ſhew, that *Education* hath *ſome ſhare* in the *knowledge* we have of *God.* We grant that *Education* joyns forces with *Nature*, and *Nature* with *Education*: For who doubts, but that *Nature* and *Education* act in Confederacy to oblige *Parents* to love their *Children*, and *Children* likewiſe to honour their *Parents*?

The *Lacedemonians* loved Eſteem *heretofore*, and Men expreſs no leſs a Zeal for it *now*: This is what Education cannot alter, and which muſt remain conſtant and unchangeable, becauſe it belongs to *Nature.* The Rules and Punctilios of *our Honour*, as well as thoſe of *our Morality* teach us, that nothing is more baſe and mean than *Theft* howſoever committed: The *Lacedemonians* on the contrary look'd upon it when cunningly and dextrouſly performed, as a glorious Action; you ſee what a difference here is, becauſe this belongs to Education. In the like manner we may ſay, that Education might have ſome ſhare in the various *Ideas* which ſeveral *Nations* have framed to themſelves of the *Deity*, becauſe there

was

was nothing constant or uniform in the representations they made of it; but yet, that for all that, the truth of its Existence, which is the principle to which they have invariably adhered, must needs have born a natural Proportion to their Understanding.

In effect, if it be from our *Fathers* alone, we have received this *Opinion*, who taught it our *Fathers*? We must run it up to *Infinity*, or acknowledge, that there have been some *Men* who left it to their *Children*, without being indebted to *Education* for it themselves; and if so, to whom then did *they* owe it?

Here perhaps it may be Objected, this Opinion is owing to the *Policy* of some *Prince*, who thought 'twould be as a Bridle to keep his Subjects firm in due Obedience to him. But this would be said without any manner of Reason or Probability. For First of all, The works of *Policy* depend on the various *Changes* and *Revolutions* that usually happen in the *World*; whereas this Principle has never received any change. Secondly, Before those famous *Lawgivers* of *Antiquity*, *Solon*, *Lycurgus* and *Numa*, who pass for the first that endeavoured by the *Ceremonies of Religion*, to soften the fierce Inclinations of *Barbarous* and *Savage People*, *Men* were perswaded of the Existence of *God*. And though *antient Histories* tell us of those who first *plowed* the *Earth*, *sail'd* on the *Sea*, *planted Vineyards*, &c. yet you find no History that pretends to tell you who first believed the Existence of a *Supream Being*. Thirdly, 'Tis not the simple *Knowledge* of *God* that serves the Designs of *Policy*; for if you conceive an Idle *God*, as *Epicurus* did, or if, with the Heathens, you imagin any vitious and dissolute Deities, who consequently

sequently seem obliged not only to *permit*, but *authorize Sin*, this *Knowledge* proves rather pernicious than useful to a *State*. No, there's nothing but the fear of being punish'd after this Life for Crimes committed, or the hope of being rewarded for good Actions after Death, that can be certainly and effectually useful to keep Subjects in Obedience. Now those other Principles have been often changed with the Times; and besides the *Sadducees*, there have been, and are still whole *Nations*, who believe the Existence of a *God*, without having any Idea of the *Pains* or *Rewards* that attend them after *Death*. Fourthly, Princes, Politicians, and to say something more, those who were not only capable of governing *Commonwealths*, but also of making *new Laws*, and establishing *new States*, the *Socrates*'s and *Plato*'s, who laughed at the Superstitions made use of by Politicians to amuse the People, derided also the *plurality* of *Gods*, but yet sincerely believed the Existence of *one God*; as it appears by the Letters they wrote with great confidence to one another. Fifthly, and Lastly we must observe, there are Two sorts of Means which *Policy* makes use of to attain its end; the one it invents, the other it supposes, without doing any thing else but putting them in Execution: And these Two ways the *Roman Politicians* formerly made use of to gain the *Affections* of the *People*. For First, they made use of the *Vanity* of the *People*, as a *Spring* that was not of their own Contrivance, but was much more antient than their Designs. And in the Second Place, they employed *Games*, *Shews*, diverse kinds

Mexicani Tragicid. Acosta, lib. 5. rerum American. & Gerard. Joann. Vossius de Idololatriâ Gentili, in add. Lib. 1.

kinds of *Crowns* and *Pompous Triumphs*, as Instruments to set this first *Spring* a going, or to flatter this *Vanity*. I can easily grant then, that *Numa Pompilius* took advantage of the *Opinion* the *People* had, that there was some *Deity*, and of all other Principles of *Natural Religion*; but he only *made use of this* principle which his Policy supposed, and not contrived. He instituted divers Sacrifices and other Ceremonies, to move this first Spring, or to render the People Sociable, by proposing some certain Object to fix those loose Principles of *Religion* and *Conscience*, he supposed in them. For as he that first invented the use of *Mills*, did not produce the force requisite to turn about those *great Machins*, but only supposed it in the *Wind*, and in the Water, whose Motion he directed by his *Art*; so likewise we may say, that *Policy* only supposes, but does not frame this natural knowledge of God, which is a Bridle to keep Men within the bounds of Duty.

CHAP. III.

In which 'tis further demonstrated, that the Opinion *we have of the Existence of* God, *is no* Prejudice.

As to those Causes of our *Errors* which we have called *internal*, because as they are found in all Mankind, and every one has Senses, an Imagination, and a Heart, all capable to deceive him, though it is accidental that they do so, there-

therefore we do not deny, but they may produce conſtant and univerſal *Errors*.

Thus the Difficulty there was in conceiving there ſhould be Inhabitants upon that Surface of the Earth oppoſite to ours, who without falling ſtood with their Feet directly againſt our Feet, hath till theſe laſt Ages occaſion'd the rejecting the Opinion of thoſe who believed the *Antipodes*. Thus the *Vulgar People* of all *Times* and *Countries*, imagine that the *Sun* is not above a Foot in breadth, and that the *Stars* are much leſs than the *Sun* appears to be; not to mention in this Place, the *Opinion* of *Copernicus*, who taxes all other Men as being in an Error as to thoſe points.

But what can Men find to object further, if the Knowledge we have of the Exiſtence of God, not only proves to be no *falſe Prejudice*, ariſing from the *Senſes*, *Imagination* or *Affections* of the *Heart*, but is rather directly contrary than conformable to thoſe Three *Principles* of our *Errors*?

I confeſs the *Senſes*, the *Imagination* and the *Heart*, do not of themſelves inform us that there is no God, ſince thoſe Three Faculties were not given us to be the Cauſes of Error and Illuſion; but it happens by Accident, through the ill uſe we make of them, that from them proceed moſt of the Difficulties we meet with in the Knowledge of this *Truth*.

The Cuſtom we have taken up of ſubmitting our *Reaſon* to our *Senſes*, and rejecting as too ſpeculative, what we neither ſee nor feel, makes one of the *Prejudices* of the *Atheiſts*, who do not believe there is any *God*, becauſe they don't ſee him. The difficulty they have to imagin what

what *God* is, and what he did before he *created* the *World*, produces a *Second Prejudice* in their Mind. In fine, all the *Affections* of the *Heart*, oppose the Truth of the Existence of *God*, because this Truth mortifies them all, it humbles *Pride*, cramps up *Voluptuousness* within narrow bounds, stops the career of *Injustice* and *Interest*; and though this Principle doth not always entirely correct the Disorders of the Passions, yet at least it restrains them, and puts a stop to their Violence. But it is not very necessary to insist upon this point, for *Atheists* themselves acknowledge, that the *Idea of God* curbs *Humane Passions*, since they pretend that *Policy* is successful in making use of this Bridle to restrain the Disorders of Ambition, and to keep Men under due Obedience to Civil Laws.

Suppose therefore that the Senses and the Imagination have accidentally produced universal Errors, and that the Heart be, (as it was ever acknowledged,) a fruitful source of Illusions and false Measures in the business of Civil Life; this consideration makes for us, since we here take part only with *Good Sense*, which assures us, that there is a *God*; against all the Negative *Reasons* of the External *Senses*, which do not perceive this Deity; against the difficulties of the *Imagination*, which is not able to represent to it self an Object so far above its reach, and against all the reluctancies of the *Affections* of the *Heart*, which this Object doth afflict and curb. And is it not very surprising, that during so many Ages, the *Senses*, the *Imagination* and the *Affections* of the *Heart*, have continually suggested to the Minds of Men, such forcible Prejudices against this Truth, and yet have not been able to extinguish its Light? 'Tis

'Tis true, that not being able to Elude this truth, Men had much prodigiously disguised it; and that Irregularity proceeded from those Three Causes of our *Errors* we have already laid down. For to content the *Senses*, Men had made the Deity visible, either in representing it by *Statues*, or imagining it Clothed with *Human Shape*; to satisfie the *Imagination* which cannot well how to conceive so many Vertues, whose effects daily appear in Nature, to be centred in one and the same *simple* Subject, they had multiplied the *Deity*, attributing to each part of the *Universe*, and to each *Element* its particular *Providence*. And in fine, to satisfie the *evil* Inclinations of their Hearts, they had ascribed to *God*, even their *Passions* and *Vices*, framing to themselves Debauched and Dissolute *Deities*, that by those Examples which *Religion* seemed to have consecrated, they might the better excuse their own Extravagancies.

But at length, notwithstanding our propension to judge of Objects only by the *Senses*, notwithstanding the Difficulties and Reluctancies of our *Imagination*, in spite of all those Passions of our *Hearts*, which for their own interest, continually raise Scruples in our Minds, all Men have at all times acknowledged, that there is a *Sovereign Wisdom* which acts in the *Universe*.

After what hath been said, let any one judge whether the *Incredulous* have any reason here to entertain any distrust; and if on the contrary, we have not good reason to suspect the Scruples our *Passions* suggest, and the *Prejudices* which visibly take their rise from all the known *Principles* of our *Errors*.

CHAP. IV.

In which we ſhall examine the Arguments that prove the Exiſtence of God.

WE have thought this Preliminary Diſcourſe by ſo much the more uſeful, as the Illuſions we have reaſon to fear in treating of Matters of *Religion* are entertained unawares, when we don't ſuſpect them, and inſenſibly leading us into incredulity, form as it were a double Bulwark in our *Underſtanding*, againſt which the Solidity and force of Arguments are generally ineffectual.

But having laid down the principal Cauſes of our Errors, 'tis a Matter ſtill of much greater importance, to mention alſo thoſe of Truth, of which there are Four different Kinds: *Nature*, which is the United Body of all viſible Creatures: *Society*, which is a Multitude of Men united under the form of Government: The *Heart* of Man, which is a little World, containing as many Wonders in it as the greater: And laſtly, *Religion*, which convinces us better than any other Object, of the Exiſtence of *God*, as it will appear by the ſequel of this Work.

To convince us of the being of a *Supream Wiſdom*, we need but open our Eyes, and look over the Wonders of *Nature*: For although the conſideration of the *Heavens* and the *Stars*, and of their *Beauty* and their *Light*, their *Vaſtneſs* and *Proportions*, their perpetual *Motion*, and thoſe wonderful Revolutions which render them ſo juſt and conſtant in their different *Variations*, ſhould not

end, which surely is not very difficult to find out: For certainly we must be void of all *Reason*, if we doubt whether our *Eyes* were made to see, our *Ears* to hear, our *Nose* to smell, our *Voice* to make our selves understood by one another, our *Feet* to walk, the *Soles* of our *Feet* flat, to enable us to keep upright; our *Heart* to make or receive the *Blood*, our *Veins* to contain it, our *Spirits* to put it in motion, our *Arteries* to beat and drive the *Blood* to the *Veins*, our *Nerves* to receive the *Spirits*; and when we see that our *Eyes* are not placed in our *Feet*, from whence they could not perceive any *Objects*, that our *Mouth* hath a Communication with our *Stomach*, without which, we should be utterly deprived of Nourishment, how can we believe that all this was so framed, without any manner of Design?

And this *Wisdom* is every where perceived all over the *Universe*, whether we examine any single *Body*, or contemplate the whole *Mass* of all *Corporeal Beings*: For do but consider *Light*, the noblest and most beautiful of all the parts of the *Universe*, and we shall find 'tis not without some reason that it is united into certain *Globes* which continually diffuse it, without ever being exhausted; that these *Globes* are placed at so just and proportionate a distance from the Earth, and that they always seem in a perpetual agitation, which whether it be a real or imaginary motion, never meets with the least Obstacle or impediment to stop it.

But descend yet lower, and consider the several uses of the Air; it brings even to us, the light and the influences of the Stars; it bears up those Clouds which cause the Fruitfulness of the

the Earth, and the abundance of our Harveſts: it conveyeth Sounds to our Ears, and Colours to our Eyes; it cauſes our Reſpiration, and the Motion of our Lungs, the force and agitation of Flame, the Vegetation of Plants, and the Life of Animals.

Conſider farther how this *Air* and this *Light* unite with the Organs of *Humane Body*; for without the *Eye* of *Man*, *Light* is but *Darkneſs*, and without *Light*, the *Eye* of *Man* is but *Blindneſs*: Obſerve thoſe admirable Dependences which are the Cauſes that the Heavens rowl or ſeem to rowl in the vaſt wide *ſpace* of the World, procuring the welfare of an *Atom*, who as hidden as he ſeems to be in the corner of a *Globe*, which is it ſelf but a Point in compariſon of other parts of the *Univerſe*, enjoys all theſe wonderful Works, whoſe greatneſs is ſo diſproportioned to his own, and poſſeſſes whatever the *Heavens* and the *Stars* ſeem to have of moſt worth and value.

Who has taught the *Air*, the *Winds*, the *Rain* and other *Meteors* to contribute to the fruitfulneſs of the *Earth*? Why doth the *Sun* in order to it, impart his *Heat* and *Light*, the *Stars* their Influences, the *Sea* its Clouds, the *Air* its Dew and Coolneſs, and each *Seaſon* the Temperature of its different Qualities? What makes the dry and barren *Earth*, the *Mother* of ſo many *Vegetables*, ſo wonderful in their *Vertues* and *Productions*; and of ſo many excellent Trees and exquiſite Fruits? Why muſt thoſe Fruits needs be of a Temper proper to be changed into the ſubſtance of *Animals*, and to preſerve their Lives? How comes it to paſs that thoſe *Animals* are informed by *Hunger* and *Thirſt*, when 'tis time to

take such Food as is appointed for their Sustenance? And how is it on the contrary, that they are taught by the repugnance of their Appetites, and fullness of Stomach, when they have taken what is sufficient for the good of their Nature, and this by a Law which cannot be violated but by such Diseases as disorder the *Natural Oeconomie* of their *Primitive Temper*?

To what purpose were all the *Fruits* of the *Earth*, if there were not *Animals* to be nourish'd by them? And what would those *Animals* do, without the *Fruits* of the Earth? How should the different *species* of *Animals* be preserved without that passionate Inclination the *Male* has for the *Female*? And what would that Inclination signifie, if it did not serve for the propagation of *Animals*? Why does Nature in Places where no Corn grows, produce *Cocoes* to supply the want thereof, those wonderful Trees whose *Pith* is *Bread*, whose *Juice* is *Wine*, and the *Down* wherewith their *Leaves* are covered, *Cotton* to cloath Men withal? Why in the Isle of *Fiero*, where there is neither *Spring* nor *River* for the Inhabitants to drink of, is there a *Tree* perpetually covered with a *Cloud*, which makes Water distil from its Branches? *Nature* forming a miraculous *Spring* in the Air, to supply the defects of the *Earth*; so that all the Beasts and Inhabitants of that Island, have abundantly enough from thence wherewith to quench their Thirst.

In spight of all our Endeavours to the contrary, we cannot but freely acknowledge, that the parts of *Nature* are not thus link'd together without some Design. The *Earth* would not be situated as it is, nor the *Sun* alternately enlighten the Two *Hemispheres* with so much regularity;

gularity; the *Sea* would have no regard to its *Shores*, nor the *Air* be so advantagiously placed between the *Earth* and the *Stars*, to make us partakers of their *Heat* and *Light*, which are duly qualified by that distance; the *Seasons* would not be so regularly divided, nor the *Body* of *Man* formed with so perfect a *Symmetry*, that *Body* animated with a *Soul* which is alone an *Epitome* of *Wonders*; nor that Soul endowed with such Inclinations as induce her to be careful of her well-being and preservation; nor those Inclinations enlightned by *Reason*, directing them to their proper Ends; nor that Reason it self filled with a *natural Light*, securing it from Mistakes, when it judges freely of Objects proposed to it. All these things, I say, would not be disposed in such a manner, were there not *some Supream Intelligence* which acts in the *Universe*.

This is our Argument for that great Truth, which is so much the better as it is more Natural, more exposed to the view of all sorts of Persons, and more suitable to every one's Capacity. Now let us see what Difficulties the *Atheists* urge against it.

They will first of all pretend, that as the most accurate Order and Symmetry of some of the parts of *Nature*, which we think we understand the design of, encline us to acknowledge a *Wisdom* which governs and presides over the World; so likewise the little Order and Wisdom we find in some other parts of the *Universe*, ought to sway us to a quite contrary Opinion. Who is there, say they, that knows the Reason why the *Thunder* makes a noise in *Desert* Places wholly uninhabited? Why the *Hail* falls

on *Rocks* and *Precipices?* Why the *Lightning* breaks off the extremity of a remote *Rock?* What is the design of *Insects?* To what purpose are *Flies*, *Frogs*, *Caterpillers*, *Worms* that prey upon dead *Carcases* in the *Grave*, or those little *Animals* which suck our Blood, and are formed out of its Corruption?

Fulmina à Deo passim cadunt, Montes irruunt, Arboribus incurrunt, sine delectu tangunt Loca Sacra & Profana, &c. Minutii Felicis Octavius.

We answer First of all, that we may reasonably conclude from those *Characters* of *Wisdom* which we observe in *Nature*, that there is a *God*; because then we argue from what we know. But we cannot infer the contrary, that there is no *Deity*, from that ignorance which hinders us from acknowledging the same *Characters* of *Wisdom* in some other Parts of the *Universe*; for what is perfectly unknown to us, cannot serve for a principle of Reasoning. He that looks upon a *Watch*, may rightly conclude from the connexion of its *Springs* and their *Motion*, that it is the Workmanship of some *intelligent Being*; and he would argue ill, if he drew a Consequence opposite to this, from there being some *Springs* in that *Machin* of whose use he is altogether ignorant.

Secondly, 'Tis requisite to observe, in order to make a true discovery of the Wisdom of the *Author* of *Nature*, that we must not desire an Account of *Individuals*, but only of *Species*, (to speak in the Language of the *Philosophers.*) And as in order to demonstrate the *Wisdom* which appears in the government of a *State*, we give an account of the general Constitutions of it, we shew why *Soldiers*, *Magistrates*, *Judges* and other

Officers

Officers of *Justice* are maintained in it, without thinking it necessary to descend to such minute particulars as the private Condition of *Peter* or *John*; so likewise in order to our having a right apprehension of the *Wisdom* of the *Creator* which appears in his Works, it is sufficient to know the general *Laws* of *Nature*, without needing to trouble our selves to account for every thing in particular.

In the mean time, 'tis to be observed, that the *Physical Cause* of a thing, does not exclude the end, as those grosly imagin who pretend for Example, that the *Thunder* was not designed to terrifie Men, because its cause is as necessary as that of the motion of *Powder* and *Saltpeter* when set on Fire. For to argue thus, would be just as if a Man should say, *Guns* were discharged without any design, because that action has a *Physical Cause*. If you enquire farther why 'tis necessary, that the *Thunder* should make such a terrible noise: I answer, because 'tis to be esteemed as the Voice of *God*, whereby he makes us reflect upon what he is, and what we our selves are. To this I might also add, that it is expedient in general, the *Thunder* should sometimes light in *Deserts*, and sometimes in *Cities*, to denote that *God* in the like manner is sometimes nearer to, and sometimes farther off of *Sinners*; that it is necessary there should be *Monsters*, *Serpents* and *Venemous Creatures*, to strike a terrour into *Men*, and make them better acquainted with the Justice of *God*; that the most *poisonous Serpents* furnish us with excellent Remedies; *Bees* supply us with *Honey*; *Flies* and *Spiders* purifie the *Air*; *Insects* gather up the Corruption of the *Earth*; and *Vermine* that of the *Blood*:

Blood: And perhaps there is nothing more fit to represent to us the wretchedness of *Mankind*, than those very *Worms* which by the *wise Laws of Nature* are formed out of their *Careasses* in the *Grave*.

But Thirdly, We may more reasonably answer, that it is the highest piece of Extravagance, to affirm that some things are made for no end at all, because we can't discover why they were made; for this would be to suppose that we know all things.

But *Atheists* may probably urge for a Second Objection, that we are ignorant of the wonderful manner in which natural *Beings* are produced; and were those *Secrets* of *Nature* but once revealed to us, we should not perhaps find any thing in them that would oblige us to acknowledge a *first Cause*. This is one of *Hobb*'s Remarks, that the *Vulgar deify* every thing they don't understand, and so from *Ignorance* comes *Admiration*, from *Admiration*, *Respect* and *Fear*; and from *Respect* and *Fear*, *Religion*. This is the Second *Difficulty* which is likely to be raised against the *Principles* we have established, which at the most is but a connexion of rash Consequences, which cannot conclude any thing. For it is not what we are *ignorant* of in the *wonders* of *Nature*, but what we *know* of them, that makes us acknowledge the *Wisdom* of *God*. We may judge of a *Picture*, and conclude at the sight of it, that it did not make it self, without being deeply skilled in the rules of *Painting*. We are not now enquiring what we are ignorant of in the *Secrets* of *Nature*; but the Question is, whether that *Knowledge* we have of them is not sufficient to convince us that there is a Supream *Wisdom* which acts in the *World*.

For

For the better clearing of which, we need only prove the Two following *Truths*. Firſt, That *Matter* is not capable of *Wiſdom*; or if it be, that it thinks and knows, and conſequently is the *principle* to which we affix the Name of *God*. Secondly, That however there are many undeniable Characters of *Wiſdom* imprinted in the whole *Univerſe*; and ſo far 'tis from being requiſite, that we ſhould have dived into the ſecrets of Nature to diſcover this Truth, that the meaneſt Capacities, and a bare ſimple view of Nature are ſufficient to inform us of it. All agree in this point, both the *Ignorant* and the *Learned*, the *Vulgar* and the *Philoſophers*. But that it may not be thought we are contented to ſuppoſe it only, 'twill not be beſides our preſent purpoſe to reaſon a little with the *Philoſophers*.

CHAP. V.

The conſideration of the Arguments for the Exiſtence of God, *taken from the* Principles *of* Philoſophy.

I Know not by what *Springs* that vaſt *Machin* we call the *Univerſe* is moved; what keeps *Plants* alive, and from whence the *Stars* borrow their *Light*, I am ſtill to learn. I am ignorant of the Figure of thoſe *Atoms* whereof *Bodies* are compoſed, and of the degrees of *Motion* requiſite to form all the *Wonders* I daily meet with. I am neither of *Democritus* nor *Carteſius* his Party.

I do not meddle with the Differences betwixt *Copernicus* and *Ptolomy*, nor do I pretend to any vain-glorious Discourse about the *System* of the World. But let the *Universe* be framed how it will, and follow the *Opinion* of what *Philosophers* you have a mind to, you must undoubtedly agree with me in this particular, that it is necessary for the preservation of the *World* in its present state, that there should be *matter* and *motion*, *motion* limited to a certain *measure*, and *motion* determined after a certain *manner*; since if you take away all these *Causes*, you reduce the *World* to a mere *nothing*, or a *Chaos*. I demand therefore, first of all, whence comes this *matter* whereof the *World* is composed? He that mentions *matter*, means not a thing that necessarily exists; and no one hitherto, as I know of, ever believed, that *matter* having all other kinds of Perfections, must needs have that of *necessary existence* too, which is what we affirm of *God*.

Secondly, I would fain know what is the Original of it's *motion*? For one of these Two things must necessarily be granted, either that 'tis essential to *matter* to move it self, or else there is a *God* who has impressed Motion upon it; this motion must either proceed from the nature of Matter, or come from without; there is no Medium.

If it be *essential* to *matter* to move it self, all its Parts must needs be in a continual agitation, like those of *Flame*, and consequently *rest* must destroy *matter*, which is perfectly contrary both to *Experience* and *Reason*. For who knows not, that *matter* with respect to what is proper and essential to it, is something that is extended, measurable,

meaſurable, diviſible, which is indeed neceſſarily capable of motion, but which of it ſelf is not more determined to actual *Motion* than to *Reſt*? It is certain alſo, that whilſt it remains in its natural ſtate, it will *reſt*, 'till ſome extrinſecal impulſe gives it motion. *Epicurus* himſelf, who holds that *Atoms* naturally move themſelves, muſt be obliged to acknowledge, that the Parts at leaſt which compoſe thoſe *Atoms*, are at reſt among themſelves, ſince if Motion was eſſential to the parts which compoſe the *Atoms*, and to the Particles of thoſe parts, an *Atom* would be no leſs diviſible and corruptible than the other parts of the *Univerſe*, becauſe they would have in them a principle of *Corruption*, which is *motion*. Beſides, were the parts of *Atoms*, and the particles of thoſe parts agitated by a neceſſary motion, I do not ſee how they could frame that ſolid and indiviſible *whole* which *Philoſophers* call an *Atom*; and conſequently I ſhould conceive that motion inſtead of preſerving *Nature*, would rather deſtroy it.

But ſuppoſe that motion did proceed from the very Principles of matter, why ſhould matter needs move it ſelf according to ſuch a degree and determination as was preciſely neceſſary to produce a *World* rather than a *Chaos*? For if there be infinite degrees poſſible in *Motion*, (as I ſee no Reaſon to doubt but there are,) and if this *motion* might be determined a great many different ways; why did *matter* more particularly move it ſelf in that degree, and with that determination which was neceſſary to produce almoſt an infinite number of *Bodies*, framed with ſo wonderful a *regularity*, and to compoſe this wonderful Maſs of ſo many different kinds of Bodies,

Bodies, where nothing is needleſs, and where every thing is admirable and ſurpriſing?

Thus matter of it ſelf does not ſeem more determined to exiſt, than not to exiſt: Who then gave it its exiſtence? But ſuppoſing it does exiſt, 'tis no more determined to *move* than not to *move*: Who then gave it its motion? And ſuppoſe it *moves*, 'tis no more determined to *move* in this degree, than in another; who then has reduced its motion to that juſt meaſure which was neceſſary to form the *World*, or to preſerve and maintain it during ſo many Ages? In fine, though it preciſely *moves* in this degree, 'tis no more determined to *move* on this ſide than another; who then gave its parts thoſe particular *determinations*, by which every thing is made to tend to its center, and thereby to ſupport the *World* in Being?

Were all theſe Effects produced by a natural and eſſential *Neceſſity*? No: For it was not neceſſary for *matter* to exiſt. It is not neceſſary for matter that does exiſt to move; it was not neceſſary for that *motion* to be in ſuch a degree or in ſuch a meaſure; neither was it *neceſſary* for that degree of *motion* to have all thoſe particular *determinations*, without which the *World* could not be.

Since therefore it is no neceſſity of *Nature* and *Eſſence*, which cauſes things to be after this manner, it muſt be either *Chance* or *God*.

But 'tis ſo abſurd to acknowledge *Chance* for the *Author* of the *World*, that 'tis an aſtoniſhing thing how this thought could ever come into the Mind of *Man*: Though we ſhould ſuppoſe that *Chance* had *ſome ſhare* in the *order* and *diſpoſition* of the parts of the *Univerſe*, yet *what ſhare* could we

we imagin it had in their Production; or if you will, in the production of their *motion?* Moreover, wherein does conſiſt the *nature* of *Chance* ſo much talk'd of? Is it *ſomething*, or is it *nothing*? If it be *ſomething*, it muſt be a *created* Being; and then it muſt be acknowledged, that there is a *Creator* as we pretend: Or elſe it is an *Uncreated Being*, and then *Chance* muſt be conceived as a thing diſtinct from *matter*, *Eternal*, *Incorruptible* and which exiſts neceſſarily of it ſelf, and conſequently *Chance* will be that very thing which we call *God*.

But if *Chance* be *nothing*, if it be a *defect* and *privation* of *cauſe*, rather than a true and efficient *cauſe*, it follows, that we are deceived, when we are told that *Chance* produced the *World*; and one had as good ſay, that *nothing* produced it, or rather that the *principle* of its *production* is perfectly unknown to us.

'Tis certain that *Chance* properly ſpeaking, is nothing elſe but our own Ignorance, which makes a thing which has in it ſelf neceſſary and determinate *Cauſes* of its exiſtence, to ſeem to us not to have any, and renders us unable to give any reaſon why it ſhould exiſt after this manner, rather than any other. A Man who holds *Dice* or *Cards* in his Hand, ſees in all probability every thing equal between him and the Perſon he plays with; and with reſpect to this equality, he forms a ſtrange *Spectre* in his imagination when he loſes. He imagines there is ſome *blind capricious Chance* which without any Reaſon, is determined to favour his Adverſary. And yet, if we look on the thing in it ſelf abſtracted from the imagination of this Man, it is certain that the good or bad Play, depends on the particular determination

of

of his Hand, who throws the *Dice*, or deals the Cards, which being ſuppoſed, it is abſolutely neceſſary that the Play ſhould prove after this manner.

Chance is therefore nothing but a Name without any ſenſe, a big Word that ſignifies nothing at all, and ought not to hinder us from concluding, that ſince there is no *natural* and *eſſential* neceſſity for the *World* to continue in the ſtate in which it is, there muſt neceſſarily be a *God* that made it.

But though we ſhould find in *matter*, *Self-motion*, and the Requiſite *degree* and *determination* of that *Motion*, without being obliged to have recourſe to any external *Principle*, there are other *Effects* to be obſerved in the *World*, which would neceſſarily perſwade us of the *Exiſtence* of a *Supream Cauſe*.

We find there certain *Beings* which ſome time ſince had neither *Life*, *Senſe*, nor *Reaſon*, but yet as ſoon as they acquire certain *Organs* and *Diſpoſitions* of their Parts, begin to *think*, *doubt*, *argue and reflect*. Beſides, 'tis true in Fact and Experience, that *matter* acts only by *motion*, and is deprived of *Action*, ſo long as its Parts are at *reſt*. Whence 'tis eaſie to conclude, that *Thought*, or at leaſt *that* which *thinks*, is either produced in *matter* by ſome External *Principle*, or if *matter* produces *Thought* it ſelf, it produces it by *motion*, which is the only way by which it acts. So that if this be once clearly demonſtrated, that *Thought* cannot proceed from the *motion* of *matter*, we ſhall be obliged from thence to acknowledge the Exiſtence of ſome external *Principle*, which is that which we call *God*.

To

To prove this Truth, I ſhall not here aſſert, that *motion* in it ſelf, has neither the Qualities of *Thought*, nor any thing ſo noble as *Thought*, and conſequently that *Thought* cannot be the effect of *motion*. Though both the *Principle* and the *Concluſion* of this Argument are plain enough.

Neither will I trouble my ſelf, to ſhew how inconceivable it is, that the Parts of *matter* ſhould therefore *think*, becauſe they are in *motion*; that altho this *motion* be ſlow or violent, direct or reflected, it will ſtill be nothing elſe but *motion*, ſince all theſe particular Differences do not change its Nature, but only denote a more particular tranſlation from one place to another; and that the ſame diſproportion and diſtance as there is betwixt *Thought* and *Motion* in general, there is alſo betwixt the particular *kinds* of *Motion*, and the particular kinds of *Thought*.

If ſo be that *Motion* produces *Thought*, *Thought* muſt be either the next and immediate effect, or a remote effect of *Motion*; there's no *Medium* to be aſſigned; and nevertheleſs 'tis certain, that neither of theſe can be affirmed.

For Firſt of all, we have a diſtinct *Idea* of the next and immediate effects of *motion*, and we plainly ſee, that *Thought* is not to be rank'd amongſt them. We know that when the parts of *Matter* move, they change their Order and Diſpoſition, they poſſeſs another Place, they acquire another Figure, they are divided, or elſe united together, which are Effects that have not the leaſt Conformity with *Thought*, ſo far are they from being *Thought* it ſelf. But ſuppoſe the Parts of *Matter* as little as you will, and their *motion* as ſwift as you pleaſe, the reſult will only be a

more frequent *Collision* of *Atoms*, a more imperceptible *Dissolution* of Parts, a *Situation* less constant, a *Figure* more true and perfect, or a *Division* much greater; whence it appears, that unless some new thing be superadded, *Thought* will never be found amongst all these Effects; and if *Motion* does not produce *Thought*, the Effects of *Motion* are as little able to produce it: And we plainly see, that that *Dissolution* of Parts, that *Order*, new *Figure*, and that *Union* or *Separation* of *Atoms*, which are the next and immediate Effects of *Motion*, will not produce *Doubts* and *Reflections*, unless we pretend that a thing becomes capable of *Reasoning*, because it is extended on one side rather than another, has Two or Three *Angles*, is *flat* or *round*, or that we are capable of forming *Doubts*, because we have some Parts of us separate or united. And therefore it is evident, that Thought does neither mediately nor immediately proceed from that Principle.

It may perhaps be objected, that I have not a thorough insight into the Essence of *Matter*, and so am not able to judge what it is capable of: But this is but a *poor Evasion*, since I do not argue from the consideration of *Matter*, but from that of *Motion*, which is the *action* of *Matter*. Now I pretend, that without Philosophising upon its *Nature*, I am well enough acquainted with *Motion*, to be fully convinced, that it cannot be the principle of *Thought*.

And if an evident proof of this be required of us, we say in few Words, First, That *Thought* is not a *simple Motion*, and that a *Doubt* or a *Sensation* of Joy or Sorrow includes something more in it, than a bare *Translation* of some *Atoms* from one place to another; since if you conceive this *Translation*,

Translation, and represent it to your *self* never so particular and circumstantiated, you will still conceive, that *Thought* or *Doubt* adds something to it, which is neither that *Translation*, nor that *motion*. Secondly, If the *motion* of *Matter* produces *Thought*, it must produce it immediately, as its neareſt effect. For if we conceive, that the *motion* of *Matter* produces the cauſe from whence *Thought* ſprings, I deſire to know, whether this cauſe acts by *motion* or without? It cannot act without *motion*, ſince to be without *motion*, is the ſame thing as to *reſt*, and to *reſt*, is not to act at all. But if it acts by *motion*, when it produces *Thought*, then it follows, that *Thought* is always the neareſt and immediate effect of *motion*. Thirdly, That *motion* cannot immediately produce *Thought*, becauſe *motion* does not immediately produce any other effect, beſides the diverſifying of the parts of *matter*, as to Place, Figure, Order, Diſpoſition, and the like, which we know by the natural *Idea* we all have of *motion*, without the neceſſity of having recourſe to the *School-Definitions*.

And that which ſhews that 'tis not barely *Matter* which acts, when we think, is that the parts of *matter* may act and be reflected one upon another. But 'tis impoſſible that any of them ſhould act, or be folded back upon it ſelf, whereas that thinking Principle which is within us, reflects not only upon it ſelf, but upon its own Actions, upon its *Thought*, and upon the manner of its *acting* and *thinking*, to infinity.

I confeſs our Thoughts do vary, according to the *motions* which paſs in our *Brains*, and a ſmall quantity of *matter* diſorderly placed in our Conſtitution, makes a ſtrange confuſion in

our *Ideas*. And they cannot be ſurpriſed at this, who acknowledge with us, that there is a *God*, who has ſo ſtraitly united the Two different parts of our *Nature* together, as to have a mutual dependance upon each other. Nevertheleſs as *Experience* teaches us, that *Sick* Men in raving Fits have their *Images* and *Ideas* ſo much diſturbed and confuſed in their *Brain*, that they imagin they ſee what they don't ſee, and are in Places where they are not, but yet at the ſame time preſerve their *Underſtanding* ſo far, as to argue juſtly upon theſe *falſe Images*; ſo that we plainly obſerve, 'tis the *Imagination* only of the *Sick* Man, and not his *Underſtanding* is diſturbed; methinks we may conclude from hence, with a great deal of Reaſon, that there is a *principle* within us, which depends not upon the diſordered Temper of our *Bodies*, and is different from *Matter*.

But however, not to inſiſt upon any thing but what the *Incredulous* themſelves cannot poſſibly doubt of, I ſhall leave undecided a Queſtion that might be ſufficiently determined, by what I have juſt now ſaid. But let them ſuppoſe, there is within us a *Spirit* diſtinct from *matter*, (as reaſon obliges us to believe,) or let them not ſuppoſe it, they cannot withſtand the force of *Truth*, which preſſes them cloſe which ſoever ſide they take. For if there be a *Spirit* within us diſtinct from *matter*, this *Spirit* muſt have ſome *Author* of its being, and conſequently there muſt be a *God* who made it. But if there be no ſuch *Spirit* within us, it will neceſſarily follow, that ſome External *Principle* produces theſe *Thoughts* in us, which can never be the effects of the *motion* of *matter*; and conſequently we muſt own the Exiſtence of ſome *principle* of a more exalted

nature

nature than *matter*, and 'tis this *principle* which we call *God*.

It is nothing to us, whether theſe Truths be conſidered with relation to *Men* or to *Beaſts*, in which we think we obſerve *Senſations* and *Paſſions*: For if theſe *Senſations* be as true as they appear to us, we have reaſon from hence to draw the ſame conſequence as before; *viz.* That *Matter* and its *motion* not being able by themſelves to produce *Senſations* and *Paſſions*, it muſt needs be by the *Will* and *Action* of a *God* far exalted above all Material Beings, that ſome Organiſed Bodies ſeem capable of them. But why ſhould we take the internal *Nature* of *Brutes*, for a Principle to argue from, which is the obſcureſt and moſt puzling Speculation in all *Philoſophy*? Let ſome make *Automata* of them, Machins without *Knowledge* or *Senſe*, which by the infinite *Wiſdom* of their *Maker*, exactly imitate thoſe Beings that are endowed with both. Let others believe, that thoſe *Bodies* are animated with ſo many *Spirits* of an inferior *order* to *ours*, whom *God* creates without any difficulty, and annihilates by the meer ſuſpenſion of his concurring *influence*, juſt as *Images* vaniſh in a *Looking-Glaſs*, by the removal of their *Object*: Let others pretend that God by a ſpecial act of his *Power*, does aſſiſt and ſupport *matter*, ſo as to put it into a condition of performing ſuch Operations as are above its natural Capacity: Let others invent *Metempſycoſes*, or Tranſmigrations of Souls; others make a Diſtinction betwixt *Inſects* and other *Animals*, and call them *Automata*, and theſe animated *Bodies* capable of Senſe, (not to mention *Campanella*'s *Atoms* of Senſation,) we ſhall not trouble our ſelves to

side with any of these contrary *Opinions*. We shall not meddle with the state of things unknown to us, but arguing only from what we know, shall rest contented to conclude, that as the simple Existence of *matter* was not sufficient to produce the *Wonders* of *Nature*, but 'twas necessary some External Principle should produce and direct its *motion* to that end; so likewise that the *motion* of *matter* thus regulated and directed, was not sufficient to reflect upon its own *Conceptions* and manner of *conceiving* things, but there was an absolute necessity of some cause of a higher *nature* than *matter*, or its *motion*, to put us into a condition of *Thinking*.

CHAP. VI.

Containing a further Consideration of the Arguments for the Existence of God; *together with the* Spirituality *and* Immortality *of the* Soul, *taken from the Principles of* Philosophy.

IN the foregoing Chapters, we have but just opened this Matter; in this we shall search a little deeper into it, by going over the same Principles again, which are too abstracted to be well understood at first view, unless by Persons very well exercised in such *Speculations*.

There are Two ways of considering the *Universe*, the one common to all Men who make any use of their *Reason*, and that is to observe the several parts of it, the *Connexion*, *Order* and

peculi-

peculiar *Uses* of those Parts, and endeavour to discover in them some *Characters* of the *Wisdom* of their *Maker*; the other, which is peculiar to *Philosophers*, is to examin the Principles, the Springs and Causes of things, and to dive into the very composition of them: Both these ways equally lead us to the knowledge of *God*, but 'tis the last we must at present insist upon.

We find in the *World* some *matter*, which exists and which moves after such a *manner*; and in some portion of this matter, we find a *Principle* which *thinks*, which *reflects* on it self, which *judges* of common *Attributes*, and that abstracts; which applies the most perfect of its *Ideas*, to a *Being Infinitely Perfect*, and whose Desires have no bounds. If *matter* does not derive all these Perfections from it self, they must come to it from without, and consequently there must be a *God* who imparted them to it. Thus the Existence of *matter*, *motion*, the *differences* of this *motion*, *Thought*, and the *differences* of *Thought*, the *Idea* we have of *God*, together with that sort of *Infinity* we find in our *Desires*, do all prove the Existence of *God*.

I. *Matter* does not exist *Essentially* and of it self. To apprehend which Truth, we need only suppose this undeniable *Principle*, *viz.* That every *Being* is determined to exist, either meerly because it is a *Being*; so that 'tis essential to whatever exists, to exist necessarily; or else that it is determined to exist, by the help of some external *Principle*, which is the *cause* of its being what it is; or lastly, that it is determined to exist by the sublime excellency of its own *Nature*; because having all manner of Perfections, it must needs have that of *necessary existence*.

It cannot be affirmed, that *matter* is determined to exist, meerly because it does exist, that is, because it exists in this moment, it does not follow from hence that it has existed in that which is past, or must needs exist in that which is to come; because it does not appear to us, that those moments of existence have any natural or essential connexion one with another.

But t'will be objected perhaps, that every *Being* is determined to be, meerly because it is a *Being*, as nothing is determined not to exist, because it is *nothing*, which *Principle* is certainly false. For whether *Thought* be a *substance* or an *accident*, it is at least a *Being* in opposition to *nothing*; it is *something*, and not an absolute *nothing*. Yet the *Atheists* do not believe that it has always been, or must always continue to be. They will grant you, that the *Principle* of it, which (as they imagin) is *matter* or *motion*, has always existed, but they will not allow, that *Thought* which without doubt adds something to this *motion* and this *matter*, has always existed; and consequently 'tis false that a *Being* is as absolutely determined to exist hereafter, and to have always existed to this time, meerly because it is a *Being*; as *nothing* is determined not to exist at all, and never to have existed, because it is *nothing*. The difference consists in this, that *nothing* being a meer *negation*, has no need of any thing in order to its non-existence; whereas a *Being* which is some *thing positive*, cannot exist any farther than the principle of its existence does subsist, which is not the *general quality of Being*, since we have already seen that there are *Beings* which do not always exist; but it must be, either an *efficient cause* from whence it has received

all

all it has, or else the eminence of its own Perfections, which puts it in a condition above receiving any thing.

'Tis not by the *eminence* of its own *Perfections* that *matter* necessarily exists, since it is so far from having all *perfections*, that it has scarcely any at all; which gave occasion to some to say, 'tis *Tabula rasa*, *potentia simplicissima*; which is capable of receiving any thing, but has nothing of its own. It may become bright, glittering, *&c.* but these are qualities 'tis in a capacity of acquiring, and which it had not before. Besides, according to the most rational part of Philosophers, they are mixt qualities, which are much less the *motion* of *matter*, than the *Sensations* of the Mind.

A *Being* that is *infinite*, and has all manner of *perfections*, cannot but have that also of *necessary existence*; and a *Being* which necessarily exists, has all manner of *perfections*, those things are *reciprocal*. For did not an *infinite Being necessarily exist*, 'twould be false to say, it had all manner of *perfections*; for the principal *perfection* would be wanting, which is to *exist essentially* of *it self*, without the help or assistance of any other *Beings*. Should a *Being* of a *necessary existence* want any *perfections*, it would be *limited*; and if 'twere *limited*, some *principle* or other must *limit* it; and if it had any Principle, it would not exist of it self, which overthrows the Supposition. Indeed, if it has not received its *perfections*, but derives them from itself, there's as much reason it should have all kind of *perfections* as any one of them, and have them all in an *infinite*, rather than a *limited* degree. For since it has no *principle* of its *existence*, neither has it any *principle* to *limit*

its

its *excellency* and *perfections* to Ten or any other certain number of Degrees: Whence then could a *Being* that is of it self, whatever it is, be limited in its *excellence*? Since therefore *matter* does not exist of it self, we must acknowledge a *Supream Cause* that gave it its *existence*.

II. If the *existence* of *matter* does not seem to be *necessary*, much less will its *motion* appear to be so. For if we know enough of the *nature* of *matter*, to know that it cannot be made incapable of receiving *motion*, unless it ceases to be what it is, we do also understand it well enough, to know, that it would not cease to be what it is, though it were not in actual *Motion*. This needs not be proved in *Cartesius*'s *System* of *Philosophy*, who pretends that *Motion* and *Rest* are Two *Modes* which *matter* does indifferently receive; neither will *Aristotle*'s Party have any thing to except against the truth of this *principle*.

As for *Epicurus* and his Followers, 'twould be easie to convince them, by distinguishing Three sorts of Bodies; *viz. Sensible Bodies*, *Atoms* which compose these Bodies, and the *Parts* which we must conceive to compose those parts.

Sensible Bodies do seem sometimes to be at *rest*, and sometimes in *motion*; this is certain: But the difficulty is to know, whence this *rest* of *sensible Bodies* does proceed, and whether it is not contrary to *Nature*. It is pretended by some, that the parts of *sensible Bodies* are at *rest*, because their *Atoms* being lock'd one into another, do as it were by a mutual conflict resist each other's *motion*; and so by that Opposition, their course is stop'd.

But

But to underſtand the falſehood of this *Hypotheſis*, we need only conſider the parts themſelves of which an *Atom* is compoſed. For either they have a motion of their own in the *Atom* whoſe *parts* they are, as *Atoms* have in thoſe Bodies they compoſe, or elſe the *parts* of an *Atom* are fix'd and immoveable.

If it be true that they move, it plainly follows, that an *Atom* has in it ſelf the *principle* of *Corruption*, ſince according to the *Opinion* of theſe Philoſophers, that which renders any *ſubject corruptible*, *is* nothing elſe but the *motion* of its parts, which by their Separation tend to a Diſſolution.

But if on the contrary, the parts of an *Atom* be at *reſt*, and have no *motion* nor *tendency* to it, which is a kind of *motion* that renders a *ſubject corruptible*, it follows, that it is not natural for *matter*, conſidered as *matter*, to move it ſelf; and that *motion* muſt be an impreſſion from ſome external *principle*, which we call by the name of *God*.

The evaſion of thoſe who ſay that *Atoms* are no compound Beings, is to no purpoſe; they ought to explain themſelves clearly. If they pretend that *Atoms* are not compoſed of ſuch parts as can be ſeparated one from another, we can grant them this, without receiving the leaſt prejudice from this *Conceſſion*. But if they mean that *Atoms* have abſolutely no manner of parts, they advance a manifeſt *abſurdity*. For if an *Atom* has no parts, it has no *extenſion*, and if it has no *extenſion*, it is impoſſible that an infinity of *Atoms* ſhould form the leaſt *extenſion*. Beſides, if an *Atom moves*, it muſt take up ſome *place*, and if it takes up ſome *place*, it muſt ne-

ceſſarily have *parts* to fill it with. In fine, if *Atoms* have any *figure*, they muſt have *parts* too, ſince what we call *figure*, is nothing elſe but a *Superficies* terminated. Now it is an undeniable truth, that every *Atom* has its proper *figure*, ſince by the help of thoſe *figures*, *Atoms* are hook'd within one another to form *ſenſible Bodies*.

'Tis to as little purpoſe to anſwer, that the *center* of this *Atom*, or the *parts* whereof it is compoſed, may be in a continual tendency *to*, though not *in* actual *motion*, for as much as that *tendency* or *effort* which thoſe *parts* make to move themſelves, by ſtriving to part from one another, is a principle of *Corruption* or *Diſſolution*, and yet thoſe Gentlemen will not grant *Atoms* themſelves liable to *Corruption*.

'Twould be of no more advantage to them to anſwer, that though the parts of an *Atom* endeavour to ſeparate from one another, yet they are ſo cloſely faſtened and link'd together by their crooked Figures and their Hooks, that 'tis abſolutely impoſſible they ſhould ever get aſunder. For how ſhould the parts of an *Atom* come to have thoſe Figures, thoſe Hooks and thoſe Angles? 'Tis becauſe they are extended more towards one ſide than another. And what makes them be extended to one ſide more than another? 'Tis *reſt* and *motion* that occaſion this difference. But if all the parts of an *Atom*, and the parts of thoſe parts, are eſſentially and neceſſarily in agitation, how can theſe *Angles* and theſe *Figures* poſſibly be formed? *Motion* being eſſential to all the parts of *matter*, would certainly diſunite them all; ſome could not be more fix'd than others, and conſequently the conſiſtence or ſolidity of an *Atom* could never be formed.

formed. From whence we may conclude, that as *motion* which is accidental to *matter*, tends to the preſervation of *Nature*, ſo motion eſſential to *matter* would deſtroy *Nature*.

But let us proceed further. If the *Atoms* of *Matter* were determined to move by their own *nature*, they were determined to move either towards the ſame, or elſe towards different ſides. If towards the ſame ſide, they could never form that *World* which we ſee, becauſe moving all together with an equal, that is, an extream Rapidity, they would always follow one another, without ever meeting in thoſe *infinite Spaces* which thoſe *Philoſophers* imagin. But if their *motion* was determined towards different ſides, what ſhould then be the cauſe of this difference of determination? Theſe *Atoms* are all of them *material*, they have the ſame *motion* which is eſſential to them all, and the ſame *meaſure* of *motion*, (for from whence ſhould any inequality proceed?) What is the reaſon then of this different determination of *motion* which we ſee, and which makes all the *variety* of *Nature*, as *Gravity*, *Levity*, *Solidity*, and *Fluidity*, &c.

It cannot be imputed to *Nature*; ſince we conſider theſe *Atoms* only in their antient ſtate, whilſt they have none but their *eſſential* and common *attributes* belonging to them, as portions of *matter*. Nor to *Chance*, which is nothing but a name to confound the *ignorant* with; it muſt be therefore neceſſarily aſcribed to *God*.

See what the Doctrin of *Atoms* tends to, which make ſuch a noiſe in the World, and whoſe concourſe is ſo often alledged as one of the principal Evaſions of the *Atheiſts*. We need but only follow them ſtep by ſtep to deſtroy their Doctrin,

by

by those very *principles* they advance themselves; But let us pursue the connexion of our own *principles*.

III. Besides the *existence* of *matter*, its *motion*, and the differences of that *motion*, we find that *thought* does exist in some portions of *matter*, as soon as they have acquired certain *Organs*, and those *Organs* have attained their *perfection*. And because *thought* cannot proceed from *matter*, it must necessarily induce us to own there is a *God*, which is the *principle* of it. But that *thought* does not proceed from *matter*, is plain from the following *Reflections*. Whatever is in *matter* being either *essential* or *accidental* to it, it must be *essential* to *matter* to *think*, or else *matter* must acquire *thought*: But it is not essential to *matter* to *think*, since all material *Beings* do not *think*: And *matter* does not acquire *thought*, because if so, it must then either impart it to it self, or receive it from somewhat else. But the *Atheist* will not say that it receives it from somewhat else, because then he must acknowledge some external *principle* that gave it, and consequently allow us the existence of that *principle* which he disputes against. And if *matter* imparts *thought* to it self, 'tis either by the *rest* of its parts, or the *motion* of them. But it cannot be done by their being at *rest*, because as long as they remain in that state, they admit of no manner of change; and besides, *rest* is only *non-action*, and *rest* deprives those *Beings* of Life that are capable of it. Neither is it by *motion* that *matter* acquires *thought*, or from a not *thinking*, become a *thinking Being*. I prove it thus. First, Because there be but Four things that can be considered in *motion*, the thing *moved*, the *term* from whence

it

it *moves*, the *term* to which it comes, and the *tranſlation* of the thing moved from one of theſe *terms* to the other; and 'tis plain that *thought* is nothing of all this. Secondly, But *thought* proceed from the *motion* of *matter*, *thought* muſt be either this very *motion* it ſelf, or the effect of this *motion*. It is not meer *motion*, ſince a *thought*, a *doubt*, &c. is not a ſimple *tranſlation* from one *place* to another, but adds ſomething to the *motion*: Neither is it an effect of Motion, ſince being the tranſlation of a Body from one place to another, does not produce any other immediate effect, beſides a different ſituation of the thing moved. And if many things capable of *motion* ſhould move all together, they would either meet, or be ſeparated from one another; and from thence would ariſe a new diſpoſition or order of them. But neither a *new Situation* of one Body, whether it be a ſenſible *Body*, or an *Atom*, nor a new Diſpoſition of ſeveral *Atoms*, or of ſeveral *great* or *little Bodies*, *ſenſible* or *inſenſible*, can be that which we call *thought*. Thirdly, Did *thought* proceed from *motion*, either the force of *motion* in general, or the differences of *motion*, or the differences of the *thing moved*, or ſome external *differences* would be the *cauſe* of it. 'Tis not the bare force of *motion*, or *motion* in general, or if you will, *motion* conſidered as *motion* that produces this *effect*, becauſe there are an infinite number of *Bodies* which *move*, and yet however don't *think*. Neither can the differences of *motion* produce *thought*, ſince *motion* is diverſified but Two ways only, which are *ſlowneſs* or *ſwiftneſs*, and by determination. But as ſwiftneſs is only a quicker *tranſlation*, and *determination* only the *motion* of a Body, which rather

rather moves towards this ſide than another, it is evident that thoſe differences cannot be the occaſion of *thought*. 'Tis manifeſt alſo, that the differences of the Place from whence a thing comes, or that whither it goes, or laſtly of the place through which it paſſes, from a *not thinking*, cannot make it a *thinking being*, becauſe theſe are all extrinſecal to the *Subject* which is *moved*, and afterwards comes to *think*. Fourthly, Did *thought* proceed from the *motion* of *matter*, it would either proceed from the *motion* of one ſingle *Atom*, or from that of many *Atoms*. If it proceeds from the *motion* of a ſingle *Atom*, how comes this *Atom* to have greater Priviledges than the reſt? And what precedency can it claim above others? And if *thought* does not proceed from the *motion* of one ſingle *Atom*, but of many, it follows, that every *Atom* contributes its ſhare towards the producing of *thought*, and conſequently, that *thought* is *diviſible* and *meaſurable*, according to the number of *Atoms* whereof it is compoſed, which Reaſon immediately condemns. In general, it may be ſaid of all the qualities and modes of *matter*, that 'tis one of their *eſſential properties* to be *diviſible* and *meaſurable*. *Motion* has its *meaſure* and *degrees*; *figures* may be *divided* and *meaſured*, but *thought* admits of neither; for we cannot ſay without ſhocking *common Senſe*, half or three quarters of a *doubt*, a *thought*, &c. It follows then, that *thought* does not belong to *matter*, nor is any effect of *motion*. Fifthly, If the *motion* of *matter* produced *thought*, this *motion* would be a *thinking principle*, and capable of *Knowledge*, which is very abſurd; or elſe if *thought* was nothing elſe but the *motion* of *matter*, the *motion* of *matter* would be *Knowledge*

it

it self, which is at least as extravagant as the other. Sixthly, The Effect can never without comparison be nobler than the Cause, since it subsists only by means of the Cause which imparted all it has to it, and which consequently constitutes the limits of its *perfection*. But 'tis certain by the clearest light of *common Sense*, that *thought* is without comparison far nobler than the *motion* of *matter*; and consequently 'twould be absurd to pretend, that the *motion* of *matter* should be the cause of *thought*. Seventhly, We may know by the induction of all sorts of *Effects*, that they bear some *proportion* to their respective *Causes*, that the nearer we consider these *Effects*, the more we perceive that *proportion*; the further we descend to particulars, the more evident that *proposition* is. But we can find no manner of *proportion* betwixt *motion* and *thought*; the more we meditate upon this *Subject*, the less we perceive it. The more we consider the differences of *motion*, and the differences of *thought*, the greater distance and disparity we find between them, the *disproportion* betwixt them is the more perceptible, the more we think upon it; as appears by the foregoing *Reflections*; and consequently 'tis contrary to all *reason*, to pretend that the one proceeds from the other. Eighthly, The *motion* of the *Atoms* of *matter* is limited to a certain *measure*, which prevents it from extending it self any further; and those *Atoms* which are in my *Body*, cannot whilst they are there, go up to *Heaven*, over the *Sea*, or through the *Earth*, and the *center* of the *Earth*, return back to what is past, go forward to what's to come; for *matter* and *motion* act only upon *present Objects*, but *thought* performs all this; there-

fore *thought* cannot proceed from the *motion* of *matter*. Ninthly, *Motion* cannot represent every thing, or gather all manner of *Beings* within me to contemplate; but *thought* does all this; *thought* therefore is not the effect of *motion*. Tenthly, Lastly, if the *simple Existence* of *matter* be not the cause of *thought*, it is inconceivable how the *existence* of *matter* in such a *place*, or near to, or far off from another *body*, should produce this *effect*. Now 'tis certain all that *motion* does, is only to put *matter* into such a *place*, and either near to, or far from some other *Body*; It follows therefore that *thought* cannot proceed from the *motion* of *matter*.

These Two *Principles* therefore being to be looked upon hereafter as certain and undeniable; that *matter* acts only by *motion*, and that *thought* does not proceed from the *motion* of *matter*, it follows that *thought* has some other *principle* than *matter*, and that there are *intelligent Beings* which are not *material*, which induces us to acknowledge a *Spiritual God*, who is the *Father* of our *Spirits*.

IV. But as the *differences* of *motion*, contribute no less than *motion* it self to the discovery of this important *truth*, so in the like manner, the *differences* of *thought* lead us to the knowledge of it, no less than *thought* it self. For if *matter* be not capable of *thinking*, much less can it produce such and such particular *thoughts*, which seem more *spiritual* and more remote from all *material* qualities than other *thoughts* do.

Besides that *matter* cannot reflect on it self, nor upon its *actions*, and manner of *acting* to *infinity*, as we have already observed our *Soul* does; it is certain that *matter* can never *abstract*: When an

an *Atom* hits against another *Atom*, it does not only strike the degree of *Being*, or the degree of *Substance*, or the degree of *Body*, but it hits the whole *Atom*, falls upon that particular *Atom*, that individual, that very *Atom* which offers it self to it, and lies just in its way. It is not so with our *Soul*, which separates the several *Metaphysical degrees*, and considers a thing as a *Being*, without considering it as a *Substance*, which conceives it as a *Substance*, without conceiving it as a *Body*, and which conceives it as a *Body*, without conceiving it as an *Atom*.

But if to *Reflection* and *Abstraction*, which 'tis certain *matter* can never be capable of, we add the *Idea* of *God*, which is the most *perfect Idea* of a *Being* sovereignly *perfect*, of an infinite Essence more perfect than all our *Ideas*, which does not come from the *Senses*, since it is *spiritual*, and represents to us a *spiritual Object*, which holds no manner of proportion with any thing we ever saw; and if to this *Idea*, we add those *infinite desires* of our *Soul*, that insatiable love of Good, that immense *vacuity* of our *Heart*, continually searching after an *infinite Object*, it will appear, that the differences of *thought*, as well as *thought* in general, lead us to the knowledge of this *truth*, *that there is a God*, who is that *infinite Object* which answers to the *infinite Desires* of our *Soul*, the most perfect *Original* of that *Idea* which is the most *perfect* of all our *Ideas*, the *spiritual principle* of that *Spirit* which reflects upon it self in an *infinite manner*, and which separates and distinguishes the several degrees of *Essence*, in the most *simple* and most *indivisible Beings*.

Further, by eſtabliſhing the *ſpirituality* of the *Soul*, I thereby prove alſo its *immortality*: For ſince 'tis not *material*, it follows it has no *parts*, and if it has no *parts*, its *parts* cannot be *ſeparated*; and if its *parts* cannot be *ſeparated*, it cannot be *diſſolved*; and if it cannot be *diſſolved*, it is *incorruptible* and *immortal* in it ſelf.

Whereupon we ſhall do well to obſerve, that we know but of Four ways of proving the *immortality* of our *Soul*.

The Firſt conſiſts, in explaining the nature of the *Soul* it ſelf, by diſtinguiſhing it from *matter*, and ſhewing that diſſolution which agrees to matter, cannot agree to a *Spirit* which is not any thing *material*. This is what we have done already, by proving, that *thought* is neither *matter*, nor any *effect* of *matter*, nor *motion*, nor any effect of *motion*. For it appears from hence, that a *Thinking Being* is *eſſentially* diſtinct from a *Material Being*, and conſequently, that the *diſſolution* of the one, is not attended by the *deſtruction* of the other, though by the *Laws* of that ſort of *Marriage*, which the *Author* of *Nature* has eſtabliſh'd between them, there is a mutual dependency of thoſe Two *parts* of our *Being* upon one another, notwithſtanding they are ſo different, and ſo diſproportionable in their own Nature.

The Second conſiſts in rightly ſtating and proving the *Idea* of *God*, after we have demonſtrated his *Exiſtence*, and in proving, that *Wiſdom*, *Goodneſs* and *Juſtice*, are either *formally* or *eminently* the proper *Attributes* of *God*, and that all thoſe Vertues do engage *him* to render to every one according to his *Works*, and to put ſome diſtinction between *Vertue* and *Vice*, which not

not being always done in this *Life*, there muſt be a *Life* to come, and conſequently our *Soul* muſt be *Immortal.*

The Third way, is by ſhewing, that there are in our *Soul* certain *natural Sentiments* which aſſure it of its *everlaſting duration*, as well as of its *Heavenly original.* We muſt ſhew, that it has no uſeleſs Deſires, and yet that it naturally deſires *everlaſting Life.* We muſt make it appear, that thoſe ſecret *Remorſes* we feel, cannot deceive us, becauſe they are *natural Sentiments* that are not ſubject to any ſort of *Illuſion.* And laſtly, we muſt ſhew, that the *Remorſes* of *Conſcience* do aſſure us of our *Immortality*, and make us dread ſome *Death* beyond *Death* it ſelf.

The Fourth and laſt way of proving the *Immortality* of the *Soul*, conſiſts in ſhewing, that our *Soul* is to live for ever, from the conſideration of *Gods Counſel* declared to us in his *Revelation*, which is cloathed with all the *Characters* of *Divinity*, and informs us, that *God* has deſigned for us a *bleſſed and everlaſting Life* after our *Death.*

The Firſt of theſe Four Methods, is properly inſiſted upon in this Diſcourſe, of the Exiſtence of God. The Second, in that wherein we eſtabliſh the Idea of *God.* The Third, in that part of this Treatiſe, wherein we explain the Principles of natural Religion. And the Fourth, in the remaining part of this Work, where we deſign to ſhew the Truth and Divinity of that *Revelation*, which ſuppoſes the *Immortality* of our *Soul.*

I ſay the firſt way of proving the *Immortality* of our *Soul*, has its proper place in this Diſcourſe of the *Exiſtence of God*; becauſe there is

nothing more ſtraitly united, than theſe Two important Truths; *viz. That there is a God*; and *that our Soul does not periſh.* You cannot prove the *Immortality* of the *Soul*, without making an *Immortal God* the *principle* of it; and you cannot acknowledge the *Exiſtence* of a *God*, who has made every thing by his *Wiſdom*, and continues for ever, without looking upon our *Soul* as an eternal Ray of that *Divinity* which cannot periſh but by the *Will* of its *Creator*, becauſe it ſubſiſts only by his *Will.*

I have oftentimes been aſtoniſhed to think there ſhould be ſo many *incredulous Perſons*, who acknowledge the *Exiſtence* of *God*, and yet deny the *immortality* of the *Soul*; ſince nothing can be more inſeparable than theſe Two *Principles* are. For Firſt, If the *Soul* be *Mortal*, it muſt be purely *Material*, there being nothing elſe but *matter* that is ſubject to *Diſſolution*, which occaſions *Death*: And if our *Soul* be *Material*, it follows that it is nothing but a regular contexture of *Atoms*, or a *compoſition* of many *parts*, which by their *motion*, *diſperſion*, or different *Configurations*, do form whatſoever is noble and excellent in *thought.* This being ſo, we may affirm, that the *truth* of *firſt principles* depends wholly upon the *diſpoſition* of certain *Atoms*: That if theſe *Atoms* ſhould move another way, or be placed in a different order from what they were in before, we ſhould have *firſt notions* quite contrary to thoſe we now have, and conſequently *firſt principles* would be no certain rule to lead us to the truth of the *Exiſtence* of God; which would be to eſtabliſh a ſort of *Scepticiſm* utterly inconſiſtent with the certainty of that great Principle. Secondly, That which perſwades all Men in the

World,

World, that there is a *God*, is the conſideration of thoſe *Characters* of *Wiſdom* and *Underſtanding* which we obſerve diſplayed all over the *Univerſe*. If therefore you think that that *Underſtanding* and *Wiſdom* it ſelf which you find in *Man*, does proceed from the meer Nature and Power of *matter*, why ſhould not you likewiſe think that the *Characters* of *Underſtanding* and *Wiſdom* which you obſerve in the *World*, may proceed alſo from bare *matter* alone; ſince with reſpect to us, the leaſt *Underſtanding it ſelf* is much nobler than the *Characters of Underſtanding*? It may be anſwered perhaps, that there is a great deal of difference between the *Underſtanding* of *God*, the *Marks* and *Characters* of which we find in the *World*, and the *Underſtanding* our Soul is capable of. I agree there is ſome difference, but then who does not know, that beſides the *Underſtanding* which formally belongs to our *Soul*, we find there alſo the ſame *Characters* of the *Wiſdom* of the *Creator*, which appear ſo glorious in the *Univerſe*, and that the ſubordination of the Parts of *Nature* is not more ſurpriſing, than the ſubordination of the *Thoughts* and *Affections* which are in the *Soul*? I argue here *à majori ad minus*, and I ſay, that if both the *Characters* of *Wiſdom* which appear in the pretended *compoſition* of our *Soul*, and the *Underſtanding* which makes the nature of the *Soul* it ſelf, have for their next and immediate principle, only the Order and Contexture of certain *Atoms*, I do not ſee why the *Characters* of *Wiſdom* which appear in the *frame* of the *Heavens* and the *Earth*, ſhould need any other *principle* but this. Thirdly, Obſerve for a confirmation of the precedent *reflection*, that if *matter* produces *Underſtanding*, as we muſt acknowledge, if we

hold the *Soul* to be *mortal* and *material*, we muſt agree, that as *matter* or its *motion* is capable of being diverſified an infinite number of *ways*, ſo *thought*, the *Effect* of it, is capable alſo of receiving more or leſs, an infinite number of ways; and conſequently, that as a certain quantity of *Atoms* being moved after a certain *manner*, have produced that *Underſtanding* which acts in Society, and which has made that ſurpriſing dependence, and that wonderful Subordination of *Arts* and *Sciences*, which are the works of *Society*; ſo a greater or leſs quantity of *Atoms* and *Motion*, and other differences of *matter*, might have produced that *Underſtanding* which has made the frame of the *Heavens* and the *Earth*, and all thoſe wonderful Dependencies, from whence reſults every thing that is beautiful and ſurpriſing in the *Univerſe*. Fourthly, In effect, I do not ſee, but that if the leaſt *Underſtanding* proceeds from the *motion* of *matter*, the greateſt *Underſtanding* may as eaſily proceed from thence alſo, ſince the *motion* of *matter* does not ſeem to have more relation to the leaſt, than to the moſt perfect *Underſtanding*. For certainly, if the *Characters* of *Wiſdom* we obſerve any where, have ſome *Underſtanding* for their Principle, and if that *Underſtanding* it ſelf proceeds from the very nature of *matter*; *matter* is *all-ſufficient*, and there is no other *ſupream Cauſe* but *matter*. Fifthly, One of the Reaſons which perſwade us of the *Exiſtence of God*, is, that we cannot perceive that *matter* has either its *motion*, or the *degree* or *determination* of its *motion* from it ſelf; and therefore we conceive 'twas neceſſary, that a *God* ſhould rule and direct all theſe things, to frame a *World* ſo regular and perfect. But is it not

the

the greateſt Extravagance imaginable, to think that *matter* which has *thought* from it ſelf, has not alſo from it ſelf *motion*, or the *determination* of *motion*; ſince *motion* is evidently a *mode* of *matter*, and no *body* can perceive that *thought* is any way proportionable to *matter*, or is any *mode* of *matter*? Sixthly, To apprehend this the better, pray obſerve, that when we ſay, that *matter* did not impart to it ſelf, that Meaſure, Degree, and Determination of *motion* which was neceſſary to frame the World, we pretend that it did not impart it to it ſelf, for this Reaſon, becauſe ſuch a determinate and juſt meaſure includes a *Deſign* and a *Wiſdom* which we cannot conceive *matter* any ways capable of. If therefore you ſuppoſe that *matter* produces *Wiſdom* and *Underſtanding* out of its own Boſom, you overthrow this *principle*, and eaſily conceive, that it can produce out of it ſelf this *determinate meaſure*, which is the *effect* of *Underſtanding* and *Wiſdom*. For that which does the greater, can do the leſs: That which produces the *Cauſe*, is able to produce alſo the Effect. That *matter* which produces *Underſtanding* it ſelf, is not incapable of producing the *Effects* and *Characters* of *Underſtanding*; which once proved, would make us renounce all the *Methods* we have of proving the *Exiſtence* of *God*. Seventhly, The *Soul* of *Man* is what I moſt admire in the *World*, it being the *Soul*, which by its inclination for them, gives moſt other things that value they have in the World, as we have already obſerved. If therefore the *Soul* be produced out of *matter*, why ſhould not the greateſt wonders of *Nature* proceed from the ſame cauſe? Eighthly, If the *Soul* proceeds from *matter*, then *matter* thinks,

and

and if *matter* thinks, it may direct it self to a certain end; and if it directs it self to a designed end, it has no need of any other principle to direct it thither; and the *Existence* of *God* will not be at all necessary in this regard.

And if Man directs himself to his proposed end, though he be supposed nothing else but *matter*, why should not the *Heavens*, the *Elements*, and other *parts* of the *Universe*, as well direct themselves to their general end, though in them, as well as in Men, we should acknowledge nothing but *matter* and *motion*?

CHAP. VII.

That there are in the World certain Marks and Signs of Novelty, *which lead us to the Truth of the Existence of* God.

Since the *Universe* is necessarily the *workmanship* of some *Wisdom* that made it in time, we need not be surprised to find some marks of *Novelty* in the *Globe* we inhabit.

It is certain that the *Earth* receives some *Alterations* by the course of *Time*; the *Rains* which fall upon the tops of *Mountains* and *Hills*, wash down the *Earth*, and sensibly bring them lower. The *Rivers* running a long while the same way, and from time to time, overflowing their *Banks*, make their *Channels* either deeper or wider. And those of the greater sort carrying a vast quantity of Gravel along with them into the *Sea*, advance its Shores, or form little *Islands* in it,

it, like those at the Mouth of *Nile*, whose number from time to time has increased, according to the observation of the *Learned*.

Now though all these *Alterations* be very inconsiderable, and as it were insensible; yet it is evident, that an *infinite* extent of *time* would render them very sensible and apparent. There must needs have been formed before this time, an infinite number of those little *Islands* which are made out of the Gravel of the Rivers, or rather that the *Sea* would have been quite filled up, and the highest Hills brought down to a level, with the other parts of the Earth before this time; since *Eternity* contains an infinity of Ages to produce that Effect we speak of.

The *novelty* of the *Earth* which this consideration gives us sufficient assurance of, agrees well enough with that of the *Universe* in general, which *Reason* has already help'd us to conceive. But we need not have recourse either to the one or the other, to prove the Existence of God. 'Tis sufficient for that purpose, to shew that *Mankind* is not without a first *Head* and a *Beginning*. For if we cannot conceive, that the *great World* was produced without a *God* for its *Author*, 'tis full as much against *Reason* to imagin, that the *little World*, which is no less an *Epitome* of *Wonders* than the *greater*, was formed by any other *cause* but by the power of a *Supream Being*; so that this *truth* is no less conspicuous in *Society* than in *Nature*, which is the *Second principle* we were to establish.

CHAP.

CHAP. VIII.

Containing ſome Arguments for the Exiſtence of God, *taken from the conſideration of* Society. *The firſt Argument drawn from the* Succeſſion *of* Generations.

THere is nothing eaſier than to demonſtrate theſe Two Truths which ſeem to us deciſive on this Subject; the one, that there was a *firſt Man*, who was himſelf without a *Father*, and was the *Father* of all Men yet living: The other, that ſuppoſing there was a *firſt Man*, he muſt neceſſarily be the Workmanſhip of the *wiſdom* and *power* of a *God*.

'Tis plain that Mankind has a firſt Head, beyond which we cannot run our Thoughts back, whether we conſider the Succeſſion of Generations, and that either aſcending from our *Selves* to our *Anceſtors*, and the *Anceſtors* of our *Anceſtors*, or beginning at top, and ſo deſcending from the *Father* to the *Children*, conſidering the *Root* firſt, and then the *Branches*; or whether we conſider thoſe Marks of *Novelty* which at firſt ſight appear in *Society*, and perſwade us not only that *Mankind* has an *Original*, but alſo that its riſe is not ſo ancient as *Incredulity* commonly fancies. If we look back to our Anceſtors, we muſt find out a *firſt principle* to bound the Enquiries of our *Mind*, or elſe we ſhall loſe our ſelves in the *infinity* of that *gradation*.

For

For it will be to no purpose for the *Incredulous* to alledge for the defence of an eternal *Succession* of *Generations*, that this *infinite gradation* which so much puzzles us, and which the *Philosophers* call a *Progression* to *infinity*, and judge to be wholly contrary to *right Reason*, seems to be common to both *Opinions*: Because if the *Atheist* be forced to acknowledge that he draws his Original from his *Father*, and he again from some other, without any end of that gradation; he that owns the *Existence of God*, is obliged likewise to believe that *God* existed a Thousand Ages before the *Creation* of the *World*, and a Million before those Thousand; and so on to *infinity*. But though the difficulty should be granted equal on both sides, we might reasonably reproach the Atheists for following an *Opinion* which includes all the difficulties of ours, without the same *light* or *evidence*. In effect, if there be any thing incomprehensible in the *Supream Being*, which our Imagination does reject, 'tis his *Infinity* and his *Eternity*. If therefore you attribute this *Eternity* and *Infinity* to the *Succession* of *Generations*, you fall into all the difficulties which make you reject our *Opinion*, with the disadvantage of not being able to answer them with the same ease and solidity as we do.

None ought to wonder if we own an *Eternal Duration* in *God*. *Eternity* suits very well with an *Infinite Being*, which *essentially* includes all kinds of *Perfections*, and which *exists necessarily* and of it self. And to conceive a *God* which had a *beginning*, would be to conceive a *God* who is no *God*. But it is not so with the *Succession* of *Generations*, which being nothing else but *Actions* or *Motions*, have a natural relation to the principle

ciple which produces them, and to that which terminates them.

Besides, there is a great deal of difference between an *infinite progression* which exists only in the weak *Imagination* of *Men*, and an *infinite progression* which we acknowledge in the thing it self. That we allow in God, is, according to our *Opinion*, of the first sort, since in *God* there is neither *before*, nor *after*, nor any *Succession* of *duration*; that he has produced *Times* and *Ages*, and yet is not to be *measured* by *Times* and *Ages* himself; that properly and strictly speaking, *duration* does not belong to him, because it cannot be affirmed, but of such things only that had a *beginning*, and which continue in their state. But *Duration* in *God*, is the same as *being*, and *being* is *duration*, though through the weakness of our *Conceptions*, we are obliged to consider him under all the differences of *Time*; whereas that Progression which we acknowledge in the *Succession* of *Generations*, is according to the *Incredulous* themselves, an *infinite progression* supposed in the thing it self, and not meerly the effect of *Imagination*.

And now if we begin at the *Stock*, and pass to the *Branches*, we shall soon be made sensible of the same *Truth*. In effect, 'tis observable, that when we run up the *Succession* of *Generations* to the *first original*, we go from *multitude* to *unity*. Let us consider this *Truth* in the People of the *Jews*, whom we may suppose to be the Posterity of *Abraham*, without advancing any thing that is doubtful or contested. If we trace the *Succession* of *Generations* upwards to that *first Head*, from that incredible Multitude of *Jews* whom we find at this Day in the *World*, we shall come to

Twelve

Twelve *Patriarchs*, to whom they all owe their Birth, and from those Twelve *Patriarchs* to *Jacob* who had but one *Brother* called *Esau*; and from these Two *Brothers*, to *Isaac Brother* to *Ishmael*, and from these to *Abraham*, ; and if we follow the same Line downwards, we shall find at first, *Abraham* who is but a single *Person*, and from *Abraham* we descend to *Ishmael* and *Isaac*, from these to *Jacob* and *Esau*, from *Jacob* to the Twelve *Patriarchs*; from these last to *Twelve Tribes*, and from every *Tribe*, to almost an infinite number of *Persons* whereof it is composed; whereupon 'tis very natural to make the following *Reflections*.

The first is, that in the Succession of Generations, the Branches are more numerous than the *stock*; otherwise we should not see so many descended from one *Man*, and consequently there being at present but a finite number of Branches, 'twould be altogether absurd to acknowledge an infinity of *Stocks*.

The Second is, that in the *Succession of Generations*, the further the distance of time is, at which you place the *Head* of any *People*, the more numerous will that *People* be found; and the nearer their *Head* is, the less will the number of that *People* be; and if the *Multitude* increases proportionably to the distance at which you place its *Principle* and *Head*, then 'tis evident it ought to be *infinite*, if you place the *Head* at an *infinite distance*; and thus you cannot acknowledge the *World Eternal*, unless you make the *Multitude* of Men living to be infinite.

The Third Reflection to be made upon this Subject is, that in the *Succession of Generations*, we must

must necessarily acknowledge, either one only Line, or many Lines; or to express my self more clearly, it must be allowed, that all People of the *World* descended from one *Man*, whom afterwards we may suppose, if we please, to have had *Ancestors* even to *infinity*; or else that there are many *Successions of Generations* independent of one another, or divers *Successions* from different Stocks.

We cannot reasonably affirm the latter; First, because as far as we can look back into *History*, we find that *Nations* are derived one from another, or from some common *Father*. And Secondly, Because if one only infinite Succession of Generations, must have produced an infinite number of Men, many the like Successions that had no common tye or connexion, must needs have produced a much greater effect.

There are none besides the *Americans* who seem at first to have a different Original from the rest of Mankind, because we are still to learn what Road they could take in order to inhabit that great *Continent* which we call the *New World*.

Grotius. But what should hinder us from receiving the Conjecture of a Learned Man, who will have it, that Men passed from *Norway* into *Iseland* an *Isle* situated towards the *Northern* part of *America*, and from *Iseland* into *Greenland*, the name of that part of *America* which lies next to that *Isle*? And indeed we cannot comprehend what should be the reason why the Inhabitants of the Old World are Polite and Civilized, and those of the New World Barbarous and Savage, if we own these to be as ancient as the other; whereas if we suppose that the *Americans* take their rise from the

the Inhabitants of our *Continent*, we may impute their Ignorance and Stupidity to the *lateneſs* of their Eſtabliſhment.

But if we look back, though to an Hundred Thouſand Ages off, and find at laſt one Man and one Woman who gave life to all the preſent Inhabitants of the *World*; how could an *Eternity* have paſſed during which there was a Succeſſion of Generations, and yet this *Eternity*, or this *eternal Succeſſion* of *Generations* have produced no more than one Man and one Woman, which are the Firſt Parents of Mankind?

Let the *Incredulous* make what *Hypotheſes* they pleaſe, 'tis unqueſtionably true, That the *Succeſſion of Generations* occaſion'd the *propagation* of *Mankind*, and that it ſtill ſerves continually for the peopling the Earth we inhabit. By this means it is come to paſs, that the *Family* of one *Man* which was formerly lodged in a few *Tents*, is now ſpread over all the *World*, and from the abundance of *Inhabitants*, came Colonies and Plantations. But ſuppoſe the number of Men ſhould increaſe every Year but one, by the continual *Succeſſion of Generations*, all the Earth muſt neceſſarily have already been inhabited, and its Inhabitants, (if I may ſo ſpeak) been piled up one upon another; ſince there are no bounds of *Eternity*.

'Twould be in vain to alledge, that there happen ſuch Accidents and Diſorders in Publick *Societies*, as deſtroy an infinite number of Perſons, ſince notwithſtanding theſe Accidents and Diſorders which from time to time fall out, the number of *People* in the *World* has been conſtantly increaſing, within theſe Three Thouſand

Years; for Example, which is the time we can speak of with the most certainty.

CHAP. IX.

That there are certain Marks of Novelty *in* Human Society, *which prove the Existence of* God.

BUT though all these Considerations should not overthrow the Idea we might have of the *Eternity* of *Mankind*, 'tis but casting our Eyes upon *Arts* and *Sciences*, *Laws* and *Governments*, *Commerce* and *Histories*, and we shall see in the Marks of their *Novelty*, that of the *Society* of *Men*.

Philosophy, which consists in the Study of natural things, and such as relate to *manners* is so new, that before *Pythagoras* his time, there was no mention of it among the *Greeks*. *Seneca* in one passage of his Works, says, that *Wisdom* had not been known above a Thousand Years; and *Socrates* boasted he conjur'd it down from *Heaven*, because he was the first who from *Contemplation* reduced it to *practice*.

Thales was the first who taught the *Greeks Astronomy*, and according to *Diogenes Laertius*, who wrote his Life, he had it from the *Egyptians*, and these from the *Chaldeans*, who are so well known for the *Inventors* of that *Science*, that among the Ancients, the Word *Chaldean* is taken for an *Astrologer*.

The

The *Author* therefore of the *System* of *Pre-Adamites*, does but labour in vain, when to evince that the World is far ancienter than 'tis commonly thought to be, he shews us the Composition of the *Sphere*, and endeavours to demonstrate from thence, that there was need of a great number of Ages for the invention of all the parts of it; and that 'twas impossible that *Abraham* or even *Moses* should have known it, if the *Antiquity* of the *World* were not greater than we imagin it to be. For who told him that *Astronomy* was at that time arrived to that degree of perfection 'tis now brought to? Who knows not on the contrary, that it was gradually and insensibly improved? *Thales* observed the *Eclipses*, and could foretel when they would happen. Before his time, when ever People saw an *Eclipse*, they were in as great a Fright and Consternation, as if they had expected a total dissolution of *Nature*. Armies stopt their Fury, and durst not enter upon any action, 'till many Days after they were passed. Pliny. *Lib.* 8. Plutarch *in the Life of* Nicias.

And though the *Art* of *Physick* seems more necessary to *Mankind* than *Astronomy*, yet we are as well acquainted with the rise and progress of that. *Herodotus* tells us, that formerly People carried their *Sick* into the *High-ways*, and desired those that went by, to tell them if they knew of any *Receipt* to cure them, and that they tried the *Prescriptions* of him that came first. *Cato* the *Censor* banished all *Physicians* from *Rome*, where they had been but lately established, saying, Herodotus, *Lib.* 2.

they were Murdering Rogues whom the *Greeks* had ſent to Poyſon them. And every one knows that *Hyppocrates* firſt reduced *Phyſick* into a *Body*, which by degrees was augmented by the Diſcoveries and Experiments of ſeveral Perſons.

Neither is the *Antiquity* of our *Laws* much greater: We aſcend from the Code of *Juſtinian*, to the Code of *Theodoſius*; from the Code of *Theodoſius*, to the *Twelve Tables*; and thoſe *Laws* of the *Twelve Tables*, the *Romans* had from the *Greeks*, as they had them from *Solon* and *Lycurgus*, who had themſelves learnt them from the *Egyptians*, as *Plutarch* tells us; and thoſe *Laws* were ſo rude and unpoliſh'd, if compared with thoſe we have at preſent, that it is a plain Evidence that Policy, and the *Wiſdom* of *Law-making* were then but in their Infancy.

Plutarch *in the Life of* Solon *and* Lycurgus, *and in his Treatiſe of* Iſis *and* Oſyris.

We are not ignorant alſo of the Original of *Kings*, who are the *Living Laws* of their *State*. Men dweit at firſt in Huts or Tents, as *Juſtin* relates; who in this does pretty well agree with the *Jewiſh* Hiſtorian; and then 'twas the *Father* of the *Family* that reigned over his *Children* by a *natural Right*; and when the *Father* was dead, his *Eldeſt* Son ſucceeded to his *Authority*. Afterwards they built ſtragling Houſes up and down; then Towns and Villages: And as Quarrels and Contentions aroſe, Neceſſity forced them to chuſe themſelves a *Judge* or *Arbitrator*, to decide all their Differences, which office they gave to him they took to be the honeſteſt and juſteſt Man; and becauſe it ſo happened

Juſtini, *Lib.* 2.

pened, that by reason this Man had not the power to oblige the Parties to submit to his Judgment, his Mediation became useless, and so there was no end put to the Disorders amongst them: Whereupon *Reason* and *Experience* made them judge, that it was their Interest to own him, not only for their *Arbitrator*, but also for their *Master*, and to invest him with such an *Authority*, as should give weight and strength to his *Decrees*; as *Herodotus* observes of *Deioces*. Those petty Kings were very near the same with our *Barons* and *Counts*. Such were the Kings who carried *Lot* away Captive. Afterwards they built themselves *Cities*; after that *Towns* and *Cities* were united together, and formed into *Provinces*; and in conclusion, those *Provinces* joyned together, composed those vast *Empires*, and obeyed those powerful *Kings* upon whom the destiny of the *World* depended, such as were the *Kings* and *Kingdoms* of the *Assyrians* and *Medes*.

Though Commerce be hardly less ancient than Society, yet we may easily trace its Progress, and thence conclude, that it is new. *Goods* were first of all in common; from that common use of *Things*, *People* came to an exchange of *Commodities*; from thence they came to *Weights*, to the selling by the *Pound*, and to *Money*, which among the *Romans* themselves was first of *Iron*, then of *Copper*, then of *Silver*, and at length of *Gold*.

As for *History*, no one doubts but that 'tis a *new* and *modern Invention*; since if it were very *ancient*, it would acquaint us with far ancienter Events than those we at present know. We cannot deny but 'tis natural to Men to preserve the

Memory of ſuch Accidents as befal them, and more eſpecially of thoſe Events upon which the Deſtiny of *Nations* and *Empires* depends, whether it be to draw Rules and Maxims from thence for their Conduct in *time* to *come*, or to inſtruct their *Children* by the Examples of the *time paſt*. Neither can it be doubted, but that 'tis natural enough to eſtabliſh ſome Records, to repreſent to us great Events, or to have certain Monuments for preſerving the memory of notable things. And yet the Memory of things paſt, does not extend to above Four or Five Thouſand Years upwards from this *time*.

There is a Three-fold diſtinction of *Time*, an *Obſcure Time*, which is that which paſſed from the *Creation* of the *World* to the *Flood*; a *Fabulous Time*, ſo named, becauſe the true Events of it are not come to our Knowledge, and we know no more of it than what we have in the *Fables* of the *Poets*; 'tis that which paſſed from the *Flood* to the firſt *Olympiad*; and a *Time* which is called *Hiſtorical*, becauſe *Hiſtory* informs us of the true Events that happened in it, which is the Time that has paſſed from the firſt *Olympiad* down to our Days.

Varro apud Cenſor.

As for the *Chronology* of the *Chaldeans* and *Egyptians*, who attributed to their Nation an Antiquity far greater than that we aſcribe to the *Univerſe*, there are many Reaſons which render it ſuſpicious. *Plutarch* ſhews us what we are to think of it, when he ſpeaks thus of it in the Life of *Numa*. *Though their Year, according to ſome Authors, conſiſted of Four Months, yet at firſt it was compoſed but of one, and contained but the courſe of one Moon: Thus their making a Year of*

a

a single Month, is the cause that the time which passed since their Original, seems extremely long; and though 'tis but lately that they first subdued their Country, yet they are reckoned the most ancient of all Nations. To which we may add, the Vanity those People had to be accounted the most ancient of any in the World, as *Justin* testifies in the first Book of his *Universal History*; as also the Fables upon which they maintained their Pretentions. The *Chaldeans* bragg'd that they had observed the *motion* of the *Stars* for the space of Four Hundred and Seventy Thousand Years; and yet *Astronomy* which soon after passed from them to the *Greeks*, was but a very inconsiderable thing: And 'tis well known, that the art of *Writing*, which some ascribe to *Palamades*, others to the *Egyptians*, not being of so antient a Date, they had no other way of knowing the Antiquity of their *Astronomy*, but by Tradition; and I leave it to any Man to judge, if there can be any certainty in a Tradition of Four Hundred and Seventy Thousand Year. For how could they know without the help of *Writing*, that their *Astronomy* was so ancient as they pretended? Or had the Art of *Writing* been as long among them as *Astronomy* was, how came it to pass, that when they taught this Science to the *Greeks*, they did not acquaint them with a Multitude of Events which must needs have occurr'd during that long course of Years? The *Egyptians* according to *Herodotus* distinguish'd their *Time* by Two *Æra's*, the one during which the *Gods* reigned in *Egypt*, and the other during which they had *Men* for their *Kings*.

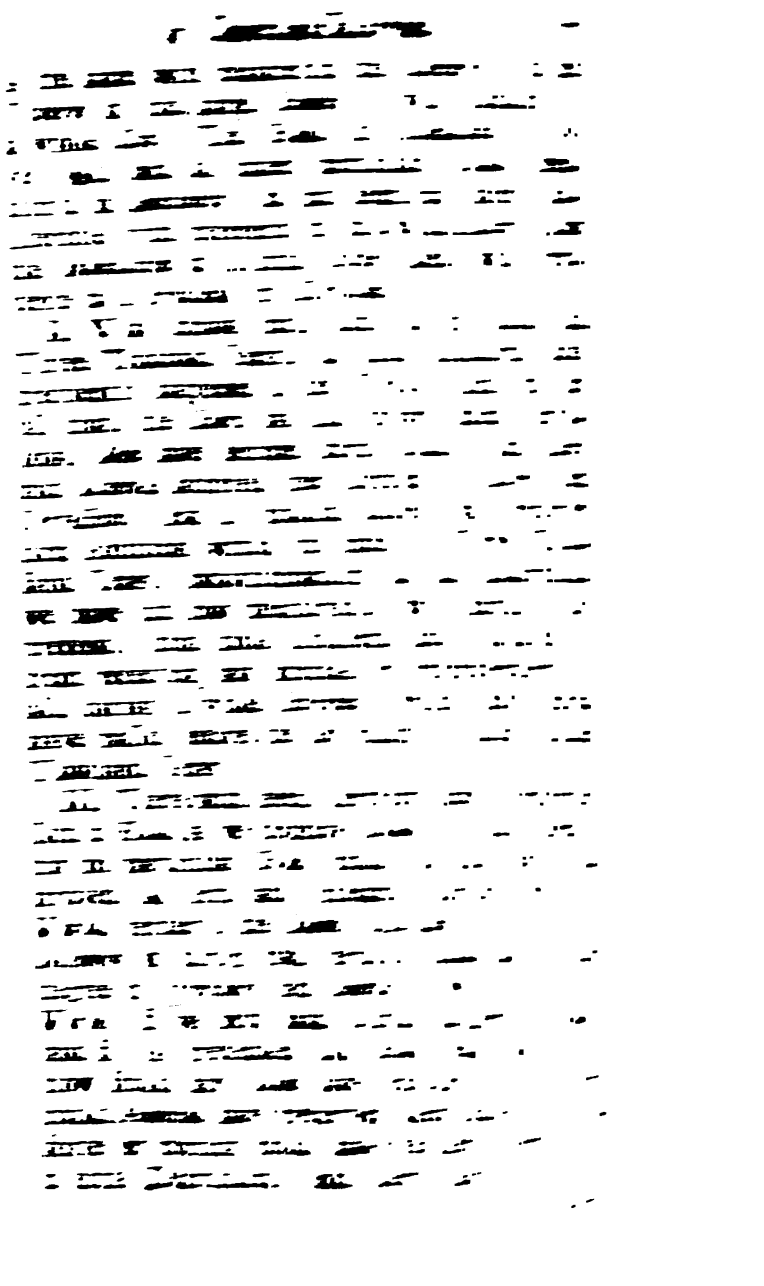
See Clemens Alexand. 1. *Stromat.* Pless. Marna. *lib. de veritate Religionis Christianæ.*

Kings. But what Idle Stories are these? And how can we give any credit to these *Egyptian Priests*, of whom that ancient Author speaks, who added that Chimerical *Empire* of the *Gods*, whom they pretended to have reigned in *Egypt* to the space of Ten Thousand, Three Hundred and Forty Years, which is the time they imagined the reign of *Men* had lasted? But we must let this alone for *Antiquaries* to inlarge upon.

The *Incredulous* not being able to dispute the truth of all these matters of *Fact*, will have recourse perhaps to their usual *Evasion*, and tell us, that there have happened to *Mankind* several Accidents which hindred them from increasing and Peopling the *Earth*, and making further Progresses in *Arts* and *Sciences*: And that we may not be surprised to find so many marks of *Novelty* in *Humane Society*, they will pretend there have happened such *Plagues*, *Famines*, *Wars* and *Inundations*, as have lessened the number of *Men*, changed the state and face of things.

This Answer will appear to have but little Solidity in it, if we do but consider that all these Misfortunes which from time to time fall out, are but particular Accidents, which are considerable only with respect to some one *Province* or *State* where they happen, but are of no Consequence at all with respect to the whole *Earth*, and all the Inhabitants of it. The *Conflagration* of a whole *Country* is no more in regard to the whole *Earth*, than the Burning of a Fine *House* or *Palace*, in regard to *Paris*. The Bloodiest *Wars* are of no worse consequence to *Mankind* in general, than the *private Duels* which are fought in that vast *City*, are to all the *People* it contains. The *Famine* of a whole *Realm*, is

Paris.



vidence to take care of their Deliverance, no *Ark* built by Order from *Heaven*, no Divine Warning given, nor Miracle done in their behalf; how, (as ſome think,) could they have ſecured themſelves amidſt the Horrors of ſo ſtrange an Accident?

'Tis likewiſe to as little purpoſe to ſhew that ſome *Arts* have been loſt, and made room for newer Inventions; and conſequently that we muſt not judge of the *Novelty* or *Antiquity* of our *Original*, by the *Novelty* or *Antiquity* of the *Arts* that at preſent flouriſh in the *World*.

For it cannot be denied, but there are ſome *Arts* ſo neceſſary to *Men*, that 'tis wholly impoſſible, they ſhould ever come to be loſt, but by the total Deſtruction of Mankind it ſelf. *Writing*, for Example, which is a way of *Speaking* to the *Abſent*, and of conveying our Thoughts whether we cannot go our ſelves, is certainly ſuch an *Invention* as cannot be loſt, unleſs *Men* ſhould firſt loſe their *Reaſon*. We may perhaps in time, uſe other things than *Paper* to write upon, but however we ſhall always *write*. Now ſuppoſe though Ten Thouſand Ages ſhould have produced but One of thoſe *Arts* which can never be loſt by reaſon of their Neceſſity, muſt it needs follow, that *Men* would have already found out Three or Four Thouſand Years ago, the moſt exquiſite *Secrets* and moſt neceſſary *Arts*?

For I compare the general ſtate of Humane *Society*, as it was then, with what it is at preſent, in regard of *Arts*, *Sciences*, *Laws*, *Commerce*, and all that follows upon the Eſtabliſhment of *Publick Society*. I do not argue from Obſervations made upon ſome one ſingle *Art*, but from a general view

view and consideration of all manner of Arts, and all forts of Learning; with the progress and improvement of them, or rather over the different states of private Society.

'Twould be a great Prodigy indeed, that has stood here for Ages, of Art, Rule and Government, without all Order, without Law, without Government, without mutual Commerce, without Manners, without Arts, without knowing how to Live or Work, always seeking the Seats over their Head, without making any Observations upon them, or knowing the Causes of Eclipses: always ignorant in Husbandry, without discovering the first Elements of Physick, and always wanting, without understanding any thing of the Virtue of Iron or Mineral Waters, or of Loadstone, or Variation, or Commerce, or Navigation: not to mention Arts, Printing, the Compass, or the Art of making long Voyages, Gun-powder, and many other Military Inventions, which are the product of these latter times: and yet that four or five Thousand Years should have afforded Brains enough for the discovery of so many Arts, Sciences, and wonderful Secrets; that an Extream should have been so Barren, and Four or Five Thousand Years so Fruitful. This is what Persons that are not wholly deprived of common sense will never be perswaded of.

CHAP.

CHAP. X.

Wherein 'tis proved, that supposing Mankind *to have had a beginning, it follows there must be a* God.

WE have doubtless gone through the difficultest part of the performance already, in proving that *Mankind* had a *beginning*, higher than which, we cannot carry the *Succession of Generations*; and 'tis impossible to suppose a *First Man*, without being immediately perswaded, that he must have been created by the *Power* and *Wisdom* of a *God*.

To alledge with some, that *Man* was formed out of the Mud of *Egypt*, warmed by the *Sun-Beams*; or with others, that he sprung out of the *Sea*, is so Absurd and Chimerical a Fancy, that it scarcely deserves we should throw away one Moment upon the Confutation of it.

We shall not urge, that it is an unheard of thing, not only that such *Beings* as we are, should spring from this *Original*, but even any of those Animals that *Beget*, and are *Begotten*; that if there was any such Production *heretofore*, there might be such again *now*, since the *River Nile*, the Mud of *Egypt*, and the *Sun* are still in being; that since so perfect a Work as *Man* is, could not have been thus produced, but after infinite Trials, imperfect Essays, and defective Draughts, though we did not at present see whole *Men* coming out of the Mud compleatly

plainly formed, we should at least perceive some Imperfect Beginnings of a *Man*, or some rude Lineaments of our *Nature*, which yet is contrary to all Experience: Nor indeed had we urge, 'twould be a very absurding thing, that the *Nile*, the Mud of *Egypt*, or the Sea, should have had *Wisdom* enough to frame the *Man* alone was not sufficient, but that 'twas necessary there should be both *Male* and *Female*, who should be formed with a mutual inclination one for another, for the continual Propagation of *Mankind*.

'Twill be sufficient for our purpose to make Two *Reflections* upon this Scheme, one of which will overthrow the Foundation of this *Assertion*; the other will diminish the Force opposed to it. The First is this, that the Incredulous do argue upon a false *Supposition*, when they are pleased to suppose, that the *Insects* which are formed out of the Mud of *Egypt*, warmed by the Sun-Beams, have in their principle not the heat of that *Planet*, and the corruption of that *Matter* which is thus warm'd in it. This is to suppose the thing in question, as to be ignorant, that whichever proves the *Existence* of *God*, proves a *general Cause*; which concurs with *Second Causes*, and has the principal hand in the production of every thing we see: since 'tis altogether incredible to give an account of the very least *Insect*, unless we have recourse to a *Supreme Wisdom* which concurs to their *Production*, and which by its *infinite Counsel* frames that surprising variety of the curious *Springs* which go the composition of them: And this may serve for an Answer to their Objections.

But

But that which eſtabliſhes the *Truth* of our *principle*, is, That Man in his ſmall Bulk, contains as many Wonders in himſelf, as the Maſs of the Univerſe in its vaſt Extent. So that if the compoſition of the *Univerſe*, forces us to acknowledge a *Supream Underſtanding*, as it cannot be doubted after what has been ſaid, they are no leſs evident marks of it in the Compoſition of *Man*. Since therefore by proving, that the Greater *World* had a *Beginning*, you eaſily make it appear that it has a *Creatour*, who is *God*; ſo likewiſe when you have ſhewed that there was a Firſt *Man*, you demonſtrate without any trouble, that he muſt needs have been the *Workmanſhip* of a *Deity*. The thing ſpeaks it ſelf; and were there any room left for doubting ſtill, you need but conſider the Wonders of our *Soul*, to be entirely ſatisfied of it. But this is the Third *Spring* we ſhall derive our Arguments from.

CHAP.

CHAP. XI.

Containing ſome Arguments for the Exiſtence of God, *drawn from the Conſideration of our* Soul.

WE do not here intend Phyſically to explain the functions of our *Soul*, and the manner of its *acting*, nor by vain flights of *Rhetorick* to heighten the Wonders of a *Being* which ſeems to run all over the *Earth* and *Heavens*, without moving it ſelf, and to unite it ſelf to every thing, though confined to a little portion of Matter, and in ſome ſort as it were baniſh'd into a little corner of the *Univerſe*.

Of all the Reflections to be made upon this Subject, we ſhall chuſe only thoſe which muſt palpably ſhew a certain Deſign and Intention in the compoſition of *Man*. In order to which, we muſt obſerve, that the acts of our *Soul* are reduced to theſe Three Kinds, *Senſations*, *Paſſions*, and *Ratiocinations*.

Senſations which belong to the *Animal Nature*, and are only the *Functions* of thoſe *Five Senſes God* has given us, as Five *Gates* by which all *External Objects* enter into our *Soul*, were abſolutely neceſſary to engage our *Soul* into a concern for the Health and Welfare of our *Body*. *Eyes* were neceſſary to diſcover *Precipices*, that ſo we might avoid falling into them. We ſhould neglect all Remedies and Proviſions for the Recovery of our *Health*, if Faintneſs and a Senſe of Pain did not give us notice we had loſt it.

But

But it was not enough for *Man* to know what passed without him by the Channels of the Senses, it was further requisite he should preserve this Knowledge, that it might serve to direct him in the *conduct* of his *Life*. It was therefore necessary that he should have a *Memory*, which is as the *Repository* of all the Objects that enter into our *Soul*, and occasion an *aversion* or *inclination* in it.

We may very well distinguish Two sorts of *Passions*, the one of such as tend towards *Good*; as *Desire*, *Hope*, *Love*, &c. The other of such as retreat from *Evil*; as *Hatred*, *Fear*, *Dislike*, &c. Both the one and the other were absolutely necessary, since we were obliged to avoid Evil, and seek after Good, by the *Natural Care* we ought to have of our own *Preservation*: And it is necessary that we should *preserve* our selves for the same Reason for which we are.

But because these *Passions* may be contrary one to another, and 'twas not fitting the Contention should always last, 'twas necessary there should be a *common principle* in which they might all agree; and this *principle* is *Self-Love*: 'Tis this which raises them, and 'tis this which lays them asleep again; and during the Conflict of the *Passions*, the *Soul* withdraws it self, and gathers it self up into it self, examines where its greatest interest lies, and inclines to that Side where *Self-Love* is most concerned.

But of what use would the *Passions* of the *Heart of Man* be to him, were there nothing to direct them to their proper ends? They would only serve to hurry us into a Precipice with so much the more Fury and Swiftness. It was there-

in *Society*: For besides, what every one received as necessary for his own particular *preservation* 'twas farther requisite, that they should have a mutual *inclination* one for another; and several ties and bonds be made to unite them faster together: All which was wonderfully provided for by *Nature*. It has produced, if I may be allowed so to speak, the *seed* of general *Union* amongst all *Men*, by giving them a mutual good will one for another; a *Conscience* and a *Religion*, the *principles* of which we shall afterwards shew to be naturally implanted in us.

As for *Hobb*'s Principle, who pretends, that 'tis fear which disposes Men to *Society*, this having at first put them upon Building *Houses* to dwell in, and Barriers to secure themselves from *Wild Beasts*; and afterwards *Walled Towns* and *Fortresses* to defend themselves against the *Assaults* of one another; it would be tolerable, were it taken in a lesser Latitude than that Author has given it.

It cannot be doubted, but in all occasions, the *fear* of *Oppression*, and the *desire* of *Self-Preservation*, dispose *Men* to seek for Help from one another. This is evident from all those *Leagues* and *Alliances* which are so much the care of every *State* and *Government*. But we fall into an *Error*, if we carry this *Principle* too far.

There are within us Causes of *Union* and *Society*, far ancienter than those; and we must not only have a Heart ill disposed, but also be deprived of all Natural Light, not to be sensible of these.

For

For in order to a *Regular Society* it was requisite there should be some *Famuli* in the *World*; and to form those *Families* it was necessary there should be some *Parents* and *Children*, and *affection* between *Man* and *Wife*, which is nothing else but that *natural Intimacy* which makes them feasible of being made for one another: 'Twas necessary that *Parents* should have a particular *concern* for their *Children* to make them take a due care of maintaining them and breeding them up. It was likewise needful that we should have a particular *regard* and *concern* for our *Relations*: that so when any of them come to lose those who brought them into the World, or live to such an age, or fall into such a condition as renders them incapable of providing for their own safety or maintenance, they might receive that *Assistance* they want from those that are United to them by *proximity of Blood*.

And who is there that does not know by *Experience*, that *Nature* implanting *Self-Love* in every one of us, has given us a *general principle* that necessarily engages *Men* to unite together into one *Body* or *Society*, and more especially when *Nature* is directed by *Religion*. It is naturally impossible to love one's self without loving ones *Kindred*, *Friends* and *Benefactors*; and nothing but some *External Obstacle*, is capable of corrupting these *natural Sentiments* in us. We have an *affection* for others in proportion to the *Relation* they bear to us. Our *Passion* increases with the degree of *proximity* which unites us to them, and there is nothing in all this but what is very *lawful* and *innocent*.

And that *Good Will* we naturally have for one another, would produce a very good effect in indifferent Concerns; but it would never stop the effects of *irregular Desires*: For whenever the *possession* of *Temporal Advantages*, or the enjoyment of *Pleasures* should come to be the Subject of *Debate*, *Men* would fall into the Disorders of an unavoidable Division, were there no other *principles* implanted in their *Hearts* to restrain them.

It was therefore further necessary, that *Men* should have a *Natural Law*, which consists in certain Maxims of *Equity* and *Justice*, the truth of which we are informed of by *Nature*: It was necessary that those *principles* should be naturally known to us; *viz. That we ought to do to others, what we would that others should do to us: That we are to render to every one what belongs to him: That we should do no wrong to any Man.* And because we should make no scruple of violating this *Law*, were we not restrain'd by some sort of *Fear*; it was necessary our *Heart* should be so disposed, that it could not but fear and tremble after the violation of any of those Maxims of *Equity* and *Justice*; and that is what we call the *Remorse* of *Conscience*, which we shall speak of more at large hereafter; being contented to suppose this Truth here, that we may not destroy the connexion of our *Principles*, which are chiefly proved by their *subordination* one to another.

And these *Remorses* or *Fears* of a Guilty *Conscience*, would soon go off, had we not other *natural sentiments* within us, which preserve them and keep them alive.

For

For if we would but a little reflect upon our selves, we should find First of all, that our *Heart* cannot be satisfied with all the Advantages of the World, though 'tis naturally Ambitious of *Happiness*. Secondly, That Men naturally carry their Desires beyond the limits of *Time*. And lastly, That they commonly acknowledge the Existence of a *God*, and are sensible that *Fear*, *Thankfulness* and *Respect* are *Duties* they owe *him*, supposing him to exist.

And as we find no useless inclinations in *Man*, so we have reason to think his desire of *Happiness* not to be of that sort; and if not, then 'tis capable of being *satisfied*. Yet all we behold in the *World*, is not capable of making us truly happy: And Experience shews us, that our Desires increase still, but the more as our *Temporal Advantages* are multiplied upon us.

Whence comes it, that *Temporal Goods* are so incapable of filling our *Hearts?* Or rather, whence comes it, that when they find a Place there, they rather enlarge the *emptiness* of our Souls? For if there be no *Object* greater, nor more worthy our *Desires* than *worldly Advantages*, our *Heart* should rest contented with them: As we see *Animals* destitute of *Reason*, are contented with those *Goods* that fall to their share. How could *Nature*, that is so *wise* and so *regular* in all other things, commit so great a Mistake in this? How could she after having implanted the desire of Happiness in the Heart of *Man*, give him a Heart incapable of being satisfied with the only Goods designed for him?

If the World then cannot fill the Capacity of our Heart, then according to the Laws of that Wisdom we observe in all the parts of *Nature*,

there must needs be some greater *Object* to fill it. But how could that great *Object* fill the *Heart* of *Man*? How could it be the invisible and hidden aim of all the wandring desires of our *Heart*? How could our *Heart* have been formed with an *infinite Capacity* to receive it, if after all, that vast *Object* did not exist, and had not himself formed *temporal Goods*, the *Heart* of *Man*, and the disproportion which is between them, with a design to consecrate to himself our *Soul*, in order to fill it himself alone, and by his infinite Excellence to answer the *immensity* of our *Desires*?

In effect, 'tis not enough for *Nature* to let us know by *experience*, the insufficiency of all *Worldly Objects* to make us *happy*; it likewise further inspires us with the desire of an *everlasting Life* after *Death*, and perswades us of our *immortality*.

'Twould be to no purpose to alledge, that the *desire Men* have always had to live *eternally* after their *Death*, was the reason of that their *Opinion*; because there is nothing we are so easily perswaded of, as that which we *desire*: For I argue from the *desire* and not from the *perswasion*; and therefore I demand why *Nature* should have implanted so useless a *desire* in *Man*, or rather a *desire* capable of depriving him of his quiet; she, which is said never to do any thing in vain, and whose *Wisdom* is so general, and so constant?

But *Nature* goes further yet, and to direct *Men* to the true *Object* of their *Happiness*; she makes known to them the *existence* of a *God*; and though their Passions very much obscure this *Knowledge*, yet 'tis certain, do what they can, they can never

never wholly extinguiſh it, as we have ſeen already.

But though our Adverſaries would not acknowledge, that thoſe *Principles* we have now obſerved, are to be met with in every *Man*, without exception; yet we muſt at leaſt agree in this, that *Men* are generally ſo made, and that they ought regularly to have been all of that make; there being no *part* or *inclination* in them, but what is placed in them with a moſt accompliſht *Wiſdom*; and if ſo, to what ſhall we then aſcribe all thoſe *Effects?*

'Tis no longer a Queſtion then, whether we can obſerve any *Wiſdom* in the compoſition of *Man*, ſince we muſt either acknowledge it, or renounce all our Pretenſions to *good Senſe*: But what we demand is, to what we ought to attribute this *Wiſdom*, we are forced to acknowledge, whether to a *blind principle* deſtitute of *Knowledge*, ſuch as the *Incredulous* fancy to themſelves, or elſe to an *intelligent* and *ſupreamly perfect Being*, ſuch as we conceive to be the *true principle* of it?

CHAP. XII.

The consideration of Man, *and in what Sense other* Beings *may be said to have been made for him.*

HAving examined the Relation *Men* have to one another, it will not be impertinent to our present purpose, to consider the Relation they have to the other parts of *Nature*; because it seems hard to our Incredulous Gentlemen, to suppose, that *Man* is the principal part of all the *visible Creation*; and that other *Beings* are made for his *Advantage*. There is nothing they omit to alledge, that can any ways serve to lessen and debase him. They object, that he is but a meer *point* in comparison of those *immense spaces* that incompass him; that he is the *Center* of *Infirmities* and *Diseases*; that his *Mind* is filled with *Prejudices* and *Errors*; his *Will* determined to *Evil*, and overpowered with *Ill Habits*; that he is the sport of *Storms* and *Tempests*; the prey of *Animals* that are stronger than him; that his *Life* depends upon an *Insect* and a *Worm*; that he is fearful in *Dangers*, frail in *Temptations*, weak in *Misfortunes*, and weaker in *Prosperity*; and that in fine, if he has a little more natural *Light* than other *Animals*, he is also capable of much stranger *Disorders*. All this may be true, without detracting any thing from the *Idea* we have of our real Excellency and Greatness.

For

For First, 'Tis an Error to measure the Value of *Corporeal* things by their *Amount* or *Greatness*; for by that rule a *Leviathan* would be more valuable than other *Beasts*. However we may have some regard to the Extension of a material *Being*, when compared with another material *Being*: But 'tis mere Impiety to esteem the *greatest* or *strongest* Body can give any material *Being* any advantage over a *Spirit*, whose Perfection consists in Knowledge, and not in greatness of Bulk.

Secondly, Those who in regard to their annihilation, know but there is as infinite distance between a Being and a Non-Ens, as an *intelligent Being*. They are not afraid of losing their *matter*, which they are sure will be preserved to them, and not so solicitous of *Death*; but what they most fear is, that then shall be no more capable of *Love* or *Enjoyment*. 'Tis the loss of their *Intellectual Being*, which occasions their *Intense* desire after material *Perfection* and pleasure in the *Sensitive*, and the *Stars*; so long as you can prove this to us, we will make it appear, their *Reason* and *Understanding* have no manner of proportion with the excellency of a *Being* that can love and enjoy other things besides.

Thirdly, In the mean time if we examine a little more narrowly, what makes the excellency of the most beautiful parts of the *Universe*, we shall find that they have no other value with relation to us, but what our *Love* can set upon them: The Flowers of *May* gives *Nature* and *Season* all their *Beauty* and *worth*: That we see the *Purple Mist* receive from them, that falls upon *Plants*, *Trees*, and *Fruits*: *Certain Colours* are

are beholding to the *Sight*, for all the Charms of their *Brightness*; and there would be nothing terrible in *Thunder*, nor Melodious in *Voices* and *Instruments*, but by the *hearing* at least with respect to us. So that *Sounds*, *Smells*, *Colours*, *Lights*, belonging all to our Souls, as well as *Opinion* and *Thought*, it may be said, that whatsoever is most beautiful and magnificent in *Nature*, with relation to us, does in some manner proceed from the Center of our own Souls, and is in some respect not different from our selves.

Fourthly, But when we say all things are referred to *Man*, we do not intend to prejudice the glory of other *Intelligent Creatures*. Who, knows, say some, but that there are in the *Heavens*, *Beings* which far excel any thing in this *Globe* in *Beauty* and *Perfection*; *Intelligences* beyond comparison more perfect than our *Souls*? But rather who is there that contests this *Truth*?

That ought not to be objected against *Religion*, which *Religion* it self teaches us; nor is it fair to impose upon us, as the *Incredulous* commonly do, who think they have a good pretence to ridicule those Expressions, that Man is the *King* of the *Universe*, or that the World was made for Man.

We do not say, the World was made for one single Man, but for all Men in general; for that Multitude of *People*, living in all *Times*, and in all *Places*; and not only for Men in their present *miserable Condition*, but also for Men *Glorified*.

And

And the World is not only made for Men, but also for all other Intelligences which *God* has Created. *Nature* does not subsist only for the nourishment of Man's Body, though the *Rains*, *Fruitful Seasons*, and *Fertility* of the *Earth*, visibly seem to relate to that end. Another Reason of its *Being*, is to preserve to our *understanding*, perpetual *objects* of *esteem* and *admiration*, because what *nourishment* is to our *Bodies*, that the *knowledge* of the *wonders* of *God* is to our *Souls*.

Neither does the World only furnish us with *objects* of *admiration*, but it likewise sets before our Eyes, *objects* of *Fear*, *objects* of *Respect*, and *objects* of *Hope*. There is no *Creature* contained within the compass of it, but requires of us some particular Homage, some motion of Respect, or some sentiment of our Soul for *God*. 'Tis necessary that there should be continually new *wonders* in Nature for us to contemplate, lest we should grow weary of those Enquiries which move us to glorify the Maker of the Universe: *Variety* keeps our Souls in Breath; what we do not *comprehend*, disposes us to *admire*, without any distaste, what we actually know; and our ignorance of so many incomprehensible *wonders*, has its uses, as well as the knowledge and sense we have of them.

In fine, the World was made for *God*, and the World was made for intelligent *Creatures*, just as a *Picture* is designed for the *Original* it represents, and for the *Persons* which are to behold it. All the Beauties of the *Universe* are as Cords by which *God* draws us to himself, and all the Sentiments of our Soul, are as so many ties to fasten us to him; and 'tis this Union

nion of the *Intelligent Creature* with its *God*, which we pretend to be the main end and design of all his Works.

And this *Picture* ought to be great and magnificent, and exposed to the view of every one, that so it might be worthy of *God*, whom it represents to us, without being disproportionable to the capacity of *Man*, to whom it represents him. He that does not consider all these different *Relations*, will not apprehend any thing in this *matter*, and will necessarily attribute to us such Thoughts as we never entertained. But on the other side, 'tis difficult also for any one that makes this distinction, to find any thing but what is great and reasonable in this *Opinion*.

CHAP. XIII.

Wherein is shewed the Perfection of Man, *by the consideration of his* Defects.

MAN, I confess, has his *Imperfections*; his Soul finds it self shut up within a very narrow compass: He sees himself confined on all sides, in the middle of an unlimited extent of Space. He finds himself obliged to follow the condition of *matter*, which is much inferior to him in *Perfection*. He perceives himself Miserable and Poor in the midst of Prosperity and Abundance. Nothing fills him; nothing satisfies him: He loaths every thing, and desires every thing. He is always seeking Knowledge, and

and understands nothing *perfectly*. He admires, because he is Ignorant. He has a *Curiosity* to know, because he knows nothing. He is not only the sport of others, but in some manner his own. *Equity* and *Rectitude*, with relation to him, are whatever his *Passions* make them to be; and *Truth* is nothing but what pleases him. His *Imperfections* are great, and because they are great, they are not to be met with, but in an *excellent Being*, and therefore serve better than any thing else to shew the Perfection of *Man*. This is what may easily be conceived with a little Consideration and Reflection upon our selves.

Well, let those Spaces be never so great which incompass me, I still find my self greater than they are. My *Body* which is but an *Atom* in comparison of the *Sun*, is a *Colossus* in respect of a *Mite*. The *Sun* which is a prodigious *Colossus* with respect to me, is but an *Atom* compared with that Immense Space, and those vast Spheres wherewith it is it self incompassed. The greatness therefore or smallness of *matter*, does depend upon different respects, under which it is represented to us, or the different Comparisons which may be made of it. 'Tis my Soul that makes those Comparisons, my Soul therefore has something more noble and great in it, than that whose greatness surprised me, or whose minuteness was too exquisite to be perceived by me.

Every thing keeps its rank in *Nature*; but *Man*, who maintains his rank in the World, and knows it, is more perfect than all other *Beings*; and the narrower the Space is the Soul is confined to, the greater subject of *wonder* is it; since

since by a particular *Prodigy*, whensoever it pleases, it draws together into the compass of an *Atom*, *Heaven* and *Earth*, whatever we see of the *immense Spaces* which incompass us, and all that lies beyond, out of our *sight*: It runs through all the parts of the *Universe*, without any motion of its *own*, and that in a more amazing and wonderful manner, than if it moved it self. In the same simple undivided *Subject*, it assembles together *past*, *present*, and *future things*, *Life* and *Death*, *Light* and *Darkness*, the most contrary *Elements*, and most inconsistent *Qualities*: And though it lies concealed, and (as it were) buried in a corner of the *Universe*, it fetches in the *Universe* to it self, when it pleases.

'Tis a surprising thing, I own, to see an *Intelligence* so *vast*, *subject* to the *Laws* of such a *limited portion* of *matter*, and a *Being* so *noble*, wedded to the interests of a *Body* which does not seem to have any thing common with it. And in this respect, methinks, it may be said, that 'tis more surprizing to see the Soul of Man depending upon *matter*, than separated from it; and that our *Life* has something more astonishing in it than our *Death*. For in fine, search as far as you please into the knowledge of the structure and constitution of the *Body*, let the *glandula pinealis* be the center of the motion of the *animal Spirits*, or fix it in some other part of the *Brain*; it is impossible there should be any true proportion between the *motions* of this *gland*, or this other part of our *Brain*, and the *thoughts* of our *Soul*; and though we should reason about it for Ten Thousand Ages together, this Agreement or Proportion could never be found.

But

But is not this dependence of *Thought* upon Corporeal *motion*, and this dependence of Corporeal *motion* upon *Thought*, which are mutual occasions of one another, without any manner of proportion discoverable betwixt them, is not this, I say, another *wonder* which ought infinitely to astonish us?

By this mark, I know that my *Soul* was created: This is the Character and Seal of its Dependence: And that it might appear the free production of an Understanding Sovereignly free, twas necessary that this *Soul* should depend upon *matter*, which is of a nature much inferior to it.

Moreover, of all the *Beings*, we behold, *Man* alone perceives his Misery and Wants; he is therefore the most *perfect*: For he must needs be of a more noble and exalted nature than other *Beings*, else he could not be Miserable, since without Knowledge, there can be no Misery.

Besides, the meer privation of some Good, is not properly Indigence or Want, but the privation of some Good that seemed due. *Cyrus* whilst a Shepherd, did not think himself Miserable, because he was not seated in the Throne: But the same *Cyrus* knowing himself to be of *Royal Extraction*, cannot be content except he *Reign*.

What sort of a *Being* then is *Man*, who is always Poor and Miserable, whatever degree of Prosperity he enjoys? Why, he must necessarily be such a *Being* whose *Excellence* is no way proportioned to whatever we see. Wherefore this sense of our *indigence* is one of the greatest marks of our Greatness.

Both

Both our *Understanding* and our *Heart*, are (I confess) equally insatiable: The one is never tired with *knowing*, and the other never weary of *desiring*. But that which occasions their Extravagance in that respect, denotes their *Perfection*.

The desire of *Knowledge*, shews indeed that *Man* does not know every thing; that is, that he is not Infinite; but it shews also that he may always be advancing in *Knowledge*, and consequently, that his Excellence is not limited in that respect.

'Tis the same case with the Desires of *Man*'s *Heart*, which are perpetually renewed, and can never find any thing capable of satisfying them. They shew indeed that *Man* does not enjoy all that is necessary to make him happy; but at the same time, they discover, that all Temporal Advantages are incapable of satisfying him; that he is above the World, and all the Happiness the World can afford, and that no less than an Infinite Object is able to fill the vast capacity of his Soul.

The admiration of the *Understanding* is more wonderful than all he admires, and the *Desires* of *Man*, are more noble than all the Objects desired by him. That infinite Thirst of our *Understanding* tells us, that our Excellence is in some sense unlimited; and the infinite Appetite of our *Heart* teaches us, that we may aspire to an *infinite Happiness*. What we are ignorant of, humbles us; what we know, satisfies us; and that which we cannot attain to the knowledge of, does in some manner raise us higher than what we do know, and shews us that our Soul shall not always continue in that low state it is in

now in; that it shall not be always taken up with those little *Interests* and *Advantages*, which are all its Employs and Concerns now, without the power of procuring it any true Satisfaction.

'Tis a fault in a Covetous Man, to be always desiring new Additions of Wealth; but 'tis a perfection not to be contented with so inconsiderable a Trifle as Riches. Worldly-minded Men are guilty of Ignorance and Blindness, and in that respect they Sin; but properly speaking, they do not sin by being Covetous, and pursuing their Interest. They are to blame only for blindly desiring what cannot satisfie them; but not for being insatiable after the possession of what they ought not to be contented with.

We shall not here enquire what the *Perfection* of such a *Being* must be, which by a special Priviledge has the honour of representing the *Supream Being*; which finds in it self some traces of that Knowledge and Wisdom 'tis obliged to ascribe originally to *God*, of a *Being* designed to collect the Glory that streams from all *Created Perfections*, in order to reflect it back to their Great *Maker*. We shall not represent this perfect *Being*, *Man*, in the glorious state of *Vertue*, regulating his Desires by *Temperance*, renouncing his *Passions*, to practise the duties of *Piety*, devoting the present to his Duty, and gaining a sure Title to the future, by his good use of the present; sacrificing his vitious Desires to *God*, renouncing himself for the sake of *him* who gave him all things, raising himself above the consideration of Time and the World, by a sublime hope which carries him to far more solid Objects

than any Time or the World can afford; and referring every thing to the glory of *God*, as to the Greatest and Noblest End of all his Thoughts and Actions. We pass by all the Perfections of *Man*, the proof of which depends upon such Foundations as are contested by the Incredulous, and argue here only from the consideration of his Imperfections which are granted by all the World, and especially by those we dispute against.

We should now establish the Truth of the Existence of God, by those proofs which Religion furnishes us with; but these being scattered through all this Discourse, and the Order we have prescribed our selves, obliging us not to speak of Religion, 'till we have proved, *That there is a God*; nothing hinders but we may pass on to the consideration of the Objections usually made against this Grand Principle.

CHAP.

CHAP. XIV.

Where we enter upon an Examination of the principal Difficulties brought by the Atheiſts, *to oppoſe the Truth of the* Exiſtence *of* God.

I. THE Firſt which is taken from our not ſeeing God, is doubtleſs one of the weakeſt Objections that can be made. For if our Soul it ſelf cannot fall under the cognizance of our *Senſes*, how ſhould the Nature of God, become viſible to us?

II. They ſay 'tis impoſſible to comprehend what this *Supream Being* is: That whatever Idea we frame to our ſelves of it, we are ſtill obliged to correct it: That there as many *Ideas* applied to this Name of *God*, as there are different turns of Imagination.

To which we anſwer, by diſtinguiſhing Two ſorts of *Ideas* that may be formed of *God*, one that comes from the *Imagination*, and another that proceeds from the *light* of the *Underſtanding*. Now *God* not being a Senſible Object, neither the *Senſes* nor the *Imagination*, (which has no other ground to work upon, but the information of the *Senſes*,) are capable of repreſenting him to us: But the *Underſtanding* having a power of raiſing it ſelf from *Known Objects*, to *Objects* that are *Unknown* by its *Reaſoning Faculty*, nothing hinders, but that it may furniſh us with a *True*, though *Imperfect Idea* of the *Deity*. Let the *Idea* which our Imagi-

nation forms of *God*, (which represents him as some Material *Being*,) be false if you will, the *Idea* we have of him from Reason, which represents him to us as a Wise and Supreamly Perfect *Being*, may be Imperfect, but can never be False, since there must necessarily be some *Intelligence* which governs the *Universe*. We may also affirm that this *Idea* is very near the same in all *Men*, and never alters; whereas there is nothing constant and uniform in all the *Ideas* our Imagination frames of *God*.

III. In the mean time, our Incredulous Adversaries cease not to use their utmost Endeavours to destroy this *Idea* our Reason gives us of *God*. They say, that it must be either Natural or Acquired, naturally imprinted in our Soul, or received from without; but that it appears not to them, that either of these can be asserted. For, say they, were it naturally imprinted in our Soul, it must have been as ancient as we our selves; it must have prevented all our Reasonings upon this Subject, and have been the First of all our *Ideas*, since we know not any other that is natural to us; and consequently *God* must have been sooner known to us, than all other *Objects*; it must have preceeded *Education*, the Age we begin to reason in, and even all our other *Knowledge*, which is the fruit of Labour and Experience. They pretend to shew in the Second Place, that it is not acquired; because if it were, it must have been acquired either by Experience or Ratiocination; these being the only Two ways of getting what Knowledge we want. But it does not appear, that Experience or Ratio-

Ratiocination can furnish us with the *Idea* of a *God*, who is above being comprehended by either.

This would be a considerable difficulty, did we pretend to comprehend the *Nature* of *God*, or to be able to represent to our selves exactly what the *Deity* is. But since we don't pretend to that, and the only Question now is, *whether there be a God*, and not what this *God* is, that Argument concludes no better than this; There is no *Idea* among all those which have entred into my Soul by way of the Senses, or those that proceed from Experience, that represents the Island of *Japan* to me, just such as it is in it self, and as truly as if I had seen it; therefore there is no such Island in the World.

Those who pretend that the *Idea* of *God* is naturally imprinted in the Minds of all *Men*, will alledge for themselves, that that being a *Spiritual Idea*, it lies hid and buried as it were in the Soul, till the Mind has liberty to exert its purest Acts: And as we cannot say a Man is wholly destitute of *Reason*, because he does not always make use of it; we should in like manner argue ill to conclude, that we have no *Idea* of *God* naturally imprinted in our Minds, because this *Idea* does not always discover it self. To this, they will further add, that the *Idea* of *God*, is alike and uniform in all the Men of the World, so far as it is Spiritual and *Natural*, but that it varies in the Additions which the *Senses* and *Imaginations* have made to it.

Those who believe the *Idea* of *God* acquired, do for all that, think it natural too, because they suppose that the Soul of Man is so naturally proportioned to the First Truth, that it cannot call it in Doubt, and that 'tis natural for a Man who reflects and reasons upon all he sees, to have the *Idea* of a Wise and intelligent *Being*. For though the *Idea* I have of Wisdom, is taken originally from the acts of my Soul, yet by Reasoning, I purify, I extend, and I correct it in such a manner, that it agrees to *God*, and cannot agree to any other *Being*.

Further, we may observe, there is such a Subordination among *Beings* capable of Knowledge, that the most Noble are never throughly known by those of an inferior Order. *Children* cannot fully discern the *Prudence* of Persons advanced in Years. An *American* comprehends not the sublime Speculations of a *Philosopher*. And if Beasts were endowed with Reason, as some pretend they are, they would be far from comprehending the Designs and Perfections of Men, the Works of *Society*, the Depths of *Policy*, and the Mystery of *Arts* and *Sciences*. Nothing is an Object of Admiration, but what we do not throughly know. We are obliged to admire the Wisdom of God, and consequently we do not comprehend it.

IV. But it is not only pretended, that the *Nature* of *God* is *Incomprehensible*, which we willingly grant; 'tis further objected, that the *Idea* of this *Supream Being* includes a Thousand *Contradictions* in it, and that consequently it overthrows it self. This is what *Vanninus*, a noted *Atheist*, who was burnt at *Thoulouse*, seems with

with design to have insinuated, in a Work he published under the shew of opposing *Atheism*, but in effect and reality, that he might spread his Poyson the more securely, when he gives this Description of the *Deity*, which i either *good* or *bad*, according to the Sense you put upon it, or the use you make of it. *Sui ipsius & principium & finis, utriusve carens, neutrius egens, utriusque parens atque Author. Semper est sine tempore, cui praeteritum non abit, nec subit futurum. Regnat ubique sine loco, immobilis absque statu, pernix sine motu, extra omnia omnis, intra omnia, sed non includitur in ipsis; extra omnia, sed non ab ipsis includitur. Intimus haec regit, extimus creavit, bonus sine qualitate, sine quantitate magnus, totus sine partibus, immutabilis cum cetera mutat, cujus velle potentia, cui opus voluntas, simplex est in quo nihil in potentia, sed in actu omnia, imò ipse purus, primus, medius & ultimus actus. Denique est omnia super omnia, extra omnia, intra omnia, praeter omnia, ante omnia, & post omnia omnis.*

Vannin. In Amphitheatro Providentiæ Divinæ. Exercit. 2.

Which seeming *Contradictions* proceed from these Three Heads; *viz.* First, From the Infinity of God; who is raised above our Conceptions. Secondly, From the weakness of our Understanding, which finds nothing in or without it self, that it judges fit to represent God. And Thirdly and Lastly, From the Disproportion there is between Corporeal *Ideas*, which our *Imagination* makes use of to describe him, and his *incomprehensible Nature*, which is never to be described as it ought to be; and therefore it is not any *Contradiction* between the *Attributes* of

God, but a *Diſproportion* between our *Underſtanding*, and the nature of the *Supream Being*; which obliges us to correct all the *Images* our Imagination makes uſe of to repreſent him; and this diſproportion is ſo neceſſary, that to take it away, would be to annihilate the *Exiſtence* of *God*.

V. But does it not ſeem, that by the *Deity*, might be underſtood the *Univerſe* it ſelf? For if we believe that the Subject we apply that Name to, is *ſupreamly perfect*, the *Atheiſts* will alſo maintain, that nothing is more perfect than the *Univerſe*. As we pretend that our *God* is *infinite* in every reſpect, and that he has no limits, either in his *Duration*, in the extent of his *Being*, or his *Perfections*, ſo they will alſo ſay, that the *Univerſe* is *eternal*, *infinite* in *extent*, and ſo compleatly *regular* and *perfect*, that nothing more regular can be conceived, there being no Qualities nor Perfections, but what this *Univerſe* contains; the *Univerſe* being a full *comprehenſion* of all things.

We anſwer, that the *Univerſe* bears too viſible marks of its being a *Work* to be look'd upon as the *Artificer*. It is a compoſition not made by it ſelf, ſince its parts have but an Arbitrary *Relation* to one another. For when the *Heavens* were made, what need was there of the *Earth*? When there was *Light*, what neceſſity was there of an *Eye*? Why, when ſo many wonderful things were made, ſhould a *Soul* be formed with a capacity of admiring them? 'Tis not the neceſſity of Things that would have it ſo, ſince theſe Things have no Natural Connexion with one another, but may be ſeparated, and oftentimes are ſo. 'Tis

a Rational Necessity that makes the World to be after this manner; because Reason tells us, that these things ought to be united. They have a relation of Reason and Wisdom, which the *Universe* could not know, because it self is nothing else but a *Collection* of those things which have a relation to one another, how insensible soever they are of it, as has been already proved.

Besides, all these Difficulties which seem considerable, there are some other slight Objections of the same kind, which require but a short Answer.

'Tis said first, that if there were a *God*, he would be obliged to hear the Prayers of *Men*; and their Prayers being for the most part contrary to one another, he could not hearken to them, without contradicting himself. We answer, That *God* does not always hearken to all sorts of Persons, nor all sorts of Prayers; so that the *Objection* which supposes the contrary, is not of any consideration. *Vide Mersennum in Genesim.*

'Tis again objected, that if there were a *God*, he would be the *Supream Good*, and if he were the *Supream Good*, there would be no *Evil* in the World; since the *Supream Good* excludes all sorts of *Evil*. This Difficulty is only a Ridiculous Complication of some Scholastical Ideas. The *Supream Good* excludes all sort of *Evil* in it self, but not out of it self. *Evil* may exist out of *God*, but it cannot be in *God*.

Another

Another Objection is, that if there be a *God*, he must be of *infinite Knowledge*; and if his *Knowledge* be *infinite*, he must know the *utmost Number*; and if he knows the *utmost Number*, there actually is an *utmost Number*. But 'tis a *Contradiction*, that there should be an *utmost Number*, because an *utmost Number* being supposed, something may still be added to it, and so there would be an *utmost Number*, and yet there would not be an *utmost Number*. We answer, that *God* knows the *utmost Number* such as it is in it self, that is, *impossible* and *contradictory*; perfectly knowing what *Number* soever that is *possible*, but not knowing the *utmost Number*, because there is no *utmost*.

Lastly, 'tis urged, that if there be a *God*, he governs Things below; and if he governs Things below, he humbles himself, and takes such Cares upon him, as are unworthy of his *Nature*. We answer, that *God* humbles himself no more by the Cares of his *Providence*, than the *Sun* does by scattering his *Light* upon these *inferior Places*.

CHAP.

CHAP. XV.

A continuation of the Objections of Atheists.

AS we propose the Oeconomy of our Thoughts and Passions, the Subordination of the Motions of our Heart, Natural Law, Conscience, and those Inclinations which unite Men together into Society, as so many proofs of the Existence of a Supream Wisdom, which has skilfully contrived the Composition of Man; so *Atheists* on the contrary endeavour to prove their Opinion, by the Disorders of the Thoughts and Passions, and by those Crimes God suffers Men to commit.

For, says the *Atheist*, if there be a *God*, either he cannot prevent *Sin*, and then he must want *Power*; or he will not, and then we conceive him to be *Wicked*. The First Reflection to be made in answer to this Objection, is, that we must distinguish *Power* considered as purely *Absolute* and *Supream*, from the same *power* considered as temper'd by *Wisdom*, *Justice* and other *Vertues*. If you consider only the *Absolute Power* of a *King*, he may cause half his Subjects to be put to Death in one Day. But if you consider this power as tempered by his *goodness*, and his other *Vertues*, you will own that he cannot do it, and that it is a happy and commendable *impotence* which denotes his Strength, and which springs from his *Perfections*: So that to *know*, not what *God*, but what

Vanini in Amphitheatro Providentiæ.

what a simple *Monarch* may *prevent* or *permit*; it is not sufficient to consider his *Power* only, but we must take a view of him in all the extent of his *Relations*, and know all his other *Vertues* which temper and allay his *Power*. As *Good*, he may do a thing, which he cannot as *Just*; and as *Just*, he may do another thing which he cannot do as *Wise*: And unless you are throughly acquainted with his *Interests* and *Perfections*, *Rights* and *Vertues*, you cannot resolve what he may *prevent* or *permit*; and if this holds when *Man* considers *Man*, how much more when *Men* consider *God*?

But after what we have said, we have this to observe still, that even according to our weak *Ideas*, 'tis not without reason, that God permits *Sin*. I shall not here assert, that as *Monsters* in *Nature* do serve to illustrate the *order*, *connexion*, and *oeconomy* of *regular Beings*; so likewise the *Disorders* of *Sin* are of use to make us better understand the value and advantages of *Reason*, *Conscience*, and *natural Religion*, which are all violated by *Crimes*. This is one of the least considerations that might be made on this Subject, though it is not altogether without Foundation.

To this we may add, that *Sin* gives occasion to most part of our *Vertues*, to exert and shew themselves, that the *patience* of the *oppressed*, appears by the Violence of their *Oppressors*; that *Humility* would be of very little use, were there no *Pride* for it to overcome; that the difficulty of conquering our *Lusts*, makes *Temperance* so much valued; that *Justice* would have no business in the *World*, but for *Self-interest* and *Covetousness*; and in fine, there are a great many other

Vertues

Vertues which owe their birth and manifeſtation to *Vices.*

Further, It is certain, that ſeveral *Vertues* belonging to God, are diſcovered by occaſion of *Sin*, which had otherwiſe layn concealed from us. If it had not been for Sin, we ſhould have been for ever ignorant of the *Mercy* and *Juſtice* of *God*, that is, we ſhould have been ignorant of what renders him moſt *amiable* and moſt *terrible* to our *Souls.*

We may affirm, that the blotting out the Sins of Men by the *Mercy* of *God*, or the ſevere Puniſhment of them by the *Laws* of his inexorable *Juſtice*, do create everlaſting *motives* of *Fear* and *Love*, and ſuch *motives* as were neceſſary to counterpoiſe the Propenſions Men have to all *ſenſible Objects*, or even to retain within the bounds of their Duty. Some other Creatures we know not. For we are to think, that *God* deals with *Men*, as with *rational Creatures*, and conſequently that he ought to influence them by certain *Motives* or *Objects*, which he propoſes to them, and not by a blind impreſſion; and to ask why *Men* ſhould be governed after this manner, is to ask why they are *Men.*

Certainly we cannot doubt, but that as *Gods Wiſdom* is infinite, ſo is alſo the Scheme of his Deſigns, and that anſwerable to that Scheme, there is an *infinite Succeſſion* of *Objects*, united to one another. This *World*, this *Life*, and all that we have ever ſeen, or learnt of things, prove another *Succeſſion* of *Objects*, which enter into God's Deſign; ſo that theſe are but a point in reſpect of that *Eternal Succeſſion* of *Objects* which perpetually roul along, (if I may ſo ſpeak) in the *Divine Intellect.* The *Wiſdom* of

God

God is so immense, that it makes the greatest *Events* depend upon an *Accident*, and turn upon a Point, as upon an immoveable Axel-Tree. Let us for a while, for the better clearing this matter, suppose the thing in question: A *Vapour* in *Pharaoh*'s Head, produces a *Dream*, which *Dream* is the occasion of the advancement of *Joseph*, and the coming of the Children of *Israel* into *Egypt*, and of so many other Illustrious *Events*, which all turn upon this *Dream* as upon a point. The deliverance of the People of *Israel*, their *Prosperities*, their *Victories*, and all those continued *Blessings* heaped upon them by the favour of *Heaven*, do all at length terminate in the Birth of *Jesus Christ*, which seems but a very *inconsiderable Event*. And yet, this last *Event* is the fixt Axel-tree which supports the Calling of the *Gentiles*, the Establishment of *God's Kingdom*, the Abolishing of *Idols*, and the Conversion of the *World*; and these very last mention'd *Objects* which fill our *Souls*, and astonish us by their vastness, are perhaps but another point or hinge which suppose an infinite Succession of other *Objects* and *Oeconomies* that shall eternally tend to the Glory of God.

As therefore a Man who had lived in *Jacob*'s time, and had been a witness of the Selling and Imprisonment of the Chaste and Innocent *Joseph*, would have wondered at Gods thus permitting Vertue to be oppressed, only through ignorance of what the *Wisdom* of God designed to effect by that means; and as those who believed in *Jesus Christ*, and were Spectators of his *Death*, were surprised at it, only because they did not perceive the mighty Benefits the Mercy of God purposed to draw from it, so in

like

like manner, the only reaſon why God's permitting of *Sin* in general, does ſurpriſe us, is becauſe we do but in part, and confuſedly know, what *good* the *Wiſdom* of God will bring about by thoſe means.

I may, I hope, be allowed to make uſe of theſe Examples, ſince I do not bring them as *Proofs*, but only as *Illuſtrations* which ſerve for a double purpoſe; the Firſt whereof, is to ſhew us, that there is not a more falſe or deſpicable Argument than this; *viz.* I do not throughly underſtand the Deſigns and whole extent of the *Wiſdom* of the *Deity*: Therefore there is no ſuch *Deity* at all. God permits *Evil*, therefore he is *Wicked*; becauſe ſuch an Argument cannot be concluſive, unleſs our *Underſtanding* were *infinite*, and had the priviledge of *knowing* all things. The Second uſe of theſe *Examples*, is to ſhew us, that the common and moſt plauſible Objections of the *Atheiſts*, are inſenſibly overthrown by the Principles of that Religion againſt which they were at firſt levelled.

CHAP.

CHAP. XVI.

Containing ſeveral Compariſons of the Two Opinions, in order to ſhew the extravagant Folly *of* Atheiſts.

WE have ſeen what the principal proofs are which eſtabliſh the Truth of the *Exiſtence of God*, and conſidered the principal Objections that either are, or may probably be made againſt this grand principle. There may be made Five ſeveral Compariſons between the Two Opinions, which will fully confirm the Truth we have already proved; the Firſt of which conſiſts in this, That the Opinion of the *Atheiſts* is ſingular and extraordinary, and ours has the advantage of Conſent and Agreement. Secondly, That it is our Intereſt, and that an honeſt and reaſonable Intereſt, to believe there is a God, whereas it is only the intereſt of our *Luſts* and irregular *Paſſions* not to acknowledge any. Thirdly, that our *Opinion* is attended with many happy Conſequences, and on the contrary, *Atheiſm* is liable to a Thouſand *dreadful Inconveniences* Fourthly, That there is more Obſcurity and Difficulty in the opinion of thoſe who deny a God, than in the opinion of thoſe who believe one. Fifthly, and Laſtly, That there are abundance of Reaſons to perſwade us of this firſt Truth; whereas there is not one to be alledged, that can reaſonably paſs for a proof of the contrary.

To make good the Firſt of theſe Five Compariſons, it is ſufficient to obſerve, that there are

are Five ſorts of *Conſents*, that prove the *Exiſtence* of *God*; viz. Firſt, The *Conſent of Natural things*, to repreſent to us the Wiſdom of their Maker, which we have already mentioned. Secondly, The *Conſent of all Supernatural things*; if I may be allowed ſo to expreſs the agreement of all *Events* or *Matters of Fact* that are *Supernatural* and *Miraculous*, to confirm this grand Principle. Thirdly, The *Conſent* of *Men* who have lived in all *Ages*. Fourthly, The *Conſent* of all the *Lights* and *Faculties* of *Man*. Fifthly and Laſtly, the general conſent of all *Sciences*, which terminate in this firſt and capital truth, as their common center.

Were there but one thing in the *World* to inform us of this *truth*, we ſhould have leſs reaſon to wonder that it ſhould be called in queſtion: But we have already ſeen, that all the parts of *Nature* do with one accord ſet it plainly before our Eyes. The *Stars*, the *Earth*, the *Heavens*, *Fire*, *Water*, *Winds*, *Whirlwinds*, *Clouds*, *Night* and *Day*, *Light* and *Darkneſs*, *Plants*, *Animals*, *Men*, and ſo many other things link'd to one another, notwithſtanding their diſtance, and gathered into one Maſs; notwithſtanding their Diſperſion, in order to compoſe this great and wonderful frame we are ſurpriſed to behold. All theſe things ſhew us by their greatneſs, by their variety, by their ſubordination, by the juſt temper and mixture of their qualities, by their relations and wonderful proportions, and by that Divine Order which ties them altogether, that the World is the workmanſhip of that *Sovereign Intelligence* to which we affix the Name of God.

I shall not here insist upon the agreement of all *Supernatural* things, to teach us the same truth, nor the absolute necessity there is of acknowledging the *Existence* of God, if but one of all the *Supernatural* things we have ever heard of be true, whether of those that have a relation to *Religion*, or those ascribed to the power of *Magick*. This is not the proper Place for such a consideration, because it depends upon a Foundation which is not yet established.

But this I may confidently affirm, that we cannot but be moved at the consideration of the general *Consent* of Men, those who are now Living, and those that are Dead, the Learned and Ignorant, Happy and Miserable, Innocent and Guilty, those who expect another Life after Death, and those who profess not to hope for any thing after this Life; the *Sadducees* who dread no Judgment to come, and therefore are not prepossessed by their Fears; the *Stoicks*, who have the insolence to prefer themselves before the *Deity*, when they applaud themselves for their *Wisdom*, and who are not ingaged in *Error* by a superstitious respect; the *Epicureans* who make it the prerogative of God, not to concern himself with what we do; the *Heathens* who represent the *Deity* as Vitious and disorderly; and even the *Deists* themselves of these Times, who have no Scruples to retain them from speaking what they think.

And this *Consent* is so much the more considerable in this occasion, because Men are so far from admitting of this grand Principle through any Prejudice, that they all agree to receive it, even against all their Prejudices, and against all the Principles of their Errors, as we have already shewed.

By

By this Reflection, we are perſwaded to think that this is a *Conſent* of Reaſon and common Senſe, which is of ſuch weight and conſideration in the common Affairs of Life, that this alone ſuffices, without any further Examination, to make us receive almoſt an infinite number of Truths, and to treat ſuch as Mad Men and *Enthuſiaſts* who dare call them in queſtion. Judge therefore of what force that Agreement of the Underſtandings of all Men is, which by their pureſt Lights and moſt common Notions, leads us to the knowledge of God, and the general Conſent of their Hearts, which by their *Inclinations* and *natural Sentiments*, make us ſenſible of the ſame Truth; and the Union of their Hearts with their Underſtandings, which agree in this, though contrary enough upon other occaſions; and the agreement of Reaſon and Conſcience, Nature and Education which are ſo perfectly united together in this reſpect.

Since therefore all our Faculties agree to receive this great and important Truth, we ought not doubt but the Sciences will lead us likewiſe to it, as to their common Center. We cannot learn from *Anatomy*, the Symmetry, the Uſes and Deſign of the ſeveral parts of our *Body*, without being perſwaded from thence, that there is ſome *Wiſdom* that has ordered and diſpoſed them after ſuch a wonderful and ſurpriſing manner. We know from *Chymiſtry*, better than from any other *Science*, the Action of *Matter*, and the Effects of *Motion*, which *Chymiſtry* diverſifies a Thouſand ways by its Operations and Mixtures; but by ſhewing us what *Matter* and *Motion* can produce, it makes us clearly and diſtinctly underſtand, *Thought* can never proceed

from either of theſe *Cauſes*, which puts us under a neceſſity of acknowledging a God, who is the Author of Spirits, or Spiritual Acts. Neither can we obſerve by the help of *Aſtronomy*, the Order, Diſtance, Proportions and Uſes of thoſe immenſe Globes which enlighten us, without having an *Idea* of a *Sovereign Wiſdom* which has placed them after ſuch a manner. All the *Axioms* of *Civil Law* are founded upon thoſe common Maxims of Equity and Juſtice, which are lodged in the Souls of all Men, and which if the Exiſtence of God be once taken away, immediately fall to the Ground: For in that caſe, having no nobler an Original than *Chance* or blind *Matter*, they ought not to puzzle Men any longer with vain Scruples. If you conſult *Hiſtory*, it will ſet before you the progreſs of *Arts* and *Sciences*, the newneſs of the *World*, the *Deluge* and the *Creation*, Principles that have an evident connexion with the Truth of the Exiſtence of God, and can never be called in queſtion, unleſs we renounce the moſt certain part of *Hiſtory*, and deſtroy the memory of things paſt. If you take a view of *Morality*, it will give you ſuch an *Idea* of *Goodneſs* and *Vertue*, as you will be forced to approve, at the ſame time you are diſpoſed to think the contrary; and yet this *Goodneſs* and *Vertue* is nothing, if you take away the grand and only Principle of our Duty, which is *God*. Study *Nature*, and what Syſtem ſoever you follow, it will lead you to the Knowledge of its Author. The Doctrin of *Ariſtotle* by a Subordination of *Motions*, which he owns to be in *Nature*, will lead you to a *primum mobile*. *Deſcartes* will tell you, that it is by the free Choice of a *Sovereign Intelligence*, that

Matter

Matter has precisely such a *motion*, and such a quantity of *motion*, without which the Laws of *Mechanism* would be useless, and the composition of the World impossible. He will acknowledge, that none but the *primary Cause* can produce *Thought*, or *that principle* which *thinks* in an *Organised Body*; and upon this distinction betwixt Spiritual Qualities, and Material Qualities, is founded all his Doctrin of *Sensations*. Embrace the Notions of *Democritus* and *Epicurus*, their *Atoms*, their *motion*, and the different *Determinations* of that *motion* which is so just and regular, will in like manner lead you to the knowledge of God.

If therefore the general *Consent* of Men who judge of a *Truth*, and cannot be suspected of judging with any Prejudice, be sufficient to put it past all doubt, consider what force and weight there is in the universal *Consent* of Men, supported by those Four other kinds of *Consent* already taken notice of, which all perswade us of the same Truth, in spite of Five other sorts of Agreement, which are First, The Agreement of our *Senses* in not perceiving this *Deity*. Secondly, The Agreement of the *Imagination* of all Men, in not being able to comprehend or represent it. Thirdly, The Agreement of contrary *Prejudices*, arising from those Two Fountains. Fourthly, The Agreement of all our *Passions*, in seeking their own satisfaction. And Fifthly, The Agreement of our *Sins*, which always fill us with *Terror*, till we can assure our selves of *impunity*. This is the First Comparison to be made betwen the Two *Opinions*; others follow.

CHAP. XVII.

Wherein we continue to shew the Absurdity *of* Atheism, *by comparing it with the true* Opinion.

THIS certain, that a Man who believes there is a God, hazards nothing or very little, if he be deceived, to use the *Atheists* Expression; and on the contrary, he that does not believe a God, runs an infinite hazard, if he be in an error, there being no manner of proportion between the disorderly pleasure which Religion makes us loose, and the Eternal Salvation which *Atheism* makes us renounce, were the Two Opinions equally probable, which they are very far from being.

It has been objected to Monsieur *Pascal*, who has endeavoured to illustrate this Reflection, that we should not always believe what we desire; and if we find our selves perswaded of any thing that way, we should distrust an Opinion arising from our Desires, and therefore that we ought to prove the Existence of God, and not to shew that it is our interest to believe it.

A Little Book intituled, La Delicatesse.

Those who reason thus, are not acquainted with the right use of this Reflection, which is not designed to convince the *Understanding*, but to take away the Aversion of the *Heart* to this Truth, and to answer those secret Objections

jections of Self-Love: *viz.* But how if Religion should not be true? How if there were no God?

And there is no reason to fear this nice kind of interest we find in believing the Existence of God should delude us. We have Two very different Interests, one of which always deceives us, and the other never; *viz.* The Interest of Man, or the Rational Creature, and the Interests of our Lusts and Passions. The latter deceives our Reason, because it prevents all Reflections of the Mind; but 'tis impossible the former should impose upon our *Reason*, because 'tis from the purest Lights of Reason it self, that it springs. Thus an Honest Man finds it his Interest to be Temperate, Just, and Charitable; and this is a reasonable Interest that never deceived any Man, and which we are not wont to distrust. A Vitious Man on the contrary, finds it his Interest to Revenge himself, to be debauched, or to satisfy himself any manner of way. But this is the interest of his Appetite and Lusts which are used to deceive, and which we know we ought to beware of.

Since therefore it is evident, that it is the common Interest of all our Passions, to oppose the Truth of God's Existence; and that on the contrary, it is the interest of our Reason, and whatever thwarts our Passions within us, to embrace that Truth; it follows from hence, that it would be meer folly to deliberate one Moment which of those Two Opinions were to be chosen.

This Truth will more evidently appear, if we consider in the Third Place, the dreadful Consequences of *Atheism*. If the Opinion of the

Atheiſt takes place, *Vertue* is nothing but a *Chimera*, a Combination of *Atoms*, a meer *Name*; *Probity* is nothing but a *vain Scruple*; *Sincerity*, only *Simplicity* or *Hypocriſie*; all Truſt and Confidence among Men ceaſes. For who would truſt thoſe Men who owning no *Deity*, own no *Law* neither, more Sacred than that of their own Intereſt? If that Opinion be admitted, Conſcience is but a Prejudice, the Law of Nature but an Illuſion, Right and Juſtice but an Error; the Kindneſs and Good Will Men have one for another, has no longer any Foundation; the Bonds of Society are all looſed; Fidelity is taken away; the Friend is ready to Betray his Friend; the Citizen to deliver up his Country; the Son to aſſaſinate his Father, that he may enjoy his Eſtate, as ſoon as ever Opportunity ſerves, or Authority or Secreſie will ſecure him from the Secular Power, which is all that is then to be feared; the moſt inviolable Rights, and the moſt Sacred Laws, are no longer to be regarded, but as *Dreams* and *Viſions*.

But I confeſs, I cannot conceive any thing more ridiculous and extravagant, than to imagin, that all the kinds of Vertue, Sincerity, Probity, Juſtice, Humility, Temperance, Fidelity, all the Bonds of Society, the juſteſt Laws, and moſt equitable Rules and Orders, the beſt eſtabliſhed Tribunals, the right uſe of our Reaſon, the Government and Command of our Paſſions, Wiſdom, Conſcience, natural Law, every thing in fine, that raiſes the Character of Man, and diſtinguiſhes him from other Animals; there is nothing, I ſay, more ridiculous, than to imagine that all theſe things ſhould be the iſſue and product of ſuch a ſuppoſed Error,

as

as our Opinion of the Exiſtence of God. And that on the contrary, Sin and Debauchery, Injuſtice, Perfidiouſneſs, Hypocriſie, the diſturbance of Society, whatever cauſes the overthrow of States and Families, the ill uſe of our Reaſon, Irregularity, all our moſt confeſſed Paſſions and Vices, and the greateſt diſorders that can be committed, ſhould ſpring from a Truth, as the Opinion of the *Atheiſts* would be, if their ſenſeleſs Suppoſition ſhould take place.

But if you had rather compare the Difficulties of theſe Two Opinions, than the Conſequences of them, we agree to it. Eternity and Infinity are the Two Springs from whence are derived all the Difficulties Incredulous Perſons find in our Principle. And yet the *Atheiſts* themſelves are forced to attribute thoſe Two Qualities to *Matter*. For if there be no avowed Principle that has limited Extenſion, Reaſon will have us conceive it, without any bounds. And though we could not prove Bulk or Magnitude Infinite, yet the Demonſtrations of *Geometry* will force us to acknowledge Infinity in Smallneſs. Neither can they avoid aſcribing Eternity to the World, that is, to *Matter*, or to the whole frame of Things, or to the *Atoms* which Bodies are compoſed of; becauſe theſe having no principle for their Exiſtence, muſt either in themſelves, or at leaſt with reſpect to the parts they are compoſed of, ſubſiſt from all Eternity.

What Extravagance then is this in the *Atheiſt*, to renounce the light and evidence of his Underſtanding, and the general conſent of *Men*, only to fall into all the ſame Difficulties he objects againſt the true *Opinion*?

But

But we do not yet say enough; these Difficulties are greater in the *Atheist*'s Hypothesis than in ours: We do not affirm, that the Eternity of God is successive, but *Atheists* make the duration of the World successive. But as in all Succession of Duration, we may reckon by Months, Years, Ages, *&c.* it follows from hence, that if Eternity be Successive, it includes an Infinity of Ages; and an Infinite Succession of Ages, can never be exhausted or run out; that is, we can never see an end of it; because if it should once be exhausted, it would be no more infinite. From whence we conclude, that if the duration of the World had been successively Eternal, or that an infinite Succession of Ages must have passed since the World subsisted, it would be impossible, that it should have reacht to this present time; because that could not be done, without passing through an infinite distance; and an infinite distance cannot be past through, because it would be then both infinite and not infinite. Who therefore is able to solve this difficulty which swallows up all our Thoughts and our Conceptions?

We may further alledge, that infinite greatness or smallness, is liable to greater Difficulties than infinite perfection: For who can conceive the end of Extension, or the utmost term of Division? Or if we must needs acknowledge an unlimited Extension, and an infinite Divisibility, who can salve the terrible Difficulties that arise from that Principle? If, for Example, when we divide the Globe we inhabit, from those immense Spaces that incompass it, we believe that those Spaces still continue infinite; it follows, that I can augment Infinity; since to those

those unlimited Spaces, I can add our Globe, which I had before divided from it by Thought; and so there will be something that is both finite and infinite all at once. And if those Spaces which I divide from the Earth remain finite, it follows that Two Finites, *viz.* The Earth, and those Spaces joyned together, make an Infinite; which is no less contrary to Reason.

What answer will they make to those that demand whether there be an actual infinity of Parts in a Ball of *Wax*? It is certainly capable of Division to Infinity, and so clearly demonstrated to be so by *Geometry*, that a Man must be one of another World to offer to dispute it. And if it be infinitely divisible, it is divisible into an infinity of Parts; and if it may be divided into an infinity of Parts, those Parts cannot be one and the same thing, for then they could never be divided: And if that Ball may be divided into an infinity of Parts, which tho well joyned together, are not for all that, the same thing; it will follow, that there is in that Lump of *Wax*, an infinite number of Parts actually distinct, though they are not actually divided. In the mean time, if you increase the bulk of that *Wax*, with an addition of new *Matter* to it, you must undoubtedly increase the number of Parts which you have supposed to be infinite, and to which consequently you have affirmed, that nothing could be superadded; and thus the very same Number is Infinite, and not Infinite.

So then laying aside all those Mysteries of Nature which exercise the Minds of Natural Philosophers, such as the Ebbing and flowing of the *Sea*, the Vertue of the *Load-stone*, the Principle

ciple of *Meteors*, the Production of *Plants*, the Formation of *Animals*, &c. and all the *Phenomena* which Men are wholly ignorant of, or know but very imperfectly, and upon which the Wit of Man is continually framing Difficulties, *in infinitum*; we need only consider the Two most undetermined and general Attributes of *Matter*, to shew that the Spirit of Man has but a narrow Sphere of Action, and soon finds it self stopt in its course, and surrounded with unfathomable Depths and impenetrable Difficulties, when it goes about to reason upon every Object that presents it self to it.

Nay, it is further manifest, that as soon as ever we have renounced the Truth of the Existence of God, we are stopt and embarassed in our Enquiries, not only by those Difficulties common to all Men, but also by abundance of others which spring immediately from *Atheism*. Every thing becomes a Riddle, every thing is Paradox, or rather every thing is turned upside down in our *Ideas*. The greatest Light is to us the most dismal Obscurity. We are a Thousand times more confounded by the Wisdom which appears in the Universe, than we should be by the greatest irregularity and disorder. What we find done there with the greatest shew of Reason, makes us in some manner lose our own Reason, when we no longer acknowledge a God, because we have then no principle at all to ascribe all those wonders to.

Is it not therefore the highest pitch of Folly and irregular thinking, to comprehend nothing in Natural Knowledge, and at the same time to pretend to comprehend every thing in Religion; to reject the general Opinion of all other

other Men, under pretence of not wholly comprehending it, and embrace another that includes a great many more Difficulties, and more incomprehenſible Objects; to complain of not being throughly acquainted with the Deſigns and Perfections of a *Being*, ſuppoſed to be infinite in Perfection and Wiſdom, and at the ſame time to be ignorant of ſuch things as are moſt proportioned to the Capacity of Man, and ſeem to be of a Nature and Condition inferior to his; to quit an Opinion upon account of thoſe very Difficulties which are the ſame, but far greater in the *Atheiſts* Hypotheſis, and ſuch as admitted, change our ſureſt and leaſt ſuſpected Notions into an inexplicable confuſion, and profound Darkneſs? 'Tis indeed, juſt as if one ſhould pull out ones Eyes, in order to ſee the better.

Our Reaſons are all taken from what we comprehend, whereas the Atheiſts have theirs from what they do not underſtand. We have as many proofs of the truth of our Opinion, as there are things which ſhew us any Characters of Wiſdom. The *Atheiſts* on the contrary, have no reaſons to alledge for theirs, but what may be reduced to theſe Two general ones, *I do not ſee, I do not comprehend God*: As if this neceſſary diſproportion which there is between their *Soul* and the *Supream Being*, could form any allowable Prejudice in their Favour: As if this very diſproportion, were not the moſt Eſſential Character of a *Deity* ſovereignly exalted. If you admit of the Reaſons of the *Atheiſts*, they will oblige you to call in queſtion the Exiſtence of *Matter*, as well as make you doubt of the Exiſtence of *God*. But if you ſuppoſe the Exiſtence of *Matter*, you

you have anſwered the principal Objections of thoſe that attack the Exiſtence of *God*.

CHAP. XVIII.

Wherein we ſhall conclude this Section, by examining whether there be truly and properly ſpeaking any ſuch thing as an Atheiſt.

IT is no difficult matter, after what has been ſaid, to decide that famous Queſtion, *viz.* Whether there be any *Real Atheiſts* in the World, or whether it be poſſible there ſhould be any.

We anſwer in one Word, that there are ſuch as are *Atheiſts* in their Heart, but there cannot be any that are ſo in their *Underſtanding*. For we learn both from Experience and Reaſon, that our Paſſions do eagerly embrace thoſe Objects and Opinions which favour them moſt; it cannot therefore be thought ſtrange, if they take off our Underſtanding from the conſideration of the Proofs of a Deity, from the Contemplation of his Works, or at leaſt from the Characters of Greatneſs and Wiſdom to be ſeen in them; or if by ſuſpending the Enquiries of our Underſtanding, by breaking off its Reflections when they are not favourable to them, and fixing it ſtrongly upon all the Doubts that ſeem to make for them, they form ſuch an Habit of Incredulity in Men, as may reaſonably enough be called the *Atheiſm of the Heart*.

The

The *Atheist* himself shews us plainly enough, what was the principle of his Incredulity, when some times in a sharp Fit of Sickness, he abjures his Impiety; and we might very well put this Question to him, Why he has alter'd his Opinion? If his first Opinion sprang from the lights of his Understanding, he ought to keep it still; since his Understanding is rather more free, and more disintagled from all Extrinsecal Impressions now, than it was before. What is it then that obliges him to change his Opinion, but only the change of his Heart? 'Tis because his first Opinion proceeded from the Passions, but the Second springs from the purest Lights of the Understanding.

And certainly it is a very glorious thing for the truth of this grand Principle, that there are none but little Souls corrupted by the Vanity they have of imitating great Wits, and making a vain shew of such Abilities as they are not furnish'd with; or else Debauched Persons who are Slaves to their Passions, that make Profession of Doubting in this respect. Whence we may perceive that this Monster is bred by the Passions that are fruitful in Illusions and Errors, and is not the Issue of sound and right Reason.

He that knows how powerful the Passions are to seduce us, will not wonder at this, nor be surprised to see some of those Miserable Wretches that are deceived by their Passions, continue their Incredulity and Obstinacy even to the Grave; the reason of this, is that the Habit which they have taken up of submitting their Understanding to the regular motions of the Heart, is become a Second Nature to them; 'tis because the impression of the Passions is more lasting in some than

than in others. A Soul continually imployed upon the Objects of Debauchery and Impiety, becomes at length incapable of making any right and just judgment. Nature is constrained to yield to Custom; as when a Father is so accustomed to hate his Son, that he can never recover any Affection for him again.

He that shall consider how that one single Passion of Pride was able in some sort to destroy all the Knowledge of Man, by obliging him to doubt of every thing, will not in the least wonder, that all the Passions together should sometimes render this one single notion of the Existence of God, Obscure and Dark. Besides, the Passions do very often make a Man forget himself, and therefore may well be thought capable of making him forget God sometimes.

Two Principles then we find in Man continually strugling one with another in this respect. There is so much Light in the Understanding, that 'tis hardly possible it should be wholly extinguished by the Passions of the Heart: And there are so many irregular Passions in the Heart, that it is hard for the purest Lights of the Understanding, to escape being dimm'd and obscur'd by them sometimes. But here lies the advantage, that the Light comes from common Sense, a Fountain not at all to be suspected; whereas the Obscurity comes from the Heart, which is a Principle we have reason to distrust. So that we may properly conclude with these Words of the Wise Man, *The Fool hath said in his Heart, there is no God*, Psal. 14.

SECT.

SECT. II.

Wherein we ſhall prove the Truth and Neceſſity of Religion againſt the Deiſts.

CHAP. I.

Four Principles to be proved, in oppoſition to Four kinds of Deiſts.

HAving a Deſign Methodically to proceed in proving the Firſt Truths of Religion, we ſhall take advantage only of the Principle we juſt now eſtabliſh'd; *viz.* The Truth of the Exiſtence of God; for that Truth will immediately lead us to other Truths, by a connexion of allowable and natural Conſequences.

Firſt, We ſhall eſtabliſh the *Idea* of God, by ſuppoſing the Truth of his Exiſtence. Secondly, We ſhall prove the neceſſity of *Religion* in general, by the ſimple *Idea* of God. Thirdly, The neceſſity of *Religion* being well eſtabliſhed, will afterwards lead us to the Principles of Natural Religion. Laſtly, The inefficacy of Natural Religion, from the time that Men have thus abuſed it by their Corruption, will guide us to the Knowledge of a Second Revelation, to be

ſuperadded to that of Nature, for the Reforming the Diſorders occaſioned in Mankind by their corruption.

Theſe are the Four Steps by which we ſhall conduct the Readers Mind in this Section; becauſe 'tis our Buſineſs here to refute thoſe called *Deiſts*, who may be reduced to Four different Orders; *viz.* Firſt, Thoſe who frame to themſelves an odd incongruous *Idea* of the *Deity*. Secondly, Thoſe who ſeem at firſt view to have a true *Idea* enough of God, and yet attribute to him an unconcernedneſs at things done here on Earth. Thirdly, Thoſe who hold that though God do really intermeddle in the Affairs of this World, yet imagine that he delights in the variety of Mens Superſtitions and Errors. Fourthly and Laſtly, Thoſe who acknowledge that God has given Men a Religion to guide them by, but yet reduce its Principles to the natural Notions of Men, and look upon the reſt as Fictitious. But the Extravagance of theſe Four kinds of Infidels, will beſt appear, by the Oppoſition of the Four Principles we have already mentioned.

CHAP.

CHAP. II.

Wherein we ſhall prove the Idea *of God. And firſt, that he is a* neceſſary Being, *and that he is neceſſarily but* one.

THE Firſt Idea we ought to frame to our ſelves of that Deity, whoſe Exiſtence we have already proved, is, That it exiſts neceſſarily, and of it ſelf. This *Idea* is Original and Fundamental with reſpect to all other *Ideas*, and yet may eaſily be proved.

For either God exiſts eſſentially of himſelf, or he has ſome other Principle of his Exiſtence. If he has ſome other Principle of his Exiſtence, we enquire further whether that Principle has any precedent Principle of its Exiſtence, or whether it has none? If it has one, we muſt run up this Gradation to Infinity, or ſtop at ſome *Being* that was not made, which we call by the Name of God. But if it has none, we muſt then own that God does neceſſarily Exiſt, and of himſelf: There is no *Medium*; we muſt either acknowledge an Infinite Subordination of Effects and Cauſes, (which we have ſhewed to be repugnant to Reaſon;) or we muſt own a neceſſity of *Being*, whereof the Eſſence of God is compoſed.

Now from that neceſſity of *Being*, which makes him be of himſelf, whatever he is, proceed all his other Attributes; from which alſo neceſſarily reſults his Independency. For if God derives from himſelf, all the Power, Glory and

Perfection he poſſeſſes, as we muſt own, if we acknowledge that he exiſts of himſelf; it follows from thence, that he depends not upon any External *Being*, either for his Exiſtence, Preſervation, Power or Vertue; which is ſufficient to eſtabliſh the *Idea* of his Independency.

Neither does his Immutability proceed leſs evidently from it; for ſince God has not received or borrowed any thing, becauſe he is of himſelf whatever he is, it follows from thence, that no Extrinſecal Revolutions can vary his Eſſence.

His Infinity likewiſe as neceſſarily follows from it; becauſe if God exiſts of himſelf, he has no Principle of his Exiſtence; and if he has no Principle of his Exiſtence, nothing can have limited his Perfections; and if nothing can have limited his Perfections, Reaſon will have us conceive them unlimited. In effect, there's no more reaſon this *Being* ſhould have but Ten Degrees of Perfection, than that it ſhould have One Hundred, or Two Hundred, and ſo on to Infinity. When our Qualities flow from the Vertue of Second Cauſes, which impart to us what we had not before, thoſe Qualities muſt neceſſarily be proportioned to the Vertue in the Agent: But when a *Being* derives from it ſelf whatever it poſſeſſes, and is eſſentially of it ſelf, whatever it is; what can have limited its Perfections?

Eternity ſuits no leſs agreeably with a Self-Exiſting *Being*, ſince what never received any thing, can run no hazard of loſing any thing.

Laſtly, Unity, that of all God's Attributes which ought to be moſt known, and yet has been heretofore moſt conteſted, does again evidently

reſult

result from his existing essentially of himself, or rather inevitably follows from all his other Attributes, which are grounded upon this first *Idea* of a *Being* of a necessary Existence.

This was ever acknowledged by those who had any tolerable sound *Ideas* of the *Deity*; it was acknowledged by the *Plato*'s, *Socrates*'s, and the most Orthodox and Learned among the ancient Philosophers, who all unanimously received the truth of this great Principle, notwithstanding the contrary Impressions of Education, and all the Passions which biassed them to the Vulgar Opinion. And indeed, 'tis easie to conceive that the great Multitude of Gods which were adored among the Heathens, was introduced by all those different following Causes. The First was, That their Imagination finding it troublesom to recollect so many Vertues dispersed throughout Nature, and to ascribe them to one and the same Subject, devised for conveniency sake, several particular Providences. The Second was the Pride of great Men, which making them ambitious to be rank'd among the Gods after their Death, occasion'd the Multiplicity of *Apotheosies*. The Third, That every City, State, and Profession was so vain-glorious, as to affect to have its particular Tutelar *Deity*. The Fourth, That Men being naturally Gross and Carnal, framed to themselves such gross *Ideas* of their *Gods*, that they fancied them Married, and of different Sexes and Professions as well as themselves. The Fifth, That the *Poets* who were called the *Divines* of the People, deified every thing to satisfy their fond Imagination. The Sixth, That Men being desirous to consecrate every one of their Imperfections, they came

by that Means, to worship as many Gods, as they had unruly Passions to domineer over them. The Seventh, That as Nations being in War with one another, could not find in their Hearts to worship the same Gods with their Enemies, and so engaged *Religion* in the Divisions of Humane Society. The Eighth, That the Heathens had no fixed point of a written Revelation, so that from Age to Age they adopted the Fancies of several *Teachers*, who augmented the number of the Gods, by various Representations they made of the *Deity*. The last in short is, That Men would needs have present to their Eyes, the Object of their Worship, and as they multiplied the Copies, so they insensibly multiplied the Original too.

I say, 'tis easie to conceive, that *Polytheism* proceeded from all these Principles; though the inconsiderate Notions which Men too carelessly took up of the *Deity*, were undoubtedly the true Original Cause of that *Confusion*. For otherwise, by every one of God's Attributes (all which result from the necessity of his Existence,) we cannot but be throughly convinced of his Unity.

I. From his Independency, we cannot doubt his Unity; because were there many Gods, they must be all of them of equal Power, or dependent upon one another. If they had an equal Power, they would by that same equality depend upon one another; that is, the one could not act, unless with the others Consent, which would be a kind of Restraint. And if they depended upon one another, they could not all be Gods, because none but an Independent *Being* can truly bear that Name.

II. His

II. His Immensity yet farther proves his Unity: For suppose there were many Gods, they could not be confusedly existent one in another, but each of them would have his peculiar Objects and Imploys, which destroys the notion of Immensity.

III. God cannot be infinite in his Perfections, and yet be divided; no, that implies a Contradiction. For suppose there were many Gods, they must necessarily be something different from one another, otherwise there could not be many Gods. If they were in any thing different from one another, it must be either in Perfection or in Imperfection. It cannot be in Imperfection, because the Godhead could not then be infinitely Perfect. Neither can it be in Perfection, because then the one would have Perfections which were not in the other, and consequently the last would not be absolutely Perfect, or infinite in Perfection.

IV. Whatsoever is multiplied, is for that same Reason very Imperfect; for where Unity alone is not sufficient, there only Multiplicity is requisite. Whereas that which has no need of being multiplied, is supreamly perfect, because all things are then centred in one. That Kingdom falls to decay, which is divided into several petty Royalties; whereas on the contrary, that Empire grows to a much more flourishing Perfection, which from several States is reduced into one. There are several Torches required to light us, and their Imperfection appears from their Multiplicity. But there needs but one *Sun* for that same purpose, because his Excellence consists in his Unity. As therefore we are informed by common Sense, either that there is

no God at all, or that we must conceive the most perfect *Idea* of him that possibly can be framed; so in like manner it informs us of his Unity. 'Twould be very strange that *Alexander the Great*, should have thought himself too perfect to have any Equals in the World, and boldly have affirmed, that it was impossible there should be Two *Alexanders* on the Earth, any more than Two *Suns* in the Heaven; and yet that Man should be so audacious as to give God any Equals, and put up any Rival Pretenders against the *Deity*.

V. Lastly, either God exists necessarily, or he does not: If he does not exist necessarily, he must have some precedent Principle, which determined him rather to exist, than not to exist, and then he cannot be a God. If he exists necessarily, he is of himself whatever he is; and if he be of himself whatever he is, nothing is wanting to him; for from whence could proceed his Imperfection? And if nothing be wanting to him, he needs no Companions. Besides, if he exists of himself, he possesses all manner of Perfections, as we have proved already; and if so, he cannot be multiplied, because many Infinites could not consist together, by reason the qualities of the one, would be absolutely the same with the qualities of the other, and consequently there being do distinction betwixt them, they would be many, and yet not be many. This is a decisive proof.

But methinks we have insisted too much upon these Principles, which are so little contested in these Times. Let us now pass on to the rest of God's Attributes which his *Idea* is composed of; and especially to his Wisdom, Goodness, and Justice,

Juſtice, which have an eſſential and neceſſary relation to Religion.

CHAP. III.

That Wiſdom, Goodneſs, *and* Juſtice *do neceſſarily belong to the* Idea *of* God.

THat *Deity* which exiſts neceſſarily of it ſelf, and is but one, (as we have juſt now proved) is neither *Matter*, nor the effect of *Matter*; it cannot be *Matter* it ſelf, becauſe *Matter* is not only incapable of framing any ſuch Projects and Deſigns as was the Production of the World, but likewiſe does not exiſt of it ſelf, neither has it Motion, nor the determination of Motion, as it has been ſhewed already. It cannot be therefore for that ſame Reaſon the effect of *Matter.*

'Tis no leſs ridiculous for ſome to affirm, that God is but a large Soul which animates the World in ſome proportion as our rational Soul animates our Body, makes Plants to grow on the Earth, produces Senſation in Brutes, Ratiocination in Men, and gives Thoughts without compariſon far nobler to the Heavens and the Stars, whoſe *Matter* is much more ſubtle and refined, than that of Terreſtrial and Sublunary Bodies.

I confeſs it ſeems at firſt, a pretty conceit to imagin, that the ſame Soul both at once, ſuffers and is joyful; that it is ſenſible of Pain in a Man that expires in the midſt of Torments,

ments, but contrariwise is affected with Pleasure in a Man that wallows in his Voluptuousness; that it is afflicted and abused, while it exists in a Brute, but that it afflicts and torments in a Man. And lastly, That the Fury of the Oppressors, and the Complaints of the Oppressed, spring equally from the same Soul which animates all kinds of *Beings*.

But perhaps they'll reply, that the different parts of *Matter* to which the Soul is united, occasion all these diversities and apparent contrarieties; and that Matter by its variety, determines the Soul to that diversity of Sensation, as it seems observable in our own Composition. But this Union of the Universal Soul to *Matter*, on purpose that it should depend upon it, and act conformably to its Laws, is a Second Fancy much more ridiculous and whimsical than the former.

For this Union is either Free and Voluntary, or it is Necessary and Constrained: If it be Constrained, or meerly Necessary, we then conceive God as an unhappy *Being*, that cannot set himself at liberty when he pleases. But if this Union be Free and Voluntary, we then conceive him as an odd-humour'd and unaccountable *Spirit*, that confines himself to act only according to the Laws of a *Blind Matter*, destitute of all Sense.

However, 'tis of no great moment to us, whether we confute these Speculations or not. We are very willing the Incredulous should still hug that pretty Fancy, and we leave them the more willingly in that Prejudice; because by following even their own Principles, such as they be, we shall easily prove our own. For whether God has

has a Body or not, whether he be the Soul of the World or not, they muſt however neceſſarily acknowledge his Wiſdom, Goodneſs and Juſtice, not to mention his Power, which of all his Attributes is the moſt undeniable; and that's as much as we deſire.

For one of theſe Three things, we muſt neceſſarily grant, concerning thoſe Vertues in general, either that they properly and really belong to God, or elſe that God has ſome certain qualities in himſelf anſwerable to thoſe Vertues which produce, (if I may ſo ſpeak,) the ſame Effect in him, as thoſe Vertues do in us: Or laſtly, that God has none of thoſe Vertues in himſelf, nor any Qualities anſwerable to thoſe Vertues.

If Knowledge and Wiſdom, Juſtice and Goodneſs do properly and really belong to God, we need no longer to contend about them: And if God has any Perfections in himſelf anſwerable to thoſe Vertues, then are we in the right to argue as if he properly poſſeſt them. But if he has none of thoſe Vertues in himſelf, nor any Perfection anſwerable to thoſe Vertues, it follows from thence, that the Exiſtence of God muſt be thereby deſtroyed. For what was that which perſwaded us of that Truth? 'Twas that Wiſdom which we obſerve diſplayed all over the Univerſe, and of which there are ſo many ſignal Characters to be found within our ſelves. If therefore you annihilate God's Wiſdom, as well as his Goodneſs and Juſtice, and if you likewiſe believe, he has no ſuch Perfections in himſelf which are any ways anſwerable to thoſe Vertues, you cannot avoid calling into queſtion the truth of his Exiſtence, and thereby you fall into

into *Atheism* again; though you had granted before, that there is a God. But this will appear more plainly, if we enter into a particular Examination of those Vertues.

Though we are obliged to own an infinite distance between God and Man, and though in this respect we may very well affirm there is no manner of Proportion betwixt them; yet we must however acknowledge, that there is a kind of Conformity between some of God's Attributes, and some certain Qualities belonging to Man.

We suppose it as a Truth already proved, that God does exist, and it is most certain that Man exists also. God has impressed *Motion* upon *Matter*; Man also puts it in agitation. And as Man is endowed with Knowledge, so neither can you suppose the Existence of God, without ascribing likewise some Knowledge to him.

And indeed, if the World were framed as we see it is, without the help of any Intelligence, I do not see how we could avoid either taking *Matter* it self for the Supream Cause, or refusing to acknowledge any God at all.

But we cannot own God an Intelligent Being, without ascribing Goodness to him thereby. For since he bestows so many of his Benefits upon us, and does not assist us with them through a meer Chance or blind Necessity; but knows very well what he does in granting them to us; what need we else to frame the *Idea* we have of his Goodness?

Perhaps some will reply, that God must needs not only do us good, and that with Knowledge too, but also love us when he does it, or do it because he loves us. And yet since Reason will have us conceive the most perfect *Idea* of God that

that poſſibly we can, it ſeems that we ought not to aſcribe any Paſſions to him, nor conſequently any Love or Hatred.

'Tis an eaſie matter to overthrow this Difficulty, which in reality is but a meer quibling of Words; for there is nothing to hinder us from aſcribing Love to God, in the ſame ſenſe that we aſcribe Knowledge to him. Men, 'tis true, know by *Ratiocination*, and love by *Paſſion*, but it does not follow from thence, it ſhould be ſo with God. For though God exiſts, and though we exiſt alſo, yet as the manner of his Exiſtence is infinitely nobler than our own; ſo likewiſe though he knows, and does love, and though we have in this ſome Conformity with him, yet common Senſe aſſures us, that his manner of knowing and loving, or (to expreſs my ſelf more exactly and truly,) that his Thinking and his Love muſt needs be raiſed to a pitch of Sublimity infinitely above our Love and our Knowledge.

Furthermore, as it implies a Contradiction to acknowledge a God without Knowledge; ſo 'tis fully as abſurd to acknowledge a God without Love. For if we ſuppoſe that God exiſts, we cannot but aſcribe Joy and Happineſs to him, unleſs we pretend he is able to impart Joy and Happineſs to his Creatures, without poſſeſſing any himſelf; which would be an unaccountable Error. Now he cannot poſſeſs any Joy and Happineſs, without loving that Joy and Happineſs; and he cannot love that Joy and Happineſs, without loving himſelf, the Fountain and Foundation of it. Thus whoſoever conceives a God without Love, conceives a God without Knowledge or Senſe; and whoſoever conceives a God without Knowledge

ledge or Sense, conceives a *Chimerical Deity*, and a Fantastical Bugbear inconsistent with itself. 'Tis a sad thing we should be forced to prove such things that are so self-evident; but since we are obliged to run back so far as to first Principles, we must not leave any thing unexamined or unproved; because though all Men neither conceive nor delight in this sort of Reasoning, yet there are some however who approve and heartily desire it. But let us not break off the connexion of our Consequences.

'Tis a Principle agreed upon on all Hands, that whosoever loves himself, loves the things appertaining to him, his Children, his Works, and whatever else bears any proportion of agreeableness or affinity to him upon that very account, because he loves himself. From whence 'tis easie to conclude, that God must necessarily love his Works when he reflects upon them under that notion of their being his, and when they are not depraved with any contrariety to his Essence.

But we must not therefore imagin, that God is subject to those common Frailties of Pride and Self-Love, for which Men are generally found fault with. They 'tis true are to blame for loving or esteeming things only with respect to the affinity or relation they bear to their Persons, because thereby they set themselves up in the place of an All-perfect Being, by their resemblance to which the goodness of things is only to be measured. But as God is the Supream *Being*, the Principle of all that is worthy of Love and Esteem, so if he really exists, as we rightly pretend to suppose he does, he cannot but love things with respect to the resemblance they

they bear to himſelf; he being the true Original Standard of their Goodneſs and Perfection.

Thus Reaſon and Experience joyntly agree to perſwade us of that Truth. Reaſon informs us that God lowes us, becauſe we are his Workmanſhip, nay, the Maſter-piece of his known and viſible Works. Experience teaches us, that we enjoy a Thouſand Benefits by the meer bounty of God who beſtows them upon us, and knows that he does it. We may therefore without any raſh concluſion, ſuppoſe already ſome Goodneſs in God: And God's Juſtice follows from his Knowledge as well as his Goodneſs. This will the better appear from the Three following Reflections. The First is, That God knows the Actions of his Creatures, and that he knows them to be what they are in themſelves. This we cannot but own, when we acknowledge that God is an *Intelligent Being*. Secondly, That God cannot know the Actions of Men to be what they are in themſelves, without knowing likewiſe the irregularity of thoſe who make ill uſe of their Reaſon; as for Example, of thoſe who by their Impiety and Blaſphemies, attempt to diſhonour the Deity which they acknowledge. But on the contrary, that he ſees Integrity and Juſtice in the conduct of thoſe who make it their buſineſs to follow the Dictates of right Reaſon, and to diſcharge their Duty; for Example, in thoſe who in acknowledgment for all the Benefits for which they are beholding to God, wholly give up themſelves to the practice of Vertue, becauſe they think it pleaſing to that *Supream Being*: And conſequently that we are allowed to conceive, that God approves of the conduct

of

of the one, and condemns that of the others. The last Reflection to be made upon this Subject is, that it is absolutely inconceivable, that God should approve of the Conduct of the one, and condemn that of others, unless we can imagin that he will extend his Favours in a greater measure to the one, than to the others; so that having a greater Kindness for the former, he will do them more good upon that account, because it lies wholly in his Power, and that to will and to do, are equally easie to him. Nothing can be objected to enervate the Connexion of these Principles, unless it be affirmed that God is destitute both of Knowledge and Will; that is, unless he be supposed a Blind and Insensible *Being*, which cannot think or will any thing; and 'twould be then altogether needless to acknowledge such a *Deity*. We should need then but stick to *Matter* alone, which in this respect, would possess all kinds of Perfections requisite to the Being of a God.

But since the Three Reflections we have just now made, do very distinctly frame the *Idea* of the Divine Justice, which ought to make some distinction between the good and the bad, methinks it appears very plainly from thence, that we must either acknowledge the Justice of God, or rob him of that which makes him be what he is, namely of Will and Knowledge, and so relapse into *Atheism* again.

When therefore *Conscience* comes after, to give us a further Assurance, by its Remorses and Uneasiness, that there is a Divine Justice, we then only feel what Reason gave us before a Notion of. And therefore the Combination of our Knowledge and Inward Sense, which so perfectly agree together

together in this reſpect, ought to ſerve us inſtead of the moſt clear and evident Demonſtration. But 'tis not proper we ſhould as yet inlarge upon this particular.

It is enough for us to have proved, that the *Idea* of the Knowledge, Wiſdom, Goodneſs and Juſtice of God is ſo neceſſarily and ſo eſſentially united to the truth of his Exiſtence, that the one cannot be eſtabliſhed without the other, nor one be called in queſtion, unleſs we doubt of both. For that alone is ſufficient to ſhew the neceſſity of Religion, which is the Second Principle we deſigned to eſtabliſh.

CHAP. IV.

Wherein we ſhall prove the Neceſſity of Religion *in general, by the* Idea *of* God.

Religion (according to our common notion of it,) is a Commerce between God and Men, in which God reveals himſelf unto Men, and Men glorifie God.

Now 'tis true in fact, that God has revealed himſelf unto Men, becauſe his Wiſdom, Power, *&c.* are on the one Hand ſo clearly diſplayed all over his Works, as to make us know his Exiſtence; and on the other, he has given us a Soul which is capable of perceiving them.

Beſides, 'tis a natural and indiſpenſable Duty incumbent upon every Man, to glorifie him who has beſtowed ſo many good things upon him. We will not therefore ſcruple to affirm at firſt

view, that *Religion* in general is lawful and necessary. But we must proceed yet further.

The most common and general Duties of *Religion*, are reducible to Four, *Praise*, *Thanksgiving*, *Trust* and *Prayer*. It seems altogether impossible, to acknowledge the Existence of God, and yet pretend to exempt our selves from paying these Four Duties to him. For if there be a God, he is supreamly perfect, he made us what we are, and gave us whatever we possess; he may still increase his Benefits upon us, and supply our Wants; and for that reason, we owe him our *Admiration*, our *Trust*, our *Prayers* and our *Thanksgivings*.

But if every one of us is bound in private to acquit himself of those Duties, 'tis certain that we lie under no less obligation to acquit our selves of them in publick. God is the God of us all, we all partake of his Favours. It is therefore highly reasonable to worship him in common, and that gratitude should call us together, since we have all an equal share in the effects of his Goodness.

Now whenever we endeavour to glorifie God by the publick Exercises of *Religion*, if then we sincerely acquit our selves of our Duty, and of a Duty which Right Reason so clearly prescribes us; God cannot but know that we act therein agreeably to our Duty; and if he knows it, we cannot but think he approves of it, and that he will have it so.

If *Religion* therefore be on the one Hand, an indispensable Duty with reference to Man; and if God on the other, necessarily approves of it, and if it be conformable to his Will, how can it be denied to be built upon strong and solid

Founda-

Foundations? Or how can its neceſſity be ever called in queſtion?

There's but this one courſe to take to avoid inferring this Conſequence, which is to cut the whole Knot, by denying that God either approves or knows any thing, and ſo to annihilate his Exiſtence after we have owned it.

CHAP. V.

Wherein we ſhall prove the Truth *of* Natural Religion.

HAd God been contented barely to manifeſt himſelf in his Works, by the Characters of Power and Wiſdom ſo apparent in them, it might perhaps have been thought he had revealed himſelf only by accident, and while he was thinking of quite another matter than to make himſelf known. Had he been alſo contented to form Man capable of Knowledge, it might as well be thought that he made him a reaſonable *Being* for ſome other purpoſe than to be known of him. But when a *Being Sovereignly wiſe*, and who knows very well what he does, manifeſts himſelf on the one hand in his Works; and on the other, gives Man a Soul, made capable of knowing him by them, diſplaying before him a wonderful picture of his Wiſdom and Vertues, and giving him an Underſtanding which cannot help being moved at it, and which finds ſome traces in it ſelf of that Wiſdom which it obſerves diſperſed abroad: 'Tis a difficult Matter to

think any otherwise, but that the Maker of the World had a Design to make himself known of Men.

And *Religion* not only makes up Mans Duty, not only is approved of God, and not only enters into the Design of that Wisdom which reveals it self for that purpose; but we cannot but further acknowledge, that Man was in a manner wholly designed for it.

This we may easily conceive, if we please but to remember, that the Nature of Man consists of Four several degrees of Perfection; *viz.* Of the degree of *Being*, that of a *Living Being*, that of a *Sensitive Being*, and of that of a *Rational Being*. 'Tis evident, that his ultimate end cannot be included in either of the Three former degrees of his Nature. For were Man in the World for no further end, but simply to be, he should not need to have had any Life at all. Were he to exist in the World purely to live, Sensation would have been wholly needless to him. And were he to exist in the World, only to perform the Animal Functions, his Reason would have been but an insignificant accomplishment.

To what end then can Man be designed for, as Man, and as a Reasononable Creature? (for to assert, that all other *Beings* in the World are designed for some end or other, by which they manifest the wisdom of their Creator; but that Man alone is excepted, is such an Opinion as cannot reasonably enter in any Man's Thoughts.) No, he was doubtless designed to make a right use of his Reason; and 'twould be very absurd to imagine, that we were made Reasonable *Beings*, for any other end, than to make a right use of our Reason. But

But 'tis certain . . . Reason . . . and unfruitful . . . those Sciences . . . their ultimate end: . . . were never designed . . .

It is certain also . . . Reason, . . . how to oppose . . . of injustice . . . disorderly . . . ter make no . . . employ it . . .

What . . . use of our Reason . . . selves, and . . . which we . . . by the . . . him, (which . . . of the Dominion . . . makes us . . . by living in . . . ceptable to . . . sions, by . . . to our selves . . . all which Duties . . . account; because . . . that he . . .

But 'tis *Religion* . . . Justice and Temperance . . . God in order to . . . made for *Religion*, . . . and design of Man's Creation.

But that which . . . Opinion, is, that . . . God's Being to us . . .

himſelf has alſo imprinted this truth in our Soul, or which is but the ſame in effect, he has framed our Underſtanding after ſuch a manner, as it cannot but naturally aſſent to this Truth, that we muſt love them that do good to us.

It cannot be doubted, but God has imprinted this Maxim in our Soul, becauſe we own him for our Maker; and it is evident that he imprinted it in us for no other intent than to oblige us to love our *Benefactors*; ſo that being himſelf our *Benefactor*, and that too in a far more noble and proper Senſe than all others, (ſince Men do us good, meerly becauſe it is Gods Will they ſhould do ſo,) it cannot be denied, but that he approves and requires our gratitude.

I confeſs that thoſe Firſt Maxims of Equity and Juſtice which are naturally imprinted in our Minds, do likewiſe very much conduce to unite Men together in one publick Body or Society: But I affirm withal, that they ſerve yet better to unite them together in the Exercíſe of *Religion*; Nature making them ſenſible how much greater Obligations they have to *God*, than to any one elſe.

We have then a very juſt Reaſon to deride the extravagance of ſome, who aſſert that Men were made for Society, and yet will not agree with us that they were alſo deſigned for Religion; ſince the Bonds which unite them to God, are beyond compariſon more ſtrong and natural than thoſe which unite them to one another. For were it Intereſt that unites Men together in Society, Reaſon informs us, that God is able to do us more good than all his Creatures beſides. Were it Gratitude, we are infinitely more beholding

holding to God than to Men. Were it Fear, (as *Hobbs* pretends that it is,) God is worthy to be feared above all things. Were it Love, we ought to love him more than any other Object. And were it all these Ties and Bonds together, which naturally dispose Men to Society, who does not discern, but all these Principles being united together, do yet much more dispose them to *Religion*?

So that if we cannot renounce Society without degenerating into Brutes, neither can we renounce *Religion*, without debasing our Natures yet much more, and without a much more prodigious irregularity.

It is therefore an undoubted Truth, that our Reason did not impose upon us, when it inform'd us by the simple *Idea* of God, that it was necessary there should be a *Religion*. We may affirm we do in some respect feel and experience that Truth, because we discover in our selves a *Natural Religion* which consists in the Knowledge Nature has given us of God, in the sense of the Obligations we have to him, in those Principles of Equity and Justice which we commonly call the Law of *Nature*; and in that we cannot violate any of those Principles, without being tormented with some Remorses arising thereupon in our Conscience, unless prevented by some extrinsecal Obstacle.

Hitherto this *Natural Religion* carries these Two advantages along with it. First, that it is necessarily true. It is true that there is a God, that we are obliged in gratitude to this Deity, and that we are very culpable, if ever we fail to express it; and this is the Sum of all the principles of this *Religion*. Secondly, That it is af-

fixed to our *Nature*, and that 'twas God himself that tied the Knot. But because this last Truth is yet liable to some Exceptions, 'twill not be impertinent to our present purpose, to give a fuller Explanation of it.

CHAP. VI.

Wherein 'tis proved, that there are some Principles of a truly Natural Religion *implanted in us.*

SInce *Natural Religion* is founded upon the Knowledge of God, we ought to begin with that Consideration. We have already made it appear that this Knowledge did spring from Nature and not from Education; and we have so plainly demonstrated it, as not to think ourselves obliged so to insist any longer upon it. We want therefore only now to know, how this Knowledge of the Existence of God can be natural to us, since we acquire it by *Ratiocination.*

We answer, that it is *Natural*, and yet acquired too; and that it is with this Knowledge of God, as with the Tenderness which Parents are wont to express for their Children, which is *Natural* by every one's Confession, and yet acquired too, because it could not be had before the Child was born.

So likewise, as 'tis God who is the principle of all *Paternal Tenderness*, because on the one hand he sends us Children, and on the other he has

has ſo diſpoſed our Hearts, that we can't but love them when ever we have any; ſo he is the Principle too of the Knowledge we have of his Exiſtence, becauſe he has on the one ſide imprinted the Characters of his Wiſdom in this World; and on the other he has ſo framed our Underſtanding, that it cannot by theſe Characters, but be convinc'd of the Exiſtence of its Maker.

But if there be any that either call, or would ſeem to call in queſtion the firſt Truth, we muſt look upon them to be in Society, juſt what Monſters are in the World. And after all, do we not actually find there are ſome Perſons that ſtifle their Natural Sentiments? We know that a *Roman* Emperor put his Mother to Death, and we have heard a Thouſand times of Mothers who have Murthered their own Children: If the Paſſions then of Man's Heart are capable of ſtifling ſuch forcible Natural Sentiments as thoſe, why ſhould we wonder that thoſe ſame Paſſions ſhould be able to obſcure the Knowledge we have that there is a God?

Conſcience which comprehends the Natural Law, (becauſe it acts conformably to its Principles) is natural to Man in the very ſame ſenſe, as the Knowledge of God is natural to him. For as God on the one hand, in giving us a Soul capable of Knowledge, and on the other, in ſo clearly manifeſting himſelf in the Univerſe, has impoſed a Neceſſity upon us of knowing him; ſo God likewiſe in imparting to us on the one hand Reaſon, which cannot but allow of certain Duties, and preſcribes them to us, and on the other, in giving us a Heart which cannot forbear fearing, when we reproach our ſelves with the neglect

neglect of them, disposes us by a necessity of Nature, to conceive Remorses when ever we have committed Evil.

Conscience therefore, together with the Knowledge of God, is natural to the Rational, but not to the Animal Nature. And 'tis not the blindness and violence of Matter, but the light and evidence of the Understanding that produces it.

But this Truth we shall the better conceive, if we but consider that the Remorses of Conscience are composed of the Judgments of the Understanding, and of the inward Passions of the Heart. The Understanding (though never so averse to it,) cannot help receiving these Three Truths; that there are certain Actions essentially and necessarily criminal; that Sin deserves Punishment; and that God who doubtless knows things to be what they are in themselves, cannot but disallow of Criminal Actions. 'Tis Nature her self, that helps us to make these Three Judgments; and if we apply them to our condition, when ever we happen to be guilty of any Sin, 'tis Nature also that makes us fear.

First, It is natural for our Understanding, to think certain Actions Criminal, because it assents naturally to the Principles that are violated by these Actions. It cannot be doubted, but that assassinating ones Friend, killing on's own Father, betraying on's own Benefactor, and blaspheming God's Holy Name, (when we once have been perswaded of his Existence,) are all wicked actions; because they violate those Duties which are naturally so well known to Men, that all the Violence of their Passions cannot hinder them from allowing them.

Secondly,

Secondly, It is natural for our Underſtanding to think that Sin deſerves Puniſhment, becauſe we never hear of any Wicked Action, (for Example of the nature of thoſe we have above mentioned) that is committed, but that we preſently reply, as it were through ſome natural inſtinct, and as being forced to make ſuch a judgment of it, this Action deſerves Puniſhment; for by the ſame light that we diſallow of the Sin, by it alſo we adjudge him worthy of Puniſhment that is guilty of it.

In fine, Who can preſume to deny but God knows the Actions of Men, ſuppoſing that he exiſts, (as common Senſe aſſures us of it,) and that he knows them to be what they are in themſelves, if he knows them at all; and that he diſallows of thoſe which deſerve to be ſo, if he knows them to be what they are in themſelves.

It is therefore a moſt evident and moſt undeniable Truth, that the firſt part of our Conſcience, (if I may ſo ſpeak,) which conſiſts in the Judgments on which are grounded our Remorſes, is the Product and Iſſue of Nature, or rather of God, who by imparting Reaſon to us, has plac'd us in a ſtate of neceſſity of forming ſome Judgments.

What is there then, that we can ſuſpect to be the product of Education? Is it the inward Paſſions of our Hearts, that Fear and that Sorrow which make up the Second part of a Remorſe? By no means; for this Fear and this Sorrow infallibly ſpring from theſe Three judgments of our Underſtanding, which when once they are formed, we are not left at our Liberty either to fear, or not to fear.

Since

Since therefore 'tis not Education, but the nature of things which makes Injuſtice, Ingratitude, Perfidiouſneſs and Blaſphemy paſs for Sins, ſo 'tis Nature, and not Education, which makes us look upon them under that notion. Since 'tis not Education, but their own Deformity which renders them worthy of Puniſhment, ſo likewiſe 'tis their natural Deformity, and not Education, which makes us confeſs they deſerve Puniſhment. Since 'tis not Education but common and natural Senſe which perſwades us that there is a God, and that he does not allow of Sin, which even we our ſelves condemn, (how corrupt ſoever we may be,) ſo we muſt be ſuffered to conclude, that we dread naturally Gods Juſtice, when ever we have committed Evil; and that from our Nature and not from Education ſpring all our Remorſes. And though Reaſon ſhould not affirm this Truth, Experience however would teſtifie it; and though Experience ſhould not atteſt it, Reaſon it ſelf would perſwade us of it. What is then the joint Agreement of Experience and Reaſon?

I confeſs that Nature and Education jointly agree, as well with reſpect to the Conſcience, as with reſpect to the Knowledge of God: We may argue upon both of them alike. Nature informs us, that God hates all manner of Sins, and that his Juſtice will puniſh them ſeverely. Education being ſuperadded to this, makes the Heathen believe, that there are Three Judges in Hell appointed to judge Men; and Vultures and Furies, &c. to torment them. The firſt Opinion we cannot renounce, becauſe it is natural to us; but we may be eaſily diſabuſed from this laſt Error, becauſe it proceeds meerly from Education.

tion. All Men's Prejudices are not alike, but they have all a Conscience alike, which makes them fear and tremble after the commission of Evil. So that we may say, that Education changes and determines the motions of Conscience, but produces not the Grounds of them; or (to express my self more properly) that Education is grafted upon Nature in this respect.

There are some traces of Conscience to be found in every Man, yea, in the most *Savage* and *Barbarous* People. Those whose Intellectual Organs are most obstructed, are capable of some sort of Fear, because they are capable of some sort of Reasoning, as it appears from their flight after the commission of any wicked Action. If the light of their Understanding be enlarged, so (if I may so speak) is their Conscience enlarged also. They have at first, but a simple dread upon them, because the Action they have committed appears to be wicked to them. But their Fear increases, when they come to understand there is a God, who is the Governour of the Universe, and the common Father of us all. And if their Reason does not extend so far, so neither does their Conscience. But as they have a common Sense which is not unfolded in them in its full Extent, so they have likewise some principles of Conscience which lye hid and buried as it were in their Stupidity.

Certainly, if we consider that none but Children and Mad-men, or those who are any way deprived of the use of their Reason, through some of God's Judgments upon them, (the cause of which this is not as yet the proper place to search into,) I say, if we consider that none but such

ſuch Perſons as theſe,) can be ſuſpected of not acknowledging Natural Religion, we cannot chuſe but believe, that it neceſſarily follows the Rational Nature, that it belongs to Men as Men, and that the Exerciſe of this Religion eſſentially depends upon the Exerciſe of common Senſe.

In fine, the moſt *Barbarous People* are endowed with Reaſon, though they make no very great uſe of it; they have a Heart, though they do not reflect upon it; an inward Senſe which induces them to love thoſe that do good to them; a natural Light which aſſures them that they are very culpable, if they have abuſed them; and beſides all this, the Revelation of Nature is ſo clearly manifeſted to them, that they cannot infer the leaſt conſequence from all they ſee, nor have any knowledge of other things, nor ſo much as of themſelves, nor contemplate the Heaven and the Earth, nor open their Eyes (as I may ſo ſpeak) to take any ſurvey of the World, without acknowledging that all this had not its being from it ſelf. For this Thought does not ſpring from any Speculation of Philoſophy; it proceeds from the firſt Idea of things, and from the moſt pure and moſt common light of common Senſe; ſo that every Man either has or will neceſſarily have it, ſo ſoon as he ſhall make any uſe of his Reaſon.

We may therefore very well conclude, that the Principles of Natural Religion are implanted in all Men, and are the more unfolded in them, the more as they live like Men.

CHAP.

CHAP. VI.

Wherein we shall more particularly explain the relation, as it stands between the two.

BUT as different as the [illegible] little more than [illegible] examine whether [illegible] some Principles [illegible] now laid down.

We are taught [illegible] earnestly desire that [illegible]

Neither [illegible]

and not only [illegible] that even which [illegible] This [illegible]

> [illegible]
> [illegible]

gives us plainly to [illegible] a kind of [illegible] Man, which [illegible] Equity and Justice [illegible] principle in the mind, [illegible] and the [illegible] which as I [illegible] him to that we are [illegible] is, there is a natural [illegible] themselves [illegible]

Law and our Paſſions. If the Law be juſt and equitable, the Principles which make us oppoſe it, can never be ſo; and if thoſe ſame Principles are juſt and equitable, it is impoſſible the Law ſhould be ſo too.

We muſt then take one ſide or other in this Controverſie which is between Man and Man; ſome are for that we call Concupiſcence, though upon occaſion they'll give it another Name. They affirm, that it is natural to love our ſelves better than others; and to enrich or ſet our ſelves forward in the World, though it be at their Coſts; to raiſe our ſelves upon their Ruin; to love Voluptuouſneſs, though we conceive it never ſo Criminal and Sinful; to Sacrifice our Enemies to our Revenge, and to uſe all ſorts of Means to attain to Dignities and Eminence in the World.

Others are for the Natural Law, and maintain that naturally we are obliged to do to others, what we would they ſhould do to us; to be juſt and equitable, by rendring to every one that which belongs to him; to preſerve the Rights and Priviledges of Society; to do no wrong to any Man; to love our Benefactors, and to be compaſſionate to the afflicted.

But who muſt be the Judge in this Controverſy? It muſt be Man himſelf: For ſince with ſatisfaction he practiſes the Duties of the Natural Law, and never but with regret gives up himſelf to the motions of Concupiſcence, it follows that the former is more worthy of Man than the latter: Or ſince he blames himſelf for having followed the Conſiderations of Concupiſcence, but on the contrary is highly pleaſed that he has obeyed that we call the Natural Law,

'tis evident that [illegible] laſt, and not the [illegible] own Heart which [illegible] ſents to the Nature [illegible] and the leſs to [illegible] known.

For it cannot [illegible] Paſſions within [illegible] lowing the [illegible] we think the [illegible] ſince it would [illegible] gance to affirm, [illegible] liged to follow [illegible] cauſe we meet [illegible] lows theſe, [illegible] our Paſſions.

I confeſs I [illegible] certainty of [illegible] clear, ſo evident [illegible] leads us to the [illegible] Revelation, to [illegible] by giving us [illegible] lowing Reflexions.

The Firſt is, That we [illegible] who ſubmits [illegible] of ſubmitting [illegible] ceſſarily corrupt [illegible] is ſo throughly [illegible] too clearly ſees, [illegible] all in this Corruption [illegible] ſhould be the Author of [illegible] of the Principles [illegible] without being [illegible] ing ſubmitting to [illegible] general concourſe [illegible] to all the other parts of [illegible]

if there be such a Revelation as distinctly informs us of all these Truths, we can't but look upon it as true and conformable to that of Nature, for this very Reason, because it will have revealed unto us a Principle so great and so necessarily true, which nevertheless was so obscure.

Secondly, That Men are Wicked and very Corrupt, cannot be granted, without thinking at the same time that they ought to fear the Judgments of God according to the Admonitions of Conscience. For if it be true that the Voice of Conscience is Natural, as we have already shew'd it is, it is no less certain, that it cannot deceive us; and if it cannot deceive us, its menaces will undoubtedly have their due effect, and God will severely punish the Wicked. But when will he punish them? shall it be in this Life? I confess, that the Punishment does very often follow the Sin even in this Life, but it does not always so happen: For here we have often seen Vertue oppressed, and Vice triumphing; the Innocent involved in the same Calamity with the Guilty; Tyrants providing for their Safety, by a Multiplicity of Sins, and exempting themselves from Penalty, by placing themselves above the reach of the Laws. Were the Wicked to be punished in this Life only, it seems nothing could be better grounded than the complaint of *Brutus*, when he cried out as he was expiring, that *Vertue he had so religiously observed was but a Shadow.* But if Vertue be but a Shadow, our Conscience then certainly deceives us, when it assures us, that we shall not lose any thing by practising it; all our Remorses make us dread but vain Chimera's. God who puts us upon a natural necessity of con-

conceiving them. [illegible]
Law of Nature [illegible]
falſe, that we [illegible]
Maxims of [illegible]
der us the [illegible]
Tyranny, [illegible]
On the contrary we [illegible]
Paſſive is [illegible]
triumphs [illegible]
very well in [illegible]
ſign'd for: that we [illegible]
account of [illegible]
had planted [illegible]
ſhould be [illegible]
Law: All which [illegible]
ſequences are not [illegible]
bliſh the [illegible]
alone makes [illegible]
Obſervance of [illegible]
acquieſcing in [illegible]
Men from [illegible]
from always [illegible]
Wiſdom. [illegible]
Judgment, and [illegible]
courſe to a Revelation [illegible]
ture, which [illegible]
laſt.

Thirdly, We are [illegible]
the inducers of [illegible]
Men have [illegible]
For to what purpoſe [illegible]
if Men either [illegible]
a pernicious [illegible]?

Reaſon ought [illegible]
that *Deity* which [illegible]
it induces Men [illegible]

through their Abuses of it. Whilst they abandon themselves to a Criminal Negligence, they neither make it their Business to Know or Serve their Maker; but in lieu thereof, they form several Illusions which favour and entertain their Passions. From these Two Sources, namely, that extraordinary Negligence, and disorderly inclination we have to flatter our selves, did Paganism proceed, which was nothing else but a general Corruption of Natural Religion.

God had manifested his Glory in the Sun, and in the other Stars, which was the Natural Revelation: But Men instead of worshipping him at the Sight and Contemplation of these Works of his Power, did terminate their Worship in those very Works themselves, which was their abuse of this Revelation. God caused the Plants to grow up, and produced Animals for the Sustenance of Men; but Men through the motions of a Senseless Devotion, worshipped those Plants and those Animals.

It did not suffice them to worship Oxen, and burn incense to Crocodiles and Serpents. They did not only metamorphose Beasts into Gods, but they metamorphosed also the Gods themselves into Beasts. They ascribed Incest, Drunkenness, Adultery and Sodomy to them. They made a Deity of each particular Vice, and to their several Passions they erected Altars. Drunkenness they worshipped under the Name of *Bacchus*, and Lasciviousness under that of *Venus*. *Mercury* was with them the God of Thieves, and *Momus* that of Calumny, *&c.*

Vide Terent. in Eunuchum.

Our

Our Conscience shall [illegible] Idea we have of the [illegible] never forbid our [illegible] ascribe to the Ones [illegible] may therefore [illegible] Mens Consciences must [illegible] such monstrous Ideas of the [illegible] little scrupulous they were to [illegible] and Rebellion, when [illegible] self the greatest of the [illegible] and a Rebellious Son.

But Natural Religion [illegible] efficacious, but pernicious [illegible] abuses of it: For men [illegible] nothing at all, that [illegible] have no Conscience, [illegible] that is Blind and Superstitious, [illegible] sion'd so many Nations to [illegible] ing new Crimes, in order to the [illegible] their former, by obliging [illegible] Children to false Deities.

And this Disorder was [illegible] only Three or Four Persons or [illegible] Nations that were guilty of [illegible] regularity, but we find [illegible] Face of the whole Universe.

Common Sense informs us, that if Nature [illegible] to be proper for the end we [illegible], then of these Two things we ought to do the one, either give it quite over, or else reform it by some Alteration to the better. Since therefore Men who were naturally designed to make a right use of their Reason, have put it to a pernicious use, and thereby thwarted the end they were naturally designed for, what could we think else of that Deity (whose Wisdom cannot be

deceived,) but that being unwilling wholly to destroy Mankind, as it appears by his Supporting and conferring daily Benefits upon us, he must needs have resolved upon that Consideration to reform Men, and re-establish true Religion in them; and that his Wisdom only permitted that irregularity, on purpose to repair it the more advantagiously, and to advance his own Glory in a more excellent manner?

But if after what has been said, we would take the freedom to reason about the means of reforming these Irregularities in Men, our Natural Lights as weak as they are, might be sufficient alone to inform us, that God could not reform their Hearts and Inclinations, by changing them by a blind impression, and acting upon them as upon Stocks and Stones, because he was to act upon them in a manner conformable to their Nature, as they were Reasonable Beings. And on the other side, the Lights of *Natural Religion* were not of themselves sufficient to produce this effect, being so much immmersed in Corruption. 'Twas but in vain that *Natural Religion* taught Men that it was their Duty to obey their Reason, when that Reason it self was corrupted by Self-Interest, and always gave its Verdict in behalf of the Passions. It was to no purpose for the *Natural Law* to tell them they ought to render to every one his own, since their own Corruption bantering the *Natural Law*, perswaded them that was their own which in reality did not belong to them.

What other Measures then was there to take, in order to reform Men, but by upholding the Principles of *Natural Religion* within them, and strengthning

strengthning them against the Irregularity of their Passions, by a Second Revelation which might reveal greater Objects to us than those of our Passions, and thereby diminish that Excess which occasions all our Illusions and Errors?

But without ingaging in any farther Discussion in this Controversy, you need but recollect all the Reasons which have convinced you of the necessity of *Natural Religion*, to be also perswaded of the necessity of its re-establishment; because the same necessity there was for Men to have a *Religion*, does still remain, though that Religion is become inefficacious by their depravation.

It cannot be denied, but that these Reasons are very probable, for as much as all of them are derived from the nature of things, and bear an exact proportion with the Principles of common Sense.

Fourthly, But what could we object, if Experience being superadded to Reason, should yet more plainly discover to us the truth of this grand Principle? It being most certain that it can never deceive us. For since we know what *Natural Religion* is, and since we have seen what *Paganism*, or the Corruption of this *Religion* was, we may very easily perceive wherein the re-establishment of it does consist, and not be mistaken in discerning its true Characters.

It is necessary this Second Revelation superadded to the former, should banish out of Mens Minds, whatever silly and extravagant Ideas they had framed to themselves of the Deity; and instead of modelling their *Idea* of God by the corrupt Dispositions of their Hearts, teach them

how to regulate the Dispositions of their Hearts, by the true *Idea* of a God, whom consequently they must conceive to be Holy, Just and Perfect. It must oblige them to mortify those Desires in 'em by which they are seduced, and repress the Fury of those Passions which occasion their violating the most Sacred Rights; it must prescribe to them Equity and Justice for indispensable Duties, and not only extinguish all kinds of Vitious Passions, but pull them up by the very Roots, by prohibiting Concupiscence it self, and the bare desire after them. Lastly, It was needful it should unite and closely fasten Men both to one another, and to God.

Doubtless we must have a strange aversion for Truth, if finding a Revelation qualified with all these Characters, we should not grant it was designed to re-establish *Natural Religion*, and that it has the very same principle with it. I am very well perswaded, that the Two parts of our Nature, will not agree very well together in this respect; for our Reason with its purest Light, Maxims of Equity and Justice, Natural Knowledge of God, and its most equitable motions of Conscience in opposition to the efforts of Concupiscence, will induce us to acknowledge this Revelation. But Concupiscence on the contrary seconded by its Passions, will endeavour to give our Reason the Lie; so that we are then obliged to examine whether we had rather to refer our selves to our Reason, which never deceives us, unless it be seduced by Concupiscence, or to our Concupiscence, which always deceives our Reason by it self; to those Maxims of Equity and Justice which never lead us in any Error whatever, or to Self-interest which makes us every day

day take false Steps; to the motions of Conscience, which would prevent us from committing Evil, if we would but give any credit to it, or to our Passions, which for the most part occasion our daily falling into several Misfortunes even in the common Affairs of Life, *&c.* Lastly, We are obliged to resolve whether we had rather become Monsters, by submitting the lights of our Reason to our Passions, or be Men, by submitting our Passions to the light of our Reason. But we shall in the subsequent part of this work, answer the Difficulties of the Deists.

CHAP. VIII.

Wherein we prove that there is a necessary and natural distinction betwixt Moral Good and Evil.

BEfore we come to answer the Objections of the Deists, it is necessary we should confute the Opinion of some who obstinately maintain there is no Natural Distinction betwixt Good and Evil, and affirm they are Fictitious Names, which make no further impression upon the Minds of Men, then they are Seconded by the strength of Education and Prejudices.

Were this a certain rule, we must then confess there is no Duty incumbent upon us, and that the most profligate Men ought not to act

other-

otherwiſe than they do, which would already prove a very pernicious Conſequence. For to think that all Outrages, Adulteries, Aſſaſſinates, Parricides, Sacriledges, killing ones Father and Children, and all manner of Impieties and Blaſphemies againſt the Deity we acknowledge; to think, I ſay, that all theſe Crimes are not repugnant to our Duty, is ſo vicious a Propoſition, as to make our Natural Light immediately riſe in oppoſition againſt it.

Perhaps ſome will object, that it is a Prejudice of Education, which makes us eſteem all theſe Actions as Crimes. But we anſwer that it is not a meer Prejudice of Education, becauſe this Notion is founded upon ſeveral Principles which belong alſo to Nature.

I. It is eſtabliſhed on the conſent of Men of all Times and of all Places, who all unanimouſly agree in the Judgments they make of thoſe Actions we have juſt now mentioned. Now 'tis true, (as has been already ſhewed,) that all Men perfectly agree in the Principles of Nature, but never in the Principles of Education; unleſs Education it ſelf be grafted on Nature.

II. This Notion is founded upon the natural Order of publick Society; and the better to make it appear, I ſhall inſtance only theſe Two evident and undeniable Principles. Firſt, That Men were naturally better adapted for Society than Brutes. Secondly, That Men being better adapted for Society than Brutes, they ought to be more govern'd by Reaſon than they, and not to confound themſelves with them, and much leſs to degrade themſelves beneath them, by ſo many ſtrange Irregularities. For if all this may paſs

for

for Truth, 'tis evident there is a Law incumbent upon us, and consequently there is such a thing as Virtue which consists in the performance of that Duty.

III. It is founded upon the Natural Obligation we lie under to obey our Reason. For 'tis true that we have a Natural Law which precedes our Education, and is very necessary to make us perceive the Principles of the same, without which we should be altogether incapable of any instruction whatever. It is certain also that that Natural Light which we call Reason does always dictate and persuade us to something or other. We are then either subject to our own Reason, or we are not: If we are not obliged to obey this Reason, it is useless to us, and we must needs become incapable of all Education and Discipline whatever. Nature was deceived in imparting it to us, and we must renounce both the Name and the Definition of Men. But if we are obliged to obey our Reason, there is then a Duty and a first Law which consists in following the Dictates of our Reason; and if there be such a Duty, 'tis good to perform, and evil on the contrary to neglect it; and consequently there is still a natural Distinction betwixt Good and Evil, far ancienter than Education, the Foundation of all Discipline, and the Principle of all Instruction.

IV. This Principle which establishes a real distinction betwixt Moral Good and Evil, is founded either on the right or ill use which Men must necessarily make of their Reason. They cannot all make a right use, nor all make an ill use of it, because some of them make quite a contrary use of it to what others do. For some make

use

uſe of their Reaſon meerly to ſatisfy their Paſſions, though at other Mens Coſts. Others make uſe of the Light of their Reaſon, to give every one their due, againſt the biaſs of their Paſſions, which Two uſes of Reaſon are diametrically oppoſite; and conſequently if one of them be Good, the other muſt neceſſarily be Evil; and then who can doubt but that the good uſe is to be preferred before the bad one? And if we ought to make a right uſe of our Reaſon, then it becomes a Duty; if it be a Duty, 'tis Vertue to perform, and Vice to neglect it; ſo that there is a Diſtinction betwixt Moral Good and Evil, which evidently flows from the Principles of Nature.

V. But the more particularly to demonſtrate this Truth, it will be needful here to Anatomize the Law of Nature, if I may ſo ſpeak, which conſiſts, Firſt, In Self-Love. Secondly, In that we are endued with a Reaſon which is capable to direct us. Thirdly and Laſtly, In the right uſe of that Reaſon, in ruling and directing that Self-Love which of it ſelf is Blind and Ignorant.

Now all this is very natural; 'tis natural to love our Selves, 'tis natural to be endued with Reaſon, and it is natural to rule and direct that Self-Love by Reaſon.

I. 'Tis natural to love our Selves, becauſe we cannot be ſenſible of any Joy or Pleaſure, without loving ones ſelf, which is the ſubject of it; nor likewiſe be ſenſible of any Miſery and Affliction, without hating that Affliction and Miſery with reſpect to ones ſelf that is ſenſible of it, which is neceſſarily united to Self-Love.

II. 'Tis

II. 'Tis natural to be endued with Reason, which naturally assents to the truth of certain Principles that are the Rules of the Evidence and Certainty of all our Knowledge. Hence it is we call it the *Natural Light.*

III. Lastly, 'Tis natural likewise to obey this Reason, and the strength of this Law is founded upon the Principles of Self-Love; for because we love our Selves, we desire our own Preservation and Welfare; and if we desire our Preservation and Welfare, we are glad when we find out such a Light as may lead us to either. Now this Light is nothing else but our Reason. We desire therefore to be Reasonable, by the very same Principle which makes us desire our Preservation and Welfare. Thus this first Law which obliges us to follow the Dictates of our Reason, derives its Original Force and first Motives from Self-Love, which of all Principles, is the most Natural, since it is the most Lawful and the most Innocent, when it is well directed.

And if we proceed after this, to examine all the other Principles of the *Natural Law*, we shall find it is composed of the surest Maxims of Reason, and the most innocent Affections of Self-Love.

This *Natural Law* principally consists of Four Rules, *viz.* First, The Rule of Temperance. Secondly, The Rule of Natural Affection. Thirdly, The Rule of Justice. And Fourthly, The Rule of Gratitude: And each of these Rules is composed of what is most pure in our *Natural Light*, and most innocent in Self-Love.

The

The First may be expressed by these Four Maxims. First, we ought to prefer a great Good before a Lesser. Secondly, We ought to suffer a less Evil to avoid a greater. Thirdly, We ought to lose a less Good, to avoid a great Evil. Fourthly, We ought to suffer a little Evil, to obtain the possession of a great Good. In these are contained the Rules of Sobriety, of Temperance, of Patience, and of all other Vertues which engage us to suffer, or abandon any thing in prospect of some good. And that we find in these Rules what is most natural in Self-Love, and most undeniable in the Maxims of Common Sense, is not very hard to prove. There is something in it precedent to Education, and we are apt to upbraid our selves by some Natural Instinct, when ever we neglect to perform those Natural Duties. We think our selves guilty of Voluptuousness, if we have preferred the pleasure of Intemperance before the real and solid good of our Preservation; of Cowardise, if we could not bear with a little Evil, such as Cares, Labours and Fatigues, to prevent a greater; which for Example, may be perhaps the ruin of our Family, or the loss of our Country; of a sordid and blind Selfishness, if we are unwilling to part with a small portion of our Estate, to prevent losing our Honour, nay, or our Life it self, *&c.* And lastly, of shameful Effeminacy, if we are afraid to incommode our selves a little to obtain a most considerable Good, when we may by a little pains lawfully possess it. Now by thus transgressing against the *Natural Law*, we are accountable for our selves to our selves. We have then a Maxim or a Rule which is Natural, and grounded on the Principles

of

of Reason and Self-Love; and this Law is violated only by turbulent and impetuous Motions proceeding from elsewhere, which corrupt our very Nature, hinder our being obedient to this Law, and are contrary to Reason and true Self-Love, and constitute what we call the Original Sin.

The Second Rule, which is that of *Natural Affection*, is founded upon this Principle, *viz. We ought to love that which belongs, or has any relation to us*, and is composed of this Principle of Self-Love, *viz. Because we love our Selves, we ought therefore to love the things which belong to us*; as also of this Principle of Reason, *viz. Men are our Neighbours, they bear our Image, and are united to us in Society.* For were it not for Self-Love, the Knowledge of this Affinity could never be a Motive of our Affection to them: And were it not for Reason, that Disposition we find in our selves to love the things which belong to us, would be altogether insignificant, because without it we should not know that Men are our Neighbours. Since therefore Reason and Self-Love belong to Nature, we cannot possibly doubt but this is a Natural Principle.

The Third Rule, which is that of Justice, is contained in this Maxim, *viz. We ought to do to others, what we would they should do to us.* In this again, Reason and Self-Love manifestly appear; the force of this Law being not only contained in the light of the Understanding which allows of it, but in the Motives of Self-Love also, which further confirms it by a retaliation on it self: And who can deny but that all this is very natural?

The

The Fourth, which is the Rule of Gratitude, may be expreſſed after this Manner: We ought to love thoſe that do good to us. Herein we find a retaliation of Self-Love, wiſhing well to thoſe it thinks it ſelf oblig'd to, and a Maxim of Reaſon which approves of this Senſe of Gratitude, and makes us eſteem thoſe blameable, which are void of it. This Rule therefore as well as the former, does again evidently proceed from the Principles of Nature.

From all theſe Rules concerning Vertue and Moral Good, ſprings what we call the *Law of Nature*: But that Law muſt be further ſupported by Natural Motives which are thoſe of Conſcience. The Natural Knowledge we have of the Wiſdom, Goodneſs and Juſtice of God, is wonderfully agreeable to thoſe Maxims of Equity and Juſtice. We do not only reproach our ſelves, (as for ſo many Irregularities) for all the Motions which are the cauſe of our Tranſgreſſing againſt this Natural Law; but we cannot forbear dreading alſo God's Juſtice, after the Commiſſion of ſuch an Action, as has been already ſhewed, when we treated of Conſcience.

Since therefore all kinds of Treaſons, Murthers, Blaſphemies, Parricides, *&c.* directly violate this *Natural Law*, and thwart the Motives of Conſcience, it follows from thence, that all theſe Actions are naturally Horrid and Inhumane, and have ſuch an Irregularity, as does not meerly proceed from the Prejudices of Education; but that on the contrary, thoſe Prejudices of Education which are Equal, Uniform, and altogether the ſame in this reſpect

in

in all Men, that are [illegible] ther Founded upon our Nature [illegible] which ſprings from [illegible] tween theſe A[illegible] and Opinions which proceed from the very Eſſence of Nature, and are ſo proper and ſo Eſſential to Man, that it [illegible] be wholly to Deface Humane Nature it ſelf.

Laſtly, If it be granted for Man to govern himſelf by theſe Four Rules in which the *Law of Nature* conſiſts, 'tis then againſt the Nature to violate them. And if he be bound to obey this Law, as Nature inſtructs, he muſt needs do ill by tranſgreſſing againſt it, and there can never be a more Eſſential and Natural Diſtinction, than that which is already betwixt that Good and Evil.

CHAP. IX.

In which we ſhall examine the Objections of the Deiſts.

WE ſhall begin this Chapter with an Anſwer to the moſt common Objections of the *Deiſts*: We all know well enough, ſay they, that 'tis very poſſible that the Prejudices of Cuſtom and Education may deceive us, by making us look upon ſeveral Monſtrous Imaginations as Sacred Myſteries. And that the dread which we are prepoſſeſs'd with from our Cradles of God's pretended Judgments, very powerfully detet

us from using the freedom of our Faculties, to form any any reasonable Scruples against Religion; and so we abide in Superstition, for fear of becoming Reprobates and Unbelievers.

To this we answer, that those Incredulous Gentlemen are altogether unexcusable for being afraid of the pretended Prejudices of Piety, and not being at all concerned at those of Libertinism. I do not deny but that there are indeed an infinite number of Persons that may be induced to believe the Religion they profess, more by the Engagements of their Birth, Education and Custom, than by the Reflections they may have made of themselves upon the Divine Characters of it: But then it is to be confess'd, that there is an infinite number likewise of Unbelievers, who frame Scruples to themselves meerly out of a vain-glorious desire they have to exalt themselves above other Men, by not believing any thing that the Vulgar does, and by the little care they take better to inform themselves, and by the daily and intimate Conversation they have with profligate Companions, which renders their last Education contrary to the first; but above all, out of a Desire they have to gratify their Lusts and Passions.

But it is not sufficient to affirm that they are only as liable to Prejudices as we are; it being most certain that they are subject to more numerous and far more pernicious ones than we. They are liable to more numerous ones, because every one of their Lusts and Passions forms particular Prejudices to favour their several Pretences. And they are liable to more pernicious

pernicious ones, becauſe it is a Thouſand times eaſier to be reclaimed from the falſe Opinions imprinted in our Minds by Education and Birth; ſuch for inſtance, as thoſe we are ſuſpected to have, than from thoſe with which we are poſſeſſed by the whole mutinous Crew of the Paſſions of the Heart, ſuch as thoſe we juſtly charge upon our Incredulous Adverſaries.

Thus, though Cuſtom and the Senſes (being much ſtronger than Cuſtom or Education,) had perſwaded us in our Infancy, that the Stars were no bigger than ordinary Torches, yet we have found our ſelves eaſily undeceived afterward by the ſolid Reaſons *Aſtronomy* produced us to the contrary. But we never ſaw any preſumptuous Perſon that could be reclaimed from the haughty Opinion he had conceived of himſelf; becauſe this laſt Prejudice ſprings from inſolent Pride and Miſguided Self-Love.

But the Incredulous, to be juſt to themſelves, ought to fear the Prejudices of the Heart before all others, becauſe as we have above obſerved, their Luſts and Paſſions find all the ſatisfaction imaginable in the Opinion embraced by them; whereas we have nothing elſe to fear or be jealous of, but the Prejudices of Birth, Cuſtom and Education. It follows therefore from thence, that they have greater reaſon to fear and ſuſpect their Prejudices than we ours.

Certainly we muſt be very blind, to fear that the Principles of Education, or the Objects which *Religion* gives us but a faint Proſpect of at ſo vaſt a diſtance, ſhould be more capable to circumvent our Credulity, and impoſe upon our Underſtandings, than the preſent and vigorous Idea of Voluptuouſneſs, the lively and real Senſe

of the Pleasures we relish, the multiplicity of Charming and Delightful Objects, which enter as it were in shoals into our Souls, by the Chanel of the Senses, and of the head-strong Fury and Violence of those Passions which appear so plainly to be Principles of Illusions and Errors in the common Affairs of Life, that to represent a Man in a Passion, is sufficient to diswade Men from believing any thing he says in that mad Fit.

If then we seldom give credit to the Discourse of a revengeful Person, in vindication of his Bloody Resentments, or to that of a Proud, Conceited Coxcomb that praises himself, or even to a Father that excuses his Sons Faults, (though that be but a very innocent and harmless kind of Affection,) much less ought we to believe those who deny the Principles of *Religion*, because we cannot but be sensible that all the Passions furnish us with Prejudices against it, because it tends wholly to curb and repress them all.

But though upon examining the Principles of our false Prejudices, it seems a Thousand times more probable our Adversaries should deceive themselves than we; yet if they please, we shall suppose us both upon an equal Foot, and only beg leave to use the like Cautions with them, lest we shall fall likewise into an Error. In order to this therefore, we declare to them, that we will admit of no Principles but what bring with them the force of Reason, provided likewise they will not on their part doubt without Reason. Neither shall we let our selves tamely be perswaded of the Truth of the Principles of *Religion*, but shall yield only to them, when we shall

ſhall find our ſelves obliged to it by undeniable Evidence. But then let them not be ſo ungenteel to oppoſe them, when they ſhall appear with an evidence unexceptionable and truly convincing. This is all we demand of them, and we faithfully promiſe to ſtand to this Agreement. 'Tis plain we have followed this Method from the beginning of this work, and that Prejudice had no ſhare in all thoſe Truths we have demonſtrated.

'Twas not Prejudice that convinced us of the Exiſtence of a God; our Reaſon cannot but draw this Conſequence from all things viſible. 'Twas not a Prejudice that perſwaded us God was an Intelligent and Wiſe Being; becauſe our Reaſon acknowledges no God, and relapſes into *Atheiſm*, if once it be obliged to believe that he is deſtitute of Underſtanding and Wiſdom. 'Tis not Prejudice that makes us believe God knows all that is done on Earth; our Reaſon tells us, either God is no Intelligent Being, or he knows the Actions of his Creatures. 'Tis not Prejudice that perſwades us God approves of the Piety of thoſe who pay their Homages and Thankſgivings to him; but on the contrary, that he condemns the Impiety of thoſe who deſpiſe and affront him: Our Reaſon aſſures us, that if God cannot but know Mens Actions, he cannot likewiſe but know them to be what they are in themſelves, and allow or diſallow of them according as they deſerve. 'Tis not Prejudice that perſwades us God loves what he allows of, and hates what he diſallows; our Reaſon permits us to doubt but God hates all that he knows worthy of his Hatred, by diſallowing of it, and loves what he knows worthy of his Love, by al-

lowing of it. 'Tis not Prejudice that induces us to believe God cannot but love Good Men rather than Wicked Men, becauſe our Reaſon has convinced us of it already, by perſwading us of the foregoing Truths. 'Tis not Prejudice that aſſures us, that if God loves the Good rather than the Wicked, it follows that he muſt needs beſtow his Benefits in greater abundance upon them, than upon the latter; becauſe our Reaſon informs us, that the more our Love increaſes, ſo much the more kind it inclines us to be, which more eſpecially proves to be true in a *Sovereignly Free and Omnipotent Being*. 'Tis not Prejudice that induces us to believe God would not beſtow his Benefits more plentifully upon the Wicked than upon the Good, if there were nothing more to be hoped for after this Life, nor would ſuffer Vertuous Men to be ſo often Oppreſſed and made Miſerable in this World, as our Reaſon, or rather our Senſes, our Sight, and our Experience aſſure us he many times does. 'Tis not Prejudice therefore, but our Reaſon it ſelf which convinces us of the Neceſſity and of the Truth of this *Religion*, where we find *Divine Juſtice* perfectly diſpenſed, and by which we are taught that God will one Day recompenſe every one according to his Works.

Thoſe who call Revelation in queſtion, deny the Judgment to come: Thoſe who deny the Judgment to come, are forced likewiſe to deny that God favours the Good more than the Wicked, becauſe in their Opinion, the Wicked will have the greateſt ſhare in all his Benefits. Thoſe who deny that God loves the Good more than the Wicked, muſt of neceſſity confeſs, that he approves alike of the Life of both, of Good

and

and Evil, Vertue and Vice. Those who maintain that God approves all of both and Evil, make of him an imperfect being, and can never justifie their Opinion. But in reducing even what they pretend to be true of him, and asserting that he knows nothing of them. Those who deny God the knowledge of Future actions, deny that he is that Intelligence which made Man, and continually preserves him, together with the other Works of the Universe. Those who deny that God is that Intelligence, deny his Existence. If you deviate never so little from those Principles of ours, you will inevitably fall into inextricable Errors, wander about groping in the Dark. But on the contrary, if you stick to the Truths of Religion, nothing can be easier to you, than to justify good Sense and right Reason.

But is it not possible to frame some Doubts still against all these Truths, though never so evident? And is there no way to overthrow this System, how firm and indissoluble soever it seems? Let us see however, and do our best Endeavours in behalf of the Incredulous; and if possible, let us not forget any thing that may tend to their Advantage. Truth it self will be but the more convincing, after we have confronted it with the most plausible Objections that can be alledged against it.

CHAP. X.

Wherein we continue to answer the Objections of the Deists.

IT seems as if it were easie to overthrow the Connexion of the foregoing Truths, by attempting first to shake the Certainty of the First, and affirming that God might indeed know Mens Actions if he would; but that being Sovereignly Free, he thinks only upon what he lists, and consequently he may voluntarily turn off his Eyes from the Conduct of Men.

In answer to this Objection, I shall not alledge, that it being impossible God should not know himself, he must needs see those Beings which proceeded from him; and that reflecting upon his Goodness, he can't at the same time but perceive those Objects in favour of which his Goodness was displayed.

Neither shall I object that an Infinite Understanding is altogether incapable of those Two great Defects, Ignorance and Inadvertency; and that there's an absolute necessity God's Understanding should be infinite, because he having no Principles of his Existence, there is no cause likewise that could prescribe him any bounds; and 'tis as reasonable he should have this degree of Perfection, as that other, and that other again even to Infinity.

Nor

Nor ſhall I ſo much as ſay, that ſince God has no Hatred nor Indifference for his Works, as has been already ſhew'd, none but Foolish Men can poſſibly imagine he would purpoſely turn away his Eyes from them, and abandon the care of guiding and preſerving what he had taken care to make.

All theſe are without doubt very ſolid Conſiderations; but we have yet ſomething more important to offer: And that is, that though God ſhould turn away his Eyes, and take no notice of the Conduct of Men, ſo as not to mind after what manner Vertue and Vice have divided the Earth, yet it is impoſſible but that he muſt have foreſeen it when he framed the World. He ſaw that he link'd all things together after ſuch a manner, as that thoſe Men who ſhould prove moſt wicked, in caſe they happened to be corrupt, would have the greateſt ſhare in all his Benefits, and Injuſtice and Violence would obtain far more of his Bleſſings, than Innocence and Moderation. For how ſhould God that made all Cauſes, and ſees all Effects in them, not perceive a thing ſo viſible as that? And if he could foreſee it, 'tis paſt all Diſpute, but that he muſt needs have either prevented it, or taken ſome other Meaſures to reform that Diſorder ſome time or other. In fine, if he could foreſee it, it is the ſame thing as if he actually ſaw it; and 'tis to no purpoſe after that, to have recourſe to ſo groſs a Fiction, that God turns away his Eyes, and vouchſafes not to look upon, or mind his own Works.

But *Atheiſts* may probably urge againſt the Second Truth of our Syſtem, that God approves alike of all Mens Actions, by reaſon of their Equality

quality in their Principle; that is, that the Good would act just as the Wicked, and the Wicked as the Good, were their Circumstances altogether the same.

We answer first of all, that this Argument infers too much, because it tends to prove that Men can never be blame-worthy. They then may Steal, Betray, Assassinate, and when they have done, excuse themselves, that they were brought to this necessity by the circumstances of their Life, and were put upon it by the Objects they had seen, the Opportunities they had found, and the Education they had had. It would be well for them, if with such Evasions they could satisfy their Injured Adversaries, and disarm the Revenging Hands of Secular Justice. But how should these Reasons satisfy their Judges, when their own Hearts will not accept them? The grievous Checks of Conscience they feel after they have committed any of these Offences, being most certain Proofs, that they are not only Guilty, but they are so even at the Bar of their own Judgments.

Indeed, were the Discourse in Hand about *Serpents*, *Tygers* and other Wild Beasts, which so soon as they have any being, follow their Inclination to be hurtful to other Animals; we should then be forced to search into the Wisdom of the Maker, for the reason of that Inclination, because Brutes exercise it without any Knowledge of what they do, and as having no Law to restrain them from it.

I say yet further, that those Animals obey the Orders of their Maker, in laying Snares for others, because in it they follow the Laws of their Natural Instinct. But 'tis not so with Man: God

God has implanted in his Heart, Principles of Love to his Neighbour, of Fidelity and Gratitude to his Benefactors: And yet notwithſtanding all this, he oppreſſes his Neighbour, and has the impudence to Blaſpheme even God's holy Name.

That this contrariety and oppoſition ſprings from God, is a thing never to be ſuſpected; becauſe it is impoſſible he ſhould be the principle of our Ingratitude, who has conferred ſo many Benefits upon us; or that he that planted in us the *Natural Law*, ſhould cauſe our Diſobedience to the ſame Law, and be at the ſame time the Author of our Crimes and of our Remorſes for them.

For if the Irregularities in Mens Actions muſt needs be referred to God, we cannot chuſe but think then, that when a Man utters Blaſphemies, God himſelf is the Author of that Impiety. So then as it is very proper to ſay, that God nouriſhes us, when he gives us ſuch Food whereby we are ſuſtained; that he enlightens us when the Stars diffuſe upon us the Light he has endued them with; in like manner it may be reaſonably affirmed according to thoſe Extravagant Fancies, that God himſelf curſes and blaſphemes his own holy Name by the Mouth of Impious Men; which is an Abſurdity that is impoſſible to hear without horror.

And if our Adverſaries will not reject as well as we, ſuch incoherent as well as horrid Notions, we ſhall e'en let them alone as Men too void of Reaſon to be reaſoned with. But if they decline them, as we doubt not but they will, they muſt of neceſſity confeſs, that God is not the cauſe of the Impieties and Blaſphemies

of

of Mankind. If then they cannot be referred to God, Men only must be taxed with them, who necessarily let themselves be corrupted through their Fault, and are alone guilty of the odious Crimes which they daily commit. The most obstinate Unbelievers cannot but draw this Consequence, unless they first evacuate the Existence of God, that immoveable Principle which we suppose to have established upon a solid Foundation, and without which every thing falls immediately to the Ground; but which if proved firm, is sufficient of it self to support the whole great System of *Religion*.

For to lay the blame of all our Disorders upon Circumstances and Objects, is a Childish Mistake; because should this Argument be never so much enforced, that they are concern'd in all our Actions, 'tis an undeniable Truth granted by all the World, that they can neither constrain our Minds, nor force any thing upon our Wills. And 'tis likewise evidently false, that the Good Man would act just as the Wicked does, if his Circumstances were the same; because Experience tells us, that the one is Proud in Prosperity, and the other Humble, the one is Stedfast in Adversity, and the other Impatient, *&c.*

Thus the Incredulous are prest between Two most evident Truths; the First, That some Actions of Men are Wicked: This our own Reason, their own Hearts, the unanimous Consent of all Men, to blame and punish them, the Law of Nature, and the Remorses of Conscience so fully convince us of, as not to permit us to doubt of it. The Second, That Wicked Actions must not be referred as to their Principles, to that

that same God who Disallows and Prohibits them by those Natural Lights and contrary Inclinations he has implanted in our Souls. And let Incredulous Persons make what stir they please about it, 'tis certain they can never oppose the invincible Evidence of this Demonstration.

But they further object, Do you for your own part matter a little *Worm* or *Fly*? Surely in your Opinion 'twould be to injure a great Monarch, to think that in the midst of his vast Designs, he should perpetually fix his Eyes upon a Company of *Ants*, to observe their Labour, watch for their Preservation, and take a special care lest they should wrong one another. But is not God raised infinitely more above us, than a Monarch is above the *Ants*?

Without doubt he is so, and this Objection is plausible only, in that it supposes this grand Truth; but as for the rest, which makes the principal part of it, 'tis but weak, and serves only to establish our Principles. In effect, God is our Maker, but that Earthly Monarch is not the Maker of those *Ants*. God is not to be conceived but as he is Supreamly Good and Just; nay, we conceive, that even those Vertues make part of his Glory; whereas we consider oftentimes in a King, nothing so much as his Authority and Power. A Monarch being of a Limited and finite Understanding, and able consequently to apply himself only to certain Objects, can never effectually mind the one, without neglecting the others. So that we generally blame him, if he applies himself to trifling things, because we suppose he may be thereby taken off from more important Business. But 'tis not so with

with God, who is liable to no Diſtraction, (notwithſtanding all his Cares for Men,) by reaſon that his Knowledge and his Power are infinite. That Earthly Monarch never form'd thoſe *Ants* according to his own Image and Likeneſs; whereas it can't be denied, but that we bear ſome Features of Gods Eſſence within us, becauſe we find our ſelves endued with ſome ſort of Knowledge, Wiſdom and Juſtice, *&c.* And we cannot acknowledge the Exiſtence of God, without aſcribing all thoſe Vertues to him. That Earthly Monarch never threatned or promiſed thoſe *Ants* any thing, (whoſe Compariſon is urged with ſo much Vigour;) whereas God daily promiſes or threatens Men by the Voice of Conſcience. Thoſe *Ants* of which they ſpeak, have no *Religion*, to which they were naturally deſign'd, and obliging them to pay their Homages to the Monarch that beholds them, nor to Swear by his Name, to rely on his Protection, and to call upon him in their Neceſſities: I ſay, they were not formed by their Maker for any of thoſe things; whereas all this has been verified in Men. That Monarch cannot enlighten them with a Look, puniſh, or confer his Benefits upon them by a ſimple motion of his Will; whereas God is able to perform all theſe things with reſpect to us. Thoſe *Ants* neither belong to the Juriſdiction of that King, nor to the Extent of his Dominions, becauſe he has no Maſter of Nature; whereas God who is the Lord and Maſter of thoſe *Ants*, much more ought to be ſo of Men, ſince he is the Univerſal Monarch of the World, that rules all things, and the Supream mover by whom all things ſubſiſt. Laſtly, An Earthly Monarch cannot be every where,

where, to Act and Govern in all Places; whereas we cannot but ascribe Immensity to God.

But what makes most against the Incredulous, is, that though this Comparison, (the pretended Bulwark of Impious Men,) should be as Just and True, as 'tis False and Defective, the Consequence however that might be drawn from thence, would most certainly appear very unreasonable.

For since we cannot own the Existence of a God, without ascribing to him the power of influencing *Matter*, which is far more distant from his infinite Perfections than we are, and of directing to their proper Ends the meanest Beings in Nature; who durst presume to deny but that he performs the very same thing with respect to Men, and consequently guides and directs them to their Natural End; *viz. Religion*, as has been already proved? The Consideration of Man's Unworthiness, makes the Correspondence of God with us seem wonderful, but not incredible. The Sun without debasing himself, enlightens the lowest parts of the Earth, and so God without lessening his Majesty and Grandeur, influences the minutest Bodies, and the least of Insects he produces, and continually preserves. On the contrary, the meanness of the Subject the more sets out the Excellence of the Workman. Nothing shews better the power of Almighty God, than to see him put an Atom into capacity to measure the vast Spaces of the Heavens, and make an Understanding that knows it self and all other things besides, depend upon a little figured and coloured Clay. Nothing sets forth better the Extent of his Wisdom, than

to

to consider that he foresees Mens Actions long before they are put in Execution, that he directs the most pernicious of them to some useful end, and brings Good it self out of Bad Intentions. Nothing makes his Justice more eminently appear, than that general Inspection which makes him Sentence Sin before its Conception, which constitutes him the Universal Judge of all Men, and of all their Thoughts and Motions; so that no Darkness, no Dissimulation nor Pretences whatever, can conceal the least Sin from this *Supream Being*, which permits every thing in order to punish them all, and direct them to some good End or other. Thus Reason shews us, that the Attributes of God, (far from being lessened by the meanness of the Objects upon which they are exerted,) do but derive a new splendour from them.

But 'tis objected, that perhaps God acts as those Politick Lawgivers, who promise false Rewards to the Observers of their Laws, the better to entice them to fulfil their real Duties; and who scruple not to deceive the Vulgar when it is for their advantage. But this is an Imagination so unworthy of God, (of whom Reason will have us frame the most perfect Idea that possibly can be,) that we might well excuse our selves from the pains of confuting it. For though Humane Lawgivers have made false Promises to their Followers, 'twas only because they were unable to recompense them with real and solid Goods: But it is not so with God, who cannot but be Faithful and True, and never can be out of a Condition to keep his Promises, as it happens oftentimes to Men. Besides,

where

where do you find any Just and Equitable Law-givers, who in settling of a State, observe no Rules of Justice, but rather order things in such a prepostorous manner, that they shall be sure to obtain the greatest Favours, and enjoy the calmest Prosperity, who shall be the most Licentious Violatours of their Laws? Now this might be reasonably asserted of the Deity, had it so link'd together the Principles of all Natural Beings, as we see they are, without particularly designing a future Judgment for us to expect; because then to transgress against its Law, had been the readiest way to Happiness; and on the contrary, to follow the Motions of the Law of Nature, would have proved the road to Misery.

But the Incredulous will reply, That it does not so happen as we imagin, because God punishes and recompences Men even in this Life, and has affix'd Remorses to every Sin, that they might serve for the whole Punishment of it; and that he has also subjoyned to good Works, the satisfaction that proceeds from the Testimony we render to our selves of having done well, that Vertue should not go wholly without some Reward. But according to this Opinion, how happy would the most Profligate and Debauched Wretches be? How advantagious would it be, to carry Vice to the highest Excess? How very much in the Wrong should we be, for not offering Violence to our Hearts, and not stifling the inward Sense of our Consciences? For if we were come once to that pitch of Perfection in Vice, we should be above any Judge, and out of the reach of Justice, because we should be without Remorse. We should secure our

ſelves from Puniſhment, by the great number and topping quality of our Sins, and ſcape ſcot-free for our tranſcendent Wickedneſs, and might impoſe upon the Wiſdom and Juſtice of God, through the Exceſs of its Corruption. What a paltry thing would the Crown of Vertue be then, that ſhould conſiſt in an Error; that is, in our being perſwaded God would do us Good, though he never deſigned us any? And how inconſiderable would the puniſhment of Sin be, that ſhould conſiſt in a like Error, that is, in our fearing his inflicting Puniſhment upon us, for committing Evil, though he never meant it? Who ſees not that theſe Notions cannot be admitted, without evacuating the Juſtice and the Exiſtence of God?

Laſtly, they object, ſuppoſe a young Child were bred in a Deſart, ſuckled by ſome Wild Beaſt, as it is reported of *Romulus*, or nouriſhed by ſome other extraordinary means, without any Humane Aſſiſtance, (for ſuch Suppoſitions as theſe may be allowed of,) do you think that this Child being come to the ſtature of a Man, would have any Knowledge of God, or any *Religion* at all?

We might anſwer this Objection, by propoſing another, and asking whether that Man would not indeed be Sociable, though he had never ſeen any Man to enter into Fellowſhip with him? Is it not true, that he would be naturally diſpoſed to love Creatures of his own Likeneſs if he ſaw any; to love and cheriſh his own Family, if he had any; to be thankful to his Benefactors, if by chance he had received any Benefits from them? But if all ſuch

Diſpo-

Dispositions lay concealed in his Heart, meerly through want of Objects to exercise them upon, and if it be true, that all these Dispositions are nevertheless natural to him, and that they will infallibly exert themselves, so soon as his Solitude shall cease; we may affirm the same thing, and much more concerning the Principles of *Natural Religion*. He would be free from all stings of Conscience, because he will have had no Opportunity of doing Mischief to any Man. The Maxims of Justice engraven in his Heart, would be needless to him through want of Objects to exercise them upon. It may be that his Mind will lye hid, and as it were buried in such a Lethargy, as will scarcely permit him to reflect upon what he daily beholds. 'Tis nevertheless most certain he would have a *Religion*, so soon as Common Sense should exert it self in him; that it would be natural for him to believe, that all he sees was not framed of it self; that he would be capable of *Religion*, in the same sense he is capable of *Society*; that is, by a *Natural Disposition*; that the Seed *Religion* is implanted in his Heart, as well as that of *Society*; that as the endeavours of Policy to unite Men together under the Laws of a Civil Government, would be fruitless and inefficacious, were they not themselves naturally born for *Society*, so in like manner 'twould be to no purpose to teach them any *Religion* at all, were they not naturally disposed to it by the Principles of *Natural Religion*. From Nature we derive those Bonds which unite us to one another; from it we learn by Experience, that we can't live without them. From Nature also we derive those Bonds which unite us to God, and it teaches us

by an inſtinct of Common Senſe, that we can't live without him. And as the Diverſity in Civil Governments does not hinder the Uniformity of our Inclinations which diſpoſe us to Society and Union; ſo neither does the diverſity of *Religions* overthrow the Uniformity of thoſe Principles which diſpoſe us to Religion. The Paſſions diverſify *Religion*, and they diverſify Society too; and yet the worſt of Governments ſuppoſes however the Union of Men, as a requiſite Condition, without which it can never ſubſiſt. Superſtition ſuppoſes alſo *Natural Religion*, without which it would be impoſſible for it likewiſe to ſubſiſt; becauſe as a bad Government is nothing elſe but an ill diſciplined Society or Union, ſo Superſtition is nothing but *Natural Religion*, perverted and diſtorted to falſe Objects. All which Conſiderations methinks are not only ſufficient to ſolve that Objection which we have here ſet down, but many others beſides.

SECT.

SECT. III.

Wherein we ſhall prove the Truth of the Jewiſh *Religion.*

CHAP. I.

An Enquiry into this New Revelation, ſuperadded to that of Nature, the Neceſſity of which we are in ſome meaſure convinced of already.

SHould we caſt our Eyes only upon thoſe Nations that ſurpaſſed the reſt in Proſperity and Grandeur, and look back into the Hiſtory of former times, we ſhould find nothing in the World, but what would ruffle our Minds, and confound our Reaſon. We ſhould ſee how the *Greeks*, who certainly were the moſt Polite and Civilized People in all the World, erected Altars to the pretended Goddeſſes of Envy and Diſcord. How the *Egyptians*, who boaſted of having imparted to the *Greeks* all that Knowledge they have ſo well improved, ſought the Object of their Worſhip among their Garden Herbs; and how the *Romans* worſhipped the *Fever* as a

Deity, and burnt Incense to those very Deities which they had taken and carried away in Triumph.

And this was indeed a general Irregularity; for all the Nations which made any Figure in the World, had such a Notion of a Deity, as if it had been multiplied and divided into an Hundred several Vertues or particular Providences, and as if it had been Corporeal, Limited, Created, Weak, Miserable or Ambitious, and infected with all manner of Vices, which undoubtedly was the utmost pitch of Extravagance to fancy.

Yet we may find amidst this Multitude, some few other Men, they called Philosophers, who ridiculed the gross Fancies of the Vulgar; and of these last, some there were, so ignorant of what they should have believed, as to be tempted by the little certainty they found in their Speculations, to doubt of every thing; and others, who made better use of the Lights of their Reason, by acknowledging one only God who made and rules all things. But for all that, the latter did still intermix many strange and prodigious Fancies of their own, with the true Idea of the Unity and perfect Sovereignty of God, which is the first and the most evident of all Principles: And so few there were capable of stedfastly persisting in the pure and sound Knowledge of the Deity, that they made no Number worth notice, the generality of Mankind being buried as it were in a most deplorable Superstition.

But yet in those very Times in which we can find nothing in fashion in the World but Ignorance, Superstition, Unclean Mysteries, and Weak-

Weakness in the People, Imposture in the High-Priests, uncertainty in the Philosophers, Men deified after their Death, Deities Metamorphosed into Beasts, and Beasts into Deities; Sin changed into a Duty, and the Principles of Natural Religion made use of as Instruments to gratify Pride, and to help to maintain the Impiety of Men; I say, whilst we behold such things, yet we at the same time find in an obscure and unknown Corner of the World, a Nation of Wise-men and of Philosophers, if I may so speak, who had much finer notions of a Deity, than either *Socrates* or *Plato*, and who carried their Idea of Vertue much higher than ever did the Stoicks.

The *Jews* represented the Deity as an Everlasting Being, Infinite, Simple, most Perfect, Almighty, Holy and Happy in the Supream degree, who is himself Independent, and on whom all other Beings depend: To him they paid their Homages, and ascribed all the Benefits they received. His Law they chose for the Model of their Conduct; they professed all Submission to him, both of their whole Minds and Wills, and for his sake to renounce their Evil Desires. What was therefore the cause of all this? Was it because the *Jews* were more polite than all other Nations besides? By no means, they were rather more gross and ignorant in every other respect. Were they free from those Passions which usually incline Men to Superstition? But if it were so, what should we ascribe that wondrous effect in them to, which is so great, that a greater can never be imagined? Should we say that the *Jews* were the Children of *Abraham*, who by the consideration of Nature, attained to the

Knowledge of the True God, the *Iſhmaelites* and *Idumeans* might alſo brag of the ſame advantage. And ſhould we believe that the Patriarchs attained to the Knowledge of the true God by ſome lucky Chance, that would be to fancy a very Judicious, very Wiſe, and very conſtant Chance indeed. Beſides, the Difficulty is not ſo much to know, how the *Jews* attained the Knowledge of the true God, as 'tis to ſhew how that Knowledge could have been preſerved amongſt them during ſo many Thouſands of Years; and yet that time which conſumes all things, the many and great Revolutions of their State, the Example of the Neighbouring Nations, the Authority of thoſe People to whoſe Dominion they were from time to time made ſubject: And laſtly, That the Paſſions of their own Hearts which were more powerful than were all thoſe other Principles, and more capable of changing *Religion* into Superſtition, ſhould never be able to extinguiſh the foreſaid Knowledge amongſt them.

What then? Is it poſſible that the Revelation we are in ſearch, ſhould be depoſited into the Hands of that Nation which was ſo contemptible to all others? 'Tis certain they pretend at leaſt to that Honour. But let us ſee what proof they bring for it, and in order to it, let us firſt of all enquire, whether that Revelation which they ſhew us for Divine, has any real Characters of Truth and of Divinity, ſufficient to convince us that it came from God. Secondly, Suppoſing God the Author of it, whether we might not aſſure our ſelves, without any further Examination, that conſequently it can never be a ſource of Illuſion and Error with reſpect

respect to us, and that God himself, who gave it us, is ingaged in interest to preserve it by his Providence. Thirdly, Whether those Means which Divine Wisdom has made use of to preserve this new Revelation down to us, be of such a Nature, as that it could not possibly have been either essentially altered, or utterly lost. Fourthly, Whether Incredulity may not raise some Scruples upon this Subject, that may well deserve our Consideration.

And by these Four several Enquiries we shall now enter upon, we hope to give a very clear insight into the Truth.

CHAP. II.

That the Characters of Divinity are so brightly visible in the Jewish *Revelation, that we cannot but acknowledge them at the first sight.*

THE *Jewish* Revelation cannot be either Humane or Divine, unless those very Books 'tis comprehended in, be endowed with some Divine or Humane Character. By this Enquiry therefore we ought to begin, which the more successfully to effect, it will be first of all very proper to observe, that we cannot reckon above Five different kinds of Teachers, that ever taught any thing to Mankind; *viz.* First, The Teachers of Voluptuousness, (if I may so call them,) who made it their chief Business to gratify Men's Sensuality and Luxury; such were the

the *Latin* and *Greek* Poets, to whom we are beholding for so many pleasant Fables and agreeable Fictions. Secondly, The Teachers of Pride; such are all those who feed Mens Vanity up, either by representing them far greater and perfecter than in reality they are; or by inciting them to sacrifice every thing to their Glory; or lastly, by shewing them the practice of certain Vertues, which are nothing else but an inverted Pride, made use of after such a certain manner. Thirdly, The Teachers of Curiosity, such are those Contemplators of empty Speculative Sciences, who endeavour to know the nature of things, meerly to have it said they know them. Fourthly, The Teachers of Policy, necessary enough for the good of Society, such as those who studied the art of governing Nations, and taught it other Men. Lastly, There are Teachers of Morality, and those to be found among the Heathens too, who raised themselves much above the others, and taught Men how to practise Vertue.

But we must take notice of Two several Characters that are essential to this last kind of Teachers, if barely considered as Humane Teachers. The first is, That if 'tis not in the very things themselves which they deliver, that their Weakness and Passions may be discovered, 'tis at least in the manner of their expressing them. Thus *Seneca*'s Works 'tis true, contain many excellent Precepts, and very good Maxims of Vertue; but yet for all that, we may perceive, he had for the most part, no other end in all his Writings, but to get himself a Name; and supposing there were no other Marks in them, besides his over-studiousness to give a plau-

sible

ſible and charming turn to his Thoughts, and continually affecting an Oſtentation of Wit, that alone were ſufficient to convince us of it. *Plato* who had far more ſound and rational notions of a Deity than the Vulgar, yet dared not diſcover them to any but his intimate Friends, whom he acquainted, that when in his Letters he ſhould mention many Gods, he was then but in jeſt, but very ſerious on the contrary, when he ſhould ſpeak but of one. And *Socrates* when going to his Execution, knew not whether he was going to a Happy or Miſerable State, ſo wavering was he in all his Opinions: And hardly ſhall you read a Page in the wiſeſt and moſt refined Author of them all, but that you will diſcover in it ſome Marks of his predominating Paſſion or Weakneſs.

But another failing which is common to the ſublimeſt Writers of Morality, is that they aim at nothing further than extolling the Wiſe Man, or at the moſt, than Deifying bare Vertue it ſelf.

For becauſe all the Deities which the Heathens acknowledged were Diſſolute and Vicious, therefore the moſt Judicious ſort of them were very ſenſible, that they could not derive any very powerful Inducements to Vertue, from the conſideration of thoſe Gods who were far worſe than Men themſelves.

They were therefore obliged to have recourſe to the Native Charms and Beauty of Vertue; and ſince they could not induce Men to love her out of any motive of Affection to thoſe Vitious Deities which they had heard ſuch ſtrange Stories of, they endeavoured to procure her Love and Eſteem for the ſake of her own Excellence.

But

But in this particular, they very grosly erred, because Vertue it self would be but like a dead Carcass, if once deprived of the essential relation it has with the Deity; and that those very Men who boast they admire Vertue meerly for Vertue's sake, do at best but argue themselves guilty of a Fair and Specious Idolatry.

For 'tis but Madness in a Man to despise Riches meerly to despise them; to deprive himself of all Pleasures whatever, meerly to be deprived of them, and to expose his Person to all kinds of Dangers, meerly to be exposed to them, without any prospect of Advantage. For true Vertue consists in making those Efforts upon our selves only when we should, and are by Duty obliged to it; so that God himself being the grand Principle of all our Duties and Obligations, True and Solid Vertue can never be conceived but with some relation to God.

'Tis no difficult matter to perceive that those Books containing the *Jewish* Revelation, are far from having any such Characters as these. It can never be said of them, that they pamper Men's Voluptuousness and Luxury, that they flatter their Pride, or gratify the vain Curiosity of the Learned, by revealing to them any Principle in the Sciences that was unknown before, or by prescribing to the Kings and Potentates of the World, any Maxims or Rules to enable them to reign with so much the greater Majesty and Glory.

For though there are several Politick Laws intermixed with those comprehended in the Books of *Moses*; yet there is none but knows that

that they are but the first and most just determinations of the Law of Nature; that they make but a Point comparatively with the Body of their Revelation; and that they wholly tend to glorify by the help of Civil Policy, the Deity, which was the Supream Magistrate of the Common-wealth of *Israel*; whereas *Humane Laws* tend only to the securing the Peace and Glory of a Kingdom, by the help of Religion.

Lastly, The *Jewish* Revelation does not make Vertue either a vain shadow, or a Deity that is amiable meerly upon her own Account. It does not require we should imitate the proud *Stoicks*, who instead of delighting in the practice of Vertue out of Love to the Deity, admired it upon no other consideration, but that they might have the opportunity of preferring themselves before the Gods, by the possession of Vertue, they publickly giving out, they thought the Wise-man to be above *Jupiter* himself.

And 'twould be but a weak Expression barely to alledge, that those Books which contain the *Jewish* Revelation, have no such Characters as other Writings, it being impossible not to acknowledge, that they are distinguisht by a Character altogether opposite to theirs. For instead of flattering Mens Voluptuousness, they extirpate it, and pluck it up to the very Root, together with Injustice, Self-Interest, and all other Passions, by prohibiting even Covetous Desires. Instead of gratifying our Pride, they overthrow it, by giving us a most distinct Idea of our Misery and Corruption so contrary to the Goodness and Majesty of God, which of all Objects are certainly the most proper to Humble

High-

High-minded Men. Instead of Feeding the vain Curiosity of the Learned, who endeavour to know the nature of things, meerly to have it said they know them, we are taught by them, that this Knowledge is but *Vanity and Vexation of Spirit.* Instead of suggesting to us the Niceties of Politicks, there we find such an amiable simplicity of Manners, which is every where proposed and recommended to us for an Example, as much repugnant to the disingenuous subtilty of the Men of this Age, as Light is to Darkness. Lastly, Instead of exhorting us to love Vertue meerly for her own sake, or for some other Motives taken from the glory that is to be gotten by the practice of it, there we find Teachers that soar far higher, and exhort us to love Vertue, only out of love to God; a Character very remarkable indeed, and by which they are distinguished from all other Teachers.

And in truth, we cannot reflect without some indignation, to think that Persons, who having so nice and delicate a Taste, in discerning the genius of every thing, and in judging of the Character of every particular Author in the Concerns of Humane Learning, yet should fall in such wilful Ignorance and Stupidity, when they should discern those Characters which so visibly distinguish betwixt the Scriptures of the *Jews* from all meer Humane Writings, and especially that incomparable Piety which appears every where in them, which is so constant and uniform, which always speaks of God, and never speaks but of God; which thinks all lost, that offers to depart from him, and which derives all the Motives of its Exhortations from him; which teaches us, that since all comes from God, all

all ought to be referred to him, our Souls, our Bodies, our Words, our Actions, our Goods, our Time, and our very Life: This Revelation being nothing but a Collection of Examples, Precepts and Exhortations, all which tend to induce us to glorify our God, by leading a good Life, out of pure Love and Obedience to him.

There's no affectation or weakneſs can be found in the Style, or in the things themſelves contained in thoſe Books; you can never perceive by any Paſſage in them, that thoſe Authors ſtrove to make a ſhew of their Wit or Learning, a quality almoſt eſſential to all other Writers. They took no manner of care to pleaſure their Readers; and they appear infinitely above ſo mean a Deſign as to write only for vain glory.

And this Character is perpetual and conſtant, not only throughout one ſingle Book of the *Jewiſh* Scripture, but alſo throughout all the Books of the *Old Teſtament*. And whereas Humane Writers can hardly diſſemble their Paſſions, or forbear diſcovering their private Aims, though in the ſmalleſt Tracts of their Compoſitions, there you have a long Series of Authors, who having lived in very different Ages from one another, wrote not a ſingle Book only, but ſeveral Books, where there are not to be found ſo much as the leaſt Marks of Weakneſs and Humane Paſſions; but where on the contrary, there all along predominates a Spirit of Mildneſs, Piety, Impartiality, and of a Vertuous and Amiable Simplicity; which manifeſtly denotes, that the Hearts of thoſe wonderful Writers, were inflamed with another ſort of Fire, than that of Humane Paſſions, and were enlightned with another kind of Light, than that which uſually inter-

intermixes it ſelf with thoſe very Paſſions. Whatever they ſpeak, 'tis with Authority, and without any Fear, as being moſt certain of the truth of what they ſay; and they ſeem animated with nothing elſe but a pure Deſign of glorifying God. Was ever a more Noble and Glorious Character known in any other Mortals?

Not only the manner of their Speech and Style differs from that of the Writers of the World, as being neither affected nor ſtudied, ſubtle nor refined, timorous nor dubious, and wholly depending upon the turn of their Expreſſions, the artful methodizing of their Thoughts, and ingenious diſpoſing of their Matter; but they expreſt themſelves with ſuch a ſimplicity, as is ſuitable to every Mans Capacity and Underſtanding.

And ſince God is the main Subject of all their Diſcourſe, they muſt conſequently utter very ſublime and magnificent things; but yet ſince 'tis directed to Men, and to all ſorts of Men in general, it was neceſſary it ſhould be very ſimple and very natural. So great are thoſe Ideas which they give us of God, that every thing beſides is very mean and rampant in compariſon of thoſe Divine Deſcriptions. And if any Man pretends to call this Truth in queſtion, he will need only to clear his Doubts, but to compare the Book of *Job*, the *Revelations* of *Eſai*, or the *Pſalms* of *David*, with all the Notions which the moſt lofty and ſublime Wits among the Heathens have had of a Deity. But at the ſame time we muſt of neceſſity confeſs, that never any Authors expreſt themſelves after ſo ſimple and ſo vulgar a manner as they have done. And therefore certainly, thoſe Teachers can never be

like

like the reſt, ſince if they were, either they would have uſed far nobler Expreſſions, ſince they had Wit enough to entertain ſuch magnificent Thoughts, or elſe they would have deliver'd but mean and trivial notions, ſince they had not parts ſufficient to expreſs themſelves in a more lofty Stile.

CHAP. III.

Wherein we further examine the Characters of Divinity diſcoverable in the Jewiſh *Revelation.*

THere appears in the Scriptures of the *Jews*, not only an extraordinary and ſurpriſing Character, but we further find in them the doubts of our Reaſon cleared, and the Motions of our Conſcience ſatisfied; and if our Reaſon and Conſcience ſpring from God, I do not ſee how any one ſhould conceive that the *Jewiſh* Revelation can have any other Principle but him.

The Soul of Man complains ſhe is taught a Thouſand things of no great neceſſity; ſhe underſtands the Rules of Eloquence, the Maxims of Policy and of Civil Law, and the Laws of Arms: She is not ignorant in the ſtudy of the Liberal Arts; ſhe has dived into the very Secrets of the Sciences. And though perhaps ſhe has not a perfect Knowledge of thoſe things, yet that Knowledge ſhe has of them, is ſufficient

and suitable enough to her Condition. But she is ignorant of every thing that concerns her own self; she neither knows whence she comes, nor where she is a going, nor who placed her in this World, nor the end for which she lives in it, nor what is the Original of this World she thus inhabits. She finds within her self many incomprehensible contrarieties, a Heart rebellious against the Law within her, and a Law that wars against the Inclinations of her Heart. But who shall enlighten her, being thus incompassed with such dreadful Obscurities? All the other Teachers she consults thereupon, do but the more increase her Scruples, by the doubtful and timerous ways they express themselves in, by the manifest Contradictions they fall into, or by the extravagance of their Philosophy. Let her therefore consult the *Jewish* Revelation, and she will receive full satisfaction.

Our Reason cannot perswade itself, the Society of Men can have subsisted from all Eternity; or as some will have it, it cannot imagine there can have elaps'd almost an infinite number of Ages since their first beginning: Because the Newness of Arts and Sciences, manifestly denotes the Falshood of those Opinions: And the *Jewish* Revelation will teach you the same thing.

Our Reason may perplex it self long enough in studying the Motion of *Matter*; she cannot after all, nor never will be able to conceive, that Motion can produce Thought, or that Thought can result from Motion. It induces us rather to believe, that that Thinking Principle which is within us, is different from that which is purely Material; that a Thinking Principle having

having no Parts, can never be dissolved; and that it being indissoluble, 'tis consequently immortal or incorruptible in it self. Do but read the *Jewish* Revelation, to be well informed, that the Body and the Soul have a very different Original and Duration from one another; that the former was taken out of the Earth, whereas the latter derives its Original from God; and that it is to return likewise again to God who gave it us, whereas the other is to be resolved into Dust again, its own proper Element.

Our Reason and Conscience inform us, that we are very Wicked and Corrupt; that God is not the Author of that Malice which violates the Law of Nature. Do but consult the Scriptures of the *Jews*, and they'll more distinctly shew you all these Truths.

Nature has informed us, that there is a God, who is Just, Good, and Wise; that there is a Religion; that God is the principle of Natural Religion; that this Religion is become inefficacious to Men, by reason of their Corruption, and abandoning themselves to the Errors and Illusions of their own Fancies; and that if God were willing to reserve to himself any Worshippers in this World, he must necessarily have revealed himself a Second time, and have added a new Revelation to that of Nature. And now what are the Scriptures of the *Jews*, but an excellent confirmation of all these Truths?

Our Reason is sensible of her own Errors, when she views in the mirrour of Paganism how prodigiously she has abused her Natural Light. But the *Jewish* Revelation corrects and rectifies all those false Ideas, and that too by the Con-

feſſion of the *Socratiſts* and *Platoniſts*, who were indebted to the *Jewiſh* Scriptures, for the beſt and moſt judicious part of their Philoſophy, as learned *Antiquaries* have ſo often demonſtrated.

It is certain, we are all moved by Nature, I mean the Rational Nature, to love our Selves, to love our Neighbour, and to love God; and he that has any Heart at all, cannot but be ſenſible of theſe Truths. But Corruption had occaſioned a ſtrange irregularity in the Souls of Men in all thoſe Three reſpects; for they had loved themſelves but ill, in miſplacing their Felicity in Falſe Goods. They had no true love for their Neighbour, becauſe they were never link'd to him by any other Principles but thoſe of Intereſt, Policy or Fear. And they loved not God, becauſe they were ſo malicious as to refuſe knowing him; or if they knew him, they would not glorify him. But conſider the *Jewiſh* Revelation, and you will find that it remedies all theſe Irregularities. It teaches us how to love our ſelves as we ought, becauſe it regulates the Deſires and Pretenſions of Self-Love, by Temperance and Juſtice, condemns all thoſe falſe Principles of our former Union with others; *viz.* Injuſtice, Intereſt, *&c.* and binds our Engagement to them with the moſt ſolid Bond of Humane Society, and that is *Charity*. Laſtly, It requires us to love God above all things, *with all our Heart*, *with all our Strength*, *and with all our Soul*; and by thoſe means it ſtrongly eſtabliſhes the general Principle of all our Duties, extirpates all our Vices by the Roots, and produces the Soul of all Vertues.

There

There is nothing in the World but what has its proper End and Center: The Center in which all the conſiderations of Policy terminate, is the welfare and proſperity of the State: The Center to which all Humane Paſſions tend, is Pleaſure diverſified an infinite number of ways: The Center to which the Divinity of the Heathen tended, was meerly to flatter Man, by repreſenting to him ſuch Deities, framed after the likeneſs of his own corrupt Nature. But the Center to which tend all the Ideas, all the Examples, all the Precepts, all the Hiſtories, and all the Exhortations which are contained in the Scriptures of the *Jews*, is true Piety and the Glory of God.

Now what evinces better than any thing again, that this is an unqueſtionable Character of its truth, is, that the end for which Man was deſigned, is the ſame with that of the *Jewiſh* Religion, and the end of the *Jewiſh* Religion the ſame with the true end of Man.

Man could never be formed for any other end, but either to gratifie his Deſires in the World, or to perform ſome Duties incumbent on him. He was never deſigned only to gratify his Deſires, becauſe they are fix'd upon Two general Objects, neither of which are anſwerable to that end he was truly deſigned for. Thoſe Two Objects are Pleaſure and Glory; the Firſt of which, is Two-fold, *viz.* The Pleaſure of the Senſes, and the Pleaſure of the Mind. Now Man is ſo far from being formed with a Deſign only to taſte the Pleaſure of the Senſes, that it may be very well affirmed of the Pleaſure of the Senſes, that it ſelf refers to a further end, *viz.* The Preſervation of Man; it being moſt evident,

that God never affixed any Pleasure to Eating and Drinking, but only because we should be thereby agreeably invited to reiterate our taking those Aliments by which we are sustained; and that the other kind of Sensual Pleasure relates to the propagation of Mankind. As for the pleasure of the Mind, 'tis nothing else but a kind of Encouragement; the Satisfaction we receive from our having done a good work, inciting us so much the more to a constant practice of the same Vertue, as any one may very easily conceive.

The love of Esteem and Reputation was naturally implanted in our Hearts, to prevent our Association with Brutes, and to encourage us to the performance of all that's praise-worthy: But there's none, I suppose, will affirm, that it includes the ultimate end of Man. Nature her self which teaches us to conceal our Desire of Reputation, giving us fully to understand, that we were designed for quite another purpose.

Yet Pleasure and Glory are the Two main general Goods, which are as it were the Spirit and Salt of all other Goods, in reference to the Hearts of Men; or rather, they compose that which we call the World, in our confused Idea; it being most certain, that all Earthly Objects appear to us under the form of Goods, no further than as they are either Pleasant or Glorious, or as they become the Foundation of Pleasure and Glory, such as are Life and Health.

From whence 'tis easie to conclude, that the World which is the Aim and Scope of our Concupiscence, is not the main end of Man; or rather that Concupiscence is a meer irregularity in our Soul, which places the end where the middle

middle ſhould be, and the middle where it ſhould place the end.

Men too ſhamefully debaſe themſelves, when they do not perceive that the World is made for them, and yet, that they themſelves are not made for the World; and that they ought not to make that their Center and their ultimate End, which only ſerves to brisk them up, and preſerve them, ſuch as are Pleaſure and Glory.

However, this was become a general Irregularity: The Stoicks who pretended to raiſe themſelves above all other Men by their Sublime Morality, ſo much the more ſubtilly arrived at Glory and Reputation, as they took a more unperceived courſe to it, by the very contempt of that Glory and Reſpect they ſo much affected. But indeed, if we conſider the Self-Denial of a *Cato*, who ſacrificed all Pleaſures to the good of his Country, ſo far, that he let his Beard grow, walked always bare-footed, took his Food ſtanding, and never would lie in a Bed, ever after he perceived the Common-wealth to be involved in Trouble, by the Wars betwixt *Ceſar* and *Pompey*, that Example might very well paſs at firſt view, for a Noble and Heroick Act. But if we conſider to whom he ſo dedicated his Cares and his Diſquietudes, we ſhould find that it was to a company of unjuſt Tyrants, who aimed at nothing elſe but to raiſe their Fortunes on the ruin of other Nations. And what difference therefore is there whether a Man aims himſelf at Pleaſure and Glory as his ultimate End, or beſtows all his Cares and Endeavours upon a Body of Men who aim at nothing elſe?

Plutarc. in Vita Caton.

It is therefore to be confeſſed, that Men had unhappily miſtaken that for their ultimate end, which was not truly ſo. There was never a Book that had truly undeceived them in that reſpect; never a Teacher that had attempted to reform that Irregularity in them. They never perfectly underſtood the neceſſity there was for them to look further; but on the contrary imagined they were obliged to ſacrifice every thing to Self-Intereſt. Thoſe who raiſed themſelves a little higher, pretended to deſign all their Actions to the common well-fare of the State: The love of their Country was the only great Principle which they chiefly affected to follow; though in earneſt it moſt commonly proved to be but a ſurer and more undiſcover'd way, than that uſed by Self-Love to attain to Glory, Reſpect and Dignities. And ſome of them again attempting to raiſe themſelves to that lofty pitch, as to love Vertue only for her own ſake, made no better of it than the Idol of their own Pride.

But the Scriptures of the *Jews* alone among all other Writings that ever were compoſed, raiſing themſelves far above Humane Paſſions, teach us, that we muſt direct all our Actions to the Glory of God; that Policy muſt truckle to Religion, and not Religion to Policy; that Vertue muſt be referred wholly to the Deity, and not the Deity to Vertue; that the ultimate end of every private Man, is that too of publick Society; and that the ultimate end of publick Society, is that alſo of every particular Man, which conſiſts in glorifying his Maker.

But let Men argue never ſo much about the ultimate end of Men, they will be forced after all,

all, to receive one of these Two Opinions, *viz.* either, That Men were framed without any manner of Design, and destined to no end at all, which perfectly subverts the Wisdom of the Maker, and consequently annuls the truth of his Existence, founded upon the Idea of his Wisdom; or else, that Man, his Life, his Health, those Aliments which keep him alive and healthy, the Pleasure which is affixed to those Aliments, Self-Love, the desire of Glory, and all the Encouragements we have to the Practice of Vertue, together with Vertue her self, ought ultimately to be referred to the glory of him that is the Principle of all our Duties, as the Author of our Being, and whom we are in duty bound to glorify continually, because he never ceases conferring his Benefits upon us.

And here we need only to remember what has been already said upon the Subject of *Natural Religion*; and that will be enough to oblige us indispensably to own the *Jewish* Revelation as the Restauration of it, as we are likewise forc'd to grant, that Paganism was its Corruption.

Yet because 'tis impossible God should reveal himself otherwise, than by sensibly affecting Mens Minds, by such Miracles as might give his Revelation the visible stamp of Divine Authority, so those first Marks of Divinity we have just now observed in them, were accordingly back'd by several Miracles and Prophecies, which being Supernatural Works, are very necessary to convince us, that he who reveals himself after that manner, is the Master of Nature. Miracles are indeed contested matters of Fact, which therefore we shall not as yet bring into play; but Prophesies are very sensible and speaking Proofs, which

which can never impose upon our Credulity, because their Evidence depends upon their actual accomplishment, and such an accomplishment as cannot but be known to us.

CHAP. IV.

Wherein we further examine the Characters of Divinity discoverable in the Jewish *Revelation, by the Consideration of the Prophesies contained in it.*

ALL the Scriptures of the *Jews*, if I may so speak, are nothing but one continued Web of Propheſies. Thus *Noah* by his curſing *Cham* the Father of *Canaan*, foretels what would happen to the Poſterity of the latter. *Jacob* upon his Death-Bed, foreſees how the Land of *Canaan* would be divided among his Children, and what would be the condition of every Tribe. *Moſes* declares what Idolatry and Superſtition the People of *Iſrael* would give themſelves over to, after his Death. *Eſaias* foretels the coming and the proſperity of *Cyrus* an Hundred Years before he was born. There are ſeveral Prophets which denote the future coming of the *Babylonians*, and the Captivity of the People of God. *Jeremiah* foretels that it would laſt but Seventy Years. *Daniel* foretels the laſt and moſt dreadful Ruin of *Jeruſalem* by the *Roman* Armies; and ſeveral other Events little leſs remarkable than that. Laſtly, All the Prophets without Exception,

ception, from *Moſes* down to *Malachi*, declare the Calling of the *Gentiles*, as an event that ſhould be attended with many very remarkable Circumſtances.

But we ſhould never have done, if we ſhould at preſent examine all thoſe Oracles apart: It will be ſufficient to pick Two or Three very circumſtantial Prophecies out of them, which will enable us to judge of the Character of the others, provided we examine them with due care. And *Daniel* will ſupply us with ſuch as we deſire.

The Dream of *Nebuchadnezzar* is generally pretty well known, and the Interpretation which *Daniel* gave to it, few People are ſtill to learn. *Thou, O King*, ſaid he, *art* Dan. 2. 37. *a King of Kings; for the God of Heaven hath given thee a Kingdom, Power, and Strength and Glory. And after thee ſhall ariſe another Kingdom inferior to thee, and another Third Kingdom of Braſs, which ſhall bear rule over all the Earth. And the Fourth Kingdom ſhall be ſtrong as Iron; for as much as Iron breaketh in pieces and ſubdueth all things; and as Iron that breaketh all theſe, ſhall it break in pieces and bruiſe. And whereas thou ſaweſt the Feet and Toes, part of Potters Clay, and part of Iron, the Kingdom ſhall be divided, but there ſhall be in it of the ſtrength of the Iron, foraſmuch as thou ſaweſt the Iron mixed with Miry Clay. And as the Toes of the Feet were part of Iron and part of Clay, ſo the Kingdom ſhall be partly ſtrong and partly broken. And whereas thou ſaweſt Iron mixed with Miry Clay, they ſhall mingle themſelves with the Seed of Men; but they ſhall not cleave one to another, even as Iron is not mixed with Clay. And in the Days of theſe Kings, ſhall the God of Heaven*

ſet

ſet up a Kingdom which ſhall never be deſtroyed; and the Kingdom ſhall not be left to other People, but it ſhall break in pieces, and conſume all theſe Kingdoms, and it ſhall ſtand for ever. Foraſmuch as thou ſaweſt that the Stone was cut out of the Mountain without Hands; the great God has made known to the King what ſhall come to paſs hereafter: And the Dream is certain, and the Interpretation thereof ſure.

'Tis no hard matter to perceive, that this Oracle repreſents to us the Four great Monarchies which had afflicted the People of God from the Flood down unto Jeſus Chriſt, at whoſe coming, they were all brought to an end, to wit, the Empire of the *Aſſyrians*, the *Medes*, the *Perſians*, and the *Grecians*. That the *Iron* which was the Emblem of the Fourth Monarchy, repreſents the prodigious ſtrength of the Empire of the *Grecians*, which almoſt in a moment broke to pieces all the other Kingdoms. That the mingling of *Iron* with *Clay*, repreſenting the Diviſion of that Empire, plainly informs us what happened after the Death of *Alexander*, when the Grandees having divided his Conqueſts among themſelves, they eſtabliſhed ſeveral other Governments much weaker than the former; and that the ſeveral different Marriages between the Kings of *Egypt* and thoſe of *Syria*, without ever effecting any ſolid or durable Union among them, do pretty well anſwer to the *Clay* of the *Image*, that could not cleave to the *Iron*. And as for the *Stone* cut out of the *Mountain* without Hands, which broke the *Image*, we ſhall ſee in the ſubſequent part of this Diſcourſe, that under a myſterious Repreſentation, it includes a Propheſie that had its Completion.

To

To the Dream of *Nebuchadnezzar*, we may further add the Vision which *Daniel* himself had, and which he describes after this manner. *Then I lifted up mine Eyes, and* Dan. 8. 3. *saw, and behold, there stood before the River, a Ram which had Two Horns, and the Two Horns were high, but one was higher than the other, and the higher came up last. I saw the Ram pushing Westward, and Northward, and Southward; so that no Beasts might stand before him, neither was there any that could deliver out of his Hand, but he did according to his Will, and became great. And as I was considering, behold an He-Goat came from the West, on the Face of the whole Earth, and touched not the Ground: And the Goat had a notable Horn between his Eyes, and he came to the Ram that had Two Horns, which I had seen standing before the River, and ran unto him in the Fury of his Power. And I saw him come close unto the Ram, and he was moved with Choler against him, and smote the Ram, and brake his Two Horns, and there was no power in the Ram to stand before him, but he cast him down to the Ground, and stamped upon him; and there was none that could deliver the Ram out of his Hand. Therefore the He-Goat waxed very great; and when he was strong, the great Horn was broken, and for it came up Four Notable ones, toward the Four Winds of Heaven; and out of one of them came forth a little Horn, which waxed exceeding great, toward the South, and toward the East, and toward the pleasant Land. And it waxed great, even to the Host of Heaven; and it cast down some of the Host, and of the Stars to the Ground, and stamped upon them. And an Host was given him against the daily Sacrifice, by reason of Transgression, and it cast down the Truth to the Ground,*

Ground, and it practiſed and proſpered. Such was the Viſion; let us now ſee what Interpretation was given him of it.

Chap. 8. 20. *The Ram which thou ſaweſt, having Two Horns, are the Kings of* Media *and* Perſia; *and the rough Goat is the King of* Grecia; *and the great Horn that is between his Eyes, is the Firſt King. Now that being broken, whereas Four ſtood up for it, Four Kingdoms ſhall ſtand up out of the Nation, but not in his Power; and in the latter time of their Kingdom, when the Tranſgreſſors are come to the full, a King of Fierce Countenance, and underſtanding dark Sentences, ſhall ſtand up, and his Power ſhall be Mighty, but not by his own Power; and he ſhall deſtroy wonderfully, and ſhall proſper and practiſe, and ſhall deſtroy the Mighty, and the Holy People. And through his Policy alſo he ſhall cauſe Craft to proſper in his Hand; and he ſhall magnifie himſelf in his Heart, and by Peace ſhall deſtroy many. He ſhall alſo ſtand up againſt the Prince of Princes, but he ſhall be broken without Hand.* Nothing can be more circumſtantial han this Propheſy was, nor more exactly fulfilled.

For it is true, that to the Monarchy of the *Aſſyrians* ſucceeded that of the *Medes* and *Perſians*, who one while are look'd upon as Two different Empires, and another while as but one; whereof thoſe Two Nations were as it were the Two *Horns*, *but one was higher than the other*, becauſe the *Perſians* were more powerful than the *Medes*. *The higher Horn came up laſt*, becauſe the Empire of the *Perſians* was extended toward the *Eaſt*, and the Places oppoſite to that which *Daniel* was in, when he ſaw this Viſion. *This Ram puſhed Weſtward, and Northward, and Southward:*

That

That is, The *Persians* continually war'd against the *Grecians* the Inhabitants of the *West*, the *Scythians* which lay toward the *North*, and the *Medes* toward the *South*, which no one can be ignorant of, that is never so little acquainted with History. *So that no Beast could stand before him*; because no Nation could withstand the Power of the *Persians*. *This Ram did according to his Will, and became great*; that is, that the *Persian* Empire increased daily, when the *Macedonians* stop'd the Career of its Prosperity. The Monarchy of the *Macedonians* is represented to us in this Prophecy, as *an He-Goat coming from the West*; because *Greece* lay on the *West-side* of *Persia*, which the *Macedonians* did first of all attack. *He was seen on the Face of the whole Earth*; because the *Macedonians* when advancing to give *Darius* Battel, made themselves Masters of all the Provinces which lay both on their Right and on their Left Hand. It is said, *he touched not the Ground*, to shew the Extreme Swiftness of his Conquests. *And the Goat had a notable Horn between his Eyes*; this *Horn* was the First King of that great Monarchy, according to the Explanation given of it to *Daniel*. There's none but may easily conceive, that 'tis not possible that any other but *Alexander the Great* should be here understood. *And he smote the Ram, and broke his Two Horns.* It signifies nothing else but the frequent Victories which the *Macedonians* in so little a time obtained over the *Persians*, whose Empire they overthrew. *And there was none that could deliver the Ram out of his Hand*; it shews the fruitless Opposition which was made against the *Macedonians*. *Therefore the He-Goat waxed very Great*; for the Empire of the *Macedonians* increased

creaſed very much, when after the Death of *Darius*, they had overcome *Porus*, and ſubdued the *Indians*. *And when he was ſtrong, the great Horn was broken.* No ſooner was the *Macedonian* Army returned from the *Indian* Expedition, but *Alexander the Great* gave way to Fate. *And for it came up Four Notable ones, toward the Four Winds of Heaven*: After that the Succeſſors of *Alexander* had ſhared among themſelves his Conqueſts, which they at firſt ſeized upon under the Title of Government, they began to be diſunited among themſelves, and by their Diviſions they eſtabliſhed Four Principal Monarchies, *viz.* That of *Egypt* towards the *South*, under the *Ptolomees*; that of *Thracia*, *Pontus*, *Cappadocia*, and *Aſia Minor* towards the *North*, under *Lyſimachus* and his Succeſſors; that of *Syria* to the *Eaſt*, under the *Seleucides*; and laſtly, that of *Macedon* to the *Weſt*, under ſeveral Kings of different Families. There were alſo formed other little Kingdoms out of the Empire of *Alexander*, but theſe Four were the moſt conſiderable, which very well anſwers to this Expreſſion. *And for it came up Four Notable ones; and out of one of them came forth a little Horn, which waxed exceeding great toward the South and toward the Eaſt, and toward the pleaſant Land.* *Antiochus Epiphanes* who was deſcended from the Kings of *Syria*, or the *Seleucides*, who reigned in one of theſe Four Kingdoms, encreaſed his Dominions by the Wars he carried on againſt the *Egyptians*, which lay towards the *South*, againſt the *Parthians*, which lay on the *Eaſt* of *Syria*, and againſt *Judea*, which is called in the Scripture *the Pleaſant Land*, Jer. 3. Ezek. 20. *And it waxed great, even to the Hoſt of Heaven, and it caſt down ſome of the Hoſt, and of the Stars*

to

to the Ground, and stamped upon them. And an Host was given him against the daily Sacrifice, by reason of Transgression, and it cast down the Truth to the Ground, and it practised and prospered. You need but read the History of the *Maccabees*, to see the exact completion of all this in *Antiochus Epiphanes*; or if you please, you need but consider the Interpretation which was given of it to *Daniel*, which is rather Historical than Prophetical. The time of *Antiochus* his Reign, is described in it after this manner: *And in the latter time of their Kingdom, when the Transgressours are come to the full, a King shall stand up*, &c. For it is very true, that the Monarchy of the *Seleucides* was soon after subverted by the *Romans*. His natural Temper is also described in this Prophesy, to be such as 'tis represented to us by *Livy* and *Polybius*, &c. *He shall be of fierce Countenance, and understanding dark Sentences.* And the same Oracle further adding, *he shall destroy the Mighty and the Holy People*, foretels his Wars against the *Jews*, how grievously he should oppress them. His Victories and all his Advantages obtained by Fraud and Deceit, are further represented to us in it. *And through his Policy also he shall cause Craft to prosper in his Hand, and he shall magnify himself in his Heart, and by Peace shall destroy many.* Lastly, His *Death*, and the kind of his *Death* related in the Book of *Maccabees*, are very well denoted in it, in these Words, *He shall also stand up against the Prince of Princes; but he shall be broken without Hand.*

Let him that is not perfectly satisfied with all these Prophecies, but read that other contained in the Ninth Chapter of *Daniel*, which is too long for us here to insert: There he may find

the Rise and Progress of the *Grecian* Monarchy; its Decay, caused by *Alexander's* Death; the Rise of the Four great Monarchies, formed out of the Remainders of it; the Wars which afterwards raged betwixt the *Ptolomees* and the *Selencides*; their Truces, Treaties, Marriages, Progresses, Defeats, Confederacies, the Efforts which *Antiochus* made against the Holy People; and lastly, the total Ruin of *Alexander's* Successors, and the Destruction of those Empires which had so much afflicted God's People. Let him but compare this Prophesy of *Daniel*, with *Livy*, *Justin*, *and Polybius*, &c. And then let him doubt if he can, whether the Prophet does not deserve as well as they did, the Name of an Historian.

'Tis needless here to insist upon trifling Criticisms, we argue from the Prophesie in general; that there is none can doubt but that it is very clear, and was exactly fulfilled. 'Tis now our Incredulous Adversaries part to tell us what is their Opinion about it.

Porphirius speaks for them all; he affirms that the Book of *Daniel* is supposititious, and that the Prophecies which are comprehended in it, were composed after the Events: For so clear he found them to be, that he thought he could get off with no better Evasion than this, which of it self falls to the Ground, and would not be worth our insisting upon, had the Incredulous any thing better to alledge for themselves.

For who does not perceive that that is a meer Suspicion, which proceeds from the great desire they have, that those Prophesies should not pass for true? Did ever the *Jews* doubt of the Authority of the Book of *Daniel*? Or did ever any of that Nation complain of any such Counterfeit?

feit? And how comes it that *Josephus* tells us, that the High-Priest of the *Jews* shewed *Alexander the Great*, the Prophesies of *Daniel*, which promised him the Empire? Or how came that Monarch on that consideration, so generously to treat the *Jews*, if those Prophesies were not of that Date? How could so many various Sects which divided the *Jews* since the time of *Alexander*, have unanimously consented to the Supposition of this Book?

But who does not perceive, that whether that Book be supposititious or not; 'tis yet unquestionably a Prophetical Book, because these are Two most evident Truths: The First, That the Book of *Daniel* was in being before the coming of Jesus Christ. The Second, That the most remarkable Prophesies of *Daniel* were fulfilled near about, or somewhat after that time; and that for Example, the last Devastation of *Jerusalem*, effected by the *Abominable*, or the *Roman* Eagles which Jesus Christ himself foretold, could not have been added to them after the Event, as we shall prove hereafter more at large?

Let the Incredulous therefore make what brustling they please, and put their Fancy never so much to the wrack, still they will be forced to own, either that those numerous Prophesies shewed them in the Scriptures of the *Jews*, were added to them after the Events, or that they were a meer effect of Chance, or else that they proceeded from some other Spirit, than the Spirit of God: But yet there is never a one of these Three Suspicions that they can entertain, without first renouncing the Lights of Common Sense.

For if they pretend never so little to rationality, 'twill be doubtless impossible for them to

think that so many Prophesies so coherent together, so circumstantial, so extraordinary, and so exactly fulfilled, should be the meer production of Chance; they must needs acknowledge that they are far more ancient than the Events, which Confession the Prophesie alone of the Calling of the *Gentiles*, repeated almost in every Page of Scripture, cannot but force out of them even against their Will. And we'll shew them, that supposing those Prophesies had a Supernatural Principle, they could never have proceeded from any Malignant Spirit, or from any other Source but the Spirit of God; which we shall do, when we shall joyn these Prophesies to all the other Characters of Divinity with which that Revelation is qualified, *viz.* To the Sublimity of its Doctrin, the Simplicity of its Stile, that Integrity of Manners, that so sensible Fidelity and that Self-Denial in its End, and that Sanctified Morality taught in its Harmonious Agreement with Natural Religion, that Spirit of Piety, that Salt of Vertue, every where seasoning it, and that I know not what of Divine, which is unexpressible, and which a Good Soul can better feel than utter. In truth, nothing but a prodigious Irregularity in the Mind, can ascribe such a Revelation as this to a Spirit of Darkness: But if this be not what the Incredulous have to say, we would at least fain know what can be their Defence.

CHAP.

CHAP. V.

That ſuppoſing we find the Jewiſh *Revelation qualified with Characters of Divinity, we may very well from that very Obſervation aſſure our ſelves it never was eſſentially corrupted.*

SInce the *Jewiſh* Revelation is altogether Divine, we cannot firſt of all, but aſſure our ſelves from thence, that Providence has always carefully watch'd leſt Men through their Malice, ſhould alter or corrnpt it; becauſe God is ingaged by his Wiſdom and Goodneſs to the preſervation of his Works.

It would argue Extravagance and Impiety too in us, if we ſhould put leſs Confidence in God with reſpect to matters of *Religion*, than with reſpect to thoſe of *Nature*. Since therefore 'tis the leaſt of our Apprehenſions, that the Goodneſs of God ſhould act ſo unſuitably to it ſelf, as to permit that the Crops which ſhoot up this Year, ſhould produce nothing but Poyſon, though a different configuration of Parts from what uſed to be, were ſufficient to produce that effect; ſo in like manner we do not fear his Wiſdom ſhould ever permit, that a Revelation deſigned to give us Life, ſhould become the inſtrument of our Death.

Thoſe who want both Time and Underſtanding to examine in particular what are the means which the Wiſdom of God has made uſe of to preſerve this Revelation down to us ſo pure

and incorruptible, ought wholly to chear up and comfort themselves with this consideration.

'Tis even most certain, that this is such a Fundamental Disposition, that without it, we are neither capable of Faith nor Religion: We should never have done, if to credit any thing, we were obliged to enter into all those long Discussions about it, which the Curiosity of Men, or the Jealousie of Incredulous Persons may demand. It suffices first, if we perceive any Characters of Divinity in the Scripture, which will infallibly happen upon our meer reading of that wonderful Book, unless we wilfully suffer our selves to be blinded by our unruly Passions. And Secondly, if we can assure our selves that God is too Good to deceive us by revealing to us any Falsities, and too wise to suffer any Essential Alteration to be made in a Revelation proceeding from himself.

For since it argues want of respect for God, to doubt of the truth of what he saith, though our Reason doth not altogether comprehend it; so likewise it's an Offence to him to distrust the Purity of his Revelation, though we are ignorant of the means which his Wisdom has made use of to preserve it intire for us; a full Confidence in his Wisdom and Goodness being no less our Duty, than a like Reliance upon his Veracity, and both of them make up the most considerable part of the Sacrifice which Faith offers up to him.

It is therefore most certain, that as soon as we have acknowledged the Scriptures of the *Jews* to be Divine, we are disarmed of all further Pretences to persist in our Scruples; and though People should fain never so much, that

it

it was restored by *Esdras*, it makes nothing against us. For supposing it were so as they pretend, it could not have been done but by the immediate Orders of God, and by the inspiration of the Holy Ghost. An ordinary Man could never have adorned the Scriptures of the *Jews* with so many Divine Characters as we find in them. *Esdras* enlightned only by the dim Lamp of Nature, could not have so exactly foretold so many things, which accordingly came to pass after his time; and we shall shew hereafter how groundless and improbable this Fiction is.

Yet such is the wonderful Conduct of Divine Wisdom, that what gave the Incredulous occasion to raise Doubts, serves likewise to confute them; and that without seeking any further Proofs, we find their very Objections serve for a strong Confirmation of our Belief.

For the diversity of Stile which some object against us, assures us, that those wonderful Books were not written by a single Man, and that consequently *Esdras* was not the Author of them. The little variety of Chronology, or rather those appearances of variety which we leave to the Interpreters to reconcile together, serve at least for so many Bulwarks against the Suspition we might entertain, that those Writers had copied from each others Works. Their frequent Repetitions are of a wonderful use and of absolute necessity, since every essential and important Truth must be often repeated, lest any should pretend ignorance of them, or the truth of them might be falsified. The Simplicity of their Stile very well answers the designs of Divine Wisdom, in rendring this Revelation so suitable to every Mans Capacity and Understanding. The

Transpositions, Parentheses of Scripture, and whatever else seems contrary to the Rules of Politeness, denote a Character free from the affectation and vain pomp of Eloquence, which is always suspected of Interest or Vanity. The various Readings, Synonimous Terms, and variety of Punctuation, are design'd to stir up and engage Mens Minds, the more to study it, who were it not for those little difficulties that sometimes occurs in them, would as coldly and indifferently look upon the wonders of the Second Revelation, which they would then think too common and ordinary to merit much application, as we do upon the wonders of the first. Besides that, such Accidents as these are, can never be avoided, without a constant and perpetual Miracle, which cannot fall under the design of Providence, since it would cease being a Miracle, should it continue always. Furthermore, since it was necessary that Difficulties should occur in Mysteries, thereby to subdue and Exercise our Minds, so likewise it was needful that the *Jewish* Revelation should seem subject to Casualties; so as other Books are thereby the more to exercise our Faith in this respect, and give occasion the better to exert the confidence we ought to put in the Divine Wisdom.

It would be much better, if the Incredulous who delight in cavilling thereupon, would but consider whether those very difficulties are not part of the model of Religion, and make not a part of the Decrees past in the Divine Council. As for us, we look upon them as so many Shadows that serve to set out and embellish a Picture; and we are put to no great Puzzle, to find out such

ſuch uſes for them, as may ſufficiently diſcover the reaſonableneſs and neceſſity of them.

But here we might very well give over, it being ſufficient to have obſerved, that there are Characters of Divinity in the *Jewiſh* Revelation; and it could be juſtly required of us at moſt, that we ſhould inſiſt only a little longer on the conſideration of thoſe Teſtimonies we have already handled, and to lay open to view thoſe which we have not yet unfolded. But we are willing to humour the Incredulous yet a little further, and to ſhew them, though we lie under no Obligations to it, that the Means Divine Providence has made uſe of to preſerve its Revelation to us, could not be more proper or efficacious than they were, and that the wonderful Wiſdom of God ſo much the more brightly ſhews it ſelf, in that, without any Miracle, it has rendred the Corruption of the *Jewiſh* Scriptures altogether impoſſible.

CHAP. VI.

Wherein we take into conſideration, thoſe means which Divine Wiſdom has made uſe of to preſerve the Jewiſh *Revelation pure and unchangeable.*

THat Divine Providence hath by wonderful means taken care to preſerve the Books we ſpeak of, any one may eaſily perceive, if he makes but the following Reflections. Firſt, Becauſe we find them among the *Jews*, a Nation from

from all times so zealously given to preserve whatever they look'd upon as the Revelation which God had imparted to them, that they have been always more ready to expose themselves to the Fire, than to abate in the least of their Affection for it. Secondly, Because the *Jews* ever fix'd their Hearts upon those Books, as upon a Scripture that contained their Rights and Priviledges, their Claims to the Land of *Canaan*, and the ground of all those Advantages they pretended to beyond other Nations. Thirdly, Because God had constituted *Levites* to be the Keepers of those Books. Fourthly, Because the People were on their side obliged to read them over, to discourse continually about them among themselves, and solemnly to hear them read every Seven Years; which totally overthrows the Suspition we might entertain, that the *Levites* might have imposed upon them in this respect. Fifthly, Because *Moses* expressly charged all them who should receive those Books, not to permit any Alteration to be made in them, *Thou shalt not add*, said he, *or diminish any thing from this Law.* Sixthly, Because God not only appointed some Men to be Keepers of those Holy Books, but also made choice of a sure and certain place to lay them up in; the Law having been first of all placed in the Tabernacle by God's own Command, and afterwards in the Temple which *Solomon* built him. Seventhly, Because Providence suffer'd Divisions always to reign among the *Jews*, among their Princes, among their Tribes, and among their different Sects; or permitted them to be subjected to strange Nations, who very much abused them; all which Causes must needs have debarr'd them from all Liberty or

oppor-

opportunity of altering the Holy Scripture, though they had had never ſo great a mind to it. Eighthly, Becauſe the Captivities of the *Iſraelites* were not ſo long nor ſo univerſal, as to make them wholly forget what was contained in their Law. Ninthly, Becauſe thoſe very things being as it were written in ſome external and ſenſible Monuments, ſince the Ceremonies commonly uſed among the *Jews*, were deſigned to repreſent before their Eyes, the moſt part of the things contained in their Scriptures. There's none can ever ſuppoſe, that the Subſtance of them could have been utterly loſt. Tenthly, Becauſe the Scripture of the *Jews* is of ſuch a nature, that ſuppoſing it had been alter'd as to its Eſſentials, that is, as to the Propheſies and the miraculous Matters of Fact it contains, it muſt have conſequently been altogether ſuppoſititious; becauſe it being nothing but a continued Web of Propheſies and of miraculous matters of Fact, it muſt needs have been nothing elſe but a pure invention in the whole, ſuppoſing that the Propheſies and miraculous Matters of Fact it contains were Fictions. And beſides, it argues a great madneſs to aſſert, that the whole Scripture of the *Jews* was ſuppoſititious; as we ſhall ſhew hereafter.

In the mean while, becauſe many Reaſons, each whereof, when ſingle, were of no force, would be but very feeble and improfitable of themſelves, when heap'd together; therefore we deſign to examine all thoſe Conſiderations ſeparately by themſelves, which make the *Jewiſh* Revelation ſo certain in reſpect to us.

I therefore, firſt of all, ſhall obſerve the Characters of thoſe Perſons whom we preſume to have

have been intrusted with the Oracles of God. I consider, that since the coming of Jesus Christ, the *Jews* many times have underwent Martyrdom for their Scriptures; that they have carried them into all the Places whether they have gone, and preserved them with such an inviolable Fidelity, that it was impossible for any Man whatever to have corrupted them, without being immediately convicted of Deceit by these Witnesses. But we ought more especially to observe, that the *Jews* were so very strictly Faithful, as not to vitiate even those Places of their Scriptures which favoured the *Christians*, and render'd themselves odious to all the World, by establishing the vocation of him whom their Fathers had Crucified. And what reason should we have to think otherwise of those *Jews* who lived since *Moses* down to Jesus Christ; or rather, what Madness would it not be to believe, that they being dispersed, wandring up and down without a Head or Guide, without Prophets, or distinction of Tribes, and unknown almost to themselves, should so exactly preserve the Law of *Moses*; and yet that the same Nation whilst it was gather'd together in one single Country, divided into Twelve Tribes, and had that Book continually present to their Minds, and daily meditating upon the things it contained, should conspire to vitiate those Writings, or to admit of their being vitiated?

Who can believe, that before the coming of Jesus Christ, there was a Series of Writers who falsly boasted of being endowed with a Prophetical Spirit? and that from Jesus Christ, down to these times, there is never a one among that Nation, that has attempted to take upon him the name of a Prophet? In

In order to comfort the *Jews* for a Captivity of Seventy Years, we find, that several Men professing themselves the Messengers of God, foretold them their Deliverance: But since the last Devastation of *Jerusalem*, we do not hear so much as of any one Prophesie they have received, that comforts them in their present Dispersion; the cause of which they are hitherto ignorant of, and that foretels them their Restoration. This is indeed somewhat strange and surprizing, and I question whether the Incredulous have seriously reflected upon it.

But though we were ignorant how far the *Jews* extend the Zeal they shew for the preservation of their Scriptures, yet we might however easily imagine it, if we did consider that they are devoted in a manner to those Scriptures, with all the Inclinations of their Souls. They value themselves infinitly above all the Nations of the World, and think they may find in their Holy Writings the Foundation on which their preference is grounded. They look upon the Land of *Canaan* as their lawful Inheritance, and yet have nothing else but those Scriptures to prove their right to it. They very carefully practise many Ceremonies, which have no other Foundation to stand upon but their Revelation. And therefore if their Scriptures be once taken away from them, they are wholly deprived of all their Priviledges and Pretensions, and consequently they must needs look upon themselves as the worst of Men, for suffering God's Oracles which they were intrusted with, to be thus taken away from them.

Indeed however we might call in question the Divinity of their Revelation, yet we can never deny,

bition of God to the contrary, of the deep respect which all had for the Sacred Books, and of the fear they had of the People, who never would have consented to it, they made their notions pass under the name of Traditions or Explanations of the Law, of which there were Four sorts; the First which was given out under the name of *Moses*; the Second which was ascribed to *Rabbi Akiba*; the Third to *Ada* or *Judah*; the Fourth to the *Ashmoneans*. 'Tis true, that the Adversaries of the *Jews* did oftentimes revile them for their too great affection for the Traditions of their Doctors, but they never accused them of having vitiated their Scriptures. Christ and his Apostles never taxed them with it; nay, it appears they had no reason for it, it being evident, that the rise of their Traditions meerly proceeded from the desire they had to vent their own Notions, and from their not daring for all that, to attempt to add any thing to the Text of Scripture.

Epiph. tom. 2. p. 24.

But though it had come to pass, that the Holy Scripture had been insensibly corrupted, whilst it was deposited in the Peoples and the *Levites* Hands, through such an accident as Humane Reason could never foresee, 'tis certain however, that the Copy of the Law which God first of all had commanded to be placed in the Tabernacle, and which was afterwards preserved in the Temple where the Ark was laid up, would have remained perfect and entire: Or if on the contrary, we should suppose, that the *Levites* had corrupted that Copy, by their privately get
ly of Holies, where the Law wa
where the High Priest al

every Year. The People into whose Hands this Law was for a long time committed, and who from Father to Son, knew it all over by Heart, would have opposed that false Counterfeit.

But what time could we suspect this to have come to pass in; since we do not read of any time that was free from Misery and Division throughout the History of the *Jews*? I shall not mention that which past under the Government of the Judges; because it was a time of Oppression and Adversity, which made them think of something else than of inventing Fabulous Tales to their own honour in times so near to *Moses* and *Joshua*, that is, in a time wherein they might soon have been convicted of Deceit, and wherein they being subjected to Foreign Nations, ought more especially to have been cautious of not offending them by the recital of any Fabulous Tales which might have proved disadvantageously, reflecting upon those Nations. But if we descend from the time of their Judges to that of their Kings, we shall find how Dissention arose between *Saul* and *David*, between *David* and *Absalom* his Son, and between *Roboam* who had but Two Tribes left him, and *Jeroboam* who ruled over the Ten others. Doubtless if *Solomon* changed the Law of God, as perhaps some Impious Men may suspect, or if he added to it several Fables during the time of his so prosperous Reign; *Jeroboam* whose grand Concern it was to draw from the House of *Solomon* the Hearts and Affections of the People, would never have failed to discover to the *Israelites* the Deceits of that Prince. He who erected Calves in *Dan* and *Bethel*, thereby to prevent the Peoples going to worship at *Jerusalem*, would have had no respect

for the Fictions of *Solomon*. There past several Ages afterwards, during which the Ten Tribes were wholly contrary both in their Temporal and Political Concerns, to the Two Tribes that remained to the Seed of *David*. Their Kings continually warr'd against one another; and when the one were led into Captivity, the others still continued in their state. After the Return of the *Jews* from the *Babylonish* Captivity, they had the *Samaritans* for their Enemies and Competitors too, who would never have failed to reproach them with corrupting the Scripture, had there been the least pretence for it. There arose afterwards several *Sects* among the *Jews*, such as the *Sadducees*, the *Pharisees*, the *Essenians*, the *Hemerobaptists*, all which being one anothers mortal and inveterate Enemies, especially the *Pharisees* and the *Sadducees*, could have no better agreed to corrupt the Scripture, than the different Sects among the *Christians*, to alter the *New Testament*.

Nay, the Law of *Moses* had this one thing peculiar to it self, that it ever was written, and if I may so speak, pictured out in the practice and external worship of the *Jews*. I shall not here repeat, that they are taught by the Books of *Moses*, that they are only the favourite Nation which was blessed from Heaven, nor that they are graced with a sufficient mark of it, in that they alone amongst Men did worship the true God: But I shall observe that they learn from the said Books, that God made a Covenant with them, and that Circumcision taught them the same thing. *Moses* tells them, that *God made the World in Six Days, and rested the Seventh Day.* The *Seventh Day*, the *Seventh Year*, and the *Seventh Week* of *Years*, are also another Monument to them of the

thing;

thing; for that triple Sabbath was instituted only in commemoration of the Day in which God rested from producing new Kinds of *Beings*.

The Holy Scripture tells the *Jews*, that God put to Death by the Hands of the destroying Angel, all the First-born of the *Aegyptians*, but spared those of the Children of *Israel*. This was more highly represented to the *Jews*, by Two different Ceremonies; *viz.* That of the *Paschal Lamb*, and that of the Consecration of every first-born, whom they redeemed by offering to God a Beast in their stead; not to mention the Consecration of the *Levites*, which was instituted also for the same end. *Moses* tells the *Israelites*, that God had given them his Law on Mount *Sinai*; and the Feast of *Pentecost* instituted only in commemoration of that Event, was a Token of the same. How could any one therefore have utterly abolished or altered a Scripture, which was not only ingraven upon Brass, but copied out also in the daily practice of the Worship of the *Jews*? How could any of these Events be Fabulous, that were thus commemorated by so many visible Monuments? Could any single Man have so far imposed upon a whole Nation, as to induce them to the practice of such sort of Ceremonies that represented events which they never had any Knowledge of?

But we ask them, whether they pretend the Scriptures of the *Jews* were altered with respect only to some indifferent things; or whether they were corrupted in their Essentials; or lastly, whether they were wholly Supposititious. For one of these Three things must necessarily be granted, or else they must allow that there was no alteration at all made in them. But if once they

come to believe, that those Books were altered with respect only to some indifferent things, they cannot chuse but acknowledge the truth of so many Miracles and Prophesies which are contained in, and make up the most essential part of them; and consequently, that the *Jewish* Religion is of a Divine Authority, which is all we desire they should grant us at present. That those Books are altogether Suppositious, is a thing I do not believe, any Incredulous Person would affirm, or at least I never heard of any Impious Man of that Opinion. They all own that there was such a Man as *Moses*, and that this *Moses* gave a Law to the *Jews*; neither do they deny, but that there were those among them, whom they called Prophets, whose Writings were received with the very same respect they had for all other Sacred things. They are far from believing, that a single Man could forge out of his own Head, all the Books attributed to *Moses* and the *Prophets*; for besides the diversity of stile which appears in those Books, 'twould be an *Hypothesis* no less Chimerical, than if any one should say, that a Man had lately written an History of *France*, containing none but unknown Matters of Fact and Events too, that were unheard of before; nay, and filled with unknown Names, and prescribing for antient and generally received Laws, such Constitutions as were never heard of before; that should quote several Authors, as being Prophets immediately sent from God, whose Names were even Barbarous; and besides all this, that should be nothing but a continued Web of strange Miracles, and unheard of Prodigies; and that it should be supposed that this History should be received

ceived *nemine contradicente* for a Book of Divine Authority.

But if they have recourse to this Objection, that the Scriptures of the *Jews* were not wholly Suppositious, but were altered only with respect to some important Places, and were essentially corrupted, (for this is the only way the Incredulous can take,) we shall plainly make it appear to them, that supposing they were all at corrupted as they pretend, they were wholly Suppositious. And in effect, what remains in the Scriptures of the *Jews*, after you have taken away from them the Prophesies, the miraculous Matters of Fact, and all other things which they relate to them? For those are what we call here the Essentials of those Scriptures. The Law takes the chief motive of the Obedience it requires, from the deliverance of the Children of *Israel* out of *Egypt*, which was a Series of miraculous Matters of Fact. All the Exhortations it contains, are derived from the great Wonders which God had wrought in behalf of *Israel* his People. Most of the Ceremonies prescribed in the Law, are designed for the Commemoration of some great and extraordinary Matter of Fact. The Books of the Prophets are filled with nothing else but Predictions; what remains therefore, after you have taken away the Prophesies and the miraculous matters of Fact, together with those things which relate to them? nothing in the least. Thus it appears, that to pretend that the Scriptures of the *Jews* were essentially altered, that is, in all those Places which evidenced the Divinity of them, supposing they were true, is as much as to say, that they were wholly Suppositious.

Now do but joyn all theſe Circumſtances together, the Time, the Place, the Perſons, their Intereſts, the Diviſion of the Tribes, the Competition of Perſons, the ſetled Worſhip and Cuſtoms of the *Jews*, the Cautions of the Lawgiver, the frequent Repetitions in them, the force of Education, the Commemorations, the Deſcriptions of Things, the Connexion of Matters of Fact and of Events, you will thereby be highly confirmed, even without the help of this Examination, in the ſubmiſſion which you owe to Divine Providence.

But let us now hear what Objections the Incredulous raiſe againſt our Principles; *Spinoſa* has collected ſeveral Difficulties againſt the Books of *Moſes*, which we ſhall now anſwer, without breaking off the Connexion of our Principles.

CHAP. VII.

Wherein we ſhall anſwer thoſe Objections raiſed by Spinoſa *againſt the Books of* Moſes.

IN the beginning of his Book, our Adverſary brings in ſome of the Conjectures of *Aben-Ezra*, which he the more willingly adopts for his own, becauſe they favour his Impiety. This *Rabbi* (by what pretence he goes about to palliate his Deſign, I know not) pretends to ſhew by Six different Reaſons, that *Moſes* is not the Author of the five Books which go under his Name.

I. He

I. He pretends that *Moses* did not compose the Preface of the Book called *Deuteronomy*, because according to the Translation he used, it begins after this maner, *These be the Words which* Moses *spake unto all* Israel *on the other side* Jordan: Because, says he, as he never went over *Jordan*, so he could not have come to any place where he might speak to them after this manner. But one had need be no very great Critick in the *Hebrew* Tongue, to know, that בְּעֵבֶר the Word which is used in the Original, signifies indifferently on this side, or on the other side, according as it is applied; and since our Interpreter has accordingly translated it, on this side *Jordan*, He ought therefore to have proved that our Interpreter was deceived, and not so confidently to suppose a thing that is still in question.

II. He gives us to understand, that the Book of the Law was written in the compass only of one Altar, which according to the Opinion of the *Rabbins* consisted of but Twelve Stones: Whence it follows, says he, that the Book of *Moses* was of much less Extent than the *Pentateuck*. But we may perceive by that his Spite against the truth, since he grounds his Argument upon the ridiculous Fancies of the *Rabbins*, who will have it, that this Altar did consist but of Twelve Stones only. But do we lie under any Obligation to admit of other Mens Dreams? However in fine, supposing there were but Twelve Stones, or not Twelve, 'tis certain however this Objection can never answer his Expectation. For if there were but Twelve, how could ever *Joshua* have written upon them the whole Law of *Moses*, which contained the *Decalogue*,

logue, together with all the *Moral*, *Judicial* and *Ceremonial Ordinances* which he bequeathed to the *Jews*? But if there were a greater number of Stones, what could have hinder'd *Joshua* from ingraving upon them the Book of *Deuteronomy*, which was more particularly known by the Name of the Law of *Moses*, as we shall shew it hereafter?

III. He quotes some Places out of *Genesis*, wherein 'tis said, that *Abraham* went
Gen. 12. 6. into the Land of *Canaan*, and that
13. 7. *the* Canaanite *was then in the Land*; which, says he, the Historian doubtless only said, because in his time there were no *Canaanites* left in that Land, and consequently *Moses* could never be that Historian.

Aben-Ezra who was the Author of this Objection, furnishes us also with an Answer to it. *It is likely*, says he, *that* Canaan *Father of the* Canaanites, *seized upon the Land of* Canaan, *whilst it was subject to another Master*: So that according to this Explanation, the Sense of that Place would be to this effect. *Now the* Canaanite *was then in the Land, and had already possession of it, when* Abraham *came into it.* But our Author, whom we confute, would not stand to that Exposition. He presumes, that before the Children of *Canaan* took that Land in possession, there were no Inhabitants at all therein; and this he supposes to appear from what is written in *Genesis* about it, but he does not prove it. But he is certainly mistaken, both in the Principle which he establishes, and in the consequence which he infers from it. For First of all, 'tis said indeed in *Genesis*, that *Canaan* was Father to the *Jebusites*, the *Amorites*, &c. That the Families of the *Canaanites*

naanites were afterwards disperſed; that the extent of their Limits was from *Gherar* unto *Gaza*; but it ſays nothing elſe. Does that therefore hinder, but that ſome of the Children of *Cuz*, who were at firſt very powerful in the Land, and who reigned under *Nimrod*, *Noah*'s Grand-Son, might have been deprived of it by the Children of *Canaan* ſome time before *Abraham* came into that Land? He is further miſtaken in the conſequence which he infers from it; for whether there dwelt any other Nation in that Land or not, 'tis certain however, that the Children of *Canaan* had not always lived in it. *Noah*'s Children were by degrees diſperſed up and down; their Families were increaſed, and coming by little and little near unto the Land, the Children of *Canaan* had already poſſeſſed themſelves of that Land, a long time (if you will) before *Abraham* came into it. The Reader who might perhaps have been unacquainted with this *Chronology*, is informed by *Moſes*, that the *Canaanites* dwelt in the Land, even in *Abraham*'s time. Where then lies the difficulty in all this? But that it might not be thought we would turn the matter to our own advantage, we will compare theſe Two Notions together, that ſo we may be the better aſſured which of them is the moſt reaſonable.

Eſdras who wrote in an Age wherein there was never ſo much as a Child but knew that the *Canaanites* were driven out of their Country by the *Iſraelites*, the Children of *Iſrael*, the Son of *Abraham*, thinks it expedient to inform the Reader, that in *Abraham*'s time, the *Canaanites* dwelt ſtill in the Land; that is, that in *Abraham*'s time, they were not yet driven out of it by the *Iſraelites*,

Israelites. This is the Notion of our doughty Adversaries.

Moses who wrote in a time wherein 'twas necessary to inform the *Israelites*, that their Fathers had conversed with the *Canaanites*, says, that when *Abraham* came into that Land, he found it already inhabited by the *Canaanites*; that the *Canaanites* were there in that early time, or that the *Canaanites* dwelt then in the Land: This is our Exposition. Now the Reader need but to compare these Two Opinions together; for to his Integrity we leave it to chuse which of the Two he thinks the most reasonable.

IV. He pretends that Mount *Moriah* bears that Name, and is called in *Genesis*, *in the Mount of the Lord it shall be seen*, (*or it shall be provided*,) by anticipation; it being so called, only because the Temple was built in it long after. But there's no truth in all this; for this is the true Story of it; as *Abraham* was going to the Mountain which God had shewed him, he answered thus to his Son *Isaac*, who asked him, *My Father, where is the Lamb for a Burnt-Offering?* *My Son, God will provide himself with a Lamb for the Burnt-Offering.* God indeed provided himself with a *Ram*, whom *Abraham* offered to him in the stead of his Son. Wherefore he called that Mountain * *Moriah*, which signifies, *God will provide one*; which Word became afterwards a Proverb among the *Israelites*, who were wont to say, *in the Mount of the Lord it shall be seen*, (or *provided*.) This is what is distinctly to be found in *Genesis*. As for the rest, 'tis altogether Chimerical and Fictitious.

Gen. 22. 7. 8.

* *Our Translation reads it,* Jehovah Jireth.

V. He

V. He pretends that *Moſes* is not the Author of the following Words. *For only* Og *King of* Baſhan *remained of the Remnant of Giants; behold his Bedſtead was a Bedſtead of Iron; is it not in* Rabbath *of the Children of* Ammon? *Nine Cubits was the length thereof.* Deut. 3.11. But that it is the Parentheſis of a Man who quoted things of a very old date. But upon what grounds can he pretend ſuch things? Is it improbable but that they might have kept *Og*'s Bedſtead in the time of *Moſes*? Or could not *Moſes* probably have put the *Iſraelites* in mind of the defeat of that *King*, by telling them that his Bedſtead was at *Rabbath*? Or laſtly, might it not have been carried thither? In truth, I cannot find where lies the difficulty in all this.

Neither do I conceive there is any in the following Words. *And* Jair *the Son of* Manaſſeh, *took all the Country of* Argob, *unto the Coaſts of* Geſhuri *and* Maachathi, *and called them after his own Name,* Baſhan-havoth-jair *unto this Day.* Deut. 3.14. They pretend that *Moſes* could not properly have expreſſed himſelf after this manner, and that this faſhion of ſpeaking (*unto this day*) is not ſuitable to an Hiſtorian, who was an Eye-Witneſs to the event of the things he ſpeaks of. But they are groſsly miſtaken, if they imagine that this faſhion of ſpeaking, denotes in the Scripture any great diſtance of time. St. *Matthew* not only uſes it to denote ſuch things as happened in his time, but even ſince he was himſelf an Apoſtle, *That Field,* ſays he, *was called the Field of Blood unto this day:* Mat. 27.8. *And this ſaying,* ſays he in an other Place, *went abroad*

abroad among the Jews *unto this day.* Is not *Moses* himself represented to us in the Book of *Deuteronomy*, saying to the Children of *Israel*,

Deut. 11. *He made the Waters of the Red-Sea to overthrow them, as they pursued after you, and the Lord has destroyed them unto this Day?* But this last Objection following, is one of those which this Author frames of his own Invention against us, which 'twill not be amiss to answer more at large in the following Chapters.

CHAP. VIII.

Wherein we further answer Spinosa's *Objections against the Books of* Moses.

WHAT our Adversary here objects, *viz.* That the Compiler of the *Pentateuck* not only speaks of *Moses* in the Third Person, but gives him also a very great Character is several Places; as for instance, *That God spoke to* Moses *Face to Face*; *that* Moses *was the Meekest of Men*; *that* Moses *was sore displeased at the Captains of the Host*; *that* Moses *was the Man of God*; *that* Moses *the Servant of the Lord died*; *that there arose not a Prophet since in* Israel *like unto* Moses: I say what he objects here, is worthy our consideration.

We may very well judge of the other Objections of this Author, by this here, which though the chiefest of them all, is however but a compound of Disingenuity, Ignorance, Inconsideration and want of Judgment; and however we pretend not to rail at him, but only to call every thing

thing by its proper Name; and had we any Words more proper than these to express our selves by, we would certainly use them.

His disingenuity appears, in that he joyns the recital of the Death of *Moses*, and the Elogy it is attended with, to the other Testimonies which some might pretend, that *Moses* had given of himself. To what purpose is it then to dissemble a thing that has so often been answered? Who denies but that *Joshua* when he added by order from God his own Book to the Books of *Moses*, might have inserted at the latter end of the *Pentateuck*, the Death of that great Lawgiver? Indeed the Author whom we refute, should have been so far from attempting to make Two proofs of this one Testimony, by repeating it, that he ought for shame either to have quite omitted it, or to have confuted the common Answer usually given to this difficulty.

He shews his Ignorance, in that he imagines these Scriptural Phrases, *Moses the Man of God*, and *Moses a Divine, Excellent and Admirable Man*, are equivalent Expressions. And yet this Term *Man of God*, signifies a Prophet in the *Hebrew Tongue*; witness the Question and the Answer to it, which are laid down in the Thirteenth Chapter of the first Book of *Kings*, *Art thou the Man of God that camest from* Judah? *And he said I am.* So that *Moses* the *Man* of *God*, and *Moses* the *Prophet*, are Two several Expressions which represent but one and the same thing.

He wants Judgment in his Choice of those Testimonies which he pretends that *Moses* gave of himself; for among the rest, he ranks this, that *God spoke unto* Moses *Face to Face.* Is it not a very reasonable thing indeed, for those People who

who consider *Moses* as a Man that gained much credit to his Laws, by making other Men believe that God immediately reveal'd them to him, to insert among those Testimonies which *Moses* could not modestly give of himself, that *he spoke to God Face to Face?* And what can we think of this other, *And* Moses *was wroth against the Officers of the Host, with the Captains over Thousands*, &c. Doubtless the Anger of *Moses* against the Captains of *Israel*, is very reasonably inserted among those great Testimonies, which some pretend that *Moses* could not have given of himself, without offending the Rules of Modesty.

Num. 31. 14.

Lastly, he plainly discovers his inconsideration; for has he well considered the Words which *Esdras* speaks of himself in the Third Person, and what an advantagious Testimony he gives of himself in these Words, *Esdras went up from* Babylon *as a Scribe, being very ready in the Law of* Moses; and how yet from that, it could not reasonably be, nor was ever concluded, that he was not the Author of that Book?

1 Esdras 8. 3.

Had our Adversary been willing to act according to the Rules of Right Reason, he ought to have considered

I. That *Moses* speaks the Truth in the Record which he bears of his Humility and Meekness.

II. That whosoever is not puffed up with Pride, needs not that Modesty which makes us so very cautious of not speaking too well of our selves; that 'tis nothing but Mens consciousness of their own vanity and weakness, that obliges them to use all these nice Precautions; and that there are Two sorts of People that speak of the goodness

goodness that is in themselves; *viz.* Those whose Pride is so great, that they cannot master it as they would; and those who have so little, that they take no manner of care to hide it; of which last sort was doubtless the disposition of *Moses*.

III. 'Tis to be observed that *Moses* praises himself but once, and that too in a place where 'twas absolutely necessary to the Glory of God so to do. He was then concerned to justifie Gods conduct, who had covered with Leprosy *Miriam*'s Body, and had seemed to be displeased with *Aaron*. Could he then have concealed *Miriam*'s and *Aaron*'s Rebellion against their Brother? And had he not then a very just occasion to represent his own Innocence and Meekness, the more evidently to shew their Crimes? How should he have manifested without it, the equity of a Chastisement that was so very well known?

IV. And Lastly, This Author had he minded it in the least, might have observed the very same Character in all the Holy Writers. St. *Paul* owns that he was the chiefest of Sinners, that he persecuted the Church of God; and yet makes no difficulty to speak of the Excellence of his Revelations, and to exalt the glory of his Apostleship, when the interest of God's Kingdom required it. St. *John* publishes his running away, together with the rest of the Apostles, at the taking of his Divine Master; and yet he gives us to understand, that *he was the Disciple whom Jesus loved*. He represents himself as his Favorite, if I may so speak. And just so did *Moses*, who confesses his Failings, and speaks of his Meekness.

This

This Sincerity then, which appears always the same, and never conceals either Good or Evil, but being invariable, ever gives God and the Truth their due Glory, is a very sensible Character of Divinity, which God had a Mind should appear throughout his Scriptures, the more powerfully to convince obstinate Men of their Truth. He gives Humane Understanding occasion to argue thus with it self; Had these Writers been Worldly Politicians, and had they out of meer Subtilty thus confessed their Failings, they would have been more cautious than so to praise themselves openly. And on the contrary had they been stupid and ignorant worldly Men, who published their good qualities meerly to gain honour, according to the common Inclinations of Men, they would never have so ingenuously discovered their Failings. This Sincerity therefore which appears so equally free both from Hypocrisy and Affectation, plainly demonstrate, that they did not behave themselves like Worldly-minded Men.

But lastly, what is it this Author aims at? He will not allow that *Moses* himself, but that some other Person very zealous for *Moses*, did compose the *Pentateuck*. Certainly if that were true, there is no doubt but this Author would have been very cautious of tainting by any scandalous Reproach, the memory of that great Lawgiver. Nevertheless, we find that he publishes the failings of *Moses*; and should we sum up together the places where he praises, together with those where he blames him, it would appear that for once that he calls *Moses* the *Meekest of Men*, he repeats on the contrary, his Failings above Ten times over.

Was

Was there any great neceſſity for this Author ſo zealous for *Moſes*, to mention *Moſes*'s killing the *Egyptian*, and covering him afterwards with Sand; or to recite his Doubts, and his Refuſal to go to *Pharaoh*, his neglect to circumciſe his Son, and his murmuring in the Deſart of *Zin*? If all theſe Matters of Fact be Fabulous, it may be very well wondered at, how they happened to be invented to the prejudice of *Moſes*, and how ſuch great ſticklers for his Memory, could have been unjuſt enough to aſcribe ſuch chimerical failings to him? But if on the contrary, they be true, there's none but *Moſes* himſelf that could have made them known to the World, becauſe he was alone, when, for example, he doubted in *Horeb*, &c. It muſt be therefore *Moſes* himſelf that left them to us in Writing; and if that be true, what reaſon have we to doubt, but that he was himſelf the Author of thoſe Books; wherein we find all thoſe Matters of Fact ſo exactly recited, together with ſo many particular Circumſtances, which no Man beſides would have dared, or could had any liſt to invent? or which is all one, that they were compoſed by his immediate order? What things could have probably been diminiſhed from thoſe Books, when it appears that there are ſeveral things ſtill left in them, which ſeem very much to leſſen the Glory of that great Lawgiver? And what addition is it likely there can have been made to them in his behalf, when for one ſingle Teſtimony given us of his Vertue, we find ſeveral Places that particularly mention his Failings? Had the Author whom we refute, been pleaſed but to reflect on theſe things, they would infallibly have made him ſenſible, that his very Objection is not a little ſerviceable to us againſt him.

But again this Author objects, that there are some Places which are mention'd in that Book, under a different name from that which they had in the Days of *Moses*; such as that Gen. 14. 14. in this Passage, *and* Abraham *pursued his Enemies unto* Dan; a Name which was not given that City till very long after the Days of *Moses*. But can any one assure us, that there was never another place called by the Name of *Dan*?

His Fourth Objection is, that the Histories which are contained in those Books, sometimes do much further extend, than the Life of *Moses*. And this he goes about to prove, by Two several Examples, the one taken out of *Exod.* 16. 37. where it is said, *that the Children of* Israel *did eat* Manna *Forty Years, until they came to a Land inhabited, and to the Borders of the Land of* Canaan. The other out of *Genesis* 36. 31. where it is said, *These are the Kings that reigned in the Land of* Edom, *before there reigned any King over the Children of* Israel.

We answer to the first, that if *Moses* himself caused Manna to come down from Heaven, it is no very strange thing, that he should also foresee it would cease, so soon as the Children of *Israel* should have possessed themselves of the promised Land; so that since they were already come to the Borders of the Land of *Canaan*, when he was about compiling these Books, we ought not to wonder if he so positively expresses himself in this respect.

CHAP.

CHAP. IX.

Where we further answer the Objections raised against the Books of Moses.

IT Will not be amiss likewise here to answer the Objections which a certain Learned Writer of these times makes against us, to whom we are willing to do all the Justice he deserves, though he seems not well pleased with us.

An Author, says he, *who with Mr.* Huet, *very improperly thought, that to prove the truth of the* Jewish *Religion, we must needs suppose that* Moses *himself is the true Author of the* Pentateuck, *such exactly as we have it at present amongst us, borrows from* Aben-Ezra *his Answer to this Argument. He affirms, that the sense of that place, amounts to the same with this.* Now the *Canaanite* was at that time in the Land. He had already possessed himself of it when *Abraham* came into it, *&c.*

We answer, that this Author upon whom they father what they please, did not improperly think, nor did he think with Mr. *Huet*, nor lastly did he absolutely think, that to prove the truth of the *Jewish Religion*, 'twas necessary to suppose that *Moses* was the Author of the *Pentateuck*, such exactly as we have it at present amongst us. There is a vast difference betwixt believing that *Moses* was the Author of the *Pentateuck*, such exactly as we have it at present, and believing that there is no proving the truth of the *Jewish* Religion, without supposing *Moses* to be the true Author of the *Pentateuck*, as it is now received by us. The first Opinion indeed we did ever

maintain, but the latter we never entertained. We acknowledge, that to eſtabliſh the *Jewiſh Religion*, we thought it neceſſary to ſhew that the Writings of *Moſes* could not have been eſſentially corrupted, or that the Matters of Fact which they contain, were truly derived down to us; for thoſe were our very Words. But we never imagined that an Addition of Three or Four Parentheſes, or a few proper Names for the perfecter illuſtration to thoſe Books, or that ſome Genealogies inſerted in them by the ſame Sacred Writers, who were inſpired by the Holy Ghoſt to compile the reſt of the Holy Scriptures, or if you will, that any greater Alterations which ſtrike not at any Eſſentials of them, I ſay, we never imagined that any of theſe things were ſufficient to make us reaſonably doubt of the truth of a *Religion* founded upon ſo many Matters of Fact thus link'd to one another, preſerved in ſo many different Monuments, and which could not poſſibly have been invented or ſuppoſed againſt all publick Evidence; and it is to be hoped that every juſt and equitable Reader of the Reflections we have made thereupon, will find in them ſuch a clear Evidence as may very well paſs for a Demonſtration.

After all, ſince God himſelf was the Supream Magiſtrate of the Hebrew Common-wealth, ſo whatſoever was done in it by his Orders, ought neceſſarily to be attributed to him: The Laws which the *Iſraelites* received, were his Laws; the Government of that Commonwealth, was his Government, and the Writings that were committed to them, were his Writings. The Books of *Moſes* are the Books of God, becauſe they were written by his immediate Orders, God having expreſsly

expresly commanded *Moses* to insert in the Book the History of the *Amalekites*, as also all other remarkable Events that happened to the People of the *Jews*. They were also written either by the direction of his Providence, or by the inspiration of his Holy Spirit: For he who had infused his Spirit into those who were employed in making the Ornaments of the Temple, was not backward to impart it to the Prophets whom he raised up in an extraordinary manner, either to govern the People, or instruct them in his Name, or to teach them his Laws; or lastly, to preserve amongst them the memory of so many famous Events.

But the better to comprehend this truth, suppose for a while, that *Moses* never composed those Books which we ascribe to him, but that he imployed some Body else to write them, and that he approved of them after they were written, and ordered them to be authentically received, as if he had wrote them himself; you will easily conceive, First, That these Books are of *Moses*'s Composing, rather than of his Secretaries, especially if you suppose that *Moses* furnished the Records from which they were composed, corrected the Writings, and so directed the Compiler, that he could insert no Falshood into them. Secondly, You will as easily conceive, that *Moses* might have added to them some Parentheses or other, put some known Names in the stead of unknown ones, without diminishing by that the authority of those Writings. Thirdly, You will readily grant, 'tis not necessary so much as to know the name of the Person who compiled those Books under the authority, and by the order of *Moses*; or that if it be re-

quisite to know it, 'tis only in order to know the date of those Writings. Fourthly, you will easily imagine that *Moses* might have imployed one or several Writers as he thought most convenient to finish that History, and might have ordered the last to insert the Death of the former at the end of their History; and yet all this could never have been taken for any true and real alteration.

And now let us but substitute God in the stead of *Moses*, as well as *Moses* himself, together with all the Prophets after him in the stead of those other Writers or Secretaries appointed by *Moses*'s Orders to compose that Sacred History, and the truth will appear in this Hypothesis. The Writings of the *Jews*, are the Writings of God; *Moses* and the rest of the Prophets are but his Secretaries appointed to write by his Inspiration and Order. 'Tis not necessary to know the Names of those Writers or Secretaries who wrote them; or if it be, 'tis only to know at what time they were written, or for the like Reasons, but not to impart them any Authority or Credit to be derived from those subaltern Authors. And since those are the Writings of God, no Man of his own head can alter any thing in them, without a rash and sacrilegious Impiety: But God himself may alter in them what he pleases; and those very Writers he hath enlightned with his holy Spirit for the continuation of that work, have power to insert in them any new Parentheses, Connexions or Genealogies, according to which the Holy Ghost shall make them think most expedient for the time they write in. However, We do not affirm, that this really has ever happened; but supposing it should so happen,

we

we ſhould have no reaſon to wonder at it. Theſe little Alterations therefore that are objected againſt us, are of no manner of importance, though they were never ſo unqueſtionable, ſince we ſuppoſe that theſe Books were ſucceſſively written one after another, in order to make up one Body of Revelation; that they were written by Orders from God, and by thoſe Men upon whom he had poured down his Holy Spirit.

Beſides, we own there is a poſſibility that theſe little Additions might have inſenſibly ſlipt from the Margent into the Text, as it is incident to all other Books. For example, ſuch was perhaps the Text of the Fourteenth Chapter of *Geneſis*, *And he purſued them unto* Lais *or* Leſem; there might have been put in the Margent *Dan*, for the better explaining that proper Name which was then become unintelligible: And ſo the following Writers finding thoſe Two Names, might have joyned them together in this manner, *unto* Leſem *which is* Dan. I do not ſay, that it did really ſo happen; but I ſay, that ſuppoſing it had ſo happened, we ſhould have no reaſon to wonder at it. For firſt, We ought not here to alledge the Obligation Providence lies under, to take care that no Alteration ſhould be made in the Scriptures, for that is true with reſpect only to all Eſſential Alterations of things, but not with reſpect to thoſe little Alterations which are ſo inconſiderable, as not ſo much as to deſerve to bear that Name. Beſides, to prevent all ſuch little Grammatical Revolutions, God would be obliged to work a conſtant and perpetual Miracle, by inſpiring with a Prophetical Spirit, not only the Compilers of thoſe Books, but thoſe alſo who copied and wrote them out in all Ages. Now 'tis

impossible there should be a constant and perpetual Miracle; for besides, that it is not the method of Divine Wisdom so to act, it would (if it happned,) change Faith into Sight, nay, and would become of no use, if it were perpetual; for then it would be as easie for God to reveal himself unto Men by perpetual and immediate Revelations, without the help of any Writing, as with them. Besides, a perpetual Miracle implies a kind of contradiction, because a Miracle is nothing else but an interruption of the Laws of Nature, and that so long and ordinary an Interruption, would at length grow into a Law of Nature.

After what has been said, we hope the World will do us the Justice to believe, that we do not make the truth of the *Jewish* Religion any ways depend upon those little Alterations which some Men seem to discover in the Books of *Moses*; and that 'tis not out of any necessity of defending our Cause, but purely out of a desire to declare our Opinion in this point, which we take to be true, that we differ from the Opinion of those who take up the Cudgel in this respect against us.

But he did not observe, (says that Author of me,) *that in those Two Places, the* Hebrew *Particle which denotes time, signifies nothing else but* then; *and that to render the Words* (then already) *in* Hebrew, *the Particle* Meaz, *or* Minaz, *must be used, and not* az, *as it is in those Places.*

We would not have him deceive himself, for we have taken special notice of it; but we thought that *Meaz* or *Minaz* were some times taken in the same Sense with the Particle *az*, according to the subject spoken of, and all the

other

other Circumstances of the Discourse. But rather this Author himself did not consider, that we do not here argue from the force of the *Hebrew* Particle, as regulating the Sense of this Place, but from the force of the Sense of this Place, as determining the signification of the *Hebrew* Particle. For when we see these Two Propositions follow one another in any Discourse, *Abraham arrived in that Land*; *the* Canaanite *was then in the Land*; one would think this was the natural interpretation of these Propositions; *The* Canaanite *was then already in the Land when* Abraham *came into it*; or if you had rather, even *at that time*; and consequently *ax* and *meaz* by the force of the sense, do here import the same meaning. But let us hear him repeating our own Words.

The same Author, says he, *maintains his Thought in this manner. It may be that the* Canaanites *were deprived of that Land by some of the Children of* Cuz, *who were at first very powerful in the Land, and reigned under* Nimrod, Noah's *Grand-Son. But this we could willingly pass by; but his greatest Blunder is, that he denies there is any mention made in* Genesis, *of the* Canaanites *being the first Inhabitants of* Palestine; *whereas in the Tenth Chapter of the same*, ver. 18, 19. *we plainly find the contrary, wherein the Sacred Author tells us, that the Families of the* Canaanites *in the dispersion of Mankind, took possession of that Land, having before observed, that the Children of* Nimrod, *the Son of* Cuz, *possessed* Mesopotamia *and Assyria.*

I need not suppose in order to maintain my Opinion, that there was any other Nation in that Land, that was deprived of it by the *Canaanites*; For whether it be so or not, it is equally true, that the Children of *Canaan* had not always

dwelt

dwelt therein; and that was sufficient to give *Moses* an occasion seasonably to observe, that when *Abraham* came into that Country, the *Canaanite* was then already in the Land, which in its natural Sense, signifies no more than that he had already settled in it. He is in the right for taking notice, that *Nimrod* was the Son of *Cuz*, who was *Noah*'s Grand-Son, but he should not have been ignorant, that the Scripture Stile phrases it the Son of *Manasseh*, instead of the Grand-Son of *Manasseh*; and that in like manner I might say *Noah*'s Son, or, Grand-Son, meaning any of his Descendents: But if he would have had me speak with all the strictness of the Letter, I confess that instead of saying *Noah*'s Grand-Son, I ought to have written the Son of *Noah*'s Grand-Son; which is all the mistake I can be charged with. For I had just cause enough to deny, that in the Book of *Genesis*, there was any mention made that the *Canaanites* were the first Inhabitants of *Palestine*; and I further deny that the contrary can be proved out of the 18th and 19th Verses of the 10th Chapter of the said Book of *Genesis*, quoted by that Author. For these are the Two Verses he cites, together with those that immediately go before them; *And* Canaan *begat* Sidon *his First-born*, *and* Heth, *and the* Jebusite, *and the* Amorite, *and the* Girgasite, *and the* Hivite, *and the* Arkite, *and the* Sinite, *and the* Arvadite, *and the* Zemarite, *and the* Hamathite; *and afterward were the Families of the* Canaanites *spread abroad*: *And the border of the* Canaanites *was from* Sidon, *as thou comest to* Gerar *unto* Gaza, *as thou goest unto* Sodom *and* Gomorrah, *and* Admah *and* Zeboim, *even unto* Lasha: I find therein Two several things which have no manner

of

of relation to our present Question. The first is the Genealogy of the *Canaanites*, and the Second a Geographical Description of the Land they possessed, and of the Borders thereof. The first of these I say has no manner of relation to our present Question; for it is not requisite here to know whence all those Families of the *Canaanites* sprung. The Second is not much better than the First; for we do not desire to know what were the Borders of the Land which the *Canaanites* did possess, but would only know the time when they first possessed themselves of it. We say, that it was not impossible but that the Families of the *Canaanites* might meet at their first spreading in the World, with some other Families that descended from *Misraim* or from *Cuz*, which they were obliged to cast out; and we were in the right, in maintaining that the Author of the Book of *Genesis* doth not assert any thing that overthrows this Opinion; because although he sets down the seating of the *Canaanites* in that Land he describes, yet he descends to no particulars, and mentions never a word concerning the time and manner of that Settlement. It does not seem impossible, but that *Nimrod*, who (as some pretend) was the first that under pretence of Hunting, gathered Men together, armed them, and after that, imployed them for the reducing of other Nations, might have seized upon the finest and most pleasant Country he met with in his way, and forced the Inhabitants of it to make room for him, which in all appearance is all that is meant in the Holy Scripture by these Words, *he became powerful in the Land*. I say, it does not seem impossible but that he might have extended his limits to the very Land of *Ca-* *-n*, &c. Gen. 10. 8.

But

But we may very well let this alone, and not lose vainly any longer time in overthrowing an Hypothesis I could my self willingly forsake, were it but desired of me. For this is a thing I had only alledged by the by, and that too with a great deal of reason, as I have just now proved. But though I should agree, that it was not truly asserted, what would that signify to overthrow the main strength of my Argument, grounded not upon the Supposition that that Land was already inhabited by another Nation before the settling of the *Canaanites* therein, but on that other, that the *Canaanites* did not always dwell in it? This is what I had clearly expressed, as this Author acknowledges, by his further repeating thus my Words.

But he adds, that whether there dwelt any other Nation in that Land or not, it is certain however that the Children of the Canaanite *had not always lived in it. And* Noah's *Children,* continues he, *were by degrees dispersed up and down, their Families were increased, and advancing themselves by degrees further and further in the Earth, the Children of* Canaan *had been already possessed of that Land a long time, (if you will) before* Abraham *came into it. The Reader who might perhaps have been unacquainted with this Chronology, is informed by* Moses *that the* Canaanites *dwelt in the Land even in* Abraham's *time. But the Author here supposes without any manner of reason, that* Moses *had past it under silence; whereas it appears he very distinctly express'd it, in that part of the Tenth Chapter of the Book of* Genesis *we have already quoted.*

I do not suppose any thing without very good grounds for it; for Two things must be considered in respect of the *Canaanites*, a Settlement

in

in the Land we speak of, and the time or beginning of that Settlement; we grant, that the first is very distinctly expressed in the Tenth Chapter of the Book of *Genesis*, but we affirm there is no mention made of the latter in it, which was the thing we then contested about.

Another Man would perhaps tell us here, that from the order of the Narration of the Historian, we might easily learn the order of those Events too; but we have too learned an Adversary to deal with, to alledge any such thing, otherwise we should easily bring him into the right way again, by making him observe, that the Tenth Chapter of *Genesis* speaks only of the Settlement of the *Canaanites* in the Land that is now in question, but that 'tis the Eleventh Chapter that speaks of the Dispersion of Men, and the Confusion of Languages; though 'tis unquestionably true, that this Dispersion mentioned as the Second thing in the Order of the Narration, was the First thing spoken of in the order of the Events, and that the *Canaanites* did not possess the Land they inhabited last of all, till after the Families of Men were dispersed, and their Languages confounded at *Babel*.

There is one thing which might be here objected against us, which this Author omits, *viz.* That it is unlikely that the Author of *Genesis* should have observed that the *Canaanite* was then in the Land when *Abraham* came into it, because it was a thing to be supposed. Was it to be supposed? No, It was not a thing so confidently to be supposed, as some may have imagined; for 'tis most certain, that *Abraham* lived Forty Years before the Dispersion of Men, and 'tis certain also, that 'twas not till after the Dispersion

sion of Men, that the *Canaanites* settled themselves in that Land. The beginning therefore of their Settlement could not have happened but in *Abraham*'s time, and it was still a new thing when *Abraham* came into that Land.

Further, whether we look upon these Words, (*the* Canaanite *was then in the Land,*) as they relate to the precedent Verses, whether we look upon them as they relate to the Verses that immediately follow them, or whether we altogether stick to the Verse they were taken from, there is nothing easier than to confirm our Exposition of them, and that too in a most acceptable manner to all sorts of reasonable Persons. For as for the First, 'tis said in the foregoing Verses, that *Abraham* was 75 Years old when he departed from *Haran*, and when he came with *Sarai* his Wife, and *Lot* his Brother's Son, into the Land which God had shewed him. And here the Historian observes, that the *Canaanite* was then in the Land, when *Abraham* came into it: Methinks this Chronology is not any ways absurd, and that the *Canaanites* had not so long been settled in the Land, but that the Historian might very judiciously take notice, that they were settled therein, when *Abraham* came into it.

As for the Verses that immediately follow, 'tis said, *that the Lord appeared unto* Abraham, *and said, Unto thy Seed will I give this Land*: God promises this Patriarch a Land which was already possessed by other Inhabitants; this was a Trial of his Faith. Nevertheless *Abraham* believed what God had said unto him, *and there built he an Altar unto the Lord who appeared unto him.* All these Circumstances which the Historian rehearses in the Verses immediately following, very plainly demonstrate, that it was not without very good grounds he made

made this Observation, *and the* Canaanite *was then in the Land*; and that this Observation is very useful to acquaint us with both the Nature of God's Promise, and the greatness of *Abraham*'s Faith.

But let us now examine the Sixth Verse of the Tenth Chapter, from whence these Words were taken, and of which they are the principal part; *And* Abraham *passed through the Land unto the place of* Sichem, *unto the Plain of* Moreh: *And the* Canaanite *was then in the Land*; *or else the* Canaanite *was then already in the Land.* Abraham goes out from his Kindred, unto a Land which God had shewed him, and which he was in hopes to possess; but when he comes into it, he finds it already possessed by some other Inhabitants. This obliges him to advance farther into the Land, to endeavour to find out in it some corner or other unfurnisht of Inhabitants. *And he passes through the Land unto the place of* Sychem, *unto the Land of* Moreh, *but he findeth still the* Canaanite *in the Land.* Doubtless this would be sufficient to dishearten him, if God did not appear, and if he did not confirm his promise unto him.

All these Considerations taken from what immediately goes before, from what immediately follows the Words now under our consideration, as also from the very Verse whence they are taken, are a wonderful confirmation of the interpretation we had given to them; and methinks there is none but a want of due Understanding, Attention or Sincerity, can be the cause why any one should not readily assent to it. But let us further answer what Objections our Author still raises against us.

Lastly, he says, (for he repeats my very Words) *that in an Age wherein there lived not so much as a Child but what knew that the* Canaanites *were driven*

out of their Country by the Israelites *the Children of* Israel, *the Son of* Abraham, *it was not at all needful to inform the Reader, that in the time of* Abraham, *the* Canaanites *dwelt yet in the Land. But are we not obliged to instruct Posterity with the most generally known Events of our Age, which otherwise it would be wholly ignorant of, should we only set down those that are less known? Besides, do we not add in our daily common way of speaking, those illustrations which oftentimes are unnecessary, and without which even Children themselves might easily apprehend our Discourse? Is not the Scripture altogether filled with those modes of Speaking? For the proof whereof we shall only quote a place out of* Deut. 11. 30. *where* Moses *speaks after this manner to the Children of* Israel *concerning the Mounts* Gerizim *and* Ebal: *Are they not,* says he, *on the other side* Jordan, *by the way where the Sun goeth down, in the Land of the* Canaanites *which dwell in the Champian, over against* Gilgal, *besides the Plain of* Moreh? *What necessity was there to mention the Land of the* Canaanites *How could it not be known by any who understood the rest of* Moses's *Discourse?*

I hope this Author will first of all give us leave to tell him, that the Example he thus quotes, is not very much to the purpose; for there is nothing superfluous in the Words of *Moses*. *What necessity was there,* says he, *to mention, that it was in Land of the* Canaanites? But rather what necessity is there, that you should thus mutilate this place in quoting of it? For *Moses* doth not barely say, that these Mounts are in the Land of the *Canaanites*, but in the Land of the *Canaanites* which dwelt in the Champian, or in some Plains of the Land of *Canaan*, which is very different from what he quotes. For these Mounts might be situated in the Land of the *Canaanites* in general, and yet be not situated

in

in the Land of those *Canaanites* which dwelt in the Champian, *how could it be not known*, adds he, *by the following Words of* Moses? Indeed every one might have been ignorant of it; and especially those to whom *Moses* directed his Discourse, who perhaps were not acquainted with the Map of that Country; some might not know the way where the Sun went down, others what *Gilgal* and the Plains of *Moreh* were; others might be ignorant whereabouts lay that Land of the *Canaanites*, which dwelt in the Champian: All these things did in a manner lay an Obligation upon *Moses* to make use of all these different terms, the better to make himself equally be understood of all.

Neither will he prevail any better with his Reasons, than with his Examples: *Are we not obliged*, says he, *to instruct Posterity with the most generally known Events of our Age, which otherwise it would be wholly ignorant of, should we only set down those that are less known*? According to him then, the Author of the Book of *Genesis* ought to have told Posterity, that in *Abraham*'s time the *Canaanites* were still in the Land, and were not yet driven out of it by the *Israelites*. A brave and important Advertisement indeed to Posterity, was it not? without which it would have been still in a profound ignorance of the *Jewish* History.

But he still goes on: *Besides, do we not add in our daily common way of Speaking, those Illustrations which oftentimes are unnecessary*? &c. I answer, that there are some Illustrations which may seem unnecessary, but which yet are not really so, because if they be not necessary with respect to the Learned, yet they are useful with reference to the Ignorant, the Scripture having been compiled equally for the use of both, and that if they be not necessary at one

time, they will be of ſome uſe at another; and laſtly, that if they be not neceſſary with reſpect to matters of Politeneſs, Elegancy, or Human Eloquence, they are very proper with reſpect to matters of *Faith*, *Piety*, *Edification*, or a *vulgar* and *ſimple Inſtruction*.

I conſent therefore that any Man ſhould ſay as long as he pleaſes, that there are in the Holy Scripture, many Illuſtrations which ſeem uſeleſs to us, whoſe Underſtandings are too finite and ſhallow to dive into all the Deſigns of the Holy Ghoſt, whoſe Wiſdom varies in every reſpect; but I do not believe any Man ought therefore to think them altogether needleſs; and if that was ever our Author's Opinion, he was certainly in a very great Miſtake.

But laſtly, to prevent all thoſe little Evaſions, I will lay down ſuch a Principle as can never be reaſonably conteſted; that is, that there are many Illuſtrations which by their impertinence would either become ridiculous or extravagant. Thus if any Man ſhould be ſo Whimſical as to remark, that when our firſt Parents dwelt in the Garden of *Eden*, the *Canaanites* were not yet ſettled in the Land of *Sidon*, he would paſs in our Judgment for a Fool, or a Mad-Man; yet his Remark would neither be falſe nor bad, but would rather prove ridiculous, nay extravagant, by the great impertinence of it, which would be ſo ſenſibly obvious to the Eyes.

This being a certain Principle, there remains only now to ſee the Application that may be made of it; and if this Remark, *the* Canaanites *were as yet then in the Land*, which is equivalent to this, *they were not yet deſtroyed, as it happened they were afterwards by the* Iſraelites, be not one of thoſe abſurd and ridiculous Remarks, which are ſo meerly

on

on the account of their impertinence, I would fain know what the World would say of such an Historian, who when compiling the *Roman* History, and beginning at *Æneas*, should say, that when he landed in *Italy*, or if you will, that a long time after when *Rhea Sylvia* was found to be with Child, the *Romans* had not yet subdued other Nations.

But if you had rather have those Examples that are drawn from the Holy Scriptures, do but tell me, whether such a Mans Smplicity would not certainly be laughed at, that should say, that when *Abraham* came into *Egypt*, he passed through the Land of *Goshen*, and that the *Egyptians* were still in the Land, meaning that that Land was not as yet inhabited by the *Israelites* as it came to pass afterwards. Suppose if you will, in order to make a more just comparison, that the *Egyptians* made room for the *Israelites*, and withdrew themselves, to let the *Israelites* inhabit their Land in the days of *Joseph*?

But if this Observation should any ways be absurd, by reason of the ridiculous and offensive impertinence of it, I do not see how we could avoid making the same Judgment of this other, *Now the* Canaanite *was then in the Land*, if it signifies that *he was still in the Land*, and had not yet been driven out of it by the *Israelites*. For once more, is not this an excellent observation, that in *Abraham*'s time, the *Canaanites* were still in the Land, because they were not yet driven out of it by the *Israelites*, who were yet unborn, and were to descend from *Abraham*, as every one knows they did afterwards. The *Canaanites* had scarce been settled above 25 or 30 Years in that Land, when *Abraham* came into it, as we may easily justify, by supposing that *Abraham* was about 40 Years old before the dispersion of Mankind, and that there passed above 400

Years from his time, to the destruction of the *Canaanites*. That being thus supposed, I demand which of the Two is the most natural Sense, either to think that the Historian by these Words, *The* Canaanite *was then in the Land*, meant he was already settled in it, at *Abraham*'s coming thither, a settlement which could not be but very lately fixt; or to think, he meant that the *Canaanite* in *Abraham*'s time, was not yet driven out of his Country, as it came to pass 400 Years after by *Abraham*'s Posterity?

From the consideration of this place, this Author proceeds to that of *Gen.* 14, wherein 'tis said, *that* Abraham *pursued his Enemies unto* Dan; and after this manner he answers what he had said thereupon; *But will any one assure us, that there was never another Place called by the name of* Dan? (those were my very Words.) *We have no demonstration for it. But when we see that* Abraham *having overtaken his Enemies, pursues and beats them unto* Damascus, *we cannot think otherwise, but that 'tis meant of that City which the* Israelites *called* Dan, *because it was in their road. If it be allowed of thus, to double Cities, and Men too, rather than to reject an Opinion that is not grounded upon any solid Reason, I do not see who shall hereafter be able to judge of the time of any Historian, by the Names that shall occur in his History.*

There are a great many Faults in this Argumentation; for First of all, this Author should have known, that we do not here double Cities, because we do not take that *Dan* where *Abraham* overtook his Enemies, for a City. 2. That nothing was more usual to the Eastern People, than to call several Cities after the same Name. There were several Cities called *Nineveh*, and several called *Antioch*, &c. 3. That a Man who affirms any thing, should have very good Reasons for what he so affirms; but that

to

to make a Man doubt, and keep his Judgment in ſuſpence, 'tis enough to give him inſufficient Reaſons for what we would have him receive. Here the concern is about a time very remote, of which I have no Ideas ſo diſtinct as of that which I daily behold. I am not certain but that there might have been another place called *Dan*, which ſuffices not to oblige me to affirm, that there were Two different Places called after that Name, but to keep my Judgment in ſuſpenſe, and make it appear to me, that I muſt not peremptorily give my Verdict thereupon. But our Author more Learned than ſo, ſhould not have concealed the Reaſons Men have to believe there was another *Dan*. I ſuppoſe 'tis ſuch a matter as will not be conteſted by any, that the River *Jordan* was called after that Name in the time of *Moſes*; and every one knows it had it from Two little Rivulets which joyned each other to form it, the one whereof was called *Jor*, and the other *Dan*; It is further certain, that this laſt *Dan* lay in the Road to *Damaſcus*, as well as the other: And this manifeſtly ſhews, that he was ſomething too haſty for blaming ſo reaſonable a ſuſpenſion of Judgment, as ours has been.

The ſame Author proceeding further with his proofs, takes one out of *Gen.* 35. *And* Iſrael *journeyed and ſpread his Tent beyond* Edar, *that is the Tower of the Flock*: He ſays there was a Tower ſo called, which was over one of the Gates of *Jeruſalem*, called *the Gate of the Flock*, Mic. 4.8. Neh. 3.1. So that there is no poſſibility of aſcribing theſe Words unto *Moſes*, in whoſe time the Towers of *Jeruſalem* were not as yet built. But who inform'd this Author, that this Tower of the Flock was not already in being in the time of *Moſes*? or that it ſtood over one of the Gates of *Jeruſalem*? Nay, how came he

to know that it was not built before the City of *Jerusalem* it self? And what necessity is there, that he should thus confound *the Gate of the Flock*, with *the Tower of the Flock*? What should hinder us from believing that there being already a Tower of the Flock even in the time of *Moses*, they might have afterwards built one of the Gates of *Jerusalem* just by that same Tower, and that that Tower gave its Name to that Gate. *Jacob* and *Laban* built themselves an heap of Stones for a Limit beyond which neither of them should pass: Where lies the impossibility, but that others might have also formerly built themselves a Tower, as a limit beyond which their Flocks or Herds should not pass? The Places here above mentioned, do not make us one whit the wiser in this matter.

But he pretends this next proof is much more convincing than any of the rest; it is contained in these Words of *Gen.*36. *And these are the Kings that reigned in the Land of* Edom, *before there reigned any King over the Children of* Israel. He says that it appears from these Words, as well as from the number of the Generations of the Children of *Edom*, which are far more numerous than all those we can reckon from *Jacob* the Brother of *Edom*, down to *Moses*, that a later Writer was the Author of them.

I know not whether our Author has well computed the number of these Generations, or whether we our selves are out in our computation of them: But it is certain, that we do not find, that the number of the Generations of *Edom*, does exceed that of the Children of *Jacob*, down to *Moses*; and in my Opinion, it is but exposing ones self a little too much, to advance Matters of this Nature, without having duly considered them. What in all appearance occasions his Mistake, is, that having not read

over

over with due attention, the 36th Chap. of *Gen.* he hath confounded the Genealogy of the Children of *Esau*, with that of the Children of *Seir* the *Horite*, and perhaps both of them, together with the Succession of the Kings of *Edom*, which makes a very great List of proper Names. But as for the Genealogy of *Esau*, we have it thus penn'd in the same Chap. of *Gen.* *Esau* had 3 Wives; of the 1st he had *Eliphaz*, of the 2d *Revel*, of the 3d *Jeush*, *Jaalam* and *Korah*: The Sons of *Eliphaz* were *Theman*, *Omar*, *Zepho*, *Gatham* and *Kenaz*, and *Amalek*, whom he had of a Concubine. The Sons of *Revel*, the 2d Son of *Esau*, were *Nahath*, *Zerah*, *Shammah*, and *Mizzah*; the Sons of *Jeush*, *Jaalam* and *Korah*, which are Three Sons which *Esau* had of his Third Wife, are not comprehended in this Genealogy. This is that great number of the Generations of *Edom* which our Author so much exclaims against, and which he thinks doth exceed that of the Generations of *Jacob* down to *Moses*: It is to be hoped he will better consider upon it another time.

Furthermore, to prove that *Moses* is not the Author of the Book of *Genesis*, 'tis so far from being necessary to draw any Argument from the pretended over great number of the Generations of *Esau*, in this Genealogy of the Descendants of *Esau*, that I know not whether one might not rather infer a quite opposite consequence from their numbers being so inconsiderable. What seems to be most probable in this respect, is, that *Moses* designed only to mention these things by the by, that the *Israelites* might know the limits of the Children of *Esau*, and might abstain from molesting them in their partition.

Mean while *Maimonides* is of the Opinion, that those Kings who reigned in *Edom*, were not of the

same Nation with the *Idumeans*; but were this Opinion of his any ways likely, we might easily learn from thence what was the design of *Moses*: For he would mean thereby, that the *Idumeans* addicted to Bondage by the Prophetical Will of *Isaac*, had already submitted to 7 or 8 Forreign Kings, before the *Israelites* had any Kings to reign over them; which thing *Moses* might have easily said, without running the hazard of falling into any mistake. But not long after the Death of *Moses*, they served Foreign Kings, such as the wicked King *Chusan Rishathaim*, whom the Children of *Israel* served 8 Years, *Eglon* King of the *Moabites*, whom they served 18 Years, *Jabin* King of *Canaan* that reigned in *Hazor*, who for 20 Years time mightily oppressed the People, *Sisera* being the Captain of his Host.

But the Learned give these words quite another Interpretation; they say 'tis a very common thing among the Eastern People, to give the Name of *King* to him that hath the Supream Authority of any State; that *Procopius* who makes a far more general Maxim of it, observes, that all Forreign Nations in general are wont to give the Name of *King* to their chief Governors. They say, that in that place of *Genesis* wherein *Abraham* is called *a Prince of God*; the Septuagint have translated it, βασιλεὺς παρὰ τοῦ Θεοῦ, *a King given of God*: And lastly, that the Name of *King* is given in several Places of Scripture, to a Judge or chief Governor of the People. This might be instanced in several Examples, of which these following are the chief. The First is taken out of *Deut.* 33. 5. wherein 'tis said that *Moses* was King in *Jeshurun*; בישרון מלך. The Second you may find in the 18th Chap. of the Book of *Judges*, wherein 'tis observed (it was after *Sampson*'s death) that

נשיא אלהים

that there was no King in Israel, and that *the Tribe of the* Danites *sought them an Inheritance to dwell in, for unto that Day all their Inheritance had not fallen unto them among the Tribes of* Israel; which Words probably have no other meaning, but that since the Death of *Sampson*, there was never a Governor appointed to rule over all the Tribes, such as were those called *Judges*, thereby to direct that action of the Tribe of the *Danites*, and to lead on the other Tribes to their assistance, in settling them in the Land they sought after, so as *Moses* had commanded by forbidding the Tribes of *Reuben* and *Gad* to settle beyond *Jordan*, till they had assisted their Brethren in getting an Inheritance for themselves. But this we can hardly doubt of, if we do but a little reflect on this other place of *Judges* 21. 25. wherein 'tis said concerning the Desolation of the *Benjamites*, which the other Tribes had destroyed in order to punish the sin of a private Person, and of which they afterwards repented: *In those Days there was no King in* Israel, *every Man did that which was right in his own Eyes*; that is, there was no absolute Governor over the Tribes, who might prevent by his Authority, their warring with one another, and might prescribe to every one his Duty. Lastly, The last place we shall quote, is taken out of the 9th Chap. of the said Book of *Judges*, ver. 6, where it is said, that *the Men of* Sychem *made* Abymelech *King*, or as it is expressed in the Original, that they made him reign, and established him King, which Words however signify no more, than that they appointed him for their Judge. And indeed 'twas not without very good reason for it, that these *Supream Magistrates* or Governors of the People, whom the Scripture calls by the Names of *Judges*, שפטים, and which are so frequent among other Nations, being called

called by the *Greeks* if I mistake not, *Vide Festum.* Δεδασταὶ; by the *Tyrians*, *Suffetes*, by the *Romans*, *Dictatores*; by the ancient *Romans*, *Interreges*; and whom *Josephus* very properly calls τυραννοι, διυπερτεροι. I say, 'twas not without some very good reason, that these Supream Magistrates or Governors of the People, were called *Kings*, because though perhaps they neither had the Pomp nor Equipage of *Kings*, they had at least their Power and Authority committed to them. They governed as if they had been Sovereigns, and had power of the Sword to punish Offenders, independently from any, not excepting even the *Sanhedrin* it self, as it appears by the Example of *Gideon*, who by his own private Authority, put to Death the Men of *Succoth*, and the Inhabitants of *Phanuel*; as also by that other of *Jephtah*, who slew a great number of the *Ephraimites*, Judg. 12, 6.

But after all these Remarks, methinks that these Words of *Genesis* may be as well understood concerning the Reign of *Judges*, as concerning that of *Kings*, properly so called, to wit, *before any King reigned in* Israel; that is, until *Moses*, who was the first appointed for a Governor over the People, Before his time, every Family had its own proper Governor, *viz.* The First-Born, who had power to command his Brothers, as also to exercise Priesthood. Then afterwards every Tribe had its own Governor. But *Moses* was the First that was constituted Governor over all the Tribes, and was established as King in *Israel* under God Almighties immediate Authority, who was their primary King. And therefore these Words, *before any King reigned in* Israel, would be equivalent to these, *before there was any Judge or Supream Magistrate or Governor over all the People.* All

All the Difficulties that can be raiſed againſt this Explanation of ours, do not ſeem to us of any great importance; for can it be objected that the Judges are not called by the Name of *Kings* in the Scripture? We have already ſhewed the contrary; or can it be pretended, that the word *to Reign*, can only be ſaid of *Kings* properly ſo called, *before any King reigned*? &c. We have quoted a place out of the Ninth Chapter of *Judges*, which ſays, that the *Iſraelites* did not only make *Abimelek* their *King*, but alſo made him reign over them; for that is the Senſe of the Expreſſion in the Original וימליכו. It may be perhaps objected, that it is impoſſible that ſo long a ſeries of Kings ſhould have reigned in *Edom* from *Eſau* down to *Moſes*, or even down to the time that *Moſes* was appointed for a Governor over all the People of *Iſrael*. But this would be ſaid to very little purpoſe; for in effect, thoſe *Kings* which ſucceſſively reigned in *Edom*, are *Bela*, *Jobab*, *Huſham*, *Hadad*, *Samlah*, *Saul*, *Baal-hanan*, and *Hadar*, who all came from different Countries, which is the foundation of *Maimonides*'s Opinion, which pretends that they were all Strangers with relation to the Sons of *Edom*.

But be it how it will, 'tis certain there are but Eight Perſons that ſucceſſively reigned in *Edom*. The period of time which paſt after the Sons of *Eſau*, drove out of the Land of *Seir*, the Sons of the *Horites*, and poſſeſſed themſelves of it, which is the time when they began to be very numerous, we'll grant might conſiſt of 230 or 240 Years. This can never be thought a ſtrange Hypotheſis, becauſe the Scripture it ſelf reckons 400 Years from *Abraham* down to the Children of *Iſrael*'s coming out of *Egypt* under the Conduct of *Moſes*.

Now

Now I demand whether there could not have reigned Eight several Kings in *Edom* in 230 or 240 Years time. Do but look back into *History*, and consider the whole state of the World, and you'll scarcely find an Example of any Kingdom or Empire, but may reckon above Eight several Kings during the space of 230 Years. The only difficulty we might stick at in this Place, is, that there is also mention made of the Dukes of *Edom*. But then I answer that those Dukes were of Two sorts; some who reigned before the Kings, and were Heads of Families only; such were Duke *Theman*, Duke *Zepho*, Duke *Kenaz*, Duke *Korah*, &c. For had they been Dukes or Sovereigns indeed, they could not have been so all of them together, because they were Brothers; but on the contrary one of them only would have had the command over the rest, and would have bore alone the Title of *Duke*. The others reigned after the Kings, and are the same which *Moses* speaks of in his Song; wherein he says, *then shall the Princes of* Edom *be astonished*. By this we may easily perceive, that many of them reigned all together, and consequently that the Compiler of the Book of *Genesis*, might have made a Catalogue in the plural number of all the Dukes of *Edom*, that is, of those Dukes who in his time had the command in *Edom*. For there having been many Princes or Dukes of *Edom*, even in the time of *Moses*, he ought to have given us a larger Catalogue of them, if it be true that he ever designed to describe the whole Succession of the Dukes, as he did that of the Kings. But if you should suppose 'twas one who lived long after *David*'s time, that was the Compiler of the Book of *Genesis*, it is inconceivable why he should reduce the Catalogue

logue of those Dukes to so small a number, since those Dukes must needs have been much more numerous than he makes them, from the time of *Moses*, only down to that of *Davids*.

The better therefore to unfold this Mystery, we must distinguish Three sorts of Government in the House of *Edom*; a Paternal, Regal and Ducal Government: The First is, that Authority which Parents or Patriarchs had over their Children, from which they are called *Dukes*, by the Author of the Book of *Genesis*. The Second is that of *Kings*, who under the sole Government of one Man, called by the name of *King*, united all the several Families together: Now the succession of those Kings is very exactly described by the said Author of the Book of *Genesis*. The last is that of *Dukes*. For 1 *Chron.* 1. *Hadad* the last of those Kings being dead, the *Idumeans*, were afterwards governed by an Aristocracy of several Dukes or Princes, as it appears both by the Song of *Moses* we have already quoted, and by several other places of Scripture. 'Twas not the design of the Author of the Book of *Genesis*, to set down without exception, every particular Duke that had reigned in *Edom*, and succeeded one another. For undoubtedly the Catalogue of them must have been much more numerous than it is, especially if it were true, that *Esdras*, or some other Writer, who lived after the building of the Temple, had been the true Author of the Book of *Genesis*.

Further, since *Moses* not only foretold that the Children of *Israel* should desire one day to be governed by *Kings*, but left them also very ample Precepts upon that account, we do not perceive wherein would lye the inconveniency, if we should affirm,

affirm, that *Moses* speaks here of those Kings of *Israel*, properly so called, when he says, *these are the Kings that reigned in the Land of* Edom, *before there reigned any King over the Children of* Israel.

I cannot imagine what Esteem we are obliged to have for some Proofs which are wholly peculiar to this Author himself, and yet so inconsiderable in themselves, that he readily grants we should look upon them to deserve no better, than to be held for bare Suspitions. For Example, he will not allow that *Moses* is the Author of these Words of the Second Chapter of *Genesis*, *And the Gold of that Land is good, there is* Bdellium *and the Onyx-Stone.* He says it is not likely that *Moses* who never was very far out of *Egypt*, should be so well acquainted with the products of so remote a Country, especially in a time when Travelling was so very unusual and incommodious; and 'tis yet much more improbable, that God should have revealed to him, there was Gold in that Country, and that the Gold of that Land was good. This Author will doubtless cry out here, That we can't tell how to relish the proofs of his Criticism, and he will have some reason for it, if they be all of this Nature. For whoever heard that it was necessary to have a particular knowledge of a Country, to know that it produces Gold, and that it is good? It being the very first thing that we hear of a Country. There was an open Trade between the Land of *Judea* or *Canaan* and *Egypt*, in the days of *Joseph*, who was carried into *Egypt* by a Company of *Ishmaelites*; so that it could not but be better improved in the Days of *Moses*. And if in the Patriarchs time there went Men from *Judea* down into *Egypt*, is there any such great reason to wonder, that any

Gold

Gold of *Avila* was seen, known, or heard of in *Egypt*, or that *Moses* found it upon Record in the Memorials of his Ancestors? Should not a Man be rather afraid to expose himself at this rate by such frivolous Remarks?

And the beginning of his Kingdom was Babel *and* Eree, *&c. Out of that Land he went forth into* Ashur, *and builded* Nineveh. Gen. 10. 10. There's none, says he, but a Man that had travelled into that Land, that could have been the Author of so exact a Description of the building of the Cities of *Mesopotamia* and *Assyria*. But we affirm, that it may very well be done by any Writer of the General History of the World, who designs to tell us the Original of the most noted Cities, and important Nations of it; which is the whole design of the Book of *Genesis*. But will this Author do us the favour to answer a question we shall now put to him? Doth he think that *Moses* when he wrote, (for he allows him to have had some hand in the *Pentateuck*,) had any Records, or no Records to go by? If he says that he had no Records, he contradicts his own self, as may be seen by only reading his Book. If he thinks that *Moses* had Records to write by, we further ask him why he will not allow that *Moses* might have spoken of the Gold of *Avila*, and of the Cities of *Mesopotamia*, though he never was there? And what necessity is there that we should thereupon believe that the Author of these Descriptions had passed the River *Euphrates*; since *Moses* that had not passed it, might perhaps have wrote them upon the † Records of those that had passed

† *Whereof there were probably enough in* Pharaoh's *Court, in which* Moses *was Educated.*

beyond

beyond it? But this is not the thing we have most reason to complain of; I think that other Argument much more impertinent, which he produces next against us concerning the City of *Nineveh*.

For in fine, every thing here spoken of it, is dubious, and scarcely can any one find out the true name of that City. Some call it *Ninus*, others *Nineveh* or *Ninevah*; the place it was built upon is unknown; some think it was by the River *Euphrates*, others by the *Tygris*. Of these last some again have placed it on the East, and some on the West of the *Tygris*: Some above, others below the River *Lycus*. Some pretend that there was Two Cities of *Nineveh*, the one in *Comagene*, the other in *Assyria*; others take the one to be near the *Euphrates*, and the other beyond the *Tygris*: Nor is the time of the fatal overthrow of that great City, any more certain than the rest; some will have it, that it was burnt down by the *Medes*, others by the *Chaldeans*, and others by both of them, that is, twice successively; and that *Assuerus* and *Nebuchadnezzar* destroyed it each of them in their turn. But what is most remarkable in all this, is, that *Herodotus* whom this Author so much admires, certainly dotes when he speaks of *Nineveh*; for in the 185 Chapter of his First Book, he says, that the River *Euphrates* runs through the middle of *Nineveh*; and in the 193 Chapter of the same, that *Niniveh* is situated upon the River *Euphrates*: And again, in another place, he says, that the River *Tygris* runs through *Niniveh*. *Suidas* tells us, that *Semiramis* the Queen of the *Assyrians*, changed the name of *Nineveh* into that of *Babylon*, although almost all other Historians positively affirm the contrary. Most of the Antiquaries we know of, have had their Informa-

tion

tion concerning *Ninus* out of *Cteſias* or *Herodotus*. The Firſt all the World grants, is a very Fabulous Author, and the latter is not much inferior to him in that quality: Are not theſe very ſure Guarantees of what we ought to believe or disbelieve in this reſpect? But I proceed yet further, and I ſay *Bochart*'s Criticiſm concerning the proper Names of the Tenth of *Geneſis*, as Learned as it is, wholly depends upon a very dubious Foundation; as for inſtance, upon the affinity of the ſounds of Words, upon what the Authors of the Age have written upon the Etymology of Words, or the Connexion of thoſe Words ſo often quoted together, and upon the like things, which indeed often produce very true and lucky conſequences, but which without all doubt, have not certainty and evidence enough to form any tolerable Objections againſt us. So that our Author may be very well aſſured, that no certain judgment can be grounded upon ſuch dubious and uncertain Principles, and that without entring upon any particular Examination of his new way of criticiſing on this Subject, (which would be for us too tedious an Undertaking,) it is enough to obſerve to him, that the Principles he argues upon, are altogether built upon uncertainty.

He further quotes theſe Words of *Gen.* 37. 14. Jacob *ſent* Joſeph *out of the Vale of* Hebron, *and he came to* Shechem. He obſerves, that whilſt the *Canaanites* poſſeſſed that Land, that City was called *Kiriath-Arba*; but that its Name was afterwards altered, when it belonged to *Caleb*, and that it was called *Hebron*, from the name of his Grand-Son.

But we reply, that of all the proofs of Criticiſm, the moſt ſuſpitious are thoſe which are de-

rived from proper Names. For indeed, who knows not but that in the Holy Scriptures there are several Persons, as well as several Places, which bear all the same Name, and consequently it is easie to mistake those equivocal Names? Thus there were Two several Men called *Gideon*, the one of the Tribe of *Benjamin*, mentioned in the Book of *Numbers*; and the other of the Tribe of *Manasseh* who delivered and judged *Israel*. Thus also there were Two several *Dans*, the one a City, the other a River; Two *Eglon*'s, the one a City spoken of in the Tenth Chapter of *Joshua*, the other a King of *Moab*, mentioned in the Third Chapter of *Judges*: Two Persons called *Zara*, the one of the Tribe of *Simeon*, the other of the Tribe of *Judah*: Two likewise named *Hebron*, the one the Son of *Caat*, and Grand-Son to *Levi*, the Ruler over the Family of the *Hebronites*, and the other issued from *Caleb*. By these therefore we may already perceive, how unsafe it is to infer too many consequences from the proper Names which are mentioned in the Holy Scriptures.

Secondly, we must observe, that the Author here supposes, but never proves it, that *Hebron* the Grand-Son of *Caleb*, gave his Name to the City of *Kiriath-Arba*. 'Twould be better for him not to advance such matters, unless he gave us very sure and certain proofs of them. For there is no mention made of any such thing in the First Chapter of the First Book of *Chronicles*, whence this Author seems to take it. Besides, the Scripture speaks of the Vale of *Hebron*, of Mount *Hebron*, and of a City called *Hebron*; and it observes also, that in the days of *Joshua*, the King of *Hebron* was one of those Kings whom the *Israelites* overcame. But who knows but that the Country gave

gave its Name to the City that was called *Kiriath-arba*, and which begun so be called *Hebron*, from the Name of the Country which was well known in the Days of *Moses*?

After all, though it were true that *Joshua* who was ordered immediately from God, (as the Scripture informs us,) to continue writing on the Sacred History, to which the Prophets that lived after *Joshua*, might have substituted some proper Names, instead of other Names that were then altogether unknown; I deny, that for all that they changed the Scriptures, or that the least consequence can be inferred from thence against the certainty of the Revelation. But since we may very probably maintain, that such a thing did never come to pass, and that it appears besides from that infinite number of proper Names we meet with in *Genesis*, which are unknown to us, and were so even in the time of *Esdras*, since the Prophets used much more intelligible Names than those of *Genesis* to express those Places they speak of, I believe that if any one would give himself that trouble, and if it were a matter of very great import, he might infer from thence a proof altogether contrary to this Author's Design.

The Objection he raises against us concerning the Towns of *Jair*, would be of some import, did not the Holy Scripture mention Two different Persons called *Jair*, which we must very carefully distinguish; the one the Son of *Segub*, the Grand-Son of *Esdron* and *Machir*, the Son of *Manasseh* by his Grand-Mothers side; whence he was called in the Scripture *Manasseh*'s Grand-Son, 1 *Chron.* 2. 22. *Deut.* 3. 14. and the First Book of *Kings* 4. 13. *Numb.* 32. 41. This *Jair* was the

Son of *Segub*, the Brother of *Caleb*: But there was another *Jair*, a Judge in *Israel*, who lived about Three or Four Hundred Years after the former, *Judg.* 10. 3. 'Tis true that this last Judge had Thirty Sons, who dwelt in Thirty different Cities, all known by the name of *Havoth-Jair*, as were also some Cities of *Gilead*, from the name of the first *Jair*; and in all this there is nothing surprising. But the first *Jair* could not possibly be a Judge in *Israel*, in the time that is mentioned in the Book of *Judges*, unless we grant him to have been as long liv'd as the Patriarchs of the former World, which would not agree with what the Scripture says, that all that Generation which had seen *Joshua*, were gathered unto their Fathers; that the *Israelites* sinned, and served strange Nations, but that God afterwards raised them up Judges. *Joshua* lived a long while, being 110 Years old when he died; all they who had known him died also. The *Israelites* sinned, and lived a long time in Bondage: God raised them up Judges. *Jair* was not the first nor the Second of those Judges. *Othoniel* procured the *Israelites* a Rest of Forty Years: They served *Eglon* Eighteen Years. *Ehud* killed *Eglon*, and procured the *Israelites* a rest of Eighty Years. They were afterwards oppressed by *Jabin*, but *Deborah* delivered them. The Children of *Israel* sinned again, so God delivered them up to the *Midianites*; but *Gideon* delivered them. *Gideon* died; *Abimelech* his Son succeeded him. He died, and *Thola* judged *Israel* after him Twenty Three Years. Then succeeded *Jair* the *Gileadite*, who judged *Israel* Twenty Two Years.

His Observation concerning the *Prophet* and the *Seer*, is in my Opinion of little or no consequence:

sequence: For to solve the Objection he infers from thence against us, we need but reply, that there was a time when this was a common Saying in *Israel*, *Come and let us go to the Seer*; and another time it was more usual to call this *Seer* by the Name of *Nabi*, which is all that's true in this matter. For because I do not believe that this Author would deny but that the *Prophets* were called among the *Israelites*, *the Seers of the Lord* till *Esdras*'s time, nay, in his very Days too, (though they were more usually called by the name of *Prophets*,) so likewise I do not deny, but that there was a time in *Israel*, when common use required they should call them *Seers* rather than *Prophets*; and this is all that can be inferred from the Place that is quoted against us in this respect. 1 *Sam.* 9. 9.

CHAP. X.

A Method to prove the truth of the Jewish *Religion against all the crafty Subtilties of the Incredulous.*

WE had need be very much inclinable to Incredulity, to be able to find any thing in the Critical Objections of *Spinosa*, or in any that can be made by any Man else against us, capable to make us doubt but one Moment of the Foundations of Religion. For what, because we find Two or Three Parentheses in the Books of *Moses*, which some

some will by no means allow that *Moses* was the Author of, and which would be of no force against us, for that very reason, because they appear to be no part of his Works, does that at all hinder it to be true, that the Prophets did actually foretel the Calling of the *Gentiles*, with all the Circumstances of it? That *Moses* and *Jesus Christ* illustrate one another, and that the Foundations of Religion are so closely link'd with the Lights of Common Sense, that we must necessarily renounce all Reason should we in the least suspect them?

But to keep within the bounds of the Subject I now treat of, I demand whether it be possible for any reasonable Man not to perceive, that the truth of the *Jewish* Religion considered separately by it self, is grounded on such solid Foundations as are never to be shaked by any such frivolous Observations?

In effect, though we should not view it on all its advantagious sides, as in respect of its Morality, knowledge of the true God, agreement with Natural Religion, wonderful Harmony with the Gospel, its Prophesies, Characters of Piety and Self-Denial, which appears in the Doctrin of it, and of that great and sensible advantage it had over all other Religions, we might however easily demonstrate its Divinity, and that in such a manner, as would effectually convince all Men of Sense and Reason to believe it.

In order thereunto, we need but distinctly to prove these Three Capital Truths. I. That all the Essential Matters of Fact contained in the Pentateuk, were either written by *Moses* himself, or by his Orders. II. That since *Moses* has left them to us in writing, by consequence they cannot but be true. III. That being true, they sufficiently

prove

prove the Divinity of the *Jewish* Religion, against all the efforts of Impiety.

But the First of these Three Principles is the hardest to prove; yet I will clearly prove, that if *Moses* penn'd his own self those Miraculous Matters of Fact we are told of in the Pentateuk, he could never have done it against the truth and the publick knowledge which every one had of them; which thing no longer admits of any difficulty, so soon as you have examined the circumstances of those Matters of Fact.

I shall no less easily make it appear, that supposing all those Miracles were true, it will follow that God who is the Author of those Laws of Nature, whose course was interrupted by those Miracles, must have necessarily manifested himself to the *Israelites*.

So that our main and principal business at present will be to shew, that the Essential Matter of the Pentateuk, I mean those singular and remarkable Matters of Fact, in which the Finger of God was so visibly seen, are no fabulous Matters of Fact, but such whose Memory *Moses* has preserved to us in certain and infallible Monuments.

In effect, there is nothing more certain, than that we find those Matters of Fact in Writing: First, In the Law of *Moses*. Secondly, In the other Books of the *Pentateuk*. Thirdly, In the Writings of all the Prophets. Fourthly, In the very Hearts, and in the Remembrance of the *Israelites*, who were bound continually to meditate upon them, and could not but have some Notions of them after that *Moses* had taken such certain Measures for that purpose. Fifthly, In the practice and publick Worship of the *Jews*, whose Ceremonies were nothing else but representations

sentations of those ancient Events. And Sixthly, 'Tis so true that all those Matters of Fact were so inseparably interwoven with the welfare of the Commonwealth of the *Jews*, and the Establishment thereof, that if I may so speak, they still appear painted out in their present dejected Condition. But we shall see in the sequel of this work, the certainty of all those different Monuments which were the Instruments whereby the *Jewish* Revelation was preserved entire down to us.

CHAP.

CHAP. XI.

The First Monument of the Jewish Revelation: *That the* Jews *ever preserved amongst themselves the Law of* Moses, *which contained the main Substance and Essentials of their* Religion.

THE Incredulous themselves are forced to acknowledge, that *Moses* was the Author of some *Writings*. *Spinosa* pretends that he never penned but two Books, *the Book of the Covenant*, which contained only the *Laws*, that are described from the 22. *verse* of the 20. *chap.* of *Exodus*, to the 24. of the same, and which he composed in *Horeb* at the time when *God* made a Covenant with *Israel* at the foot of Mount *Sinai*: The second which he wrote long after, at the renewing of the said *Covenant*; and that *Moses* more fully enlarged these Laws in a Book wherein he included his other little Book of the *Covenant*, this last Book being afterwards called, *The Book of the Law*.

But the *Character* which *Spinosa* bears in the World, 'tis easie to judge, that had it been left to his choice, he would never have granted us this Principle. But how could he have been bold enough to deny but that the *Jews* had a Book of the *Law*, and that *Moses* was the Author of that Book, since it is a constant and universal Tradition among the *Jews* themselves; since the *Prophets* have continually mentioned this *Law* in their Writings, and that to it only did relate the Establishment of the *Jewish Religion* with all the *Ceremonies* of it. Certainly if it be true, that *Moses* was the *Lawgiver* of the *Jews*, 'tis true also, that he composed a *Law* which contained all the

Ordinances of that Great Man. So that as we cannot reasonably doubt of the former of these two Principles, so consequently we must necessarily grant the latter to be true.

But some may perhaps be desirous to know which of the Books of *Moses* was called the *Law* of *God* among the *Jews*. It appears by the first words of *Deuteronomy*, that that Book was the Book of the *Law*, for thus it begins: *On this side Jordan, in the Land of Moab, began Moses to declare this Law, saying*, &c. where he having afterwards laid down the *Laws* which *God* gave them, and having represented to them the many Benefits and Favours of *God*, as being so many Motives of the Obedience which the *Israelites* were obliged to pay him, which lasts to the 31. Chap. he further adds, *And Moses wrote this Law, and delivered it unto the Priests*, &c. And something lower he says, *Thou shall read this Law before all Israel, in their hearing*, &c. *that they may learn to fear the Lord your God, and observe to do all the words of this Law*, &c.

This Consideration may serve to illustrate that which we are told of in the 8. Chap. of *Nehemiah*, *viz.* That all the People of *Israel* were gathered together; *That Esra the Priest brought the Book of the Law, and read therein before the street that was before the Water-gate, from the morning until mid-day.* There is no doubt but that he read over all that *Law*, according as *Moses* had commanded, which enjoyned them to read the whole *Law* every seventh Year before the whole Congregation of the *People*. Now I confess that half a Day was not sufficient to read over the whole *Pentateuch*, and to expound it to the *People*, as we are told the Priests did to the Congregation of *Israel*. 'Tis true that reducing the Law to the *Decalogue* only, or even to the Ordinances comprised from 22. ver. of the 20. Chap. of *Exodus*, to the 24. Chap.

24. Chap. of the same, half a day was over and above sufficient for that purpose: Which is a great confirmation of our Opinion, that the Book of *Deuteronomy* alone was then read, and that the Book of *Deuteronomy* was in a more particular manner called *the Law of Moses*.

But howsoever it be, this we are certain of, that there was such a *Law* in *Ezra*'s time, and long before. It was before *Ezra*, since *Jeremiah*, *Habakuk*, *Baruck*, *Ezechiel* had Propheſied long before, the Ruin of *Jeruſalem* and the Captivity of the People, as an effect of the *Jews* having contemned the *Law* of *God*: That during their Captivity, *Daniel*, *Mordecai*, *Shadrach*, *Meſhach* and *Abednego*, had wholly fixed their mind upon the Law of *Moſes*, and boldly expoſed themſelves to all manner of Perils, that they might live up to the Preſcriptions of it, which could not have been done out of a meer fancy, but upon this true Foundation, that there was ſuch a thing as a *Law* of *Moſes* then in being: And laſtly, that ſoon after *Zerobabel* had brought back the *Jews* from *Babylon*, they offered up Sacrifices of Thankſgiving unto *God*, conformably to the *Law* of *Moſes*, as *Ezra* himſelf informs us in the 3. Chap. of his Book; wherein he ſays, *They builded the Altar of the God of Iſrael, to offer burnt-offerings thereon, as it is written in the Law of Moſes the Man of God*, &c. *And they offered burnt-offerings thereon unto the Lord, even burnt offerings morning and evening. They kept alſo the Feaſt of Tabernacles, as it is written*, &c. *And afterward offered the continual burnt-offering, both of the New Moons, and of all the ſet Feaſts of the Lord*, &c.

Whereupon we may reaſonably make theſe three following Obſervations. Firſt, that it never was doubted, at leaſt that we know of, but that *Ezra* was the Author of the Book that bears his name. Secondly,

that *Ezra* speaks of the first Restauration of the *Jews* under *Zerubabel*, which happened long before ever *Ezra* came to *Jerusalem*. For *Zerubabel* brought the *Jews* back; they builded an Altar immediately at their return, on which they offered up Sacrifices unto *God*, conformably to the Law of *Moses*. They begun afterwards to rebuild the *Temple*, but their Work was interrupted for some years. Then the *Prophets Haggai* and *Zachariah*, by their *Prophesies*, heartned up the *People*; who then obtained leave to make an end of rebuilding the *Temple*. They at length perfected that work, and then *Ezra* came from *Babylon*, and brought along with him some of the Children of *Israel*, *Priests* and *Levites*, &c. Thirdly, we must consider that when the *Jews* were brought back by *Zerubabel*, *Ezra* could not have asserted with the least shadow of reason, that they had offer'd up *Sacrifices* conformably to the Law of *Moses*, the *Man* of *God*, unless before his time, there had been such a Law of *Moses* generally known to all the World; which totally overthrows the suspicion we might entertain, that since the *Law* was unfortunately lost, and defac'd out of the mind of the *Israelites*, *Ezra* might have given them a new *Law* instead of that of *Moses*.

We should rather more probably distrust that which happened in King *Josiah*'s time, in whose Reign, as we are told in the second Book of *Kings*, chap. the 23. the People fell into such a dreadful Idolatry, that they Sacrificed to the Host of Heaven: But the High-Priest, *Hilkiah*, found the Book of the Law in the House of the *Lord*, and gave notice of it to King *Josias*, so that it proved afterwards a pattern to reform the *People* by, and the *public Worship*.

Here the *Incredulous*, who continually seek to entertain new suspicions, undoubtedly think they have over-reach'd us. But they are greatly deceived: For the

the *Tabernacle* being wholly designed for the keeping of the Book of the *Law*, and after that, the *Temple*, there is no reason to wonder if a considerable time after the Book of the *Law* was found therein. We cannot justly suspect the *Historian* for it, since he gives us to understand what terrible Superstition the *People* was overwhelmed in, so that they were forced to search in the *Temple* for the Book of the *Law*, at least thereby to be assured that it was never altered, and that it was the true Law of *Moses*. We cannot therefore doubt but that this Book was laid upon the side of the *Ark*, the place which God himself had appointed for it. And methinks we might thereupon very rationally think, that if *Josias* had counterfeited this Book, he would have substituted in the stead of it some *Prophesies*, or other that were favourable to him in particular: That if *Helkiah* was the only Author of this Cheat, he would have also superadded some *Prophesie* to it, to raise himself to the same Credit and Repute as *Moses* had. That if this Book had been counterfeited in *Josias* time, meerly to abolish the *Idolatry* then raging among the *People*, his Successors, who brought it in fashion again, would not have been wanting to discover the falshood of it. These Reasons, by their probability, induce us to believe the sincerity of the High Priest *Hilkiah* in his finding out in the *Temple* the *Law* of *Moses*.

But the Incredulous will not be put off with these shifts, as they call them, and nothing but an evident *Demonstration* will serve their turn. In order then to please them, I will inquire of them, how it could be possible that *Hilkiah* the High Priest, or whosoever it was that compiled at that time the Book of the *Law*, should happen to find out that *God* would raise a *strange Nation* against the *Jews*, that they should be dispersed among other *People*, who should draw them

to Idolatry in their Captivity, that their *Cities* ſhould be razed to the Ground, that they ſhould be forced to eat of the Fruit of their own Wombs: But that they ſhould be converted to God; and that God would then bring back the *Captives* of *Iſrael*, and gather them from among other *People*? For all theſe Events are clearly foretold us in the Book of *Deuteronomy*; and we read how great a regard *Nehemiah* had unto them in the Prayer he offered up to God in *Babylon*: How could any one then foreſee in the days of *Joſiah*, what came to paſs only in the days of his Succeſſors.

This queſtion may perhaps not a little perplex the Incredulous: And yet this is none of the moſt evincing Arguments that we can bring againſt them. Certain it is that the *Jews* were governed by the *Law* of *Moſes* before *Joſias* Reigned; ſince Holy *David* in the Book of *Pſalms*, ſpeaks of nothing elſe but the *Law* of the *Lord*. But if it be ſuſpected, that the matter of it was any ways altered, we can make it appear, that there is comprehended in the Writings of the Prophets that preceded *Joſias*, as well as in the Writings of thoſe *Prophets* who Prophefied in the *Kingdom* of *Iſrael*, when divided from *Judah* long before the Reign of *Joſiah*. I ſay, we can make it appear, that there is comprehended in the Writings of thoſe *Prophets*, all the eſſential Matters of Fact that are contained in the Book of *Deuteronomy*, which may ſerve for a convincing, demonſtrative Argument, that *Joſias* could not poſſibly have counterfeited the *Eſſentials* of thoſe Books. But let us now paſs on to the conſideration of the *Pentateuch* in general.

CHAP.

CHAP. XII.

The Second Monument of the Jewish Revelation: *That the* Pentateuch *was certainly in being, before the Days of* Ezra; *and that he could never have counterfeited a* New Scripture *made up of* Fabulous *Events.*

THERE is no Man that will scruple to believe, but that the Book of *Genesis*, at least the Essentials of that Book, were in being long before the *Babylonish Captivity* of the *Jews*; if he please but to consider that the *Essentials* of that Book, nay the meanest Circumstances of it, are sometimes denoted as such things, that could not possibly be concealed from any Man's Knowledge. Every one of them speaks of the *Creation* of the *World*, as well as *Moses*. They say, That *God* ruled over the *Waters*. *For this is as the waters of* Noah *unto me*, says Isaiah; *for as I have sworn that the waters of* Noah *should no more go over the Earth, so*, &c. Chap. 54. v. 9. The same *Prophet*, chap. the 51. tells us of the Calling of *Abraham*, of the Wickedness of *Sodom*, chap. 1. *Jeremiah* takes notice of the fatal overthrow of *Sodom*, chap. 50. The *Psalmist*, *Psal.* 110. makes mention of *Melchisedech*, *Hosea* tells us, That *Jacob took his Brother by the heel in the Womb, and by his strength prevailed over the Angel that found him in Bethel*, chap. 12. 4, 5. The *Psalmist* in the 105. *Psalm* 17. tells us that *Joseph* was sold for a Servant. And there Reigns so strong a Notion of the *Circumcision* in all the Writings of the *Prophets*, that they represent the Corruption of *Mankind* under the Idea of *Uncircumcision*; and they scarce speak of

any thing else but of the *Circumcision* of the *Heart*: Lastly, it appears, that the *Prophets*, adjusted their stile, and their very conceptions to the *Circumstances*, which are Related, in the Book of *Genesis*: Do but take notice, after what manner they spake of the *Breath* of *God*, &c.

Thus the *Psalmist* distinguishes the *Waters* that are above the *Firmament*, from the *Waters*, that are under the *Firmament*; a distinction only to be found in the 1. Chap. of *Gen.* and which ever occasion'd, a very great perplexity to the *Interpreters*.

It is therefore to be confessed, that those Writings we speak of, were in being much before any of the *Prophets* arose, and consequently before *Ezekiel*, *Jeremiah*, *Elijah*, *Solomon* and *David*, who continually allude to those matters they contain (which allusions are so natural and unaffected,) and that too in such singular *Circumstances*, as easily convince us, they had been altogether bred up in the knowledge of them.

Thus by Proving, that the matters of Fact, contain'd in the *Pentateuch*, were not Suppositious, we have sufficiently proved the Truth of the Foundations of the *Jewish Religion*; nevertheless through the great Assurance, that we have Proofs enough and to spare, we will further examin two other Questions: The first is, whether *Moses* himself compiled the *Pentateuch*, or ordered it to be done (for it amounts to the same thing.) Secondly, whether the form of it was any ways altered by *Ezra*.

There's no Man, I suppose, that ever doubted but that *Moses* understood the Invention of Writing, since by a general Confession of the World, 'tis own'd, that he wrote the *Words* of the *Covenant*, in *Horeb*; which he gave the *Israelites*, and the Decalogue, or ten Commandments engraven on two Tables of Stone.

He

He complied other Books, besides that of the *Law*, as we are told in the 17. of *Exod. v.* 14. wherein 'tis said, that *God* commanded him to Write the *History* of *Amaleck*. About which we need not Dispute, since *Spinosa* himself grants it: *But then*, says he, *there's no Mention made in that place of the Book wherein this History of* Amaleck *was Written*: He only adds, *there is Mention indeed made in the* 21. *of* Numb. *of a Book call'd, the Book of the Wars of the Lord, wherein it is very likely, that this War against* Amaleck *was described at large.*

Now what strange fancy would it be to think, that *Moses* had composed a Book purposely, to describe, with all imaginable Exactness the *Incampments* of the *Israelites*, such as must have been the *Book* of the *Wars* of the *Lord*; as it appears by what is cited out of it, and the Testimony of the Author of that Treatise called *Theologicopoliticus*, and yet at the same time, should never think upon writing any *History* of their coming out of *Ægypt*, nor of explaining his *Laws*, in some Treatise of sufficient extent to make them generally intelligible.

But we need but well consider all the Books of the *Pentateuch*; to be fully assur'd that *Moses* was the true Author of them. The Book of *Genesis* seems altogether designed to the *Israelites* to possess themselves of the *Land*, which *God* had solemnly promised the *Patriarchs*. He had sworn it to *Abraham*, to *Isaac* and to *Jacob*; and it appears that *Noahs* Prophetical Curse upon *Cham* the Father of *Canaan* was related only for that end.

We cannot likewise doubt but that *Moses* himself was the Author of the Book of *Exodus*, or of the History of the Children of *Israel's* coming out of *Ægypt*. For how could he forbear writing either a true or false *History* of an Event that had made him so famous throughout the whole World? What likely-hood is there he should have

have compiled the *History* of a *War* that had so little a relation with the *Deliverance* of the *Israelites* out of *Ægypt*, and yet that he should omit Writing the *History* of that great Event? Wherefore should he have suppressed that *History*, which serv'd to illustrate his *Ceremonies* and *Ordinances*, and without which, it would have been very difficult, to understand this beginning of the *Decalogue*: *Harken, O* Israel, *I am the Lord thy God, which brought thee out of the Land of* Ægypt, *out of the House of Bondage*? But if *Moses* seems to have taken such care to preserve the *Memory* of the Children of *Israel*'s coming out of *Ægypt*, when he says in the 6. of *Deut. when thy Son asketh thee in time to come, saying, what mean the Testimonies, and the Statutes, and the Judgments, which the Lord your God has commanded you? Then thou shalt say unto thy Son, we were* Pharaoh's *Bondmen, in* Ægypt, *and the Lord brought us out of* Ægypt *with a Mighty Hand*, &c. I say, if he took such mighty care to preserve the *Memory* of those things, how could he fail Writing the *History* of them? What likely-hood is there he should warn the Children of *Israel*, in his Law, to remember what befell *Dathan* and *Abiram*; and yet that he should not write the *History* of that Event more at large? Since the *Division* of the *Tribes*, and the setting apart the *Levites*, for *God*'s service, were the foundation on which that State wholly depended; could he then have forgotten to write their *Genealogies*, or at least to order them to be written, as we find they are, in the Book of *Numbers*, because had they been once confounded together, that *Division* could no longer have remained, and since neither the Book of the *Law*, nor of *Deut.* scarcely mentioned any thing concerning the *Tabernacle*, *Sacerdotal Habits*, the several kinds of *Sacrifices*, and many other such things, all which appertain'd to the public *Worship* of the *Jews*, how is it possible he should

be

be so heedless, as not to write them down in some of his other Books? I say, how is it possible that *Moses* should have prescribed nothing in Writing upon that subject; And how should it come to pass that the whole Nation of the *Jews* should in all Ages so constantly affirm, that *Moses* had exactly prescribed all those things? Lastly, How can it be imagined, that so wise and politic a Man as he, should not vouchsafe so much as either to write himself, or order to be written, the Events of which he thought fit to leave as so many sensible Testimonies behind him?

But we should soon decide this Controversie were the Incredulous but pleased to allow us to argue from that place, which the Author of the Treatise called *Theologicopoliticus* quotes himself. We read in the 17. chap. of *Exodus*, how *Joshua discomfited* Amaleck *with the edge of the Sword, and how the Lord said unto* Moses, *Write this for a memorial in a Book, and rehearse it in the ears of* Joshua: *For I will utterly put out the remembrance of* Amaleck *from under Heaven.*

Whereupon 'tis fitting to observe, that it is not only said, *Thou shalt write an History of this defeat of* Amaleck, but also, *thou shalt write this for a memorial in a Book*, which proves, that *Moses* was ordered immediately from *God Almighty*, to Compose a *Book* of all the most remarkable passages that happen'd to the People; and consequently, there's no doubt, but that the *History* of the Children of *Israel's* coming out of the Land of *Ægypt* was inserted in that Book, and so that *Moses* himself was the Author of *Exodus*, or some other such Book.

CHAP.

CHAP. XIII.

Where we shall examin, whether Ezra *did not alter the Form of the* Scriptures.

BEING desirous to clear whatever scruples I might frame upon this Subject; I first of all look upon *Ezra* with all his external *Circumstances*; as the *time* he lived in, the manner of his *Conversation*, the *Pentateuch* they pretend he composed: And then carrying on further my Curiosity, I inquire, whether not only the private Enemies of *Ezra*, but those of his Nation in general, such as the *Samaritans* were, may not give me some insight into this matter: And I find that all those different Parties afford me no small light in this Discovery.

It is certain, that, with all my industry, I cannot discover what motions of self-interest could have put *Ezra* upon any such design. It may at first view seem probable, that he might have intended the promoting the *Glory* of his *Religion*, by inventing several *Miracles*, to make it appear of a *Divine Authority*; but this thought will vanish into Air, so soon as we consider, that the *miraculous* Matters of Fact, together with the *Circumstances* of them, which are contained in the *Pentateuch*, were so generally well known, by the *Prophets* frequent repetitions of them, so essentially linked and interwoven with the Law of *Moses*; and so deeply imprinted both in the *Practice* and *Remembrance* of the *Jews*, that it would be a meer *Chimera*, to fancy they can possibly have been counterfeited. This truth we have already proved, but however we intend to do it yet more at large in the sequel of this *Work*.

All

All the Benefits *Ezra* was like to reap from such a Work was the hazard he would have run of being look'd upon as a *Sacrilegious* Corrupter of the *Holy Scripture.* For Mens Niceties are very well known in this case. Those I mean, who, being not over devout, are glad enough of any Pretence to disobey the *Scriptures*, but yet would not endure the least Alteration to be made in them; and none can be ignorant, that the Scruples of the *Jews* in this respect, were always so great, as to intrench upon *Superstition* it self.

It is not likely, that *Ezra* should have composed a New *Scripture* in Behalf of the *Levites*; because the *Levites* enjoy'd no other Privileges after the Days of *Ezra*, but what they did before his time. For that there were *Levites* before that time, and that those *Levites* had the *Tithes* of all the Possessions of the *Israelites* before the *Captivity*, we are fully convinced of by the Writings of *Nehemiah*, and of all the *Prophets*; besides the *Genealogies* of the *Priests*, being preserved in the same Families, with so much exactness, that *Tribes* being deprived of all Inheritances in the Holy Land, and several other things, are a more perfect confirmation of the same.

Had *Ezra* ventured upon such an Enterprize, barely to raise the *Glory* of his *Nation*, doubtless he would have omitted speaking of the ten noted Murmurings of the *Israelites*, and would not have been so zealously careful to relate the prodigious hardness of Heart of that People.

Had his Affection for *Moses* been the principal cause of his Writing, he would have forborn from representing *Moses* sometimes as a Murderer, and as Incredulous and Disobedient to the Law of God.

Had he intended to Honour the Memory of his *Ancestors*, by inventing some Circumstances which he thought

thought might turn to their Glory, he would certainly have omitted ſuch which are Reproachful to them. For it was no very great Credit for the *Levites* to have it publiſhed, that *Levi*, the Head and Father of their *Tribe*, by a deliberate and premeditated Perfidiouſneſs with *Reubin*, had murthered the *Sichemites* in cold blood; and by that Act had drawn upon himſelf *Jacob*'s Curſe, which is contain'd in the 49. chap. of *Geneſis*. 'Twas not at all for the Advantage of the Ten *Patriarchs*, to have it known, that they had ſo baſely ſold their Brother *Joſeph*, or for the *Iſraelites*, that they had worſhipped the Golden Calf, *&c.* Thus it appears not only that none of all theſe Advantages could have enduced *Ezra* to aſpire to the Title of being the Author of the *Penteteuch*, but that it would rather have proved much againſt his Intereſt every way. However we ſhall not pretend to decide any thing upon the verdict only of theſe Proofs, but ſhall proceed to examin the force of others that ſtill follow, and merit well our Adverſaries Conſideration.

'Tis certain, that any Man that ſhould in theſe modern Times take upon him to reform the *New Teſtament*, or ſhould pretend to new model the Writings of the *Apoſtles*, would certainly miſcarry in his Undertaking, unleſs he were able to work the very ſame Miracles as the Apoſtles formerly did. And the ſame muſt needs have been the Fate of the like Attempt of *Ezra*.

For though the *Jews*, who returned from *Babylon* with him, ſhould ſo far have confided in him, as to allow of it; yet thoſe *Jews*, who remained in the Land of *Canaan*, to inhabit the Ruins of *Jeruſalem*, would not eaſily have been prevail'd upon to conſent to it.

Beſides

Besides it seems very probable, that *Ezra* would in that case have been less severe to those *Jews*, who took strange Women to their Wives, and were afterwards obliged to send them back again with the Children they had born unto them. And if he had not matter'd the Affections of the People, it's probable he would at least have had some regard for the *Priests*, thereby to bribe them, if I may so speak, whose consent he ought in Policy to have courted at any rate. Yet he dealt alike with the *People*, and with several of the Children of the *Priests*, whose Names are inserted at the latter end of his Book.

But though we should suppose, that the Body of Priests, as having some Interest in such a reform as *Ezra* intended to make of the *Scripture*, had given their general Consent to have it new modell'd; yet, at least, it appears *Ezra* could not have concealed his design from those *Priests*, nor from the People of the *Jews*. For since several of them wept at the sight of the second *Temple*, because it stirred up in them the remembrance of the Magnificence of the former, which their own Eyes had seen; so we cannot imagin that the long continuance of their Captivity could have blotted out of their minds the Notions they had of their *Scriptures*, or that they were so ignorant of that *Law*, which they had amongst them before *Ezra* returned from *Babylon*, as that *Ezra* could have imposed upon them in that respect.

Since therefore *Ezra* could not make a New *Scripture* without the Knowledge of the *People*, and of his Enemies too, he must of necessity have contrived some plausible pretence or other; for Example, that *God* had ordered him so to do, or that the *Scriptures* were corrupted, *&c.* and instead of concealing his intent, he would rather have publish'd it himself, nay, he would have wrote it. Yet we find nothing like this,

this, when we peruse his Book. Nay every thing in it tends rather to vanish that Notion out of our minds. In it we are informed, that the *Jews*, who were brought back by *Zerubbabel*, had preserved the Book of the *Law*, that *Ezra* made it his business only to understand it, and that he expounded it to the People. But least it should be thought, that *Ezra* and *Nehemiah* together had unanimously alter'd and inserted in it whatever matters of Fact they listed. We read at the latter end of the Book of *Nehemiah*, that he made a second Reformation after that of *Ezra*, which he himself relates in these words, *I contended with them*, says he, *and cursed them, and smote certain of them, and pluck'd off their hairs*, &c. *And there was one of the Sons of Joiadah, the Son of Eliashib the High Priest; therefore I chased him from me*, &c. From thence any one may easily judge, whether *Ezra* and *Nehemiah* could any manner of way have either changed or new formed the *Scripture*, without being discovered by those *Priests*, they had so severely used, and they would certainly have taken the opportunity of revenging themselves, by pulling them down under such plausible pretences. But notwithstanding all this, we do not intend to lay the stress of our cause upon these Reasons, as highly probable as they are.

Nehem. 13. 25.

Thirdly, We shall examin the *Penteteuch* it self. And in so doing shall demonstrate by two very solid Reasons, the one of *Fact*, and the other of *Right*, that *Ezra* was not the Author of it.

The Reason of *Fact*, is, because *Ezra's* Stile and way of Writing differs very much from the Stile and way of Writing which we observe in the *Penteteuch*.

The second Proof, which I have called a Proof of *Right*, is, that, in all *Historical Books*, there is nothing that

that can be altered besides the matters of Fact, the circumstances, the turns of Expression, or the order of them; and that nevertheless all the matters of Fact of the *Penteteuch*, are far ancienter than *Ezra*, because all the Prophets speak of them: So likewise the Circumstances of those matters of Fact can never be Suppositions for the same reason. The Phrase and Stile of it are none of *Ezra*'s; and as for the turns of Expression, I do not believe that *Ezra* can be accused of having employ'd his Skill, to give a more subtil and more graceful Turn to the Notions of *Moses*. In fine, I perceive that the order of it was never altered, and that too by the very Principles of *Spinosa* himself, which manifestly evince the same. For supposing, as this profess'd Enemy of Religion pretends, that the Scripture-Histories were not methodically disposed, or well digested in Order, how can it be said that *Ezra* changed the Form of them, or that he took care to reduce into Order such things as *Spinosa* affirms still remain confusedly huddled together?

But it is no great matter to prove our Principles, we ought also to take our advantage of the very Objections made against us, and to shew that nothing is more contrary to our Adversaries than what they say against us. All the places they object, which are really difficult and worthy our Observation, are reducible to four or five, two whereof are taken out of *Genesis*, and two or three out of *Deuteronomy*.

The first which indeed seems to be very puzling is taken out of the 20. chap. of *Genesis*, where we are told, that *Sarah* being then about Eighty years old, was so fair to be looked upon, that *Abimeleck* would have took her to Wife.

And it is certain, that that place of the 36. chap. of *Genesis*, we have already examin'd by the by, is not without its difficulties: *Viz. These are the Kings that*

reigned in the Land of Edom before there reigned any King over the Children of Israel: And Bela the Son of Beor reigned in Edom, &c. *And Bela died, and Jacob*, &c.

Lastly, 'Tis observable the discourse of *Moses* is interrupted in *Deuteronomy* by several Parentheses, which break off the thread of it, without which it would hang well enough together, among the principal of which, we may rank that contained in the 10, 11 and 12. Verses of the 2. Chap. of the said Book: Here follows the whole passage, because it is much for the interest of our Cause to repeat it at length.

Verse the 9th. *And the Lord said to me, distress not the Moabites, neither contend with them in battle: for I will not give thee any of their Land in possession, because I have given Ar unto the Children of Lot, for a possession.*

10. (*The Emmims dwelt therein in times past, a people great and many, and tall as the Anakims.*

11. *Which also were accounted Giants, as the Anakims; but the Moabites called them Emims.*

12. *The Horims also dwelt in Seir before time, but the Children of Esau succeeded them, when they had destroyed them from before him, and dwelt in their stead: As Israel did unto the Land of his possession, which the Lord gave unto them.*

13. *Now rise up, said I, and get you over the Brook Zered; and we went over the Brook Zered.*

It appears that this *Parenthesis* is but an *Addition*, *First*, Because the sense of the Discourse is very coherent without it: For any one may very well skip it over, from the 9. verse to the 13. after this manner.

9. *And the Lord said unto me, Distress not the Moabites, neither contend with them in battle*, &c.

13. *Now rise up, said I, and get you over the brook*, &c.

Secondly, It appears 'tis but an *Addition*, because these Words, *As Israel did unto the Land of his Possession*, which

which the Lord gave unto them, seem to be the words of a Man, that had seen the *Israelites* already settled in the Land of *Canaan*, and therefore cannot agree to *Moses*, who never entred it.

Thirdly, It appears 'tis but an *Addition*; because those long and tedious *Parentheses* cannot but be absurd in a Man that did not write, but speak as *Moses* then did.

There are also two or three other Objections of this kind, but much easier to solve, such as that concerning that other *Parenthesis* of the 20, 21, 22 and 23. Verses of the same Chapter, which seems also to interrupt, and break off the Discourse, as well as that contain'd in the ninth Verse of the third Chapter.

Herein, I confess, I have a long while admir'd the strange blindness of some incredulous Persons, who from these little Difficulties take occasion to deny that *Moses*, or his Secretary, who wrote in the time, and by the order of *Moses*, was the Author of the *Pentateuch*. For if those *Parentheses* are not coherent, as they pretend, with the rest of that Book, does it not argue madness to pretend to judge by them, of the Author of those Writings?

But they object, it seems reasonable at least, that it may very well be inferr'd from thence, that *Ezra*, or some other Person, did revise those Writings, and inserted in them those *Parentheses*.

But that again is evidently false; for *Ezra* must have done it, either with an intent to make them pass for the very words of *Moses*, or else only the better to illustrate and explain the meaning of *Moses*: Doubtless he never intended to make the World believe that these *Parentheses* were part of the Discourse of *Moses*; because it would have been an extravagant piece of madness in him, to chuse such places that were so improper for his imposture. What! is it possible he

should commit such a blunder, as to pick out these words, *As Israel did unto the Land of his possession, which the Lord gave unto them* (meaning by this Possession of the Land of *Canaan*, and these others) *Before there reigned any King over the Children of Israel*, to ascribe them falsly to a Man, who wrote long before the *Israelites* had driven their Enemies out of the Land of their possession, or they had any thoughts of a *King* to rule over them?

But if *Ezra* had added these words, only by way of explanation, and had not intended to make them pass for the Words of *Moses*, he would have taken special care, not to make *Parentheses* of them, nor to insert them in the *Text*, nor by the help of particles, to joyn them to the words of *Moses*. For in fine, they can never pass for connexions, whereby *Esra* gives order and method to the discourse of *Moses*; but they are *Parentheses*, which rather destroy the order and interrupt the coherence of his discourse: Now it argues madness for any one to think that *Esra*, or any one else, who had no manner of design to make them pass for the Words of *Moses*; but added them only, that they should serve as a Comment, or Explanation to the same, should nevertheless have inserted them in the *Text*, because it must have argued, that they were both willing, and unwilling, to make them pass for the words of that *Lawgiver*, and the most that can be gathered from thence, is, that the Notes might have insensibly been transposed from the Margent into the *Text*, by the fault of the Transcriber, which however could not hinder *Moses* from being the Authour of those Writings, nor debar him from a just Title to be reputed as such.

What can be said more then in this Case? For, in fine, it seems as if these *Parentheses* were inserted some way or other into the Text, and some body

must

must needs have done a thing that's own'd to have been done: We reply'd that there occurrs nothing in all those Places we have recited; that necessarily engages us to own, they were inserted into the Books of *Moses*.

For to begin with that of the 20. Chap. of *Gen.* who doubts but God might have restored to *Sarah* her former *Beauty*, though she was never so much stricken in Years, and cannot but acknowledge, that without any multiplication of *miracles*, God sent Milk into her Breasts, and restored a fresh and youthful Complexion to her Face, by the very same means; since the lively Colour, we observe in young People, is nothing but an effect of the superabundance of Spirits, which diffuse themselves in their Faces; so that we cannot chuse, but own, that *God* put a new vigour, and formed a new Spirit in the Body of *Sarah*; thereby to enable her to conceive *Isaac*.

The like must also be said of *Abraham*, and we shall no longer doubt it, if on the one side, we consider, that the chief reason which hindred *Sarah* from giving credit to the promise, that was made her, was because *Abraham*, was old, and on the other hand, that above 40. Years after *Isaac*'s birth, *Abraham* had Children by *Keturah* his second Wife, and lived 170. Years, which could not be without a miraculous and extraordinary, Augmentation of Spirits and Strength.

As to that place of the 36. of *Gen.* there may be raised two several objections against it. For first the number of Kings, mention'd in it, seems too great for all of them to have reign'd between the time of *Esau*, and that of *Moses*, and consequently, that *Moses* was not the Authour of these words. But they are greatly deceived for the succession of those *Kings* could not consist of above 200. or 205. Years at the most, and consequently they might all of them

have reigned in *Edom* before the days of *Moses*, or they might have reigned in the same time. 2. There is yet a greater difficulty in these words: *Before there reigned any King over the Children of Israel.* But why might not *Moses*, who foresaw the *Israelites* should one day have Kings to rule them, and prescribed them Rules to govern by, use such an expression by anticipation? What difficulty occurs in all this, though we should take these words in the strictest Sense? Would it have been absurd for *Moses* to have used this other Mode of speaking, which is altogether the same. *These were the Leaders of the Israelites before they got possession of the promised Land?*

We might in general reply to what is said concerning the *Parentheses* that interrupt the Discourse of *Moses*, contained in the Book of *Deuteronomy*, that they were not inserted in the Discourse at the time when *Moses* spoke it. But that *Moses* himself afterwards inserted them into his Discourse, when he wrote it; because these Parentheses are perfectly useful to give the People knowledge of the places, wherein those things he speaks of happened; as also of the Nations the *Israelites* had any thing to do with, which is one of those ends he visibly aims at in all his Book of *Deuteronomy*, continually particularizing the Places and Nations concerning which he has occasion to mention.

We might more particularly reply to the objection concerning the *Parentheses* in these words, in the 10, 11, and 22. Ver- the second Chapter of this Book, *As Israel di- his possession, which the Lord gave unto* derstood only concerning the I- had already possessed themselve- *Jordan*, in the days of *Moses*. Comment upon tho-

himself in the third Chapter of *Deuteronomy*, in these words: *And this Land which we possessed at that time, from Aroer which is by the River Arnon, and half Mount Gilead, and the Cities thereof, gave I unto the Reubenites, and unto the Gadites. And the rest of Giliad, and all Bashan, being the Kingdom of Og, gave I unto the half Tribe of Manasseth,* &c. *And unto the Reubenites, and unto the Gadites, I gave from Gilead even unto the River Arnon, half the Valley, and the Border, even unto the River Jabbok, which is the border of the Children of Ammon: The Plain also and Jordan, and the Coast thereof, from Chinnereth even unto the Sea of the Plain,* &c. *And I commanded you at that time, saying, The Lord your God hath given you this Land to possess it,* &c. After this manner speaks he of that Land which the *Israelites* had conquer'd in his days.

But I would fain know, wherein these two Expressions differ from one another, *The Land of his possession which the Lord gave unto them*; and, *the Lord your God hath given you this Land to possess it.* Who doubts, but that if *Moses* designed by these last words to denote that Land, which the *Israelites* had conquered in his time, he might as well have done it by his first words, in which all the Difficulty of this Objection consists.

have reigned in *Edom* before the days of *Moſes*, or they might have reigned in the ſame time. 2. There is yet a greater difficulty in theſe words: *Before there reigned any King over the Children of Iſrael.* But why might not *Moſes*, who foreſaw the *Iſraelites* ſhould one day have Kings to rule them, and preſcribed them Rules to govern by, uſe ſuch an expreſſion by anticipation? What difficulty occurs in all this, though we ſhould take theſe words in the ſtricteſt Senſe? Would it have been abſurd for *Moſes* to have uſed this other Mode of ſpeaking, which is altogether the ſame. *Theſe were the Leaders of the Iſraelites before they got poſſeſſion of the promiſed Land?*

We might in general reply to what is ſaid concerning the *Parentheſes* that interrupt the Diſcourſe of *Moſes*, contained in the Book of *Deuteronomy*, that they were not inſerted in the Diſcourſe at the time when *Moſes* ſpoke it. But that *Moſes* himſelf afterwards inſerted them into his Diſcourſe, when he wrote it; becauſe theſe Parentheſes are perfectly uſeful to give the People knowledge of the places, wherein thoſe things he ſpeaks of happened; as alſo of the *Nations* the *Iſraelites* had any thing to do with, which is one of thoſe ends he viſibly aims at in all his Book of *Deuteronomy*, continually particulariſing the Places and Nations concerning which he has occaſion to mention.

We might more particularly reply to the objection concerning the *Parentheſis* in theſe words, in the 10, 11, and 22. Verſes of the ſecond Chapter of this Book, *As Iſrael did unto the Land of his poſſeſſion, which the Lord gave unto them*; that it muſt be underſtood only concerning the Land which the *Iſraelites* had already poſſeſſed themſelves of beyond the River *Jordan*, in the days of *Moſes*. But if you require a more exact Comment upon thoſe words, read but what he ſays himſelf

himself in the third Chapter of *Deuteronomy*, in these words: *And this Land which we possessed at that time, from Aroer which is by the River Arnon, and half Mount Gilead, and the Cities thereof, gave I unto the Reubenites, and unto the Gadites. And the rest of Giliad, and all Bashan, being the Kingdom of Og, gave I unto the half Tribe of Manasseth*, &c. *And unto the Reubenites, and unto the Gadites, I gave from Gilead even unto the River Arnon, half the Valley, and the Border, even unto the River Jabbok, which is the border of the Children of Ammon: The Plain also and Jordan, and the Coast thereof, from Chinnereth even unto the Sea of the Plain*, &c. *And I commanded you at that time, saying, The Lord your God hath given you this Land to possess it*, &c. After this manner speaks he of that Land which the *Israelites* had conquer'd in his days.

But I would fain know, wherein these two Expressions differ from one another, *The Land of his possession which the Lord gave unto them*; and, *the Lord your God hath given you this Land to possess it.* Who doubts, but that if *Moses* designed by these last words to denote that Land, which the *Israelites* had conquered in his time, he might as well have done it by his first words, in which all the Difficulty of this Objection consists.

CHAP. XIV.

The Third Monument of the Jewiſh Revelation: *That the* Subſtance *and* Eſſentials *of the* Law *could never be wholly razed out of the Memory of the* Iſraelites.

BUT beſides the *Law*, and the other written Books of the *Penteteuch*, which we have juſt now vindicated from the falſe Criticiſms of the *Incredulous* of thoſe times, there is yet a third Book, *viz.* the *Heart* and *Memory* of the *Iſraelites*, in which thoſe matters of Fact, that are the foundation of the *Jewiſh Religion*, muſt needs have been engraven. For effect, no greater care could have been uſed than that which their Lawgiver took, to preſerve the perpetual remembrance of thoſe wonderful things which God had wrought in their behalf, and which are the Motives upon which the Precepts of the Law do wholly move. See here what is ſaid of them in the 31. Chap. of *Deuteronomy*, ver. 10, &c. *And Moſes commanded them, ſaying, At the end of every ſeven years, in the ſolemnity of the year of Releaſe, in the Feaſt of Tabernacles, when all Iſrael is come to appear before the Lord thy God, in the place which he ſhall chuſe, thou ſhalt read this Law before all Iſrael in all their hearing. Gather the People together, Men and Women, and Children, and thy ſtranger which is within thy gates, that they may hear, and that they may learn, and fear the Lord your God, and obſerve to do all the words of his Law: And that their Children which have not known any thing may hear and learn, to fear the Lord your God, as long as ye live in the land.*

There-

Therefore ſhall ye lay up theſe my words in your heart, and in your ſoul, ſays he in Chap. 11. 18. the 11. Chap. of the ſame Book, *and bind them for a ſign upon your hand, that they may be as frontlets between your eyes. And ye ſhall teach them your Children, ſpeaking when thou ſitteſt into thine houſe, and when thou walkeſt by the way, when thou lieſt down, and when thou riſeſt up. And thou ſhalt write them upon the door poſts of thine houſe, and upon thy gates; only take heed to thy ſelf,* ſays he in the fourth Chapter. *And keep thy Soul diligently, leaſt thou forget the things which thine eyes have ſeen, and leaſt they depart from thy heart all the daſs of thy life; but teach thou thy Sons, and thy Sons Sons.*

Laſtly, You have this ſame Commandment repeated over again in the ſixth Chapter, in theſe words, *And thou ſhalt teach them diligently unto thy Children, and ſhalt talk of them when thou ſitteſt in thine houſe, and when thou walkeſt by the way, and when thou lieſt down, and when thou riſeſt up,* &c.

It appears by all theſe Examples what wonderful and extraordinary care *Moſes* took before hand to fix the Law in the Memory of the *Iſraelites.* Perhaps ſome may think that it was not *Moſes* that took all this care. But if they look upon it as uncertain, we are as willing, for Arguments ſake, to grant their ſuppoſition, becauſe 'twill ſerve us for a Principle to confute them from.

For ſuppoſing, that it was any other but *Moſes* that wrote in the Book of *Deuteronomy* all the words we have juſt now quoted, and intermixed with them many Chimerical Matters of Fact, how were it poſſible he ſhould not ſee that he fought againſt himſelf with his own Weapons? What! could he have the Confidence to forbid adding to a Law which he himſelf did add to? What pretence could he have to require thus of them, ſo ſtrictly, that they ſhould remember

member the Contents of that Book, since the forgetting them was an infallible expedient to make way for the Fictitious Tales he was then coining to pass for certain Truths? To what purpose was it to pretend that *Moses* ordered the reading of the Law every seven years, since if it had been practised, his counterfeit Laws would certainly be accounted for Innovations? But I vainly loose time in opposing that which can never be defended.

Hence therefore 'tis very natural to think, that the words we just now mentioned could not have been added to the *Law* of *Moses*, and that it could enter into no Mens Thoughts to offer to foist in such counterfeit places, as would certainly have betrayed their own spurious Original, and have given the People occasion to object: But yet our Fathers never taught us these things, neither were we ever reminded of them, at any solemn seventh years Repetition.

But if *Moses* were the unquestionable Author of those words, we may easily perceive, that besides the natural Inclination the *Israelites* had to Zeal for their Law, and their continual Discoursing and Meditation on the Contents of it, they were still further obliged to it, by the express and reiterated Commands of their admired reverend Lawgiver, in obedience to whose Prescriptions they were obliged to have their Law written upon their Garments, to intermix it with their Discourse, and generally with all their Concerns, and to make it the chief Subject of their Conversation, both in City and Country.

That being thus supposed, 'tis not conceivable, how the *Law* could be at all changed, or corrupted. 'Tis true, that the Kings of *Israel* and of *Judah*, after they had impiously Apostatised to the abominable Superstitions of their Neighbours, might in some respects have alter'd the *public* Worship of the *Jews*. But when

when they had forſaken *God* in one of thoſe *Kingdoms*, he was called upon in another; and though all did profeſs to be the worſhippers of *Baal*, yet *God had ſtill reſerved to himſelf ſeven thouſand Men that had not bowed a Knee before him.* During the greateſt Affliction of the Church of *Judah*, when none but Groves were to be ſeen every where conſecrated to Idols, and there was no Man that dared to read the Law of God in public. And, in fine, even in the Days of *Joſiah*, there were ſome faithful who had however ſtill kept the remembrance of that Law in their Mind. Nor had King *Joſiah* himſelf altogether loſt the Memory of it, for as much as long before he ever heard it read by the High Prieſt *Hilkiah*, he had purpoſed to himſelf the Reſtauration of the *Divine Worſhip*, beginning with the reparation of the *Temple*.

But we cannot better learn how freſh the Notions of the *Law* were both before and after *Joſiah*'s Reign, in the Minds of the *Iſraelites*, than by conſidering how all the remarkable Paſſages of that Law are generally diſperſed in all the Writings of the *Prophets*, who lived in *Iſrael* and in *Judah*, long before and after both *Hilkiah* the High-Prieſt and King *Joſiah*.

CHAP. XV.

The Fourth *and* Fifth Monuments *of the* Jewiſh Revelation.

THE two laſt Monuments which repreſent to us the Truth of thoſe eſſential Matters of Fact we treat of, are ſo cloſely united and enchaſed one within another, that they may very well be confounded together;

gether; the *Jewiſh Religion* and *State*, being things not well to be ſeparated, or conſidered a-part.

As to what concerns the Eſtabliſhment of their State; we may firſt ſuppoſe the following Aſſertions, *viz.* That the *Iſraelites* were Bondmen in *Ægypt*; that they were brought out of it by the Conduct of *Moſes*; that they paſſed through the Deſart; that he gave them *Laws*, which were afterwards obſerved among them; and that they drove the *Canaanites* out of the Land wherein they afterwards ſettled their abode.

The very Enemies of the *Jews* themſelves will not conteſt any of theſe matters of Fact, though they at the ſame time endeavour to diſguiſe them by their adding to them many Circumſtances which are manifeſtly falſe. Thus *Juſtin* ſpeaks of them according to what he gathered out of *Trojus Pompejus*. He ſays, *That the* Ægyptians *being plagued with an itching Deſeaſe, accompanied with white ſpots that covered their whole Bodies, they were admoniſhed by the Oracle to expel thoſe who were thus diſeaſed out of* Ægypt, *leaſt the Contagion ſhould ſpread among the ſound People. That* Moſes, *the Son of* Joſeph, *being therefore made Captain of the baniſhed Perſons, he took away by ſtealth the Sacred Things of the* Ægyptians; *which they, attempting to recover by Arms, were forced to return back by Tempeſt. So that* Moſes, *on his return to* Damaſcus, *poſſeſs'd himſelf of Mount* Sinai, *where he and his People being afflicted with ſeven Days Famine in the Deſarts of* Arabia, *when he arrived to his journeys end, he by a Faſt conſecrated the Seventh Day to all Poſterity; which, in the Language of his Nation, he called the Sabbath, becauſe that day did put a period both to their Faſting and their Travels. And (in remembrance they were driven from* Ægypt *for fear of the Contagion) leaſt for the ſame cauſe they might be abhorred by the Inhabitants of the Country where they ſettled, he provided by a Law; that they ſhould not communicate with Strangers; which beginning firſt from Policy,*

Policy, was by degrees turned afterwards into Diſcipline and Religion. After the Death of Moſes, *his Son* Arvas *being made a Prieſt in the* Ægyptian's *Religion, was ſoon after created King. And it was always afterwards a Cuſtom amongſt the* Jews, *that they had the ſame Men, both for Kings and Prieſts, whoſe Juſtice being mixed with Religion, it is incredible how greatly they proſpered.*

But this Hiſtory is a mere Contexture of Falſhoods: It ſuppoſes that the *Iſraelites* were originally *Ægyptians*, which Opinion is ſufficiently confuted by the name of *Iſraelites*. And by a Tradition, which, if not in any thing elſe, at leaſt, in this reſpect, muſt neceſſarily be true; *That* Moſes *was the Son of* Joſeph, is a ſecond Chimæra: *That his Son* Arvas *was made a High-Prieſt in the* Ægyptian's *Religion*, is a third miſtake: *That he was ſoon after created King, and that it was afterwards a Cuſtom amongſt them to have the ſame Men both for Kings and Prieſts*, is a fourth miſtake, which is ſoon overthrown by the Chronology of the ſucceſſive *Kings* that Nation had. *That the ſeventh day did put a period both to their Faſting and Travels, when they were come to Mount* Sinai, *which they poſſeſs'd themſelves of*, is a fifth Error, and very evident, becauſe thoſe Rocks of *Sinai* could not ſatisfie the hunger of the *Iſraelites*, neither did it bound their Journeys. *That the* Iſraelites *were driven from* Ægypt, *becauſe they were infected with Leproſie*, is a ſixth Error leſs to be regarded than any of the reſt: For had all thoſe which came out of the Land of *Ægypt* been *Lepers*, as this *Trogus Pompejus* pretends, why ſhould *Moſes* have enacted a Law, commanding all thoſe that were troubled with *Leproſie*, to be ſingled out from the reſt, and carried out of the Camp. For ſince the *Iſraelites* never continued in Camp abroad, but only in the days of *Moſes*, and of *Joſhua's*, we cannot think otherwiſe but that *Law* was enacted in that time.

This

This History therefore of *Trogus Pompeius* is altogether false; but though it be false in the main, yet it supposes some Events which cannot but be true. It is certain that the *Israelites* went out of the Land of *Ægypt*; and it is evident that they did it either willingly, or else against their Wills.

That they did not leave *Ægypt*, upon occasion of any Sedition or Tumult, is apparent, because they carried off their *Goods* and *Cattle*, with a great quantity of Gold, Purple, Golden and Silver Vessels; as the *Tabernacle* with all the Ornaments of it, and the Victims which they afterwards offered in the Desart, very sensibly did evince.

But if the *Israelites* went out of it against their wills, they could never have avoided fighting; and 'twas impossible, that so numerous a Nation should (though they had used all the Art and Diligence imaginable to prevent it) have gathered themselves together, from the several parts of the Land they dwelt in, nor to have carried off their Cattle soon enough to have avoided an Assault from the provoked *Ægyptians*.

But had it been by the Favour of any Victory got over the *Ægyptians*, that the *Israelites* went out of that Land, how is it possible they should not have preserved the memory of that important Success? Were the *Israelites* wont to forget any other Victories that were so advantagious and so glorious to them, as that? And did not that Event deserve to have been either inserted in their *History*, or preserved by their *Tradition*?

By all this 'tis evident, that what ever we can invent to avoid giving our assent to the relations in the Scripture of the *Jews*, concerning their own *Histories*, confutes it self. However still you distrust reason alone, consult but the *Practice* and *Worship* of the *Jews*, *Moses* instituted the *Passover*, the design of which

which you can no longer doubt of, if you will but reflect upon the *Ceremonies*, it was attended withal: The *Jews* eat the *Passover* in *Pilgrims* habit, with a Staff in their hand, their Garments buck'ld about their Loyns, and Candles lighted; but what was the reason of all this, and why did not *Moses*, rather command them to eat the *Passover* in a Warlike habit, standing to their Arms, and as it were ready to give Battle? 'tis visible 'twas because the *Israelites* went out of *Ægypt* as Pilgrims and Strangers that were to make a good use of the leave they had given them to be gone, and not, Souldiers like, as if they were to fight their way through an Enemies Camp.

But can any one tell us, wherefore this Feast was called the Paschal Lamb or the Passover? For if we lay aside the reason which Scripture and the constant Tradition of the *Jews* give us: What else have we left, to unfold it to us? Wherefore were the first born in *Israel* consecrated to God? Why were the *Levites* consecrated to him, as being the first born among the *People*? But only to put them in remembrance how God had spared all the first born of the *Israelites*, when he smote the first born of the *Ægyptians*?

Can any one conceive that *Moses* either would or could have instituted such sensible Testimonies, for the commemoration of a Chimerical Event, of an Event known to be Fictitious by above 600000 Souls? Had the *Ægyptians* without being forc'd to it by any extraordinary Chastisement inflict'd on them, granted the *Israelites* free leave to depart out of their Land? Was there any need to represent to Posterity by a Sacrament, how that the *Israelites* could not get leave to be gone, till after that *Ægypt* had been covered all over with Blood? And had the *Israelites* forced their way out of *Ægypt*, by an Insurrection, or by any Victory, wherefore instead of preserving

the

the Memory of so successful an Event, should they commemorate an imaginary punishment inflicted upon the Inhabitants of that Land: If they ascribed their deliverance to a Heavenly assistance, only to gain themselves honour in the World, they might very well pretend that God fought for them, and destroy'd with his Thunder, an infinite number of *Ægyptians*; but how should it come in to their mind to say, that none but the first born of them were slain in this occasion? How comes it to pass, that in the institution of the Passover, which at that time they solemnly kept in commemoration of that Event, they inserted such a ceremony, by which it appears, that the *Israelites* fought not then, but only were warned to get themselves ready in order to their departure? Let the incredulous therefore alledge, whatever they please against this opinion, but so long as we shall be vers't of good Sense we shall never be brought to suppose so much impudence and fantasticalness in *Moses*, and so great an Ignorance and Stupidity in the *Israelites*; concerning those things which themselves had seen and were competent Judges of it.

The Children of *Israel*, after they came out of the Land of *Ægypt*, and had passed the Red *Sea*, journeyed forty Years in the Wilderness; and twas for the renewing the commemoration of that long journey that the Feast of *Tabernacles* was instituted, during which the People made themselves Tents in commemoration of those which their fore-Fathers had used in the Wilderness, it is superfluous to repeat here again that it was never known, that Men did ever institute any Memorials of such Events as were generally own'd by all the World to be false. In the mean while, it seems somewhat difficult to conceive those long wanderings of the *Israelites* in the Wilderness, without looking upon that People, as the object of some peculiar

peculiar providence that was careful of their preservation: For if we consider, the multitude of the *Israelites* which were numerous enough to promise themselves to dispossess other Nations of their habitations, and if we consider, they had been used to eat Bread, and to be clothed like other Men, we can never conceive, how they could so long have subsisted in that vast and barren Wilderness, if God in his Mercy had not sent them Bread from Heaven, and given them a hundred other marks of his protection.

Lastly, the *Israelites* kept another Feast which they call'd *Pentecost*, which is a commemoration of the Covenant *God* made with them in *Horeb* on Mount *Sinai*.

It is manifestly false, that the *Israelites* got to that place within seven Days after they set out on their journey to it: For the word *Pentecost* informs us that that Event did not happen till fifty Days after their departure out of the Land of *Ægypt*.

By what has been said, 'tis evident enough, that the Institution of the *Sabbath* was not to celebrate the memory of the rest, which the *Israelites* found at Mount *Sinai*, but yet 'tis certain, the *Sabbath* was not instituted without some design or other: For as it has been already observ'd, there were *sabbatical* Days, *sabbatical* Years and *sabbatical* Weeks of Years; The *sabbatical* Years were of considerable consequence, and in them for a Years time 'twas not lawful to Till the Lands: The *sabbatical* Weeks of Years were of a greater consequence, because then all Possessions did return to the former owner, &c.

But this *Law* may at first seem to us somewhat odd, and unusual, and repugnant to all designs of *Polity*, contrary to the public good of that *Nation*, to that of the *Levites* especially, and not very consistent to the *Law-givers* intentions. It seems unusual, for

who ever heard of such a *Law giver*, that commanded that the Lands should not be Tilled every seventh Year? It seems repugnant to the designs of *Policy*, for the People were not only deprived thereby of the Fruits of the Earth for a whole Year together, but in danger also of being set upon by their enemies; and indeed *Josephus* tells us, that the *Sabbath* was the cause that the *Jews* were often worsted by their Enemies; and if in the Year following, that Year of intermission, the Enemies had entered their Countrey and ravaged it, it would have certainly caused an extream Famin among them, in consequence of this *Law*: Neither were the *Levites*, in any better case then the rest at that time, because that they lost by it the Tithes of that Year: Lastly, it was to be fear'd least so long a rest should engage the *Israelites* into an habit of idleness, which might end in *superstition*, which is the ordinary product of idleness, and this seems to have been the greatest apprehension of *Moses*, who did his utmost endeavours to keep the *Israelites* stedfast in the worship of one *God*, Maker of Heaven and Earth.

The design therefore of this Institution is incomprehensible, unless we will stand to that Solution which the *Scriptures*, the *Tradition* of the *Jews* and all the *Prophets* unanimously give us of it, which is that *God* ordain'd the *Sabbath* for a perpetual and everlasting remembrance of that Day in which he rested, from producing all the Works we behold; certainly a great and most illustrious Event and most deserving of any, that Men should expose themselves to some inconveniences, to preserve a perpetual remembrance of it.

Thus the Incredulous are solely pressed, and repulsed on all sides, for if they refuse to own *Moses* for the Author of the *Pentateuch*; let them allow him the

Book

Book of *Deuteronomy* only, and 'tis all that we desire of them, for in it are contained such essential Matters of Fact as firmly enough establish the *Divinity* of the *Jewish Religion*, if they assert, that *Hilkiah* the *high Priest* compiled the Book of *Deuteronomy* in the days of *King Josias*, we can make it appear to them that it is essentially contained in the Writings of the more ancient *Prophets*, if they disturb the Writings of the *Prophets*, together with the whole *Scripture* in general, we will shew it them pictured out in the *Tradition*, *Worship* and *Practice* of the *Jews*: But if for all this their reason will still resist, we will consult that reason, in order to make it soon assent of its own accord to the Narration which the Scripture makes of those Events, and our conjectures will be found to agree perfectly well with the *Sacred History*.

What will the Incredulous then have to object, if joyning all those beams of light together, we make it appear, that those Matters of Fact are written in the *Pentetеuch*, contained in the book of *Deut.* Implicitly supposed in the *Decalogue*, celebrated in the Song of *Moses*, that they are the frequent occasion of *David's* giving of thanks, that they are supposed in the prayers made to *God* in *Babylon*, for the return of the People, that they are so often and so naturally described by the *Prophets* in their Writings; that they are that which the *Jews* have put their confidence in all ages, and which perswaded them to think themselves their *Nation* that was peculiarly blessed from Heaven, that they are imprinted in their Memory, derived down from Father to Son, pictured in their Worship and Practices, and besides all this so closely united and received into the Establishment of the *Jewish Common wealth*, that without the help of this light we must necessarily loose our way and bewilder our selves in seeking an Explication of the progress of that *Common wealth*.

Now let the Reader take the pains but to search into this matter, and above all, let him unite in his mind all those various *Circumstances* together, as they really were and he will, find that there were never any Matters of Fact more certain than these; there is no kind of scruple, but what will necessarily vanish away, so soon as he comes but to joyn all these considerations together, let the Incredulous then rack their fancys never so much, to raise Objections, or to form Systems: I dare undertake, by joining thus my Principles to over-throw at first dash, all their *Speculations*; for if those Matters of Fact were invented in *Israel*, how came they to be approved in *Judah*? If that Copy of the Law, which was always kept in the *Temple*, happen'd to be corrupted, how could the like have been done to those other Copies that were dispersed among the *People*, or among the scattered *Tribes*? If *Hilkiah* the Priest invented all those Matters of Fact, how could they be in Being in the Days of *David*? If the *Law* was counterfeited, how could the Ceremonies that were practised among the *Jews* justifie the *Law*, and how could the *Law* justifie those *Ceremonies*? If all those miraculous Matters of Fact were presently, and at one time invented, how were it possible that unknown and unheard of Matters of Fact should have been made to pass for Matters of Fact, that were publicly known? If they were invented successively one after another, let them shew us the Progress of this Error; for we do not find, that the last Writers relate any other essential Matters of Fact concerning *Moses*, but what is also to be seen in the most ancient Writers of all. If you suspect, that the Writings of the *Prophets* may have been *Counterfeited*, together with the *Law* of *Moses*; what should then occasion the diversity of their Stile? *Judah* and *Israel* have had their several *Prophets*. If you suspect the

the ſincerity of thoſe Holy Writers, will you diſtruſt what the *Prophets* tell you only by the by, that, for Example, which is told you without any manner of Affectation in the Book of *Pſalms*, and in many other Places, wherein they could never have thought upon of dexterouſly inſerting any Chimærical matters of Fact? If you fear leaſt *Solomon* ſhould have counterfeited the *Law*, do but obſerve how *Jeroboam* the Capital Enemy to *Solomon's* Race, and whoſe grand Concerns it was to prevent the People from going to Worſhip at *Jeruſalem*; yet inſtead of convincing the People of that pretended Fiction, as his Intereſt demanded, does himſelf publicly acknowledge the Authority of this *Law*.

It cannot be doubted but that *Moſes* has left ſeveral Memorials and Monuments of it in thoſe *Ceremonies* he practiſed. The Tabernacle was in being in the Days of *David* and *Solomon*. There were *Levites* appointed by *Moſes* to perform *Divine Services*. The Ark of God effecting both in their time, and afterwards, ſeveral Miracles that were noted in thoſe Hymns, which were preſerved down to us, as well as in the *Jewiſh Hiſtory*, was to *David* and *Solomon* a great and illuſtrious Pledge of the Wonders God had wrought, by the hands of his Servant *Moſes*.

CHAP. XVI.

That Moſes *could never have any Deſign to Deceive the* Iſraelites.

WE have gone through the difficulteſt part of the performance already, in proving, that the Scriptures of the *Jews*, eſpecially the Writings of

Moſes, could not have been any ways corrupted, as to the Eſſentials of them; and that the Matters of Fact they contain, have been derived from *Moſes* down to us. For to ſuppoſe that *Moſes* was the Inventer of them, or that he deſir'd to make the People believe them againſt their own Knowledge, it would have been a very extravagant and ridiculous Fancy in him, becauſe neither that innumerable Company of Perſons, which muſt have been impoſed upon, nor the Nature of thoſe Matters of Fact, too great and too palpable to be capable of Illuſion; nor the Reproaches or Complaints, concerning the Conduct of the *Iſraelites*, which *Moſes* intermixes in his *Hiſtory*; nor the care he takes to confirm all his Exhortations by all thoſe Objects which the *Iſraelites* had ſeen with their Eyes; nor laſtly, that of preſerving the Memory of thoſe Matters of Fact, by ſo many ſenſible and laſting Monuments, will allow us to frame the leaſt Scruples in this reſpect.

I do not deny but that indeed an able perſon, a perſon of Credit and Authority, may ſometimes impoſe upon Men with reſpect to Matters of *Speculation*, as of *Divinity* or *Philoſophy*. But then how is it poſſible one Man ſhould deceive another, with reſpect to thoſe Matters of Fact, which affect the Senſes, with ſuch bright Evidence, and with ſo much Surprize to the Soul that perceives them?

Perhaps one ſingle perſon might be perſwaded to believe one ſingle Matter of Fact of this kind, and that either by making him believe, that he has loſt the Memory of them, by the effect of ſome Diſtemper; or, that ſome bad dream may occaſion his Oblivion of thoſe things he hath ſeen, but then to perſwade above 60000 Souls, to believe ſuch a multitude of very ſenſible Matters of Fact, pretended to have paſt in their own time and preſence, is ſuch a

thing

thing as cannot ſo much as be thought practicable. Certainly, had it ever been the Intention of that *Law-giver*, to impoſe upon the *Iſraelites*, we might very well affirm, that he did not go the right way about it; in effect, 'tis obſervable, that he is not contented to put two or three Reproaches upon the *Iſraelites*, but that he is divided between his extolling God's Benefits towards them, and his reproaching them for their prodigious hardneſs of Heart. He calls them a ſtiff-necked People. *Be ſure*, ſays he, *that it is not for thy Righteouſneſs ſake, that the Lord has given thee*, &c. *for thou art a ſtiff-necked People*, &c. *Do not forget how ſtrangely thou haſt provoked the Lord to anger.* He gives an account of all their various Murmurings, for which they had kindled *God*'s Wrath againſt them. He repreſents their horrible perverſeneſs in worſhipping the *Golden Calf*, their Diſtruſts, Seditions, Rebellions, Impurities, Blaſphemies, &c. Is it becauſe he thinks by thoſe Flatteries to gain them to himſelf, and ſo induce them to believe againſt every ones own proper Knowledge; that they had ſeen Rivers turned into Blood, Frogs filling all the Houſes of the *Ægyptians*, Boyls breaking forth upon them with Blains, their Fields deſtroyed with Hail-ſtones and Locuſts, the Land covered with Darkneſs, all their Firſt-born ſlain in one Night, a general Cry and Lamentation heard in *Ægypt*, and the *Ægyptians* urging them to haſten out of their Land; the Waters of the *Red Sea* dividing themſelves, and forming as it were a double Wall to open them a free Paſſage, and returning again to their ſtrength to overthrow their Enemies, which they ſaw dead on the Sea-ſhore; a Pillar of a Cloud, and of Fire leading them; Manna falling down from Heaven, when they had nothing left them to feed upon, Mount *Sinai* covered with a Cloud, and with a Whirlwind of Fire for fourty Days, Thunders

and Lightnings roaring upon that Mount, and the Voice of God making it ſelf to be heard in the midſt of them; the Deſtruction of *Korah*, *Dathan* and *Abiram*, by a terrible kind of Death, which was ſeen and known by all *Iſrael*? And how can *Moſes* ground all the Precepts he gave the Children of *Iſrael* upon thoſe ſingular and extraordinary Favours, he ſays, *God* had ſo lately beſtowed upon them? How can he exhort them by the conſideration of thoſe Things which he pretends their Eyes had ſeen? How can he propoſe ſuch Motives as thoſe to their Obedience? Can we think him ſo ſenceleſs, as to propoſe Fables for the Foundation of his *Law* and *Religion*, and for the only Principle of his *Authority*, and ſuch Fables too as could not but be known for ſuch by all the World? To what purpoſe doth he ſo often remind the Children of *Iſrael*, *Pharaoh*, the *Egyptians*, *Korah*, *Dathan* and *Abiram*, calling their Eyes to witneſs to a puniſhment which they never ſaw with their Eyes? Every one knows it is not cuſtomary to eſtabliſh any public Memorials of any thing but of Events very well known and very important? Would he then have ordered the Memory of ſuch Events as theſe, to be preſerv'd in ſenſible Monuments? Would he then have commanded *Parents* to teach them their Children from Age to Age? Would he have eſtabliſhed the uſe of thoſe holy Ceremonies which did eternize the remembrance of them, if they had been meer Fictions, and known for ſuch by the whole Body of his Nation; and which, undoubtedly, would have made him incur the Contempt and Scoffings of every one? No certainly: And this Truth is of the number of thoſe which rather looſe ſomething of their Force, than are ſtrengthened by the Attempts which are made to illuſtrate them.

CHAP. XVII.

That supposing, that the Miracles *which* Moses *relates be true, they are of themselves a sufficient Argument for the Truth of the* Jewish Religion.

THIS now our Business to enquire, whether those Matters of Fact sufficiently prove the *Divinity* of the *Jewish Religion*, supposing them true; which likewise depends upon knowing whether they be *miraculous*: For, supposing they are so, they must of necessity interrupt the Course and the *Laws* of *Nature*, and consequently they must proceed from the *Author* of *Nature himself*, who only can dispense with her establish'd Laws.

Spinosa puts his Fancy to wrack, to make it appear, that all the Miracles we are told of in the Books of *Moses*, have all of them had natural Causes; but it will appear, that if his Arguments are of no strength in the other parts of his Treatise, here they are most extremely pitiful and ridiculous.

He endeavours to shew first of all, that it is impossible to interrupt the Course of Nature by any true Miracles; and he grounds his rash Assertion upon this doughty Argument. The *Laws* of *Nature*, says he, are nothing else but the Decrees of God. Now since it is certain, there is no altering of the Decrees of God, because God himself is immutable; so consequently there is no violating the *Laws* of *Nature* by those very *Miracles*, which we suppose capable to alter and interrupt their Course.

One would think, that this Argument were his Buckler and Shield. He repeats it in several Places

of

of his Book. He continually runs back to this Argument, as to the Foundation of all his Hypotheſes; and he has ſo much confidence in it, that he preſumes to advance this ſo new, and ſo extraordinary a Paradox; *viz.* That *Miracles* would rather diſprove the *Exiſtence* of *God*, than prove the ſame.

Nevertheleſs this great and mighty Argument has nothing of ſtrength, nor the leaſt appearance of it; for by the *Laws* of *Nature*, he muſt either underſtand an external and foreign Principle, an intelligence diſtinct from *Matter*, which directs all things, and links *ſecond* Cauſes together; and then will grant him, that the *Laws of Nature*, or, to ſpeak more ſtrictly, that that which preſcribes *Laws* of *Nature*, is nothing elſe but *God's Will*, or, if you will have it, his *Decrees*.

But what can he infer from thence againſt us? The ſame *Will* of *God* free and independent from all external Beings, that hath eſtabliſhed the *Laws* of Nature, may either ſuſpend or interrupt the Courſe of it, when ever he pleaſes. *Miracles* as well enter in the Scheme of *God's* Deſigns, as all other natural Beings: And there is to be found in the very *Miracles* themſelves, the execution of the immutable *Decrees* of *God*.

But it appears, that this Author proceeds yet further, for he holds that *God* is nothing elſe but *Nature* her ſelf, and by *Nature* he underſtands Matter, together with the *Laws* and determination of its *Motion*. What ever then he ſays of *God*, is but a cover for a worſe deſign; for in preſerving the Name, he annihilates the thing it ſelf; but you muſt look for the Refutation of this Opinion in the Diſcourſe of the Exiſtence of God.

Neither

Neither will he succeed any better in [illegible] as Faith has done before him. But in the mean People generally are of Atheists pretend their professing Impossibilities Laws to that because they do not very well know their true Nature Laws. That is very true Sir, but then I question whether when they have duly examined the Matter so from the Incredulous can with any sober assertion the Suspicion; let them alone their Fancy to tamper let them imagin, whatever they please, in the matter barely to imagin any thing but we shall see whether they will be so ready of themselves to renounce all their precarious Impossibilities.

They are pleased first of all to suppose, that the *Scripture* relates not all the Circumstances of those Matters of Fact, and that, were more Circumstances once known to us, they would plainly demonstrate none of them implies any thing inconsistent. But they are grossly mistaken, there can be nothing more circumstantial than all those Miracles, whose Circumstances are much more wonderful than the Matters of Fact themselves. A God turned into a Serpent a Pillar of a Cloud, which becomes both light and darkness; the Sea which turns, as it were, into a Wall, the destroying Angel which kills only the *First-born* to slay them; the Rod which turns into a Serpent *Moses* had since it with us but; [illegible] happen in all the parts of Nature, in the Air, and in the *Sea*, in the *Rivers* and in the Earth; in *Egypt* and out of *Egypt*, at the pleasure of the Prince, when they are requisite for the preservation of the People of *Israel*. The *Israelites* exempted from those Plagues which sorely vexed the *Egyptians*; *Pharaoh's Magicians* counterfeiting some of the Miracles of *Moses*, but not able to imitate the rest; all the Court of that Prince being witness to those Wonders: The hardness of

Pharaoh

Pharaoh's Heart overcome by thoſe terrible blows received from an inviſible Hand; and the Plagues diſcontinued upon *Pharaoh*'s deſiſting from his Obſtinacy; the Waters not only of the great River, but of the little Rivulets alſo, of the Ponds and Marſhes, of all the Wood and ſtone Veſſels turned into Blood, ſo that the Fiſh died, the River ſtank, and the *Ægyptians* could not drink of them; all theſe, I ſay, are ſuch Matters of Fact, ſo well circumſtantiated, and Circumſtances as wonderful as Matters of Fact themſelves: They are, beſides Matters of Fact, ſo link'd to one another, ſo often repeated and recited with ſuch an Ingenuity, on which the whole *Moſaic Religion* is grounded, and ſo continually inculcated into the Minds of the *Jews* by ſo many ſenſible and laſting Practices, any ſingle one of which is ſufficient for the eſtabliſhment of the *Divinity* of the *Jewiſh Religion*, and which altogether would certainly have convicted *Moſes* of Deceit, if they had been falſe; which can never have been contrived ſucceſſively one after another, as we have proved elſewhere; which are related to us as being then generally known by all that Nation, which procured *Moſes* his *Authority*, and which gave force to his Exhortation, and which laſtly, he propoſes as the great and perpetual Motive of the Obedience due to thoſe *Laws* he gave them in *God's Name*, bringing in the *Supream Lawgiver* ſpeaking after this manner, *I am the Lord thy God, which brought thee out of the Land of Ægypt, &c. with a mighty hand, and a ſtretched out arm.*

CHAP.

Where [illegible]

again [illegible]

THIS [illegible] Objection [illegible] Truth of the [illegible] jections that may [illegible] bred; ſo it is [illegible] We will therefore [illegible] the Sources of the [illegible] Incredulous ſtart [illegible] diſcover the Prin[illegible] ſhall be capable to [illegible]

In order there[illegible] that it is a down[illegible] reſolve to reject a [illegible] Difficulties. The [illegible] the greateſt things [illegible] are not without ſome [illegible] thing is ſurrounded [illegible] how then can we ſupport [illegible] out them?

The main buſineſs [illegible] ſecurities, which [illegible] dences which [illegible] by that Compariſon [illegible] their Principles, [illegible] from our Paſſions. [illegible] my Opinion, is the [illegible] the Objections [illegible] endeavour to put [illegible] my whether we [illegible]

I. The first stumbling Block of the Incredulous, is, the *Love* of *Philosophy*, they would have the Holy Ghost to speak in the stile of *Philosophers*, they *upbraid* the Author of the Book of *Joshua*, for not being so well skill'd in *Astronomy*, as *Copernicus*, and they can't endure, that *Moses* should pretend to write a *History* of the *Creation* of the *World*, which has so little agreement with the *Speculations* of that *Science*: 'Tis a surprizing thing to me, that so vain an objection should be so often repeated; is it possible that those Persons should desire, that God should forget the Language of the *People*, when speaking to the *People*, and that we should be obliged to fear God, which is the whole scope and design of the Holy Scriptures, no further than we are perswaded of the truth of the Hypotheses of *Copernicus*? Thus the Books of Scripture would have been intelligible only to some *Philosophers* of these latter times, and in order to read and understand them 'twould have been necessary, Men should have tarried till *Copernicus* came into the World, or that the Holy Ghost had given them a new System of *Astronomy*; but that was not sufficient neither, and to please these new *Philosophers*, *God* must have revealed in those Writings, how Colours, Light, Sound and all other sensible qualities exist in our Souls, that brutes have the appearance only of being endowed with sensitive knowledge, and the like, *&c.* And amended many vulgar-like expressions, that we often meet with in the Holy Scripture in this respect. In a word, he must have changed his stile, and made the People turn *Philosophers*, as well as *Religion* become meer *speculation*.

But this was never the design of the *Holy Ghost*, who does not reveal himself after the way which is proper to humour the vain curiosity of the *Learned*, but only after the manner, which is necessary for the *Sanctification* of *Men*, for whether he speaks to us

of

of himself, or whether he speaks to us of our selves; or lastly, whether he informs us of the nature of his other Creatures, he shews us things on that side only, which concerns our salvation, neither does he reveal himself but in such a manner, as is necessary, to our *Sanctification.*

When he imparts to us any knowledge concerning himself, he shews himself as clothed with all his benefits, thereby the better to excite our gratitude to him; in the beginning he made himself known under the name of the *most high God, possessor of Heaven and Earth.* Then took he such a name as was an evident token of his taking the *Patriarchs* into his protection, saying, *I am the God of Abraham, the God of Isaac and the God of Jacob.* After he had delivered the Children of *Israel* out of *Ægypt*, he wrapt himself about, if I may so speak, with this new benefit, *hearken, O Israel,* says he, *I am the Lord thy God which brought thee out of the Land of Ægypt*, &c. And some ages after we are told by a Prophet, that the Days will come in which it shall no longer be said, *it is the Lord that brought his People out of the Land of Ægypt*: But, *it is the Lord that brought again his People out of the Captivity of Babylon.* The different ways, there he makes himself known, do multiply as his benefits increase; whence it appears that *God* doth not reveal himself on purpose to gratifie our *curiosity*, but only to produce a due thankfulness within our Hearts for all his benefits. Gen. 14. 22. Amos.

In like manner, when the *Holy Ghost* speaks to us of *Man*, he endeavours to discover to us the bottom of his corrupt nature; he represents to us his mind desperately malicious, he shews us his malice together with the extent, principle and effects of it, to move us humbly to have recourse to his mercy, and this still has some tendency to our Salvation.

Lastly,

Lastly, When he speaks to us concerning the *Creatures* that compose the *Universe*, he shews us, that they are the Workmanship of *God*, that they are the hand of *God*, and always subjected to the Decrees of his wise *Providence*. But why so? 'Tis because that consideration is very useful to induce us to pay all our Confidence, our Gratitude and our Admiration to *God*.

I confess, that some Philosophical Divines turning *Religion* into meer Speculation, have attempted to explain the Nature of *God*, by examining, whether there were in him any Accidents properly so called, and by endeavouring to discover the manner of his Existence, the manner of his knowledge, the manner of his Decrees, also the manner after which he executes his Decrees. But all that is but vain *Philosophy*, whose scope and design being meerly to please Mens Curiosity, produces at most nothing but Pride, or Vexation of Spirit.

In like manner, they have made several Inquiries into the Nature of Man, that is, in all the Niceties regarding his Essence, which those presumptuous and curious *Philosophers* would fain throughly understand, but not in any thing that concerns our Sanctification, or that God himself would have us know; and from thence sprung all those Monsters of the Schools-men, which render Man unconceivable to Man himself.

According to this Principle, therefore it is altogether unreasonable for any one to pretend, that *Moses* was obliged to follow the Principles of the *Philosophers*, in his *History* of the *Creation* of the *World*. That would be true, supposing he had designed to make of *Religion* a *System* of *Philosophy*. But since his *Revelation* ought to be suitable to every Man's Capacity and Understanding; so likewise, he follows the Notions of the Vulgar; and since his design is to sanctifie those he

he speak to, and to induce them to fear *God*, there's no reason to wonder that he should propose things to them under that consideration, as is most proper to produce that effect.

But the *Philosophers* make it their business to search into the Natural and Efficient Cause of every Being; they are desirous to know after what manner it was produced, 'tis true, that is necessary to satisfie their Curiosity: But *Moses* has only discover'd the *Final Cause* of all things; he has denoted the end which *God* proposed to himself, when he created them; *viz.* the Welfare and Good of *Mankind*: Now this moral cause is the only Motive, that gives Life to Man's *Gratitude*, and consequently is the only Cause that agrees with the Designs of *Religion*.

Further, it may be said, that every particular of this Description is wonderfully adapted to the Condition and Necessities of Men. For, *First*, 'twas necessary to shew the *Dominion* which God had over all his *Creatures*, and the Facility with which he produced them; which our *Historian* advantagiously displays by that sublime Expression of his, *Let there be light, and there was light*; who uses also the like words, when he speaks of the *Creation* of all *Beings*. *Secondly*, It was necessary to take off the Minds of the *Israelites* from the *Idolatry* which other Nations were plunged in, who worshipped as a *Deity* almost every Being in *Nature*. On this account this *Historian* fails not to give an exact Enumeration of all the Parts of the *Universe*, shewing us, that these parts are only the Workmanship of *God*. *Thirdly*, It was necessary to to give some account of the Institution of the *Sabbath* day, and consequently to specifie the various intervals of the *Creation*. *Fourthly*, It was necessary to shew how much more excellent Man is, than all the visible *Creation*, *&c.* This the Author of *Genesis* has excel-

lently perform'd in repreſenting him as animated by the *Breath* of *God*, and leading us thereby to the *Spirituality* and *Immortality* of the *Soul*, which ſo well agrees with the Principles of Reaſon it ſelf.

II. We find ſeveral things in the Matters of Fact, which are contained in thoſe Writings, that ſeem altogether repugnant to our *Ideas* and daily Practice of the World. The Hiſtory, for Example, of the *Serpent* that ſpoke; that of the firſt *Man* and *Woman* who let themſelves be beguiled juſt like Young Children; God's forbidding them to eat of the *Tree of Life*, as if it had mightily concern'd him, and the infliction of a puniſhment ſo great, and ſo diſproportionable to the Crime, which is for ever intailed on the whole Poſterity of thoſe *Rebels*, do not very well agree with our common *Prejudices*.

Yet if we take but never ſo little care to examin the matter, and get rid of all our Scruples, we ſhall not only find, that it might probably have been ſo, but alſo that it was neceſſary that it ſhould be ſo.

For firſt, *Man* being the Workmanſhip of *God*, he could not have come out of his Hands, ſo corrupted and defiled, as *Reaſon* and Experience evidence him now to be; it muſt therefore follow from thence, that he degenerated by his own fault. It is certain, that he is now depraved, 'tis yet more certain, this irregularity and depravation in him, cannot proceed from *God*, who is the Author of all Good. We muſt therefore neceſſarily grant, whether we will or no, that Man is corrupted by his own fault. 'Tis true, we cannot conceive how that came to paſs, but ſtill are we obliged to grant it is ſo, ſo that the Foundation on which all the Circumſtances of this amazing Story depend, is neceſſarily true.

Secondly, We cannot chuſe but grant, that God not only might, but that he was obliged to give a Law

to

to Man. [illegible] innocent [illegible] the Author of the Creation, and Lord over all Beings. It is plain, that the Property of one Man to any thing, is a Right to that thing, and Dominion over it, in order to make use of it for his own Benefit. He must have given him his Law in some way or other, which is the only Measure of Justice, and Injustice, to Mankind in the Primitive State of Nature. God acts towards his Creatures as Rational Beings, and he must act upon Principles of Reason, he must direct them in their proper Ends by making them know it, and consequently he must discover to them his Will and their Duty, that is, he must give them his Laws.

Now, I pray, what kind of Law could God give innocent *Man*? Was it the natural Law? Yes, without doubt; for it follows the dictates of right Reason; and we cannot suppose one moment without it. But this *Natural Law* had nothing to exercise it self upon, in the Primitive State of our first Parents.

For what is there, that could have been forbidden *innocent Man* to do, whilst he continued in that State? Not to make any *Idols* to himself? But what *Idols* could he then make to himself, when he thought himself the Master of all Creatures? To leave off working, and to set apart one day in the Week for the *Sabbath*. But he had no need to work. Not to kill: But who then could he kill, whilst he continued in that state. Not to steal: But every thing was his own. Not to bear false witness: Against whom could he have bore false witness? Not to commit Adultery? There was but one Woman.

Man had a natural *Law* given him; but in order to exert the Obedience of Man, a positive Law too was absolutely requisite. And could *God* prescribe him a more reasonable command than that, by which he required him to pay him some Homages for the superabundance of so many Benefits he had bestowed on him, by abstaining from one of them only, by way of acknowledgment, that God had conferred them all upon him?

Why should it seem incredible to say, that the Devil borrowed the Organs of a *Serpent*, the more familiarly to speak to our first Parents; that they hearkened to his words, that they rebelled upon that very occasion; that on the account of the Rebellion of their Thoughts, the very Organs of their Bodies were disordered; that the disorder which happened in those Organs, together with the matter it self, was transmitted to their Posterity; and lastly, that in like manner as a Leprosie, and several other bodily Diseases are derived from Father to Son, so likewise sin by a sorrowful Fecundity was propagated from one to the other? Perhaps there may be something in all this we shall not easily comprehend, *viz.* the manner in which this strange transmission was effected. But yet all things assure us, that it was actually done, as good Sense, Experience, and the Example of all Men, who are corrupt even from their very Birth, and inclined to do evil, before they have knowledge of themselves.

III. One of the greatest Causes of the *Prejudices* of the *Incredulous*, is their not perceiving in most part of the Matters of Fact related in the Scriptures of the *Jews*, the quality of *Types*, which strips them of those things that seem incredible, and renders them consonant to Reason. They think it strange, and look upon it as a Fable, that God should wrestle with

with *Jacob*, and ſuffer himſelf to be overcome by a *Man*. But in this particular, they are groſly miſtaken, and ſhew themſelves very ridiculous. In effect, to argue according to their Principles, the *Incredulous* themſelves, looking upon *Moſes* as the moſt learned and politic Man of his Age, ought not to impute to him ſuch an abſurd thought, as the litteral Senſe of this ſtory at firſt ſight, ſuggeſts him to have had. Is it poſſible, that *Moſes* was Ignorant, that the *moſt high God, poſſeſſor of Heaven and Earth*, the Terror of *Iſaac*, the Mighty and Terrible *Jehovah* was ſtronger than a *Man*? He knew it without doubt, how comes it to paſs then, that he repreſents him thus Wreſtling with *Jacob*? It is becauſe he relates things, ſuch as they are in themſelves, and that God by his condeſcending Goodneſs, and myſterious Conduct, had a mind to teach us, that we ought to be continually wreſtling with our God, in importuning him, that he would beſtow his Grace and Bleſſing upon us. Thus the defeat of *Amalech*, effected by the fervency of the Prayers of *Moſes*, becomes very rational and credible, if taken in a myſtical Senſe, as well as the Honour *Moſes* had to ſee God's back Parts, that of beholding of him with open Face, being only reſerved for the *Meſſias*. The *Hiſtory* of *Sampſon* hardly to be credited, according to the obſervation of the Author of *Religio Medici*, is look'd upon to be very agreeable to Reaſon, ſo ſoon as we ſuppoſe, that *Sampſon* was the Type of the *Meſſias*, and that he acted by the aſſiſtance of the *Holy Ghoſt*.

IV. There is not ſo much as the *Conformity* of the Matters of Fact contained in thoſe Writings, with the Matters of Fact, mentioned in the *Heathen Poets*; but what the *Incredulous* preſs into their Service againſt *us*. But they attack themſelves all the while: For, whence could proceed this conformity? Is it becauſe the *Jewiſh*

Writers have copied the works of the *Pagan Authors*? I do not suppose that Fancy ever came in any ones mind. For the *Jews* ever professed too great an Aversion for the *Pagan Worship*, and their works are too ancient, to give us occasion to entertain this suspicion: But what is certian, is, that the most famous Writers among the *Heathen* perused the Writings of the *Jews*, and that so the matter of their *Revelation* was divulged Abroad among other *Nations*, for the most ancient Tradition in the World.

Spinosa observes, that the *Jews* refer every thing to *God*, and think themselves in some sort the scope of all his Works; so much accustomed they are to flatter themselves: It is certain, that the *Incredulous* ascribe the most eminent Matters of Fact contained in those Writings to this Principle.

Noah, say they, cursed the Posterity of *Canaan*, the better to possess the *Israelites* with a Fancy, that they had a lawful Claim to their Land. This *Historian* will needs have *Abraham* come out of *Ur* of the *Caldees* by God's command, that God promised him, that *in him all the Families of the Earth should be blessed*; that *Abraham*, accompanied with his Servants, defeated four Kings; that God plagued *Abimelech* for his sake; that *Melchisedech* came out to bless him at his return from the Slaughter of *Chedor Laomer*, and the Kings that were with him; that *Isaac* was born by a kind of *Miracle*, that God commanded him to send away *Ishmael* and his Mother, least that they should disturb *Isaac* the lawful Successor of *Abraham*, that *Esau* sold his Birthright, and that *God* blessed the Concerns of *Laban*, for the sake of *Jacob*, *&c.*

But this Prejudice of the *Incredulous* arises from their want of Equity. For, I will ask them, if supposing, that God among all the Families of the Earth, had more particularly chosen the Family of *Abraham* for

the

the Object of his Love; it was not neceſſary he ſhould more particularly bleſs the *Patriarchs*? And if ſuppoſing that Divine Providence had more particularly declared her ſelf in Favour of the *Patriarchs*. The Author of the Hiſtory might have concealed that Truth, without offending the Sincerity and Honeſty required in a faithful *Hiſtorian*?

Spinoſa pretends, that it is the *Character* of the *Jews* to aſcribe every thing to *God*. But has *Spinoſa* carefully conſidered, for what reaſon the *Jews* aſcribe every thing to *God*? From whence proceeds that Inclination? What there is that could raiſe their Hopes to that pitch, as to think themſelves the ſcope and deſign of all the Favours of *God*, let him ſeriouſly examin the matter, and he will find that that Opinion proceeds from a long and conſtant Experience, which their Fore-fathers had of the Favours of *God*.

If you doubt, whether the Poſterity of *Cham* was curſed, do but conſult the Event of it? If you will not believe, that *God* reclaimed *Abraham* from *Idolatrous Worſhip*; yet believe it, when you ſee him alone among all Men, adoring the true *God*, leaving his Country to forſake *Idolatry*, againſt the uſual manner of Men, even of a *Socrates* and a *Plato*; who, for all they knew the true *God*, were not couragious enough, to withdraw themſelves in order to renounce the Worſhip of *falſe Deities*. If you doubt, whether *Iſhmael* and *Eſau* were excluded from *God's Covenant*, yet ſure you will own it; when you ſee both their Poſterities deprived of the knowledge of *God*, that muſt neceſſarily be a real proof of a Divine *Election*.

However, we conſent, that the Incredulous ſhould ſuſpect all thoſe Matters of Fact, unleſs they really find that thoſe Hiſtorians were wonderfully ſincere in their Relations of *Good* and *Evil*. Was it neceſſary ſo to blemiſh the *Patriarch Noah's* Reputation, by re-

lating his drunkenness, to discredit *Simeon* and *Levi* by ascribing to them the murther of the *Sichemites*, to defame *Sarah* by speaking of her unbelief, to disgrace the Patriarchs, by representing them as Homicides of their brother, *Moses* by relating his scruples and disobedience; *Aron* and *Miriam* by reveling how they became Leprous upon the account of their *Rebellion*; the *Israelites*, by enumerating their many notable murmurings, which were commonly followed by an exemplary chastisement, the People of *Israel* falling from one superstition into another, to represent the best of *Kings* train'd with some vice or other, as *David* with Murther and Adultery, and *Solomon* with Voluptuousness and Idolatry, *&c.*

VI. We may further add the objections of the *præ-Adamites*, which are of two different sorts; the one which concern the sacred *Cronology*, and which we shall not speak of, it being a matter so fully handled already by the learned, that we could do nothing more then copy their Writings: the other which consist in certain expressions which seem to intimate, that the *Earth* was inhabited before the creation of *Adam*. This seems to have been the prejudice of *Cain*, who being yet alone in the Earth, cried out, *it shall come to pass, that every one, that findeth me shall slay me.* As also that of the *Historian* himself, when he adds, *that Cain builded a City, and called the name of the City after the name of his Son Enoch.* But to this we may easily reply, that no sooner Man had violated the Law of his *God*, but that he thought himself not secure in any place whatever. The *Angel*, which drove him out of the Garden of *Eden*, as well as his own Conscience, soon stirred up many terrours in him, he from that very time thought himself liable to be slain, which fear of his was transmitted to *Cain*, who thought himself exposed to the most fatal accidents, so soon

as he perceived he was driven out of the place, which was more particularly devoted to *Religion*. He was then afraid of all things inanimate, Creatures, wild *Beasts*, Angels of his own children, who he thought would no better respect the right of blood then he himself had done: He thought that other Children that might issue from *Adam*, and other Men, that should be born might slay him. For *the wicked fleeth, though there be none to pursue him.*

And, to the second part of the Objection, we answer that *Cane* very likely built a City, when he found himself continually tormented by that fear and distrust, which pursued him every where, that he built it, by the help of his children, in order to defend himself against the assaults of the Children of *Seth*, who were very much increased in the Earth, that the *Scripture* speaks of the *City* which *Cain* built, before it mentions any thing concerning the birth of *Seth*, because it observes here the order of persons, and designs to speak whatever it had to say concerning *Cain*, before it would proceed to speak any thing concerning *Seth*, all which it doth by a transposition, which is common to all both sacred and profane Writers, and lastly, that *Cain* only built a few Houses, or rather some small hutts, and that his work was afterwards continued by his posterity, which however retained the name of *Enoch*, which *Cain* himself had given it: But these are no very hard Objections to solve.

VII. But of all the Objections, which the *Incredulous* oppose against us, that would be the most plausible, which *Spinosa* urges most, were it not grounded upon a foundation evidently false, and which is taken from this supposition, that the *Prophets* propheſi'd according to their interest, education and temper.

But we are so far from being any ways concerned

at

at it, that we must own our selves in some manner obliged to the disingenuity of that Man: Because he has unwarily given us a proof of the *Divinity* of the *Jewish Religion*, for we need but invert his Principle to make of it an invincible Proof for our opinion.

The *Prophets* did never prophesie through the motions of self interest, 1. Because there was none of them, that had any prospect of establishing of his Family thereby, which of all human Cares is the most Natural. *Moses*, *Samuel*, *Elias*, *Elishab*, &c. Do seem rather unaffectionate and unnatural to their Relations, than any ways concerned for the private advantage of their Family and Children. 2. They continually propheſied against *Kings*, by whom they were hated, banished, persecuted. 3. Neither do they shew any more regard for the People or Priests, from whom they might reasonably have expected some kindness or Protection. 4. All their Writings are seasoned with *Piety* and *Zeal*. They do not conceal the least thing, neither are they affraid of Death, when it concerns them to rebuke Sinners, as it appears by what *Jeremiah* himself says of it.

Secondly, The Prophets followed not the Inclinations of their natural Temper. *Jeremiah* continually Propheſies against the *Jews*, should we wonder at it, since in his time the total overthrow of the *Jews* was so nigh at hand? But yet *Jeremiah* foretels them that their *Captivity* should not last above Seventy Years. Was it his malancholic Temper, that enabled him so exactly to foretel the precise time of that Deliverance; by an Oracle that made such an impression in the minds of the *Jews*, that they which were carried into *Babylon*, no sooner saw the time of their Captivity expired, but they offered up their Petitions to God? *Jeremiah*, 'tis true, foretells that desolation which was to happen in his Time, and which actually came to pass.

pass: But then at the same time *Jeremiah* leaps for joy; when he considers how great Benefits God designed for Men, and more especially for the *Jews*. *Behold the days come*, says he, *saith the Lord, that I will raise unto David a righteous Branch, and a King shall reign and prosper, and shall execute judgment and righteousness in the Land*, &c. *Therefore behold the days come, saith the Lord, that they shall no more say, The Lord liveth which brought up the Children of Israel out of the Land of Ægypt. But, the Lord liveth, , which brought up, and which led the seed of the House of Israel out of the North Country*, &c. And elsewhere, *Therefore fear thou, not O my Servant Jacob, saith the Lord, neither be dismayed.* 'Tis true, that sometimes he threatens, but then he presently adds some comfort to his threatnings. *And ye shall be my People, and I will be your God: Behold the Whirl-wind of the Lord goeth forth with fury*, &c. By this any one may easily judge whether *Spinosa* has hit right upon this matter.

Chap. 23. ver. 7.

Chap. 30. ver. 10.

Chap. 30. 22, 23.

Thirdly, Education is not the Rule of *Prophecies*. Indeed I must needs own that *God* usually leaves still in the Minds of the Prophets, those Impressions which Education had made in them. But then he exalts their Imagination in a most divine manner; so that with the help of any simple and easie words, they express such lofty Thoughts, such sublime Notions, that they make every thing else seem very mean and rampant, in comparison of what they utter. *Amos* was but an Herdsman, he never speaks but of Forests, of Mountains, of Fire, of Mount *Carmel* and *Libanus*, of Vineyards, of Gardens, of Olive-trees, of roaring Lyons, and of Cottages filled with Lamentation and Wailing. But then what great Notions are not inclosed in those Images

Images which are more frequent to him than to any other *Prophet*? How exalted is his Spirit? With what divine Fire, doth not his Heart burn, when he ſeems ſo jealous for the Glory of God? And what ſupernatural *Enthuſiaſm* makes him utter ſuch things, as are in reality more lofty in themſelves, than whatever the moſt polite and the moſt eloquent Orators did ever think upon? *Prepare to meet thy God, O Iſrael: For lo he that formeth the Mountains, and createth the Wind, and declareth unto Man what is his thought; that maketh the morning darkneſs, and treadeth upon the high places of the earth, the Lord the God of Hoſts is his name.* Is this the ſtile of a Shepherd? And did ever the moſt eloquent Orators in the World ſpeak in a more ſublime manner, and more worthy of God?

Chap. 4. *ver.* 12.

CHAP. XIX.

Where we further anſwer the Difficulties of the Incredulous, *and make it appear that the ſtrongeſt of their Objections ſupplies us with an invincible Argument for the Truth of the* Jewiſh Religion.

WE think our ſelves very much obliged to *Spinoſa* for having ſupplied us with an invincible Argument, for the *Divinity* of the *Jewiſh Religion*, in giving us occaſion to ſhew that the *Prophets*, who penned the Books of the *Old Teſtament*, did not write conformably to their *Prejudices*, *Education* or *natural Temper*, which we ſuppoſe to have plainly demonſtrated in the foregoing Chapters. But becauſe this matter is of a very great import, it requires a more elabbrate Examination.

M

If we begin by *Moſes* the greateſt of all the *Prophets* of the *Old Teſtament*, and the moſt ancient Writer of all, we ſhall eaſily prove, neither he, nor any of the ſucceeding Writers ever followed their prejudices in their *Compoſitions*.

It cannot be denied, but that the main profeſs'd Opinion of *Moſes* was, that *God* had ſet apart the *Iſraelites* from all other Nations of the Earth, in order to depoſite his Oracles into their hands, and to honour them with his Covenant. *What other Nation*, ſays he, *has God ſo dealt with?*

And yet *Moſes* writes ſeveral things againſt this profeſs'd Opinion of his; for *Firſt*, he ſpeaks of one *Melchiſedech* King of *Salem*, whom he calls the *Prieſt of the moſt high God*, although he lived among other *Nations*, and was not of the Family of *Abraham*, which ſeemed to be the only one that was honoured with God's Covenant. I do not here intend to examin that place of *Geneſis*, neither do I think it very much to the purpoſe to inquire here, who this *Melchiſedech* was. I ſhall ſtick to what *Moſes* ſays of him, which in all appearance was all he knew of him. *Melchiſedech* was a juſt King; *Melchiſedech* was the Prieſt of the moſt high *God*. As ſuch, he bleſſed *Abraham*, nay, he ſhewed himſelf in this reſpect, greater than *Abraham*. There may be perhaps in this particular, ſome myſtery or other, that we are unacquainted with. But then *Moſes* in all probability was no better informed of it than we, becauſe he obſerves ſo profound a ſilence in this reſpect. It is not very neceſſary to mind here the *Speculations* of the *Commentators*, but only to follow the plain deſigns of the *Hiſtory*.

The *Scripture* repreſents *Mankind* to us, as being fallen into *Idolatry* and *Superſtition* much before that time. It was a prejudice of *Moſes*, that the Family of *Abraham* had withdrawn her ſelf from all other Fami-

Families of the Earth, with a deſign to ſerve the true *God*. So that, methinks, we may from thence very naturally conclude, that *Moſes* has ſometimes written againſt his own prejudices.

The like may be ſaid of this ſame Author's Fancy, in aſcribing to *Abimelech*, that he had feared God, and to *Balaam*, that he had received the gift of *Propheſie*, though he had daily converſed with Idolatrous Nations.

'Twas another profeſs'd Opinion of *Moſes*, which was yet a more unqueſtionable one than the former, to acknowledge the *Unity* of God: But never did any Author either more ſolidly or more diſtinctly eſtabliſh the Foundation of the Truth of that grand Principle. But though this Truth ſhould not evidently enough appear only by the Writings of that *Law-giver*; yet, to evince the ſame, we need but to conſider with what an invincible Conſtancy the *Jews*, who were bred only up in the *School* of *Moſes*, ever maintained this Tenet: By which they were ever diſtinguiſhed from all other *Nations*. And yet *Moſes* has written ſeveral Things which tend directly to overthrow this grand Principle, we ſhall not here mention how he introduces *God* ſpeaking in the plural number, and ſaying, *Let us make Man in our Image after our likeneſs*, nor how, after our firſt Parents had ſinned, *God* made uſe alſo of this Ironie, in the plural Number, *Behold the Man is become as one of us, to know good and evil. And now leſt he put forth his hand, and take alſo of the Tree of life, and eat, and live for ever.*

Gen. 3. 22.

But this would be no very great matter, were there nothing elſe to be ſaid: But we read, that when God went to deſtroy the Inhabitants of *Sodom* and *Gomorrah*, by an extraordinary and terrible puniſhment, he gave ſome hints of it to *Abraham*: And

thus

thus it is Related; *As Abraham* sat in the tent-door in the heat of the Day, he lifted up his Eyes, and behold three Men stood by him. One of those three Men called *the Lord Adonai*. The same who told *Sarah*, she should conceive a Son, said, *shall I hide from Abraham the thing that I do: seeing that Abraham shall surely becomea great and mighty Nation, and all the Nations of the Earth shall be blessed in him? For I know him that he will command his Children and his Household after him, and they shall keep the way of the Lord, to do Justice and Judgment, that the Lord may bring upon Abraham that which he hath spoken of him.* Gen 18. 17.

It is evident that there are here two Lords, two *Adonai*, two different Subjects honour'd by the Name of God. There is a Lord that speaks, and a Lord that is spoken of: There is a Lord or *Adonai* that speaks, The Text is formal in the point. *The Lord said, shall I hide from Abraham the thing which I do?* There is a Lord, or an *Adonai* he speaks off, since he adds, *For I know that he will command his Children*, &c. But let us further examin these words of *Gen. And the Lord said, because the Cry of Sodom and Gomorrah is great, and because their Sin is very grievous, I will go down now and see whether they have done altogether according to the cry of it which is come unto me. The Men therefore went* toward *Sodom: but Abraham stood yet before the Lord. And Abraham drew near, and said, wilt thou also destroy the Righteous with the Wicked? Peradventure, there be fifty righteous within the City: wilt thou also destroy them? That be far from thee to do after this manner: shall not the Judge of all the Earth do aright? And the Lord said, if I find in Sodom fifty Righteous within the City, then I will spare all the place for their Sakes. And Abraham answered and said, behold now I have taken upon me to speak unto the Lord, which am but dust and ashes*, &c. *And the Lord went his way, as soon as he had left communing with Abra-* Chap. 18 2d.

ham

ham, and Abraham returned unto his place. And there came two Angles to Sodom at Even. &c. *And when the Morning aroſe, then the Angels haſtened Lot, ſaying,* &c. *And Lot, ſaid unto them, Oh, not ſo, my Lord. Behold now thy Servant hath found grace in thy Sight and thou haſt magnified thy mercy which thou haſt ſhewed unto me in ſaving my Life, and I cannot eſcape to the Mountain,* &c. *Behold now this City is near to flee unto,* &c. *And he ſaid unto him, I have accepted thee concerning this thing alſo, that I will not overthrow this City, for the which thou haſt ſpoken. Then the Lord rained upon Sodom and upon Gomorrah Brimſtone and Fire from the Lord out of Heaven.*

Now it muſt have been the moſt high *God*, or his *Angel* only, that manniſeſted himſelf unto *Abraham*, and talked with him concerning the puniſhment he was about to inflict upon *Sodom* and *Gomorrah*: But be it how it will, ſtill it appears that *Moſes* wrote thoſe things againſt his profeſſed opinion.

For if it were the moſt high *God*, that took upon him the form of a Man to manifeſt himſelf to *Abraham*; how comes it to paſs, that *Moſes* afterwards repreſents him to us ſo great and ſo exalted, as not poſſibly to be decribed to our Eyes; that he tells us that *God* was willing to make himſelf to be heard, but that he would not be ſeen, leſt if he were inveſted with ſome human ſhape, the *Iſraelites* ſhould conceive too mean an Idea of his Grandeur and Perfections.

Deut. 4. 10. *Remember*, ſays the *Lawgiver*, *the day that thou Stoodſt before the Lord thy God in Horeb, how ye heard the Voice of the words, but ſaw no Similitude, take ye therefore good heed unto your ſelves,* &c.

But if the Perſon that ſpoke with *Abraham* was only an *Angel* of *God*, we muſt further grant that *Moſes* wrote this Hiſtory againſt his profeſſed opinion. For *Moſes* was fully convinced of the *unity* of the *Supream Being*,

being. He knew very well that as it argued Impiety to degrade the *Creator* down to the Rank of Creatures, ſo likewiſe it argued Idolatry to Exalt the Creatures above the *Creator.*

Is it very natural therefore for *Moſes* to give an *Angel* the Names to be aſcribed only to *God*; that he ſhould repreſent *Abraham*, acknowledging the *Majeſty* of *God* himſelf in the perſon of his *Angel*? What was the cauſe that he ſaid, *which am but Duſt and Aſhes*, that he owns him for the *Judge* of all the World, and tells him, *ſhall not the Judge of all the Earth do right?* Did it agree with the profeſt opinion of *Moſes*, to diſtinguiſh two different *Lords*, or rather two different Subjects, which he inveſts with the Power and Names of Almighty *God*, ſaying, that, *the Lord rained Brimſtone and Fire from the Lord*, or *that God rained Brimſtone and Fire from God?*

Here it may perhaps be replied, that that *Angel* which appeared to *Abraham* bore the name of *God*, as being his *Ambaſſadour.* But this anſwer would be abſurd; for 1. Who can know that, ſince the *Scripture* ſays not a word of it? 2. Was it ever known that *Ambaſſadours* were ever abſolutely and conſtantly called by the Name of their *Maſters*, without an explication of the myſtery of the Names ſo given them? Doth it appear, that any Ambaſſadours of Kings in the different *Courts* of *Europe* are without any more to do called *Lewis* XIV. or the moſt *Chriſtian* King *William* the 3, *&c*? Will any one ſpeaking to any of theſe Ambaſſadours, tell him with great awe and reſpect, he is ſeized upon when he has the honour to ſpeak to his *Majeſty*? Will he tell him, Sir, I take the bouldneſs to ſpeak to your *Majeſty*, and to contend with you, tho' I am but Duſt and Aſhes? Can it ever be ſaid of that *Ambaſſadour* without a great abſurdity,

the *King* of *France* has made an Alliance in the name of the *King* of *France*.

But though the Cuſtom, eſtabliſhed in the World, did allow, that the *Ambaſſadour* ſhould be in all things treated, like the *Monarch* he repreſents, by paying to him the very ſame reſpect, and giving him the very Name due to his *Maſter*, yet 'tis moſt certain, that this cuſtom was never practiſed among the *Jews*, and that *Moſes* for his part was far from violating by any ſuch Ceremony, that diſtinction he had taken ſo much pains to eſtabliſh betwixt the *Creator* and the *Creature*. He had taken care to give an exact, though general, Enumeration of the Principal parts of the Univerſe, that we might know, that all thoſe Parts, ſuch as the *Earth*, *Air*, *Water*, *Light*, *Sun*, the *Plants*, *Fruits* and *Animals*, were far from being any *Deities* we ought to *Worſhip* as other Nations did (which made them the Objects of their *Worſhip*,) but that they were all equally the ſame Creatures that were produced out of the Boſom, of the power of God, who conſequently alone deſerves our Adoration. How ſhould it therefore come to paſs, that this Grand *Law-giver* ſhould ſo groſly contradict himſelf? How is it poſſible he ſhould inveſt an *Angel* with the Names, Attributes and Glory of him, who created all *Angels* as well as this Viſible and Corporeal *World*? In a word, how is it likely that he who ſo much Debaſes the *Creature* the more to exalt the *Creator*, ſhould repreſent *Abraham* Worſhipping a mean *Creature*?

For, in effect, it muſt be confeſt that the Honour *Abraham* paid that *Angel*, was a true *Adoration*. For 1. The *Patriarch* humbles and confeſſes himſelf to be as nothing in his Eyes; *which am*, ſays he, *but Duſt and Aſhes: I have taken upon me to ſpeak unto my Lord, or, unto my God.* 2. He aſcribes to him the Power of Salvation and Deſtruction, and of being an Univerſal

verſal Judge. *Shall not the Judg of all the Earth do Right?* He ſupplicates him, he eſteems himſelf as nothing in his preſence, he inveſts him with *Divine Power*; he calls him his God, and he owns him for the great Judge of all the World. He has a deep Senſe of Humiliation, when he reflects upon himſelf, and is full of admiration, truſt and fear, in the Light of him he ſpeaks to. Now if all theſe Actions do not imply an Adoration I cannot conceive what is to be underſtood by that Word.

But the better to demonſtrate how many things *Moſes* hath Written both againſt his profeſſed Opinion, and the firſt Principles of his *Religion*, we need but repeat in few Words the Hiſtory of his *Calling*. Never was any thing ſo ſurpriſing as the recital *Moſes* gives himſelf of it. For 1. At the very beginning, he declares that an *Angel* appeared unto him, of whom yet he conſtantly ſpeaks afterwards as of the true *God*; which offers the mind at firſt ſight, a very ſurpriſing Contradiction. *Moſes*, ſays the Authour of the Book of *Gen. Kept the Flock of Jethro his Father in Law.* &c. *And the Angel of the Lord appeared unto him in a flame of Fire out of the midſt of a Buſh; and he looked and behold, the Buſh burned with Fire, and the Buſh was not Conſumed.* *Exod. Ch. 3. 1. 2.*

Here therefore the *Angel* of the *Lord*, you ſee, appears to *Moſes*. Obſerve it well, I pray, and tell me if you can, how it comes, that the Hiſtorian immediately after theſe words, repreſents this *Angel* of the *Lord*, as being the *Lord* himſelf? *And when the Lord ſaw that he turned aſide to ſee, God called unto him out of the midſt of the buſh, and ſaid, Moſes, Moſes. And he ſaid, Here am I. And he ſaid, Draw not nigh thither; for the place whereon thou ſtandeſt is holy ground.* *Ch. 3. v. 4.* It is already manifeſt,

that this *Angel* ascribes to himself the Glory of Consecrating Mount *Horeb* by his Presence, and Sanctifying the Bush; which Property appertains only to the *Holy* of *Holies*, or rather to *Holiness* it self. But this is nothing as yet, let us see what follows.

Moreover he said (Who? why the *Angel* of the *Lord* that manifested himself in the fiery Bush) *I am the God of thy Father, the God of Abraham, the God of Isaac, and the God of Jacob. And Moses hid his face: for he was afraid to look upon God.* The *God* of *Abraham*, of *Isaac* and of *Jacob* was the only *God*, that was known among the *Israelites*. He was the *God*, by whose Order *Abraham* went out of the City of *Ur* of the *Chaldees*; and in whose name *Melchisedech* blessed *Jacob*, saying, *Blessed be Abram of the most*

Gen. 14. *high God, Possessor of Heaven and Earth. And blessed be the most high God, which hath delivered thine Enemies into thy hand.* He was the *God* by whom *Abraham* was wont to swear, and concerning whom he spoke to the King of *Sodom*; *I*

Gen. 14. *have lift up mine hand unto the Lord the most high God, the Possessor of Heaven and Earth, that I will not take any thing that is thine.* He was the *God* that appeared to *Abraham*, and said un-

Gen. 17. to him, *I am the Almighty God*, &c. *that I may be a God unto thee, and to thy Seed after thee.* He was the *God Abraham* called upon in *Beersheba*, who was called *the everlasting God*. He was the *God* that ruleth all these things by his Providence, as *Eliezer* testifies in these Words, *Blessed be*

Gen. 24. *the Lord God of my Master Abraham, who hath not left destitute my Master of his mercy and his truth. I being in the way, the Lord led me to the House of my Master's Brethren.* He was the *God* that sendeth his Dew from Heaven, and maketh Corn to grow; in whose name *Isaac* blessed *Jacob* upon his death-

death-bed. He was the *God* of *Jacob*, who promised that *Patriarch*, *That he would give him the Land of* Canaan, *that his Seed should be as the dust of the Earth, and that in his Seed all the Families of the Earth should be blessed.* Gen. 28. He was the *God* that hearkeneth to the Supplications of the afflicted, and distributeth *Justice*, as *Jacob* testifies when he said unto *Laban*, *Except the God of my Father, the God of Abraham, and the fear of Isaac had been with me, surely thou hadst sent me away now empty: God hath seen mine affliction.* Gen. 31. 42. He was the *God* that sent *Joseph into Ægypt to preserve the Posterity of Jacob, and made him a Father to Pharoah, and a Ruler throughout all the Land of Ægypt.* Gen. 45. He is the mighty *God* of *Jacob*, the *God* of *Israel*, *the Almighty, who blesses with blessings of Heaven above, blessings of the deep that lieth under.* Gen. 49.

Thus since the *Angel*, which appear'd unto *Moses* calleth himself in expres words, the *God* of *Abraham*, of *Isaac* and of *Jacob*, no doubt but by that same, he invests himself with all the *Properties*, *Characters* and *Glory* of the true *God*. He calleth himself the *Supream God*, the *God* of *Hosts*, who is able to deliver our Enemies into our Hands, the *Lord* of *Heaven* and *Earth*, the *God* of *Abraham* and his Posterity, the *Everlasting God*, the *Almighty* and most *high God*, who ruleth all things, sendeth his Dew from *Heaven*, and maketh Corn to grow; the *God* who multiplies Generations, and blesses the *Nations* of the *Earth*; who hearkeneth to the Prayers of the Afflicted, and distributes *Justice* unto Men according to their right; who brings forth Good out of Evil; who is the Master of *Nature*, and commands all the Parts of this *Universe*.

Neither are theſe our Thoughts, but the Thoughts and profeſſed Opinions of *Moſes*. How is it poſſible therefore, that *Moſes* ſhould inveſt a *Creature* againſt all his Lights, profeſſed Opinions and fundamental Principles of *Religion*, with all thoſe *Characters* of the moſt proper and eſſential *Glory* of the *Supream God*, when he thus myſtically repreſents him, whom he calleth the *Angel* of the *Lord*, ſaying, *I am the God of Abraham, of Iſaac and of Jacob?* If he be a meer *Angel*, how can he be the *Supream God*? If he be the *Supream God*, how can he be a meer *Angel*? Nor is it through any miſtake or inadvertency, that *Moſes* contradicts himſelf, by ſpeaking ſuch contrary things in thoſe parts of his *Hiſtory*, which are remote from one another. For, in the ſame place, and almoſt in the very ſame Period, he tells you, that the *Angel* of the *Lord* appeared unto *Moſes*, and that this *Angel* told him, *I am the Supream God*; or what comes to the ſame ſenſe, *I am the God of Abraham, of Iſaac and of Jacob.* And that *Moſes* thought he was really ſo, is moſt certainly true, becauſe at the hearing of thoſe words, he hid his Face, being afraid to look upon *God*. But this will more plainly appear, if we further obſerve the diſcourſe of that *Angel*.

And the Lord ſaid, ſays the ſacred Writer, *I have ſurely ſeen the affliction of my People which are in Ægypt, and have heard their cry*, &c. This cannot but be the Speech of the *Supream God*, the Maſter of that *Nation*, and of all the *Nations* of the Earth.

יהוה *And God ſaid unto Moſes, I am that I*
Exod. 3. 14. *am. Thus ſhalt thou ſay unto the Children of Iſrael, I am hath ſent me unto you.* It deſerves very much our taking notice, that this *Angel* not only bears the Name aſcribed to *God* himſelf, but that he further aſſumes a puculiar Name unheard of before, the better to expreſs his *Glory* and *Divine Perfections*;

fections; which cannot properly belong neither to a *Creature*, nor any meer *Angel*, but to the *Supream God*.

Go and gather the Elders of Israel together, and say unto them, The Lord God of your Fathers, the God of Abraham, of Isaac and of Jacob appeared unto me, saying, I have surely visited you, and seen that which is done to you in Ægypt. Exod. 16. *Moses* could not obey this order which was given him, without engaging the *Israelites* in *Idolatry*. Nor is it not true *Idolatry*, to exalt the *Angel* of *God* into God's place, and to make him be adored, as the *Supream God*?

And they said, The God of the Hebrews has met with us: let us go, we pray thee, three days journey into the Desart, and Sacrifice unto the Lord our God. Exod. 5. 3. It is manifest, that the *God* which appear'd to *Moses*, was the same *God* to whom they were to Sacrifice, and consequently, that it could be no other but the *Supream God*.

Moreover the Lord spake unto Moses, saying, I am the Lord that appeared unto Abraham, unto Isaac and unto Jacob, by the name of God Almighty, but by my Covenant with them was I not known to them, to give them the Land of Canaan, &c. I have also heard the groaning of the Children of Israel, &c. Exod. 6. 2, 3. It is the *Angel* which appeared unto *Moses* that speaks after this manner. He declares himself therefore to be the *Almighty God*, and gives himself a much fitter name to express his *Glory*, and his *Divine Perfections*, than he was known by before.

I am the Lord thy God, which brought thee out of the Land of Ægypt, out of the House of Bondage. Thou shalt have no other Gods before me. Exod. 20. We need but read the Book of *Exodus* to be assured, that he that dictates in this place his *Law* to the *Israelites*, is the very same, that we have heard saying above, *I have made a Covenant with them to give them*

the Land of Canaan, &c. *I will redeem you with a stretched out arm, and with great judgments.* And that he that speaks in these last terms, is the same that made himself known to *Moses* under the Name of *Jehovah*, and that is called *the Angel of the Lord.* 'Tis therefore that Angel that says, *I am the Lord thy God*, &c. *Thou shalt have no other Gods before me.* What! is it likely, or is it possible, that a *Creature*, or a meer *Angel*, should presume to give a *Law* to the People of *Israel*? That a meer Angel should ascribe to himself the deliverance of the Children of *Israel* out of the Land of *Ægypt*? That any Creature should be so bold as to say, *Thou shalt have no other Gods before me*? And was it possible, that *Moses* should write all these things against his own Knowledge and Professed Doctrin? Truly it is such a thing as surprises us, and seems to us altogether incomprehensible.

Here therefore appears a very offensive, and a very unaccountable contradiction. We find, that *Moses* acknowledges, but one *God*, who is blessed for ever; that his Religion wholly confirms this his Doctrin: And yet he invests an *Angel* with the *Glory* and *Majesty* of *God*. These Difficulties have perplexed the Interpreters of all Ages; and would no less confound and non-plus us, did not the *Mysteries* of the *Gospel* serve to enlighten us in this point, by revealing to us, that the *Angel* of the Great and Supream *Council* of the *Deity*, was partaker of the *Divine Essence*. Yet this kind of Contradiction (the most extravagant that ever was, if it were really true) is so far good, that it puts the testimony of the *Historian* beyond all possibility of Suspicion by certifying us, that he wrote against his own professed Doctrin, and his own proper Knowledge, the Holy Ghost, or the Divine Wisdom inspiring him, to write those things that were altogether repugnant to his own private Sentiments, but yet were really true in themselves. We

We may pass the same Judgment upon another Circumstance of the sacred *History* we read of in the 32. Chap. of *Gen. v.* 24. Wherein *Moses* represents *Jacob* to us as wrestling with God. The History is not very long, nor will it be amiss to insert it here at large. *And Jacob was left alone, and there wrestled a Man with him, until the breaking of the Day,* &c. *And he said, Jacob. And he said, Thy name shall be called no more Jacob, but* Israel. *For as a Prince hast thou Power with God and with Men, and hast prevailed. And Jacob asked him, and said, tell me, I pray thee, thy name: And he said, wherefore is it that thou dost ask after my name? And he blessed him there. And Jacob called the name of the place Penuel. For I have seen God face to face, and my life is preserved. And as he passed over Penuel, the Sun rose upon him, and he halted upon his thigh,* &c.

They who shall peruse the Writings of *Moses*, will not doubtless, accuse him for having had too mean *Ideas* of the *Grandeur* and *Power* of *God*. They will never be able to perswade themselves, that it was the profess'd Opinion of *Moses*, that a mortal Man could fight against *God*, and overcome him. For that *Historian* represents *God*, as the *maker* of *Heaven* and *Earth*, and of all other *Creatures*; together with their Vertues, Powers and Qualities. He informs us, that *Man* was formed out of the mud of the Earth, and shaped out by God's own Hands, who in his Anger can as easily reduce him to Powder, as he at first breathed into him the breath of Life. What does this Historian mean therefore, when he says, That *Jacob had power with God and prevailed?* Is it possible, it could ever enter into any Man's Thoughts, that enjoys his Eye-sight, that a grain of Sand should be able to put out the *Sun*, or that a Leaf driven by the Wind should overturn the structure of the *World*, or that a Worm should drink up the Sea? Mean while

while there is without compariſon a far leſſer diſproportion betwixt the minuteſt and the greateſt *Creatures*, than betwixt *Man*, and the *Maker* of the *Univerſe*, I mean, not according to our own Ideas, but according to thoſe Ideas *Moſes* has given us of him. Though *Moſes* had doted, yet could he not have doted ſo much as to invent ſuch an Occurrence as that, on purpoſe to ſhew (laying all typical or myſterious Explications aſide) that *Jacob* in a proper and literal Senſe was ſtronger than God. *Moſes* therefore wrote all theſe things, I ſhall not ſay, againſt his profeſs'd Doctrin only, but alſo againſt the great deſign of his *Religion*, which was to acquaint the *Iſraelites*, with the greatneſs of *God* Almighty, the abject Condition of *Man*, and the vaſt diſproportion betwixt that Greatneſs and that abject Condition, and by that Knowledge to keep them within the bounds of their *Duty*.

I could now willingly paſs downwards to the conſideration of the Prophets, that flouriſhed after *Moſes*. We ſhould be forced to copy out their whole Writings, if we would truly relate all that they wrote againſt their own ſeeming Expreſſions, againſt thoſe Opinions that were generally received, and againſt their own profeſs'd Opinions. This was for Example, an Opinion very deeply Ingraven in the Hearts of the *Jews*, that ſome certain Nations which had more grievouſly afflicted the People of *God*, or which were their declared Enemies, ſuch as *Aſſur*, *Ægypt*, *Edom*, *Moab*, *&c.* were the peculiar Objects of the Malediction of *Heaven*, reſerved to be ſome time or other overwhelmed by its moſt terrible Judgments. And this was more particularly a ſettled Opinion of the *Prophets*, who being inſpired with the Holy Ghoſt, continually breathed out terrible Menaces againſt thoſe deteſtable *Nations*, and uſually began their *Prophecies* after

after this manner; *The Burden of* Moab, *the Burden of* Babylon, *the Burden of* Ægypt, &c. Yet against that grand prejudicate Opinion, so deeply rooted in their Minds, even from their Youth, and strengthened by Education, confirmed by the terrible Comminations the *Holy Ghost* put in their *Mouths* against those *Nations*; for all this, I say, they foretel their *Salvation*, they foresee that God would remove into the midst of them the *Tabernacle* of his *Glory*: They proclaim, how that *God* will raise unto himself an *Altar* in *Ægypt*, and that the *Ægyptians* shall know the *Lord*. And they speak not of it without excessive transports of Joy; and they presage, that the *Jews* shall have for Associates in their *Happiness* and *Election* those very *Nations* which were thought to be most certainly reprobate, and which had been hitherto the most inveterate Enemies of *Israel*.

But what shall I say of that mixture, of Lowliness and Greatness, of Shame and Glory, of Power and Weakness, of Sufferings and Triumphs, of Life and Death, whose mixture makes up one of the most remarkable Characters of the *Messias*, which they promise to us? We must enter into a particular Examination of all the Oracles of the *Old Testament* concerning the *Messias*, if we would find out how many things the Prophets have spoken against their own settled and professed Opinions, as well as the Prejudices of all other Men. We would fain know, what the *Revelation* of the Strength and Power of the *Lord* has to do with a *Man of Sorrows, and acquainted with Grief*, and that Suffers Death? How the Prophets could ever think, that *Christ* should be cut off, but not for himself? What prejudicate Opinion leads them so much to debase his *Nativity*, and yet to represent the Consequences of it so comfortable to us, and so glorious to himself? But because the method we have pre-

preſcribed our ſelves, will not as yet allow us to fall upon thoſe Conſiderations, we will reſt contented with what we have already ſaid in that reſpect. That, as I ſuppoſe, being ſufficient to defeat *Spinoſa*'s Objections, and to ſhew, that it furniſhes us with an invincible Argument for the Truth of the *Jewiſh Religion.*

CHAP. XX.

Where we further Anſwer the Objections raiſed by the Incredulous, *againſt the* Jewiſh Religion.

ONE of the moſt plauſible Objections the Incredulous alledge againſt us, is that, which is taken from the great diſtance of time between us and the Matters of Fact mentioned in the various *Hiſtories* of the *Old Teſtament*; a diſtance indeed which ſeems capable to render our belief ſomewhat doubtful and incertain.

But this difficulty, methinks, may be eaſily ſolved, if we do but obſerve, *1ſt.* That the Matters of Fact of the *Old Teſtament*, which are very remote with reſpect to us, were very nigh, nay, very preſent, with reſpect to thoſe that wrote them. *2dly*, That thoſe Matters of Fact, beſides, that they were of ſuch a Nature, as not eaſily to be fancied in any ones mind, unleſs they were true, at leaſt the moſt part of them; and beſides, that they were written by Authors of an unſuſpected Sincerity and Simplicity, they were ingraven in ſuch Monuments that have preſerved to us the Memory and aſſured *Ideas* of them, in ſpite of the

the Vicissitude of Time, and the Revolutions of Ages.

The first of these Truths is unquestionable. For it is not to be denied, but that those Matters of Fact were written by such *Historians* as had either seen their Events, or heard them related by those who were Spectators of them. And this might seem sufficient to clear all doubts in this occasion. Because Men are of such a Temper as scarcely to trouble themselves so much as to publish those Lyes, which 'tis absolutely impossible to make any Body believe, especially when they cannot do it without exposing themselves to the Contradiction or Malice of the Men of their Age: Neither can it be so much as imagned, that any Man should go about to impose upon other Mens Belief, Stories composed of Events notoriously false.

Now such is exactly the case of all those who made it their business to inform us of those miraculous Matters of Fact we are speaking of. There was never any Age but there were some Rebels among the *Jews*. For no sooner are they come out of the Land of *Ægypt*, but they would fain have return back to it again. Sometimes they murmur for want of *Water*, and by and by for scarcity of *Bread*. Now they make a *golden Calf*, and another time they worship the false Deities of *Remphan*, *Moloch* and *Astaroth*; sometimes they serve *Baal*; sometimes they erect Calves in *Dan* and *Bethel* to be adored; and almost continually exercise their Fury against the *Prophets*, who sometimes hid themselves, sometimes were cast into Prison, at other times were stoned, or sawn asunder. For one just and religious *King*, you shall find amongst them, you shall meet with many Impious and Sacrilegious Ones, whose greatest Ambition was to abolish the true *Religion*, and that either to shew some complacency

cency for the strange *Nations* they were Tributaries to, or to have the freedom to humour their Passions, and to practice without any Scruples, all sorts of Injustice. Yet we find that as long as there were any Prophets, they always took upon them to reprove the People, and publicly to convince all obstinate Gainsayers, by those so very extraordinary and sensible *Miracles*, which all they were Witness to. *Moses* called the Eyes of the *Israelites* to witness, what amazing Wonders *God* had wrought in the midst of them, and *Elias* made Fire to come down from Heaven in the sight of all *Israel*. The first destroyed by the Sword, many Thousands of the *People*, that had defiled themselves with *Idolatry* in the very nick of time, that he laid before them all those wonderful Benefits, for which they shewed themselves so very ungrateful. The latter putting to Death all the *Priests* of *Baal*, which were so mightily favoured by the *King* and *Queen* of *Israel*, wanted neither Gainsayers, nor more violent Opposers, when he went about to convince the whole Nation of *Idolatry*, by making Fire to come down from Heaven.

But this is as yet nothing. It was the Will of the *Divine Wisdom*, that all those extraordinary and *miraculous* Matters of *Fact* should be preserved in certain and peculiar Monuments, that should equally perpetuate the Memory, and demonstrate the Truth of them. But the better to apprehend this, 'tis necessary to run them over distinctly one after another.

And, *First*, The Creation of the World being the first of all Events, and the furthest distant from our Knowledge, was likewise the difficultest of all to prove. And yet *Divine Wisdom* did wonderfully provide for it, by engraving it, if I may so speak, on those four different Monuments, the *World*, *Society*, *History* and

and the Institution of the *Sabbath* day, which he sanctified on purpose to eternize the memory of it. The *World* so visibly bears the *Characters* of being some Workmanship, and demonstrates so well the Wisdom of its *Maker*, that we cannot but see that the Existence of *God*, and the truth of the *Creation* are two such Truths as are essentially connected together.

Neither can we consider public *Society*, nor behold that succession of *Generations*, which must needs have had some beginning, without granting, that there was a *first Man* and a *first Woman* that were immediately created by *God*. We learn from *History*, by the late discovery of *Arts*, and *Sciences*, and of Customs, and by the Original of Nations, that public *Society* had a beginning, and is not very ancient. Lastly, the establishment of the *Sabbath*, the reasons whereof would be incomprehensible, or rather whose Institution would be unreasonable, had it not been thought useful to perpetuate the memory of such important an Event, necessarily leads us to the Truth of the *Creation* which it represents to us. Now although each of these Monuments in particular might suffice to convince unprejudiced Men, of the Truth of the *Creation*; yet certain it is, that the connexion of all these Monuments together, give us an evident demonstration of the same. For what is there, I pray, that can be the cause of this mutual Agreement between *Nature*, *Society*, *History* and the *Jewish Tradition*? What necessity is there, that all the parts of *Nature* should so well agree with all the parts of *Society*, that the parts of *Society* should agree with all kinds of *Histories*; and that the latter should be so conformable to the *Jewish Tradition*, the most ancient in the *World*, and above all, to that extraordinary establishment of one day set apart for the *Sabbath*? Undoubtedly the *Wisdom* of *God* intended, that this

Truth

Truth of the *Creation* ſhould be exalted above all manner of Scruples, when he imprinted it in *Nature*, which wholly depends on him, and on none beſides him; in *Society*, and in the multitude of *Nations* which all proceed from the very ſame Principle, of which he is the only Father; in the memory of things paſt, which have no other Principle but him; and in ſome part of time which wholly belongs to him, becauſe he that made the *Creatures*, is alſo the cauſe of their duration, and has a right of diſpoſing as he pleaſes, of our Days and Years, and of conſecrating to himſelf that part of our time which he thinks moſt fit.

Secondly, I place the calling of *Abraham* in the Rank of miraculous Facts, becauſe it ſeems to me to be *miraculous* both in the Principles, and in the Events of it. In it *Abraham* performs three very difficult Things. He abandons his Country, he circumciſes himſelf, and he offers up his Son for a Sacrifice. It is impoſſible he ſhould have had Reſolution enough to perform all that, unleſs he had been very certain, not only that there is a *God*, but alſo that *God* appeared unto him. And we may alſo further add, That thoſe three Teſtimonies he gives to *God* of his Obedience, may ſerve for three different Monuments, in which the *Wiſdom* of *God* was willing to Ingrave, if I may ſo ſpeak, the Truth of that Supernatural *Revelation*, wherewith that *Patriarch* was honoured. Furthermore, thoſe Monuments are all very true, and very real. It cannot reaſonably be doubted, but that *Abraham* abandoned his Country, becauſe it apears, that his Poſterity did afterwards ſettle in a ſtrange *Land*, and that the Abode of the Poſterity of *Abraham*, which was firſt amidſt the *Canaanites*, and ſecondly in *Ægypt*; and the conſtant Profeſſion they made of abominating all *Idols*, and of worſhipping one only *God*, did manifeſtly evidence how their Father *Abraham* had forſaken

saken his own Country, to renounce the Worship of *Idols*. It is also very certain, that *Abraham* offered up his Son for a Sacrifice on Mount *Morijah*. The name which was given to that Mountain on that occasion, as well as that Proverb which was so long in use among the *Israelites*, *In the Mount of the Lord it shall be seen*, are an unquestionable Proof of the same; which can never be suspected: Neither is it to be doubted but that the Violence which *Abraham* did to the most tender and compassionate Affections of his Heart, to reduce them to submit to God's Commands; suppose, that he firmly believed that *God* himself had really commanded him to offer up his *Son*. But the Action of his, that most sensibly represents that Truth to us, was his sudden resolution to *Circumcise* himself, his Servants and his *Family*. 'Tis meer Foppery to assert, that *Abraham* could resolve to *Circumcise* himself with any other design, but to obey *God*'s Commands. For *Circumcision* is a thing of such a Nature, which no Man would ever have thought of meerly of his own head; besides, it hath something in it that seems offensive to Modesty and Honour. It is painful and contrary to all natural Affection of Parents to Children, as it appears by the Example of *Zepporah*, which, for that reason, called *Moses* a bloody Husband. Moreover, this Practice does not comprehend any true and real Advantage; and those who strained their Wits, to find out a use for it, came off but very dully. They pretended, that *Circumcision* was a great help to Fruitfulness, but without any Reason, and against all Experience, since it appears that *Uncircumcised Nations* are altogether as Fruitful as the others. They further said, That it was of great use to neatness. But it can never be conceived, that so slight a Motive as that could have induced *Abraham* to practice a Custom so difficult, so painful and so singular,

 lay,

nay, and ſo ſtrange, which was likely to have made him ridiculous to all the *World*, as it failed not afterwards to come to paſs. We muſt therefore grant the Truth of the Matter of Fact, *viz.* That *God* made choice of *Circumciſion* to make it ſo much the more certain, and leſs ſuſpicious a Monument of his Covenant, Protection and Revelations, as it is a Practice which we naturally abhor in the higheſt Degree. *Circumciſion* very ſenſibly denotes, firſt, That *God* called *Abraham*, becauſe none but *God* could have required of him ſuch a Teſtimony of his Faith: And, ſecondly, That *Abraham* was as much Perſecuted as any one poſſibly could be: That it was really *God*, who had ſpoke to him; becauſe no other conſideration, but that of the expreſs Authority of God himſelf, could have engaged him to put a thing in Execution, which was ſo much againſt his natural Inclination.

Thirdly, We muſt add to the Calling of *Abraham*, the wonderful and miraculous Teſtimonies of *God*'s Protection to him, and the reſt of the *Patriarchs*, in many different Occaſions; which are of ſuch a Nature, that, waving the Authority of the *Hiſtory*, which relates them, they ſeem to juſtifie themſelves, and to convince us by certain natural Characters of their Truth. We ſhall take notice here but of two, on which we have already made ſome ſmall Reflections. The firſt is, that *Abraham* and *Moſes* aſcribe to an Angel all the Properties, Titles and Glory of the *Supream Being*, as we have already ſhewed. The ſecond, That *Jacob* is ſaid to have wreſtled with God, and prevailed, which *Moſes* could never have written ſeemingly againſt his own profeſſed Doctrin, ſuppoſing 'twere not really true, and myſtically reconcileable thereto.

For

For it is evident, that *Moses* instead of inventing such kind of Fables ought rather to have been inclined to reject them. And it is Idle to affirm, that he contrived those kind of Stories meerly to please the People. For 1. All the World is very well satisfied, how little Complaisance *Moses* shewed to a Nation which he continually upbraided with hardness of Heart, and a stiff-Neck. 2. He made it his Business to instruct the People concerning the *Majesty* of *God*, and vile estate of *Man*, and the disproportion there is betwixt them both; how were it possible then he should upon this occasion act directly contrary to his own proper designs?

Now do but add all these considerations to that double Monument, in which the *Wisdom* of *God* was willing to preserve the truth of this Matter of Fact, the name of *Penuel* that was given to the Place where this Wrestling was performed, the strange and extraordinary Custom of the *Jews*, who did never Eat of the Thigh of any Beasts whatever (a double Monument indeed which is too Singular and too remote from the ordinary reflexion of Mans understanding, to be the Object of any Fiction of the mind,) and you'll be highly confirm'd in the Opinion, that these were true Matters of Fact, and very sincerely related to us.

The abode of the *Israelites* in *Ægypt* is the Monument on which the *Wisdom* of *God* has imprinted the Truth of the Exaltation of *Joseph* in that Land. For it is not to be conceived, that *Jacobs* Family would have gone into *Ægypt* upon any other account, but that, because they already laid claim to the Possession of the Land of *Canaan*, as it is manifestly apparent by the care *Jacob* took on his death-Bed to charge them, that they should carry his Bones to be buried in the Land of the Pilgrims of his Fathers. Indeed

what likely-hood is there, that *Jacobs* Children should harbour any thoughts of dwelling in *Ægypt*, and living there as Shepherds, which were an abomination unto the *Ægyptians*, except they had been under some very powerful protection, and had been forced to it by an urgent necessity? But the abode of the *Israelites* in *Ægypt* is very inconsiderable, if compared to the miraculous and astonishing manner, in which they were delivered out of it.

It cannot be doubted, but *God*, in order to that End, did make use of all those terrible and destroying Wonders which *Moses* tells us of, and which we commonly call the plagues of *Ægypt*. For otherwise how would the *Ægyptians* have resolved ever to let them depart? why would they so willingly have deprived themselves of the advantage, which they received from their daily labours? And if they before feared, least the *Israelites* should have grown too numerous, they had much greater reason to be affraid, least that terrible Multitude being once assembled together, might have been strong enough to make War against them, or perhaps strong enough to Conquer them. Further it is very certain, that the *Israelites* carried away their Flocks, and took along with them the Goods and Effects of the *Ægyptians*. For otherwise where could they have got those Materials which they employed in the desart in the building of the *Tabernacle*, in offering their Sacrifices, and in performing many other Ceremonies of the Divine Worship? But if the *Israelites* carried away their Flocks, and took along with them the Goods and Effects of the *Ægyptians*, those Matters of Fact must necessarily have hapned after the very same manner, which is related in the *History Moses* has given us of them.

Certainly,

Certainly, whosoever shall reflect on the various circumstances of that transaction, as, how improbable it was the *Ægyptians* should have suffered so Numerous a *Nation* to depart, which might as well have subdued all *Ægypt*, as it subdued some time after the Land of *Canaan*, the vast Riches they carried away, as they themselves own they did, in having spoiled the *Ægyptians* of their Jewels, which they afterwards consecrated to *God*, using them for the service of the Tabernacle; the Travellers habit in which they celebrated the Passover, every Year, in commemoration of their Fathers readiness to depart, in eating the Paschal Lamb; that so surprising, and otherwise so incomprehensible Ceremony, of striking on the Door-posts the Blood of a Lamb, and eating his Flesh, with a Staff in one hand, and by Candle-light, the name of the Passover, which was given to that Lamb, by which they Yearly commemorated that ancient passing of the *Angel* over their Doors, as also to the Feast, and to the day that this meal of commemoration was observed; the Consecration of the first born of the People which were Sanctified unto the *Lord*, and the *Levites* which were looked upon as the first born of the People, a consecration which was publicly performed in remembrance, that the first born of the *Ægyptians* were slain, but the first born of the *Israelites* saved. I say, whosoever shall reflect on those things, he will find that the *Jewish Religion* is the most infallible and the surest Monument that can possibly be, in which the *Wisdom* of *God* was pleased, the memory of so great an Event should be for ever preserved.

But if we should follow the *Israelites* into the *Wilderness*, there we should find, that *God* work't such astonishing *Miracles*, and in such great Number

in their behalf, that it is hard to remember them all. But what is moſt to our purpoſe, and that we ought here principally to obſerve, is that *God* eternizes their Memory, and renders the Truth of them altogether undeniable, inſtituting ſuch ſigns and memorials, as make it impoſſible for any Man to foiſt in any *Fiction* whatever in that reſpect: For, after the *Ægyptians* had been overthrown in the Water of the *Red Sea*, *Moſes* compoſed a Song of thanksgiving about it, which was carefully preſerved from Age to Age. God rained down *Manna* from Heaven for their miraculous Suſtenance; he commanded, that they ſhould fill a Pot full of it, and ordered it ſhould be kept to all Ages for a conſtant and perpetual Miracle among the *Jews*. The Children of *Iſrael* ſojourned a long while in the *Wilderneſs* dwelling in Tents, and having no other ſubſiſtance but by the *Miracles* which *Divine Providence* continually wrought in their favour, it being evident, that they could never have been maintained ſo long in the *Wilderneſs* without the aſſiſtance of ſome *Supernatural Care*. *God* commanded a *Tabernacle* to be built, to ſerve for a ſenſible and everlaſting *Monument* of the truth of that Occurrence; it being manifeſt, that if the Children of *Iſrael* had only paſſed through the *Wilderneſs*, without making any ſtay there, they would never have gone about to build a *Tabernacle* to *God*, but would have tarried till they were come to the Place, which was allotted for their fixed Habitation, wherein they might build him a *Temple*. *Aaron's* Rod being the only one that Budded among all the others, to ſhew by that *Prodigy*, that the calling of that *High-Prieſt* was altogether *Divine*; *God* commanded that Rod to be preſerved in the *Tabernacle* for a perpetual Memorial of that Truth, and to confound *Rebellion*. God having puniſhed the ingratitude of his People by ſending againſt them *Fiery Serpents*, whoſe

whose bitings were Mortal, and at the same time giving a remedy against them, by commanding a Brazen-Serpent to be set upon a Pole in the midst of them, that whosoever was bitten, should behold it, and be healed; this *Brazen Serpent* which lasted unto the days of *Hezekiah*, and would have lasted much longer, had not the *Israelites* taking it for the Object of their Idolatrous Worship, given that Just *King* occasion to beat it to powder, That *Brazen Serpent*, I say, was a memorial of the Miraculous healing of all that beheld it, and could not represent any thing else. For I would willingly know to what purpose any Man should have thought upon erecting a *Brazen-Serpent*, and if ever the like Fancy came into any Man's mind since the *World* began? *God* gives his *Laws* to the People of *Israel*, by making his Voice distinctly and immediatly to be heard in the midst of the Clouds. The *Decalogue*, and the Preface of the *Decalogue* are an evident Monument of that Truth; *Hearken, O Israel, I am the Lord thy God.* And *Moses* gives this for a reason of the second Commandment: *Remember the Day that thou stoodest before the Lord thy God in Horeb, ye heard the Voice of his Words, but saw no Similitude.* This same may be looked upon as a Monument of *Gods* immediate *Revelation* in *Horeb*, who did Marvellous things for the Deliverance of *Israel*. The *Decalogue* is a Monument of that Truth, which cannot be suspected, for as much as it supposes all these great wonders. Lastly, that *Miraculous Cloud* in which *God* came down from Heaven to lead the *Children* of *Israel*, and which was Light on the one side, and Darkness on the other; having filled up the Tabernacle from whence God delivered his *Oracles*, and answered all those that came to consult him, was for many Ages together a Monument of all the *Wonders* which *God* had done by his Ministry.

To this we might further add, that after *God* punished the impiety of those that rebelled against his Commands, by contending with *Moses* for his Authority, and with *Aaron* for his *Priest-hood*, when he made the Earth to open to swallow part of them, and consumed the rest by Fire, which he sent down from Heaven; they took the Censers of those impious Men, and carefully kept them by Gods Command, for a *Monument* to posterity, of so terrible a vengance: which being joyned with the multitude of People that perished at that time by the hands of the *Divine Justice*, and by that avenging Fire, that spared not even *Nadab* and *Abihu*, which had also shewed their Impiety, tho' upon other occasion, might be of some weight to confirm the truth of all those Events. But it is now convenient to pass on the consideration of the wonders that followed after the death of *Moses*; and which accompanied the Children of *Israel's* Entrance into the Land of *Canaan*.

The *Israelites* being about to pass over *Jordan*, they sent the Priests before them bearing the *Ark* of the *Covenant*, which being attended by the vertue and power of *God*, who shewed himself present in it, in a most singular way divided the Waters after such an unparrelled manner, that those which were on the lower side of the current slid away, and those which were coming down were hanged up in the Air, till all the People were passed clean over it. But this *Miracle* was too extraordinary to be suffered to be buried in Oblivion: God therefore not only commanded it should be registred in the Book of all the memorable Events, that happened to the People of *Israel*; but he ordered likewise that they should erect a Monument of twelve Stones in the midst of that very River, and another like unto it

it in *Gilgal*, for a sensible testimony to *Posterity*, that the Children of *Israel* had passed over the River on dry Ground.

The Terrour of God marcht always before the *Israelites*; so that the Walls of Cities fell down at the approach of the *Ark*, and the sounding of the Trumpets of Rams-horns, as appears by the Example of *Jericho*. And the *Nations* being astonished at the great Prodigies which *God* had done in behalf of his *People*, were cast into the utmost consternation, and did not think themselves able to stand one moment before him. But if you desire to have an undeniable proof of the public impressions, which the wonders *God* had done for his *People*, wrought upon their minds, consult but the proceedings of the *Gibeonites*. They putting no confidence in their strength, nor in any human assistance, beguiled the sincerity of *Joshua*, by a strategem known to all, and obtained their Peace by surprise; for the Princes of the Congregation swore to them that they would not destroy them, and faithfully kept their word. They dwelt afterwards among the *Israelites*, and were made *hewers of Wood and drawers of Waters*, till the days of *Saul*, who attempting to destroy them, notwithstanding so solemn a treaty, drew *Gods* anger upon himself, who for that sacrilegious action severely punished his Posterity, by delivering them up into the hands of the *Gibeonites*, to reveng themselves on them as they listed. The *Gibeonites* alone of all the *Canaanites*, living among the *Israelites*, the treaty which they made, and which was so religiously observed with them, the violation of that Treaty being so severely punished, in a time, wherein 'twas an easy matter to know the truth or falshood of it, were as so many true Monuments of the

the impreſſion which the wonders of *God* had wrought upon The minds of the *Nations.*

Laſtly, the *Ark* of *God*, was as it were a ſenſible miracle to the Eyes of the *Iſraelites*, which evinced to them the *Divinity* of their *Religion*: It ſerved alſo at the ſame time for a Monument of the Miracles which had been already done in *Iſrael* by the Power of *God.* One of the moſt notable Occurrences, that are to be found in the Hiſtory of the *old Teſtament*, is the wonderful and ſurpriſing manner in which the *Ark of God* acted among the *Philiſtians*, who were ſmitten by the Hand of *God*, with divers plagues, and forc'd (tho' againſt their Will) to ſend the Ark back again to the *Iſraelites*; every circumſtance of that Tranſaction is very remarkable. The *Ark* was brought into the Houſe of *Dagon*, and ſet up by him: But when they aroſe early on the morrow *Dagon* was fallen upon his Face; they took up *Dagon*, and ſet him in his place again: But on the morrow following, *Dagon* was fallen again to the Ground, and his Head and the Palms of his Hands were cut off. The vengeance of *God* was afterwards removed from the *Idol*, to the *Idolaters* of it. The Inhabitants of *Aſhdod* were plagued with a multitude of *Mice*, which *God* ſent into their Land, and he ſmote them with *Emerods* in their ſecret Parts, ſo that they could not ſit. They of *Aſhdod*, not able to endure the *Ark* any longer, for the great deſtruction it had done amongſt them, they ſent it into the other *Citys* of the *Philiſtians*, where it did alſo the like damage. Wherefore the *Philiſtians* fearing leaſt it ſhould ſlay them all, called for their *Diviners*, who adviſed them to ſend away the Ark, with a little Coffer on the one ſide of it, into which they ſhould put five golden Images of the *Mice* that waſted their Land, and five others of the *Emerods* they had been ſmitten with in their Secret-parts.

And

And accordingly they laid the Ark on a new Cart, and tied two Milch-kine to it, whose Calves they shut up at home, these kine, contrary to their natural instinct, which strongly allured them to turn rather back towards their young Calves, carried the Ark straight way to *Beth-shemesh* without stopping in the least by the way. The Men of *Beth shemesh* having attempted to look into the Ark by a rash and impious curiosity, *God* Smote 50000. with the stroke of Death, then the *Ark* was brought into the House of *Abinadab* in *Gibeon*.

All these wonders might perhaps be reasonably called in question, if besides the sincerity and candour of the *Historian* that relates them, they were not imprinted on these three sensible Monuments, the sending back the Ark to the *Israelites*, the *Images* put into the Coffer that was sent back with the *Ark*, and the 50000. of the People that were slain, for having too rashly lookt into it. For who can imagin that the *Philistins* should of their own accord, and without any compulsion at all, have voluntarily sent back the *Ark*, in which they knew very well that the *Jews* put all their trust and confidence, and which consequently it was so much their interest to preserve? Moreover, what signified those golden Images of *Mice*, and of the *Emerods*, with which they had been smitten in their Secret-parts, and which were afterwards preserved so long in *Israel*? What necessity was there for this mixture of *Mice* and *Emerods*? Lastly, how could the People have been imposed upon to believe that 50000. of the Men of *Beth-shemesh* were slain, and died for having lookt into the *Ark* if it were not true? 'tis impossible to impose such a Matter of Fact as that, upon Peoples belief, if it had been false. 50000. Men slain all at one time, and

a whole Nation almost destroyed in such a terrible manner at the bare approach of the *Ark*, are such a Monument, as in its dependence upon the other circumstances of that story, is certainly sufficient to evidence the truth of it.

Further, these things happened in the Year 2888, Thirty Years before *David* was born, or thereabouts. Doubtless he must needs know the Truth of it, or might at least have easily known it, if he would: And it would have been absolutely impossible for a Man of so great an Understanding and Ingenuity as he was, to have been cullied by those who should have related to him things so very strange, and so contrary to the public Knowledge of every one, if they had been Fables. For, I pray, how were it possible, that *David* could have been made to believe, or those Men who lived in *David*'s Time, that the *Ark* was sent back by the *Philistins*, who had been forced to it by so many *Plagues* inflicted on them all; that 50000 of the Men of *Beth-shemesh* had been slain for looking too curiously into the *Ark*; that the *Philistins* had sent along with the *Ark* several golden *Images*, which were very sensible *Monuments* of the *Plagues* they had suffered, and yet that all this was not above 25 or 30 Years before his Time? Surely, had the whole been a meer Fable, there were then many Thousand People still living, who were able to detect it, as having seen the contrary, or rather, as having neither seen, or yet seeing, any thing of it.

It is therefore most certain, 1*st*, That these Monuments are very numerous; 2*dly*, Very remarkable; 3*dly*, Not to be suspected: And that by their variety, they form such a moral Demonstration, that it cannot but convince those Understandings that are rightly disposed.

I say

I say, That they are very numerous: For, in effect, the *Seventh Day* that was Sanctified by the perpetuating the *Memory* of the *Creation*, and the *Sabbatical* Year, and the *Sabbatical* Week of Years; the long continuance of *Noah's Ark* after the *Flood*, on Mount *Ararat*; the *Pillar* of *Salt* into which *Lot's Wife* was transform'd, which lasted for so many Ages after *Circumcision*, so difficult a Custom to be practised; the Names of the *Patriarchs*, that did so well express the *Characters* of their Calling, or the Benefits which *God* extended towards them; the different Names given those Places, wherein all those wonderful Occurrences happened, such as *Morijah*, *Penuel*, &c. The State of the *Jewish Commonwealth*, not to be explained, unless it be conceived as joyned to all those *Miraculous Revolutions* that happened in it; and the Ceremony of the *Passover*, which was a sensible Representation of all the *Circumstances* of the Children of *Israel's* going out of *Ægypt*, and especially of the Death of the *Firstborn* of the *Ægyptians*; the wonderful Preservation of *Aaron's Rod* in the *Tabernacle*; the only one among the rest that budded; a Pot filled with that Heavenly *Manna* on which the *Israelites* fed so long in the *Wilderness*; the *Tabernacle*, which was a lasting and perpetual Monument of the long continuance of the *Israelites* in the *Wilderness*, where they could never have lived a quarter of the time, without the Supernatural help of *Providence*; the *Brazen Serpent* preserved to *Posterity* (when it was of no use) for a memorial of the miraculous healing the *Israelites* had obtained by beholding it; the *Censers* of *Korah*, *Dathan* and *Abiram*, and others, who rebelled against the Commandment of *God*, which were preserved to put the *People* in remembrance of that supernatural Chastisement; the *Altar* that was erected in the midst of the *River Jordan*, in Testimony of their passing it over on dry Ground by the Power

of

of *God*; the Preſervation of the *Gibeonites*, by the Sacredneſs of the Oath made to them, though obtained by Surpriſe, and their Condemnation for the Guile uſed in their Treaty, to ſervile and infamous Employments; the Family of the *Harlot Rahab* ſuffered to dwell among the *Iſraelites*, for a monument of the Mercy that was deſervedly ſhewn to that State, in conſideration of that Woman's Services: The *Ark* of *God*, which was the Inſtrument whereby he wrought ſo many wonders, and the monument of ſo many Miracles; the Songs of Thankſgivings which the *Jews* ſung with ſo much Solemnity, after their wonderful deliverances, and which they ſo religiouſly preſerved; the *Hebrew Tongue*, which altogether conſiſts of Expreſſions that tend in the main to aſcribe every thing to the Glory of God (for it is the Property of all *Languages* to expreſs the Manners of the *People* that ſpeak it) and which by its *Genius* and Modes of ſpeaking, gives a perfect *Hiſtory* of that *People*, and declares the ſignal Benefits of which *God* had ſo often conferred upon them; the *Tradition* of the *Iſraelites*; the *Hearts* of the *Patriarchs*, and of other Men that were effectually moved to Holineſs, by the ſight of all thoſe great and ſurpriſing Wonders; and laſtly, the wonderful and conſtant ſupport of that *Nation*, which, ſeperated as it was from all other *Nations*, could never have maintained it ſelf a quarter of the time it has done, and much leſs could have preſerved the *Religion* pure, and the Worſhip of the true *God* undefiled, againſt the Inclination of their *Paſſions*, and the Example of their Neighbours, which ſtrongly byaſſed them to *Superſtition*: All theſe Monuments, I ſay, are very numerous, and we muſt of neceſſity grant, that there was never ſo great a care taken to preſerve the Memory of things paſt, as there was in this occaſion.

Secondly,

Secondly, It is certain, that theſe Monuments were very remarkable and very ſingular: For, what could be more univerſally known, than the *Tabernacle*, the *Ark*, the Condition of the *Jewiſh People*, the *Circumciſion* and the *Sabbath*-day? See but there what care *God* takes to preſerve the memory of things paſt, when he thinks they may ſerve to illuſtrate or confirm *Religion*. He ingraves them upon time it ſelf, that conſumes all things; and yet, which laſts much longer than any thing elſe we ſee. He imprints them on the Fleſh of the *Iſraelites*, in their Religion, in the *Revolutions* of their *State*, that theſe Objects being more ſenſible to their Eyes, ſhould be at the ſame time both the more remarkable, and more undeniable.

Thirdly, Further, theſe Monuments are beyond all exception or ſuſpicion: For it cannot be ſuſpected that *Moſes* inſtituted the *Sabbath* and the *Circumciſion*, only to get credit to Impoſtures, ſince theſe two Cuſtoms were both eſtabliſhed long before his time. *Moſes* might have had a ſubtile and politic Wit, but he could never have made Events pliable to his deſires, nor have adjuſted them to his Paſſions and Humours. The *Patriarchs* had their Names given them before the Days of *Moſes*, and theſe Names manifeſtly ſhew what happened to them.

If all the marvellous things pretended to be done by *God* in *Ægypt* and in the *Wilderneſs* were Fictions, it is unconceivable, how it could come into the Mind of *Moſes* to eſtabliſh a Religion, which is nothing elſe but a ſenſible repreſentation of ſuch ſuppoſed Occurrences. And it was impoſſible for that *Lawgiver* to have impoſed both on the preſent time, and on the future, on the Men he governed, and on their Poſterity, by making them keep *Manna*, which he knew would ſoon be corrupted; as, if it would have kept incorruptible.

ruptible. He could not ſo far have impoſed upon the *Iſraelites*, as to have made them believe, that they came out of *Ægypt* with all the precious Jewels of the *Ægyptians*, when they never ſtirred a Foot, nor made them to have erected ſo magnificent a Monument of that Event, as the *rich Tabernacle*. For, with what materials could they have done it? It could never have come into the Mind of *Joſhua* to order a kind of an Altar to be built, in token, that they had paſſed over a River on dry Ground, if they had paſſed over Bridges, or otherwiſe: For there he would too much have expoſed himſelf to the mockery both of the Spectators of ſo ſenceleſs a Labour, and of the very Perſons themſelves employed in it. The *Brazen Serpent* could never have been formed of it ſelf, nor would that *Nation*, which bore an inveterate hatred to all ſorts of carved *Images*, or repreſentations of Things whatever, have erected it, or ſuffered it to have been erected; without it had been, upon occaſion of ſome great *myſtery*, or ſome urgent neceſſity. The *Philiſtians* would never have ſent back the *Ark* of *God* out of any Complement to the *Iſraelites*, who put all their Confidence in it: Nor would the Men of *Beth-ſhemeſh* have ſuffered themſelves to be ſlain, though but in a Fable, only out of a particular deſign to render that *Ark* more terrible, and more worthy of Veneration. The *Gibeonites* would never have eſcaped the Sword of the *Iſraelites*, by which ſo many other *Nations* were cut off, without ſome particular reaſon for it: Nor would *David*, as well as ſeveral other holy Men, who lived in a time wherein they might have eaſily known the Truth or Falſhood of all thoſe Events, ſo effectually have been moved to Sanctity, by the conſideration of Events which they knew to be Fabulous. For ſince they

Juſtin *againſt* Tryphon.

they had not so clear a Notion of the Life everlasting as we have, they would soon have yielded themselves over to the Love of the World, unless they had been restrain'd from it, by the consideration of all those Wonders of the Truth of which they were so fully and so perfectly convinced. Nothing could have supported, or withdrawn them from *Vice*, which then would have been to them far preferable to *Vertue*, had not the counterpoise of all those miraculous Matters of Fact awakened, and, as it were, spoken to them from *God* himself. We may therefore very well affirm, in that respect, that the *Miracles* of the *Old Testament* served then instead of the *Motives* of the *Gospel*; and that the *Motives* of the *Gospel*, I mean the *distinct Revelation of Life Eternal* and *Death Eternal*, serve now instead of those *Miracles*, and ought to be such a counterpoise, as may keep us from falling into Vice. But this Consideration brings us now from the Consideration of the *Jewish Religion*, to that of the *Christian Religion*.

SECT. IV.

Where we ſhall prove, That the *Jewiſh Revelation* tends to convince us of the *Divinity* of the *Chriſtian Religion.*

CHAP. I.

Of the Calling of the Gentiles.

IT is not ſufficient for us only to have proved the Divine Original of the *Jewiſh Religion*; but we ought to proceed yet further, and conſider, whether it will not lead us to ſome greater *Revelation.*

One of the chiefeſt *Oracles* that it contains is undoubtedly the Prediction of the *Calling* of the *Gentiles*; this is a grand Principle, which, if but once throughly eſtabliſhed, will carry us far beyond the *Jewiſh Revelation*, and make us fully acquainted with the Model and Deſign of God in the Matter of *Religion.*

To effect his, Let us keep cloſe to the Conſideration of that *Propheſie*, and its *Completion.*

The *Scripture* fully reſolves all doubts we may reaſonably have about this *Propheſie.* This is not ſuch an *Oracle* as might by chance have been put into the mouth only of a ſingle Prophet; but it is in all their mouths. *Moſes*, *David*, *Solomon*, *Iſaiah*, *Jeremiah* and others, do ſo often in their Writings foretel the Calling of the *Gentiles*, that they ſeem to have been Spectators of it. It cannot be objected, that the *Propheſie*

is

is embroiled with any obscurity, because nothing can be more plain than these words of *Zechariah*, Chap. 14. Verse 8, 9. *And it shall be in that day that living waters shall go out from Jerusalem*, &c. *And the Lord shall be King over all the Earth; in that day shall there be one Lord, and his name one.* Nor likewise this place out of *Malachi*, Chap. 1. ver. 11. *For from the rising of the Sun unto the going down of the same, my name shall be great among the Gentiles, and in every place incense shall be offered unto my name, and a pure offering. For my Name shall be great among the Heathen, saith the Lord of Hosts.*

If these words are not thought expressive enough to testifie God's Choice of the *Gentiles*, and his admission of them into his *Covenant*, do but observe this Passage, wherein he speaks himself by the mouth of his Prophet *Isaiah*, chap. 65. ver. 1. *I was sought of them that asked not for me, and found of them that sought me not. I said unto a Nation that was not called by my name, Behold me, behold me.* And this other, Chap. 54. verse 1. *Sing O barren, thou that didst not bear; break forth into singing, and cry aloud; thou that didst not travail with Child: for more are the Children of the desolate, than the Children of the married wife, saith the Lord.* If you would know who are the *Gentiles* that are to be made partakers of these great Promises, you will find all of them to be indifferently admitted into this Covenant, even those who formerly seemed most abandoned of God. *In that day*, saith *Isaiah*, Chap. 19. verse 21. *The Lord shall be known to Egypt, and the Egyptians shall know the Lord.*

If it be the Opinion of the *Jews*, that the *Gentiles* were to be called to the Knowledge of the true *God*, like a Company of Slaves wholly designed to follow the triumphal *Chariot* of *Israel*, we might soon silence them with these words of *Micah*, Chap. 4. verse 6, 7. *In that day, saith the Lord, I will assemble her that halteth,*

and I will gather her that is driven out, &c. And I will make her that halteth a remnant, and her that was cast far off, a strong Nation; and the Lord shall reign over them in Mount Sion, from henceforth even for ever. Ezekiel speaks of a time in which the two Nations should be no more two Nations, and of an *everlasting Covenant*, which God would make with them in general. *Moreover*, saith he, *I will make a Covenant of Peace with them, it shall be an everlasting Covenant with them; and I will place them, and multiply them, and will set my Sanctuary in the midst of them for evermore. My Tabernacle also shall be with them; yea, I will be their God, and they shall be my People. And the Heathen shall know, that I the Lord do sanctifie Israel; when my Sanctuary shall be in the midst of them for evermore.* Then, saith God by the mouth of Zephaniah, *will I turn to the People a pure Language, that they may all call upon the Name of the Lord, to serve him with one consent.* Chap. 37. ver. 26, 27, 28. Chap. 3. ver. 9.

If these Oracles are not persuasive enough, and you yet require more expressive, you need but consult *Esaiah* for a fuller representation of this Matter. *And it shall come to pass in the last days*, saith he, Chap 2. verse 2, 3. *That the Mountain of the Lord's House shall be established in the top of the Mountains, and shall be exalted above the Hills, and all Nations shall flow unto it: And many People shall go, and say, Come ye, and let us go up to the Mountain of the Lord, to the House of the God of Jacob, and he will teach us of his ways, and we will walk in his Paths: For out of Zion shall go forth the Law, and the word of the Lord from Jerusalem.* And again he saith, Chap. 20. verse 1, 2, 3. *Arise, shine, for thy light is come, and the Glory of the Lord is risen upon*

upon thee: And the Gentiles shall come to thy light, and Kings to the brightness of thy rising.

But who will warrant us, it was not out of some exagerating Desires of the *Prophets* themselves, which made them give out, that the very *Gentiles* should come to the Knowledge of the true *God*, and shew forth his Wonders? Why may we not as well believe, that the *Psalmist* only designed to express his desire, when he said, *All the Ends of the World shall remember and turn unto the Lord: and all the Kindreds of the Nations shall worship before him?* *Psalm* 22. verse 27. But this suspicion will easily vanish, if you'll but consider that these Oracles which denote the calling of the *Heathen*, sometimes oppose the *Gentiles* to the *Jews*; as thus, when it is said, That *more are the Children of the desolate, than the Children of the married Wife*: And especially when *Moses* represents it in these Words so worthy our Observation: *They have moved me to jealousy with that which is no God, they have provoked me to Anger with their Vanities: And I will move them to jealousie with those which are not a People, I will provoke them to anger with a foolish Nation.* *Deuter.* Chap. 32. verse 21: Who does not perceive, that a Prophecy so often repeated, accompanied with so many Circumstances, delivered in such different manners, and with all united to the actual casting off the *Jews*, could not be a meer delusion, or the effect of a luxuriant Imagination, or the Product of any Designs, which the *Prophets* might have to flatter either themselves, or their own *Nation*?

But perhaps they foretold the Calling of the *Gentiles*, not that they thought themselves it would ever come to pass, but only to bring the *Jews* to Re-

pentance, by threatning them, that *God* would turn from them to their Enemies. To this I reply, *First*, That although I should grant it to be a threatning, yet it would not cease, being a Prophesie too. For supposing a Man had denounced God's fiery Wrath against that abominable City of *Sodom*, who would not after the Destruction of that Place, have thought him a true Prophet? Though perhaps before the Event, his Discourse might have been regarded as a blave threatning?

Further, the Circumstances which accompany this *Prophecy*, are too many not to be formed, with some certain Prospect of an answerable Event. What difficulty is there to conceive, That *the Law should go forth out of Zion, and the word of the Lord from Jerusalem*; That *the Gentiles should come to the light of Sion*; That *living Waters should go out from Jerusalem, half of them toward the former Sea, and half of them toward the hinder Sea*, &c.? *Zech.* 14. 8.

But *Thirdly*, it is evident, That it was not by way of threatning the *Jews*, that the *Prophets* foretold them the Calling of the *Gentiles*; because when we denounce a Misfortune against any one, only with design to fright him, we usually represent the danger near as well as great, and just ready to seise him. Yet the *Prophets* foretold the Calling of the *Gentiles*, as being a thing very remote. *And it shall come to pass*, saith *Esaiah* in the place we have already quoted, *that in the last days the Mountain of the Lords House*, &c. Lastly, do but read the Writings of the *Prophets*, and observe, that in their *Predictions* of the Calling of the *Gentiles*, they often speak of it as an Event that would infallibly turn to the Glory of *Zion*, and be followed by the true Salvation *God* designed

ſigned for the true *Iſraelites*, though moſt of that Nation were to be poſſeſſed with a Hardneſs of Heart. *In the day that thy Walls are to be built*, ſaith *Micah*, Chap. 7. Verſe 11, 12. *in that day ſhall the Decree be far removed. In that Day alſo, he ſhall come even to thee from Aſſyria, and from the fortified Cities, and from the Fortreſs even to the River; and from Sea to Sea, and from Mountain to Mountain.*

It is therefore very ſure, that theſe Oracles by their number, plainneſs, and the exact deſcription of their Circumſtances, are much above the reach of all ſubtilty, and unexceptionable; ſo that it remains only further to enquire, Whether the *Prophecy* accordingly came to paſs? which we ſhall now take into conſideration.

As to the *Oracle* of the *Calling* of the *Gentiles*, it is fully accompliſhed in all its Circumſtances, if it proves true, that the *Jews* at preſent have nothing left now to diſtinguiſh them from thoſe formerly called *Gentiles*; and if thoſe *Gentiles* have received the Mercies which then exalted the *Jews* above them.

Heretofore, the *Jews* were in poſſeſſion of four conſiderable Advantages, which diſtinguiſh'd them from the *Heathen*, and which formed as 'twere the Idea of of their Election: *Viz.* The uncorrupted Knowledge of the true *God*, the *Prieſthood*, and the Kingly Office by Divine Appointment, and the Gift of *Propheſie*. They alone knew the true *God* (which was a great matter.) *God* was pleaſed with no *Sacrifices* but theirs; another conſiderable Advantage. He was likewiſe their inviſible *Monarch*, who govern'd them in a peculiar manner, till at length he intailed his Authority upon one only Family, which was a particular Favour. Laſtly, He choſe that *Nation* before all other, to impart to them his Holy Spirit, and to work his

Miracles in the midst of them, which was the last Mark and Sign of his Election.

But in these latter Days, which of all those Advantages can the *Jews* boast of? They have the Knowledge of the true *God*, but all the World hath attained to that as well as they; so that they can no longer pretend to distinguish themselves from other Men by that Mark. They have neither had *Priests* nor *Levites*, ever since the Destruction of their *Temple*, their Genealogies are confounded. Their Royalty is likewise at an end, since they are become Slaves to other *Nations*. And what is yet more strange, more surprizing and more considerable than all other Things, is, That *God* hath withdrawn from them the Spirit of *Prophecy*, which was the most essential Testimony of their peculiar *Election*.

And if we now consider those formerly called *Gentiles*, we shall find in them much more perfect Ideas of *God*, than the *Jews* ever had, we shall see them every where offering to him Incense, with oblations of Prayer and Thanksgivings, and coming to *the Light proceeding out of Sion*. What strange and dismal blindness hinders both the *Jews* and our Incredulous Adversaries, not to reflect on the exact Agreement this Prophecy has with its Completion?

But the *Jews* will not allow us to be admitted into *God's Covenant*, by reason of our *Uncircumcision*, and our not observing the various *Ceremonies* prescribed in the *Law* of *Moses*. What then! Can they be still Ignorant, That the Essential Part of *God's Worship*, and of the true *Religion* of their *Ancestors*, consisted not in them, after having been so often reproached for it by God himself, speaking by the mouth of his *Holy Prophets*.

Prophets, To what purpose is the multitude of your Sacrifices unto me? Saith the Lord; I am full of the burnt Offering of Rams, and the fat of fed Beasts, and I delight not in the blood of Bullocks, or of Lambs, or of he-Goats. When ye come to appear before me, who hath required this at your hand to tread my Courts? Bring no more vain Oblations, Incense is an abomination unto me, the New Moons and Sabbaths, the calling of assemblies, I cannot away with, it is iniquity, even the solemn meeting. Your new Moons, and your appointed Feasts, my Soul hateth, they are a trouble unto me, I am weary to bear them &c. Wash ye, make you clean, put away the evil of your doings from before mine Eyes, cease to do Evil, learn to do well, seek Judgment, relieve the oppressed, Judge the Fatherless, plead for the Widdow, &c. Esai. Ch. 1. v. 11, 12, 13, 14, 15.

Since therefore the essential part of true *Worship*, and *Religion*, consists in the *knowledge* of God, in loving and obeying him, and in the practice of *Vertue* and Holyness for his name sake; how can we doubt but that the Gentiles were truly called to this knowledge also, especially when we see the whole Earth at present replenished with the knowledge of the true God, and all Men calling upon him in their necessities, celebrating his goodness, and putting their whole trust and confidence in him?

Yet I am not ignorant, Three Objections may be alledged against us, which may at first seem a little perplexing, for they object first, that *Mahomet*, tho an *Imposture*, yet was very instrumental, to the propagation of the knowledge of the true God in all places. To which we may readily answer, That two things ought to be considered in *Mahomet's Religion*, somewhat true, which is the small Relics it retains of the *Christian Religion*, which the *Mahometans* themselves formerly professed, and of which their present Religion

gion is a meer corruption; and ſomewhat falſe and human, which is an addition of his own. The knowledg of *God*, *Maker* of *Heaven* and *Earth*, and of *Jeſus Chriſt* his Son, and his *Prophets*, being an eſſential Part of the *Chriſtian Religion*, of which *Mahometiſm* ſtill retaineth ſome faint ſparks, it ſeems much more reaſonable to aſſert that *Mahomet* was rather the Corrupter of the Knowledge of the true God, which he found already ſettled in the World long before he came into it, than that he eſtabliſhed the ſame.

Secondly, They object that the Chriſtians are continually in War, and that their Churches are miſerably rent in peices by the various Contentions, Schiſms, Errours and Superſtitions, which continually reign among them, conſequently that they have loſt the *Character* of a *Nation*, that was choſen and bleſſed from *Heaven*. To which we reply, That if notwithſtanding the *Tribes* of *Iſrael* warried one with another, and worſhipped *Golden Calves*, they were ſtill accounted *Gods People*, becauſe he delivered them out of that ſtate, which had it been general, and at the ſame time perpetual, would have been incompatible with his election, why may it not be ſaid as well of the *Chriſtians*, That they are ſtill *Gods* People, tho' expoſed to Schiſms, Diſſentions and Superſtitions, which *God* now permits among them, but not to endure for ever, ſince, by his Providence, he may when ever he pleaſes find out ſuch means, as will heal and compoſe all theſe their differences. Furthermore, the vitious Inclinations of ſome private Men are no more an hinderance to a general Election, in reſpect of the *Chriſtians*, than they were in relation to the ancient *Iſraelites*; and whatever Objections the *Jews* raiſe on this account, will recoil upon themſelves, the Event of all thoſe kind of *Prophecies*, being to be enquired after in the *Church*, which is the *Aſſembly of the faithful*.

Laſtly,

Lastly, They observe in the *Oracles* concerning the *Calling* of the *Gentiles*, an intimation of their confirming to the *Israelites* in the Practice of their *Ceremonies*, as well as in the *Worship* and *Adoration* of the true *God*. For it is said, *They shall go up to Mount Sion: That in every place Incense shall be offered unto God, and a pure Offering*; and of their *new Moons*, and *Sabbath*, there is also some mention made in the *Scripture*. This, we answer, was occasioned by the design the *Prophets* had of representing that Event in a most usual and familiar way to the *People*, and that the Expressions they have used must necessarily be taken in a *Mystical and Spiritual Sense*, which the *Jews* would easily perceive were they pleased but to reflect never so little upon them: For how can it be properly said, That *all Nations* of the World *should go up to Mount Sion*, or go *to Worship in Jerusalem*? Do they not plainly see that by the pure *Offering*, *Malachi* speaketh of, is understood the Offering of a bruised and contrite Heart, and of a penitent Soul, *&c.*

But notwithstanding all their Endeavours to the contrary, neither the *Jews*, nor our modern Unbelievers can make their cause good enough to oppose the certainty of these following Truths. 1. That the *Prophets* in different times, and on different occasions, very expressly, and circumstantially have foretold the calling of the Gentiles, and that too in so plain a manner, that they rather seem *Historians*, in that respect, than *Prophets*. 2. That the conceited and most *perverse* in their opinion, cannot suppose, That any of these Oracles were superadded to the *Scripture*, after they were fulfilled. 3. And yet that they were exactly fulfilled, and shall continue to be so from time to time in all Ages, till they be all accomplisht.

Indeed we are not ignorant, That several Nations may not as yet have been enlightened with the beams of this light, but the days of their illumination will one Day come

come to pass. It is enough, that the *Jews* are no longer distinguished from the rest of the World, that the knowledge of the *true God* is common and has overflown the Earth, that the *Gentiles* walk in the *Light*, that *came out of Jerusalem*, and that the most Barbarous Nations, as fast as they are discovered to us, are repleniſhed with it; so that this *Prophecy* is daily fulfilled, and shall continue so to the Worlds end.

This Argument may be useful to us on two Accounts, 1. In as much as it justifies the *Divinity* of the *Christian Religion* against the *Jews*. And 2. In that it proves the *Divinity* both of the *Jewish* and the *Christian Religion* against *Unbelievers*: For if any Doubts arise concerning the Authority of the *Old or New Testament*, 'tis but consulting these Prophecies and they will soon put them all to silence.

So that you may plainly perceive both by the Works of *Nature* and *Revelation* of the *Jews*, great Preparations made to usher in that singal Event; for if you follow the *Light* of *natural Religion*, it will inform you, that *God* was either obliged utterly to reject the *Heathens*, or to enlighten them anew by his *Holy Spirit*. And if you consult the *Scriptures* of the *Jews*, they will tell you that *God* raised up among the Nations, *Melchisedech the Priest of the most high*, that he poured out his Spirit upon *Balaam*, who dwelt at that time among the Pagans, and sent *Jonas* to preach Repentance to the Men of *Nineweth*; giving us to understand by that little Preludium, that he designed one day to unite all Nations to his People *Israel*, whereby they might know him.

And indeed so great and advantagious proved that *Change* then made in the *World*, that we should make *God* an *Insensible Being*, deprived of all Wisdom, and Knowledge, to imagin, that neither his Goodness, or his Providence had any share in so great an Event, *Man* had formerly no other Rule for his *Religion* and

and Worship, but the unruly and disorderly Passions of his own Heart. He deified all his Failings; and, to the Honour of his corrupt *Nature*, erected *Temples*. By her, if I may so say, were delivered Oracles, since from her proceeded *Polytheism*. What Method then could be taken to reform such Disorders and Irregularities, and reclaim Men from so degenerate a State? *Religion*, as then depraved, would have been very unsuccessful, and would but have encreased their Corruption the more, by representing to them *Gods* like unto, and more dissolute, than themselves. And their own Consciences would have been silenced by the Examples they would have alledged of the Deities of their *Religion*, to authorise their Irregularities. And if we should have set the inferiour Passions on work, they were enslaved by *Superstition*, which is always so much the more powerful, when it acts under the Veil of Holiness. Thus relying on human Assistance only, it seemed absolutely impossible Men should ever have been rescued from that deplorable Condition they were then in; for Religion seemed inseparately interwoven with Corruption; for Corruption framed what Religion was then in being; and Religion, in Return, consecrated, and, as we may say, deified Corruption. How therefore could they be taken off from that *Religion*, which their natural Vices and Inclinations made them so passionately affect? How were they to be cured of a Corruption so highly authorised by their Religion? If you propose to them, the acknowledging of any new *Deity*, it depends wholly of their capricious Will to receive or reject it. And if you but mention to them the *God* of the *Jews*, they abominate all that is esteemed Sacred in that *Nation*. For Prejudices over-ruled their *Understandings*; and their *Hearts* were prepossessed with Passions and Interest, Custom and Education, Force and Policy, the *Magistrates*,

Magistrates, *Priests* and *People*, corrupt *Nature* and false *Religion*, shut up all Passages against Truth; and were like so many strong Barriers, which seemed to exclude it from ever finding Entrance and Entertainment among them.

Doubtless, whosoever considers, how difficult it was to convert the *Gentiles*, must necessarily own it was the Work of *God*, and not the Work of Men. And he cannot but be further confirmed in this Opinion, if he takes notice of that holy and blessed Change in Mens Religion, effected in so small a compass of time. How if *heretofore* the Corruption of their Hearts had established the Rule of their Worship, and was the Original of *Polytheism* among them, *now* the true and sound Notion of a *God*, who was the Creator of Heaven and Earth, and is perfectly just, good, holy and wise, hath reformed and expelled all vitious Inclinations out of Mens Hearts. I say, he must acknowledge some Almighty Power to have effected that sudden and admirable Change, and supposing there is such an *Intelligent Being* that ruleth the *World*, and confers upon Men all the Good they can enjoy; his Goodness consequently must have had some share in that happy Change.

But how strangely surprised must he needs be then, to see that great Event so clearly and exactly foretold him? Why surely then, he cannot be so senseless as to reject a Truth that offers it self to his mind, with so many different Recommendations from *Sense*, *Reason*, *Experience* and other Witnesses, so much the less to be suspected, because they lived long before it came to pass, which all combine together, to force him by a kind of irresistable Violence to assent to it.

CHAP.

CHAP. II.

That God *designed to make a* New Covenant *with Men more Perfect than the* First.

THE Calling of the *Gentiles* being thus solidly proved, we have laid the main Foundation upon which the whole Matter of the Assertion depends, which we are now to treat of. The Truths which naturally flow from that prime and capital One being these; *viz.*

First, That God designed to make a New Covenant with Mankind, more perfect than the first he made with the Family of *Abraham*. This is equally proved to us both by *Reason* and *Scripture*.

Our Reason assures us, That a *Covenant* whose promises concern'd but one Particular *Nation*, could not be extended to all *Mankind* in General. For, in effect, all Men could not have the Priviledge to dwell in so small a Country as the Land of *Canaan*; and the *Circumcision* a particular distinction of one *Nation* from the rest, could not be taken for a sign which all *Nations* should bear in their Flesh. Lastly, Neither could the *Temple*, *Priesthood*, nor Gift of *Prophecy*, imparted only to the *Jews*, be any ways useful to them all, and consequently a *Covenant* essentially distinct from the former, was absolutely requisite.

This also God had before signified by the Mouth of his Holy *Prophets*; and *Jeremiah* speaks of it in this

this wise; *Behold the days come, saith the Lord, that I will make a new Covenant with the House of Israel, and with the House of Judah, not according to the Covenant that I made with their Fathers in the day that I took them by the hand, to bring them out of the Land of Ægypt; which my Covenant they brake,* &c. *But this shall be the Covenant that I will make with the House of Israel, After those Days, saith the Lord, I will put my Law in their inward parts, and write it in their hearts.* Chap. 31. verse 31, 32, 33.

Ezechiel also gives it the following Character, *And I shall give them one heart, and I will put a new Spirit within you; and I will take the stony heart out of their flesh, and will give them a Heart of flesh; That they may walk in my Statutes, and keep my Ordinances and do them: And they shall be my People, and I will be their God.* Chap. 11. v. 19, 20.

By these and the like *Prophecies*, it is not only manifest, That the *Covenant God* designed to make in common, both with *Israel* and all other *Nations*, should be new, but also that it should be more perfect than the other, and as such only, it should succeed the former. This the *Prophet Jeremiah*, above quoted, does so plainly demonstrate, as to convince the most ignorant of it, *I will make a new Covenant,* &c. *Not according to the Covenant that I made with their Fathers,* &c. *which my Covenant they brake.* Who sees not, That this Prophecy promises a Covenant far more excellent than that God had formerly made with the *Israelites*?

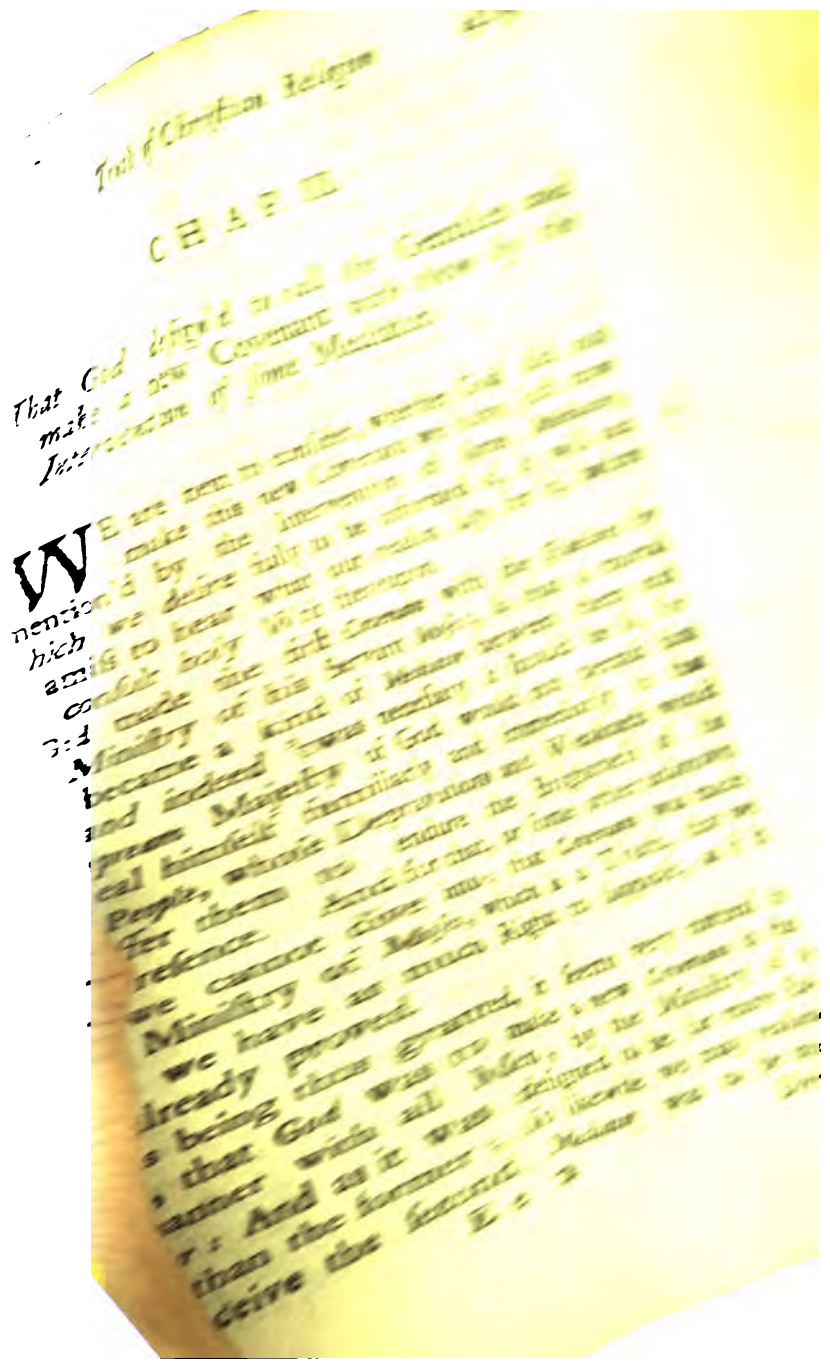
But if, after having consulted the *Scripture*, we shall further consult the Light of Reason, it will inform us, that this Covenant was made up of two different Perfections; the one in opposition to the Pagan Worship, which

which it was to abolish, the other with relation to the *Jewish Religion*, whose Gaps and Imperfections it was, as it were, to fill up and reform.

Whilst *Paganism* flourish'd in the World, there was no true Knowledge of *God* or of *Vertue*. Temperance was become so rare, that all the Earth was but like one great *Sodom*. Humility and Charity were so utterly lost, that they had not so much as a Name given them. *God* could not therefore but dispel their blindness in all these respects, by the light of his Revelation, when he was making a *Covenant* with them. And indeed what is the whole scope of the *Gospel*, but to instruct us in the knowledge of one *God*, *Maker* and *Preserver* of all things, to shew us how we ought to direct all our Actions to his Glory (in the doing of which consists the Essence of true and solid *Vertue*) to love our Neighbour, humble our selves before *God*, whom we ought alone to be continually admiring, as the Universal Fountain of all good *Gifts*? This *Covenant* of the *Gospel* was therefore the most suitable to the Wants and Necessities of the *Gentiles*.

But although the *Jewish Religion* wanted not good Precepts and Exhortations, which enjoyned Men the performance of all their Duties, yet it had no Motives powerful enough to perswade them to it, because it proposed none but such as were Carnal and Temporal. How could the *Israelites* so far force their Inclinations, as to pay entire *Obedience* to the *Law*, when the Land of *Canaan*, a Temporal Prosperity, &c. were the only Rewards proposed for their *Obedience*, by that private *Covenant* which *God* had made with them? But here they have a second Covenant, which not only captivates Mens Wills and Affections, by Motives so universal and sublime, as to be able to balance the Inclinations with which worldly Pleasures so strongly influenc'd Men withal to disobey *God*'s *Law*, but also

by its Celestial Ardor to
Affections into nothing,
Eternal Life and *Immorta*
enable us to the perf
fight against our dep
once both *Heaven* an
blessed *Eternity* whi
infinite Torments w
and Powerful are
that New *Covenant*
so well supplies the
Principle of *Obed*
above all *Passion*
by any such M
Moses, which is
Thus again, y
fills up the G
that which G
it is very d
Covenant that
to the Ever
so that
betwixt t
Faith.



by its Celeſtial Ardor to diſſolve, as 'twere, all worldly Affections into nothing, before the brighter Objects of *Eternal Life* and *Immortality* propoſed in the *Goſpel*, to enable us to the performance of our Duties, and to fight againſt our depravation, by opening unto us at once both *Heaven* and *Hell*, by the Revelation of a bleſſed *Eternity* which attends the Faithful, and of infinite Torments which threaten the *Wicked*. Great and Powerful are theſe Objects indeed, and worthy that New *Covenant*, which uniting all Men together, ſo well ſupplies them with an univerſal and invariable Principle of *Obedience*, and exalts their Minds ſo far above all *Paſſions* and *Vices*, as were not to be curbed by any ſuch Motives, as are propoſed in the *Law* of *Moſes*, which is very weak, according to the *Fleſh*. Thus again, you ſee how the *Covenant* of the *Goſpel* fills up the Gaps, and reforms the Imperfections of that which *God* had made with the *Iſraelites*; whence it is very deſervedly called a *New* and more *Perfect Covenant* than the former. In it the Oracle is anſwerable to the Event, and the Event is juſtified by the Oracle, ſo that the proportion we ſtill find on this account betwixt them, is, a wonderful confirmation to our Faith.

CHAP.

CHAP. III.

That God design'd to call the Gentiles *and make a* new Covenant *with them by the Intervention of some* Mediator.

WE are next to consider, whether God did not make this new Covenant we have just now mention'd by the Intervention of some *Mediator*, which, we desire fully to be informed of, it will not be amiss to hear what our reason says for it, before we consult holy Writ thereupon.

God made the first *Covenant* with the *Israelites* by the Ministry of his Servant *Moses*; so that a mortal Man became a kind of *Mediator* between them and him, and indeed 'twas necessary it should be so, for the *Supream* Majesty of God would not permit him to reveal himself familiarly and immediatly to that whole *People*, whose Depravations and Weakness would not suffer them to endure the Brightness of his awfull Presence. And for that, or some other unknown reason, we cannot dive into; that *Covenant* was made by the Ministry of *Moses*, which is a Truth, that we pretend we have as much Right to suppose, as if it were already proved.

This being thus granted, it seems very natural to believe, that *God* was to make a new *Covenant* in the like manner with all Men, by the Ministry of a *Mediator*: And as it was designed to be far more Excellent than the former; so likewise we may reasonably conceive the second *Mediator* was to be more

In the 49. Chap. of the said *Prophet*, we find likewise the *calling* of the *Gentiles* effected by the Ministry of the *Messias*, *And he said, it is a light thing that thou shouldest be my Servant to raise up the Tribes of Jacob, and to restore the preserved of Israel: I will also give thee for a light to the Gentiles that thou mayst be my salvation unto the end of the Earth.* Nothing can be more clearly expressed than these Words. For 1. It is a Saviour that *shall restore the Tribes of Jacob.* 2. He is not to stop there, for his employment is much greater and his office extends much further, *Is it a light thing*, said God, *that thou shouldest be my Servent to raise up the Tribes of Jacob* &c. and restore the desolation of Israel &c. 3. He is designed to run over all *Nations* unto God. *I will also give thee for a Light to the Gentiles, that thou mayest be my salvation unto the End of the World.* Where will you find that obscurity here, that is usually found in *Prophets.*

Doubtless the more we take notice of these *Prophecies*, so much the less reason shall we have to doubt of this Truth, examin but *Esajah*, and you will find it mentioned, almost in every Chapter of his Visions. *Sing O barren*, saith he, Chap. the 54. v. 4, 5. *thou that didst not bear*, &c. *for thou shalt not be ashamed*; *neither be thou confounded, for thou shalt not be put to shame*; *for thou shalt forget the shame of thy Youth, and shall not remember the reproach of thy Widdowhood any more. For thy maker is thy Husband, the Lord of hosts is his Name, and thy Redeemer the holy one of Israel*; *the God of the whole Earth shall he be called.*

That the Church of *Israel*, according to the Letter, is not to be understood, in this Place, does appear more at large from the force of this Supposition, *for more are the Children of the desolate, than the Children of the married Wife, saith the Lord*, for who

does

the Ægyptians shall know the Lord in that Day, and shall do Sacrifice and Oblation, yea they shall vow a Vow unto the Lord, and perform it. And the Lord shall smite Ægypt, he shall Smite and Heal it, and they shall return even to the Lord, and he shall be entreated of them, and shall Heal them.

From these words, we infer the three following Truths. 1. That they mention an oppression and a deliverance, which cannot be understood of *Israel* according to the flesh; it being meant of the *Ægyptians*, *who should cry unto the Lord, because of the oppressors.* Besides, the *Israelites* were never *Captives* in *Ægypt* since God was pleased to free them from that Bondage by his Servant *Moses.* 2. That about the time of the deliverance there mentioned, *God was to be known to the Ægyptians*; so that the distinction of places being no longer observed, nor the public Worship settled only in *Jerusalem*, *God* might be served as well any where else. This Truth we plainly find laid down in these Words, *in that day shall there be an altar in the midst of the Land of Ægypt*, &c. *and the Ægyptians shall know the Lord, and shall do sacrifice* &c. as there was no true *Religion* besides the *Jewish*, so *Esajah*, to give us a clearer notion of the *new Covenant*, uses Ideas borrowed from thence, which must undoubtedly be taken in a mystical Sense; notwithstanding they also litterally signifie, that the *public Worship* should no more be confined to a particular place, and consequently that *the Covenant* of *Moses* should give place to another. 3. And lastly, We infer from thence, that *God* was to send a *Messiah*, or a *Saviour*, to enlighten and heal the *Ægyptians*, by delivering them likewise from the Bondage they then groaned under, *and he shall send them*, saith the *Prophets*, a *Saviour*, *and a great one, and he shall deliver them.*

courſe in the following ones, *My Praiſe will I not give to Graven Images.* Thus he makes *God* to ſpeak; and a little further he adds, *They ſhall be turned back, They ſhall be greatly aſhamed that Truſt in Graven Images, that ſay to the Molten Images, ye are our Gods.* It appears ſecondly, that the *Prophet* taking an Occaſion from the foreſight he had of the deſtruction of Idols in the World, to ſpeak of the calling of the *Gentiles*, he mentions it as an incredible, ſtrange and unuſual Matter. *Behold New things do I declare unto you, before they ſpring forth, I will tell you of them*, &c. He ſaith likewiſe, that *the Iſles ſhould wait for the Law of God*, That is, the Remoteſt *Nations* ſhould be called to the knowledge of the *True God.* For it is often ſaid in the holy *Scripture*, that *the Iſles, the Ægyptians, Edom, Aſſur*, &c. ſhould be made acquainted with *Gods holy Name*, to ſignifie he would ſhew his mercy even to thoſe *Nations* he ſeemed to have utterly caſt off. Thirdly, he ſhews us that the *Meſſias* was reſerved to enlighten the *Gentiles*, that he was to declare Judgment unto them, as we find it expreſſed, in the Character given us of his Perſon, in ſo many Eloquent Panegyrics which we ſhall take Notice of in their proper Place.

And now, I ſuppoſe, it ſuffices to have proved from many clear and evident Texts of *Scripture*, that the calling of the *Gentiles*, and the coming of the *Meſſias*, who was appointed to convert all *Nations*, are two inſeparable Events, which the *Prophets* have repreſented to us, as being eſſentially and inſeparably united together.

Let us not therefore be ſurpriſed after what has been ſaid, if it were a conſtant and unaltered *Tradition* of the *Jews*, that there ſhould come a *Meſſias*, who was to re-eſtabliſh their decayed State. For we have

have more Reason to wonder at their separating the *Calling* of the *Gentiles*, from the coming of their *Messias*, or at their not perceiving that his coming was designed to bring all *Nations* to the knowledge of the *True God*, by making with them a *Covenant of Peace*, *an everlasting Covenant*, according to the *Prophecies* of the Books of the *Old Testament*.

CHAP. IV.

That God did not defer one Moment his sending of the Messias *for the Sins of the People.*

NEITHER is it less astonishing, that the *Jews* should be so blind, and so unreasonable as to imagin that God deferred his sending of the *Messias*, or had resolved at last not to send him at all, by reason of the crying Sins of the *People*. For 1. This fiction wholly betrays their Cause, since it argues all outward appearances to be against them, and that the time perfixed for his sending of him must needs be confessedly expired, since they have no other Salvo to maintain their Errours. 2. As he was not only to *Raise up the Tribes of Jacob*, but also be *given for a Light to the Gentiles*, and become the *Salvation of God unto the end of the Earth*, according to the express Terms of the *Prophet Esaiah*; it was very absurd to pretend that the consideration of the Sins of the *Jews* had delayed his coming. 3. The sins of the People could not have retarded his coming, unless he had been

been conditionally promiſed us. Now it appears wholely to the contrary, that it was an abſolute and unlimited ſort of promiſe, whoſe time was prefixt, and all other Circumſtances very exactly deſcribed, which are the properties of all abſolute promiſes, and cannot without abſurdity be aſcribed to any conditional ones. 4. 'Tis certain that a general Malice and Depravation was to predominate in the World, at the Time the *Meſſias* was to come into it. This we prove by *Scripture*, and the Univerſal Conſent of the *Rabbies* themſelves, who own that his appearance ſhall be in a diſſolute and horridly debauched Age. And *Daniel* in his *Prophecy* very plainly tells us, that at the coming of the *Meſſias* which he calls the *Chriſt*, *God* would ſurely be revenged of the *Jews*, by ſending againſt them the *Prince of the People who ſhould deſtroy the City and the Sanctuary*, &c. by which is ſignified how great the Depravation of that *Nation* was to be at that Time. 5. God never puniſhed the *Jews* by any public affliction, but when the Crimes of Private Men were ſo increaſed as to turn to a general and public Corruption and *Idolatry*. Now the *Jews* neither *Propheſie* in the Name of *Baal*; nor Offer up their Children in Sacrifices unto *Moloch*; they do not make to themſelves *Gods to go before them*: And yet when they plunged themſelves into all ſuch Villanies, *God* puniſht them only with a Captivity of 70. Years, nor with that neither, till he often fruitleſly attempted to reclaim them from their Stubborneſs, by the mouth of his holy *Prophets*, whom they put to Death; and after they were carried into *Babylon*, he ſtill comforted and heartened them up by his holy Oracles, which put them in hopes of a ſudden reſtauration. 6. That fervent and paſſionate deſire of the *Jews*, for the coming of the *Meſſias*, together with their inveterate hatred for all Idolatry, and for thoſe they ſuppoſe

poſe to be Gods enemies, and that acceptable Sacrifice they preſume to have offered him, by crucifying him who in their Judgment was the Seducer of the whole World, I ſay all this Piety of theirs would ſeem to deſerve a grater ſhare of his Mercies than their fore-Fathers had received. And yet you ſee them wandering and ſcattered abroad for above 16. Ages together. It appears, they turn not away to the ſuperſtitious Worſhip of any *falſe Gods*, yet for all that, God will not turn to them, tho' he ſolemnly declared he would, when ever they ſhould turn unto him. They think themſelves guilty of ſome hidden tranſgreſſion: But we do not hear of any *Prophets* coming to clear their doubts. The coming of their *Meſſias* is deferred, but they are not acquainted with the Reaſon of it. All their Oracles are ceaſed, the gift of *Prophecie* is taken away, and the Decrees of Heaven are no longer revealed to them by Viſions, or by Dreams, and why all this, if it be not to ſhew them, that they are for ever excluded from the promiſes of Salvation, if they will not quit their willful Blindneſs and obſtinate Incredulity?

In effect, Since their preſent *Captivity* is a real Unhappineſs which they cannot diſown, becauſe they feel it ſo heavy upon them; they need but conſider whether the Evil they endure is a Temporary Chaſtiſement, or a laſting Puniſhment inflicted on them for their *Sins*. One of them it muſt be, becauſe it was brought to paſs by the diſpenſation of Divine *Providence* as themſelves confeſs. Certainly if they'l ſincerely perform this Examination, all they meet with will convince them, that their *Captivity* is not a Temporary Chaſtiſement. For a Chaſtiſement never laſts ſo long, and beſides no Body was ever Chaſtiſed without being advertiſed of the Crime for which he is Chaſtiſed; Admonition being an eſſential Part

of

of Chastisement. Further, It is usually sweetned by some comfortable Promise, and lastly, the Rods used in such Chastisements when done with, are commonly thrown into the Fire. All which Characters are easily discernible in all the Chastisements God formerly inflicted upon his Ancient People of *Israel*? But here alas! the Scales are altered; and nothing now is to be observed, but the longest Bondage that ever was heard of, a total confusion of their Tribes and Families, a general Loss of all the marks of their Adoption, a continual storm of affections without any comfort, a cessation of all *Prophecies*, God keeping a profound Silence with them, the prosperity of the *Gentiles*, and what is most remarkable of all, the whole Earth filled with the knowledge of the *True God*; which is a sensible mark of the accomplishment of that Blessing of *Abraham*, in whom all Families of *the Earth should be blessed*. And thus the *Jews* instead of finding out by the consideration of their Sins the cause of the not coming of the *Messias*, should rather be induced to believe, that they must needs have been guilty of rejecting him, and that no other Sin but that could bear any proportion to the lamentable forsaken condition they have been so long left in, and the extream misery, which now without any well grounded hopes of deliverance they groan under.

If there had indeed appeared no *Messias*, or if no Man had assumed that Character, the *Jews* might justly have ascribed the delay of his coming to the odiousness of their Sins, or to some other cause; but to embrace such fictions now, is, without excuse, especially when so divine and august an Object is represented to them, in the apparent meanness of his Person, him whom the *Prophets* seem to have had before their Eyes, when they spoke of him, so exactly have they described the *Time* of his *Coming*, his *Birth*, *Family*, *Actions*,

ons, Life and *Death*, and what should come to pass even after his *Death*.

We confess it is not reasonable our bare Word alone should be taken for it; but then neither is it fair Play, that the *Jews* and other Unbelievers should be exempted from accompanying us in a fair Examination of this important Point.

CHAP. V.

That the calling of the Gentiles *is a true Character of the* Messias, *and that* Jesus Christ *is very plainly and exactly denoted to us in the Ancient* Oracles.

THE *Calling* of the *Gentiles* is so great and illustrious a Character of the *Messias*, that it seems to comprehend all the rest, and to be more than sufficient to prove the truth of his *Mission*. For since it was foretold in the Ancient *Oracles*, that the *Gentiles* should come to the knowledge of the True *God*, by the Ministry of a *Saviour* and a *great one*, who should be called the *Lord* and *Saviour* of the *World*, who should be as a covenant to the People, and should carry the knowledge of God to the end of the *Earth*, since likewise we find all these Predictions exactly fulfilled in and by our Saviour *Jesus Christ*, we do not see how any one can reasonably refuse to acknowledge him for the promised *Messias*.

It cannot be imagined, without very great absurdity and extravagance, that the *Spirit* which inspired the *Prophets* should have a mind to impose upon us, by telling

telling us, that he ſhould bring the *Gentiles* to the Knowledge of the *True God*, ſhould be the *Meſſias*, and that that ſhould be the main Character we ſhould know him by, and yet ſhould ſuffer that mighty and bleſſed Event to be brought about by a ſacrilegious *Impoſtor*, as it muſt needs have been, according to the ſuppoſition of our Adverſaries.

For, to compaſs ſuch a bold deſign as that, our ſuppoſed *Impoſtor* muſt have ſtolen, or have had given him the moſt peculiar, moſt auguſt, and moſt eminent Character, that the *Prophets* had appropriated to the true *Meſſias*, which is the converſion of the *Gentiles*.

And if ſo, God muſt either out of his Wiſdom and Providence have committed the execution of his deſigns, and of the Prophecies publiſh'd by his own commiſſion, to a Deceiver, or that Deceiver muſt have foreſtalled God and fulfilled his *Oracles*, in ſpite of his infinite *Wiſdom*. For he muſt either have been the inſtrument God made uſe of to convert the *Gentiles*, or he muſt have taken that employ upon him of his own Head, and have appeared as ſuch againſt *Gods* Intentions, and have broken the Meaſures of his *Providence*. Our Controverſie here is about the Method and Means uſed for the Salvation and Illumination of Men, and our Adverſaries pretend that this great Mercy, tho it was from all Eternity marked down in the Scheme and Model of God's ſecret Councils, was yet at laſt midwived into execution by the officious Hands of Lying and Impoſture. That this great Revolution was brought to paſs by the Miniſtry of an infamous Malefactor, as if on purpoſe to belye the *Prophets*, who foretold it ſhould be done by the Holy and Divine Man, whom God ſhould purpoſely raiſe up, and powerfully influence with his Holy Spirit. If ſo, then Truth and Falſhood muſt needs have made a *Covenant* together, and

and *God* and *Vice* must have been reconciled, and Immutability been made liable to Change.

It must therefore be confessed, that tho the *Messias*, we acknowledge, had no other Characters but this, it cannot but be owned to be such an Essential One, that it would be enough to perswade us, that he is qualified with all the rest, tho we had no other Proof for it.

But, we are reduced to no such Extremity, for we find in the Prophets 1. All the particulars of the Time of his *Coming*, the place of his *Nativity*, his *Tribe* and *Family*. 2. That which relates to his *Conversation* in the *World*, his *Vertues*, Office, *Actions*, *Doctrin*, and the Impression it made on *Mankind*, the effect of his *Miracles*, the attempt of his *Enemies* against him, his *Sufferings*, his *Death* and the *Kind* and several *Circumstances* of his *Death*. 3. The Events that followed his *Death*, the various Signs and *Miracles* it was attended with, his *Burial*, *Resurrection*, *Ascension*, his Sitting at the right hand of *God*, the *Promulgation* of his *Gospel* in all places of the *World*, and the *Conversion* of the *Gentiles*. These three Characters, if true, very sensibly prove That our Saviour *Jesus Christ* was the true *Messias* promised to *Mankind*.

But, the better to shew, that 'tis not without solid grounds that we advance this Position, we shall do these two Things. First, We will throughly examin all these Characters in particular to be thereby the better assured, whether we can safely rely on their bare Evidence, and in doing this, we shall particularly examin as exactly, as possible, every one of these three Characters apart, and enquire first, whether it be a true Character of the *Messias*. 2. Whether, it agrees to our *Jesus*. 3. Supposing it does, Whether it can belong to none besides himself

self. And by these three Examinations, we doubt not but evidently to demonstrate, that all these several Characters above mentioned are not only the proper and indubitable Marks of the true *Messias*, but they perfectly agree to our *Jesus*, and were never, nor can be ever, verified in any, but him alone. After which, I suppose, we may claim the Priviledge to compare them together, and to shew their mutual Agreement and Connexion, and to draw from that Comparison fresh Reinforcements of Strength and Light for the Illustration and Confirmation of our *Divine Religion*.

CHAP.

CHAP. VI.

That the Prophets *clearly foretold the Time of the* Messias's *Coming.*

THE Time of the coming of the *Messias* is clearly described to us in four eminent places of Scripture, *viz.* in the 49. Chap. of *Gen. v.* 10. in Chap. 2. *v.* 10. of the *Prophet Haggai.* in Chap. 3. *v.* 1. of *Mala*, and Chap. 9. of *Daniel*, which are the four passages we shall first examin.

The first is part of that Blessing *Jacob* gave to his Son *Judah* upon his Death-Bed. *Judah*, says he, *Thou art he whom thy Brethren shall praise: thine Hand shall be in the Neck of thine Enemies; thy Fathers Children shall bow down before thee.* &c. *The Scepter shall not depart from Judah, nor a Law-giver from between his Feet, until Shiloh come, and unto him shall the gathering of the People be.*

In the Blessing which *Jacob* gives here to his Children, we ought chiefly to observe, that he not only foretels them what would befal their Persons, but their Posterity likewise. Thus he foretels *Simeon* and *Levi*, that they should be scattered among the rest of the *Tribes*; which accordingly came to pass in the Days of *Josuah*; to *Zebulun*, he says, that he should dwell at the Haven of the Sea, on the Border of *Zidon*, which in effect did happen. When therefore he blessed *Judah*, he foretels him what should befall his Posterity, he assures him, that his brethren should bow down unto him, and that the *Scepter*

ſhould not depart from him, *&c.* which implies the ſame as if he had ſaid, that his Tribe ſhould have Dominion over the reſt, and That the *Scepter* ſhould not depart from him, which imports, that Tribe ſhould command over the reſt, and that the *Scepter* and *Power* ſhould be entail'd on the *Houſe* of *Judah*, who was to rule over the other *Tribes*, till a certain time denoted by the coming of *Shiloh*, or of that Perſon to whom did belong the *Gathering* of the *People*.

Now we pretend, That he that is called *Shiloh* in this place, can be no one elſe but the *Meſſias*; but modern *Jews* affirm to the contrary, and to deprive us of the advantage of ſo famous an Oracle, ſo expreſly declaring in favour of our *Meſſias*, leave no ſort of violence unattempted againſt it's natural and genuin Senſe. But nothing ſhews more the Force of Truth, than the viſible deviations into which the hatred of the Truth engages its Enemies.

'Tis to no purpoſe for them firſt of all to pretend to banter us about the word *Shiloh*, becauſe all the Interpretations they give it amount to the ſame with our own. For if by this Word, ſome of them underſtand, *the Perſon that was to be ſent*, 'tis manifeſt, that this Quality belongs only to the *Meſſias*. If they pretend that it ſignifies *the perſon for whom it was reſerved*, that is, the *perſon* for whom the Dominion is reſerved; this muſt undoubtedly be the Senſe of it, that the Tribe of *Judah* ſhould enjoy the *Sovereign Power* till the Coming of him for whom it was reſerved, and who was to gather the *People*. But if by *Shiloh* is underſtood *his Son*, according to the common Interpretation of the *Hebrews*, none but the

Meſſias

Messias can possibly be meant by one of the Sons of *Judah*, unto whom should belong the gathering of the *People*.

But the *Jews* may perhaps find some other Subjects to ascribe this Oracle to. The first of which is *Moses*, whom *God* was to raise up in a wonderful manner, and of whom *Jacob* foretold (as they pretend) that he should be the deliverer of the *Israelites*. They pretend that when it is said, *unto him shall the gathering of the People be*, it must be understood, as if 'twas thus worded, *unto him shall belong the gathering of the Tribes of Israel, and the bringing them out of the Captivity they should speedily fall into*. For the Original Word עמים which is interpreted by that of *People* is often made use of to denote *Gods People*. *Non Autem* גוים

But this Notion of theirs has nothing likely of Truth or of Solidity in it: For 1. Had *Jacob* intended to have spoken of *Moses*, he would have represented him by his true Characters, *viz.* That of bringing the Children of *Israel* out of *Ægypt*, and of delivering them the *Law* of *God*. Besides, if by *Shiloh* is understood *his Son*, as the *Jews* commonly interpret that *Word*, how could it be applied to *Moses*, who was not the Son of *Judah*? But How can that be the meaning of this *Prophecy*, *the Scepter shall not depart from Judah until Moses come*? or how should it appear to us that it was fulfilled in him? What was become of the *Scepter*, and of the *Sovereign Power* under that intolerable and most cruel Bondage of *Ægypt*? Lastly 'tis evident, that the *Tribe* of *Judah* enjoyed the Dominion and the Ruling *Power* over the

other *Tribes*, but it does not appear ſo plainly after the Death of *Moſes*, that it ever had it before his Time: from whence it neceſſarily follows, That if we would find the Accompliſhment of that Oracle, in the Senſe of our Adverſaries, we muſt take it the contrary way: For theſe words, *the Scepter ſhall not depart from Judah until Shiloh come*, either ſignifie nothing at all, or they ſignifie that when *Shiloh* ſhould come, the Tribe of *Judah* ſhould no longer rule over the other *Tribes*. Now *Judah* was ſo far from having loſt the *Sovereign Power*, at the coming of *Moſes*, that he could not truly be ſaid to have enjoy'd it till long after his Death; ſo that this Oracle can't be adapted to him, without overthrowing its Truth. Beſides it was *Jacobs* deſign in his laſt *Will and Teſtament*, to foretel his Children what ſhould befal them in the Land which *God* had deſigned to give them, as appears by the other Bleſſings contained in it; therefore 'tis unreaſonable to believe, that the *Bleſſing* he gives here to *Judah* was not to extend further than the Coming of *Moſes*.

Neither do they ſucceed any better in applying *Prophecy* to *Saul*, whom *Jacob* calls *Shiloh*, as ſome of them pretend, becauſe he was to be anointed *King* at *Shiloh*. For, beſides that the Ceremony of his Coronation was performed at *Miſpah* and not at *Shiloh*, 'tis ridiculous to pretend, he muſt needs have born the name of *Shiloh* only, becauſe he was conſecrated at that place; Moreover, it does not appear, That the gathering of the *People* ever belonged to *Saul*. And laſtly, the Empire of the Tribe of *Judah*, inſtead of ceaſing at the Acceſſion of *Saul* to the Crown, ſeemed rather not to have begun till after his Death, ſince all the ſucceeding *Princes* were taken

taken from the *Tribe of Judah*: And as for *Jeroboam*, he will fit them no better than *Saul*, because 'tis well known he took not away the *Scepter* from *Judah*, since after the Separation of the rest of the Tribes; the Tribe of *Judah* still continued to keep up the figure of a *Kingdom* under *Kings* of it's own Blood.

It's true, they might have given the Name of *Shiloh* to *David*, who was really a Son of *Judah*; but yet who can affirm, without absurdity, that at his Coming, the *Scepter* departed from *Judah*?

Lastly, 'tis yet less reasonable for some of them to pretend, That this *Oracle* is to be understood of *Nebuchadnezzar*, and to attribute the Name of *Shiloh* to him; because he could not be the Son of *Judah*, as the modern *Jews* render that Word. But then, what kind of a blessing could that be, which they'll promise the Coming of the Scourge of *Gods People*? And how could this *Oracle* have been true, if taken in this Sense only? Since during the *Babylonish* Captivity, the Tribe of *Judah* was governed by it's own proper *Judges*, who had power of Life and Death over each private Member thereof, and since the *Jews*, when they were coming back from the said *Captivity*, had *Zerubbabel* for their Leader, who was not only of that Tribe, but of the *Royal Blood*. And since after the said return, the whole Nation took their Name from that very Tribe, which maintained it self entire, under a Government and Laws of it's own.

But the *Rabbies* have not yet done with their bantering Evasions; for finding the Words of this

Prophecy taken in their plain and natural Senſe directly contrary to them, they alledge all the forced and ſtrained Interpretation they can invent, to ſupport their baffled Cauſe.

And after, having made ſeveral Grammatical Obſervations upon them, pretend, they may render the Senſe of this Paſſage by the following Words, *The Scepter ſhall not depart from Judah, nor the Law-giver from between his Feet, after the Coming of Shiloh.* But I leave any Man to Judge who ſhall examin whether this New *Criticiſm* of theirs, whether it be poſſible to give ſuch a Senſe as that to the Words of *Jacob*. As for us, We are very well contented to know, 1. That our Interpretation is natural and eaſy, theirs on the contrary ſingular and forced. 2. That their Fore-Fathers, together with their Ancient *Rabbies*, give theſe Words the very ſame Interpretation that we do nothing but the Neceſſity of maintaining their ill-eſpouſed Cauſe, forcing them to have recourſe to theſe ſubtile and incoherent *Expoſitions*. 3. That the Oracle would be utterly falſe, if ſo to be underſtood as they give out.

And this laſt reaſon we ſhall find to be deciſive, if it be True, as it will appear to be, if we take but the pains to reflect on the Words of *Daniel* concerning the *Meſſias*, whom he tells us ſhould come and ſhould be cut off; that afterwards the People of the *Prince* ſhould come and deſtroy the *City*, and the *Sanctuary*, &c. If then the *Jewiſh* Common-wealth was to ceaſe, after the Death of the *Meſſias*, and to be utterly deſtroyed, how could *Jacob* have truly ſaid, that after the coming

Chap. 9. *v.* 26

of

of the *Messias*, the *Scepter* should not depart from *Judah*? But least it should be objected against us, that we rely wholly on such controverted Arguments, we shall prove by and by, that this Text of *Daniels* ought to be understood of the *Messias*.

But have we Trifled long enough? No, The *Jews* have yet something more to say: They pretend, that by the *Hebrew* Word which we Translate *Scepter*, we must understand in this Place a *Rod to Punish withal*. So the Sense of the *Prophecy* would be to this effect; that the *Rod of Punishment* should not depart from *Judah*, that is, that *Judah* should be continually afflicted, till the Coming of *Shiloh*, who is the *Messias*. But if this Objection be their very last Refuge, 'tis, in my Opinion, the utmost Pitch of Ignorance and Absurdity. For first, the Original Term שבט cannot mean a *Rod of Punishment*, unless it be determined to this Signification by some other Word. But though I should grant it may as often be taken for a *Rod* of *Punishment*, as for a *Scepter*, yet I affirm that by the following Words: *Nor the Lawgiver from between his Feet*, were necessarily determined to understand a *Scepter*, and not a *Rod* of *Punishment*. And in effect, 'tis no difficult Matter to perceive, how that the *Patriarch* here alludes to a certain Custom which was practised in his Time, *viz.* That the *Supream Magistrate* was seated upon a Kind of Seat or Throne erected Higher than any of the rest of the Assembly, and had a Secretary sitting at his Feet, to write down the Dictates of his *Will*, or his

Laws,

Laws, and to deliver them to the *People*, for which Reason the *Patriarch* Terms him a Law-giver. These Allegorical Expressions therefore cannot mean any thing else in General, but that the *Supream Power* represented by the *Scepter*, and by the *Law-giver* writing at his Masters Feet, should not be taken away from the *Tribe* of *Judah*, till the coming of *Shiloh*. Since therefore no other Signification but that of *Scepter* can be agreeable to these other Words, *nor the Law-giver, from between his Feet*, it must necessarily follow from thence, that that is the only Interpretation that can be given the *Prophecy*, we now have under consideration. Besides, How could this *Prophecy* be true, if taken in another Sense? Since there past so many Years before the Coming of *Shiloh*, during which the *Rod* of *Punishment* was not only departed from *Judah*, but his Government also became so flourishing and magnificent, that *holy Writers* thought no Expressions too Lofty, to Represent it to us, as it was for Instance under the Reign of *King Solomon*.

To this, if we further add, *Daniels* Prediction of the Destruction of *Jerusalem* after the Coming of the *Messias*: How could the *Patriarch* then have told us, that the *Scourge* or *Rod* should not be removed *from Judah* till that Time? Lastly, if we compare the precedent and the following Words, with these which we now have under Examination, we shall find they were designed for a *Blessing*, but not for a *Curse*, that *Jacob* promises many Temporal *Blessings* in them, to the Posterity of *Judah*, and not any Misfortunes or Punishments

Punishments to be inflicted on them, as our *Adversaries* would make us believe.

Thus, 'tis evident, how weak the utmost Strength of Falshood is, and how defective it's Principles. How she betrays her own Folly on all sides, and staggers her self to the Ground with the force of those very Passes she makes at the true Opinion, which, on the contrary, will not cost us half the pains to defend, since to do that, we need only leave the words of this *Prophecy*, their own true Connexion, *proper Place* and natural Signification.

That none but the *Messias* can be meant in this place, we need no great Reach of Understanding to find out. The Matter is plain enough of it self, and the Folly the *Rabbies* discover, in seeking out such Evasions is a clear demonstration of it. The unanimous Consent of the ancient *Rabbies* in applying these words to the *Messias*, do also manifestly evince the same. And, we need but consult their *Targum* or *Talmud* to be fully satisfied of it. Further, All agree, That *the gathering of the People* is a peculiar Privilege belonging to the *Messias*. *In that day*, says *Isaiah*, *there shall be a Root of Jesse, which shall stand for an Ensign of the People, to it shall the Gentiles seek.* Chap. 10. 10. The *Psalmist* likewise says, That all *Nations* shall serve him; and the *Jews* themselves grant, that the *Messias* shall gather together all *Nations* of the Earth, but no otherwise than to be only as Slaves, meerly designed to serve

ſerve for the Glory and Pleaſure of their Maſters the *Iſraelites*.

But if to this ſame Character you afterwards joyn the Name of *Shiloh*, 'twill undoubtedly clear all Scruples concerning that Subject, what Interpretation ſoever be given to it. For if the Word *Shiloh* really ſignifies *his Son*, who but the *Meſſias* could be that Son of *Judah*, who ſhould gather the People, and put a Period to the Sovereign Power of *Judah*? The like may be aſſerted of all other Interpretations of this word. To which we may further add the Agreement of this *Oracle* with the *Prophecy* of *Daniel*, which tells us, That *Judah* ſhould be deprived of the ruling Power; that the *Temple* ſhould be deſtroyed, and the *Sanctuary* ſhould be prophaned, after the cutting off of the *Meſſias*.

But we ought more eſpecially to obſerve the Agreement of this Oracle with its Event. For if all *Prophecies* are obſcure before their Completion, they ceaſe being ſuch, and become clear and evident after they are come to paſs.

The State and Condition of the *Jews* may be conſidered with reſpect to a threefold Diſtinction of time. *Firſt*, In reſpect to the time before *David*, in which we may well ſuppoſe the *Tribe* of *Judah* had ſome Credit and Superiority over the other Tribes. *Secondly*, To the time from *David* to the *Babyloniſh* Captivity, during which, all the Princes and Governours of that Nation aroſe from that *Tribe*. *Laſtly*, To the time from the *Babyloniſh* Captivity, to the Coming of that Perſon we

we suppose to be the *Messias*, in which also it enjoyed their particular Pre-eminence and Prerogatives.

For, I. The Tribes of *Israel* were cut off, yet the Tribes of *Judah* continued still with the *Levites*, who were appointed to instruct them in *God's Law*. II. It gave *Jacob's* Children after that time, their Name in General. III. When Governours were taken out of the Tribe of *Levi*, as for instance, the *Asshmoneans*, or *Macchabees*, they held their Authority from the Suffrages only, and the Consent of that Tribe, which empowered them to act but for a certain Time. IV. There was always a Grand Council of the Elders of *Judah* held continually to govern the People; and since they alone remained under a settled State of all the Children of *Israel* (for I do not here reckon for any thing the Government of the *Levites*, who were wholly taken up with Matters of Religion) since they had a Law, and a private Government to themselves, either in *Babylon*, or under the *Romans*; since they had a sort of a Kingdom and of a Commonwealth amongst them, it must necessarily follow from thence, that the *Scepter* was not wholly departed from *Judah*, nor the *Lawgiver* from between his Feet, till the Coming of the *Messias*. And thus it appears that the first part of this *Oracle* was exactly fulfilled.

But if we will look back upon the Misfortunes, that have befallen the *Jews*, since the Death of our *Messias*, we shall not find the least *Form* of a *Government*, or of any *Commonwealth* remaining amongst them. They observe no manner of *Laws*, and

and are altogether deſtitute of any *Governors* to guide them. They neither have any ſettled Abode, Lands or Poſſeſſions. How can the Scepter poſſibly be ſaid then, not to be departed from them, when 'tis plain, they have loſt all Things, their *Privileges*, *Regiſters*, Books of *Genealogies*, the means of diſtinguiſhing one another, nay, the Promiſes of their Reſtauration, and the very Conſolation of being able to hope with any ſhadow of Probability, that God will ever gather together, or reſtore them again?

Thus again it appears, the ſecond Part of this *Prophecy* is exactly fulfilled, who then can any longer doubt of the Truth of an Oracle ſo clearly juſtified by its Accompliſhment, which is as 'twere ſo clear a Comment upon it? And to defeat all the Objections that Incredulity can here oppoſe againſt us, we have no more to do, but ſometimes to conſult the *Oracle*, and ſometimes it's Event. The Oracle affords us the following Argument. The *Scepter* was not to depart from *Judah*, nor the *Law-giver* from between his Feet, till the coming of *Shiloh*, but the *Scepter* is already departed from *Judah*; therefore it muſt neceſſarily follow, that *Shiloh* is already come.

From the Event, We take likewiſe occaſion to argue in this manner, The Authority and Power of Governing it ſelf by its own Laws remained in the Tribe of *Judah*, till the Coming of *Jeſus Chriſt*; but exactly after his Death, it loſt that *Privilege* and that *Authority*; it muſt therefore neceſſarily follow from that, *Jeſus Chriſt* was that very *Shiloh*, at whoſe Coming the *Scepter* was to depart from

Judah

Judah, and till whoſe Coming, there was always to continue a *Lawgiver* among that *Tribe*.

But 'tis no difficult Matter, after what has been ſaid, to prove with reſpect to this Character of the *Meſſias*, the three important Truths we have taken upon us to prove with reſpect to all his other Characters. 'Tis no longer a queſtion, Whether that be a true Character of the *Meſſias*? And that it agrees to *Jeſus Chriſt*, and to none but him, 'tis manifeſt in that the *Scepter* has been ſo long departed from *Judah*; and that conſequently it may truly be ſaid, that this Character would not be a true Character of the *Meſſias*, if it had not been fulfilled in *Jeſus Chriſt*. The Oracle therefore ſerves to illuſtrate the Event, and the Event gives force to the *Oracle*. But let us now paſs on to the reſt.

CHAP.

CHAP. VII.

Where we further examin the Time, in which the Prophets *foretold the* Messias *should come.*

THE next Oracle to be considered, which is that of the Prophet *Haggai*, is altogether as plain and expres as the former we just now examined. It extends from the third Verse of the second Chapter to the Tenth. And because 'tis of great import to us to be fully acquainted with the Connexion, and the true Sense of it, 'twill not be amiss briefly to analyse it.

In the beginning of this Chapter, we are told, That the Word of the *Lord* came to *Zerubbabel*, by the Prophet *Haggai*; and this is what he said to him in the Name of *God*: He speaks to him of the Second *Temple*, which was lately Rebuilded, and which he supposes, *First*, To appear in the Eyes of the whole *World* to be much inferiour in Glory to the first, *Who is left among* you, says he, *that saw this House in her first Glory? And how do you see it now? Is it not in your Eyes, in comparison of it, as nothing*? *Secondly*, He would not however have this apparent difference in any wise to dishearten them, *Yet now be strong*, adds he, *O Zerubbabel, and be strong, O Joshua Son of Josedech the High Priest.*

Be

Be strong all the People of the Land, says the Lord, and work; for I am with you, &c. *Thirdly,* He endeavours to perswade them, That though God had not restored to them all their former Advantages, and though the Glory of this Second House (as he intimated before) was much inferiour in Glory to the first, yet had he not departed from the Covenant he had made with their Fathers, *According to the word,* says he, *that I covenanted with you when ye came out of Ægypt, so my Spirit remaineth among you: fear ye not. Fourthly,* And because *God* having not revealed his Glory in the second Temple in so peculiar a manner, as he had done in the first; it gave occasion to doubt, Whether his Spirit would, as before, remain in the midst of the *Jews,* or whether he would fill this Second House as he had filled the First, with the *Glory* of his *Majesty*; the *Prophet* presently dissipates that doubt, by a signal and magnificent Promise: For he tells them, That in a little while *God* would work amongst them the same Miracles, which he had wrought in the Days of their Fathers; that is, he would shew his Power, as he did in the Days of *Moses,* in the *Sea,* on the *Earth,* and in the *Heavens*; that he would then shake the *Nations,* and hasten the Coming of him they wished for; and that the House which they had Rebuilded, should be filled not with the *Glory* of Men, which meerly consists in Silver, in Gold, which God has no need of, as being the works of his own Hands, but with the Glory of God, and the Peace he would settle in it. For this is the true Sense of the following words, which the Prophet further adds. *For thus, saith the Lord of Hosts,*

Hosts, Yet once it is a little while, and I will shake the Heavens and the Earth and the Sea, and the dry Land; and I will shake all Nations, and the desire of all Nations shall come, and I will fill this House with glory, saith the Lord of Hosts. The Silver is mine, and the Gold is mine, saith the Lord of Hosts, The glory of this latter House shall be greater than the glory of the former, saith the Lord of Hosts, and in this Place I will give Peace, saith the Lord of Hosts.

In truth, how strong soever the *Prejudices* of the *Rabbies* may be, 'tis hard for them however to avoid being very much perplexed by such express Texts as these. For the Truth which they repulse on one side sallies out upon them again on the other and casts them into very strange Disorders. And indeed, How is it Possible they should give any tolerable Answer to some Questions, we shall Propose to them, without having Recourse to their usual Way of Bantering.

In the first Place, We will ask them how they can reconcile that to their Tenets, that the *Glory* of the *second House* was greater then that of the *Former*: Since the *Second*, neither had in it the *Urim* nor the *Thummim*, nor the *Ark* of the *Covenant* from whence *God* delivered his *Oracles* with a clear and audible Voice, nor *Arons Rodd*, nor the *Manna*, &c. nor the Fire which came down from *Heaven*, and was wonderfully preserved upon the *Altar*, to consume their burnt Offerings, nor lastly, the *Spirit* of *Prophecy*, which after the rebuilding of the *second Temple* was with-drawn from them, as the *Rabbies* themselves confess?

Let's

Let's see what Answer they make to this Objection: Why they allege two things, which alas will not any ways help them out, but serve only to discover the miserable Blindness of the Modern *Jews*. They say, that the *second Temple* lasted about ten Years longer than the former: That *Herod* having rebuilt it, improved it very much, and made it more splendid than the first. A mighty Advantage indeed; and that highly deserves that upon its sole Account we should prefer that second Structure before a Temple, which *Solomon*, who was every way far richer and more magnificent than *Herod*, had built with so great Industry, and such an incredible Expence of Treasure; before a Temple which could not but have been built with the most perfect Symmetry imaginable, since it had the wisest both of Kings and Men for its chief Architect; and whose choice Vessels and Utensils were all of Gold, whereas those of the second House were only of Brass: And lastly, which was all over gilded, and overlaid with Gold both within and without, as we find it express'd in the 3*d* Chapter of the 2*d* Book of *Chronicles*; before a Temple that had been filled with a Cloud, and with the Glory of *God*, so that the *Priests* could not stand to minister, being not able to bear the Brightness of it, 2 *Chron.* ch. 5. ver. 13, 14. Lastly, Before a Temple, which had the *Urim* and *Thummim*, the *Ark* of the *Covenant*, and many other the like Advantages wanting in the second with which it was adorned!

Let them solve this Difficulty if they can, or else let them give us leave to shew them, that this *Oracle* was exactly fulfilled in our *Messias*, who honoured the *second Temple* with his Presence,

and cast them out that sold and bought therein; who was even consumed for the Zeal thereof, and daily taught in it, whilst he abode in *Jerusalem*. For since we look upon the *Messias*, as being the Center of all *Religion*, the End of all *Prophecies*, and the Instrument God made use of to manifest his Glory unto Men; there is no doubt but the *second Temple* having been several times honoured with his Presence, enjoyed in his Person, the *Ark* and the *Cloud* of *God*, the *Glory* of *Solomon*, the *Urim* and the *Thummin*, the *Spirit* of *Prophecy*, and the *Glory of Miracles* altogether. From which 'tis manifest, that the *Glory* of the *second House* was greater than that of the former.

We will ask them, secondly, How the *Prophet* could have reasonably said of the *second House*, when he opposes it to the former, that *God* would settle his Peace upon it? For at what time whatever we consider it, whether before or after it was rebuilt by *Herod*, still it appears it was much oftner profaned than the former. For no Body, I presume, can be ignorant that *Seleucus*, one of the Successors of *Alexander the Great*, sent Men to pillage the Temple of *Jerusalem*; 1 *Maccab.* 1. that *Antiochus*, surnamed *Epiphanes*, having taken the City by Force, entred into the *Temple* and in the *Sanctuary*, and took away the holy Vessels thereof, filling *Jerusalem* with *Blood* and *Slaughter*. That two Years after he sent again other Men, who did all they could to extirpate the *Jewish Religion*, burnt the Books of the *Law*, profaned the *Sabbaths*, forced the *Jews* to offer Sacrifices to *Idols*, shed innocent Blood about the *holy Place*, defiled the *Sanctuary*, committed all sorts of *Adulteries* within the Inclosure of the *sacred Places*, set up

an

an abominable *Idol* on the *Altar* of *God*, and afterwards called his House the *Temple* of *Jupiter Olympius*, and so signalized their Impiety and Fury by such frequent Sacrileges and Murders as the like was never heard of.

And if you will now consider what has happened to the *Jews* since the Days of *Herod*, you will find that they never enjoyed any peaceable Times under the *Roman Empire*; that *Caligula* could never be at rest, till he had set up his *Statue* in the *Temple* of *Jerusalem*, which occasioned a War. And, lastly, that the *Desolation* of the *Abomination* which the *Prophet Daniel* speaks of, was set up in the *holy Place*; and that the *Jews* themselves went and defiled the *Temple* with their own Blood, by cutting one anothers Throats on a solemn Feast-Day.

And if you seek after the *Peace* here mentioned, among those Persons which in any Sense belonged to the *Temple*, you'l find that the *Jewish Teachers* were divided into several and different *Sects*, viz. the *Essenians*, *Sadducees*, *Pharisees*, *Hemerobaptists*, &c. who all hated one another, as their mortal and inveterate Enemies. Whilst this *second House* stood, the succession of its *High Priests* (if I may so speak) was a meer Succession of Robbers; the Sacerdotal Office falling usually to his share who was the most Faction or most Worldly-minded. The *People* themselves were perpetually turned off from one Slavery to another, they underwent the most rigorous Treatment both of the *Greeks* and *Romans*; and they no sooner went about to shake off the Yoke of those proud and insolent *Tyrants*, but they were made Slaves to other *Nations*, and fell into that terrible *Desolation* which lasts unto this Day.

Where is that Peace of *God* then, which was to be settled in the *second Temple?* Where shall we find it now, when there is not so much as the least Mark of it left in the *Temple*, nor in the *Levites* nor *Teachers*, nor in the *High Priest*; nor, lastly, in the *People?*

This Argument presses home; which let the *Jews*, whom 'tis intended against, answer if they can. Let them strain their Imagination once more. Will they offer to say, that for a considerable time the *Peace* of *God* might be said to be settled in the *second Temple?* But that would be perverting the State of the Question; for the *Prophet* having a mind to shew, that the *second Temple* should excel the former in *Glory*, gives us this Character of it, *viz.* That *God* would settle his Peace upon that *second House*. How should we then reconcile these words to History, which assures us the Peace of God was less visible in the *second Temple*, than in the former?

To what purpose is it for them to delude themselves? Either this *Oracle* must be false, or it must have been fulfilled in *Jesus Christ*, who, according to the Notions of all the *Prophets*, was the true *Prince of Peace*. 'Twas he who so often declared and caused Tidings of *Peace* to be declared in the *Temple* of *Jerusalem*; and who being the Pledg, and the sole Cause of the *Peace* which God had made with Mankind, was carried into the *Temple* after he was born. And there it was that *Simeon* foretold what kind of *Peace* he was to bring into the *World*; a Peace so much the more desirable, because it sets our Hearts and Consciences at rest, and allays the Fury of our Passions; a Peace which is the universal and the secret Principle of the *Obedience* of all *Nations*, because

becauſe it makes *God* to reign by Love, and eſtabliſhes his Kingdom in the Hearts of the true *Iſraelites*, and is the Foundation of the *Heavenly Jeruſalem*.

Thirdly, We would fain have the Rabbies tell us, why the *Prophet* intending to ſhew us, how much the *ſecond Houſe* ſhould excel the former in *Glory*, tells us, that *God* would again ſhake *Heaven* and *Earth*, as he did in the Days of *Moſes*; ſince he had already mentioned the *Covenant* God had made with the *Iſraelites* by the Mediation of that *Prophet*? Was it not becauſe the *Meſſias*, who was to be the Glory of this *ſecond Houſe*, was to ſhew forth his Wonders in Heaven and in Earth, on the Waters, and on the dry Land?

If they will not grant this, let them at leaſt give us the meaning of theſe words, and more eſpecially of thoſe which immediately follow them. For to what End is it ſaid, That the *Deſire* of the *Nations* ſhould come? Who is this *Deſired* of the *Nations*? Why ſhould *God* ſhake *Heaven* and *Earth* at his coming? What has the *Deſire* of the *Nations* to do with the Glory of the ſecond Houſe? Or why ſhould the *Prophet* more eſpecially mention this *Deſired* of the *Nations*, when he deſign'd only to give us a Deſcription of the *Glory* of the *ſecond Temple*?

Can they tell us of any great *Monarch* or any mighty *Prince*, from the rebuilding of the *Temple*, till its fatal overthrow by the *Romans*, who was at the ſame time both the *Deſire* of the *Nations*, and the *Glory* of the *ſecond Houſe*? Nay, and who made the ſecond Houſe exceed the Firſt in Glory? Seek, invent, and ſtrain your Imagination as much as you will, you will ſooner crack your Brains, than be able to find out any other

but the *Messiah* whom we present you. For on the one Hand, he really brought to that House a Glory wanting in the Former; since *Salvation*, *Life* and *Immortality* were fully revealed in *Jesus Christ*, who is the End of the *Law*, the fulfilling of the *Oracles*, the Center of *Religion*, and in whom the *Sacerdotal*, the *Regal*, and Prophetical *Office*, and all other Advantages the *Jews* ever had, all terminate in their common Principle. And he is on the other Hand the *Desire of the Nations*, since the Nations actually desired him, and effectually embraced his *Gospel*, as soon as he was pleased to reveal it to them.

But if after all that has been said, the *Jews* will not yet yield up the Cause, let them reflect on the Words of the Prophet *Malachi*, chap. 3. v. 1. which are exactly parallel to these. *Behold*, says God by the Mouth of that holy Man, *I will send my Messenger, and he shall prepare the Way before me; and the Lord whom ye seek, shall suddenly come to his Temple; even the Messenger of the Covenant whom ye delight in: Behold, he shall come, saith the Lord of Hosts.*

Who but the *Messias* could be that Lord the *Jews* sought after, or that *Messenger of the Covenant* whom they delighted in, who was to be preceded by a Forerunner? This the Rabbins themselves durst not call in doubt; and all they do thereby to oppose the Force of this Text of *Scripture* so evidently favourable to our Religion, is only with a Confidence peculiar to them, to maintain that neither the Forerunner, nor his Lord are yet come. But, 1. we shew them in *John the Baptist*, all the true Characters of a Forerunner and Messenger, who *made the Paths of the Lord straight*, by exhorting the People to *Repentance*,

tance, as a necessary Preparation to enter into the *Kingdom* of *God*, which he publickly affirmed was at hand: And besides, by turning the Hearts of the Fathers to their Children, and the Hearts of the Children to their Fathers; when by his preaching, he induced *Malach* 4.6. them to a Reconciliation, and baptized them in *Jordan*, after they had confessed their Sins. 2. Sometimes the *Prophets* tell us, that he shall suddenly come to his *Temple*, as *Malachi* doth in this place: And sometimes they affirm, that he shall make the Glory of the second House, greater than that of the former. 3. These *Prophets* designing to comfort those who with a fervent and holy Impatience expected the coming of the *Messias*, tell them, *Yet once it is a little while and he cometh*, &c. *and the Desire of the Nations shall come.*

Where it is remarkable that the *Prophet* might very properly have used this Expression according to our Sense, but that he could not have used it according to the *Jewish Opinion*. For though there past a considerable Period of Time between the Age in which the *Prophets* lived, and the coming of the *Messias*, considering the thing absolutely in it self; yet it is true, that great distance of his coming into the *World*, did seem to them but of a very inconsiderable Space, because they spoke of it with comparison to that Time in which he had been so long expected. And the very Expression of these *Prophets*, are a sure Token of this secret Comparison. For this Expression, *once more*, and *a little while*, cannot but signify that the Time which was yet to come in the expectation of that Blessing, was not nigh so long as that which they had already

paſſed in the tedious expectation of it. And this will be found very true in the *Prophecy* which we have here explained according to our Principles.

But on the contrary, It will be intolerably obſcure, falſe, nay and abſurd too, if the Interpretation which the Rabbies give it, be allowed to take place. For if from the Days of *Malachi*, and of the *Prophet Haggai*, the Jews had ſtill a longer Time to expect the coming of the *Meſſias*, than the Time had been in which their Anceſtors had expected him, from the Days of *Noah* to the Age in which thoſe *Prophets* lived, how could thoſe Prophets ſpeak reaſonably and with good Senſe, when they uſe ſuch Expreſſions as, *once more*, and *a little while*, *and he ſhall come*; *Behold, he cometh?*

But let us now haſten to examine the *Prophecy* of *Daniel*, which Torch-like gives ſo great a Light to all the others, that it cannot but make us heſitate for a while, which of the two we ought to admire moſt, either the Evidence of the Truth which appears in it, or the ſtrange Blindneſs of thoſe that are not ſenſible of it. But it is to no purpoſe to advance ſuch Matters, unleſs we prove them alſo.

CHAP.

CHAP. VIII.

Where we shall examine those Oracles *of* Daniel, *which foretel the Time of the Coming of the* Messias.

IN order to this, we need but examine the three following Truths. 1. Whether the *Messias*, or some other Person, be understood in the *2nd*, *7th*, and *9th* Chapters of the Visions of *Daniel?* 2. Whether the Time of his coming, which is clearly denoted in them, be already past, as we pretend it is; or whether it be yet to come, as the *Jews* would have it? And lastly, Whether the Time of the coming of our *Jesus*, agrees with the Time of the coming of the *Messias*, which was revealed to *Daniel?*

We shall join these three Chapters, the *7th*, *8th* and *9th* together, because they all mention one and the same Event, *viz.* the establishment of an everlasting *Kingdom*. *Daniel* in his Interpretation of *Nebuchadnezzar*'s Dream, *Chap.* 2. tells him, that the *Image* of *Gold*, *Silver*, *Brass* and *Iron*, with *Potters Clay* he had seen, did portend the rise of four great *Monarchies*: and after having explained to him all the various Relations of that mysterious Dream, together with that which should come to pass after his Days, he further adds these Words, *Vers.* 44. *And in the Days of these Kings shall the God of Heaven set up a Kingdom, which shall never be destroyed; and the Kingdom shall not be left*

to

to other People, but it shall break in pieces and consume all these Kingdoms, and it shall stand for ever. Forasmuch as thou sawest that the Stone was cut out of the Mountain without Hands, and that it brake in pieces the Iron, the Clay, the Brass, the Gold and the Silver; the great God has made known unto the King, what shall come to pass hereafter.

It cannot be doubted, but that *Daniel* represented the very same Event in the 7*th* Chapter, *ver.* 11, 12, 13, 14, *&c.* for in it he mentions four Beasts, which he says, *These great Beasts which are Four, are four Kings which shall arise out of the Earth.* And of an *everlasting Dominion* which was some time after to be settled, according to the words immediately following; *But the Saints of the most High shall take the Kingdom, and possess the Kingdom for ever, even for ever and ever.* But that there may be no room left to doubt of this Truth, let us see what Expressions *Daniel* makes use of to describe the latter part of his Vision. *As concerning the rest of the Beasts, they had their Dominion taken away; yet their Life was prolonged for a Season and a Time. I saw in the Night Visions, and behold one like the Son of Man, came with the Clouds of Heaven, and came to the Ancient of Days, and they brought him near before him; and there was given him Dominion and Glory, and a Kingdom, that all People, Nations and Languages should serve him: His Dominion is an everlasting Dominion, which shall not pass away, and his Kingdom that which shall not be destroyed.*

This same Prophecy is again repeated to *Daniel* in other different Terms, and under different Circumstances, *Chap.* 9. where the Prophet, after having made that excellent Confession and Prayer, whereby he implores him, that he would

would turn away his Indignation and Fury from *Jerusalem*, the Mount of his Holiness, acknowledging it was for the Wickedness of their Sins, and the Iniquities of their Fathers, that *Jerusalem* and all the People were become a Reproach to the *Nations* round about; adding, they did not present their Supplications before him, trusting in their own Righteousness, but in the great Mercies of the Lord; an Angel was sent unto him, to shew him the meaning of the following words; *Seventy Weeks are determined upon thy People, and upon thy holy City, to finish the Transgression, and to make an end of Sins, and to make Reconciliation for Iniquity, and to bring in everlasting Righteousness, and to seal up the Vision and Prophecy, and to anoint the most Holy. Know therefore and understand, that from the going forth of the Commandment to restore and to build* Jerusalem, *unto the* Messiah *the Prince, shall be seven Weeks; and threescore and two Weeks the Street shall be built again, and the Wall, even in troublesome Times. And after threescore and two Weeks shall* Messiah *be cut off, but not for himself: and the People of the Prince that shall come, shall destroy the City; and the Sanctuary, and the end thereof shall be with a Flood; and unto the end of the War, Desolations are determined. And he shall confirm the Covenant with many for one Week, and in the midst of the Week he shall cause the Sacrifice and the Oblation to cease; and for the overspreading of Abominations, he shall make it desolate, even until the Consummation, and that determined shall be poured upon the Desolate.*

By the coming of this *Messias*, or of this *Prince*, together with the Reconciliation for Sin, and that everlasting Righteousness he was to bring along with him, 'tis evident that no other Event

was

was intended to be repreſented, but that which was already denoted to us by the coming of thoſe Saints, who were to take poſſeſſion of the Kingdom, and of that Son of Man to whom an everlaſting Dominion was given.

However, I am not ignorant that ſome would have this *Prophecy* contained in the *9th* Chapter of *Daniel*, to be underſtood of the building of the *Temple*, of the Conſecration of the moſt holy Place; and the words which follow it, of the coming of *Antiochus*, ſirnamed *Epiphanes*, who polluted the Sanctuary, and cauſed the Oblation of the *Law* to ceaſe. But there are ſeveral Reaſons which overthrow this Explication. The Term of ſeventy Years can never be adapted to it, becauſe if you mean by it Weeks of Days, it will be too ſhort a Period; and too long a one on the contrary, if you underſtand Weeks of Years.

Beſides, as the *Prophet*, by theſe unuſual Expreſſions, *to finiſh the Tranſgreſſion, to make an end for Sin, to make a Reconciliation for Iniquity, to bring in everlaſting Righteouſneſs, to ſeal up the Viſion and the Prophecy, and to anoint the moſt Holy*, cannot but denote ſome greater and more ſignal Event, than the rebuilding of the City or the Temple of *Jeruſalem*; ſo none can reaſonably believe that his meaning in that Place terminates only in that Reedification. In effect, what ſhould be the meaning of theſe words, *The Chriſt ſhall be cut off, but not for himſelf*, if taken in that ſenſe? *Nehemiah*, 'tis true, was ſent into *Jewry* with a full Commiſſion, empowering the *Jews* to finiſh the building of the Temple, which had been interrupted for ſome time, and to build up the Walls of *Jeruſalem*: But then in what place

of

of *Scripture* do we find that he is called the *Chriſt?* Why ſhould the Oracle ſay, that he was cut off? And what could be the ſenſe of theſe words, *He ſhall be cut off, but not for himſelf?* What Interpretation can be given to the following words on this Suppoſition, *And he ſhall confirm the Covenant with many for one Week?* Is *Nehemiah* the *Meſſias*, the Prince of *God's People*, who was to confirm this Covenant with them? Were this true, it muſt alſo be granted that *Nehemiah* cauſed the *Sacrifice* and the *Oblation* to ceaſe, (for theſe two things are aſcribed to the ſame Perſon) which yet would be a very abſurd and extravagant Opinion. Is it *Antiochus* then who was to confirm the *Covenant* with many? No ſurely; for how could this be true of a *Tyrant*, or a Perſecutor? or where can they produce any other Place in *Scripture* parallel to this? How can that be aſcribed to *Antiochus*, which did agree only to the *Romans?* I mean, the overſpreading of the abominable Eagles there expreſſed, according as ſome interpret the words, becauſe Eagles were born in their Standards, and were by them worſhipped for *Gods*, and for that reaſon were very deſervedly called *abominable*, and occaſioned that *Conſummation* which the *Prophet* ſpeaks of.

But if after this, you will join this Oracle to thoſe two other parallel Prophecies we juſt now quoted, where we are told of an *everlaſting Kingdom*, of a Nation of *Saints*, to whom this Kingdom ſhould be given, of a *Son* of *Man* who ſhould have Dominion over all *Nations*, *Tribes* and *Languages*, you can no longer doubt but that the *Meſſias* muſt here be underſtood, whom the *Jews* ſtill expect.

As

As for the second Truth, 'tis as easily proved as the first. For if the *Messias* be understood in this *Oracle*, it must needs be a *Messias* which is already come, otherwise the Oracle would be utterly false. This *Messias* was to come at the time when those *Monarchies* which were represented by the Image in *Nebuchadnezzar*'s Dream, as such as should afflict *God's People*, or should be still in being; at least immediately after their Ruin and Destruction, as we are told in the following words; *And in the Days of these Kings shall the God of Heaven set up a Kingdom, which shall never be destroyed; and the Kingdom shall not be left to other People, but it shall break in pieces, and consume all these Kingdoms, and it shall stand for ever.* And in these other, *But the Saints of the most High shall take the Kingdom, and possess the Kingdom for ever, even for ever and ever.* This again is further represented to us by the Stone cut out of the Mountain without Hands, which brake in pieces the *Iron*, the *Brass*, the *Clay*, the *Silver* and the *Gold*, which were the Emblem of those four *Monarchies*. Now it appears, they have been all destroyed many Ages ago; nay, and that we have seen other Empires succeed them, it must therefore necessarily follow, that the *Messias* is already come, or that the time of his coming is past, and yet he never appeared.

Dan. 2. 44.

Moreover, the coming of the *Messias* was to precede the entire Destruction of *Jerusalem*, and of the *Sanctuary*: for till after the coming of *Christ*, who was to be cut off, and not before, the Consummation of Desolation was not determined to be poured upon the Desolate. Now *Jerusalem* has been laid waste these many Ages in the

the most terrible and surprising manner that ever was heard of, and that too without any intervening Restauration. It is therefore apparent from hence, that the *Messias* is come, or at least that the Time of his coming is already past.

But it is not sufficient to demonstrate, that this Oracle can never belong to the *Messias* whom the *Jews* still expect, nor to any other Person: But we are further obliged, in the third place, to proceed to shew, That it was exactly and truly fulfilled in *Jesus Christ*: And which will be no hard Task to perform, if we consider that there are ten remarkable Particulars in which the Prophecy exactly agrees with that notable Event applied to it by the *Christians*.

For, I. the *Prophecy* speaks of a Kingdom, which begun to establish it self just at the time, when the other four Monarchies which were Enemies to *God's People*, and were represented to *Nebuchadnezzar* in a Dream, were drawing towards their End, which may be very well applied to the *Kingdom* of *Jesus Christ*, but cannot be affirmed of any other. However, we must not therefore imagine the other Empires were destroyed as soon as *Jesus Christ* came into the World; No, He was obliged first to struggle with their Pomp, their Power and Glory, to withstand the Oppositions of the decayed Force of the *Greeks* and *Persians*, who at length submitted to his *Dominion*. It was enough for the *Messias*, or the *King*, which the antient Oracles had propheſied of, to come when those four Monarchies we just now mentioned, should be in their declining State; so that they having been wholly destroyed long ago, it follows that the time of his coming is already past.

II. In

II. In effect, the *Oracle* assures us, that this everlasting *Dominion* was to break in pieces, and consume those four *Monarchies* which had so long fought against *God*, and in some manner establish it self upon their Ruine; which accordingly came to pass. No Man, I suppose, is still to learn what incredible Progress *Christianity* made in the World, after the Death of *Jesus Christ*: How it spread it self in *Syria*, where the *Seleucides* reign'd; in *Egypt*, which was the Empire of the *Ptolomies*; in *Greece*, the first Original of that *Empire*; in *Persia*, and in the *Indies* also; and almost in all Places where the greatest and the most ambitious Conquerors had extended their Conquests, or carried even their most unsatiable Desires.

III. But what is most observable in all this, is, that according to our prophetical Oracle, we see that great and terrible *Statue*, which was the Emblem of the *four Monarchies*, that had sorely afflicted and tormented God's People, broken in pieces by a Stone cut out of a *Mountain* without Hands. Nothing could be more pompous and stately than the Grandure of those vast *Empires* was; nothing more formidable than their *Armies*, more magnificent than their *Kings*, more proud and high-minded than their *High-Priests*, more puffed up than their *Hearts*, more inveterate than their *Prejudices*, more violent than their *Maxims*, nor more *tyrannical* than their *Policy*. And yet we find that *Colossus* of Vanity and Grandeur vanish on a sudden. And see whole Armies of *Martyrs*, where before were nothing but Armies of *Conquerors*. We find the Pride of their *Kings* abased, their false Gods banished, their *Statues* overthrown, their *Temples* demolished, their *Prejudices*

dices confounded, their *Policy* altered, *Paganism* subverted in a thousand Places, publick *Societies* overthrown, to make way for the forming of a stricter Union; and all things as it were put into a Confusion and Disorder, that so they might be afterwards restored to a better State. This strange Prospect may stir up our *Curiosity* to search after what manner so vast an Alteration could be effected: Which, to our great amazement, we shall find was brought to pass by the Ministry only of a few poor *Fisher-men*, bred up on the Sea-Coasts of *Galilee*, the most obscure and the most despicable of *Countries*. If we further enquire, Whether those Men had never spent any time in a studious and contemplative Life; we shall find that they understood nothing but mending of their Nets, being born, and having always lived in such extream Poverty, as would not allow them to follow any other Profession, but that whereby they got their Livelihood. If we then desire to hear them, or at least to judg their Speech by their Stile in Writing, we shall find it very simple, gross, and in a word suitable to the meanness of their Profession and Country; so that we may easily discover by their Language what they were. If we further examine the Subject of their Preaching, we shall find that it is wholly concerning the Son of God crucified between two Thieves, which of all Objects is the most sad and scandalous. If we demand, whether the Love of Pleasure and Ease might not perhaps engage them into so senseless an Enterprize as that at first appeared; we shall find that they labour with their Hands, even while they preach the Gospel; and that being stedfast and unmoveable in their Resolutions, they patiently en-

dure the Inclemency of the Weather, the Inconveniences of Life, and all the barbarous Treatments of Perſecution: That they neither have Learning, nor Riches; Reputation, nor Settlement; Friends, nor Patrons. That they are proſecuted by all the Powers and Potentates then reigning; that all Men at firſt abhor them, *viz.* Both *Kings* and *High Prieſts*, *Magiſtrates* and *People*, *Policy* and *Superſtition*, *Paganiſm* and the *Synagogue*, the *Parthians* and *Grecians*, *Jews* and *Romans*. And yet that without any other Weapons than Poverty and Patience, they overcome all; and notwithſtanding all the Attempts of all the then prevailing Powers to oppoſe them, they bury in the Tomb of *Jeſus Chriſt*, the Grandeur of theſe proud and haughty Monarchies, who preſumed to riſe up againſt God. Certainly, ſince 'tis not they, but their Divine Maſter that ſo ſucceſsfully operates by their Miniſtry, we may very properly call it a Stone cut out without Hands, that is, an imperceptible Stone, which though it ſeem'd at firſt to be of none Effect, yet ſhook the very Foundations of the *Univerſe*.

IV. This *Kingdom* is repreſented to us under theſe three Qualities, *viz.* under that of an *Heavenly Kingdom*, an *Everlaſting Kingdom*, and a *Kingdom* to be given to the *Saints* of the *moſt High*. Which three Qualities denote its Original, Duration and Subjects. Its Original is *Heaven*, its Duration is *Eternity*, and its Subjects are the *Saints*. Now what *Empire* ſhall we aſcribe theſe three Qualities to? Or was a *Kingdom* ever known, but what did borrow from humane Aſſiſtance all its *Glory* and *Strength*, derived its Original from Earth, and was liable to ordinary Revolutions?

volutions: but what was eſtabliſhed by Force, and maintained by Violence; had Monſters of Wickedneſs for Subjects, nay and for Protectors too, much oftner than *Saints*? Doubtleſs the Rabbies would be very much in the wrong, ſhould they offer to apply this *Oracle* to the pretended *Meſſias* which they expect: when at the ſame time they in fancy aſcribe to him the very ſame *Power*, and the ſame *temporal* Proſperity, or rather the very ſame Violence as to *worldly Conquerors*.

V. But all theſe *Oracles* do not only relate to an *Everlaſting Kingdom*, but to a *Man* alſo to whom three ſeveral following things are attributed.

1. That *God* gives him the *Kingdom* in an immediate and glorious manner all at once. This is repreſented to us by the *Dominion* which the Ancient of Days ſhall give the *Son* of *Man*, when he cometh on the Clouds of *Heaven*.

2. That his Dominion ſhall extend over all *Nations*, *Tribes* and *Languages*.

3. And laſtly, That it ſhall have no End. Here we meet with a King placed on his Throne immediately by *God*, inveſted with his *Glory*, and whoſe *Kingdom* is to continue for ever. Let our *Adverſaries* therefore ſhew us any other Perſon if they can, but *Jeſus Chriſt*, to whom all theſe Qualities do truly belong; or elſe let them confeſs that they are applicable to none but *Jeſus Chriſt*.

VI. But though theſe Characters were wanting in him, of whom elſe but *Jeſus Chriſt* can be ſaid, that he came ſeventy Weeks after the going forth of the Commandment to the *Jews* to return Home, and rebuild the City of *Jeruſalem*?

I confess that in this Particular the *Interpreters* do a little vary. For though all of them agree to understand in this Place Weeks of Years, yet some reckon them from the Time *God* promised *Jeremiah* to restore the *Jews* to their former Condition, and to rebuild their *Temple* and their *City:* Others from the first *Edict* of *Cyrus*, concerning the Restauration of the *Jews*, which some refer to the first, others to the second Year of his Reign: Others, from the Reign of *Darius* the Son of *Hystaspes:* Others, from *Darius Nothus:* Others, from *Artaxerxes Longimanus*; and others, from *Artaxerxes Mnemon. Divine Providence* having by a mysterious Conduct, suffered all these various Opinions, that our Faith should not depend meerly upon a *Chronological Supputation*, which the Learned alone are capable to understand, but that it should be grounded on the Sight and Sense of the Agreement visibly to be found, betwixt the *Oracle* considered in the gross, and the Truth of the Event it foretels. We shall not therefore stand here to sum up all the Weeks of *Daniel*, because we should do nothing else but copy the Works of other Men, who have already learnedly treated on that Subject; and because any one that desires to be more particularly informed therein, need but consult a Discourse concerning *Universal History*, which the *Bishop* of *Meaux* has not long since published. As for us, who altogether insist upon those Proofs of Religion which are most suitable and adapted to every Man's Understanding, we had rather argue from the *Prophecy* considered in the gross, than vainly to lavish out our Time and Pains in any *Chronological* Disputes.

But

But that we may not be further detained by such-like Difficulties, we must remember that there is a three-fold distinction of Time, *viz.*

1. A Time wherein all *Scriptural Oracles* are obscure, which is the Time that precedes their Accomplishment.

2. A Time in which they are partly Evident, and partly Obscure; which is that of the Dispensation under which we live, and is intermixed with Light and Darkness.

And, 3. a Time when they shall be Clear and Evident, and free from all Obscurity; which is the Time of the full and perfect Accomplishment of all *Scriptural Oracles*, or of their great and final Manifestation. Let us not therefore suffer any little Difficulties we may perhaps meet with in these *Oracles*, make us shut our Eyes against that bright Evidence which is sufficient at present to confirm their Truth, and our Faith, and promises us at last a full Victory over all *Obscurity*.

VII. We never heard of any other but *Jesus Christ*, that ever made an End of Sin, and a Reconciliation for Iniquity, that brought in *Everlasting Righteousness*, fulfilled the *Prophecy*, and that truly deserved to be called the *Holy of Holies*.

VIII. It never was said of any but of him, that he was the promised *Messias*, the *Prince*; and that being the *Messias*, he was cut off out of the Land of the Living; and that too not for himself, but for the Sins of the *World*. The *Jews* themselves do not assert any of these things of their pretended *Messias*; and yet they all agree to *Jesus* the *Son* of *Mary*: Him therefore, and none but him, we must acknowledg for our *Messias*.

IX. But vvhat can they ſay to this? The ſame *Oracle* very diſtinctly foretels us, that the *Chriſt* being cut off, there ſhould come a *People* vvho ſhould deſtroy the *City* and the *Sanctuary*, that the End thereof ſhould be vvith a Flood; that its *Deſolations* vvere determined to laſt to the end of the *War*; that the *overſpreading* of Abominations, or, as ſome interpret it, of the abominable Wings, ſhould occaſion that *Deſolation*; and that it ſhould be moſt extream: all which Calamities are very lively foretold us by theſe Expreſſions heaped up together, *viz. Which ſhall make a Deſolation, even until Conſummation; and that determined ſhall be poured upon the Deſolate.* That term of *Deſolation determined*, ſignifying likewiſe that it ſhould be effected by the *Will* and *Juſtice* of *God*.

There is none but knows, that after the Death of him vvhom vve own for the *Meſſias*, and the Preaching of his *Apoſtles*, (vvhich preached for forty Years after, to endeavour to perſwade the *Jews* to believe in this crucified Saviour) the *Romans* came againſt them, beſieged *Jeruſalem*, and burnt the *City* and the *Temple*; that a more horrible *Deſolation* vvas never known, than vvhat the *Roman Legions*, thoſe *abominable Eagles*, brought upon them; vvhich vvere the Object of their *Idolatrous* Worſhip. Thoſe vvho ſhall read in *Joſephus*'s Hiſtory of the Wars of the *Jews*, vvhat Attempts the *Roman Emperors* continually made to ſet up their *Eagles* in the *Temple* of *Jeruſalem*, vvhich vvas the chief Occaſion of that moſt bloody War, and of the terrible Diviſions that afterwards aroſe amongſt them; or ſhall conſider vvhat a dreadful Famine that vvas, vvhich compell'd Mothers to feed upon their own Children; and how cruel that Fury vvhich incited

cited them to cut one another's Throats, and induced them to meet all in the *Temple*, to sacrifice each other to their mutual bloody and abominable Fury. Or who shall represent in their Minds, the Streets and Houses filled up with dead Bodies; the *Plague* which depopulated the *City* of its best Inhabitants, though not of its *Robbers* and *Assassinates*; and the fatal Outcry of a Man, who for the space of four Years, was heard to foretel the Desolation of the City, and was not possibly to be hindered by any Power of the Magistrates, from crying out, *A Voice against Jerusalem and the Temple; a Voice against the Bridegroom and the Bride, Woe unto the Temple, woe unto the City*, &c. The burning of the *Temple* reduced to Ashes by Fire from Heaven, notwithstanding all humane Precautions to prevent the same, the City of *Jerusalem* razed to the Ground, and the *People* made Tributaries to all kinds of *Nations*, and abandoned to that long *Captivity* which is the daily and lasting Monument of their first Desolation. And lastly, the fruitless Attempts they have made in order to their Restauration; and the strange Confusion of a certain *Emperor*, a profess'd Enemy to our Faith; who with all his Might and Industry, could not enable them to rebuild up their *Temple*, because Globes of Fire came out of the Foundations of it, and consumed the Workmen, as some of the * *Heathens* themselves have attested. I say, whosoever shall seriously reflect on all these Passages, must undoubtedly acknowledg this was a very extream Desolation; and that it was poured out unto Consummation by the *Will* and *Justice* of him that rules in the *Universe*.

* *Amm. Marcell.* lib. 23.

X. Laſtly, The Oracle obſerves this Order in the Events which it foretels: For firſt it ſays, That *Chriſt* ſhould certainly come ſixty two Weeks after the going forth of the Commandment, concerning the building of a new Temple; to which muſt be added more, as is evident by the foregoing Verſe, which make up in all ſixty nine Weeks. Then *Chriſt* was to confirm the *Covenant* for one Week, in the midſt of which he was to cauſe the *Sacrifice* and *Oblation* to ceaſe; and then was to follow the over-ſpreading of Abominations, or abominable Wings, which were to pour down that terrible Deſolation we have already mentioned. We may not only ſay that *Jeſus Chriſt* alone came ſixty nine Weeks after the going forth of the Commandment; but he may juſtly pretend that he confirmed the *Covenant* for a Week, or the half of a Week, that is, for the ſpace of three Years, or thereabouts that he preached; and of his having made the Sacrifice and Oblation to ceaſe by his Death in the midſt of that Week, I mean, three Years and an half after he began to confirm his Covenant, by performing the Functions of his Holy Miniſtry. 'Twas at that time that he abrogated the *Law*, made the *Ceremonies* of it needleſs; that his Sacrifice deprived all thoſe under the *Law* of their Virtue and Efficacy; that all thoſe things ceaſed and were at End, with reſpect to the Right, though not with reſpect to the Uſe and Cuſtom of them, as he himſelf teſtified, when he cried out on the Croſs, *It is finiſhed.* And as God himſelf made it appear in a very ſenſible manner, when by cauſing the Vail of the *Temple* to rend in twain from top to bottom, he rejected the *Sacrifices* of the *Jews*, till the time was come which he

he had appointed for the conſuming of that *Temple* by his Fire, where they offer'd thoſe Sacrifices to him, which he begun to loath. And 'tis well known, that after the Death of *Jeſus Chriſt*, and the Preaching of his *Apoſtles*, God poured the Deſolation upon the Deſolate, and fulfilled in every Particular, that terrible *Prediction* which is contained in this *Oracle*.

Thoſe who ſhall fairly conſider all theſe things, will find that if there be ſome Chronological Difficulty in the Supputation of the 70 Weeks, yet 'tis wonderfully compenſated by the Light, which ariſes from thoſe general Agreements which we find betwixt the *Prophecy* and its Accompliſhment; and that we muſt, by ſome unaccountable Phrenzy, be determined to cheat our ſelves, to be capable of being diſſatisfied with them.

For every one of them is very remarkable, and worthy a particular reflection from us. *Daniel* we find weeping for his own Sins, and the Sins of his *Nation*; and *God* declaring to him the Time in which he would make a Reconciliation for Iniquity, and bring in *Everlaſting Righteouſneſs*. What more ſeaſonable Comfort than this could have been given him? He groans for the Miſery and Oppreſſion of the People of *Iſrael*; and *God* foretels him the coming of a *Deliverer*, who ſhould break in pieces the Enemies of *God*'s People; the Time of whoſe coming he denotes to him by the fatal overthrow of thoſe Monarchies which had afflicted the Holy *People*. Nothing could be more ſeaſonable and proper, than to expreſs the coming of the *Meſſias* by ſuch a Mark, as was ſo comfortable to *Daniel*'s Heart. Nor could this Mark be made more certain, than

by

by the general Subverſion of the four great *Monarchies* of the *World*. Herein 'tis impoſſible to be miſtaken; ſo ſtrange and ſignal Revolutions as theſe were, being too certain *Epochaes*, to give us the leaſt occaſion to fear any Deceit or Illuſion in this reſpect.

The State and Condition of the *Jews*, after the Coming and Death of the *Meſſias*, is again another of thoſe Marks and Signs which may make a deep Impreſſion on our Senſes, but can never impoſe upon them. In effect, 'tis very manifeſt, it was not left at the *Prophet*'s diſpoſal, to bring in the Deſolation of *Jeruſalem*, and to ſettle the Abomination in the holy Place, after a Man who called himſelf the *Chriſt*, ſhould be cut off out of the Land of the Living.

The erecting an Everlaſting Dominion, which ſhould be joined with *Reconciliation* for Sin, and the *Everlaſting Righteouſneſs*, and a People of juſt and holy Men, is a Thought of that Nature, as could never come into any Man's Mind of it ſelf, but muſt of neceſſity proceed from a *Prophetical Spirit*. Who was it that ſo diſtinctly foretold *Daniel*, there ſhould be ſuch a Kingdom which ſhould have none but Saints for the Members of it? And who taught him that this Spiritual *King* ſhould have *Dominion* over all *Nations*, *Tribes* and *Languages*?

It ſometimes happens, that we may foreſee very great Events, by our own Penetration and Judgment, accompanied with Experience: But to foretel that a Stone cut out of a Mountain without Hands, ſhould break the *Statue* in pieces, which repreſented the four great *Monarchies* of the *World*, or that from a very inconſiderable Cauſe ſhould ſpring the moſt ſtrange and ſurpri-

zing

zing Effects that ever were heard of, is such a Conjecture as is not easy for any Man, by the natural strength of his Imagination to make.

Daniel having been bred up at the *Court* of the most magnificent *Kings* of the *World*, might perhaps have his Mind filled with lofty and exalted Thoughts, answerable to the Glory and Grandeur of those *Kings:* But whence could he borrow this Notion of an *heavenly, spiritual* and *everlasting Kingdom*, and consequently so different from those he had then before his Eyes? And wherefore should he speak only of a *Propitiation* for *Sins*, and of a *Nation* of *Saints*, in a time in which he himself, with all the rest of the *Jews*, were longing after nothing so much as the Land of *Canaan*, and their temporal *Deliverance?* &c.

He might perhaps flatter himself with the thoughts there would come a *Deliverer* to rescue the *Jews* from the *Tyranny* of the *Nations*; and so far indeed his natural Light, assisted by his Desires, might lead him. But to foretel the *Death* of that *Deliverer*, and so exactly to declare he should not suffer *Death* for himself, is a Circumstance so strange and surprizing, as must needs open our Eyes to perceive that *Daniel* did not speak like an ordinary Man.

He might very well foresee, by the meer information of *common Sense*, that *Jerusalem* would be razed a second time to the Ground, and sore afflicted. But who told him it should be brought to pass by the overspreading of Abominations, or of abominable Eagles, which is the Expression he uses to represent the *Roman* Armies, as if he had had them before his Eyes? How could he foresee, that the Desolation that should follow the cutting off of *Christ* should be so extream as to extend

to

to a Conſummation? And that the *Abomination* ſhould be ſet up in the *Holy Place?* Theſe are ſuch Circumſtances, a *humane Underſtanding* can never pretend to foreſee; and which 'tis not to be ſuppoſed that Divine Wiſdom would be ſo careful to accompliſh, meerly out of complaiſance to a pitiful Impoſtor.

CHAP. IX.

Where we ſhall prove, by the 53d Chapter of Iſaiah, *that* Jeſus Chriſt *is the true* Meſſias.

THE Propheey contained in the 53d Chapter of *Iſaiah*, is ſo exact, ſo coherent, and gives ſo particular an Account of the Humiliation and Death of our Lord *Jeſus Chriſt*, that there's no reaſon to wonder if the Rabbies do all they can, to rob us of this great Column of our *Faith*.

Some of them pretend that this Oracle concerns either *Jeremiah*, or ſome other *Prophet*: Others affirm that *Iſaiah* underſtands the *Iſraelites* in this place, where he foretels how great the Humiliation and Miſery of that People would be, during this laſt *Captivity* they now groan under. Another ſort of them are compelled to pretend, there were to be two *Meſſias's*; the firſt the Son of *Manaſſeh*, who was to ſuffer many things, and be at length overcome in a Fight by *Gog* and *Magog*: And the other the Son of *Judah*, who was to be glorious and triumphant, and to raiſe

raiſe his *Nation* to the utmoſt pitch of Proſperity and Grandeur; and that in this *Oracle*, *Iſaiah* foretels us the coming of theſe two *Meſſiah's*. But nothing can more abſurdly be imagined than all theſe Evaſions.

For to apply it to *Jeremiah*, would doubtleſs be very abſurd. For to what purpoſe ſhould the *Holy Ghoſt* take ſo great a care to inform us of the *Birth*, *Life* and *Death*, *Humiliation* and glorious *Exaltation*, *Burial* and *Reſurrection* of a *Prophet*, who was much inferiour, even to ſeveral of his Predeceſſors? Wherein did his Duration or Generation, differ from an ordinary Duration or Generation, that it ſhould oblige the *Prophet* thus to cry out of him, *Who ſhall declare his Generation*, or *Duration?* (for either of theſe words may be uſed.) How could it properly be ſaid of *Jeremiah*, *And with his Stripes we are healed?* Was the *Prophet*, after his having been abuſed by the *Jews*, to procure them Peace and Health by his Wounds? Was it not on the contrary their ill Uſage to him, that was to bring down *God's* Judgments upon that People? Can it be ſaid of *Jeremiah*, that he juſtified many by the Knowledg they had of him? Was it not on the contrary, by the Name of *God*, or of the *Meſſias*, that this Prophet might be ſaid to Sanctify and Juſtify Mankind? And, laſtly, who durſt preſume to affirm of *Jeremiah*, that he made his Soul an Offering for Sin; that he ſaw his Seed after his Death; that he bore the Sins of Men, and made Interceſſion for the Tranſgreſſors? with many other the like Circumſtances expreſſed in this *Prophecy*, and which 'tis evidently manifeſt, cannot without abſurdity be applied to *Jeremiah*, or any other of the *Prophets* that lived ſince

Iſaiah;

Isaiah; and that to insist any longer on them, would be altogether needless and superfluous.

They are not a whit more reasonable, that apply this *Oracle* to the *People* of the *Jews*, considered with respect to their present Condition; and who affirm, that by this vile and wretched State of a Man of Sorrows, and acquainted with Griefs, he is intended only to represent the sorrowful *Captivity* and *Bondage* they have groaned under for so many Ages together: For they pretend, that the *Prophet* introduces here the *Gentiles* speaking, as it were, of the *People* of *Israel*, and saying, *We hid, as it were, our Faces from him*; he *was despised, and we esteemed him not. Surely he has born our Griefs, and carried our Sorrows*: That is, according to their Interpretation of it, he was afflicted with those very Evils we had deserved to suffer. But we need but carefully consider all the Words of this *Prophecy*, to be plainly convinced that this *Oracle* is by no means to be imputed to the *Jews*, and to be able to refute a Speculation of the Rabbies; which is however their strongest Hold, and last Post of Refuge as 'twere in this respect.

Who has believed our Report? says the *Prophet*; *Or to whom is the Arm of the Lord revealed?*

These words cannot reasonably be applied to the *Gentiles*, who neither Preach, nor much less reveal the Arm of the Lord.

For, says he, *he shall grow up before him as a tender Plant, and as a Root out of a dry Ground. He hath no Form nor Comeliness; and when we shall see him, there is no Beauty that we should desire him; He is despised and rejected of Men, a Man of Sorrows, and acquainted with Grief: and we hid, as it were;*

were, our Faces from him: he was despised, and we esteemed him not.

If it be the *People* of *Israel* that the *Prophet* here speaks of, he cannot chuse but make the *Jews* to descend from a very base and obscure Original, when he compares them to a tender Plant, which grew up out of a dry and barren Ground. Which Description cannot very well agree to a *Nation*, which in its first Beginning and Rise was the most glorious and magnificent that ever was known, as having been separated and distinguished from all other *Nations*, in the Person of their first Parent *Abraham*, and which was honoured with the Promises of the *Covenant*, and experienced so many other glorious Effects of the *Divine Providence* in the Days of *Moses*; which give us just reason to affirm, that there never was a People more Noble and Illustrious in its first beginning than this was. And besides, who is it that utters these words, *We hid, as it were, our Faces from him; we esteemed him not?* If it be the *Gentiles* that speak these words, it must be the *Gentiles* also that said a little above, *Who hath believed our Report? Or to whom is the Arm of the Lord revealed?* Which would lead us into the very same Inconvenience we just now observed. But let us further examine the words of the *Prophet*.

Surely he hath born our Griefs, and carried our Sorrows: yet we did esteem him stricken, smitten of God and afflicted. But he was wounded for our Transgressions, he was bruised for our Iniquities: the chastisement of our Peace was upon him, and with his Stripes we are healed. All we like Sheep have gone astray: we have turned every one to his own Way, and the Lord hath laid on him the Iniquity of us all.

With

With what appearance of Reason, I pray, can it be said that the Jewish Nation have born the Sorrows of the *Gentiles*, or were loaden with the Burden of their Iniquities? The Rabbies pretend, that the *Prophet* here designs only to say, that the *Israelites* had suffered, when the *Gentiles* deserved Punishment; as if we should say, that the Innocent pays for the Guilty, or that righteous Men suffer the Punishments due to the Wicked; not meaning thereby, that the one suffers in a proper sense instead of the other, but only that righteous Men are punished, when wicked Men that only deserve it, remain unpunished. But this they assert without any manner of Reason, it being most certain, that this Man of Sorrows is here said, in a true and proper sense, to be punish'd instead of others; as it evidently appears by that multitude of synonimous Expressions which serve to illustrate one another. *He hath carried our Sorrows; he was wounded for our Transgressions. The Lord hath laid on him the Iniquity of us all. The Chastisement of our Peace was upon him, and with his Stripes we are healed.* All which Expressions manifestly denote an Imputation, or transferring of Punishment from the one to the other. How could the *Prophet* then introduce *Nations* speaking in such Language as that? And with what appearance of Truth or good Sense could it be said, That the Sorrows of the People of *Israel*, who were tormented and persecuted, should cause the Healing and Peace of the *Gentiles*, who both tormented and persecuted them?

He was oppressed, says the Prophet again; *and he was afflicted; yet he opened not his Mouth: He is brought as a Lamb to the Slaughter, and as*

a Sheep before her Shearers is dumb, so he opened not his Mouth.

With what confidence can the Jewish Doctors apply these Words to their *Nation*, considered with respect to the Humiliation and continual Servitude we now see them in? Where is that Meekness and Patience, the Prophet here so mightily recommends in the Person of this Man of Sorrows? Sure they cannot be so stupid, as to believe we should take the ordinary Curses they pronounce against the *Gentiles*, to be any genuine Marks of it; or that because they now look upon themselves as in a State of Death, *ever since Vespasian* having depopulated their Country, they became Slaves to all other Nations; they can therefore perswade us to take this *Prophesy* in their Sense, and to think, that their last Desolation, was the Sacrifice of that Innocent Victim mentioned in it; or that it was the Sorrow and Death of him, who made his Soul an Offering for Sin; and consequently look upon the same *Jews*, (who having provoked the Arms of the *Romans* against them, so desperately cut one anothers Throats with an execrable Fury, within the Precinct of their own Temple and City) as upon an innocent *Lamb*, and a dumb *Sheep*, that was brought to the Slaughter, and opened not his Mouth to complain?

He was taken from Prison, and from Judgment; and who shall declare his Generation? for he was cut off out of the Land of the Living: For the Transgression of my People was he stricken.

What should be the meaning of the *Prophet*, were these Words indeed to be applied to the *Jews*, as these Men vainly pretend? How was that *Nation* cut off out of the Land of the Living? And above all, how was *God's People* stricken for

the Iniquity of his *People*? What Nonsense would this be? Who does not rather perceive, there's nothing in this place that can be meant of *God's* People, but of some other Person who suffered Affliction for their sakes?

And he made his Grave with the Wicked, and with the Rich in his Death, because he had done no Violence, neither was any Deceit in his Mouth.

What an admirable Sense must these Words bear, according to the Rabbies Interpretation, *viz.* That though the Sepulchre of the People of *Israel*, was ordered to have been with the Wicked, yet for all that, they were with the Rich in their Death. But though, according to this Exposition, the Words should however bear a reasonable Sense, yet how could that be true, that the *Jewish Nation*, (that Nation we all very well know) considered with relation to its present Condition, never did Violence, and that no Deceit was found in its Mouth; since we find by sufficient Experience, that the *Jews* are not only given to Deceive other Men, but also Scruple much less doing it, than any other *Nation*; and since the Rabbies themselves are forced to say, that the coming of the *Messias* is deferred, by reason of the crying Sins of their *Nation*?

Yet it pleased the Lord to bruise him, he hath put him to Grief: When thou shalt make his Soul an Offering for Sin, he shall see his Seed, he shall prolong his Days, and the Pleasure of the Lord shall prosper in his Hand. He shall see of the Travail of his Soul, and shall be satisfied: By his Knowledge shall my righteous Servant justify many; for he shall bear their Iniquities.

It would be very superfluous to shew, that all these Characters cannot be properly adapted to the

the preſent People of the *Jews*. They have never a Soul that they are willing to lay down for the Sins of others. They do not make an Offering of their Soul, ſince (that being a voluntary Act) the Afflictions they endure are much againſt their Will. That the People of *Iſrael* ſhall ſee their Seed after their Death, is a Propoſition very abſurd and incomprehenſible; becauſe, though private Perſons die apace, yet the Nation never dies, but is to tarry for the coming of the *Meſſias*, without dying at all. Beſides, it is altogether falſe, that the People of *Iſrael* ſhall juſtify many by the Knowledg that they ſhall have of them.

Therefore will I divide him a Portion with the Great, and he ſhall divide the Spoil with the Strong, becauſe he has poured out his Soul unto Death: he was numbred with the Tranſgreſſors, and he bare the Sins of many, and made interceſſion for the Tranſgreſſors.

Since the preſent *Jews* never deſign to intercede for us, to bear our Sins, or to pour out their Souls for our Tranſgreſſions; 'tis very plain that the Promiſe here contained in theſe words, in no wiſe concerns them.

We have been the more prolix in refuting this Speculation of the Rabbies, becauſe, though it has no likelihood in it of Truth, yet 'tis almoſt the only Refuge they have againſt the Force of this *Oracle*, which undoubtedly very much diſturbs and perplexes them, ſince they are obliged to put ſuch an unnatural and forced Conſtruction upon it.

Some of them being cloſely preſſed by the plain Evidence of Truth, and the Teſtimony of the Ancient Rabbies, and having not ſo well ſtudied all the little Tricks and Quirks uſed by others,

to elude our Arguments, ascribe this *Oracle* to the *Messias*, as *Aben-Ezra* himself owns; but at the same time pretend, that 'tis to be understood of none but the *Messias* they expect. But then to secure their own Religion, and to shake, if possible, the Foundations of ours, they have invented this Fiction of a double *Messias*, the one full of Sorrows and Griefs, the other Glorious and Triumphing; which, as they presume, will serve as a Key, to solve all the Difficulties of this Text.

But this their Evasion is to be look'd upon but as an extorted Confession of a Truth that can never be stifled; and as a very considerable Homage, the *Jews* are forced to pay to the Cross of our Saviour. For is it not a very strange thing, that these profess'd Enemies to our Faith, should so much exclaim against us, when we tell them of a *Messias*, who died and was crucified for our Sins, and yet should be obliged, notwithstanding the hardness of their Hearts, to acknowledg a most contemptible *Messias*, and full of Sufferings?

The one half of this Question therefore being thereby already decided, the other will not fail soon being dispatch'd likewise. The *Adversaries* themselves of our *Messias* acknowledg, that this *Prophecy* must be understood of a *Messias*; which being granted, our Business is next only to enquire, Whether it speaks of but one *Messias*, or of two? Which if we can but read, we shall easily be resolved of, and shall clearly see that one and the same Person is meant here all along; of whom it is said, 1. That he is Vile and Contemptible, a Man of Sorrows, and acquainted with Grief. 2. That he shall be satisfied, that the Pleasure of the Lord shall prosper in his Hand, and a Portion shall be divided him with the Great. And

that

that the *Prophet* in this Chapter speaks of one Man only, and not of many, is so certainly true, that 'tis in consequence of his Death and Humiliation, that the Person which he describes to us, should be raised up, and should be satisfied. I would fain have our Adversaries shew me, if they can, two *Messias*'s in the following words; *When thou shalt make his Soul an Offering for Sin, he shall see his Seed, he shall prolong his Days*, &c. which words are in this respect above the reach of all Subtilty and Cavil whatever.

And if this Prophecy of *Esaias* be to be understood only of one *Messias*, then 'tis absolutely impossible to apply it to any one else, but to our Saviour *Jesus Christ*. For we observe in this *Oracle* ten different Characters by which the *Messias* is lively represented to us, each of which in particular can agree to none but to *Jesus* the *Son* of *Mary*; and with much less appearance of good Sense, can they be all of them applied to any other but him.

For, 1. from the connection betwixt the first and second Verse, we can't chuse but learn, that the Prophecy speaks only of a Man, whose low Condition would mightily hinder the World from believing his Preaching, knowing the Arm of the Lord to be revealed. *Who hath believed our Report? and to whom is the Arm of the Lord revealed? For he shall grow up before him as a tender Plant, and as a Root out of a dry Ground.* All which Particulars we find were very exactly fulfilled in *Jesus Christ*: It being most certain that he descended of a very Illustrious and Royal Family, but which was then fallen into a very low Condition, so that he might very properly be compared to a tender Plant, that grows up out

of a dry Ground: And 'tis undeniable, that the Sufferings and the Meanneſs of *Jeſus Chriſt*, were the principal Obſtacles that prevented the generality of Mankind from believing in him. For Men not able to reconcile together the *Idea* of the *Son of God*, to that of a *crucified Malefactor*, rejected the preaching of the *Apoſtles*. And the *Croſs* of our *Meſſias* became a Scandal to the *Jews*, and was treated as a Folly by the *Greeks*. Faith, Preaching, and the revealed Arm of the Lord, attended the Sufferings and Meanneſs of *Jeſus Chriſt*, but not of any one elſe. *Jeſus Chriſt* therefore, and none but he, can be meant by the *Prophet* in this place.

2. This Prophecy ſpeaks of a Man who bore other Mens Griefs, and carried their Sorrows, who neither had Power nor Mein, but was rejected and deſpiſed in his Shame, his Grief and Sufferings. But *Jeſus Chriſt* is the only Perſon amongſt Men, who in the midſt of his Shame, Meanneſs and Afflictions, declared, that he came to pour out his Soul for the Tranſgreſſions of many. *Jeſus Chriſt* therefore is the only Perſon that is meant in this place.

3. The *Prophet* ſpeaks of a Man, who was looked upon as a *Malefactor*, and thought to be ſmitten and afflicted of *God*, who was nevertheleſs wounded for the Iniquities of Men, and with his Stripes procured them Peace and Healing. There's none but *Jeſus Chriſt* to whom this Character can properly belong: To *Jeſus Chriſt* therefore, and to him alone only this Oracle can be applied.

4. This *Prophecy* not only ſpeaks of a Man that ſuffers, and that too for the Sins of the People, but who ſuffers alſo with ſuch a Patience, as

makes

makes him deservedly to be compared to a Sheep or a Lamb. It speaks of a Man that was cut off out of the Land of the Living, and was rescued from the bitterness and extremity of his Agony and Condemnation, or as the Prophet words it, † from Prison and from Judgment. And since 'tis impossible to imagine to whom all these Qualities, seemingly so contrary to one another, can agree but to *Jesus Christ*, it follows that this Prophecy can be understood of none but of *him* alone. * *Isa.* 53. 8.

5. Here we read of a Man who was to be buried with Malefactors; for his Grave was made with the Wicked, and yet he was found with the Rich in his Death. *Jesus Christ* died between two Thieves, as 'tis confess'd by all Parties, and yet was buried by *Joseph*, a rich and noble Man of *Arimathea*, according to the unanimous Relation of the Evangelists, who cannot reasonably be suspected to have been able, though they had been minded, to invent a Matter of Fact of that nature, had it not been certainly true. Now since none of all these things ever really happen'd to any other but *Jesus Christ*, we must conclude, that this Oracle is to be understood of *him* alone.

6. *Esaias* speaks of a Man whom the Lord had been pleased to bruise, and to put him to grief for the Sins of his People; though he had done no Violence, and no Deceit was found in his Mouth. But neither the World, nor the Church, nor the Time present, nor the past, nor that which is to come, nor Heaven, nor Earth, could ever furnish us with a Man, who being perfectly Just and Holy, had singly taken upon himself to be the expiatory Victim for the Sins of all *Mankind*;

kind; nay, nor whoever had so much as the least Thoughts of, or made the least pretention to it, unless it were *Jesus Christ*. To *Jesus Christ* therefore, and to *him* only this Prophecy does relate.

7. Here we read of a Man who was to see his Seed after him, when he should have made his Soul an Offering. 'Tis true, we have often seen, and still daily see, that living Persons beget mortal Ones, or Children that come into the World in a state of Death. But we never yet saw a dead Person beget living Ones. No, 'twas *Jesus Christ* alone, that after his Death, nay by his Death it self, begot an infinite number of Children, who were all admitted into *God*'s Family after they were justified and sanctified; or if you please, *Jesus Christ* alone pretended so to do, and accordingly by his Death, got himself an infinite number of Disciples, whom he adopted for his *Children*. And therefore urge we, it follows that this Prophecy concerns *Jesus Christ*, and none but *him* only.

8. Since there is none but *Jesus Christ* alone, that can produce any probable Proofs, that he did by his Death promote God's Glory, make his Pleasure prosper, and put himself in a condition of seeing the travail of his Soul, of being satisfied, and at the same time of saving others, it follows, that *Jesus Christ* therefore is the only Person that can be meant in this place.

9. *Jesus Christ* alone justifies Men by the Knowledg which he gives them of his Name; Experience having shewn us, that they renounce their Passions by the Faith they have in him. Since therefore this Quality particularly belongs to *Jesus Christ*, and to no other, we conclude that he

alone

alone must be meant in that place.

10. We have read of a Man, who was not only to be exalted, but that too in consequence of his Humiliation; who was to have a Portion divided him with the Great, and to divide the Spoil with the Strong, because he had poured out his Soul unto Death, and had been numbred with the Transgressors, and made Intercession for them. But though several, after their Humiliation, were raised up to *Glory*, as *Joseph*, who sat at the right Hand of *Pharaoh*, after he had groaned for some time in Prison; as *Moses*, who became the Ruler of that *Nation*, after having kept his Father-in-Law's Flock; and as *David*, who ascended the Throne, after having been a Shepherd, and having escaped the Dangers of War, and the Fury of *Saul*; yet not one among all these was exalted by the Merit, or upon the account of his Humiliation and Sufferings. *Joseph*, *Moses* and *David*, are Types which represent to us the very same *Messias*, who was first to be despised, and to endure Afflictions, and then to become triumphing and glorious. But this Distinction, wherein the last Character of this *Prophecy* does consist, continues still the same, *viz.* that all these great Men had past from a very mean State to a glorious State, and yet were not exalted, because and in consideration only of their precedent Humiliation; which, according to the Notions of our Religion, is an incommunicable and peculiar Glory belonging to *Jesus Christ*. Since therefore there's no other Subject to be-found but *Jesus Christ*, to whom this Character may properly be ascribed, this Prophecy must needs concern him, and him alone.

And,

And, if every one of theſe Characters appears to be ſufficient to give us a true Knowledg of the *Meſſias*, by the wonderful Agreement we find betwixt the *Prophecy* and its *Event*, what ſhall we think of them all when united together? They will doubtleſs paſs for a very plain and evident Demonſtration in this reſpect, with thoſe who retain the leaſt reliſh for Truth, and are not altogether blinded by their Paſſions.

Certainly if the *Jews* will not allow theſe to be the true Characters of the *Meſſias*, they will at leaſt be obliged to tell us, firſt, what is the Subject of this *Prophecy*; for every ſtroke of it is very remarkable. It treats of the *Salvation* of a *Nation*, of the Preaching of a Man, of the revealed Arm of the Lord, and of his good Pleaſure that ſhall proſper, of a Man loaded with the Iniquities of the *People*, and thought to be ſmitten of *God*; of juſtified Men, and of a future Poſterity: all very ſenſible Effects, and remarkable Characters, that cannot be hid, or remain unknown and obſcure to any. Secondly, They muſt ſhew us, in all the Holy Scriptures, a more diſtinct Prophecy than this here, which ſo plainly foretels us the coming of a *Meſſias*, of a juſt and extraordinary Man, who was to glorify *God*, and bring *Salvation* unto Men.

But if they will acknowledg (as they are at laſt, againſt their wills, forced to do) that all theſe are the true Characters of the *Meſſias*, they muſt alſo acknowledg one of theſe two things; either that *Jeſus* the Son of *Mary*, to whom all theſe Characters ſo perfectly agree, is the true *Meſſias* which the Prophets foretold us; or that *Jeſus* the Son of *Mary* has ſtollen from the *Meſſias* his true Characters; which Opinion would be

the

the most absurd and extravagant of all: for that would be down-right to suppose that Divine Wisdom is liable to be deceived, and that her Measures may be broken by the Intreagues of Falshood and Lying; that an *Impostor* may be clothed with all the Characters of a true Mission; and consequently that Men would do well, either to credit him on the account of the visible and undeniable Agreement of his Person and Actions with the Antient *Oracles*; or else to reject those *Oracles* of *Scripture*, that should thus give credit to an *Impostor*.

And here, not only the *Jews* find invincible Reasons for their Conviction, but our other Incredulous too, can see nothing but what confounds them in this *Prophecy*. 'Tis impossible but that they should be strangely surprized, when they consider the *Prophecy*, its Event, and the wonderful Agreement there is betwixt them both.

That *Esaiah* is the Author of this *Prophecy*, and that without any Controversy it preceded the coming of *Jesus Christ* into the World, is a most certain Truth. And so singular it is, and so extraordinary in all the Circumstances it contains, that it does not appear, how it could of it self ever enter into the Mind of Man. For supposing *Esaiah* were really such a Man as the Incredulous commonly take him for, and had no Idea (for Example) of the Resurrection of the Dead, (as some ungodly Men assert of the Antient *Prophets*, as well as of the *Antient Patriarchs*:) what could have put such a Fancy in his Mind, that the Person he described to us, as a very vile and contemptible Man, should rise again from the Dead, after having made his Soul an Offering for Sin?

Sin? In effect, 'tis impoſſible to doubt, but that he foretels his Death, and that too after three or four ſeveral ways: *He was cut off out of the Land of the Living. When his Soul ſhall have been made an Offering for Sin. His Grave was made with the Wicked; becauſe he has poured out his Soul unto Death.* Neither have we any more reaſon to doubt, but that his *Reſurrection* is foretold us alſo in the very ſame place, ſince 'tis affirmed of this Man, who ſhall have made his Soul an Offering for Sin, who ſhall have poured out his Soul, who ſhall have been with the Rich in his Death, and ſhall have been cut off out of the Land of the Living; that he ſhall not only ſee his Seed, but alſo ſhall prolong his Days; that he ſhall ſee the travail of his Soul, and make the Pleaſure of the Lord to proſper; that he ſhall juſtify *Mankind*, and ſhall have a Portion divided him with the Great; which is an Hebrew Phraſe, that ſignifies, that he ſhall have the beſt Share. All theſe Expreſſions ſuppoſe a living Perſon: And yet they are all aſcribed to a Man that was to die, and as being the Conſequence of his Death. There is nothing therefore can be more evidently manifeſted, than his Reſurrection. But can the Reſurrection of the Dead eaſily come into the Mind of a *Prophet*, whom we ſuppoſe never to have had any Notion of it before?

But if the *Deiſts* will not part with their Prejudices to this *Prophet*, let our modern *Jews* aſcribe to him their own; we'l agree to it for a while. According therefore to this Suppoſition, *Eſaiah* muſt have repreſented himſelf the *Meſſias* as was to come, a glorious and triumphing *Monarch*, who was to overcome his Enemies without any Reſiſtance, to triumph, and to ſubdue the whole

whole World with [illegible] in the Mouth of the *Jews*, the *Kings of the Earth* for their *nursing Fathers*, and *Queens* for their *nursing Mothers*: for after this manner he expresses himself in some part of his *Prophecy*, which whether they were allowed must be literally understood. But then 'tis natural to represent a glorious and triumphing *Monarch*, under the Notion of a tender young Plant, of a contemptible and despicable Man, a Man of Sorrows, &c. and 'tis exactly to foretell his Death and his Sufferings?

But let us not consider *Esaiah*, as a Man prepossessed with the literal Opinion that is now espoused by the *Jews*, but as a Disciple of *Moses*, and of all the *Prophets* that lived before his Time: What *Prophets* were there before him that ever so clearly spoke of a *Propitiation* for Sins, to be procured to *Mankind* by the Sacrifice of a *Divine Man*? From whence could he derive those Ideas he had of the Union of the *Messiah's Meanness* and *Glory*; of his *Contempt* from *Men*, and his *Prosperity* from *God*; of his *Knowledge* and *Justification*, of his *Preaching*, and of the *Arm* of the *Lord*; of his *Death*, and of the *prolonging* of his *Days*? For certainly these are all very extraordinary Notions: and since *Revelation* by the Will of Divine Wisdom continued to increase, 'tis certain that before him, no Holy Writers ever used such Expressions.

Lastly, I consent they should look upon him as being enlightned with the Light of Reason, after having considered him as being instructed in the Mysteries of Holy *Scripture*. 'Tis inconceivable to me that *Esaiah* should have delivered this *Oracle* without having been inspired of *God*. *Reason* [illegible] of [illegible] to many different

ferent Circumſtances, which ſeem directly oppoſite to one another. Fancy has nothing to do with thoſe Paradoxes, which not only ſeem to be above its reach, but above that alſo of the Underſtanding it ſelf. That we have ſo ſorrowful a Picture given us of the *Meſſias*, whoſe coming was ſo earneſtly expected, does not proceed from any deſire of inventing thoſe things that might be acceptable. Chance can never form ſo many different Ideas in the Mind, with ſuch coherent, and ſuch rational Predictions, furniſh'd even with the minuteſt Circumſtances of the Tragedy they deſcribe; and conſequently there is no other Principle to which this *Oracle* can be aſcribed, but the Holy Ghoſt. And if we have no reaſon to ſuſpect the *Prophecy* it ſelf, much leſs we have to ſuſpect its *Event*. We can never ſuſpect thoſe Matters of Fact to be fictitious, on which the accompliſhment of this *Prophecy* is grounded. The *Evangeliſts* doubtleſs could never deceive us, when they ſo exactly repreſented to us the deep Humiliation of *Jeſus Chriſt*. And though we ſhould have reaſon to disbelieve them, yet we could not chuſe but believe the Reproaches which the very Enemies of *Jeſus* revile him with in this reſpect, upbraiding him with one of the chief Characters of his Miſſion, that is, his *Poverty* and Meanneſs: it cannot be doubted but that *Jeſus Chriſt* ſuffered Death. Neither is it likely the Circumſtance of his Burial ſhould be feigned. So impudent a Fiction as that muſt have been, could not but have been ſoon brought to Light. No Man doubts, but that *Jeſus Chriſt* was crucified between two Thieves. 'Tis a Matter of Fact confirmed by a happy *Experience*, that *Jeſus Chriſt* had after his Death a very great number of Diſciples, who were called his

his Children, or his Seed; upon much better grounds, than the Disciples of the *Prophets* were called the Children of the *Prophets*. All the World knows that many Persons forsook the worship of *Idols*, and wholly gave up their Minds to the study of Sanctification, by the Knowledg they had of him. And since it is impossible for us to doubt that 'tis the good Pleasure of the Almighty *God* to save Men, there is no doubt likewise, but that he, who has enlightened the *Gentiles* by the preaching of his *Gospel*, caused also the good Pleasure of the Lord to prosper. Whence, I conclude, 'tis not in the Fancy and Imagination of the *Evangelists*, but in the Truth of the Matter it self, that the fulfilling of this *Oracle* is to be found. But if it depended not of the Fancy of the Disciples, since they were but poor simple Fisher-Men, to adapt the Event to the *Oracle*, we must add, that it much less depended of *Jesus Christ* himself, to accommodate and adapt himself to this ancient *Prophecy*. For though we should suppose, that *Jesus Christ*, in conformity to this Prophecy, had (as it were) adopted Shame and Misery to himself, yet after that was he Master of all the Circumstances of his Life, and of the Minds of those that should oppose his Doctrine, of his Death and Burial, and of what should come to pass after his Death? Was it by his advice, that they nailed him on the Cross between two Thieves? Had he desired *Joseph* of *Arimathea* before his Death, to bury his Body in the Sepulchre he had hewn out in a Rock? Had he the Power to rise again from the Dead, after he had so couragiously undergone the bitter Pains of a voluntary Death? Could he so dispose the Hearts of Men, as to convert them after his Death,

Death, and so cause the Pleasure of the Lord to prosper? And was he able to justify, by the Knowledg of his Name, those People who never had before heard any mention of him?

But 'tis neither the Event nor the *Prophecy*, we ought to wonder at; 'tis the Proportion we find betwixt them both, which is of such a Nature, that the *Prophecy* seems to be but a *Gospel*, and the *Gospel* but a *Prophecy* repeated, and traced out again. So wonderful is the Resemblance betwixt them, where all the Circumstances quadrate with one another, and are so well knit and united together, that I think it needless to insist on two or three Critical Remarks, which the Rabbies still have to oppose against the Evidence of this Truth, and therefore shall only touch upon in passing.

1. They object, That the *Prophet* speaks here of an infirm Man, and consequently could not mean our Lord *Jesus Christ*, who was not liable to Grief, or any natural Infirmity, but was all his Life-time very healthy and vigorous, and was not taken off but by a violent Death. To this we answer, That the Infirmity which is meant in this Oracle, is altogether accidental and voluntary, as the following words evidently manifest; *He hath put him to Grief*, which words must not be understood of any natural Afflictions, but of those Sufferings inflicted upon Men as a Punishment for their Sins.

2. They further object, That *Jesus Christ* did not prolong his Days, having not lived above 33 Years, or thereabouts. We answer, That he prolonged them after his Death, having obtained Eternity for ever.

3. They

3. They deſire to be informed in what ſenſe *Jeſus Chriſt* can be ſaid to have had a Portion divided him with the Great? We anſwer, That he had this Portion divided him with the *Kings* and *Princes* of the *World*, who ſubmitted themſelves to the *Scepter* of his *Word*, having laid their own *Scepters* at his Feet; Or rather, that it is an Hebrew Phraſe, which ſignifies only in general terms, that *Jeſus Chriſt* has had the beſt Share. But this we have already explained, and is of too little moment to be inſiſted any longer upon.

'Twas this wonderful Proportion betwixt the Event and the Prophecy, which is ſo clear and ſo eaſy, ſo undeniable, and at the ſame time ſo ſenſible, that converted the Eunuch of *Candace* Queen of the *Ethiopians*, after that *Philip* had made him underſtand and diſcern the excellence of it. But he ſtop'd not at the Explication of this *Oracle*, but proceeded to expound to him the other Prophecies: and ſince we ought to imitate his Example, 'tis now time we ſhould paſs on to the conſideration of the others likewiſe.

CHAP. X.

Where we further examine thoſe Prophecies, which concern the Meſſias, *and eſpecially thoſe which denote the Place and Manner of his Birth.*

THough the Birth, Life and Death of the *Meſſias* are contained in the *Prophecy* we juſt now examined, 'twill not be however beſides our

present Purpose, to lay down some other *Oracles*, wherein all these Events are more particularly represented to us.

But before we enter upon this Undertaking, 'tis necessary to observe, that there are three sorts of Oracles which concern the *Messias*: some that are Proofs without Types; others that represent *Types* without Proofs; and others that may serve for *Types* and Proofs both together.

Isaac, *Joseph* and *Sampson*, &c. are the simple *Types* of the *Messias*, and very fit Images to represent him, may designed by the Wisdom of God for that very purpose; but these *Types* only suppose the Truth of his coming, without proving it. On the contrary, we may very well affirm of the *Oracle* which we have examined in the foregoing Chapter, that it is a contexture of very express and evident *Prophecies*, which cannot belong to any but *Jesus Christ* himself, and which immediately belong to him, without being concealed under any Image or Cover whatever. These I call *Proofs* without *Types*. The first of these *Oracles* represent him, but prove him not; and the others prove him, but represent him not. But for the greater Evidence-sake, it was very meet that Divine Wisdom should join the Proof and the Representation together, to give us those *Types* of *Jesus Christ*, as should serve for a Proof of themselves. On this account therefore, the *Holy Ghost* chusing *David*, and some other remarkable Persons, to be the *Types* of the *Messias*, ascribes to them such things as could never belong to any but the *Messias* himself; at the same time describing, under the cover of that which happened to those noble Persons, whatever concerned him; but yet with this particular difference, that the sense of these

these *Oracles* appeared to have so great a Latitude, as to make us understand, that they concern two Objects, *viz.* the one immediate and near, as for example, *David*, and the other remote, *viz.* the *Messias*: and these are those *Oracles* which contain both the *Proofs* and the *Types* together, which we shall chiefly treat of hereafter.

Thus I confess, that the *Oracle* which is contained in the 12, 13, 14, 15, 16 Verses of the 7th Chapter of the second Book of *Samuel*, concerns *Solomon* only. For of him alone these words must be understood; *If he commit Iniquity, I will chasten him with the Rod of Men, and with the Stripes of the Children of Men.* But then 'tis also true, that the Promise it contains is too great and too magnificent to be wholly limited to *Solomon*. Nay, 'twould even appear to be false, had it no other Object to be ascribed to besides him: 'tis only in the Person of the *Messias*, that we perceive it is fully accomplished. *I will set up thy Seed after thee, which shall proceed out of thy Bowels; and I will establish his Kingdom*, &c. *I will be his Father, and he shall be my Son*, &c. *and thine House, and thy Kingdom, shall be established for ever before thee: thy Throne shall be established for ever.* For who sees not, that this everlasting Dominion, which the Scripture speaks of in another place, saying, *That the Seed of* David *should sit upon the Throne as long as the Sun and Moon endureth*; cannot truly be understood of the temporal *Dominion* of *Solomon*; but that it agrees only to the *Spiritual Kingdom* of the *Messias*?

In like manner we freely consent that the *Jews* should make as many Reflections as they please on the Oracle contained in the 7th Chapter of *Esaias*, vers. 14. and quoted by St. *Matthew*; *A Virgin*

shall conceive, &c. to shew us that the literal Sense of these words are to be applied to a Virgin, that lived in the Days of the Prophet, or even to a married Woman, (for the Original Word may bear either signification) which was to bear a Son, who should no sooner have Knowledg to discern Good and Evil, but should rescue the Land of *Judah* from the Power of the Kings of *Israel* and *Assyria*, who being come to ravage that Country, had put *Ahaz*, and all *Jerusalem* with him, into a very great Consternation. For they will be still obliged to own, that the Sign of this Oracle extends further than so, and that to preserve it in its full Sense, we must apply it to the *Messias*, in whom we find it accomplished in a very excellent and most noble manner.

For, 1. The Prophet thinks it not sufficient to say, that a *Virgin* shall conceive, but he gives it also for a Sign that *God* intended to preserve his own People, a Sign that was to encourage *Ahaz*, and fill his Heart with Joy, and a Sign that *God* himself had given, of his own accord, and which *Ahaz* himself durst not presume to ask for, having answered the *Prophet* who encouraged him thereto, that he would not tempt the *Lord*. Now 'tis certain, that a Child that is born in the *World*, by the ordinary course of *Nature*, has nothing in him that deserves to be looked upon as a Sign, and much less the Sign of an extraordinary and signal Deliverance.

2. The Child that is there mentioned, was to be called *Immanuel*, or *God* with us: A very remarkable Expression indeed, and not only too disproportionable to an ordinary Child, but too great also for the greatest of the *Prophets*; and which not being to be parallel'd in all the *Scripture*,

ture, and denoting ſomething nobler than an humane Character, cannot reaſonably be aſcribed to any other but to the *Meſſias*.

3. 'Tis obſervable that the fulfilling of this ſame Prophecy is related in the following Chapter, in theſe Words. *And I went unto the Propheteſs, and ſhe conceived and bare a Son*, &c. *For before the Child ſhall have knowledg to cry, my Father, and my Mother, the Riches of* Damaſcus, *and the Spoils of* Samaria, &c. *Now therefore, behold, the Lord bringeth up upon them the Waters of the Rivers*, &c. *And he ſhall come up over all his Channels*, &c. *and the ſtretching out of his Wings, ſhall fill the breadth of thy Land, O* Immanuel. Chap. 8. v. 3. 'Tis evident that the literal Senſe of this Oracle, which the *Jews* urge ſo much againſt us, is abſurd and incomprehenſible, if conſidered by it ſelf. For, I pray, what's the meaning of the *Prophet*, thus to call ſo many times an ordinary Child, who was not to contribute any thing towards the Deliverance of the *People*, by the name of *Immanuel*, i. e *God with us*, ſince the People were to be delivered, before he ſhould have the knowledg to cry, my *Father*, or my *Mother*? Wherefore ſhould he turn his Speech to this *Child*? Wherefore ſhould he make him to be look'd upon, as the Lord and Maſter of the Holy Land, when he aſcribes to him the Care and Dominion of it in the following words, *And the ſtretching out of his Wings, ſhall fill the breadth of thy Land, O* Immanuel?

But the Prophecy of the Birth of *Jeſus Chriſt* in the City of *Bethlehem*, is not ſo eaſily to be called in queſtion by the *Jews*, as they do the other Oracles, without down-right contradicting themſelves; becauſe their Fathers have ex-

preſly declared, he was to be born in *Bethlehem*, according to that Oracle we read of in St. *Matthew*, which a little differs in the words, but not in ſenſe; *And thou Bethlehem Ephratah, though thou be little among the thouſands of* Judah, *yet out of thee ſhall he come forth to me, that is to be Ruler of* Iſrael, *whoſe Goings forth have been from of old, from everlaſting. And he ſhall ſtand and feed in the ſtrength of the Lord, in the Majeſty of the Name of the Lord his God, and they ſhall abide: for now ſhall he be great unto the Ends of the Earth, and this Man ſhall be the Peace*, &c. The putting to death all the Children that were in *Bethlehem*, is a ſad Teſtimony, which proves, that we did not invent the Anſwer which the Scribes and Phariſees returned to *Herod*: And that Anſwer likewiſe, is a certain Evidence that the Jews themſelves were formerly of Opinion, that this *Oracle* concerned the *Meſſias* only. But though we had not this great Precedent againſt the Rabbies of theſe Times, yet of whom but of the *Meſſias* could it properly be ſaid, that out of *Bethlehem* there ſhould come a Ruler in *Iſrael*? For as for thoſe who are of Opinion, that theſe words ſhould be underſtood, as if they were already come to paſs; and conſtrue them, *he is gone out*, aſcribing them to *David*; they are confuted by the whole tenour of the Diſcourſe; and eſpecially by the following Expreſſions, *He ſhall ſtand and feed in the Lord, he ſhall be the Peace, he ſhall be Great*. Where is then that Ruler? Where is that Strength and Greatneſs of the *Lord*, which ſhall be known unto the Ends of the Earth? Where are thoſe Goings forth from Everlaſting? Where is that Man come out of *Bethlehem*, that is the

Micah 5. 2.

Peace

Peace of God? Since therefore *Bethlehem* has been destroyed so many Ages ago, and that they cannot tell us of any one but *Jesus Christ* to whom all these Characters can more properly be ascribed, we may safely conclude, that *Jesus Christ* is only meant in this place.

CHAP. XI.

Where we shall examine some Prophecies that concern the Office of the Messias.

WE shall never be able fully to comprehend the Sense of the *Prophecy* we read of in the 42*d* of *Esaiah*, unless we recite it at large. It is expressed in the following words; *Behold my Servant whom I uphold, mine Elect in whom my Soul delighteth: I have put my Spirit upon him, he shall bring forth Judgment to the Gentiles. He shall not cry, nor lift up, nor cause his Voice to be heard in the Streets. A bruised Reed shall he not break; and the smoking Flax shall he not quench: he shall bring forth Judgment unto Truth. He shall not fail, nor be discouraged, till he have set Judgment in the Earth: and the Isles shall wait for his Law. Thus saith God the Lord, he that created the Heavens, &c. I the Lord have called thee in Righteousness, and will hold thine Hand, and will keep thee, and give thee for a Covenant of the People, for a Light of the Gentiles; to open the blind Eyes, to bring out the Prisoners from the Prison, and them that sit in Darkness out of the Prison-house. I am the Lord, that is my*

Name, and my Glory will I not give to another, neither my Praiſe to graven Images. Behold, the former things are come to paſs, and new things do I declare; before they ſpring forth I tell you of them. Sing unto the Lord a new Song, and his Praiſe from the End of the Earth: ye that go down to the Sea, and all that is therein; the Iſles and the Inhabitants thereof. Let the Wilderneſs and the Cities thereof lift up their Voice, &c. *Let them give Glory unto the Lord, and declare his Praiſe in the Iſlands.*

Our main Buſineſs here is, to know who this Servant of God is this Oracle ſpeaks of. Some will have it to be the *People of Iſrael*, others the Prophet *Jeremiah*. But we pretend it is the *Meſſiah* promiſed to the Jews; and which of theſe Opinions is the moſt improbable, is no hard matter to make appear.

Thoſe who will have this *Oracle* be applied to the People of *Iſrael*, ground their Opinion on that which is ſpoken of the *Jews* in the 19, 20, 21 Verſes of the ſame Chapter: *Who is blind but my Servant? or deaf as my Meſſenger that I ſent? Who is blind as he that is perfect, and blind as the Lord's Servant? Seeing many things, but thou obſerveſt not: opening the Ears, but he heareth not. The Lord is well-pleaſed for his Righteouſneſs-ſake; he will magnify the Law, and make it honourable. But this is a People robbed and ſpoiled*, &c.

By theſe laſt words, 'tis impoſſible, ſay they, to doubt, but that the People of *Iſrael* is moſt certainly meant in this place. To this we anſwer, That the ſame Judgment cannot reaſonably be made of the ten firſt Verſes of this Chapter, which contain the Prophecy we now have under conſideration: Which is plainly demonſtrated by this, That the Perſon God ſpeaks of

in

in these words, I will [illegible]
mine Elect, [illegible]
the Gentiles [illegible]
and that it [illegible]
say, that the People [illegible]
ple; not to mention [illegible]
racters of the Prophets, [illegible]
to the Jewish Nation.

How [illegible]
Servants of God [illegible]
any one [illegible]
him as we [illegible]
was not [illegible]
to deserve [illegible]
of Mankind [illegible]
delighteth: [illegible]
bring forth [illegible]
have called [illegible]
appertain to [illegible]
break the [illegible]
quench the [illegible]
Judgment [illegible]
ness in the Earth, [illegible]
for his Law: [illegible]
without [illegible]
the People, [illegible]

And [illegible]
able to find out more [illegible]
these Characters [illegible]
may further be said, [illegible]
Eyes, bringeth out the [illegible]
son, and them that sit in [illegible]
Prison-house: For by him alone, and by any
other, has God executed his Judgments upon the
Idols and *carved Images*. At his coming also de-
clared he new things unto Men, telling them be-

fore

fore they ſprung forth. At that Time the Praiſe of the Lord was ſhewed forth from the Ends of the Earth, and his Glory was declared unto the Iſles.

But tho this *Oracle* were not ſo clear as it really is, To whom elſe but *Jeſus Chriſt* can we apply this other Prophecy, which we read in the 9th Chapter of the Viſions of *Zechariah*? *Rejoice greatly, O Daughter of* Zion; *ſhout, O Daughter of* Jeruſalem: *behold, thy King cometh unto thee; he is juſt, and having Salvation; lowly, and riding upon an Aſs, and upon a Colt the Foal of an Aſs,* &c. *And he ſhall ſpeak Peace unto the Heathen: And his Dominion ſhall be from Sea even to Sea, and from the River even to the Ends of the Earth.* Was ever this Union of Righteouſneſs and of Lowlineſs, of Power and of Peace, obſerved to be in any other Perſon but in *Jeſus Chriſt*? And of whom elſe but of him could it be truly ſaid, He is Juſt, he is King, and he is Contemptible; that he cometh upon the Foal of an Aſs; that he ſpeaks Peace unto the *Heathen*; that as contemptible as he ſeems, yet he is the Joy of *Sion*; and that his *Dominion* extends from the River, even to the Ends of the Earth?

CHAP.

CHAP. XII.

Wherein we examine those Prophecies *which concern the Death of the* Messias.

BUT although all these Predictions which concern the Life and the Office of the *Messiah*, are very convincing by their Number, Connexion and Plainness, yet none ought to be more perswasive than that of his Death, and of his Sufferings; an Event so sorrowful, and so remote from, or rather contrary to the ordinary Notions of the *Jews*, that the Prophets could never have had the thoughts of Prophesying concerning it, and much less of intermixing it with so many lofty Descriptions they give us of the *Messias*, if they had not been inspired by the *Holy Ghost*, who knows all things as they are.

In effect, this Event is not of the Nature of those which the Prophets slightly pass over. They insist a long while upon it, setting it forth with all its Circumstances. They give us a Description of the Shame and Sorrows of the *Messiah*, foretel us his Death, and the Manner thereof, denoting the End and Design of it, with all its Circumstances. They tell us what was to precede, and what to come after it, as if they had been already Spectators of those Passages which then lay concealed, and, as it were, buried in the Darkness of *Futurity*.

1. They not only tell us, that this *Messiah*, or this Servant of *God* who was to come, was a Man of

of Sorrows, and acquainted with Griefs, deſpiſed and rejected of the People, without any Mein, or outward Appearance, a Worm and no Man, the Reproach of Men; but they inform us likewiſe, that he was to be cut off out of the Land of the Living; that he was to make his Soul an Offering for Sin, and to depart after that he had ſettled Judgment on the Earth: for we have already ſhewn that the *Meſſiah* only is concerned in all theſe *Oracles*.

2. They all aſſure us, it was not for himſelf that he was to ſuffer Death; That *he was to be cut off out of the Land of the Living, but not for himſelf*; that he had *made his Soul an Offering for Sin*; that *he was wounded for our Tranſgreſſions, and bruiſed for our Iniquities*. By all which Expreſſions, 'tis impoſſible we can doubt of the true End of all his Sufferings.

3. They indicate to us the painful manner of his Death, with all the Circumſtances of it. *Zechariah* ſaith, That *the Jews ſhall look on him whom they have pierced*. *And I will pour*, ſaith our Saviour himſelf, by the Mouth of that Holy Prophet, *I will pour upon the Houſe of* David, *and upon the Inhabitants of* Jeruſalem, *the Spirit of Grace and of Supplications; and they ſhall look upon me whom they have pierced; and they ſhall mourn for him, as one mourneth for his only Son, and ſhall be in bitterneſs for him, as one that is in bitterneſs for his firſt-born*. This Oracle which is ſo exactly fulfilled in the Perſons of thoſe firſt Proſelytes, who after they had heard the preaching of St. *Peter*, cried out, *Men and Brethren, what ſhall we do?* is an evident Token what kind of Sin thoſe *Jews* were to repent of. In effect, it is to be obſerved, that this

Ch. 12. *v.* 10.

this Prophecy was delivered after the return of the Jews from the Babylonish Captivity: and also after he has shewed them how great God's Mercy, and how glorious his Protection was towards them, by delivering them from that sad Slavery, and after he has treated them with many admirable Visions, in which he has mingled in the most tender manner of Covenant he can make with his People, and afterwards given them the Assurance of the Oracles of God: Jesus the Son of Man, and of the House of David. Which must needs be understood of the Christian Church, and of the Progress of the Kingdom of the Son of Man, the Son of David, since otherwise the Prophet would not have been yet fulfilled. He tells us of a very bitter Mourning which should be among all the Inhabitants of Jerusalem, and of the House of David, a mourning like as unto one that mourneth for his only Son, and the mourning of Hadadrimmon in the Valley of Megiddon: A mourning of the Land, a mourning in the Family of the House of David, and of their Wives; the House of Nathan, a mourning of the Family of the House of Levi, and a mourning of every Family and their Wives every House apart. But what is yet more considerable than all this, he tells us of a mourning which should be occasioned by the extreme Grief which they should have for having pierced him whom they ought to have made the Object of their Worship and Adoration. Let the Jews search as long as they please, they will never find any other Person to which they can reasonably apply the words of this *Oracle*, but the *Crucifixion* of their Messiah.

And indeed, *Zechariah* is not the only Prophet that informs us what kind of *Death* the Messiah was to suffer, but the *Psalmist* also makes him utter

utter these words in the Person of *David*, who was an Emblem of him; *The Assembly of the Wicked have inclosed me; they pierced my Hands and my Feet.* Psal. 22. 16. I deny not but that part of the *Psalm* may be very well applied to the *Psalmist David*, the *Figure* and *Type* of the *Messiah*. But we affirm only according to the Antient Rabbies, who all ascribe this *Psalm* to the *Messiah*, that it contains such things as are far more applicable to our Saviour *Christ*, than to *David* himself; and many other things also, which can never be applied to *David*, but can agree only to the *Messiah*: These words for example, *My God, my God, why hast thou forsaken me? Why art thou so far from helping me, and from the words of my roaring?* Vers. 1. better agree to our Saviour *Christ* in the bitter Agonies of his Passion, than to *David* in his Flight. These likewise will prove to be more true in the Person of *Jesus Christ*, than in that of *David*; *But I am a Worm and no Man, a Reproach of Men, and despised of the People: All they that see me, Laugh me to scorn; they shoot out the Lip, they shake the Head, saying, He trusted in the Lord, that he would deliver him; let him deliver, seeing he delighted in him.* Vers. 6.

Here follow others likewise that can never be referr'd to *David*; *They pierced my Hands and my Feet*; Vers. 18. *They parted my Garments among them, and cast Lots upon my Vesture*: Which though they had been fulfilled in his Person, yet we cannot see how the following magnificent Words can be applied to *David*'s temporal Deliverance; Vers. 27. *All the*

the Ends of the World shall remember and turn unto the Lord: and all the Kindreds of the Nations shall worship before thee. For the Earth is the Lord's, and he is the Governour among the Nations. All they that be fat upon Earth, shall eat and worship: All they that go down to the Dust, shall bow down before him, and none can quicken his own Soul. A Seed shall serve him, it shall be accounted to the Lord for a Generation. They shall come and shall declare his Righteousness unto a People that shall be born, that he hath done this.

Can any one believe that these last words, *That he hath done this*, could only be referred to the deliverance of *David*, so that the Nations should come and declare the Righteousness of *God* to a People that was yet to be born, that all the Ends of the *World* should remember it, and turn unto the *Lord?* Truly we must then renounce the good Opinion we have of this *Prophet*, and even refuse to allow him so much as common Sense, if we should imagine, that under the cover of these words, he intended to shrowd no greater Event than that of his temporal Deliverance; and consequently that he speaks not here of the *Messiah*, to whom alone so magnificent an *Oracle* can properly be applied.

But are not these words also of the 69 Psal. v. 8. necessary to be referred to *Jesus Christ? I am become a Stranger unto my Brethren*, &c. *The Zeal of thine House hath eaten me up*, &c. *Reproach hath broken my Heart, and I am full of heaviness*, &c. *They gave me also Gall for my Meat, and in my Thirst they gave me Vinegar to drink:* Because *David* could not have spoken such words of himself but by a certain extention of their true sense, which properly

properly and exactly concern the *Meſſiah* and him only, of whom he was but an imperfect Type?

Laſtly, Of whom but of the *Meſſiah* will you interpret theſe words of the Prophet *Iſaiah*? *I gave my Back to the Smiters, and my Cheeks to them that plucked off the Hairs: I hid not my Face from ſhame and ſpitting.* For if ſuch things as theſe never happened unto the Prophet, 'tis plain that he ſpeaks them as the Repreſentative of ſome other Perſon; and who can that Perſon be, but the *Meſſiah* himſelf? *Chap.* 50.6.

Thus you may find in the *Oracles* of the *Prophets* all the Circumſtances of the *Death* of our *Meſſiah*, his Feet and Hands pierced, the ſorrowful Mourning of thoſe who acknowledg that they had pierced him, and that doleful Exclamation of his, when nailed on the Croſs, *My God, my God, why haſt thou forſaken me?* You may find alſo Shame and Reproach always attending his Sufferings, Vinegar and Gall given him to drink, Men ſpitting upon him, and blaſphemouſly inſulting over him, ſhaking their Heads at him, and mocking him, ſaying, *He truſted in God that he would deliver him, let him deliver him, ſeeing he delighteth in him*; the parting of his Garments; and all theſe Circumſtances joined with the Knowledg that the Ends of the Earth were to have of him, and the Salvation of the Nations that ſhould come and be converted, and declare for ever the Righteouſneſs of *God* to the People that was to be born.

4. He aſſures us, that his *Death* ſhould be acceptable to *God*; that he ſhould ſee his Seed after his

his Sufferings, and should have a Portion divided him with the Great, after he had made his Soul an Offering for Sin. All which put together fully convinceth that all these *Oracles* are meant of *Jesus Christ*, whose Death alone had so many and such exact Resemblances with the Death of him whom the *Prophets* have described to us, under the Notion of *Christ*, or the Servant of *God*, who was to lay down his Soul for our Iniquities.

CHAP. XIII.

Where we shall examine the Prophecies *which foretel what befel the* Messiah *after his Death.*

WE have now nothing further to look for in the *Oracles* of the *Prophets*, but the *Burial* of *Jesus Christ*, his *Resurrection*, *Ascension*, and sitting at the right Hand of God the Father.

His *Burial* is very plainly foretold us in the 52*d* Chap. of *Isaiah*, *And he made his Grave with the Wicked, and with the Rich in his Death:* which words we shall not need any further to explain, because we have already interpreted the meaning of that *Oracle*.

As for his Resurrection, we cannot chuse but infer it from the Writings of the *Prophets*, who tell us on the one Hand, that the *Christ* should be cut off out of the Land of the Living, by suffering a cursed and shameful Death; and on the

other, aſcribe unto him an *Everlaſting Dominion* and *Glory*; it being abſolutely impoſſible to reconcile theſe two things together, but by his Reſurrection only.

But that there may be no room to doubt that it was of one and the ſame *Meſſiah*, of whom the Prophets foretold he ſhould ſuffer an *ignominious Death*, and obtain an *Everlaſting Dominion*, 'tis neceſſary to remember, that in the 52*d* Chap. of *Iſaiah*, it is ſaid, of one and the ſame Perſon which we have already proved to be the *Meſſiah*, *That he ſhould make his Soul an Offering for Sin, and ſhould ſee his Seed after him, and make the Pleaſure of the Lord proſper*, &c. All which Expreſſions neceſſarily ſuppoſe a *Reſurrection*.

This *David* himſelf, a *Type* of the *Meſſiah*, admirably well expreſſes after this manner, in the 16*th Pſalm* ver. 10. *For thou wilt not leave my Soul in Hell; neither wilt thou ſuffer thy holy One*, or *thy beloved One, to ſee Corruption*. Here it appears again, that the prophetical Spirit wherewith the *Prophet* was inſpired, gave a very large latitude and extenſion to his Words and Conceptions, which bars us from being able to apply them wholly to King *David*. For what ſhould the Prophet mean, were it to be ſuppoſed, that his Soul, which is here taken for his Body, ſhould not ſee the Grave; and that being the Anointed of the Lord, his holy One, or his Beloved, he ſhould eſcape Death? But could any thing be more abſurd to imagine than this? ſince *David* really ſaw Death, and ſince his Sepulchre remained among the *Jews* until St. *Peter*'s Time, who made uſe of this ſame Argument for to convince the Incredulous and Obſtinate Jews? And this Proof ſerves

for

for ſo much the greater a Demonſtration againſt the Rabbies, becauſe they own King *David* to have been the *Type* of the *Meſſiah*, and that many things are aſcribed to the former, that are applicable only to the latter. As for the other ſort of Unbelievers, they may find the Reſurrection of *Jeſus Chriſt* clearly foretold them in the 52*d* Chapter of *Iſaiah*.

His Aſcenſion likewiſe, and his ſitting on the right Hand of God, are no leſs evident in the *Oracles* of the *Prophets*. But becauſe it would be too tedious to recite all thoſe that foretel this double Event, we ſhall only mention the 110*th* *Pſalm*, which is very remarkable, eſpecially becauſe there is no Subterfuge but what the Rabbies have deviſed to pervert the ſenſe of it; and above all in their Interpretation of the beginning of it, *The Lord hath ſaid unto my Lord, Sit thou on my right Hand, until I make*, &c. ſo that they might not favour the Perſon of our *Meſſiah*.

Some will have it that *Melchiſedech* was the Compiler of this *Pſalm*, having written it on the account of the Victory which *Abraham* obtained over the Kings, who had carried his Brother *Lot* away Captive, as if it was expreſt in the Text, *The Lord hath ſaid unto my Lord* Abraham, *Sit thou on my right Hand, until I have*, &c. as if *Melchiſedech* the Prieſt of the moſt *High God*, who bleſſed *Abraham* in that Quality, and conſequently was his *Superiour*, could rationally have called that *Patriarch* his *Lord*: or as if theſe words, *The Lord ſhall ſend the Rod of thy Strength out of Zion*, were ſutable to *Abraham*'s Time, when there was no mention made of *Zion*, or of a Scepter, the Mark of Regality?

Another ſort of them pretend, that *Eliezer*, the Servant of *Abraham*, was the Author of this *Pſalm*; but they are ſoon refuted by this laſt Conſideration, as well as by all the other Paſſages of this *Prophecy*.

A third ſort affirm with no better Succeſs, That *David* compoſed this Song, as propheſying of King *Hezekiah* whoſe Glory he foretold; as if it was any thing likely he ſhould call him his *Lord*.

Laſtly, Some are of Opinion, that this *Pſalm* was compoſed in honour of *David*, by ſome *Levite* or other who had a mind to publiſh his Glory and Grandure; and as ſome others will have it, that he compoſed it upon occaſion of the danger *David* was in, of being ſlain by the *Spear* of the Philiſtine *Iſhbi-benob*, when *Abiſhai* ſuccoured him: So that the Men of *David* ſware unto him, ſaying, *Thou ſhalt go no more out with us to Battel, that thou quench not the Light of* Iſrael.

2 *Sam.* 21. 16, 17, 18.

But though we ſhould reflect on no other words but theſe, *The Lord hath ſworn, and will not repent: Thou art a Prieſt for ever, after the Order of* Melchiſedech; we might plainly perceive this *Prophecy* cannot be underſtood of *David*, it being moſt certain that *David* was neither an everlaſting *Prieſt*, nor a Prieſt after the Order of *Melchiſedech*.

CHAP.

CHAP. XIV.

Wherein we anſwer the principal Objections that may be raiſed againſt the Prophecies *touching the* Meſſiah.

THIS is what we had to ſay concerning the *Prophecies* that foretold the coming of the *Meſſiah* whom we own. Let us now hear what Objections the Incredulous do or may raiſe againſt thoſe evident Teſtimonies.

1. They will perhaps deſire of us a greater number of *Oracles* to teſtify of the Lord *Jeſus*. But let them conſider, there is ſcarce a Chapter in all the Revelations of each Prophet, but what contains ſome Paſſages or other touching the *Meſſiah*.

2. If they require we ſhould produce them Prophecies ſtill more particular than theſe, let them conſider that the Perſon of the *Meſſias* could not be more preciſely repreſented, nor the Events be more circumſtantial than in the Prophecies we have alledged. *Jeſus Chriſt* is there called *Shiloh*, *the Chriſt*, *a Deliverer*, *a great One*, who was to come to the *ſecond Houſe*, and make the *Glory* of it; the *Son* of *God*, an *Everlaſting King*, a *Prieſt* according to the Order of *Melchiſedeck*, the *Lord*, the *God*, the *Saviour* of all the *World*, the *holy* One of *God*, the *Shepherd*, the *Prince*, the *Servant* of *God*, his *Elect* in whom he delighteth; the *Son* of Man coming on the Clouds of *Heaven*;

likewise a *Worm and no Man*, the Reproach of Men; *a Man of Sorrows, and acquainted with Grief*; a *Lamb*, a *burnt-Offering* for Sin, *&c.* As to the Events, they are exactly described, with all their principal Circumstances, in the Visions of the Prophet *Esaiah*, that whosoever shall read them, must needs look upon them as upon a 5*th* Gospel.

3. They will perhaps suspect the Force of these pretended Characters of the *Messiah*, or of the Circumstances of all those Events, because they are collected from so many different and separate places of Scripture, which have no connection one with another. But besides that, we have already proved there is a mention made of the *Messiah*, in those very places from whence we gathered them: Divine Wisdom has taken such a wonderful Care, that no just Exceptions can be made against us on that Account; and that we should want nothing we can desire to convince the most obstinate Unbeliever. For what can be more circumstantial than the *Oracles* of *Daniel?* And who sees not that the 52*d* Chapter of *Esaiah* is wholly designed to set out the Humiliation of *Jesus Christ*, his *Reproach* and his *Sufferings*, his *Death* and *Sacrifice*, his *Burial*, his *Resurrection* and *Ascension*, together with his *Propitiation* for our Sins, and the *Salvation* of *Mankind?* So that it is impossible, by any Quirks or Subtilties whatsoever, that we should avoid acknowledging, that so many various, and seemingly contrary Characters, are used to denote one and the same Person.

4. They may perhaps expect more signal and remarkable Characters, to represent the coming of the *Messiah* by. Was it possible that Providence

Hence should assign any more sensible Ones, than the alteration of the *Covenant*, the subversion of the four *Monarchies* that had afflicted *God*'s People, the Conversion of the *Gentiles*, the Desolation of *Jerusalem* and of the *Sanctuary*, that was to follow; the taking away the *Scepter*, and the *Lawgiver* from *Judah*; the Confusion of *Genealogies*, and the Loss of their *Liberty*; the establishing of an *Empire* that should comprehend all *Nations*, *Tribes* and *Languages*; the coming of a *Nation* of *Saints* which was to people the Earth; the Knowledg of God that was to fill it, and the Gifts of the *Holy Ghost* that were to be poured on all Flesh, according to the Prophet *Joel*, that is, on other Nations as well as on the *Jews*?

5. But if they shall demand, why *God* did not express all these Events in so plain and exact a manner, as that it should be impossible to call them in question? I answer; It is not convenient that *Prophecies* should be so clearly expressed, as to give Men thereby an occasion to avoid or alter their Events. For if the precise moment of *Christ*'s Nativity had been foretold, *Herod* would have been thereby directed how to execute with ease his bloody Design upon him. And had his Person been so characterized, as that he could not possibly mistake him; had he been told he was the Son of *Mary*, married to a Carpenter called *Joseph*; that he was to lie in a Manger at such a Time, and in such a House in *Bethlehem*; but that on a certain Day he was to be carried into *Egypt*; it would but have afforded *Herod* the more assured Means to have satisfied his cruel *Ambition*, or else it would have obliged *God*'s Wisdom to that shift, as to be forced to invent some other

Means to ſave his Son, than thoſe he had decreed, or the *Prophets* had already foretold and determined. This Beam of Light which proceeds from the *Hiſtory* of the *Goſpel*, ſhews us what neceſſity there is that *Prophecies* ſhould be vailed over before their Accompliſhment. Beſides, what Inconveniences might come of it, if we could dive into the Bottom of the Deſign, and the Decrees of the Wiſdom of God?

6. It may be they will again object, that the Oracles that deſcribe the Coming, and the *Kingdom* of the *Meſſiah*, ſpeak all of them, as of an Event that was to be the Glory of the *Iſraelites*, and effect the ſubjection of the Nations to them, who were to be but their Slaves. I reply, That this is falſe; for the coming of the *Meſſiah* is foretold us, as a Bleſſing that was deſigned, both to the *Jews* and *Gentiles*; of whom it is ſaid, they ſhould make but one *People*. Nay, the *Converſion* of the *Gentiles* is ever foretold us as a greater Event than the *Reſtauration* of the *Jews*. For thus *Eſaiah* makes God to ſpeak to the *Meſſiah* which was to come; *And he ſaid, It is a light thing that thou ſhouldeſt be my Servant, to raiſe up the Tribes of* Jacob, *and to reſtore the Preſerved of* Iſrael: *I will alſo give thee for a Light to the Gentiles, that thou mayeſt be my Salvation, unto the End of the Earth.*

Chap. 49. 6.

7. But how comes this to paſs, that the Prophets prepare the *Jews* to the Expectation of ſo much Glory and Pomp by the *Meſſiah*, ſince at his coming they were to be caſt out of the *Covenant*? We anſwer, That the *Holy Ghoſt* made all theſe Promiſes to *Iſrael* according to the Spirit, but not to *Iſrael* according to the Fleſh. Now

the

the Spiritual *Israel* is composed of all the Children of *Abraham* by Faith, whether they be descended from that Patriarch, or from any other Person. In effect, thus God joins the two People together in the Promises he makes them, saying, *For the Lord shall comfort* Zion: *He will comfort all her waste Places; and will make her Wilderness like* Eden, *and her Desart like the Garden of the Lord: Joy and Gladness shall be found therein; Thanksgiving, and the Voice of Melody. Hearken unto me my People, and give ear unto me O my Nation: for a Law shall proceed from me, and I will make my Judgment to rest for a Light of the People. My Righteousness is near: my Salvation is gone forth, and mine Arms shall judg the People: the Isles shall wait upon me, and on mine Arm shall they trust.* *Isa.* 51. 3, 4, 5.

Thus you see how both these two different People are equally encouraged to expect that great Salvation. But who are those that are so often threatned in the *Oracles* of the Prophets? Why they are the wicked sort, both of the *Jews* and *Gentiles*, who should prove rebellious, and disbelieve their words. Observe therefore how they join together the good sort of both People who should be enlightned by the *Messiah*, and make the very same Promises to them all, rendring them equal in all things, and declaring that they were the Children of the Promise, calling them likewise, by the Name of *God's People*, of *Israel*, *Jacob* and *Judah*; and how they should be found among both People declaring God's Judgments upon their Impenitency, and calling them by the Names of the most detestable *Nations*, such as

Edom,

Edom, *Assyria*, and *Egypt*, &c.

But this Truth manifestly appears by the words next following these we have recited in the same Chapter just now quoted;

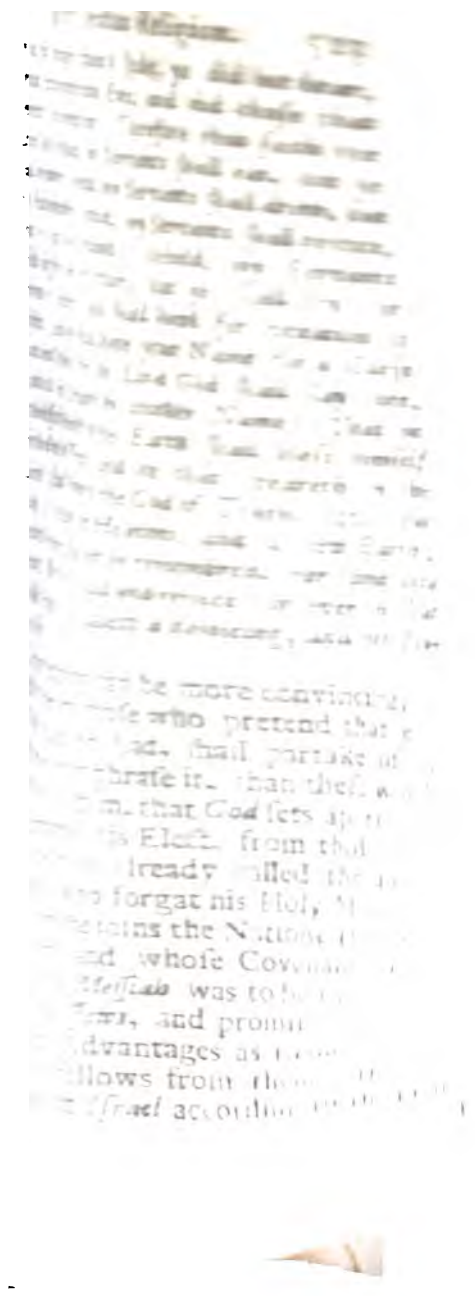
Ver. 6, 7, 8. *Lift up your Eyes to the Heavens, and look upon the Earth beneath: For the Heavens shall vanish away like Smoke, and the Earth shall wax old like a Garment, and they that dwell therein shall die in like manner: but my Salvation shall be for ever, and my Righteousness shall not be abolished. Hearken unto me, ye that know Righteousness, the People in whose Heart is my Law; fear ye not the Reproach of Men, neither be ye afraid of their Revilings. For the Moth shall eat them up like a Garment*, &c. *But my Righteousness shall be for ever, and my Salvation from Generation to Generation.*

We cannot chuse but reflect on the blessed Union of the *Elect* of both *Nations*, if we read what *God* says himself in the 66*th* Chapter of the Visions of *Esaiah*, vers. 18. *For I know their Works and their Thoughts, it shall come that I will gather all Nations and Tongues, and they shall come and see my Glory.*

But we cannot likewise but acknowledg that this same Prophet sets apart the wicked Sort of both *Nations*, making of them a separate Body, to which he declares the Judgment of God, when we hear him thus speaking to them;

Isa. 65. 11. *But ye are they that forsake the Lord, that forget my holy Mountain, that prepare a Table for that Troop, and that furnish the Drink-Offering unto that Number. Therefore will I number you to the Sword, and ye shall all bow down to the Slaughter, because when I called,*

ye



...more acceptable than the Fact o...
...we cannot doubt that the...
...And although th...
...practice, yet the Ever...
...Prophecy, shews u...
...ding, the *Sacr...*
...pure Offering of *Prayer*, o...

...we further add an Effe...
...That Divine Wisdo...
...touching the Sp...
...Things that concerne...
...particular Design t...
...more upon him, and in...
...to preserve those *Oracl...*
...to make us *Christians* lo...
...as a fair Image of the *Sp...*
...or to cover with some Vail th...
...fully revealed to us only i...
...accommodate himself to the Capacities o...
...to make use only of the Notior...
...imprinted in the Minds of the Propher...
...familiar to all their Hearers; or el...
...by representing unto spiritual Men,...
...cover of temporal Blessings; and pe...
...to those spiritual Benefits, which b...
...persons they could not discern, and to b...
...temporal Blessings under which they wer...
...the Substance by catching only at th...
...We further add this Consideration to wh...
...shall not at all wonder that the Prophe...
...from the Consideration of those things th...
...Church, to the consideration of t...
...Common-wealth of *Judah* and *Israel*.
...no difficulty in reading the *Revelatio...*
...shall ever bless God for having enli...hme...
...his *Spirit*, as it were, led us by the Han...
...lation to the *Jewish*, and from the *Jew...*
...the Principles of the Christian Religio...
...both to seek and effectually fi...
...onsolation.

and the Spiritual *Iſrael*, (which is but a ſeparation of the *faithful Jews* and the *converted Gentiles* making one Body, from the *impenitent Jews* and *unbelieving Gentiles* who are to make up another); I ſay it follows from thence, that this Diſtinction is not of our own Invention, but a true Prediction of the Prophet *Eſaiah*.

There is therefore a People *Iſrael* in the midſt of the People *Iſrael*; and we may ſafely ſay, that all deſcended from the Stock of *Abraham*, are not to be reckoned among his Children.

Now this Foundation once laid, ſerves us to ſolve all the Objections which the *Jews* raiſe againſt us in this Point. For if they alledg, that the *Meſſiah* is to bring back the Jews to *Jeruſalem*; *That from one new Moon to another, and from one Sabbath to another, all Fleſh ſhall come and worſhip before the Lord*, &c.

Iſa. 66. 23.

We reply, firſt, That this ſort of *Oracle* is not to be underſtood in a literal Senſe, it being manifeſt that all Fleſh cannot come to *Jeruſalem* from *Sabbath* to *Sabbath*; or, as it is ſaid elſewhere, that all *Nations* of the Earth cannot go up Mount *Sion*. But I proceed yet further, and affirm, that this *Prophecy* could not poſſibly have been fulfilled, though it ſhould have been limited to the Jewiſh Nation. For ſince the Prophecy there ſpeaks only of the Glorious Kingdom of the *Meſſiah*, and that our Adverſaries pretend, that all the *Jews* are to be Spectators of the Glory of it, and likewiſe Partakers of the Happineſs that ſhall attend that Age after the Reſurrection: How can they conceive that the whole Multitude of the *Jews*, that ſhould be fallen aſleep, and thoſe that ſhould

be

be yet alive, should come up to *Jerusalem*, or to a Mountain properly so called?

Secondly, We reply, That this Oracle must be understood after this manner, *viz.* that the Benefits it promises, extend not to the *Wicked* but the *Righteous* only; and that consequently it is not understood there, that all the *Israelites*, both Good and Bad, should be gathered together to go up to Mount *Sion*, but that the Benefits there promised, are designed for the Faithful and God's Elect, both of the *Jews* and *Gentiles*, because we learn from Scripture, that *God* shall then reveal himself to both of them. So that we are to understand here, a Mountain that is answerable to all *Nations*, and not a Mountain to which a single Nation only can go up to worship; an heavenly *Zion* capable to receive *God's Elect* from the four Ends of the Earth, and not a Terrestrial one, properly so called, which would not be able so much as to contain *Abraham*'s Posterity according to the Flesh.

It will be to no purpose for them to reply, that the *Wicked* shall not be found with the *Jews*, but with the *Gentiles* only, because, according to the ingenuous confession of the Rabbies, the Age in which the *Messiah* is to come, is to be a most corrupt and dissolute Age; and the *Prophet* evidently supposes some wicked Men in *Israel*, who were to be punished, when he says to those who forsook the *Lord*, and forgot his *Holy Mountain*, (which words are applicable only to those who had known the *Lord* in that *Mountain*) *Behold, my Servants shall sing for joy of Heart; but ye shall cry for sorrow of Heart, and shall howl for vexation of Spirit.* Isa. 65. 14.

Spirit. This is a Prophecy which manifeſtly concerns the *Kingdom* of the *Meſſiah*, as it appears by the following words, *For behold, I create new Heavens, and a new Earth.*

8. But they will perhaps object, That had God deſigned that Men ſhould have made uſe of ſuch a double meaning of *Iſrael* according to the Fleſh, and of *Iſrael* according to the Spirit, and of a Literal and a Figurative Senſe, would he not have told us of it by the *Oracles* of ſome of his Prophets? I anſwer, He hath ſaid enough of it, and ſufficiently expreſſed it, to convince thoſe who will not obſtinately ſhut their Eyes againſt the Light.

But tho this Diſtinction of *Iſrael* according to the Fleſh, and *Iſrael* according to the Spirit, ſhould be ſomewhat new as to the Expreſſion, yet 'tis certain however that it is not ſo as to the thing it ſelf, ſince what we call *Iſrael* according to the Spirit, is nothing elſe but that Body or Society of juſt Men, and of the Faithful among the *Jews* as well as the *Gentiles*, whoſe *Light* and *Salvation* the *Meſſiah* was to be, and who are ſo expreſly ſet apart from the wicked *Iſraelites* in thoſe *Oracles* we have above recited.

As concerning the Figurative Senſe, it was appointed ſo by the Divine Wiſdom, that we ſhould eaſily diſcern it from the literal Senſe. This the Words themſelves, or the coherence of the Diſcourſe, or the force of the Senſe, do often evidence of their own accord: And be it how it will, the Event, the trueſt and eaſieſt Explanation of all *Prophecies* whatever, does alſo manifeſt it.

We may eaſily find there is ſome Figure implied in theſe words, (*Iſa.*66.10,11,12.) *Rejoice*

ye

ye with Jerusalem, *and be glad with her all ye that love her, &c. That ye may suck, and be satisfied with the Breasts of her Consolations: that ye may milk out and be delighted with the abundance of her Glory. For thus saith the Lord, Behold, I will extend Peace to her like a River, and the Glory of the Gentiles like a flowing Stream: then shall ye suck, ye shall be born upon her Sides, and be dandled upon her Knees.* This Figure I think is so evident of it self, that it is impossible for any Man to mistake it.

Neither can we doubt, from the Sequel of the Discourse, but that the following words of the 11*th* of *Esaiah*, v. 6, 7, 8, must be taken in a Figurative Sense; *The Wolf also shall dwell with the Lamb, and the Leopard shall lie down with the Kid: and the Calf, and the young Lion, and the Fatling together; and a little Child shall lead them. And the Cow and the Bear shall feed, &c. And the sucking Child shall play on the Hole of the Asp, &c. They shall not hurt nor destroy in all my holy Mountain; for the Earth shall be full of the Knowledg of the Lord, as the Waters cover the Sea.*

From these last words, *for the Earth shall be full*, &c. which have no kind of Relation with the Union among Beasts, we are sufficiently informed they are intended for an Allegorical Description of the Peace and Union that ought to reign amongst Men.

Neither can we much scruple to take in a Figurative Sense those words of the 2*d* Chapter of the *Prophecy* of *Esaiah*, *That the Mountain of the Lord's House should be established in the top of the Mountains*; since the absurdity of a Literal Sense makes us presently understand that we must have recourse to a Mystical One.

Lastly, The Event will not permit us to doubt, but that we must acknowledg a Figurative Sense, in this remarkable Oracle of *Malachi*; *For from the rising of the Sun, even unto the going down of the same, my Name shall be great among the Gentiles; and in every place Incense shall be offered unto my Name, and a pure Offering.* For since we have seen, that the Name of the Lord our God (who was formerly known in *Israel* only) was worshipped and adored from the rising of the Sun, unto the going down of the same; and that it is now become the Object of the Confidence and Devotion of so many Nations, which though they had not before any knowledg of him, yet do now hope and call upon him in their Necessities, return him Thanks for the Benefits they receive from him, and own him for the Author of their Joy and their Salvation; which makes the essential Part

of

of true Religion, and is far more acceptable than the Fat of Beasts and the Blood of Victims: We cannot doubt that the Gentiles were admitted into *God's Covenant*. And although the Ceremonial *Law* of *Moses* is quite out of practice, yet the Event which very well justifies the Truth of this Prophecy, shews us that the Prophet *Malachi* understood in it all along, the *Sacrifices* of *Thanksgiving*, and of the pure Offering of *Prayer*, of *Almsgiving* and of *Repentance*.

But if to all these Considerations, we further add an Essential Remark of the late Mr. *Paschal*, *viz.* That Divine Wisdom was minded to intermix in all the *Prophecies* touching the Spiritual Kingdom of the *Messiah*, some Passages that concerned the *temporal State* of the *Jews*, with a particular Design to make them fix their Affections the more upon him, and ingage them the more religiously to preserve those *Oracles* which contained their Hopes; or to make us *Christians* look upon the *temporal State* of the *Jews*, as a fair Image of the *spiritual Kingdom* of the *Messiah*; or to cover with some Vail that Truth and Grace which was to be fully revealed to us only in *Jesus Christ*; or to accommodate himself to the Capacities of the Men of those Days, and to make use only of the Notions which were already imprinted in the Minds of the Prophets, and which were known and familiar to all their Hearers; or else to try Men themselves, by representing unto spiritual Men, a spiritual Sense under the cover of temporal Blessings; and permitting carnal Men to lose those spiritual Benefits, which being blinded by their Passions they could not discern, and to be moved only by the temporal Blessings under which they were vailed; and so to lose the Substance by catching only at the Shadow: I say, if we further add this Consideration to what has been said, we shall not at all wonder that the Prophets should so often pass from the Consideration of those things that concern *Jesus Christ* and his Church, to the consideration of the things that relate to the Common-wealth of *Judah* and *Israel*.

Thus finding little or no difficulty in reading the *Revelations* of the *Prophets*, we shall ever bless God for having enlightned us with the Light of his *Spirit*, as it were, led us by the Hand from the Natural *Revelation* to the *Jewish*, and from the *Jewish* Revelation again to the Principles of the Christian Religion, there fully to acquiesce, and both to seek and effectually find our true and lasting Joy and Consolation.

FINIS.

AUG 3 1 1949